STITUTS SOLVAY ::
RC LÉOPOLD, BRUXELLES

STITUT
DE SOCIOLOGIE

BULLETIN N° 32 :: ::

5e ANNÉE :: 29 JUIN 1914 ::

Archives Sociologiques

PUBLIÉES PAR ÉMILE WAXWEILER

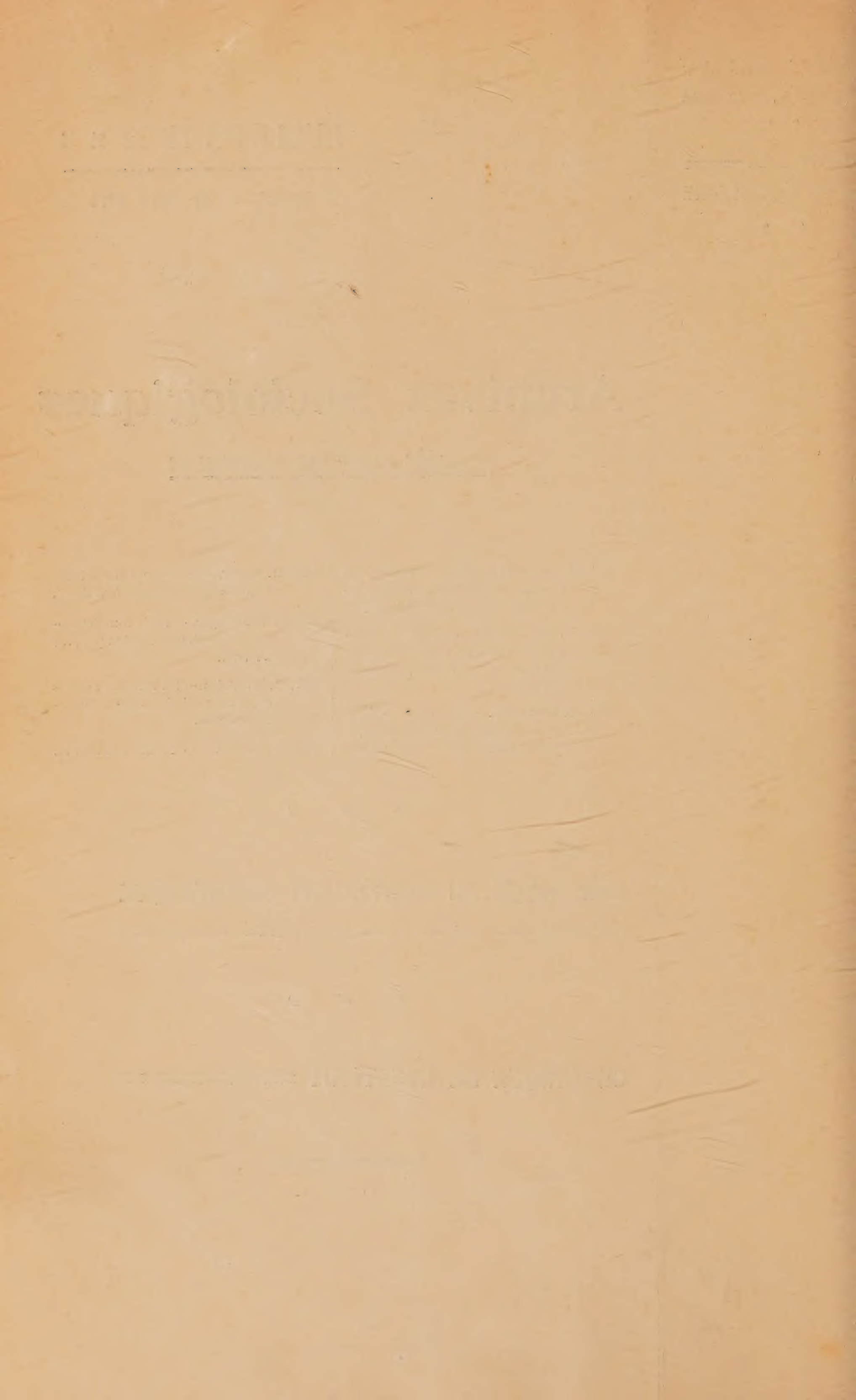
■ ■ ■

CHRONIQUE DU MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

PAR DANIEL WARNOTTE. (Voir le sommaire à la page 753.)

■ ■ ■

CHRONIQUE DE L'INSTITUT



Contributions nouvelles aux
Archives Sociologiques

■

Les contributions aux « Archives sociologiques » de l'Institut ne sont ni des comptes rendus bibliographiques, ni des analyses critiques; le programme général en a été exposé dans l'Avant-Propos des « Archives » (*Bulletin* nº 1) et dans l' « Essai de présentation systématique des contributions aux « Archives sociologiques » publiées au cours des deux premières années » (*Bulletin*, nº 18).

■

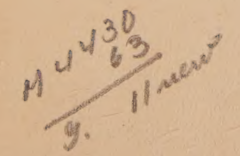
Les contributions sont réparties entre les rubriques suivantes :

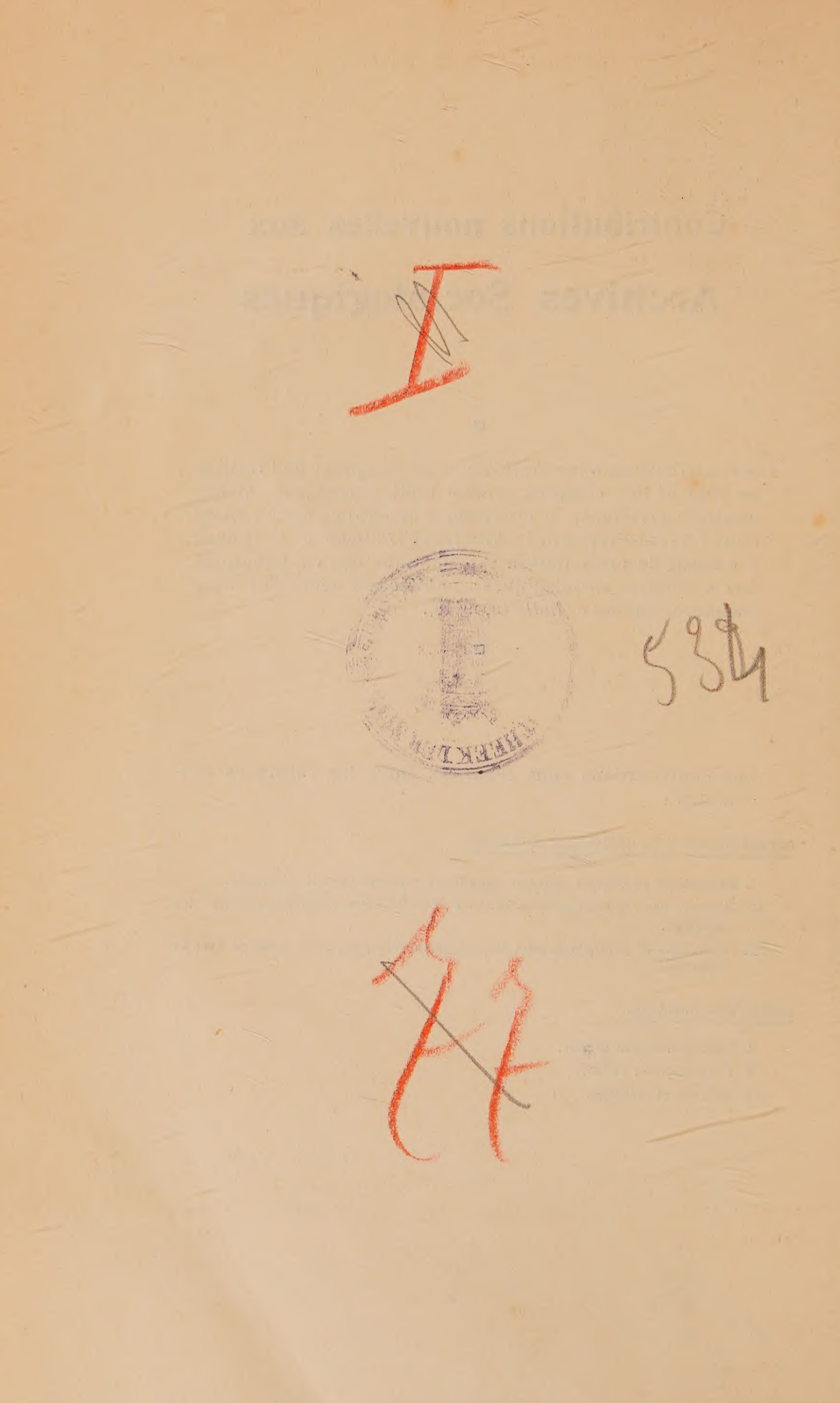
INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. Energétique et biologie générale dans leurs rapports avec la sociologie.
II. Éthologie des rapports inter-individuels chez les êtres vivants autres que les hommes.
III. Physiologie et psychologie humaines et comparées dans leurs rapports avec la sociologie.

SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. L'accommodation sociale.
II. L'organisation sociale.
III. Doctrine et méthode.





INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. — ÉNERGÉTIQUE ET BIOLOGIE GÉNÉRALE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIOLOGIE.

Quelques remarques à propos des discussions que soulève encore le transformisme.

Les discussions sur le transformisme n'ont jamais été plus vives qu'elles ne le sont actuellement, et de l'ardeur même des polémiques, certains ont cru pouvoir conclure à un recul des idées qui expliquent par une longue évolution, les caractères des êtres vivants qui nous entourent et de l'homme lui-même; la « crise du transformisme » a même passé des recueils scientifiques dans les revues de vulgarisation et dans la presse quotidienne; elle a servi de prétexte à ceux qui se méfient des conquêtes de la science, pour lancer contre les savants le reproche d'exagération, et souligner, non sans une pointe d'ironie, de soi-disants échecs.

Or, rien n'est moins exact, et on ne saurait trop répéter que le transformisme n'apparaît plus, aux yeux des biologistes, comme une doctrine, mais bien comme un fait positif. Ce n'est dont pas sur sa réalité même que l'on discute: c'est sur son mécanisme.

Article suggéré par une note récente de Edward C. Jeffrey, « The Mutation Myth. » dans *Science*, avril 1914 (voir « Chronique » du présent *Bulletin*).

En effet, l'idée transformiste est entrée, comme il est arrivé à toutes les grandes notions que l'esprit humain a acquises, dans la seconde période de son développement historique. Quand le germe en fut lancé par le génie de LAMARCK, la faiblesse de certains de ses arguments, la puissance des idées régnantes, et aussi, il convient de le dire, la tyrannie de CUVIER, s'unirent pour l'étouffer, et son auteur ne rencontra autour de lui que scepticisme ou dédain.

Il fallut que DARWIN, beaucoup plus tard, la présentât sous une autre forme et l'accompagnât d'un essai d'explication plus solide en apparence et par suite plus séduisant, pour qu'un revirement fût possible. Et il se produisit avec une intensité prodigieuse. Le transformisme — on l'a longtemps pris comme synonyme de darwinisme — a fouetté la pensée humaine plus qu'aucune autre théorie. Les sciences morphologiques, imprégnées de son souffle, ont été bouleversées ; leur but était changé : il n'était plus simplement de faire connaître la nature pour qu'on pût en admirer l'harmonie, il s'élevait à la recherche de l'explication des formes animales et végétales actuelles par la connaissance de leurs origines.

Cette première période de la théorie transformiste dura près de quarante années, et du labeur accompli pendant ce temps, sa vérité ressortit avec tant de clarté, elle s'imposa avec une telle évidence, qu'elle passa dans le domaine des faits acquis. Je sais bien que l'on n'a pas établi la lignée généalogique de toutes les espèces vivantes ou fossiles, que pour bon nombre d'entre elles les opinions des auteurs sont contradictoires, que beaucoup ne seront jamais exactement connues ; mais personne ne doute plus de l'existence même de ces lignées : celles dont on est sûr témoignent de l'existence des autres. Nie-t-on la réalité de l'histoire des peuples et du développement progressif de leurs civilisations, parce que les documents font défaut pour des périodes étendues ou parce que des découvertes archéologiques, des trouvailles d'archives, viennent prouver que l'on s'était trompé jusqu'alors?

En fait, à l'heure actuelle, personne ne doute plus que les organismes ne soient le résultat d'une évolution compliquée, mais tout le monde se rend compte qu'on n'arrivera jamais à

la retracer tout entière et pour tous les animaux. C'est la victoire du bon sens et du calme réfléchi que donne la certitude, sur l'exagération provoquée par l'enthousiasme du début et par la perspective de possibilités séduisantes.

A partir de ce moment le transformisme est entré dans une nouvelle période qui se déroule, ou plutôt qui commence à se dérouler en ce moment.

Les contradictions auxquelles on aboutissait parfois dans les diverses branches de la morphologie ne pouvaient, dans l'esprit des biologistes, s'expliquer que d'une façon : c'est que l'évolution des êtres vivants a été extrêmement compliquée, et soumise à des lois inconnues ou imparfaitement connues. Il est apparu ainsi, comme une urgente nécessité, d'étudier de plus près les mécanismes de l'évolution; à la question de savoir si les êtres vivants se sont transformés au cours des temps, a succédé celle de connaître comment et pourquoi ils l'ont fait.

On s'est remis alors à soumettre à une critique plus serrée les explications de Lamarck et de Darwin; on a étudié de plus près les variations et les caractères différentiels des animaux et des plantes, par les méthodes descriptive, expérimentale et biométrique; on a recherché les causes et les résultats de leur distribution géographique, l'influence des croisements, etc.

Cette activité a été féconde; il en est sorti une belle moisson de faits et d'idées parmi lesquels je citerai tout spécialement : les lois de l'hérédité mendéléenne, la théorie des mutations, et celle de l'orthogénèse, c'est-à-dire des variations se faisant dans une direction déterminée. Ces notions et quelques autres encore dont la portée générale est moindre, sont venues s'ajouter, dans le débat, aux principes lamarkiens de l'influence du milieu, de l'usage et du non-usage, avec l'hérédité des caractères acquis qui en est le corollaire nécessaire, et à la sélection naturelle, qui est la base fondamentale du darwinisme.

Mais ces notions nouvelles n'ont, jusqu'ici, apporté aucune clarté dans la discussion. Au contraire, lamarkisme, darwinisme et surtout néodarwinisme, mutationisme, ortho-

génèse, etc., se heurtent en un véritable chaos, et la plupart des transformistes se groupent en des clans irréductibles. Darwin réservait, dans son système, une certaine place au rôle du milieu dans l'évolution; la plupart de ses successeurs, qui s'intitulent néodarwiniens, séduits par les schémas dans lesquels Weismann a enserré tout le problème de l'hérédité, proclament la toute-puissance de la sélection naturelle. En Amérique et surtout en France, il y a toute une école de lamarkiens convaincus, qui ne veulent entendre parler ni de sélection, ni de mutations, et qui voient dans l'influence directe du milieu, l'alpha et l'oméga de toutes les transformations et de toutes les adaptations des organismes. D'autres encore attachent aux mutations de De Vries une importance prépondérante et trouvent en elles l'explication tant désirée des lacunes et des sauts dont la paléontologie offre de nombreux exemples. Et je pourrais allonger encore cette énumération...

Il ne s'est donc encore produit aucune union entre les manières de voir; les représentants des diverses écoles se renferment dans leurs systèmes et ne font aux autres que des concessions de fort minime importance.

A mon sens, il est aisé de saisir la raison d'un pareil état de choses. En réalité, aucune théorie ne repose encore sur des preuves indiscutables. L'influence du milieu, de l'utilisation des organes, la transmission aux descendants des caractères acquis pendant la vie individuelle, ce trépied qui soutient tout le lamarkisme a le mérite de la clarté. Ces notions sont vraiment dans la logique des choses, et séduisent parce qu'elles ont pour elles le simple bon sens. Mais si on analyse les faits sur lesquels elles reposent, de graves difficultés surgissent et on s'aperçoit qu'aucune démonstration expérimentale définitive n'en a été faite. Evidemment, on a signalé de nombreux cas qui se présentent comme de véritables manifestations des facteurs invoqués par Lamarck ; il y a même des expériences dont les résultats peuvent se comprendre aussi de cette façon, mais il faut bien reconnaître que tous ces faits et toutes ces expériences peuvent être interprétés autrement et n'ont guère convaincu que ceux qui l'étaient déjà.

Je pourrais en dire tout autant du néodarwinisme : l'apparition fortuite de petites variations, leur persistance et leur exagération par la sélection sont choses tellement plausibles, qu'il semble qu'il n'y ait qu'à regarder autour de soi pour les voir. Mais si l'on scrute de plus près, le doute s'élève bientôt, et l'on en arrive finalement à cette opinion, qui est celle de bien des biologistes, qu'il s'opère sûrement une sélection naturelle parmi les êtres organisés, mais qu'il est fort peu probable qu'elle soit une des causes essentielles du transformisme. Elle apparaît plutôt comme un facteur accessoire, capable de maintenir l'équilibre entre d'autres plus puissants et plus déterminants qu'elle. En d'autres termes, la sélection peut conserver un caractère utile dans une espèce, mais elle est impuissante pour en faire naître l'ébauche et pour la développer jusqu'à ce qu'elle soit devenue vraiment utile.

On sait que le néodarwinisme, avec WEISMANN, rejette la transmission au germe des caractères acquis; pour lui, l'origine de toutes les variations réside dans de petites modifications d'un plasma germinatif qui ne ressent pas les influences extérieures et ne peut changer que fortuitement dans sa propre substance et par elle-même. A ce plasma éternel et presque immuable, WEISMANN a attribué, avec une remarquable habileté, une structure très précise, mais qui a le grave défaut d'être presque complètement arbitraire. Il a ainsi érigé en théorie générale, ce qui n'est, en réalité, qu'une représentation schématique d'un des mécanismes possibles de l'hérédité. Beaucoup de bons esprits considèrent ces bases comme bien fragiles et se tiennent, pour le moins, sur une prudente réserve.

Je ne dirai qu'un mot de l'orthogénèse. On a cité des cas dans lesquels l'évolution d'une espèce paraît se faire très réellement dans une direction bien déterminée, comme si elle suivait une voie tracée par son organisation. Mais quand il s'agit de les interpréter, chacune des grandes théories en présence prétend s'en charger seule, à moins qu'on ne nie l'exactitude des faits, ou bien encore, ce qui est plus grave, qu'on n'invoque une sorte de téléologie, fort commode, mais

qui n'explique rien et encombre la science d'un verbiage inutile.

Et les mutations ! Quand De Vries, après les avoir si soigneusement étudiées, en fit un des éléments fondamentaux du transformisme, elles reçurent un accueil très chaleureux. Depuis lors, on en a signalé un grand nombre et on en aurait sûrement trouvé bien plus encore, si l'étude expérimentale de l'hybridation et de sa descendance, l'analyse des disjonctions mendéléennes, n'avaient montré que bien des soi-disants mutants n'étaient autre chose que des hybrides mendélisants. E.-C. Jeffrey, dans la courte note qui est le prétexte de cet article, arrive même à cette conclusion pour l'objet sur lequel ont porté les recherches de De Vries : l'Œnothera ; et il n'est pas le premier qui ait exprimé un semblable avis. A vrai dire, l'argument qu'il invoque, la stérilité partielle du pollen, n'a qu'une valeur relative. En fait, il est plutôt une indication qui signifie simplement qu'il est possible qu'Œnothera soit une espèce où l'hybridation est très fréquente. On conviendra que c'est insuffisant pour déclarer, comme le fait Jeffrey, que la mutation est un mythe ! Pour ma part, je crois que dans l'état actuel de nos connaissances, il y a des mutations qui offrent assez de garanties pour être considérées comme réelles.

D'ailleurs, et ceci est à noter, la question des mutations se trouve devant la science dans une toute autre position que la plupart des autres facteurs du transformisme. La sélection naturelle, la transmission des caractères acquis, etc., se sont dégagées de l'observation pure et simple, tirent surtout leur importance de leur degré plus ou moins grand de probabilité, mais attendent encore la sanction d'expériences décisives. La notion des mutations, au contraire, est l'interprétation de résultats expérimentaux. C'est là, pour elle, un grand avantage ; malheureusement, en biologie, nous ne sommes jamais les maîtres que de quelques-unes des conditions de l'expérience que nous réalisons, et dès lors, la signification que nous en dégageons a simplement un degré d'incertitude moins grand que quand la nature a fait tout elle-même. Pour éviter des critiques trop faciles, de nombreux contrôles sont

toujours indispensables et, par conséquent, la certitude est lente à venir.

***

Quelles conclusions peut-on tirer de ce rapide aperçu? Il en est une que l'on peut formuler de façon définitive : le transformisme, en tant que conception générale de l'évolution des êtres vivants, est une réalité que les hommes de science ne discutent plus. Une autre conclusion est que nous sommes loin d'être fixés sur le mécanisme par lequel il opère. Pour le rechercher, les idées directrices ne nous manquent pas. Mais comme toutes sont encore vagues, chacune d'elles prend une apparence de généralité qui est peut-être trompeuse. C'est cette apparence qui fait qu'il y a des lamarkiens intransigeants, comme il y a des néodarwiniens farouches. Chacun croit avoir la vérité tout entière et chaque système prétend pouvoir tout expliquer.

On peut vraisemblablement supposer que cette attitude est exagérée, mais quand on se demande ce que sera l'explication définitive que l'avenir réserve, on n'entrevoit guère que deux éventualités possibles : ou bien les divers systèmes se fondront en un seul, chaque facteur venant en son rang d'importance; ou bien on découvrira quelque chose de tout à fait nouveau, qui donnera la clef de tout le mystère. Mais en attendant cette découverte, très aléatoire, et assez invraisemblable même, parce qu'elle serait complètement inattendue, il vaut mieux, pour le progrès de la science, que les écoles restent aussi tranchées qu'elles le sont aujourd'hui. Les critiques qu'elles s'adressent réciproquement excitent au travail de recherches objectives. Il arrivera probablement, si ces recherches sont fécondes, qu'au contact des faits, ce que chacune des théories a de trop rigide, d'artificiel, sera éliminé du cadre. On entreverra alors des points de contact que l'on ne soupçonnait pas. A ce moment, les « systèmes » disparaîtront pour se fondre en une « explication ».

Evidemment, il ne serait pas très difficile, même à l'heure actuelle, de choisir dans le lamarkisme, le darwinisme ancien et nouveau, les mutations, etc., ce qu'il y a de plus rationnel

ou de plus vraisemblable, et de réunir le tout en une généralisation. Mais ce ne serait qu'un habit d'arlequin. Car s'il est possible de distinguer, au point de vue *qualitatif*, ce qu'il y a de probablement vrai dans chacune de ces théories, c'est tout à fait impossible au point de vue *quantitatif*. Or, c'est peut-être l'essentiel, de connaître l'importance respective de chaque facteur aux divers moments de l'évolution d'une espèce.

A. Brachet.

INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

II. — ÉTHOLOGIE DES RAPPORTS INTER-INDIVIDUELS CHEZ LES ÊTRES VIVANTS AUTRES QUE LES HOMMES.

Dans quelle mesure la vue des couleurs influence le comportement des êtres.

Il n'est aucun domaine de la recherche scientifique qui soit, au même point que l'éthologie, encombré, sinon obstrué, par l'antropomorphisme, cette manifestation de notre naïveté vraiment encore très grande. Cette naïveté consiste à admettre comme un postulatum que le comportement des organismes est déterminé par des sensations identiques à celles que nous ressentons nous-mêmes; et l'erreur fondamentale vient de ce fâcheux mirage qui nous fait confondre le subjectif avec l'objectif, et s'est traduit par le néfaste usage de parler, en biologie, des *caractères* des êtres; ce qui fait parfois perdre de vue que sous ces caractères se cachent les *propriétés*, essentielles et spécifiques. Sans doute, les caractères ne sont pas imaginaires, mais ils sont foncièrement subjectifs, quand ils ne représentent que la perception, par nos sens, de certaines propriétés. En fait, quelques propriétés des êtres seulement sont perceptibles pour nos sens humains, tandis que beaucoup d'autres ne sont mises qu'indirectement en évidence.

De tous nos sens, c'est assurément celui de la vue qui est

Article suggéré par le livre récent de C. Hess, *Lichtsinn und Farbensinn in der Tierreihe* (voir « Chronique » du présent *Bulletin*).

le plus développé, et qui joue un rôle prépondérant dans nos relations avec le monde extérieur. Nos yeux nous renseignent d'emblée sur des propriétés objectives des choses, telles que leur forme, leur dimension, mais ils nous donnent aussi des sensations subjectives, résultant de ce que les corps éclairés ne renvoient pas tous les mêmes rayons lumineux, phénomène qui provoque chez nous les sensations colorées. Et comme les couleurs sont, pour nos yeux, quelque chose de très frappant, en même temps qu'une source de jouissances esthétiques, anthropomorphiquement, nous leur avons attribué une importance absolument démesurée. En réalité, il n'y a pas de corps colorés, mais uniquement des corps qui, en vertu de leur nature physico-chimique, ont la propriété, lorsqu'ils sont éclairés par la lumière blanche, de refléter certains à l'exclusion des autres ; de même, il n'y a pas de corps blancs, mais des corps qui, reflétant tous les rayons, apparaissent de la même couleur que la lumière qui les éclaire.

Les rayons des différentes régions du spectre produisant en nous des sensations colorées, nous avons désigné ces couleurs par des noms ; mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer si nos semblables, avec lesquels pourtant nous conversons voient comme nous ; car il ne résulte nullement de ce que plusieurs personnes s'accordent sur la désignation d'une couleur, qu'elles la perçoivent identiquement. Tout ce que l'on peut en conclure, c'est qu'elles distinguent ces couleurs. Aussi les si grandes divergences de goût, en ce qui concerne les couleurs, résultent-elles peut-être d'une réelle différence dans la « manière de voir », et est-ce pour cela que, depuis si longtemps, la sagesse des nations a décrété qu'il ne fallait pas discuter des couleurs.

Toutefois, dans quelques cas, anormaux pour l'homme, on a pu établir que des personnes ne distinguent pas certaines couleurs l'une de l'autre, par exemple le rouge du vert, ce qui constitue le *Daltonisme,* et l'on a rencontré des cas, beaucoup plus rares, de cécité des couleurs complète, ou *dyschromatopsie.* La personne atteinte de cette imperfection voit le monde comme en photographie homochrome, dans laquelle les objets ne se distinguent que par des différences de clarté.

Il va de soi que si, même chez nos semblables, il nous est absolument impossible de savoir comment ils voient les couleurs, et que tout ce que nous pouvons reconnaître, c'est si ils distinguent les couleurs, cette seconde question est la seule qui puisse être résolue chez des organismes d'autres espèces, dont les sensations nous sont fermées, et ne nous sont connues que par les réactions qu'elles déclanchent.

Les couleurs éclatantes de beaucoup de fleurs ont fait penser que ces couleurs *servent* à attirer les insectes. De même, le rôle des couleurs brillantes de la plupart des insectes et oiseaux auraient un rôle à jouer dans la séduction sexuelle. On ne songeait même pas à poser une question préalable, pourtant essentielle; celle de savoir si ces animaux perçoivent les couleurs!

Dans un article déjà assez ancien de ces « Archives » (n° **165**), les recherches de C. Hess sur la vision dans la série animale ont été analysées au point de vue de l'importance de cette fonction dans la réunion en un même endroit, d'une foule d'individus jusqu'alors dispersés. Dans une nouvelle publication, qui est l'occasion du présent aperçu, Hess, se basant sur des expériences très sagaces, arrive à la conclusion que l'immense majorité des animaux ne distinguent pas les couleurs. Il montre, d'une façon probante que si, dans de nombreux cas, des organismes sont, d'indéniable façon, attirés dans une région déterminée du spectre solaire, ce n'est pas en vertu d'une préférence pour la couleur qui — à nos yeux — règne dans cette région, mais parce que cette région présente une intensité lumineuse optima. Si, dans un bassin éclairé par le spectre solaire, des poissons se rassemblent dans la région du vert, ce n'est pas qu'ils aiment cette couleur; car il suffit de donner au rouge l'intensité la plus grande pour que les poissons s'y concentrent aussitôt, alors que, précédemment, ils évitaient cette région du spectre — ne disons pas cette couleur car tout tend à faire admettre que les poissons ne la distinguent pas. Hess constate que cette opinion est en contradiction avec celle de la plupart des zoologistes, qui croient que les couleurs des poissons ont une utilité, de même que des pêcheurs à la ligne, qui attachent

une grande importance à la couleur de leurs amorces. Hess s'élève donc contre l'hypothèse que les couleurs brillantes que revêtent beaucoup de poissons au moment du frai aient la signification d'une livrée de noces, ainsi qu'on l'a toujours admis. Il fait avec raison remarquer que ces couleurs, siégeant le plus souvent sur le ventre des poissons, cessent d'être reconnaissables, en tant que couleurs, pour un œil humain bien exercé, dès que l'on descend à quelques mètres sous l'eau. Or, certains de ces poissons vivement colorés fraient à des profondeurs de plusieurs dizaines de mètres, là où, à la lumière très raréfiée, tous les objets sont pour l'homme uniformément vert-bleuâtre, se distinguant les uns des autres par des différences de clarté bien plus que de coloration. Hess donne ensuite les résultats de ses expériences sur divers invertébrés aquatiques, qui se comportent comme les poissons, c'est-à-dire en dyschromatopsiques. Et vraiment jusqu'à ce que l'on nous ait prouvé que ces animaux distinguent les couleurs (démonstration qui devrait être plus facile que celle de l'inverse), nous devons admettre que la vision de ces êtres est bornée à la perception des formes, des distances, des mouvements et des différences de luminosité des objets, perceptions assurément suffisantes pour expliquer les réactions que provoquent en eux les sensations visuelles.

Je rappelle pour mémoire que Hess confirme les résultats qu'il a déjà publiés antérieurement sur la vision chez les vertébrés terrestres. En ce qui concerne les mammifères, il a expérimenté sur des singes, et constaté que ceux-ci se comportent exactement comme l'homme; d'où cette conclusion que les singes voient la même étendue du spectre que nous-mêmes et qu'ils ont le sens des couleurs.

Hess confirme également ce résultat étonnant que nous avons déjà noté antérieurement, à savoir que les oiseaux ne voient pas le bleu, la partie visible du spectre étant moins étendue pour eux que pour nous. L'auteur trouve d'ailleurs dans la stucture de la rétine des oiseaux une disposition en rapport avec la non-visibilité du bleu. Par contre, les oiseaux distinguent parfaitement le rouge du vert, et c'est ainsi que quantité de baies sont vertes aussi longtemps qu'elles ne

doivent pas être mangées, mais rougissent à la maturité, moment où les oiseaux les mangent et disséminent les graines.

On sait que les poissons rouges de nos parcs sont une variété qui apparaît accidentellement par variation. Seulement, elle ne se maintient que sous la protection de l'homme, car dans les conditions naturelles, ces poissons sont éliminés sans doute, en vertu de leur grande visibilité. La bonne vision que les oiseaux ont du rouge me fait penser que les oiseaux aquatiques doivent être les auteurs de cette extermination des poissons rouges ; mais il pourrait être intéressant de rechercher si les autres ennemis des poissons, et en première ligne les poissons voraces, s'attaquent de préférence aux poissons rouges. Il me semble que si, ainsi que le veut Hess, les poissons sont dyschromatopsiques, ce devrait plutôt être l'inverse. Cette question me vient à l'esprit parce que, récemment, j'entendais des pêcheurs soutenir que les poissons rouges constituent une amorce particulièrement favorable pour la capture du brochet. Peut-être ce vorace, qui est un sujet d'expériences susceptible d'une certaine éducation, pourrait-il nous révéler si le choix de ses victimes est influencé par la couleur qu'elles présentent.

Je ne puis suivre Hess dans le détail de toutes les observations qu'il a faites chez les groupes zoologiques les plus variés et qui, presque toujours, l'amènent à constater que les sujets de ses expériences se conduisent en dyschromatopsiques. Il est particulièrement intéressant de noter que, d'après ses expériences, les insectes, et en particulier les abeilles, n'auraient pas le sens des couleurs. Hess conteste formellement que les abeilles puissent être dressées à reconnaître une couleur, ou qu'elles puissent avoir une préférence pour une couleur déterminée, le bleu, ainsi qu'on l'a prétendu. Il montre, d'une façon qui me paraît convaincante, que les abeilles ne distinguent pas les couleurs, et que ce sont certainement d'autres différences que celles de coloration qui font que ces insectes se portent « de préférence » sur des objets qui, pour nos yeux, sont surtout recommandables par leur couleur.

Hess s'élève donc contre la théorie finaliste qui veut que les

couleurs des fleurs soient destinées à attirer les insectes. Et il faut bien reconnaître qu'il fait valoir, à côté des résultats frappants de ses expériences, des arguments impressionnants : il constate que si, dans bien des cas, les vives couleurs des fleurs ou d'autres parties des plantes sont notoirement sans utilité pour ces plantes, on peut très bien admettre que ces couleurs — aussi longtemps qu'il ne sera pas prouvé que les organismes en rapport avec ces plantes les distinguent — n'ont jamais d'utilité pour les plantes. Or, il est des plantes anémophiles, fécondées par le vent, dont les fleurs sont de couleur éclatante, et il en va de même pour des lichens, qui n'ont aucune raison d'attirer les insectes. D'autre part, Hess fait remarquer qu'il est des parties de plantes, telles que certaines racines — carottes, radis, etc. — qui par leur situation même sont invisibles, et qui n'en ont pas moins de brillantes couleurs. Ce sont bien là, semble-t-il, des exemples de coloration inutile.

Et si les finalistes quand même demandent à quoi servent les couleurs des fleurs, on ne peut que leur répondre par la constatation faite dès le début de cet article, savoir que les couleurs, n'étant que des sensations, n'ont d'existence que pour ceux qui les perçoivent, de telle sorte que si, ainsi que les expériences de Hess paraissent l'établir, les insectes ne voient pas les couleurs, il est littéralement vrai que les couleurs n'existent pas pour les insectes, ce qui, naturellement, tranche négativement la question de savoir si c'est par leur couleur que les fleurs les attirent.

La question n'est pas, en réalité, de savoir pourquoi les fleurs sont colorées, mais pourquoi nous sommes doués de vision colorée, grâce à laquelle nous distinguons les fleurs par des sensations de couleur. La question de l'utilité de la couleur des fleurs ne se pose même pas, puisque les fleurs, pas plus qu'aucun objet, ne possèdent de couleur. Du moment où, pour nos yeux privilégiés, des différences dans les propriétés physico-chimiques des corps provoquent des sensations diversement colorées, « il faut bien » que les fleurs aient une couleur différente des feuilles, car celles-ci doivent leur couleur verte à la chlorophylle, qui manque dans les fleurs.

Les phénomènes d'audition colorée, difficiles à concevoir pour ceux qui ne les éprouvent pas, ne sont pourtant ni plus ni moins réels que ceux de vision colorée, les uns comme les autres n'ayant qu'une existence subjective. Objectivement, les rayons lumineux n'ont pas plus de coloration que les rayons sonores. Et si, comme c'est le cas pour l'audition colorée, la vision des couleurs était l'exception chez l'homme, la majorité des individus humains étant dyschromatopsiques, nous n'aurions aucune peine à croire que la plupart des animaux le sont aussi. Et la foule des dyschromatopsiques se demanderait, sans doute, ce que sont les couleurs dont parleraient quelques « hallucinés », et ils ne poseraient pas le problème de l'utilité de ces couleurs... inexistantes!

M. DE SELYS-LONGCHAMPS.

SOCIOLOGIE HUMAINE.

II. — L'ORGANISATION SOCIALE.

La trame logique des systèmes de croyances qui règlent les attitudes des primitifs.

La connaissance des choses environnantes et la technique perfectionnée qui lui en assure la maîtrise, permettent à l'homme blanc de se croire supérieur à l'homme de couleur. Convaincu de cette supériorité, aussitôt qu'il arrive chez ce dernier, il se met en devoir de lui imposer, avec ses conceptions, les façons de «traiter» les choses qui sont en usage chez lui. Il est sûr de leur valeur absolue et persuadé que le primitif *n'a rien à y opposer.* Pour lui, le comportement du «sauvage» vis-à-vis du monde est livré au caprice des superstitions qui ne sont justifiées par aucun support rationnel. Or, l'étude attentive fait apparaître cette supposition comme dénuée de fondement. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement, attendu que le milieu, où se déroule l'existence du primitif, exige de lui une riposte prompte et adéquate à toute sollicitation? C'est à ce prix qu'il peut échapper à l'angoisse de l'imprévu. Aussi l'observateur ne tarde-t-il pas à constater que là où il croyait trouver le vide, il se heurte à un ensemble d'attitudes non moins systématisées que celles qu'il veut y opposer. Je dirais même que cette systématisation est poussée

---

Article suggéré par le livre récent de Stephansson, *My life with the Eskimo* (voir « Chronique » du *Bulletin* 30, p. 87).

excessivement loin, car la stabilité des conditions dans lesquelles vit le primitif et l'état rudimentaire de la technique avec laquelle il est forcé de s'y adapter, rendent de même parfaitement stables ses besoins, de sorte que tout changement ne pourrait lui apporter qu'une perturbation plus nuisible qu'utile.

Parlant de la pénétration des idées nouvelles dans la mentalité primitive, j'ai eu l'occasion de toucher à ce sujet (voir « Archives », n° 226). Aujourd'hui, il me paraît intéressant de le reprendre puisque je trouve une confirmation nouvelle de mes réflexions dans l'ouvrage que Stephansson consacre à des observations recueillies parmi les Eskimo du bassin de Mekenzie.

Au moment du séjour de l'auteur, la région présentait un champ d'étude particulièrement instructif. Elle était parcourue par des missions chrétiennes. C'était une occasion unique pour surprendre le choc de deux systèmes de croyances. De plus, comme l'auteur le dit lui-même, il était admirablement bien placé pour cette tâche. Il avait vécu assez longtemps parmi ces primitifs pour qu'ils lui fussent devenus aussi familiers que ses propres concitoyens; il passait ses hivers dans une maison eskimo et ses étés dans une tente; il s'habillait comme les indigènes, suivait leur régime alimentaire et chassait le gibier à travers la plaine marécageuse. Jamais il ne s'était attaché à leur enseigner quoi que ce fût. Il observait et et écoutait avec intérêt, mais en silence (Stephansson, *My life with the Eskimo*, p. 409).

Or, cette pratique de l'Eskimo lui a montré que la conduite de celui-ci présente, en fait, un minimum de spontanéité et que des actes en apparence sans suite sont en réalité des traductions logiques de conceptions positives très déterminées.

Il constatait, par exemple, tous les jours avec étonnement, que les parents eskimo ne punissaient jamais leurs enfants et même ne leur défendaient jamais rien. Il fréquentait souvent chez une famille où il y avait une petite fille. Cette petite fille avait laissé à l'auteur l'impression de l'être le plus méchant qu'il ait jamais vu. Cependant, elle ne recevait jamais de remontrances de ses parents. Bien plus, c'est l'enfant qui

gouvernait tout le monde et faisait de ses père et mère ce qu'elle voulait. L'auteur, qui avait besoin de divers services de l'homme et de la femme, n'avait d'autre parti à prendre qne de subir, lui aussi, tous les caprices de la petite. D'ailleurs, il n'avait pas le choix : c'était la même chose partout.

Une fois, dans une de ses expéditions, il était accompagné par la famille en question. Les voyageurs s'étaient trouvés à court de vivres. L'enfant — âgée en ce moment de 8 ans — seule recevait un ordinaire abondant, mais les grands étaient réduits au régime de l'huile de phoque. Les chiens, harassés par la faim, avaient refusé de traîner. Les deux Eskimo et l'auteur durent les remplacer. Le traîneau très chargé portait aussi la petite fille très grande et forte pour son âge. Lorsque, exténués de fatigue, les voyageurs s'arrêtaient un instant pour se reposer, elle sautait au bas du véhicule, courait, glissait, mais au départ reprenait sa place. Sentant diminuer ses forces, l'auteur demanda au père s'il ne croyait pas qu'il serait plus facile pour eux de faire descendre l'enfant et de la faire marcher un peu ; le père partagea cet avis, et transmit la requête de l'homme blanc à sa fille. Celle-ci refusa et le père n'insista même plus. La chose se répéta plusieurs fois avec le même résultat sans que l'auteur pût comprendre la raison de la faiblesse du père. Il s'aperçut en même temps que l'épouse de celui-ci appelait sa fille « ma mère » au lieu de recevoir d'elle cette appellation. Lorsqu'ils atteignirent enfin le lieu de leur destination, il constata aussi que la tante maternelle de l'enfant appelait également sa petite nièce « mère ». Voulant trouver la clef de cette énigme, l'auteur questionna les deux femmes qui lui répondirent que la petite était effectivement leur mère, puis elles lui donnèrent l'explication suivante : selon la croyance courante, à la mort d'un individu, son âme, après un court séjour dans la maison, rejoint la tombe du défunt et y reste dans l'attente d'une nouvelle naissance dans le village. Or, le nouveau-né vient au monde avec une âme inexpérimentée, ne pouvant se suffire à elle-même ; il a besoin d'une âme formée pour le guider. La mère, par conséquent, cherche à lui en procurer une. Elle s'en va à la tombe du défunt et prie l'âme qui y attend, de

venir se loger dans le corps de son bébé, pour le faire grandir. Dès lors, le bébé apprendra à marcher, à penser, il fera ses dents, il se développera en un mot, de par l'action de l'âme du défunt qui est en lui. Comment, en effet, eût-il pu accomplir tout cela par ses propres forces? Tous les actes de l'enfant, toutes ses paroles ne sont en réalité que les actes et les paroles de l'ancêtre qui l'anime. De là, à considérer le petit comme la personne la plus sage de la famille et même du groupe entier, il n'y a qu'un pas. En effet, tout le monde lui obéira, tandis que personne ne s'avisera de le punir ou de le corriger, attendu que ce serait punir et corriger l'ancêtre lui-même. Le père qui commettrait une telle faute s'attirerait des malheurs terribles, et aurait, par dessus le marché, l'opinion publique contre lui. Le terme par lequel le bébé est appelé est celui-là même qui unissait ses parents à l'ancêtre, et il n'est pas rare d'entendre une femme dire « ma mère » ou même « mon père » à sa propre fille. Or, comme la communauté eskimo n'est pas grande, tout le monde y est parents, tout le monde donc adressera à l'enfant des termes de parenté différents, vu que l'ancêtre, en même temps que père, fut aussi, frère, oncle, mari, etc. A son tour le bébé usera de termes correspondants en parlant à chacun de ses covillageois.

Le comportement de l'Eskimo apparemment insolite, apparaît ainsi comme soumis à toutes les conséquences de constructions mentales implacablement logiques et suit, pour ainsi dire, un véritable programme qui ne laisse rien au hasard de l'impulsion. D'autres faits révèlent une pression analogue de la logique des croyances.

Un Eskimo, soucieux de l'avenir de ses enfants, désirant, par exemple, voir sa fille devenir une habile couturière ou son fils chasseur, adoptera une ligne de conduite, qui, différente dans les deux cas, a pour but d'atteindre la fin qu'il se propose. Il sera tenu à des restrictions minutieuses, ne devra manger que des parties prescrites de l'animal, s'abstenir des autres et ainsi de suite (p. 411). Il saura, aussi bien qu'un Européen, comment se comporter en cas de maladie d'un de ses proches. Si l'un de ses bébés est indisposé, la mère est astreinte à un régime alimentaire particulier; si ce sont les

deux qui ne sont pas bien, elle en adoptera immédiatement un autre. Pour son neveu, son frère, ses parents, le régime changera encore. Ayant été éprouvé maintes fois, le procédé ne laisse à celui qui le pratique aucune raison d'hésitation.

Lorsque le cas exige une intervention plus éclairée que celle qu'un individu sans aucune préparation spéciale peut apporter, on s'adresse à des gens dont c'est la spécialité. Un shaman sait toujours déterminer les facteurs qui, par exemple, ont provoqué des troubles graves de l'organisme; il dispose aussi du savoir nécessaire pour les combattre. L'attitude de l'individu, ici encore, lui est dictée par l'ensemble des représentations qu'il possède sur le phénomène et qu'il a constituées en un système, suivant les lois générales de l'esprit humain, mais à l'aide de l'expérience des choses particulières à son milieu. C'est ainsi que les symptômes de la perturbation organique sont groupés en catégories et révèlent des causes différentes exigeant un comportement différent. Les frissons, les tremblements, une lassitude générale indiquent le vol de l'âme de l'individu par quelqu'un. Le traitement dans ce cas est très simple. Il s'agit, en effet, de faire réintégrer à l'âme le corps qu'elle avait déserté involontairement. Et pour cela le shaman n'a qu'à envoyer à la recherche de l'âme un de ces « keyukat » (l'auteur traduit ce terme par « l'esprit ») qui sont à ses services et sont des agents de sa puissance. Mais il y a des cas qui exigent des moyens plus radicaux, tels que les exorcismes accompagnés de chants, des battements de gong, des supercheries de toutes sortes, l'imposition de tabous au patient, à ses parents et même à des personnes tout à fait étrangères au malade (p. 394). En recevant du monde chez lui, un Eskimo ne manquera pas d'accomplir toute la série d'actes qui sont en usage dans cette occasion et dont l'expérience passée lui atteste la nécessité, et invitera ses visiteurs à lui en suggérer ceux qu'il pourrait ignorer. Il arrive quelquefois que le lendemain de la réception un des assistants à la fête se trouve malade. Immédiatement tout le monde sera d'accord pour attribuer le malheur à la négligence d'une prescription obligatoire dans toutes les réunions et qu'on aurait oublié de suivre. On cherchera, on consultera des personnes

compétentes, on se questionnera : « Comment avez-vous brisé les os de la viande servie? » La réponse sera, par exemple : « mais avec une pierre ». « Et dans quel main avez-vous tenu cette pierre pour briser l'os? » continuera l'enquêteur. « Dans la main droite », lui répondra-t-on. « Eh bien, voilà qui explique tout, poursuivra-t-il, vous auriez dû la tenir dans la main gauche. Vous voyez les conséquences de votre erreur : votre cousin est tombé malade » (p. 411).

C'est ainsi que l'Eskimo se trouve armé pour toutes les éventualités de la vie. Il est positif et catégorique dans son comportement, il n'hésite pas; comme je l'ai dit plus haut, les conditions dans lesquelles il évolue présentent un caractère de constance tel qu'elles n'exigent aucun changement d'attitude de sa part, et n'éveillent aucun besoin d'en chercher. L'adaptation se fait une fois pour toutes et le doute est inexistant.

Or, si l'on se rappelle l'ignorance dans lequel le primitif se trouve quant au véritable mécanisme des phénomènes auxquels, obéissant à la tendance propre à tout esprit humain, il cherche à trouver une cause déterminante, on comprendra cette autre particularité de sa mentalité qui consiste à ne pas savoir distinguer le possible de ce qui ne l'est pas et ne pas avoir la notion du miraculeux telle que l'individu évolué la possède. Pour l'Eskimo, il n'y a que des choses plus ou moins difficiles à réaliser, mais accessibles pour quiconque sait réunir pour cela certaines qualités requises. Il a, vous dira-t-il, tant de fois assisté au vol de ses shamans à travers l'espace, qu'il en est persuadé aussi fermement qu'un Européen du vol des aéroplanes. Lorsqu'un jour l'auteur était en train d'expliquer aux indigènes la structure physique de la planète lunaire, il fut interrompu par l'étonnement, comment pouvait-il savoir tout cela. Il répondit par la description du télescope. Les Eskimo n'en furent pas satisfaits. « Y a-t-il parmi les hommes blancs quelqu'un qui ait visité la lune? » s'enquit l'un d'eux, et à la réponse négative de son interlocuteur, il observa, qu'avec tout le respect pour la science du blanc, il avait peine à donner crédit à ses assertions, vu que parmi ses co-villageois il en connaissait plusieurs qui avaient

visité la lune et avaient rapporté de ces visites des affirmations différentes.

*
* *

Tel est le milieu dans lequel le missionnaire arrive avec son bagage d'idées abstraites et de pratiques nouvelles. Il est clair que ce milieu ne permet pas de présumer la possibilité, pour l'Eskimo, de l'assimilation de la doctrine chrétienne dans sa partie abstraite. Quant aux pratiques, elles sont, par contre, accueillies avec empressement. Un indigène exprimait un jour à l'auteur l'admiration qu'il avait pour des blancs dans les termes suivants : « certains de nous, disait-il, prétendent que les blancs sont moins intelligents que nous autres Eskimo. Mais moi, je suis persuadé du contraire, et voilà pourquoi : nos sages connaissent des interdictions concernant les aliments, les vêtements, les façons d'exécuter un voyage, de prononcer les paroles, mais aucun d'eux, avant l'arrivée des blancs n'a entendu parler de l'interdiction concernant *un jour* ; nous n'avons jamais cru possible qu'*un jour*, comme le dimanche, chez vous, pût être tabou » (p. 412).

Or, comme l'Eskimo est toujours à la recherche d'une pratique qui est, dans son esprit, le seul moyen de se procurer un bien-être ou d'éviter un malheur, les commandements de la religion chrétienne ne tardent pas à être incorporés dans le système d'attitudes déjà élaborées et deviennent rapidement pour lui des outils à forger la réalité, au même titre que ces attitudes. On voit alors, l'indigène, à qui, le missionnaire, en parlant du repos dominical, a dit : « vous ne mettrez pas vos filets dans la mer le dimanche », on voit, dis-je, l'indigène se conformer à cette prescription à la lettre. Il retirera ses filets le samedi, et le dimanche il fera sa pêche à la ligne, persuadé que le Dieu chrétien n'aime pas voir pêcher ce jour aux filets, mais n'a rien contre la pêche à la ligne (p. 416).

Les exemples de ce genre abondent dans l'ouvrage.

Un jour l'auteur voyageait en compagnie d'un jeune Eskimo converti et du père de ce jeune homme, un vieillard âgé et décrépi et qui n'avait pas suivi l'exemple de son fils, il était

resté païen. Avant la conversion du fils, les deux individus liés par une grande affection vivaient en paix. Or, pendant le voyage, l'auteur s'aperçut avec stupeur que le jeune homme traitait son parent avec la dernière dureté. Il ne l'admettait plus à sa table, lui jetait sa nourriture au lieu de la lui offrir, le faisait coucher dehors. STEPHANSSON questionna un de ses autres compagnons et apprit que le fils aimait toujours beaucoup son vieux parent et souffrait cruellement de se voir obligé de lui manquer de respect, mais que le missionnaire, dans son sermon, lui avait bien dit de ne pas avoir de commerce avec les non-convertis (p. 420).

Parmi les pratiques que la religion chrétienne lui offre, la prière surtout a, aux yeux de l'indigène, une force particulière. Il l'emploie avec un but bien déterminé d'obtenir de celui à qui il l'adresse, ce qu'il lui faut et il en use comme des outils qu'il manie journellement. Telles prières sont efficaces, à ses yeux, pendant un certain temps et puis perdent leur force. Il cherche alors à les remplacer (p. 416), avide comme il est de trouver un moyen par lequel il puisse conjurer une éventualité de plus et soucieux de l'incorporer dans un ensemble qui présente à ses yeux une valeur pratique incontestable.

Or, ces faits, me semble-t-il, confirment sur tous points ce que j'ai avancé au commencement de cet article, à savoir, que loin d'être perdu et frissonnant au milieu des choses qui l'environnent, loin d'être livré dans son comportement au hasard des impulsions et des superstitions désordonnées, le primitif a su élaborer un système d'attitudes qui peuvent lui apporter des réponses à toutes les inquiétudes de la vie, et il n'accepte des façons d'agir nouvelles qu'en tant qu'il peut les assimiler à ses pratiques anciennes. Comme le disait exactement E. WAXWEILER dans l' « Avant-propos » de ces « Archives », « les hommes primitifs ont raisonné ni plus ni moins que des civilisés, par la systématisation de leurs associations mentales, mais en opérant sur un ensemble très limité et très peu différencié d'expériences ».

N. IVANITZNY.

Des formes et des fonctions des groupements familiaux.

La notion de famille est une notion équivoque et les sociologues ne devraient jamais faire usage du mot famille sans indiquer au préalable le sens qu'ils lui prêtent. Dans notre langage courant il en a deux, bien distincts : la famille comprend tantôt les personnes qui vivent ensemble, de la même vie en quelque sorte, le mari, la femme, les enfants ; tantôt l'ensemble des parents, plus ou moins éloignés, d'une même personne ; dans le premier sens c'est un groupe restreint, mais dont la cohésion est très forte ; dans le second, c'est un groupe plus étendu, mais très lâche. On conçoit immédiatement que les fonctions de ces groupes, dont le caractère est très distinct, seront aussi très différentes.

Le sens du mot allemand *Sippe* présente des fluctuations analogues : j'entends le mot *Sippe* tel qu'il apparaît dans nos sources, car il est certain qu'on peut proposer, comme l'a fait E. Grosse, dans son livre sur les formes de la famille (*Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft*), de donner ce nom, pour la facilité de l'exposition et de la discussion scientifiques, à un type bien défini du groupement familial. Il est singulier pourtant que le *Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde* de Schrader, au mot *Sippe*, ignore tout autre sens que celui de : ensemble de personnes descendant d'un même ancêtre, soit exclusivement par les mâles, soit exclusivement par les femmes.

« L'expression *Sippe*, dit Brunner (*Deutsche Rechtsgeschichte*, 2e éd., I, 112) est employée à l'époque ancienne et « à l'époque moderne, pour deux idées foncièrement diffé-

---

Article suggéré par Bertha Surtees Phillpotts, *Kindred and Clan in the middle ages and after, a study in the sociology of the teutonic races* (voir « Chronique » du *Bulletin* 30, p. 116).

« rentes. Elle désigne, d'une part, le groupement familial « (*Geschlechtsverband*) agnatique, d'autre part aussi, tout le « cercle des parents d'une personne déterminée... Pourtant « on ne peut éviter, dans un exposé d'ensemble, d'utiliser le « mot *Sippe*, occasionnellement, dans son double sens, parce « que des fonctions originaires de la famille (*Geschlecht*) ont « passé à toute la parenté et que dans l'état actuel des « recherches et des sources la mesure dans laquelle cela s'est « fait est incertaine. »

Cette dernière phrase implique toute une théorie sur l'évolution de la famille : le groupement agnatique est le plus ancien; au début, il accomplit toutes les fonctions qui peuvent être exercées par un groupement familial; plus tard ces fonctions passent en partie à l'ensemble des parents, agnats ou autres.

Phillpotts a recherché dans les coutumes, les lois et les décisions judiciaires du moyen âge et des temps modernes, ce qui a pu subsister de l'ancienne solidarité familiale germanique, particulièrement en ce qui concerne le paiement et le partage du *wergeld* et l'administration de la preuve par cojureurs. L'auteur, comme l'indique le titre de son livre (*Kindred and Clan*), a soigneusement distingué les deux aspects du groupement familial : le *clan*, c'est un « grand groupe de « familles organisé sur une base agnatique », ce qui veut dire que la parenté se compte seulement dans la ligne masculine; le *kindred*, c'est le cercle de parents dont l'individu est le centre, il s'agit ici des parents tant dans la ligne masculine que dans la ligne féminine.

Or, les recherches de Phillpotts montrent que le *clan* ne se trouve nulle part, sauf en Ditmarschen, où il apparaît sous le nom de *Slachte*. Partout ailleurs, c'est le *kindred* qui intervient quand il y a lieu à composition, et il est à remarquer que, en dehors de la Norvège et de l'Angleterre, il n'y a pas, à l'intérieur du *kindred*, de distinction entre les parents par les mâles et les parents par les femmes, ou si l'on veut parler la langue des juristes romains entre les agnats et le reste des cognats.

L'auteur se demande si, dans ces conditions, on peut

admettre que l'organisation familiale originaire ait été agnatique.

Je ne suis pas sûr que le problème doive être formulé comme le fait Phillpotts. Il ne me semble pas que la question d'antériorité soit essentielle.

Il faut faire observer tout d'abord qu'on rencontre ailleurs le rôle des cognats dans la vengeance privée ou la poursuite judiciaire du meurtrier.

En Grèce, la vengeance pouvait être exercée par un des cognats de la victime : un fils de sa fille, un fils de sa sœur, un fils de la sœur de son père; des exemples décisifs sont fournis par Glotz dans son étude sur la solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce (pp. 79-80).

Plus tard, à Athènes, c'est l'*anchisteia* de la victime qui a le droit et le devoir de poursuivre le meurtrier ; or, à l'*anchisteia* appartient toute une série de parents par les femmes : descendants des sœurs consanguines ou utérines, descendants des sœurs du père ou de la mère.

Le seul texte romain relatif à la composition est corrompu, et les auteurs de conjectures ont pu, suivant leurs préférences, y introduire la mention des agnats ou la mention des cognats. Il est certain toutefois qu'à Rome comme à Athènes, les cognats sont au nombre de ceux qui poursuivent en justice le meurtrier de leur parent.

La plus ancienne *pravda* russe dit que la vengeance peut être exercée par le fils de la sœur de la victime, un cognat encore. (Schrader, *l. c.* v° « Blutrache », p. 106.)

Il serait intéressant de connaître les règles qu'on observe à ce sujet en Albanie, mais je n'ai pu trouver sur ce point aucun renseignement précis.

On en vient tout naturellement à se demander si le groupe des cognats n'a pas pu exister très tôt à côté des groupements agnatiques, avec un rôle qui lui était propre : Leist, dans sa *Graeco-italische Rechtsgeschichte*, § 9, p. 10, considère la vengeance ou la poursuite du meurtrier en justice comme un devoir des cognats, et les objections qu'on a faites à son système ont pu restreindre la portée de ses arguments sans consolider le système opposé (Schrader, *l. c.*, v° *Blutrache*,

p. 105). On sera porté à répondre par l'affirmative dès qu'on se sera rendu compte de l'énorme différence qui existe entre la parenté cognatique et le groupe agnatique.

D'abord, la première se forme autour d'un individu, et elle n'est jamais la même pour deux individus différents (à moins qu'il ne s'agisse de frères germains). Des frères consanguins ou utérins n'auront pas la même parenté, moins encore des cousins. C'est la *wechselnde Sippe* de Ficker (Brunner, *Rechtsgeschichte*, 2e éd., I, 112, n° 8). Inversement, une même personne fera partie d'autant de parentés cognatiques qu'elle a elle-même de parents.

La parenté cognatique ne pourra donc pas servir à diviser une population en groupes juxtaposés, permanents, extérieurs les uns aux autres, plus ou moins organisés, soumis peut-être à l'autorité d'un chef.

Au contraire, si l'on ne tient compte que de la descendance dans une des deux lignes (la ligne masculine, par exemple) on pourra réunir un certain nombre de personnes dépendant d'un ancêtre commun et celui qui fera partie d'un de ces groupes sera nécessairement étranger à tout autre groupe analogue.

Les membres de ces groupes pourront être relativement nombreux, plus nombreux en tout cas que les membres des parentés cognatiques. C'est le contraire de ce que dit Brunner, *l. c.* Mais s'il est exact que la parenté cognatique s'étend dans deux lignes, il ne faut pas oublier qu'elle s'étend beaucoup moins loin, car l'identité du nom pourra rappeler aux agnats les plus éloignés leur origine commune. (Cf. Phillpotts, *l. c.*, p. 261, n° 4.) Les Romains, notamment, attachaient une grande importance à l'identité de nom des *gentiles*. En Ditmarschen on trouve des *slachte* qui comprennent 174 et 509 mâles.

Des groupes de ce genre pourront se partager l'occupation et l'exploitation du sol, car il importe de savoir sur quel district chaque membre de la tribu a des droits (Cf. N. Ivanitzky « Archives », n° 414) ; ils pourront aussi fournir des contingents militaires qui formeront les subdivisions de l'armée, car ici encore chacun doit appartenir à une de ces subdivisions, à l'exclusion de toute autre. (Cf. Schrader, *l. c.*,

v° *Sippe*, pp. 775-776); ils pourront jouer un rôle politique, assurer, comme les *genè* des eupatrides d'Athènes et les *gentes* des patriciens romains, la cohésion et la domination d'une aristocratie.

Il est intéressant à cet égard de constater que dans la seule contrée germanique où apparaissent les groupements agnatiques, en Ditmarschen, l'entretien et la réparation des digues étaient répartis entre les *slachte*; quand, en 1559, le duc admit les femmes au partage de l'héritage familial, ce qui altérait toute l'économie du régime agnatique, les habitants du pays protestèrent : leur principal argument, c'est que la réforme mettait en danger la conservation des digues, qui apparaît donc comme la mission essentielle des *slachte*.

Mais il n'est pas impossible que, à côté de ces groupements agnatiques, on voie la parenté cognatique exercer des fonctions qui ont pour fin la protection de l'individu qu'elle entoure, dans sa vie et sa liberté. C'est ce à quoi sert, en somme, la vengeance privée (ou plutôt la crainte qu'elle inspire) et tout ce qui en est une forme atténuée (acceptation de la composition, poursuite en justice). A Rome, les cognats intervenaient aussi pour revendiquer en justice la liberté d'un parent (*adsertio in libertatem*). Il existe ainsi entre les parents une sorte d'assistance mutuelle, et on ne voit pas pourquoi cette assistance se limiterait aux agnats ; plus elle est étendue, plus elle est efficace.

Il ne peut être question ici d'esquisser même une théorie de la famille et de ses transformations. L'histoire n'est pas à même d'en établir une sans le concours de l'ethnographie. J'ai voulu montrer qu'il n'est pas nécessaire de postuler l'antériorité d'une certaine forme du groupement familial par rapport à telle ou telle autre forme de la famille, sans envisager l'éventualité de leur coexistence. Si on le fait généralement, c'est qu'on sépare l'étude des formes de l'étude des fonctions, ce qui est une erreur de méthode, car formes et fonctions sont, dans la réalité concrète, étroitement liées, et la diversité des formes peut très bien aller de pair avec la diversité des fonctions.

G. Smets.

De la fonction sociale des dieux chez les peuples anciens.

A l'époque où la civilisation babylonienne nous est connue par des documents historiques, nous y constatons dans chaque ville la présence d'un nombre considérable de divinités ; certaines sont particulières à une cité déterminée ; d'autres se retrouvent, avec une régularité relative, dans toutes les parties du pays. Elles y forment des panthéons, se rangent dans des hiérarchies, voient leurs fonctions peu à peu se spécialiser et les différencier les unes des autres, et leurs cultes s'associer dans des unions de famille que justifient de savantes constructions théologiques. Mais avant cette période classique, il en est une autre, où le pays n'était point encore soumis à l'autorité d'un gouvernement central, où chaque ville, obéissant à des princes locaux indépendants de leurs voisins, avait aussi sa religion nationale dont l'adoration d'un dieu unique, d'un dieu tribal était l'élément capital.

Tharsicius Paffrath, dans un livre savant qui vient de paraître sous le titre : *Zur Götterlehre in den altbabylonischen Inschriften*, réunit tous les documents relatifs à cette période primitive dans la ville de Lagach, qui nous est particulièrement connue par les fouilles qu'y ont faites, pendant de longues années, les missions françaises dirigées par De Sarzec et Heuzey. Ces documents établissent, avec une évidence absolue, qu'aussi longtemps que Lagach conserva son indépendance, soit jusqu'à l'époque d'Ouroukagina (env. 2750), Enlil y jouissait d'un prestige qui le plaçait incontestablement à la tête du panthéon de la ville. Dans les listes divines,

---

Article suggéré par le livre récent de Th. Paffrath : *Zur Götterlehre in den altbabylonischen Königsinschriften* (voir « Chronique » du présent *Bulletin*).

dont un grand nombre nous sont conservées dans des documents de nature diverse, inscriptions architecturales, tablettes de cire et autres, Enlil est placé toujours en tête des autres dieux ; dans la célèbre stèle des Vautours (env. 2900), il est adoré comme roi du ciel et de la terre. Entemena le qualifie de père des dieux, et le temple d'Enlil à Lagach s'appelait : E-adda, la maison du père. La ville de Lagach est la propriété du dieu qui, dans de multiples inscriptions, se voit adresser le titre royal. Le prince n'est qu'un descendant du dieu, et c'est de ce dernier qu'il tient ses pouvoirs. Enlil intervient activement dans l'administration de la ville, prend part à sa défense en temps de guerre et guide de ses oracles ses sujets qui s'adressent à lui. Il a, en d'autres termes, tous les caractères d'un dieu local, et les autres divinités, à côté de lui, ne jouent qu'un rôle tout à fait accessoire.

Paffrath se borne à l'étude des seuls documents de Lagach. Cette limitation volontaire lui a permis d'insister davantage sur sa thèse principale, la prédominance, dans cette ville, du culte d'Enlil à l'époque la plus ancienne.

Mais je voudrais, pour saisir exactement le rôle du dieu, étendre les investigations et examiner si, dès ce moment, Enlil ne jouait pas un rôle également important ailleurs. Cet examen porte aisément à découvrir que Lagach n'a jamais été que l'un des centres où ce culte était en honneur, qu'il s'est rapidement répandu un peu partout, surtout dans la partie méridionale du pays, et que dans une autre ville, dans Nippour, il avait un éclat infiniment supérieur à celui que les *patesis* de Lagach purent lui donner, et qui fit de son temple, dans cette antique ville sumérienne, l'un des sanctuaires principaux de la Babylonie toute entière. C'est, qu'en effet, Enlil était plus que le dieu d'une cité particulière; la civilisation babylonienne, tout le monde le reconnaît aujourd'hui malgré les efforts de J. Halévy pour défendre la théorie de l'unité d'origine des habitants des vallées de l'Euphrate et du Tigre, est l'œuvre de deux peuples distincts qui s'y fusionnèrent : des Sémites venus d'Arabie, et des Sumériens qui descendirent des montagnes iraniennes pour l'envahir à une date antérieure au troisième millénaire et ne furent

absorbés définitivement par les populations sémitiques que mille ans à peu près après cette date. Enlil était leur dieu principal ; ils l'apportèrent avec eux dans leurs migrations, installèrent son culte dans toutes les villes où ils établirent leur domination et dont Nippour et Lagach sont les deux principales.

Il y conserva toujours certains de ses caractères primitifs de dieu de montagnards : son temple de Nippour s'appelait *E-kour*, la maison de montagnes ; on le nommait lui-même : la Grande Montagne, et Nin-lil, son épouse, est adorée comme déesse des montagnes. Ses fonctions principales sont celles d'un dieu des tempêtes et des vents ; le vent qui hurle à travers le pays, c'est la voix du dieu qui manifeste son courroux et menace de punir les défaillances humaines, et ces fonctions sont caractéristiques de peuples nomades, qui ne connaissent point encore la vie régulière dans des villes ou la culture des champs. La tradition, d'ailleurs, avait retenu son origine sumérienne, et les hymnes qu'on lui adressait le qualifient fréquemment : le Père de Sumer. (Cf. L. King, *Cuneiform Texts in the British Museum*, XV.) Enlil est le dieu local de tribus sumériennes ; c'est avec elles qu'il descendit dans la vallée de l'Euphrate, et sa protection continua de veiller sur le sort des villes où se concentra la puissance de ses adorateurs. C'est à ce titre qu'on le vénéra à Lagach, qui fut, parmi les villes sumériennes, l'une des plus florissantes, et l'une de celles qui résista le plus longuement aux efforts des Sémites maîtres d'Agade, la partie septentrionale du pays.

Lagach finit cependant par perdre son autonomie. Déjà Sargon Ier réussit à unir sous son sceptre la Babylonie toute entière ; peu après, une évolution capitale se produit dans l'histoire religieuse de Lagach : Enlil a cessé d'y jouer le rôle principal. Dans toutes les listes divines postérieures au règne d'Ouroukagina (env. 2,750), à une seule exception près, celle d'un cylindre de Goudéa, c'est Anou qui est mentionné en premier lieu, Enlil ne vient qu'ensuite ; la prédominance d'Anou est telle que les divinités inférieures qui, comme Baou, passaient pour être les fils ou les filles d'Enlil, portent, à partir de cette date, le titre *doumou anna-ra* : fille d'Anou ;

Enlil lui-même devient le fils de ce dernier. Cette évolution significative, M. Paffrath l'explique clairement : Anou était le dieu principal de la ville d'Erek, et quand Lougalzaggisi s'empara de Lagach, il y introduisit son dieu et le plaça à la tête du panthéon de la ville vaincue ; il s'y maintint même quand, sous Goudéa, Lagach eut repris son indépendance.

Cette évolution mérite de retenir l'attention; elle démontre qu'au début le rôle des dieux n'était point essentiellement religieux; il était avant tout politique et social. Le dieu, c'était l'enseigne, le symbole de l'indépendance nationale de ses adorateurs; c'était lui qui les différenciait de leurs voisins, soumis à d'autres dieux, et qui constituait entre eux tous un lien durable. Les peuples jeunes ont toujours cherché de se donner une organisation qui les distinguât nettement des tribus environnantes, et c'est souvent la religion qui leur servit à atteindre ce but; dans une étude antérieure parue dans ces « Archives » (n° 313) j'ai tâché de montrer comment, aux origines du christianisme, c'est l'opposition des sectes qui manifestait l'autonomie de peuples vivant côte à côte, comment par exemple, les Burgondes se firent aryens pour ne point être confondus dans les populations romaines qui habitaient la Gaule au moment des invasions; l'antiquité, qui n'avait point reconnu l'omniprésence d'un dieu unique, disposait, pour aboutir au même résultat, d'un moyen plus simple ; chaque ville, tant qu'elle restait autonome, adoptait le culte d'un dieu special.

C'est ce qui se constate à la fois chez les Égyptiens, où chaque nome avait primitivement un dieu particulier; chez les Grecs, dont les divinités, avant de se rencontrer dans un panthéon où le génie poétique des Hellènes sut mettre un ordre harmonieux, ne présidaient qu'aux destinées d'une ville déterminée; surtout chez tous les peuples sémitiques. Les luttes religieuses, dans Israël, sont un exemple frappant de cet état social; elles se résument dans l'effort du parti nationaliste de conserver à Jahveh, au vieux dieu tribal, l'exclusive adoration du peuple, de résister aux partis qui, s'appuyant sur les empires assyrien ou égyptien, en introduisant, par conséquent, le culte des divinités adorées sur les

bords de l'Euphrate ou du Nil, ou en s'alliant aux autres États syriens et adoptant leurs dieux, croyaient donner une stabilité plus grande à la politique israélite; dans la lutte, entreprise contre les commerçants désireux d'ouvrir des voies de rafic assurées, par les paysans conservateurs et les pâtres des montagnes qui n'avaient que faire de relations avec l'étranger et redoutaient les obligations, les charges que la soumission à de grandes puissances pouvait entraîner. Cette lutte était politique beaucoup plus que religieuse; le dieu représentait un idéal politique beaucoup plus que des représentations religieuses spécifiques.

Car la conséquence nécessaire d'une conception de ce genre, c'est que dans leurs traits généraux, les dieux doivent tous se ressembler. La vie de tous les peuples vivant dans des conditions climatériques pareilles, présente d'évidentes similitudes; ce sont les mêmes dangers qui les menacent tous, les épidémies, la sécheresse, l'invasion d'ennemis; c'est dans des circonstances identiques qu'ils sont amenés à faire appel à leur dieu : ils l'invoquent pour souhaiter la guérison des malades, pour implorer le succès de leurs récoltes, pour les encourager à la bataille. Tous seront des dieux de la guerre, des dieux de la végétation, des dieux médecins; une nation ne pourrait, sous peine de se voir privée de tout secours supérieur dans des conditions difficiles, limiter le cycle des attributions de son dieu, n'en faire, d'une façon exclusive, que le dieu des tempêtes, ou le dieu de la guerre, ou le dieu des moissons. Il faut, pour qu'il réponde à sa mission, qu'il concentre en lui tous ces pouvoirs.

Cette généralité absolue de fonctions est précisément ce qui se rencontre chez Enlil, comme d'ailleurs, chez tous les autres dieux sémitiques. Sa parole, c'est la tempête qui parcourt le pays; mais il est en même temps « le maître des pays des récoltes, le maître des champs de blé » (cf. S. LANGDON, *Sumerian and Babylonian Psalms*, 129); il est le créateur du monde; il est le dieu batailleur, « expert dans l'art de la guerre ». Il possède tous les attributs, et on le désigne par toutes les épithètes que les livres de l'Ancien Testament ont rendues familières.

Ce sont encore des raisons sociales et politiques qui ont mis fin à cette organisation religieuse. Symboles de l'indépendance de la ville qu'ils protègent, les dieux durent en partager toutes les destinées, voir avec la sienne s'agrandir leur puissance, et perdre leur caractère de dieu principal, de dieu suzerain, si des guerres malheureuses l'assujettissaient à des nations rivales. Les migrations, les alliances matrimoniales entre les chefs, le hasard des combats entraînent dans le monde des dieux, les évolutions et les combinaisons les plus variées. C'est alors que la divinité la plus puissante devient le père, ou le suzerain de tous les autres; c'est alors que s'imaginent les légendes qui racontent les luttes entre les dieux, ou leurs amours et les vicissitudes de destinées qui les rapprochent singulièrement des êtres humains; c'est alors aussi que la nécessité de continuer à maintenir entre tous de claires distinctions, de conserver à chacun un rôle saisissable, oblige leurs adorateurs à spécialiser leurs fonctions, à donner à chacun des pouvoirs particuliers. On aurait tort de chercher dans la mythologie des peuples anciens, des symboles profonds et le reflet de préoccupations religieuses ; presque toujours, c'est un état social qui se reflète en elle, ce sont des fins politiques que servent les légendes et les mythes populaires.

R. Kreglinger.

Du rôle des masses dans les périodes de crise révolutionnaire.

On a déjà montré, dans plusieurs articles des « Archives » comment la masse servait de support à l'action consciente et délibérée d'individus déterminés (nos **208, 236, 238, 274, 334, 395**) et prêtait ainsi l'appui du nombre à certains mouvements ou tout au moins à la construction de certaines théories. On peut se demander maintenant dans quelles conditions les éléments qui agissent sur cette masse sont susceptibles d'en dégager des facteurs d'action ou d'exécution. En d'autres termes, comment la *masse passive* peut-elle se transformer en *foule active* pour effectuer des révolutions? Je crois qu'il convient de poser cette question, si l'on veut se rendre compte de la légitimité de certaines théories récentes qui, en présence des modifications subies par le régime économique des sociétés modernes dans le sens de la concentration des capitaux, n'hésitent pas à prédire de prochains bouleversements destinés à enlever au capitalisme une partie ou même la totalité de sa trop grande puissance. Telle est, notamment, la thèse que soutient Brooks Adams dans son récent ouvrage *The theory of social Revolutions* : la société capitaliste est impuissante à faire face aux problèmes qui se posent dans une société aussi industrialisée que celle des États-Unis ; elle ne se maintient que grâce à l'autorité abusive qu'elle exerce sur les tribunaux civils, en ce sens que l'organisation judiciaire de la république américaine, qui donne aux tribunaux le droit de déclarer nuls les actes du pouvoir législatif jugés contraires à la Constitution, profite surtout aux capitalistes.

Article suggéré par le livre récent de Brooks Adams, *The theory of social revolutions* (voir la « Chronique » du *Bulletin* n° 30, p. 237).

Grâce à l'esprit de classe et à la corruption, ces capitalistes peuvent braver impunément les tentatives que les parlements des États pourraient faire en vue de remédier au monopole exagéré des trusts et des combinaisons de toute espèce qui ont pour effet de mettre le consommateur à la merci des producteurs ou d'un petit groupe d'intermédiaires. Brooks Adams compare le rôle possible des tribunaux américains à celui que jouèrent les tribunaux politiques pendant la période la plus sombre de la Révolution française. L'organisation judiciaire actuelle est, pour lui, le ferment le plus actif de la prochaine révolte. Les conflits incessants entre le capital et le travail en constituent un autre et il veut bien en discerner un troisième dans la dissolution de la famille, qui ne laisse plus aucun intermédiaire entre l'administration et la masse des citoyens, mais il n'accorde, semble-t-il, à ces deux derniers facteurs qu'une importance secondaire.

On peut laisser de côté l'argument d'autorité qui consisterait à évoquer l'opinion d'autres auteurs connus. On opposerait par exemple à l'opinion de Brooks Adams celle de Bryce. Celui-ci fait, en effet, l'éloge de l'organisation judiciaire des États-Unis dans son célèbre ouvrage sur *La république américaine* (traduction française, tome Ier, Paris, 1911, pp. 355 et suiv.), mais il vaut mieux, au point de vue scientifique, poser directement la question de savoir dans quelle mesure cette organisation judiciaire, dont le mérite est si discuté, peut influencer la masse et y faire naître un esprit d'indiscipline et de révolte propre à la conduire au seuil d'une révolution.

Les coups de sonde que différents observateurs ont jeté dans certains milieux sociaux en vue de s'assurer des connaissances qu'un citoyen ordinaire possède au sujet de l'organisation et du fonctionnement des rouages de l'État, ont toujours donné des résultats lamentables. Non seulement la masse n'en connaît rien ou presque rien, mais elle professe à cet égard une profonde indifférence (cf. par exemple la « Chronique » du *Bulletin* n° 28, p. 1248). R. Michels a donc raison d'écrire que « parmi les citoyens jouissant des droits politiques, le nombre de ceux qui s'intéressent vraiment aux affaires

politiques est insignifiant. Chez la majorité, le sens des rapports intimes qui existent entre le bien individuel et le bien collectif est très peu développé. La plupart n'ont pas le moindre soupçon des influences et des contre-coups que les affaires de cet organisme qu'on appelle l'État peuvent exercer sur leurs intérêts privés, sur leur prospérité et sur leur vie » (*Les partis politiques*, 1914, p. 30). Ces considérations sont confirmées par l'histoire des principales révolutions modernes.

Il importe beaucoup, si l'on veut mettre de l'ordre dans la question développée ici, de distinguer, comme on l'a fait au début de cet article, entre l'attitude de la *masse* qui sert de base à la préparation des mouvements révolutionnaires et celle de la *foule* qui exécute la révolution. Une révolution déchaînée est un phénomène particulier en soi qui, s'il conserve des attaches avec l'agitation qui l'a préparé, peut évoluer d'une façon différente et même inattendue. Chacun sait qu'en France, en 1789, personne ne voulait la République. C'est au cours même de la Révolution que les revendications démocratiques allèrent toujours en s'accentuant et que les doctrines républicaines prirent corps dans l'esprit de ceux que les événements précipités de cette période mirent au premier rang. Ce phénomène a été trop bien décrit par Aulard dans son *Histoire politique de la Révolution française* (Paris, 1901, pp. 29 et ss.) pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On trouverait également dans l'histoire de la révolution de 1848 des éléments intéressants en ce qui concerne l'évolution des idées suivant le cours même des événements. En 1848, les masses étaient d'ailleurs assez insensibles à l'action politique et notamment à l'extension du droit de suffrage. Il fallut la fameuse *campagne des banquets* pour concentrer tous les mécontents autour d'un programme commun (Cf. de la Gorce, *Histoire de la seconde République française*, 1898, I, p. 15 ss.) La Commune de 1871 échafauda une théorie de décentralisation directement contraire à ce que réclamaient les révolutionnaires français depuis la Convention, mais « la théorie de l'autonomie communale, peut-être importée par Bakounine, s'accordait avec la situation actuelle de la Commune :

insurgée contre le gouvernement central de la France, elle ne demandait qu'à être maîtresse de Paris, espérant diriger indirectement la France par l'exemple que Paris donnerait aux autres communes » (SEIGNOBOS, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, 1898, p. 178).

Les révolutions proprement dites doivent donc être étudiées séparément, d'une part comme des manifestations de la psychologie collective, d'autre part comme un champ nouveau où va s'exercer l'action des individus que les événements mettent en vedette.

La transformation de certains éléments passifs en éléments actifs intéresse le sociologue, en ce sens qu'il lui appartient de rechercher comment un individu indifférent d'abord aux choses de l'État se décide à descendre dans la rue et consent à sacrifier sa vie pour la réalisation d'une forme d'organisation politique nouvelle dont il ne peut avoir une conscience plus nette que de la précédente. Il est bien certain que les personnes de l'espèce, ne connaissant pas le mécanisme du gouvernement dont ils poursuivent la ruine, ne peuvent se décider pour des motifs purement politiques et abstraits; d'autre part, on ne peut généraliser au point de dire que leur présence parmi les émeutiers s'explique uniquement par des phénomènes de suggestion et d'entraînement, car toutes les unités qui composent la masse ne deviennent pas des agents actifs de la révolution. Au contraire, un grand nombre de ceux dont l'émeute réclame la libération politique ou économique disparaissent pendant les périodes de trouble.

Néanmoins, il y a des initiatives individuelles qui entrent en jeu et il faut faire tout d'abord la part des tempéraments, soit qu'ils puissent s'exercer spontanément — et de fait les révolutions sont souvent aussi des révélations en ce qui concerne bien des personnages qui seraient restés sans cela dans une profonde obscurité —, soit que leur activité se trouve canalisée par la discipline d'un parti politique (ce qui n'empêche pas la formation d'une hiérarchie au sein même du parti). Les initiateurs entraînent à leur suite les légions des imitateurs (« Archives », n° **23**); le sectarisme des partis se mue en une exaltation agissante (« Archives », n° **236**).

Encore faut-il qu'interviennent les mobiles propres à déclancher toutes les activités disponibles. Le phénomène se produit le plus souvent sous l'influence du facteur économique combiné dans une mesure plus ou moins accentuée, avec des motifs d'ordre politique ou religieux. Il est difficile et dangereux de généraliser en cette matière. Ainsi qu'il a été dit déjà, chaque révolution constitue un tout qui doit être étudié en soi.

On peut cependant attribuer une action prépondérante au facteur économique, parce qu'on le retrouve dans la plupart des perturbations violentes dont l'histoire a gardé la trace. Il apparaît dégagé de toute autre contingence dans certains mouvements inspirés par l'état anormal des subsistances, dans les périodes de famine ou de renchérissement; il est fréquemment allié à d'autres préoccupations suivant que le temps a permis à certaines personnalités de lui superposer des théories englobant toutes les revendications qui peuvent en consolider la portée et assurer leur succès. Il semble que les révolutions les plus caractérisées se soient précisément produites au moment où la richesse se développait dans une société tout en se répartissant inégalement entre ses membres. Et c'est précisément ce qui donne aux révolutions antiques un caractère commun avec les révolutions de l'époque moderne. On a montré depuis longtemps déjà que, dans l'antiquité, l'apparition de la richesse mobilière avait jeté la plus grande confusion parmi les classes sociales. Lorsque la plèbe antique « eut tout ce qui donne à l'homme la sentiment de sa valeur et de sa force, quand enfin elle eut obligé la classe supérieure à la compter pour quelque chose, il fut alors impossible de la retenir en dehors de la vie sociale et politique et la cité ne put pas lui rester fermée plus longtemps. L'entrée de cette classe inférieure dans la cité est une révolution qui, du VIIe au Ve siècle, a rempli l'histoire de la Grèce et de l'Italie » (FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, chap. VII). Il en fut de même au moyen âge lors de l'émancipation des villes et de leurs bourgeoisies. Et dans nos sociétés même, il faut encore reconnaître avec DE LAVELEYE que « l'égalité de droit est complète; mais l'inégalité de fait

subsiste et elle irrite d'autant plus que chacun peut aspirer à tout. Il y a d'autant plus de déceptions qu'il y a plus d'espérances éveillées. Tous peuvent arriver, mais tous n'arrivent pas et ceux qui restent en bas envient et maudissent ceux qui s'élèvent au-dessus d'eux » (*Le socialisme contemporain*, « Introduction »).

On s'explique aisément cet état d'âme si l'on étudie une de ces nombreuses échelles de ressources dressées par les économistes et qu'on trouve fréquemment dans les études relatives à l'impôt sur le revenu. Les « rangs » de nos sociétés étant basés principalement sur la richesse héréditaire ou acquise et la grande industrie ayant mis à la disposition de tous les biens les plus enviables à des prix déterminés qui, eux aussi, peuvent se graduer en échelle, on comprend qu'il peut se constituer un très grand nombre de rangs ou de classes caractérisées par des habitudes communes provenant de la jouissance d'un revenu à peu près équivalent (« Archives », n° 160). Sans doute, la merveilleuse faculté d'adaptation des hommes à leur milieu immédiat a pour premier effet de retenir l'individu dans son groupe (« Archives », n° 317). L'individu se fait, suivant ses moyens, une philosophie particulière de la vie qui lui permet de passer son existence dans un état satisfaisant d'équilibre. La forme la plus marquée et la plus caractéristique de cette adaptation se trouve dans les « castes » ou classes absolument fermées. Leurs membres y sont si complètement moulés, que rien ne pourrait les décider à en sortir ou à en transgresser les usages. Il n'en est pas de même dans les sociétés à classes plus souples et surtout dans nos sociétés entièrement libres, parce que les hommes y sont exposés à réfléchir non seulement sur leur propre situation, mais aussi sur celle de leurs concitoyens qui occupent une meilleure position que la leur et surtout sur l'état de ceux qui, dans la hiérarchie des revenus se trouvent au degré immédiatement supérieur. Chaque série de valeurs économiques correspond ainsi à une série de valeurs morales qui peuvent être appréciées non seulement par ceux qui sont à même de s'en prévaloir, mais encore par ceux qui sont immédiatement au-dessous d'eux. Il est donc

tout naturel que chacun soit travaillé du désir de s'élever et c'est, je crois, en ce sens qu'il convient d'interpréter les paroles de DE LAVELEYE. Or, aussi longtemps que l'individu peut entretenir ce désir et conserver l'espoir de le réaliser, aussi longtemps qu'il ne se sent pas gêné dans ses projets d'ascension, il n'a guère de motifs de se plaindre de la constitution de l'État et de l'ordre social. En pareil cas, il se borne à suivre ses inclinations en s'affiliant, si elles sont assez marquées, à un parti politique quelconque. La situation change si l'individu se voit soudain menacé dans son « standard » actuel ou s'il se voit fermer la route de ses espérances. C'est ici que nous touchons au point véritablement sensible, au ressort qui déclanche la machinerie des révolutions.

De tous ceux qui se sont occupés d'étudier les causes et le déroulement des révolutions, il semble que c'est A. BAUER qui ait le mieux compris et le plus clairement exposé ce processus; dans son *Essai sur les révolutions* (Paris, 1908), il aboutit à cette conclusion que « toutes les souffrances qui ne tiennent pas à des causes proprement individuelles naissent des obstacles qui, pour les membres d'un groupe, empêchent l'activité professionnelle d'atteindre sa fin, on plutôt ses fins variées » (p. 73). Cette explication vaut, en effet, tout aussi bien pour les simples jacqueries causées par la faim et les exactions fiscales que pour les multiples manifestations plus plus ou moins violentes de notre période industrielle. L'organisation sociale importe peu à ceux qui n'en connaissent pas les éléments et ne sauraient d'eux-mêmes y chercher des responsabilités, mais dès que leur mécontentement fait explosion, tous les motifs d'ordre secondaire, toutes les infiltrations de la suggestion, se condensent instantanément autour du grief principal.

Cela s'explique d'autant plus facilement que la lésion que subit l'individu dans ses moyens d'existence est une affaire d'ordre privé qui n'intéresse pas ses concitoyens et que, pour attirer l'attention de ceux-ci sur son cas, il est immédiatement porté à faire appel à des raisons d'ordre général. Il se constitue alors, réunie d'abord par un lien très lâche, une foule de mécontents qui peuvent l'être pour des raisons différentes.

C'est ainsi que le désir de voir augmenter son salaire peut pousser un ouvrier, qui ne connaît rien des choses du gouvernement, à désirer et à réclamer ouvertement la chute de celui-ci. La poussée des motifs secondaires et surtout des motifs communs à un groupe ou à une masse, finit par constituer une véritable doctrine. Cette condensation des griefs est d'autant plus rapide qu'elle a été précédée d'une agitation plus prolongée. Dans la célèbre jacquerie anglaise du XIV[e] siècle causée par les ravages de la peste noire et les levées d'impôts excessifs, qui atteignirent les paysans dans leur subsistance même, on est surpris de trouver des revendications aussi radicales et d'ordre aussi général que celles que Froissart met dans la bouche des ruraux révoltés, lorsqu'il leur fait dire que, « au commenchement dou monde, il n'avoit esté nuls sers, ne nuls n'en pooit estre, se il ne faisoit traïson envers son signeur, enssi comme Lucifer fist envers Dieu, mais ils n'avoient pas cette taille, car ils ne estoient ne anges, ne esperits, mais hommes fourmét à la samblance de leurs signeurs, et on les tenoit comme bestes, la quele cose ils ne voloient ne pooient plus souffrir... A quoy faire sont cil que nous nommons signeurs plus grant maistre de nous? A quoi l'ont il desservy? Pourquoi nous tiennent il en servitude?... Il ont le sejour [loisir] et les biaux manoirs, et nou avons le paine et le travail et le pleuve et le vent as camps, et faut que de nous viegne et de nostre labeur ce dont il tiennent les estas... », etc. Tel était l'effet des prédications de Wicleff et de John Ball.

Les mouvements de ce genre sont d'autant plus exposés à dévier, que l'ignorance de la foule envers les causes du malaise dont elle se plaint est plus profonde. A cet égard, les troubles qui ont eu lieu, dans ces derniers temps, en différents pays, à raison du renchérissement des objets de première nécessité, sont extrêmement intéressants à étudier. En France notamment, les premiers troubles qui se produisirent en 1911 dans plusieurs départements du Nord, furent presque immédiatement canalisés vers des fins politiques. Ceux qui suivirent furent d'origine exclusivement politique tout en reposant, comme les premiers, sur l'exploitation d'un motif

économique. L'ouvrage où E. Watelet décrit *Les récents troubles du Nord de la France au point de vue historique et économique* (Paris, 1912) est tout à fait suggestif à cet égard.

Il n'est pas entièrement permis d'affirmer que les foules ont besoin d'illusions et qu'elles « se dirigent d'instinct, comme l'insecte allant à la lumière, vers les rhéteurs qui leur en présentent » (Le Bon, *Psychologie des foules*, 1896, p. 98). Dans les soulèvements dont nous venons de parler, on les voit s'en prendre à ceux qui, dans les crises de renchérissement, sont appelés à percevoir immédiatement sur la masse le surcroît de prix que celle-ci estime injustifié. Comme elle ne peut pas trouver d'autres agents responsables et que le mécanisme de la formation des prix et des causes de leur élévation doit lui échapper d'autant plus facilement que les spécialistes eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord à ce sujet, sa fureur se tourne nécessairement contre les facteurs les plus apparents de la crise qui ne sont, eux, que partiellement responsables. Et quand bien même le mécanisme de la hausse des prix serait connu de tous dans ses détails et qu'il apparaîtrait que la responsabilité, s'il y en a une, y est divisée à l'infini, il serait encore à craindre qu'une foule surexcitée n'attaquât les détaillants, car l'action directe ne peut se diviser au point d'atteindre à la fois tous les facteurs effectifs de la hausse.

La foule n'attend qu'une explication qui procure à son agitation l'issue nécessaire. Cette explication n'est pas seulement pour elle une illusion. C'est un véritable besoin et elle est disposée à adopter toute raison vraisemblable. Il devient alors facile aux meneurs de donner tout le relief nécessaire à des arguments fréquemment répétés au cours de l'agitation politique antérieure, mais qui n'ont pas produit leur effet, parce que les individus atteints aujourd'hui dans leurs intérêts les plus immédiats et les plus essentiels, n'y avaient d'abord prêté qu'une attention distraite et n'avaient pu, dans le calme, établir la relation nécessaire de cause à effet. Il n'y a pas de doute non plus que les éléments immédiatement lésés par la crise ne soient les premiers à s'ébranler, car dans les événements auxquels il a été fait allusion tantôt, on a vu les ménagères inaugurer la révolte. On comprend aisément

qu'elles soient les premières victimes de la crise des prix, à cause de leur situation dans les familles ouvrières. Mais dès que le mouvement est orienté dans une direction politique déterminée, il prend de suite une autre tournure. La révolution, si elle se réalise, devient ainsi un événement qu'il faut désormais étudier en soi.

Le rôle des meneurs consiste d'ailleurs à trouver des arguments que la masse des individus dont ils escomptent l'action puisse accepter pour chacun de ses membres. L'individu s'adapte facilement à son milieu. Il peut nourrir l'espoir de se hausser dans la hiérarchie sociale et se résigner lorsqu'il constate qu'il lui est impossible de sortir de la situation à laquelle il est fait, mais il ne se résigne pas aux événements qui le menacent d'une déchéance de cette adaptation. Les raisons du genre de celles qu'expose Brooks Adams ne sauraient donc être comprises et acceptées par les masses. Sans doute, dans la question de l'attitude des tribunaux vis-à-vis des monopoles de production et de consommation, qui est celle que vise cet auteur, c'est au fond l'intérêt de millions de consommateurs qui est en jeu, mais ces consommateurs ne peuvent se faire qu'une idée assez vague de la combinaison qui a pour but ou pour effet de léser leurs intérêts immédiats.

On objectera que des révolutions ont été causées par des causes morales, religieuses, politiques ou linguistiques, mais si l'on étudie chaque cas en particulier (ici comme dans bien d'autres occasions, il est dangereux de synthétiser), on pourra reconnaître que c'est toujours l'intérêt commun à des masses d'hommes qui est le mobile final et que ces masses entendent défendre une forme particulière d'adaptation. Les intérêts économiques ne sont naturellement pas les seuls dont la lésion soit susceptible de déclancher l'activité commune d'une foule. Mais, sans vouloir entamer ici une controverse de pure terminologie, les considérations qui précèdent permettent, semble-t-il, d'exclure de la notion de révolution, les mouvements violents qui n'ont pas le but de défense individuelle qui a été caractérisé précédemment. Tous les mouvements violents des masses ne sont pas nécessairement des révolutions. Il est de ces mouvements qui constituent des faits

de contamination collective ou qui sont provoqués par l'appât d'un gain. Les agitations de l'espèce doivent être étudiées à part.

Une autre réserve, tout aussi indispensable, paraît devoir s'imposer en ce qui concerne la détermination de la notion de masse. Ce terme ne désigne pas nécessairement tout le peuple, ni ce qu'il est convenu d'appeler le « bas peuple ». En ce qui concerne notamment les sociétés actuelles, si l'on se reporte à leurs divisions en rangs étagés suivant le degré d'aisance matérielle des groupes, on remarquera que ces groupes, malgré leur absence complète de consistance appuyée sur une réglementation légale, ont une adaptation particulière qui a pour effet de leur donner une conception différente de l'État et du monde et qui fait que, dans les périodes de crise, ils peuvent s'unir pour chercher à atteindre un but commun, sans avoir toutes la même conception de ce but et des moyens à employer pour y parvenir.

Lorsque des auteurs comme Brooks Adams voient dans la mauvaise organisation du pouvoir judiciaire une menace pour l'ordre public ou que d'autres comme H. W. Nevinson estiment que la démocratie est menacée parce que le peuple n'a pas son mot à dire dans le jeu de la diplomatie et des relations internationales ou parce que l'intolérance des majorités constitue une tyrannie insupportable à l'égard d'une partie de la population (*The growth of freedom*, London, 1913, pp. 86-88 — et l'on pourrait citer des centaines d'autres théoriciens, si l'on songe à tout le mouvement de réforme sociale qui agite notre époque), ou parce que les ouvriers n'ont pas la part qui leur revient dans la production des richesses (tout le mouvement socialiste!), ou parce que certaines populations n'ont pas un droit égal dans le gouvernement des États composites (tout le mouvement des nationalités !), etc., on se trouve, il est vrai, devant des revendications qui peuvent conduire à de véritables révolutions. Mais ici la notion de masse n'est plus la même que dans le cas que nous avons étudié en premier lieu et la notion de foule (c'est-à-dire des éléments agissants tirés de la masse) doit varier également. Dans ces cas-ci, les masses profondes vont agir surtout comme support des idées

développées et des théories construites par certains groupes. Aucune de ces théories ne peut trouver son élaboration chez des individus auxquels le mécanisme de la société ou de l'État est très généralement étranger. La politique de ceux qui entendent réaliser ces théories consistera donc à s'assurer tout au moins la neutralité de la masse en lui faisant croire (à tort ou à raison) qu'il s'agit de son intérêt. S'ils veulent ensuite passer aux actes, il leur faudra réunir, en dehors du groupe qu'ils peuvent constituer eux-mêmes et qui est le plus souvent insuffisant, une foule composée d'une façon beaucoup plus artificielle. Ils ne peuvent guère compter que sur l'exaltation de dévouements obscurs et inattendus, sur des concours directement intéressés à l'aide de promesses d'avantages matériels (ce qui confirme la thèse de cet article) et, lorsque le mouvement est déchaîné, sur l'action, toujours plus aléatoire, de la suggestion et de l'imitation. S'il paraît devoir aboutir, le mouvement s'étendra d'autant plus qu'un plus grand nombre de personnes pourront, pour ainsi dire, toucher du doigt un avantage immédiat. Mais le risque est toujours grand. Aussi les meneurs ont-ils intérêt à faire coïncider leur action avec des périodes de crise où un très grand nombre de personnes sont menacées dans leur adaptation immédiate à leur milieu social. Ce n'est qu'à cette condition que la révolution peut devenir irrésistible; autrement, elle risque de se heurter à l'indifférence d'une grande partie de la population et à la résistance de l'ordre établi. Donc, si l'on fait abstraction des cas plutôt rares où il s'agit de révolutions de palais, de mouvements qui réussissent par surprise grâce à la faiblesse de ceux qui détiennent le pouvoir, on peut maintenant constater que les deux grandes séries de révolutions, celles des masses populaires et celles des groupes que pour plus de facilité on peut appeler les « intellectuels », constituent en quelque sorte, des compromis plus ou moins inconscients. Les mouvements des grandes masses ne sont que des jacqueries, si elles n'ont pas le concours des intellectuels et les mouvements de ces derniers ne sont que des rébellions, s'ils n'obtiennent pas l'appui des masses.

Si la révolution triomphe, ce compromis se liquidera, de

façon à donner des résultats peut-être inattendus car, il est bon de le répéter, chaque révolution évolue pour elle-même, mais ce point sort du cadre de la présente étude, car la question des réajustements politiques constitue elle-même un chapitre de l'histoire des institutions sociales.

D. Warnotte.

SOCIOLOGIE HUMAINE.

III. — DOCTRINE ET MÉTHODE.

Convention et Réalité.

Il y a des controverses dont la nature est telle qu'elles ne sont jamais définitivement liquidées. Quelque mauvaise fortune que subisse à une époque donnée l'une des thèses en présence, jamais son discrédit n'est si profond qu'on ne puisse s'attendre à la voir de nouveau refleurir.

Il n'est pas permis de dire que les questions qui jouissent de cette espèce d'immortalité sont les questions proprement insolubles, car celles-ci arrivent à être éliminées de la science par une claire démonstration du vice de leurs données. Ce sont plutôt les problèmes qui ont ce triple caractère d'impliquer une grande complexité de termes, de comporter des solutions où l'on peut discerner une part de vérité sans devoir se prononcer sur la valeur de l'ensemble, et enfin d'être imposés à la science moins par les besoins de la science même que par ceux des techniques pratiques.

La sociologie connaît plus que toute autre science ces controverses qui le plus souvent lui viennent d'un temps où elle-même n'était pas baptisée et qui constituent un héritage qu'elle n'accepte que sous bénéfice d'inventaire. Les discussions séculaires de la théorie du contrat social en sont un des exemples les plus caractéristiques, et cette controverse histo-

---

Article suggéré par la communication récente de MAURICE VAUTHIER, à l'Académie royale de Belgique, sur *La doctrine du contrat social* (voir « Chronique » du présent *Bulletin*).

rique porte si directement sur l'objet de la sociologie que celle-ci ne peut l'écarter même provisoirement.

MAURICE VAUTHIER, dans l'article qui inspire ces notes, a entrepris de restaurer la doctrine du contrat social. Cette doctrine, à la condition d'être dégagée de toute étroitesse d'interprétation, non seulement est conforme à la réalité des faits, mais c'est celle qui fournit le plus aisément un point de départ aux saines déductions juridiques, politiques et morales, qui sont nécessaires à la vie normale d'une nation.

Pour trouver la théorie du contrat social conforme aux faits, il suffit de renoncer à prendre le terme de contrat dans le sens strictement juridique et de n'y faire entrer que l'idée d'un accord, plus ou moins clairement aperçu, des esprits et des volontés. Cet accord est un fait social avéré; de ses variations dépendent le sort et l'existence même des groupes sociaux. C'est pourquoi, mieux que des idées bien plus vagues de la Force, de la Raison hégélienne ou de la Solidarité, on pourra tirer de cette idée ce qui est nécessaire à la vie politique et juridique des nations.

Telle est la thèse de M. VAUTHIER. On voit clairement que, pour rafraîchir la vieille doctrine, l'auteur fait passer sur elle un souffle sociologique : de l'idée strictement juridique et formelle de contrat, il ne conserve que le *fait* de l'accord des esprits sur des concessions mutuelles, accord dont résulte l'autorité.

Pour sauver le contrat social, on montre qu'il n'est que l'expression, plus ou moins symbolique, d'une vérité sociologique, l'entente relative des individus associés. Or, c'est au nom de la sociologie que, d'autre part, la théorie du contrat a été souvent repoussée. M. VAUTHIER rappelle lui-même les théories « historiques » ou « naturelles », selon lesquelles la Société et l'État, loin d'être des élaborations volontaires des intéressés, seraient des faits spontanés, inconscients, irrésistibles, plus voisins des phénomènes de l'évolution biologique que des constructions juridiques. La sociologie sert donc tantôt à démolir, tantôt à restaurer le vieil édifice des HOBBES et des ROUSSEAU. Bon gré mal gré, le débat continue.

Devant une controverse de ce genre, la seule méthode qui

s'impose à la science est celle que j'ai proposé d'appeler la *Critique sociologique* (E. Dupréel, *Le rapport social,* 2e partie, ch. IV, pp. 204 sq.) : La théorie du contrat social a été élaborée peu à peu, au cours des siècles, par des penseurs à qui il importait moins d'expliquer le social que de défendre un idéal politique ou juridique. Elle doit donc beaucoup à la pratique : elle lui doit d'impliquer des notions confuses que la science pure n'a point créées, et dont elle se doit de faire l'examen.

Comme l'a bien montré M. Vauthier, l'élément essentiel du contrat social est l'accord des volontés pour instituer les lois et l'autorité ou pour continuer de s'y soumettre; dans l'idée de cet accord est impliquée l'idée générale de *convention.* Le fond de la théorie du contrat social, qu'on la prenne au sens étroit ou au sens large, c'est l'idée de *convention.* Le fond des théories opposées, c'est la négation de l'idée de convention soit comme base et point de départ de la société, soit comme moyen d'explication de la vie sociale et de l'État. Ou la société est un fait *conventionnel* dans son origine ou dans son maintien, ou elle est un fait *naturel* dont les conventions juridiques ou autres ne sont que des aspects particuliers et superficiels.

L'importance de l'idée de convention dans la science et des controverses qui s'y rattachent ne saurait être méconnue. Elle dépasse de beaucoup les limites des discussions relatives à l'État et à la Société. La philosophie des sciences, celle des sciences mathématiques et physiques surtout, l'a de nos jours mise au premier plan. Depuis longtemps les mathématiciens et les logiciens ont remarqué qu'on peut exprimer certains principes *a priori,* indifféremment comme des vérités objectives ou comme des définitions arbitraires, comme des conventions. Certains logiciens généralisent cette proposition, et affirment résolument le caractère conventionnel de tout ce qui n'est pas vérité d'expérience. Henri Poincaré a rendu populaire une théorie selon laquelle toute la science est basée sur une interprétation conventionnelle de ce qui nous est donné. L'espace à trois dimensions est une convention commode. Les doctrines pragmatistes cherchent à atténuer la différence radicale que la logique établit entre l'erreur et la vérité, en

ayant recours, entre autres, à la notion de convention. La valeur plus grande de certaines affirmations, réputées plus vraies que d'autres, tiendrait à leur fécondité pratique reconnue et renforcée peu à peu par des conventions plus ou moins implicites. Enfin, il n'est pas jusqu'à la vieille métaphysique qui ne fasse un usage courant de cette notion : Les thomistes et les scotistes du moyen âge se divisaient sur la question de savoir si la moralité est la conduite conforme à la nature foncière de Dieu (thomistes) ou si elle ne correspond qu'à un ordre que Dieu a librement institué et qu'il lui serait loisible de modifier ; la morale serait, dès lors, conventionnelle, la seule vertu foncière étant la soumission de la créature au Créateur, quoi que celui-ci ordonne (scotistes). Sous des formes moins scolastiques, quelque chose de cette querelle se retrouve à travers toute l'histoire de la morale.

On voit combien une critique de la notion de convention serait, à la fois, opportune et délicate. Je n'entreprendrai pas ici cette tâche redoutable, mais je voudrais faire apercevoir par certains de ses aspects, peut-être négligés, ce que cette importante notion renferme de vague et de confus. Je voudrais notamment montrer que l'opposition profonde, absolue, que le sens commun et avec lui les théoriciens tels que ceux que la controverse du contrat social sépare en deux camps, établit entre le conventionnel et le réel, entre convention et vérité, entre conventionnel ou artificiel et naturel, que cette opposition est loin d'être fondamentale et ne mérite pas d'être adoptée telle quelle par la science.

La convention pure et parfaite, c'est une opération qui institue quelque chose par le consentement de deux ou plusieurs personnes. La chose instituée dépend de plusieurs volontés concertées ; l'une de celles-ci venant à manquer, la chose cesse d'exister par là-même ; elle est telle que son existence et sa durée n'ont d'autre fondement que des volontés combinées. Si la chose existait par elle-même, et que les volontés ne fissent qu'y consentir, elle ne serait pas purement *conventionnelle*. Un signe arbitrairement choisi et admis pour désigner un objet est le type d'une institution toute conventionnelle. Ainsi on est convenu d'appeler *midi*, à Bruxelles, un moment de la journée qui n'est pas le midi « vrai ».

Mais si telles sont les conditions essentielles du conventionnel, il s'ensuit que celui-ci est un caractère qui comporte des degrés; c'est une quantité variable. Le conventionnel n'est pas tout entier donné dès qu'il apparaît, ni tout entier absent dès qu'on ne reconnaît pas sa présence.

Supposons d'abord le cas le plus simple, celui d'une convention établie entre deux personnes seulement : le pouvoir des deux personnes peut être inégal, la convention pourra être voulue par l'une, plus ou moins supportée par l'autre, comme dans le contrat de travail entre un patron qui peut attendre et un ouvrier que le besoin talonne. L'opération, vue du côté du plus fort, sera alors plus conventionnelle que vue de l'autre côté.

On peut faire une convention qu'on n'est ensuite plus libre de défaire. Le système métrique est une institution conventionnelle : il faut entendre par là qu'il a été créé par convention, mais pour chacun de nous, il est un fait que nous ne sommes pas libres de modifier; il ne dépend plus de la volonté de ses créateurs, d'ailleurs disparus. Dira-t-on qu'il demeure une convention parce qu'il suffirait d'une autre convention pour le détruire? Mais il y a beaucoup de faits *naturels* qu'une convention pourrait détruire, comme l'isthme qui relie deux continents. Il y a des maladies qui se propagent par des contagions spéciales, qu'une convention méritoire pourrait éviter; elles ne sont pas pour cela des maladies conventionnelles. Il faut donc distinguer entre ce qui est conventionnel par l'origine et ce qui l'est actuellement, ce qui demeure aussi conventionnel qu'au début.

Le caractère conventionnel d'un fait ne varie pas seulement avec le temps, mais aussi avec le nombre des parties contractantes : un contrat entre deux personnes peut continuer d'avoir pour condition d'existence la volonté de l'une d'elles, mais une entente entre un très grand nombre de personnes, si elle a plus de peine à s'instituer, acquiert par contre une force de résistance qui la rend relativement indépendante de l'un quelconque des contractants. Une convention très générale prend ainsi l'aspect d'un phénomène sur lequel la volonté ne peut rien; or, c'est là, on pourrait le démontrer, ce que le sens commun entend par un fait *naturel*.

Enfin, il faudrait encore distinguer le conventionnel au point de vue des parties contractantes et au point de vue des tiers. Que m'importe qu'un fait dépende d'une ou de plusieurs volontés si aucune de ces volontés n'est la mienne? si je ne peux rien sur elles? Pour qu'un fait soit strictement conventionnel, il faut donc qu'il le soit par rapport à nous, qu'il résulte d'une convention que nous avons faite. Les fourmis et les abeilles conviennent peut-être de beaucoup de choses : il n'y a aucune raison pour que nous ne tenions pas les résultats de leurs arrangements pour des faits naturels, en attendant que nous connaissions l'art d'agir sur ces animaux par la persuasion.

Les conventions auxquelles nous ne participons en rien sont donc pour nous fort proches des faits réputés naturels. Mais encore, lorsque nous sommes partie dans une convention faut-il voir comment nous y sommes engagés : jusqu'à quel point avons-nous conscience du caractère conventionnel d'un fait? A côté de la convention dûment connue comme telle, délibérée et voulue, il y a les rapports sociaux plus ou moins inconscients et qui sont des conventions dès qu'on se donne la peine de chercher leur nature. Le conventionnel se rapproche donc encore du non conventionnel, du « naturel » du « spontané », à mesure qu'il est plus machinal, moins réfléchi, moins conscient.

Et, enfin, on fera les mêmes remarques au sujet du degré d'urgence de ce qui est conventionnel.

L'importance d'une convention donnée, la force avec laquelle elle dure une fois établie dépend de deux conditions : 1° il est plus ou moins utile ou urgent de faire une convention quelconque; 2° cette nécessité établie, il est plus ou moins utile ou urgent que ce soit telle convention plutôt que telle autre. Lorsque la chose est faite, la seconde condition tend à s'effacer devant la première, et la convention choisie dure avec une force qu'elle n'avait pas avant d'être instituée.

De quelque façon qu'on puisse décomposer la force d'une convention, on trouvera toujours qu'une convention qui s'impose a des fondements plus naturels qu'une autre qui ne s'impose pas. Celle-ci conserve à un plus haut degré cette

apparence d' « arbitraire » et d' « artificiel », que le sens commun considère comme liée à l'idée même de convention.

Les philosophes ont été jusqu'à prononcer le mot de *convention nécessairc.* Certains axiomes ne seraient que des conventions, mais des conventions inévitables. Mais si un tel concept a un sens, que devient alors l'opposition du naturel et du conventionnel ? Et si l'on veut qu'il y ait de la convention partout, alors l'artificiel coïncide avec le naturel et les conventions nécessaires coïncident avec la vérité même.

En résumé, de bien des manières différentes, la critique de l'idée de convention arrive à dissocier les éléments que cette notion rassemble confusément. Pour le sens commun et pour une science trop peu critique, le conventionnel est ce qui diffère du naturel : il implique l'arbitraire d'une volonté libre, il est ce qui ne correspond pas à un objet réel, ce qui n'est que comme une construction sans fondement. On peut voir au contraire, que le conventionnel ne diffère du naturel que d'un certain point de vue, du seul point de vue de la partie contractante au moment où elle contracte et où elle sait qu'elle contracte, que de tous les autres points de vue, les conventions sont des faits, et des faits qui s'expliquent, comme tous les autres, par leurs raisons d'être. Pour la sociologie, le conventionnel ne se caractérise donc que par ce fait qu'il implique toujours, à un degré quelconque, de la conscience et de la volonté. Partout où un élément psychologique entre dans la constitution d'un fait, il y a dans ce fait une part de convention. La sociologie acceptera la notion de convention, parce qu'elle admet le psychologique à titre de fait, comme elle admet la vie, en laissant à d'autres sciences le soin d'expliquer ces faits. Mais elle s'interdira de considérer le conventionnel comme un caractère qui fait, de tout ce qui en est empreint, quelque chose de séparé de la nature, de la réalité et de la vérité objective.

Pour en revenir à la théorie du contrat social, la question qu'il incombe à la science de trancher, ce n'est pas de savoir si la vie sociale ou l'État est un fait tout naturel ou tout conventionnel, mais de savoir dans quelle mesure la notion de convention, ramenée à la simple idée d'accord relatif de

plusieurs esprits et de plusieurs volontés, est nécessaire à l'explication de l'organisation sociale. Nous pensons, avec M. Vauthier, qu'elle l'est dans une très large mesure.

E. Dupréel.



Chronique du mouvement scientifique

par DANIEL WARNOTTE.

■ ■ ■

Travaux récents.

Biologie générale.

La théorie des mutations exposée par H. de Vries, dans ses ouvrages *Die Mutationstheorie* et *Species and Varieties*, est combattue par E.-C. Jeffrey dans un article de *Science* du 3 avril 1914, intitulé : « The Mutation myth ». Jeffrey et d'autres spécialistes ont pu constater que *l'œnothera lamarckiana*, sur laquelle de Vries fait reposer sa théorie de la création d'espèces nouvelles par mutation, n'est pas représentative d'une espèce pure, mais constitue seulement une forme hybride constante. Les cas de l'espèce se rencontrent très fréquemment dans la nature. Jeffrey conclut en affirmant que la théorie des mutations peut être reléguée aujourd'hui au rang des hypothèses abandonnées.

Travaux récents.
—
Biologie générale
—
Critique de la théorie des mutations.

[Jeffrey, Edouabd Charles. Né en 1866. Bachelier ès arts de l'Université de Torento. Docteur en philosophie de l'Université Harvard. Professeur de botanique à la même université.]

* * *

R. R. Gates, de l'Université de Londres, a également étudié la nature du processus de mutation tel qu'on l'observe chez les oenothères, par comparaison avec les résultats que donne l'hybridation, en effectuant une série d'expériences de croisement entre oenothères différant entre elles par un grand nombre de caractères. Dans l'article où il relate ces expériences (*Zeitschrift für induktive Abstammungs- und Vererbungslehre* de mars 1914 : « Breeding experiments which show that hybridisation and mutation are independent phenomena »), il déclare que ce processus de mutation ne peut s'expliquer par les principes mendéliens :

Les mutations ne peuvent s'expliquer par les principes mendéliens.

« Any theory of the mutation process must explain the following phenomena : (1) The sporadic and repeated appearance of the same mutant types from a variety of parents, including *O. Lamarckiana* and various of its mutants. (2) The sporadic appearance of individuals in crosses between species and mutants, in which the mutant characters are combined with characters derived directly from the parents of the cross. (3) The changes in nuclear

structure which occur in some of these mutants. (4) The appearance of parallel series of mutations, analogous to but not entirely agreeing with the de Vriesian forms, in other races and species of *Oenothera*. The se parallel mutations have been independently shown to exist in a Swedish race of *O. Lamarckiana* by HERIBERT-NILSSON (1912), and in different races of *O. biennis* by STOMPS (1912) and myself (1912 a).

« The Mendelian hypothesis totally fails to explain these four categories of facts, and the cytological behaviour in particular furnishes the proof that the mutation process is directly contrary to any process of Mendelian splitting. Yet we have been asked by many Mendelians to suppose that all new characters find their origin merely through the loss and recombination of unit characters. The fact that mutations occur in pure lines of self-pollinated plants, as JOHANNSEN (1908) has shown, for example, in beans; and that similar phenomena involving a more or less sudden germinal change occur even in bacteria (for the literature see DOBELL, 1913) in which sexuality is absent, in itself shows that germinal changes do occur which are entirely different in kind from the Mendelian shuffling of characters. But I shall show further that, even in forms that have been cross-bred, some of the mutations at any rate owe their origin to a cause which is independent of the mere mingling of characters in hybrids. We must, therefore, recognize that the combination and sorting of characters which already exist is one problem, and the *origin* of those characters, whether it be sudden or gradual, is another. These two problems must be kept in separate categories, for Mendelians misinterpret the facts and confuse the issue when they assert that the latter are in any way included in the former. Any clear view of the facts now known must lead to the conclusion that the *origin* of new characters is one question, and their hereditary behaviour *after* they have originated, is another.

« The assertion has not infrequently been made, that all germinal changes are due to the loss of characters, an assertion leading to the grotesque view that all evolution, « from Amoeba to man », has taken place through the successive « loss of unit-characters », But this view seems now to be largely given up, and the various types of sudden germinal change which are now known so obviously contradict such a position that it is not necessary to labour the point here » (pp. 210-211).

* * *

Travaux récents.
—
BIOLOGIE GÉNÉRALE
—
Du rôle des organes de reproduction dans la détermination des caractères individuels.

Le Dr A. LIPSCHÜTZ expose dans *Die Umschau* du 16 mai 1914 le résultat des expériences effectuées par STEINACH, professeur à Vienne, au sujet des caractères sexuels et des conséquences qu'ont pour des individus déterminés (grenouilles, rats, etc.) l'enlèvement des organes constitutifs de leur sexe qu'on change de place ou auxquels on substitue les organes du sexe opposé. Il est arrivé à cette conclusion que les glandes génitales impriment à l'individu les caractères physiques et psychiques de son sexe par le moyen d'une sécrétion indépendante de toute fonction de reproduction :

« STEINACHS Versuche zeigen uns mit aller Sicherheit, dass es gelingt, bei einem jugendlichen Tier durch Austausch der Geschlechtsdrüsen die körperlichen und psychischen Geschlechtsmerkmale willkürlich umzustimmen, dass somit *die männliche und die weibliche Pubertätsdrüse ein geschlechts-spezifisches Sekret produzieren und ans Blut abgeben, durch das die Geschlechtsmerkmale in männlicher oder weiblicher Richtung gemodelt werden.* Die gesamte Anlage des Organismus ist in geschlechtlicher Beziehung nach STEINACH als indifferent, asexuell aufzufassen. Sobald aber die zunächst noch indifferente Geschlechtsdrüse sich zu differenzieren beginnt, ist das Geschlecht des Embryos besiegelt, indem nun die ganze weitere Entwicklung des Embryos mit im Zeichen der männlichen oder weiblichen Pubertätsdrüse steht. Entwickelt sich in der indifferenten Anlage des Embryos eine männliche Geschlechtsdrüse, so entsteht ein männliches Individuum; entwickelt sich eine weibliche Geschlechtsdrüse, so entsteht ein weibliches Individuum; « ist die « Differenzierung eine unvollkommene, so dass männliche und « weibliche Pubertätszellen vorhanden und wirksam sind, so ent- « steht ein Hermaphrodit. »

« Damit ist aber nicht ausgeschlossen, dass die Pubertätsdrüsen neben den geschlechtsspezifischen inneren Sekreten auch noch nichtgeschlechtsspezifische Sekreten ans Blut abgeben. MEISENHEINER hat gefunden, dass die Ausbildung der Daumenschwielen beim kastrierten Froschmännchen auch erzielt werden kann, wenn man ihm einen Brei aus Eierstöcken unter die Haut bringt. Nur sind die Schwielen dann schwächer entwickelt, als wenn man das kastrierte Männchen mit Hodensubstanz behandelt hat.

« In Gegenüberstellung des Befundes von MEISENHEINER mit den Ergebnissen der Versuche von STEINACH können wir schon jetzt sagen, *dass das innere Sekret der Pubertätsdrüse in keinem Falle als ein chemisch einheitlicher Stoff vorausgesetzt werden darf.*

Es handelt sich jedenfalls um ein Gemisch von Stoffen, die je nach ihrer chemischen Natur Affinität zu ganz bestimmten Organen des Organismus haben. Die Affinität eines bestimmten geschlechtsspezifischen Anteils des inneren Sekretes der männlichen Pubertätsdrüse zum Nervensystem ist ja von Steinach, wie wir oben gesehen haben, in absolut beweisender Form beim Frosche nachgewiesen worden.

« Wir haben gesehen, dass die Verpflanzung eines Eierstockes in das kastrierte Männchen eine Entwicklung der Brustdrüse veranlasst, die sogar weiter fortschreiten kann als beim normalen jungfräulichen Weibchen. Steinach hat nun darauf hingewiesen, dass man diese Erkenntnis vielleicht auch praktisch verwerten könnte, um eine vermehrte Milchproduktion zu erzielen. Die Methode der Eierstocksverpflanzung käme zunächst für junge Milchtiere in Betracht. Da aber die Organverpflanzung auch vom Tier auf den Menschen unter Umständen gelingt, « so könnte man es schliess-« lich auch wagen, die Disposition für die *Stillfähigkeit beim Men-« schen* zu verbessern ».

« Steinach hat neulich zusammen mit dem Radiologen Guido Holzknecht Versuche ausgeführt, die das Problem der praktischen Verwertung der gewonnenen Erkenntnis über den Einfluss der weiblichen Pubertätsdrüse auf die Entwicklung der Milchdrüse näher rücken, als es allein bei der Methode der Transplantation der Fall sein könnte. Steinach und Holzknecht haben jugendliche weibliche Meerschweinchen mit Röntgenstrahlen behandelt, und zwar richteten sie die Bestrahlung auf diejenige Körperregion, wo die Eierstöcke gelegen sind. Infolge der Bestrahlung der Eierstöcke *schwand der jungfräuliche Zustand des Tieres und es traten die wichtigsten Begleiterscheinungen der Schwangerschaft auf : die Ausbildung der Brustdrüse, Sekretion normaler Milch und ein mächtiges Wachstum der Gebärmutter.* Indem mit den Versuchen von Steinach und Holzknecht ein so einfacher Weg, die Tätigkeit der weiblichen Pubertätsdrüse zu steigern, aufgezeigt ist, wird man nunmehr an alle hierhergehörigen Fragen mit grösserer Leichtigkeit herantreten können, als wenn man allein auf Versuche mit Transplantation von Eierstöcken angewiesen ist. Jedenfalls haben wir allen Anlass, die praktischen Möglichkeiten, die sich an die neuen theoretischen Erkenntnisse knüpfen können, im Auge zu behalten » (pp. 412-413).

* * *

Travaux récents.

BIOLOGIE GÉNÉRALE

Sommaire bibliographique.

Caullery, M. — La nature des lois biologiques. (*Revue de métaphysique et de morale*, mai 1914.)

Lehmann. — Art, reine Linie, isogene Einheit. (*Biologisches Centralblatt*, 20. Mai 1914.)

Rœder. — Zur Regelung der Lebensvorgänge. (*Biologisches Centralblatt*, 20. Mai 1914.)

Henderson, Prof. L. J. — The functions of an environment. (*Science*, 10 April 1914.)

Sassenfeld, M. — Der Einfluss der Aussenwelt auf die Gestaltung der Organismen. (Progr., Emmerich, 1913.)

Consorti, A. — Per una interpretazione delle forme curve degli organismi animali e vegetali. (*Rivista di filosofia*, gennaio 1914.)

Osterhout, Prof. W. J. V. — The chemical dynamics of living protoplasm. (*Science*, 10 april 1914.)

Henderson, G. C. — Natural and rational selection. (*Int. J. of ethics*, January 1914.)

Lotsy, J. P. — Meine Anschauungen über die Entwicklung des Deszendenzgedankens seit Darwin und den jetzigen Standpunkt der Frage, eine Entgegnung zu der daran von Prof. Dr. E. Lehmann geübten Kritik. (*Zeits. für induktive Abstammungslehre*, April 1914.)

Larger, Dr R. — La contre-évolution ou dégénérescence par l'hérédité pathologique. (*Bull. et mémoires de la Soc. anthrop. de Paris*, n° 6, 1913.)

Marinesco, G. — Mécanisme chimico-colloïdal de la sénilité et le problème de la mort naturelle. (*Revue scientifique*, 30 mai 1914.)

Pearl, R. — The service and importance of statistics to biology. (*Amer. stat. Association*, March 1914.)

Ethologie et psychologie animale.

ETHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE.

Le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (classe des sciences) renferme (1913, n° 12) une étude de V. Willem sur « Les origines de l'audition chez les vertébrés » où l'auteur passe brièvement en revue les opinions anciennes et modernes à cet égard. Actuellement, il semble admis que « les poissons perçoivent, au moyen de leurs labyrinthes auriculaires, certaines vibrations analogues à celles que nous appelons sonores ». Il est même établi que des ébranlements vibratoires, de faible périodicité et de forte intensité, sont encore perçus par les poissons en l'absence de ces labyrinthes et grâce aux organes latéraux. Le rôle de ces organes est assez intéressant en ce qui concerne l'adaptation du poisson à son milieu : c'est par leur intermédiaire qu'il se renseigne sur la nature des courants où il nage :

Travaux récents.
—
Ethologie et psychologie animale.
—
L'adaptation des poissons à leur milieu au point de vue de l'audition.

On appelle organes latéraux : « De petits amas de cellules sensorielles, distribués en lignes régulières sur la peau des amphibiens et des poissons : chez ces derniers, ils sont fréquemment logés dans des fossettes ou des tubes communiquant avec l'extérieur par des orifices multiples. Chez beaucoup de poissons, un long canal court, à peu près à mi-hauteur du corps, de la tête à la nageoire caudale : sa lumière est mise en communication avec l'extérieur par une série d'orifices et de conduits. Plusieurs canaux, analogues à ce canal latéral, et logés comme lui dans l'épaisseur de la peau, peuvent s'observer sur la tête du poisson ; il en existe généralement un au-dessus de l'orbite, un deuxième en dessous, et un troisième contourne le bord antérieur de l'opercule branchial pour se continuer sur la mâchoire inférieure » (p. 1251).

« En 1908, Bruno Hofer a clairement montré, par des expériences sur le brochet, que l'excitant spécifique des organes latéraux est constitué par les courants liquides qui frôlent le corps du poisson. Et si l'on examine les conditions dans lesquelles Parker a réalisé une partie de ses expériences (1905, p. 200) on reconnaît aisément que les oscillations lentes que cet observateur imprimait à son aquarium devaient déterminer autour du poisson considéré, à raison même de l'inertie de sa masse, des courants liquides spéciaux : le stimulant direct se trouvait être, là aussi, non pas des vibrations de faible fréquence, mais des remous nouveaux.

« Ces courants déterminent des déplacements du liquide qui remplit les canaux cutanés et qui entoure les terminaisons sensorielles des organes latéraux. Grâce à eux, le poisson est averti s'il est en eau calme ou s'il est plongé dans un liquide en mouvement : et comme, dans chaque cas considéré, des groupes déterminés des éléments nerveux espacés le long de son corps sont affectés avec une intensité spéciale, il est à même d'apprécier la direction et l'intensité du courant qui intervient.

« Il faut remarquer que, de semblables courants dépendant d'un mouvement relatif de l'eau ambiante, des sensations du même genre peuvent être fournies par la natation du poisson : mais les déplacements du corps sont perçus par d'autres organes, les labyrinthes auditifs, et le poisson se trouve donc à même de dissocier, grâce à la coexistence de deux ordres de sensations, ses mouvements de ceux du liquide ambiant.

« Enfin, les organes latéraux, inaptes à percevoir le contact immédiat des corps solides, avertissent cependant le poisson de la proximité d'obstacles, grâce à la perception des remous déterminés

Travaux récents.
—
ÉTHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE.

dans le sillage de son déplacement : on voit ainsi des brochets aveuglés circuler à l'aise au milieu d'objets immergés et toujours éviter de buter contre un obstacle qu'on place devant leur museau.

« Les organes latéraux sont donc des organes tactiles spéciaux, aptes à enregistrer les courants qui frôlent le corps du poisson et à permettre à celui-ci, par la combinaison de leurs données, de s'orienter dans son milieu liquide. Le mécanisme du fonctionnement des canaux latéraux est essentiellement semblable à celui des canaux semi-circulaires du labyrinthe » (pp. 1254-1255).

Aperçu de l'évolution des organes auditifs.

WILLEM termine sa communication par un aperçu de l'évolution des organes auditifs :

« Les organes latéraux sont, personne n'en doute, dérivés de cellules sensorielles cutanées, tactiles, qui se sont entourées de formations nouvelles, organisées de façon à ne laisser impressionner leur terminaisons nerveuses que selon des directions bien déterminées.

« Et les vésicules auditives, malgré qu'elles soient profondément situées dans l'épaisseur du crâne, débutent, chez l'embryon, comme des invaginations de la peau : à raison de leur mode de formation, à raison de leur innervation, elles doivent être considérées comme des portions spécialisées du système de la ligne latérale, qui se sont graduellement isolées de celui-ci au cours de l'évolution des ancêtres disparus de nos poissons.

« Régions tactiles, organes latéraux et vésicules auditives constituent ainsi trois étapes successives d'une même évolution organique, qui s'est déroulée concurremment avec l'acquisition de propriétés fonctionnelles nouvelles.

« Aux taches cutanées était encore dévolue la perception, élémentaire et initiale, des pressions locales et de leurs variations. En s'entourant d'organes accessoires, c'est-à-dire en s'enfonçant dans des fossettes, des sillons, des tunnels ensuite, les régions sensorielles deviennent moins sensibles aux attouchements qui atteignent normalement le corps, mais elles le sont spécialement à des frottements longitudinaux qui varient d'intensité, de sens et de rapidité, selon les déplacements et les variations d'attitude du poisson. Le contenu des canaux du système latéral étant non plus de l'eau, mais un liquide visqueux, les mouvements en diminuent l'amplitude, mais ils restent fonctions des variations de pression du milieu ambiant. Et, en revanche, ils deviennent susceptibles de traduire les mêmes variations, fussent-elles plus délicates, quand

Travaux récents — Ethologie et psychologie animale.

elles sont périodiques, grâce à l'intervention plus marquée d'une masse qui accumule les ébranlements successifs qu'elle reçoit.

« Une portion de ce système latéral, avons-nous dit, s'enfonce dans les profondeurs du crâne et s'y individualise pour former la vésicule labyrinthique. La perception des attitudes et des déplacements continue à s'y exercer, grâce aux mouvements du liquide interne régularisés par des canaux semi-circulaires, grâce aussi au jeu des poches labyrinthiques qui prennent les allures bien caractérisées de statocystes. Et par l'intervention d'otolithes solides, se perfectionne singulièrement la sensibilité de l'organe vis-à-vis des ébranlements vibratoires : l'audition est née » (pp. 1253-1258).

[Willem, Victor. Né en 1866. A fait ses études à l'Université de Gand. Professeur à la même université. Auteur de nombreux articles dans les *Archives de biologie*, le *Bulletin de la Société de médecine de Gand*, le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, le *Zoologischer Anzeiger*, les *Travaux du laboratoire de Wimereux*, les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, etc.]

***

La perception de la lumière et des couleurs chez les animaux.

Die Entwicklung von Lichtsinn und Farbensinn in der Tierreihe (Wiesbaden, Bergmann, 1914, 33 pages, 1 mk. 60). Dans la brochure qui porte ce titre, C. Hess a étudié les diverses réactions que présentent les animaux à la lumière au point de vue de la constitution et de l'évolution des organes spécialement affectés à la vue. En ce qui concerne la perception des couleurs, les recherches de l'auteur l'ont conduit à cette conclusion que chez les invertébrés, le passage de l'habitat aquatique à l'habitat atmosphérique n'a pas entraîné la faculté de percevoir les couleurs. Tandis qu'on a cru jusqu'à présent que la perception des couleurs était fort répandue dans le monde animal, cette faculté n'existe en réalité que chez les vertébrés qui vivent à l'air libre. Hess estime même que certaines manifestations de l'œil humain, telles que l'adaptation rapide de l'œil en cas de passage d'un milieu éclairé à un milieu obscur, rappellent certaines facultés lointaines que présentent aujourd'hui les animaux inférieurs.

[Hess, Carl von. Né en 1863. A fait ses études aux universités de Paris, Bonn, Heidelberg et Berlin. Professa successivement à Marbourg, à Wurzbourg et à Munich, où il occupa la chaire d'ophtalmologie A publié de nombreux travaux sur la physiologie de l'œil.]

***

Travaux récents.
—
ÉTHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE.
—
Origine de la musique vocale chez les primates.

P.-G. MAHOUDEAU a réuni une série d'observations intéressantes sur « L'origine de la musique vocale chez les primates » dans un article de la *Revue anthropologique* de mai 1914 qui porte ce titre. Comme on constate, dit MAHOUDEAU, que toutes les facultés possédées par l'homme se retrouvent, à l'état rudimentaire, chez les formes mammaliennes desquelles il est issu, la recherche, chez les primates inférieurs, des primitives manifestations de la musique vocale est logiquement indiquée. Des observations rapportées par l'auteur, nous retiendrons seulement la suivante qui concerne les gibbons :

« Quoique très désagréables, au point de vue humain, les cris retentissants poussés en chœur par les gibbons paraissaient posséder un certain rythme, être un concert assurément étrange, enragé même, mais musical. En effet une dernière observation, qu'il nous reste à citer, va démontrer que, sinon toujours, du moins dans nombre de cas, les cris des gibbons constituent une véritable modulation musicale. Il est, en outre, certain que ces cris ne sont pas de simples bruits dépourvus de toute signification, car, que ce soit des chants ou des mots, c'est-à-dire des romances sans paroles ou un langage primitif, les sons émis par les Hylobatides expriment incontestablement quelque chose. Comment admettre, en effet, que des cris qui sont susceptibles de donner tour à tour l'impression de sentiments d'allégresse, de gémissements lugubres, d'aboiements de chiens, de cris d'enfants humains, de sons émis par la voix d'un ventriloque ou d'appels adressés à un ami éloigné, puissent ne signifier absolument rien, être simplement du bruit ?

« Il semble qu'une série de sons encore inarticulés, mais modulés, a dû être le mode le plus rudimentaire d'expression de la pensée. Au primordial début du moyen de se faire comprendre, le chant imitatif a dû tenir la place occupée ensuite par le langage articulé. Dans ce cas l'origine de la musique et de la parole se confondraient. Car s'il est incontestable que les cris des gibbons doivent avoir une signification, il est non moins certain qu'ils se présentent, sinon toujours du moins souvent, sous la forme de phrases musicales. Seulement il n'est pas à la portée de tout le monde de saisir des mélodies trop bruyamment chantées, qui assourdissent et déchirent les oreilles.

« On doit au naturaliste WATERHOUSE d'avoir pu, en sa qualité d'excellent musicien, reconnaître le caractère véritablement rythmé d'une série de cris poussés chaque matin par un gibbon agile ou wouwou qui vivait en captivité.

« Là où les oreilles profanes ne pouvaient percevoir qu'un bruit écrasant, l'oreille du musicien a constaté l'exécution d'une gamme chromatique chantée avec une rare perfection, aussi Waterhouse a-t-il pu en écrire la notation musicale.

« Le chant que le gibbon wouwou fait entendre le matin commence par le mi de l'octave médium, puis il monte graduellement de demi-ton en demi-ton jusqu'à l'octave supérieure. — Pendant tout le temps de la montée, aussi bien que pendant celui de la descente, le ton fondamental du mi du médium persiste toujours, il sert de point de départ, en quelque sorte de base, à tous les autres tons.

« Les sons de la gamme ascendante sont émis d'abord *allegretto*, puis se continuent *accelerando*, ensuite ils vont *crescendo*, mais alors ils sont plus lents. En descendant, les sons deviennent plus forts et aussi plus rapides, *prestissimo*, puis se terminent très rapidement.

« En finissant sa série de cris ou pour mieux dire son chant, le virtuose Hylobatide pousse deux fois, de toutes ses forces, un cri retentissant formé par les deux mi à l'octave. Waterhouse estime que la durée du mi du médium correspond à une blanche et celle du mi de l'octave supérieure à une croche.

« Pendant que le gibbon chanteur se livre à cet exercice vocal, il paraît excité au plus haut degré, car tous ses muscles se tendent et son corps entier se met à trembler, état qui indique évidemment un puissant effort.

« Au point de vue de l'art musical, le résultat obtenu par le gibbon wouwou est remarquable, *la régularité, la rapidité et la sûreté de ce chant sont merveilleuses*. — Ainsi il est incontestable que les cris effroyables, écrasants, assourdissants poussés par les gibbons peuvent être de véritables chants, d'une parfaite exécution musicale.

« La musique n'est point d'invention humaine, le chant des oiseaux nous l'avait appris, mais il était intéressant pour les études anthropologiques de savoir à quel moment l'art vocal avait dû commencer à se manifester chez nos ancêtres.

« Nous pouvons, dès à présent, considérer la possibilité d'émettre des sons harmoniquement modulés comme antérieure de beaucoup à la réalisation morphologique du type hominien. Car, ainsi qu'on vient de le voir, le type le plus archaïque des Anthropoïdes, le gibbon, peut être un chanteur émérite et les mycètes, quoique primates quadrupèdes, beaucoup plus éloignés de la morphologie humaine que les hylobates, sont, eux aussi, incontestablement des amateurs d'harmonie musicale » (pp. 199-200).

[MAHOUDEAU, P.-G. Professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris. A publié plusieurs articles dans le *Bulletin* de cette école, aujourd'hui *Revue d'Anthropologie*.]

Travaux récents. — ETHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE.

Physiologie et psychologie humaines.

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES. — Une théorie physiologique des phénomènes psychologiques.

A. THIERFELDER esquisse, dans les termes reproduits ci-après, une théorie physiologique des phénomènes psychologiques, qu'il expose ensuite en détail dans un article des *Annalen der Natur- und Kulturphilosophie* (vol. XII, 1913, p. 115) :

« Das geistige Geschehen des Nervenapparats ist bedingt einmal durch die *Anlage des Apparats*, zum andern durch die *Natur der energetischen Vorgänge*, deren Ablauf als solches empfunden wird, und schliesslich vom derzeitigen *Zustand der betreffenden Nerventeile*.

« Das Neuron als einfachster Nerventeil ist Träger des einfachsten geistigen Vorgangs, der *Elementarempfindung*. In Wirklichkeit tritt diese nicht als geistiger Vorgang auf, einmal weil die Quantität viel zu gering wäre, zum andern weil kein Neuron isoliert, ohne irgendwelche Verknüpfungen, vorkommt. Die Vorgänge der einzelnen Neuronen für sich zeigen keine Unterschiede. Wohl aber unterscheiden sie sich durch Mitvorgänge. Sofern sich *Endorgane* anschliessen, die Elemente der Sinnesorgane und die Muskelfasern, geben sie bei ihrer Miterregung dem Faservorgang einen besonderen Inhalt. Seine eigenartige Färbung und Bestimmtheit aber erhält er durch die Verknüpfungen der Faser, die ja für jede derselben andere, eigenartige sind bezw. geworden sind. Diese *Verknüpfungen erzeugen sich zwischen den zugehörigen Zellen* durch Vermittlung des Protoplasmas und bewirken, dass die Vorgänge der verknüpften Fasern sich in einem Gesamtvorgang vereinigen; dieser wird, geistig genommen, als Bild gedeutet, *als Vorstellung*, wenn er von innen her aktiv erregt wird, im motorischen Gebiet *als Bewegung*. Auf Querverbindungen beruhen auch die Assoziationen, die simultanen und die sukzessiven. Sie bilden also die *physiologische Unterlage des Gedächtnisses*: ihr Schwinden würde das Vergessen bedeuten. — Als *ähnlich* werden solche Bilder genommen, die Fasern und Fasergruppen gemeinsam haben. Die gemeinsamen Bestandteile sind enger verknüpft in den *allgemeinen Bildern*, der psychologischen Unterlage der Begriffe.

Das *Fasersystem des Balkens* dürfte man, wie ich meine, als das Organ ansprechen, dessen Vorgänge als Ichgefühl, als *Ichbewusstsein* genommen werden. Das Auftreten irgend eines Vorgangs im Zusammenhang mit dem Ichvorgang bedeutet *das Bewusstwerden* desselben. Es setzt das eine Nervenknüpfung voraus. Die Bewusstheit von Vorgängen beruht auf der Assoziation mit dem Ichvorgang.

« Der Nervenapparat bedingt somit durch seine Anlage Inhalt, Gestalt und Beziehung der geistigen Vorgänge. Der *Ablauf* derselben wird *bedingt durch die Art, wie die energetischen Vorgänge* ablaufen.

« Jeder Nervenvorgang bedarf eines *Anstosses*, der ihn zur Auslösung bringt. Dieser kann in der Peripherie in den Endorganen als Reiz auftreffen oder von der Zelle ausgehen und hier wieder vom Ichorgan oder von benachbarten Nerventeilen durch Vermittlung der Querleitungen. Dem entspricht dann die *Richtung im Ablauf* : im ersten Fall zentripetal, wie bei den Wahrnehmungen und passiven Bewegungen, im zweiten Fall zentrifugal, wie in den reproduzierten vorgestellten Bildern und in den aktiven Bewegungen. Wären an der aktiven Reproduktion auch die Endorgane beteiligt, wie bei den Wahrnehmungen, so würden die Bilder die *anschauliche Frische* derselben besitzen. Sie erscheinen abgeblasst, in demselben Masse, als die Fasern weiniger von der Erregung ergriffen sind. In Wirklichkeit tritt auch bei den passiv erregten Vorgängen eine innere Wirkung hinzu, wie bei den verschiedenen Formen der Apperzeptionen. Die Anknüpfung an den Ichvorgang bedeutet Bewusstwerden.

« *Die Energie kommt in den Fasern zur Auslösung*. Ihren Ursprung aber hat sie im Protoplasma der Zellen. Reflexartig verlaufen die Vorgänge, wenn nur der augenblickliche Energiegehalt der Faser zur Auslösung kommt. Sie entfalten sich zur vollen Stärke, wenn und soweit die *zugehörigen Zellen Energie nachliefern*. Nach Erschöpfung dieses inneren Energiegehalts des Neurons kann der Vorgang nur aufrecht erhalten werden durch *Energiezuschuss von anderen Zellen* her unter dem Druck des Ichsystems. Man spricht dann vom Wollen. Der gewöhnliche *Ablauf der Betätigung* ist also verschiedenfach bedingt, durch die äussere Einwirkung, die inneren Querverknüpfungen und durch das Ichsystem.

« Nicht alle Vorgänge treten als *klare Vorstellungen* auf. Alle vorstellbaren Vorgänge können auch nur als mehr oder weniger

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

deutliches *Fühlen zur Erscheinung* kommen. Daneben gibt es Vorgänge, und das gilt sogar für die Mehrzahl, die nur gefühlt werden. Unsere Vorstellungen im engeren Sinne gehören eigentlich nur dem Gesichtsinn an. Man rechnet aber auch die aus den Wahrnehmungen der anderen Sinne hervorgegangenen Bilder hinzu. Als wirkliche Vorstellungen treten nun aber diese Vorgänge nur auf, wenn die *Stärke der Erregung eine angemessene ist*. Die zu schwache, aber auch die zu starke Erregung setzt sie zum Fühlen herab. Andere Vorgänge, vor allen auch die des Ichsystems, werden nur gefühlt » (pp. 416-418).

* * *

Une contribution à la théorie des émotions.

W. B. Cannon a écrit pour *American journal of psychology* du mois d'avril, une étude sur les émotions (« The interrelations of emotions as suggested by recent physiological researches ») où il en expose le mécanisme physiologique en essayant d'interpréter, au point de vue psychologique, la similitude des effets produits par des émotions différentes sur les viscères. Le passage suivant concerne précisément cette interprétation :

« It appears that any high degree of excitement in the central nervous system, whether felt as anger, terror, pain, anxiety, joy, grief or deep disgust, is likely to break over the threshold of the sympathetic division and disturb the quiet of all the organs which that division innervates. It may be that there is advantage in the readiness with which these widely different emotional conditions can express themselves in this one division, for, as has been shown .... occasions may arise when these milder emotions are suddenly transmuted into the naturally intense types (as fright and fury) which normally activate this division; and if the less intense can also influence it, the physiological aspect of the transmutation is already partially accomplished.

« If various strong emotions can thus be expressed in the diffused activities of a single division of the autonomic — the division which accelerates the heart, inhibits the movements of the stomach and intestines, contracts the blood vessels, erects the hairs, liberates sugar, and discharges adrenalin — it would appear that the bodily conditions which have been assumed, by some psychologists, to distinguish emotions from one another must be sought for elsewhere than in the viscera. We do not *feel sorry because we cry*, as James contended, but we cry because, when we are sorry or overjoyed or violently angry or full of tender affection — when any

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

one of these diverse emotional states is present — there are nervous discharges by sympathetic channels to various viscera, including the lachrymal glands. And in terror and rage and intense elation, for example, these responses in the viscera seem too uniform to offer a satisfactory means of distinguishing states which, in man at least, are subjectively very different. For this reason I am inclined to urge that the visceral changes merely contribute to an emotional complex more or less indefinite, but still pertinent, feelings of disturbance, in organs of which we are not usually conscious.

« This view that emotions are not of visceral origin is in accord with the experimental results of Sherrington, who has demonstrated that emotional responses occur in dogs in which practically all the main viscera and the great bulk of skeletal muscle have been removed from subjection to and from influence upon the brain, by severance of the vagus nerves and the spinal cord. In these animals no alteration whatever was noticed in the occurrence, under appropriate circumstances, of expressions of voice and features, indicating anger, delight or fear. The argument that these expressions may have been previously established by afferent impulses from excited viscera was met by noting that a puppy only nine weeks old also continued to exhibit the signs of affective states after the brain was disconnected from all the body except head and shoulders. Evidence from uniformity of visceral response and evidence from exclusion of the viscera are harmonious, therefore, in pointing towards central rather than peripheral changes as the source of differences in emotional states » (pp. 279-281).

[Cannon, Walter Bradford. Né en 1871. Docteur en médecine de l'Université Harvard. Professeur à la même université. Principaux travaux : *A laboratory Course in physiology* (1910); *The mechanical factors of digestion* (1911).]

***

La peur et l'hérédité des sentiments affectifs.

Le sentiment de la peur, qui est une anticipation de la souffrance, peut être envisagé non seulement au point de vue génétique, mais aussi comme une manifestation primaire de la vie émotive. G. S. Hall a exposé la question à ce double point de vue en étudiant deux formes fondamentales de la peur, la peur née du choc ou de la surprise et la peur nocturne, dans un article de l'*American Journal of Psychology* du mois d'avril (« A synthetic genetic study of fear »). Les passages suivants concernant l'expli-

cation génétique de la peur. *Celle-ci n'est explicable que par l'hérédité de sentiments affectifs acquis par certains individus ou par la race, mais ce qui est hérité, ce n'est pas tant la peur d'objets déterminés qu'une diathèse psychique et physiologique de nature particulière, une prédisposition à la peur. En remontant plus haut encore, on peut rattacher la notion de peur à certaines manifestations élémentaires de répulsion dans la vie animale, telles que les tropismes négatifs.*

« Fear has only one genetic presupposition and that is some experience, individual or racial, up and down the algedonic scale. There must have been suffering and this must have left some trace. Here, then, we have germs of both memory and recollection, however rudimentary and unconscious. From this point of view we may further define fear as revived traces or engrams of past pains in prospect of passing over into re-realization which latter is normally more intense than its merely reproduced forms. If pain had not been felt it could not be anticipated, hence the condition precedent of fear is some kind of registration (whether transmissible by heredity from forbears or individually acquired we shall discuss later) and some degree of revival of these vestiges. Thus fear involves the past as we have seen it does the future. Without conservation of past experiences there could be no fear, nor could there be if the phosphorescence of the traces left by the past were more painful than their dreadel reinstatement itself, which latter case indeed occurs, but only in certain psychalgias in which the pain of the present moment is so excruciating that any presentiment of a greater one is impossible. In a general sense, then, and subject to many specific limitations, we may say that both the intensity and variety of fear depend on the intensity and variety of the pains that have before been felt. Too much suffering tends to timidity, too little exposes to avoidable dangers without either warnings or defenses, and the optimum between these extremes, which varies greatly with individuals, will some day be an attainable and perhaps individually prescribed goal of orthogenesis as it already is of psychotherapy. Not only are herbivora and all creatures being preyed upon timid and carnivora relatively fearless, but many phobias are the direct result of shocks and we may say in general that the first fear in the world could only come after a preceding pain » (p. 150).

« Fear can only be understood genetically. Its reinforcements and physiological expressions are full of atavistic rudiments, for

we inherit not so much the effects of specific objects feared as the physical and psychic diathesis of fear. It long precedes the nervous system and its base is found in the very earliest and simplest forms of life. It is preformed by, genetically allied with, and doubtless avails itself of much of the energy of repulsion in the world of physics and chemistry, and this shades up into negative tropisms, taxies and tonuses in which we already see the embryonic *Anlage* of fear. When protozoa like paramoecia react to a stimulus by a fixed formula of motion — reversing the movements of the cilia and going backward, making an arboral turn and then going forward again at another rather constant angle — although these creatures have no life-history and many species of them react in a similar way whatever the stimulus, how or wherever applied, and do so even though the motion may bring them into more rather than less danger — all this shows hardly more psychic quality than mere irritability such as exists in the excised muscle of a frog's leg. Yet the extent and rate of these movements depend on the strength of the stimulus. During the series of subefficient stimuli applied to such a muscle so that, *e. g.*, at the tenth, on the average, the muscle contracts, it is assumed that the lability of its molecules is increasing during all the preceding stimuli and that their effects are summated. This physiological anticipation is abundantly proven although we know relatively little of its exact nature. So, when paramoecium is moving toward the center from which an acid is diffusing, we must assume some summative process anticipating the backward movement and turn. In the many similar studies of other protozoa so devised as to show their tendency to find an optimal position between the hot and cold ends of a trough, the right intensity of a solution, color, degree of light, distance from the anode or cathode, or even in some results of experimental botany upon the flagellate spores of certain plants — to say nothing here of phagocites and moving cells in the body — we may indeed regard these reactions as those of either a substance or of an individual, as due to physical or chemical attraction and repulsion and to mere mechanism, or we may assume some anticipatory pain with the antikinesis. We have here at least a matrix of pain anticipation and these movements are often effective as fugues from death or serious injury. These phenomena permit at least a pragmatic, quasi or *als ob* assumption of fear » (pp. 155-156).

[Hall, Granville Stanley. Voir *Bulletin* n° 27, p. 1001.]

* * *

Travaux récents. — PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

Le Dr S. SPIELREIN étudie la situation de la belle-mère vis-à-vis du gendre, au point de vue psychoanalytique, dans un article de *Imago* de décembre 1913 (« Die Schwiegermutter », p. 589). D'abord, pourquoi parle-t-on plutôt de la méchanceté des belles-mères que de celle des beaux-pères? :

Le rôle du subconscient dans la situation de la belle-mère vis-à-vis du gendre.

« Diese Frage ist in erster Linie aus der Kenntnis der weiblichen Psychologie zu beantworten : die Frau hat viel weniger Möglichkeit, ihre persönlichen Wünsche in der Wirklichkeit zu erleben. Als Entschädigung dafür besitzt sie ein viel grösseres Vermögen, sich in andere Persönlichkeiten *einzufühlen* und auf diese Art deren Leben mitzuerleben. Man denke nur z. B. wie gerne alte Jungfrauen, welchen das Glück der Liebe versagt blieb, fremde Heiraten vermitteln etc. In der starken Ausdehnung dieser Einfühlungsgabe sehe ich den Grund, warum die Frauen, welche an Intelligenz und Kraft der Phantasie Männern keineswegs nachstehen, trotzdem lange keine gleichbedeutenden Kunstprodukte geschaffen haben. Um ein Kunstwerk zu schaffen, muss man das eigene Erlebnis in sich oder bei anderen soweit objektivieren, dass es wie ein unpersönliches den übrigen Erscheinungen der Aussenwelt assimiliert werden kann. Erst dann kann man von einer Darstellungsform reden, welche zum Wesen eines Kunstwerkes gehört. Diese Objektivierung schafft dem Künstler Erleichterung. Im viel geringeren Grade ist diese Fähigkeit bei Frauen ausgeprägt, in der Regel überwiegt hier bedeutend der Gegenmechanismus : die Frau fühlt bei anderen die ihren Wünschen, respektive Befürchtungen entsprechenden Erlebnisse heraus und macht sie zu ihren eigenen; sie entledigt sich des Affektes, indem sie diese Erlebnisse psychisch wieder selbst erlebt und im Sinne ihrer Wünsche umgestaltet. In dem Einfühlungsvermögen liegt der eigenartige, grosse, soziale Wert der Frau » (pp. 589-590).

C'est par une antithèse tirée du subconscient que la belle-mère est appelée à se présenter dans une conception hostile aux yeux du gendre :

« Der natürliche Impuls eines Liebenden ist, die Angehörigen des Geliebten zu lieben, weil sie zu letzterem gehören, allein diesem Impuls gesellt sich der nur dunkel an die Bewusstseinsoberfläche gelangende Gegenimpuls hinzu; es ist der Zug nach der früher geliebten eigenen Familie, mit welcher man im Grunde der Seele verbunden blieb. Daher das Gefühl, man habe den eigenen Vater, — beim Sohne — namentlich die eigene Mutter um die ihr

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

gehörende Liebe und Pflege betrogen, indem man diese einer fremden Mutter schenkt, die sich doch für das Kind nie mit der eigenen Mutter messen kann. Der teilweise bewusste, wesentlich aber unbewusste Vergleich setzt die Schwiegermutter immer mehr herab. Die eigene Mutter bleibt für die Tiefen der Seele immer jung und schön; deswegen erscheint jede andere Frau, die nicht mit der Mutterimago identifiziert wird, im Vergleiche mit ihr alt und hässlich. Dieses Verhältnis zur Schwiegermutter wird noch mehr zugespitzt, wenn sie aus irgendwelchem Grunde mehr Glück im Leben hat als die eigene Mutter. Das Kind empfindet es so, wie wenn die Schwiegermutter das seiner Mutter gehörende Glück ungerechterweise an sich gerissen hätte. Die Empfindsamkeit kann sich so weit ins Pathologische steigern, dass der Sohn — dieser ist ja als Mann viel stärker an die Mutter fixiert — hasserfüllter Kämpfer der Schwiegermutter gegenüber wird, indem er in jedem ihrer Worte eine Anspielung oder Herabsetzung seiner Familie, beziehungsweise seiner Mutter sieht. Das geschieht um so leichter, als er es selbst seiner Feindin gegenüber tut und, um sich zu rechtfertigen, seine eigene Handlungsart der Schwiegermutter zuschreibt » (pp. 591-592).

* * *

Expériences psychologiques sur des anthropoïdes et des enfants.

L. Boutan, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Bordeaux, a comparé l'attitude d'un anthropoïde appartenant au genre *Hylobates* (Gibbon) en face de mécanismes simples, avec celle de jeunes enfants placés dans les mêmes conditions. Il formule les conclusions de ses recherches dans une étude intitulée : *Les deux méthodes de l'enfant* (Bordeaux, Saugnac et Cie, 1914, 146 pages et planches) :

« En face des boîtes utilisées pour les expériences rapportées dans ce travail, l'anthropoïde Pépée a acquis, par ses propres moyens des notions nouvelles.

« Pépée garde le souvenir de ces notions nouvelles, sans qu'il soit nécessaire, pour que ce souvenir soit durable, que les mouvements, appropriés à l'exécution des actes qui constituent sa découverte, deviennent automatiques.

« L'idée que des mouvements appropriés peuvent ouvrir la boîte existe chez elle, mais cette idée est en quelque sorte passive et non directrice.

« Il n'y a pas prévision nette du mouvement à accomplir, mais prévision du but à atteindre. Cependant dans la conscience de

l'anthropoïde, l'idée du mouvement est indépendante du mouvement lui-même.

« Dans les circonstances ordinaires, l'animal, stimulé par la gourmandise, manifeste l'attention spantanée ou naturelle (que j'appelle l'attention animale, quoiqu'elle soit commune à l'animal et à l'homme).

« Dans des cas exceptionnels, on observe un commencement d'attention volontaire ou artificielle (que j'appelle l'attention humaine) parce qu'on ne la constate avec évidence que chez l'homme et l'enfant en possession du langage.

« Ces éclairs d'attention humaine causent à l'animal une grande fatigue physique qui paraît se traduire par une tendance au sommeil.

« Le jeune enfant, qui *ne parle pas encore*, manœuvre dans l'ensemble des expériences comme l'anthropoïde. Comme lui, il désire ouvrir la boîte pour prendre le jouet, comme lui, ses manœuvres, quoique orientées vers un but, sont livrées au hasard. Il tâtonne, il constate, il ne raisonne pas.

« L'enfant paraît même inférieur comme rendement à l'anthropoïde.

« L'enfant *qui ne parle pas*, placé pour la première fois en face de la boîte à mécanisme invisible, ouvre cette boîte, comme l'anthropoïde, dès la première séance.

« Le jeune enfant qui *commence à parler*, ne manœuvre plus comme l'anthropoïde. Désireux d'ouvrir la boîte et de s'emparer du jouet, il oriente sa recherche avec une ligne de conduite nette. Ses mouvements sont raisonnés.

« L'enfant qui *commence à parler*, placé pour la première fois en face de la boîte à mécanisme invisible, se montre nettement inférieur dans son rendement à l'anthropoïde et à l'enfant plus jeune qui ne parle pas encore.

« En résumé :

« L'enfant qui *commence à parler*, travaille comme un tout petit homme.

« L'enfant *qui ne parle pas encore*, travaille comme un anthropoïde.

« La différence de méthode de travail de l'enfant qui ne parle pas et de l'enfant qui parle paraît tenir, non à la différence d'âge, mais à la différence représentée par la possession ou la non-possession du langage » (pp. 142-143).

[Boutan, L. Voir *Bulletin* n° 28, p. 1115.]

* * *

Travaux récents.

—

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

—

Portée générale des « tests » de vérification des aptitudes mentales.

E. CLAPARÈDE examine certaines critiques faites à la théorie des *tests* mentaux proposés par BINET et SIMON en 1905, notamment les objections de MEUMANN. La signification générale de ces *tests* est exposée dans les lignes suivantes :

« Les premiers auteurs qui, vers 1890, ont commencé d'édifier des tests mentaux, se proposaient avant tout de déterminer par ce moyen les traits caractéristiques de la physionomie psychologique d'un individu, en d'autres termes, son type individuel. Puis peu à peu des préoccupations cliniques et pédagogiques sont intervenues : on ne s'est plus demandé seulement quel était le type d'une mentalité, mais quel était son *degré*. Un problème quantitatif s'est superposé au problème qualitatif, et cela a passablement compliqué la question.

« C'est surtout depuis que BINET et SIMON, en 1905, ont proposé leur méthode des niveaux pour le diagnostic du degré d'arriération mentale des écoliers que la préoccupation du degré a supplanté celle du type, tout au moins en ce qui concerne les enfants. Car ici *degré* signifie non seulement plus ou moins grand développement d'une faculté considérée en soi, mais développement en fonction du temps, c'est-à-dire *retard* ou *avance*. — De combien cet enfant est-il en retard sur son âge normal ? L'*âge de son intelligence* correspond-il à l'âge de son état civil ? Voilà les questions qui ont concentré sur elles l'attention ; ce sont, naturellement, celles qui intéressent le praticien, le pédagogue, cherchant à savoir dans quelle classe doit entrer un enfant. Et c'est cette détermination, d'ailleurs, que prétendent faire, depuis longtemps, les notes scolaires.

« Les tests de BINET et SIMON ont donné lieu, dans ces dernières années, à un nombre considérable de travaux ; la plupart de ceux qui les ont contrôlés les trouvent utiles et justes, sauf modifications de détails. Cependant une critique qui leur est faite souvent, c'est de contenir des épreuves s'adressant à des fonctions mentales très différentes, en sorte que si, au point de vue purement pratique, ils sont d'une utilité incontestable, au point de vue théorique et psychologique, ils ne sont pas satisfaisants, parce que l'on ne sait pas exactement ce qu'ils mesurent. Un certain nombre d'entre eux sont assurément des tests de *connaissance générale* comme savoir les noms des mois ou des jours de la semaine. D'autres expriment plutôt une acquisition *scolaire*, comme copier une phrase. D'autres enfin s'adressent à l'*intelligence naturelle* de l'enfant, à sa dextérité, à son pouvoir d'imagination, à son adresse à se tirer d'affaire (par exemple : définitions, loger trois mots dans une phrase, etc.

« Mais précisément, comment interpréter du point de vue psychologique ces épreuves portant sur l'intelligence naturelle ? Si un enfant exécute mal certains des tests d'intelligence naturelle, faut-il en conclure qu'il est *au-dessous* de son âge, ou seulement qu'il est *autre* que la moyenne des enfants de son âge ? En d'autres termes, ces tests sont-ils des tests de *développement*, ou des tests d'*aptitude individuelle* ?

Cette question du *critère* qui distingue un test d'aptitude d'un test de développement n'a jamais, à ma connaissance, été envisagée de front, bien que de nombreux auteurs aient remarqué la différence des deux points de vue. Meumann, par exemple, critiquant les tests Binet-Simon, propose une nouvelle série d'épreuves, qu'il subdivise en Tests de développements, Tests d'aptitudes, et Tests de connaissances ; mais il ne justifie nulle part la façon dont il a opéré le choix entre ces trois séries d'épreuves, et notamment, entre les deux premières, qui nous intéressent surtout ici. C'est ainsi que Meumann paraît trouver évident que la puissance de concentration de l'attention, la mémorisation de mots, la description d'une image, etc., donnent lieu à des épreuves manifestant une aptitude, tandis que l'envergure de l'attention, le langage, l'extension de mémoire, l'orientation dans le temps, etc., manifesteraient au contraire des degrés du développement. Ce choix paraît tout à fait arbitraire » (pp. 101-102).

« La distinction d'un test d'aptitude et d'un test de développement dépend de la *variabilité* qui se manifeste à l'égard de ce test chez les individus d'un même âge : *si cette variabilité est assez forte pour noyer les différences d'âge à âge, le test sera un test d'aptitude; si au contraire les différences d'âge à âge dominent les différences individuelles, ce sera un test de développement.* En d'autres termes : un test est un test d'aptitude lorsqu'il explore un caractère mental qui diffère plus en moyenne d'un individu à l'autre (ces individus étant de même âge) qu'il ne diffère en moyenne d'un âge à l'autre » (p. 104).

[Claparède, Edouard. Né en 1873. Professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Genève. Principaux travaux : *L'Association des idées* (1903); *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* (1905); *Ueber Tierpsychologie* (avec Edinger, 1981). Article dans *Revue philosophique* : *Journal für Psychologie und Neurologie*, *Année psychologique*, etc. Directeur des *Archives de psychologie*.]

* * *

Travaux récents.

—

Physiologie et psychologie humaines.

—

Les idéals des enfants.

Le Dr H. Mayer publie une contribution à l'étude des idéals des enfants intitulée : *Kinderideale. Eine experimentell-pädagogische Studie zur Religions- und Moralpädagogik* (München, Kösel, 1914, 155 pages). Cette étude repose sur une enquête faite dans le monde des élèves des écoles primaires de Munich et de quelques écoles rurales (de 9 à 13 ans). Elle comprend les chapitres suivants :

I. *Der Idealismus in der Wahl des persönlichen Vorbildes* : 2. Die Umgebung des Kindes. — 3. Idealpersonen aus der Geschichte. — 4. Religiöse Ideale. — 5. Entwicklung der religiösen Ideale. — 6. Der Inhalt der religiösen Ideale. — 7. Begründung der geschichtlich-religiösen Ideale im Vergleich mit weltgeschichtlichen Idealen.

II. *Das Berufsideal :* 8. Motive, die nicht religiös-sittlicher Art sind. — 9. Sittlich-religiöse Gründe.

III. *Der Idealismus in der Wahl der Lektüre :* 10. Die nichtreligiöse Lektüre und ihre Motivierung. — 11. Religiöse Lektüre.

IV. *Der Idealismus in der Motivierung der Freundschaft*: 12. Motivierung ohne Rücksicht auf Charaktereigenschaften. — 13. Charaktereigenschaften. — 14. Die Bedeutung der Charaktereigenschaften für die Freundschaft und für die Wahl des persönlichen Ideals. — 15. Rückblick.

[Mayer, Heinrich. Né en 1881. A fait ses études aux universités de Bonn et de Munich. Docteur en philosophie et en théologie.]

* * *

La période de l'adolescence chez la femme.

Tandis que les études relatives à l'adolescence de l'homme sont relativement nombreuses, celles qui concernent l'adolescence de la femme sont beaucoup plus rares. Mme M. Evard a essayé de combler cette lacune de la littérature psychologique, en écrivant son livre sur *L'adolescente. Essai de psychologie expérimentale* (Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1914, 214 pages, 5 francs). Mme Evard décrit successivement l'état physiologique de l'adolescente; la mesure de son intelligence par l'association des idées, par l'évocation libre, les descriptions, le vocabulaire, etc.; la mesure de l'attention, la mesure de la mémoire, la mesure de la volonté par le degré de suggestibilité, la mesure de la personnalité, la mesure de l'affectivité, etc.

[Evard, Marguerite L.-E. Née en 1880. Docteur ès lettres de l'Université de Neuchâtel. Professeur à l'Ecole secondaire, à l'Ecole de commerce et à l'Ecole normale du Locle.]

* * *

Travaux récents.

—

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

—

Sommaire bibliographique.

Vom wahren Wesen der Kinderseele (redigiert von Dr. H. von Hug-Hellmuth). (*Imago*, Februar 1914.)

Schuster, E. — Hereditary resemblance in the fissures of the cerebral hemispheres. (*Archives of neurol. and psychiatry*, V-VI, 1914.)

Neuhauss, R. — Schillers Schädel. (*Zeits. für Ethnologie*, H. 6. 1913.)

Stevenson, B. L. — Constancy or variability in Scandinavian type. (*Internationales Archiv für Ethnographie*, Bd. 22, H. 11, 1914.)

Sergi, S. — Un cervello di abissino. (*Rivista di antropologia*, vol. XVIII, f. I-II, 1913.)

Stannus, H. S. — Congenital anomalies in a native African race (with plates I-VI and 19 figures in the text). (*Biometrika*, April 1914.)

Schuster, E. — Description of the brain of a Malay. (*Archives of neurol. and psychiatry*, vol. VI, 1914.)

Sergi, G. — Tasmaniani e Australiani. Hesperanthropus tasmanianus spec. (*Rivista di antropologia*, vol. XVIII, f. I-II, 1913.)

Greggio, D. E. — Contributo sperimentale allo studio delle localizzazioni cerebellari. (*Folia neuro-biologica*, febbraio 1914.)

Cannon, W. B. — The interrelations of emotions as suggested by recent physiological researches. (*American Journal of psychology*, April 1914.)

Yerkes, Prof. R. M. — The study of human behavior. (*Science*, 1st. May 1914.)

Weissfeld. — Freuds Psychologie als eine Transformationstheorie. (*Jahrb. für psychoanalytische Forschungen*, Bd. 5, H. 2, 1913.)

Jung, C. G. — The theory of psychoanalysis. (*Psychoanalytic Review*, November 1913.)

Menzerath, P. — Psychopathologie de la vie journalière. (*Bull. de la Société d'anthrop. de Bruxelles*, t. XXXIII, f. 3, 1914.)

Emerson, L. E. — Psychoanalysis of self-mutilation. (*Psychoanalytic Review*, November 1913.)

Hall, G. S. — A synthetic genetic study of fear. (*Amer. Journ. of psychology*, April 1914.)

Kostyleff, N. — Contribution à l'étude du sentiment amoureux. (*Revue philosophique*, mai 1914.)

Marett, R. R. — Folk-Lore and psychology. (*Folk-Lore*, March 1914.)

Diehl, K. — Psychologie und Wirtschaftsleben. (*Geisteswissenschaften*, 28. Mai 1914.)

Urban, H. F. — Die Indianerschule von Carlisle. (*Die Woche*, nr 12, 1914.)

Davies, G. R. — Elements of arithmetical ability. (*Journ. of educational psychology*, March 1914.)

Liebenberg, R. — Ueber des Schätzen von Mengen. (*Zeits. für Psychologie*, Bd. 68, H. 5-6, 1914.)

Sertoli, V. — Ricerche sperimentali sulla suggestibilità nei fanciulli anormali. (*Rivista de psichologia*, maggio-giugno 1914.)

Patraccone, G. — La credibilità delle testimonianze dei fanciulli. (*Rivista penale*, aprile 1914.)

Higy-Mandie, F. — Beitrag zur Kenntnis der geistigen Entwicklung des Schulkindes. (Zürich, Lehmann, 1913.)

Travaux récents. — PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

Reik, Dr Th. — Die kindliche Gottesvorstellung. (*Imago*, Februar 1914.)

Schultz, Cl. — Zur Charakteristik der volksschulentlassenen Jugend. (*Protestantische Monatshefte*, 18, 2, 1914.)

Huther, Dr A. — Der Begriff des Interesses in psychologischer Ableitung. (*Zeits. für pädagogische Psychologie*, Mai 1914.)

Bottcher. — Psychologie der männlichen Jugend. (*Neue kirchliche Zeitung*, 25, 4, 1913.)

Archéologie et histoire.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE. — L'évolution de la morale privée et publique en Egypte.

J. BAILLET, ancien membre de la mission archéologique du Caire, a étudié *Le régime pharaonique dans ses rapports avec l'evolution de la morale en Égypte* (Paris, GEUTHNER, 1912-1913, 2 volumes, 810 pages). Il y examine, notamment, les questions suivantes :

« Comment dans l'Égypte antique, gouvernants et gouvernés comprenaient-ils leurs relations entre eux? Se croyaient-ils les uns envers les autres liés par des obligations réciproques? Sur quoi estimaient-ils fondées ces obligations? Quelles sanctions les garantissaient à leurs yeux? Les regardaient-ils comme des devoirs moraux? Distinguaient-ils plus ou moins nettement, deux morales, une morale d'état propre à la vie sociale et une autre bonne pour la vie privée? Et encore : d'où leur venaient ces conceptions? La nature les leur suggérait-elle? Un conquérant les leur imposa-t il? Résultaient-elles chez eux d'un développement interne de la pensée et des mœurs? Conservaient-ils plus ou moins nette la mémoire de ces origines?

« Ces questions eussent fait sourire les anciens sages Égyptiens, comme celles d'Hérédote et autres Grecs curieux qu'ils traitaient d'enfants. Ils vivaient leur sociologie, leur politique et leur éthique sans les distinguer, ni les raisonner ou les discuter. Des modernes les ont, non sans raison, traités de réfractaires à l'abstraction et à la dialectique. Leur morale individuelle procédait de l'instinct, des coutumes et, pour le reste, elle empruntait ses règles à la sagesse sociale et à la religion, qui d'ailleurs se compénétraient. Pour eux, comme pour leur disciple Platon, l'homme moral et la cité offraient le même tableau, seulement reproduit à des échelles différentes. Quant aux devoirs des gouvernants envers les subordonnés, la question leur eût semblé plaisante. S'il s'agissait des administrateurs intermédiaires entre le peuple et le roi, n'était-ce point à ce

dernier seul que tous avaient des comptes à rendre? S'il s'agissait du chef même du gouvernement, n'était-il pas lui-même la source de tous les droits et l'objet de tous les devoirs?

« Toutefois rien n'interdit aux modernes de distinguer ce que les anciens confondaient, d'analyser leurs jugements et leurs témoignages, même de classer et d'étiqueter autrement qu'ils n'eussent fait eux-mêmes leurs actes et leurs sentiments, pourvu seulement qu'en traduisant leurs pensées, on ne les trahisse pas, qu'on ne leur prête pas des raisonnements abstraits et des généralisations auxquels ils se fussent refusés.

« Nous étudierons donc ici non seulement les devoirs des hommes entre eux et vis-à-vis de leur gouvernement, mais les devoirs des gouvernants et du pharaon même à l'égard des gouvernés » (pp. II-III).

Le mécanisme de la création, de la transmission et de la conservation des idées morales est assez simple : la pharaon se modèle sur les dieux et le peuple sur les pharaons. Mais il y a des effets de retour qui sont assez curieux :

« Alternativement les sujets imitent le roi avec dévotion, ou réclament de lui un idéal plus haut que, au besoin, ils lui prêtent.

« La création et la providence des dieux, deviennent la sagesse, la justice et la bonté dans le gouvernement du roi, puis, en continuant à descendre, la générosité dans l'administration des grands, enfin la charité chez les particuliers.

« Les besoins des petits créent les vertus des grands, comme ils créent le pouvoir des dieux capables d'y subvenir. La souffrance des humbles leur arrache des plaintes qui ne s'entendent ni loin, ni longtemps, mais se répètent. Elle ne philosophe point; elle n'édifie ni sociologie ni morale; mais à la longue elle s'impose comme une conscience externe. Le travail pour le pain quotidien absorbe la foule; elle passe du labeur sans pensée à l'engourdissement de la fatigue et du sommeil. Elle ne connaît et ne recherche par elle-même ni la cause de ses maux, ni leurs remèdes. Mais elle bénit ou maudit la main qui la courbe ou qui la frappe. Par là elle avertit de l'existence d'un mal; elle provoque les réflexions des sages et les efforts des bons. La plèbe, plus ou moins libre ou servile, ne peut rien sur ses maîtres, mais elle les aime ou les hait. C'est une sanction qu'ils ne peuvent fuir et qu'ils apprécient; à leur tour ils craignent ou espèrent pour leur renommée. On les juge. Qu'on motive ou non ces arrêts, peu importe; eux-mêmes interprètent les arrêts sans considérants. Ils se heurtaient à une

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

force naturelle ; ils ont constaté une limite imposée par la nature à leur arbitraire ; ils se sont vus moins bien servis par la haine et la crainte que par l'amour ; ils ont échoué à inspirer l'amour par l'injustice et la brutalité. Ils ont senti qu'une loi de la nature serait violée ; ils ont cherché à distinguer et à formuler cette loi ; suivant les données de l'expérience, ils épurent et rectifient leurs formules.

« Ainsi suggérées à la théorie par l'expérience, les vertus qui rendraient heureux les petits, ainsi que l'admiration de ces vertus et la haine des vices qui les font souffrir, ne peuvent manquer d'être attribuées aux grands que l'on croit meilleurs, aux rois et aux dieux que l'on croit parfaits. Désormais ces vertus feront partie pour tous de l'idéal moral entrevu.

« La religion les impose à tous avec la crainte et l'imitation des dieux » (pp, 628-630).

« L'Égyptien, en effet, est formé à l'imitation dès sa naissance. Ses parents, pour l'élever, imitent les leurs. On lui prêche la docilité sur tous les tons. Le vieillard laisse à sa postérité comme un testament, une invite à copier sa vie et répéter le bien qu'il a fait. Vous qui viendrez dans l'avenir, rendez témoignage à l'ancêtre : c'est le bien ; puissions-nous agir de même en ce monde. Le moraliste codifie cette exhortation et l'adresse à tous : *Cherche à imiter ton père et tes ancêtres : car, vois, leurs sages paroles restent dans leurs écrits*. Tout le monde met en pratique de tels conseils. De la famille l'habitude de l'imitation s'étend à toute la vie de la cité. Dans le culte des morts et le culte des dieux, on tient à opérer *selon les rites des ancêtres et toutes leurs règles consacrées par les années*. Répare-t-on un temple, on *fait la construction d'après les ancêtres*. On place le fils sur le siège du père ; on lui passe les biens, les fonctions, le métier paternel. Car, qui saurait mieux que le fils rendre au roi et aux humains les services qu'il a toujours vu rendre par son père? L'observateur étranger, voyageant en Égypte, note cet esprit de tradition : *Ils suivent les coutumes de leurs pères*, écrit Hérodote, *et n'en adoptent pas de nouvelles*.

On imite père et ancêtres ; on imite tout dépositaire de quelque autorité et, par suite, le souverain lui-même. La piété et le loyalisme conspirent avec la servilité et l'instinct pour imposer à tous l'imitation directe ou indirecte du roi. Les petits imitent les grands qui imitent le roi, et de même de générations en générations : ainsi *ne sera pas perdue la connaissance du dieu*. Quand le sub-

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

alterne ou l'homme du peuple copie son maître immédiat, c'est une image du roi, plus ou moins dégradée par la réflexion de miroirs successifs, qu'il prend pour modèle. Si l'individu prétend s'affranchir de l'imitation servile des humains et s'applique à devenir juste, véridique, bon, compatissant, à l'instar de la divinité, c'est encore l'image de la royauté qui apparaît dans ces rêves de perfection, mais idéalisée cette fois et dégagée de toutes les tares de la vie réelle qui servent seulement d'ombres et de repoussoir. Lors donc que se rendre semblable au souverain maître, à Dieu, deviendra l'ambition des néoplatoniciens, ils demeureront fidèles aux tendances les plus continues du vieil esprit égyptien » pp. 632-634.

* * *

L'histoire romaine de Pais.

On doit à E. Pais une nouvelle histoire romaine, *Storia critica di Roma* dont le premier volume a paru, en deux parties, à Rome, à la librairie Loescher (1913, 835 pages, 18 lire). Il va jusqu'à la fin de la période des rois. Pais a visé à faire renaître en Italie le goût des études relatives à l'histoire de Rome dans l'antiquité. Aussi tient-il compte de toutes les grandes découvertes modernes dans le domaine de l'érudition, de l'archéologie et de la philosophie.

[Pais, Ettore. Né en 1856. Professeur d'histoire ancienne aux universités de Palerme, de Pise, de Naples et de Rome. Principaux travaux : *Storia della Sicilia e della Magna Grecia* (1894); *Storia della Sardegna* (1881); *Storia di Roma* (1898-99); *Storia di Pisa* (1890-94); *Ancient legends of earlier roman history* (1906); *Ancient Italy* (1907); *Studi storici* (1908-1914).

* * *

La *Zeitschrift für Socialwissenschaft* du mois d'avril 1914 reproduit une partie des considérations développées par H. Delbrück dans une brochure récente « Regierung und Volkswille » (Berlin, Stilke) au sujet des raisons qui expliquent l'absence de régime représentatif dans l'antiquité. Voici ce que Delbrück dit au sujet des institutions romaines :

Pourquoi Rome n'a pas connu de régime représentatif.

« Weshalb müssen die Bürger aus dem ganzen Reiche jedesmal persönlich in Rom abstimmen? Warum wird nicht durch Wahlen im ganzen Lande eine Repräsentation des römischen Volkes gegenüber dem Senat geschaffen? Diese Frage wiederholt sich noch intensiver, wenn wir sehen, wenn die Teile Italiens, denen das

römische Bürgerrecht vorenthalten wird, endlich dagegen rebellieren. Allmählich waren auch die Römer engherzig geworden, wollten andere nicht an ihren Vorteilen teilnehmen lassen und versagten auch langbewährten Bundesgenossen das Bürgerrecht. In der Empörung darüber wollten die Bundesgenossen die Herrschaft Roms abschütteln und schufen einen eigenen Staat mit der Hauptstadt Corfinium. Wir haben Münzen, die dort geprägt sind, worauf das Wahrzeichen Italiens, ein Stier, einen Wolf, das ist das Wahrzeichen Roms, mit seinen Hörnern niederstösst. Wir wissen auch, wie diese neue Republik ihre Verfassung gestalten wollte. Sie war ganz einfach der römischen nachgeschrieben. Auch hier wurde verlangt, dass der Bürger, der sein bürgerliches Recht ausüben wollte, zur Abstimmung in die Hauptstadt pilgerte. Es ist lange schon die Frage aufgeworfen worden, warum wenigstens hier nicht ein Repräsentativsystem organisiert würde; aber eine Antwort ist darauf bisher kaum gegeben worden. Einen der wesentlichsten Gründe haben wir im Eingang dieser Betrachtungen kennen gelernt : dass nämlich die Schöpfung eines Volkswillens auf dem Wege einer Repräsentation eine Illusion ist. Das Fiktive einer solchen Einrichtung war den Alten von vornherein so klar, dass sie es gar nicht erst damit versucht haben, um so mehr, da ihnen ja die technischen Mittel, zwischen Wählern und Gewählten einen Rapport, eine Kontrolle zu unterhalten, besonders die Oeffentlichkeit vermöge einer weitverbreiteten Presse, noch fehlten. Die Repräsentation war des weiteren unmöglich, weil keine genügend einheitliche Gesinnung in diesem Gemisch verschiedener Stämme auf italienischem Boden existierte. Hätte man in den einzelnen Landschaften wählen lassen, so wäre sofort die Gefahr entstanden, dass sie wieder zu ihrer Selbständigkeit zurückzukehren wünschten. Nur durch die schärfste Zentralisation der Wahl in der einen Stadt wurde die Einheit aufrecht erhalten. Wir wollen uns aber darin nicht vertiefen, sondern nur feststellen, dass das Altertum den Repräsentativgedanken nicht gekannt hat, sondern nur die direkte Bürgerabstimmung mit der eigentümlichen kleinen Konzession der Abstimmung nach Tribus oder Centurien statt nach Köpfen » (pp. 272-273).

[Delbrück, Hans. Voir *Bulletin* nº 31, p. 461.]

* * *

Travaux récents. — ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

Le tome II de l'*Histoire du travail à Florence* de G. RENARD, professeur au Collège de France, publié par la librairie des éditions d'art et de littérature (Paris, 1913, 470 pages, 7 fr. 50) comprend les chapitres suivants :

Origine et caractères de la révolution sociale du XIVe siècle.

RENARD pense que l'histoire de Florence au moyen âge ne doit pas être séparée de celle des autres sociétés auropéennes à la même époque et qu'il s'est produit au XIVe siècle une révolution sociale qui a ébranlé toute l'Europe. Cette révolution est due à l'apparition du capitalisme précédée de l'émancipation des villes et de l'avènement de la bourgeoisie :

« Les griefs politiques sérieux ne manquent pas au menu peuple ; mais c'est surtout dans le domaine économique qu'il faut chercher les causes profondes de son malaise et de son mécontentement. Elles se résument en une seule : naissance du capitalisme, avec les changements bons et mauvais qu'il entraîne. Alors, en effet, grâce à l'emploi du capital mobile ou capital-monnaie, du capital qui se reproduit en apparence de façon automatique et en réalité par le travail d'autrui, apparaît et s'organise un nouveau système de production qui va transformer du même coup la condition des producteurs. Le XIVe siècle, a dit MICHELET, c'est l'avènement de l'or » (pp 14-15).

« ... mais d'où vient ce capital qui joue dès le début un rôle si

conquérant dans les choses humaines? De quelles sources est-il émané? On peut en distinguer trois, que je range, non pas au hasard, mais d'après l'ordre chronologique et logique où elles ont fait leur apparition ; ce sont les suivantes : le grand commerce, le commerce de l'argent ou la banque, la grande industrie.

« D'abord à la suite des croisades, le commerce européen a pris un essor prodigieux ; le marché, auparavant si restreint, s'est étendu dans le Levant, jusqu'au fond de la mer Noire, jusqu'aux Indes, jusqu'à la Chine, et dans le Nord, en des contrées encore barbares qui furent pour les trafiquants de ce temps-là ce qu'ont été pour ceux du nôtre les pays neufs de l'Amérique ou de l'Australie. Le foires de Champagne et d'ailleurs ont été alors de grands rendez-vous cosmopolites. Gênes, Venise, Florence aussi bien que Bruges, ou Marseille ou Barcelone sont devenues des places de commerce mondiales où s'est opérée une étonnante accumulation de richesses » (pp. 15-16).

« ... puis de ce négoce général s'en dégage un particulier, le commerce de la monnaie, du numéraire, le trafic de cette marchandise qui paraît contenir en soi toutes les autres, puisqu'elle permet de les acquérir. Les Juifs, les Cahorsins se font les premiers dispensateurs de cette denrée précieuse. En vain l'Église interdit-elle sous peine d'excommunication le prêt à intérêt ; elle cède au besoin de crédit qui est ressenti tout autour d'elle et par elle-même. Ne laisse-t-elle pas ses héroïques Templiers dégénérer en moines d'affaires? Puis montent au premier rang les Lombards, c'est-à-dire les marchands italiens qui deviennent prêteurs sur gages, usuriers, banquiers. Ces hardis maniers d'argent, par le moyen des emprunts qu'ils consentent à un taux allant de 15 à 200 p. c., tirent à eux les biens des nobles et des prélats, et alors propriétaires de domaines ruraux, fournisseurs d'armées, acheteurs du butin fait par les soldats, collecteurs d'impôts pour les papes et pour les rois qui sont leurs débiteurs, exploiteurs habiles de monopoles et de privilèges à eux concédés, ces enrichis non seulement s'enrichissent encore, mais font circuler, travailler cette richesse mobilière qui fait leur force » (p. 17).

« Pour répondre à l'activité décuplée des échanges, pour utiliser le capital accumulé qui ne veut pas rester oisif, il faut produire davantage. Or, pour produire davantage, il faut produire autrement. On passe donc alors de la petite à la grande industrie et dans ce passage il est quelqu'un qui devient le personnage prépondérant : c'est le capitaliste.

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

« Veut-on savoir la nature et la portée des changements qui s'opèrent ; qu'on regarde l'industrie du drap, qui est la plus importante et la plus avancée du temps, parce que, de tous les produits de l'Europe, le drap est le plus demandé par les peuples d'Orient. Tandis que dans la petite industrie l'artisan, avec un ou deux compagnons et apprentis, travaille sur commande pour des clients qu'il connaît ou quelque peu d'avance pour les besoins du marché local ; tandis qu'il est à la fois fabricant et vendeur de son ouvrage, le grand marchand drapier vise une clientèle éparpillée en mille endroits et c'est d'après le goût de ces acheteurs lointains qu'il décide la quantité et la qualité de ce qu'il fabriquera ou, pour mieux dire, de ce qu'on fabriquera pour lui ; car il ne besogne plus de ses propres mains ; mais il est le metteur en branle, celui de qui part l'initiative ; il ordonne et il fait exécuter ses ordres par une armée d'ouvriers qui sont ou bien entassés dans de vastes ateliers ou bien dispersés dans les faubourgs et les campagnes » (pp. 18-19).

« ... parallèlement à ce grand changement, il s'en accomplit un autre, un changement technique, cette fois ; c'est une division et une sorte de décomposition du travail. Le produit, avant d'être achevé, doit passer entre les mains de divers corps de métier. Il subit une série d'opérations qui se succèdent et s'enchaînent l'une à l'autre, et dont chacune revient à une catégorie d'ouvriers différemment dressés. Reprenons l'exemple de la draperie. Quelle variété de travailleurs, tour à tour nécessaires ! Laveurs, batteurs, cardeurs, peigneurs, fileurs, voilà pour la laine ! Tisserands, foulons, tondeurs, teinturiers, apprêteurs, voilà pour le drap ! Or, cette décomposition du travail en phases successives, procédé qui accroît la rapidité et diminue les frais de la fabrication, mène droit au machinisme. Une machine peut se définir en engin, plus ou moins compliqué, qui, à l'aide d'une force motrice animale ou inanimée, exécute des mouvements pour lesquels la main humaine était auparavant requise. Le métier, le rouet sont déjà des machines. Mais l'époque alexandrine, qui fut pour l'antiquité ce que le siècle de la vapeur a été pour les temps modernes, l'ère des machines, a multiplié les appareils mécaniques que le moyen âge connaît sous le nom vague de moulins. Moulins à eau et à vent, moulins à moudre le blé, à broyer les noix ou les olives, à élever les eaux ; moulins de forge, moulins à fouler le drap, à fabriquer le papier, le sucre, les étoffes de soie, tout cela qui coûte cher, qui exige de gros capitaux, est commun ou commence à se répandre en Europe durant

Travaux récents. — ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

la période que nous traversons; et tout cela est le début d'une transformation technique, qui a une répercussion immédiate sur le sort des travailleurs. L'effet primordial, essentiel de cette métamorphose, c'est de créer ou, tout au moins, d'augmenter la division des classes dans le monde du travail » (pp. 19-21).

[RENARD, FRANÇOIS-GEORGES. Né en 1847. A fait ses études à l'Ecole normale supérieure. Professeur à l'Université de Lausanne (1875-1900); au Conservatoire des arts et métiers de Paris, puis au Collège de France (1900 1914). Principaux travaux : *Critique de combat* (1894-1895-1897); *Un exilé* (1893); *Le régime socialiste* (4e éd. 1903); *La méthode scientifique de l'histoire littéraire,* (1900); *Discussions sociales d'hier et de demain* (1909); *Le socialisme à l'œuvre* (1907); *Syndicats, trade unions et corporations* (1909); *Histoire du travail* (en cours). Ancien directeur de la *Revue socialiste*, rédacteur politique à la « Dépêche de Toulouse », etc.]

* * *

Histoire des élections abbatiales en France.

M. LÉVY-BRUHL a entrepris de faire l'histoire des *Elections abbatiales en France*. Le premier volume de cette histoire, seul paru à ce jour, concerne la période franque (Paris, ROUSSEAU, 1913, 203 pages, 6 francs). Elle concerne surtout l'aspect juridique de la question. L'auteur s'en tient à l'examen des règles qui président à la nomination des abbés. Son étude présente un intérêt sociologique, en ce sens qu'il s'agit de montrer comment, dans le conflit des intérêts, se constitue une formule qui va donner un caractère propre à une institution déterminée. Ces intérêts sont ceux des seigneurs et du clergé séculier, d'une part, ceux de la puissance royale et de la puissance papale, d'autre part.

* * *

La colonisation puritaine au XVIIe siècle et son rôle dans la politique générale.

La première moitié du XVIIe siècle a été marquée en Angleterre par une émigration considérable vers les mers occidentales et par un développement remarquable du trafic vers les pays nouveaux. Les motifs religieux ne furent pas étrangers à cette activité et c'est précisément cet aspect de la question que A. P. NEWTON étudie dans son livre *The colonising activities of the English Puritans* (New-Haven, Yale University Press, 1914, XI-344 pages). Il ne s'agit ici que de la colonisation entreprise par les puritains dans certains territoires secondaires telles que les îles de la Providence, Henriette et de la Société dont l'exploitation échut à la « Providence

Company ». L'action de cette compagnie ne fut pas puremant économique. Elle perpétua dans les Antilles les traditions hostiles de l'Angleterre contre l'Espagne. L'ouvrage est intéressant au point de vue du jeu des intérêts économiques, politiques et religieux, fortement emmêlés à cette époque, et de l'action puissante exercée sur les événements par certaines personnalités que l'auteur met en relief.

* * *

Les périodes de formation capitaliste et de réglementation industrielle.

The American historical Review du mois d'avril reproduit un rapport lu par PIRENNE devant le Congrès international d'histoire tenu à Londres en 1913, concernant l'histoire sociale du capitalisme (« The stages in the social history of capitalism », p. 494). PIRENNE y développe cette thèse que *chaque époque de l'histoire économique possède une classe de capitalistes qui lui est propre*; *en d'autres termes, les capitalistes d'une époque déterminée ne procèdent pas de la classe que la période précédente a connue.* PIRENNE montre aussi que *les périodes de liberté économique et de réglementation alternent régulièrement et que les débuts des classes capitalistes sont empreints d'un esprit de progrès et d'innovation qui va toujours en s'affaiblissant jusqu'à devenir purement conservateur*. On a rapporté ici, à titre exemplatif, ce que PIRENNE dit des changements qui se sont effectués au XVe siècle et qui ont eu pour effet de ruiner la prépondérance des capitalistes, marchands et financiers qui avaient succédé eux-mêmes aux capitalistes des hanses et des gildes :

« In the course of the fifteenth century this second class of capitalists, courtiers, merchants, and financiers, successors to the capitalists of the hanses and the gilds, is in its turn drawn along toward the downward grade. The progress of navigation, the discoveries made by the Portuguese, then by the Spaniards, the formation of great monarchical states struggling for supremacy, begin to destroy the economic situation in the midst of which that class had grown to greatness, and to which it had adapted itself. The direction of the currents of commerce is altered. In the north, the English and Dutch marine gradually take the place of the hanses. In the Mediterranean, commerce centres itself at Venice and at Genoa. On the shores of the Atlantic, Lisbon becomes the great market for spices, and Antwerp, supplanting Bruges, becomes the rendezvous of European commerce. The sixteenth century sees this movement grow more rapid. It is favored at once by moral,

political, and economic causes; the intellectual progress of the Renaissance, the expansion of individualism, great wars exciting speculation, the disturbance of monetary circulation caused by the influx of precious metals from the New World. As the science of the Middle Ages disappears and the humanist takes the place of the scholastic, so a new economy rises in the place of the old urban economy. The state subjets the towns to its superior power. It restrains their political autonomy at the same time that it sets commerce and industry free from the guardianship which the towns have hitherto imposed upon them. The protectionism and the exclusiveness of the bourgeoisies are brought to an end. If the craft-gilds continue to exist, yet they no longer control the organization of labor. New industries appear, which, to escape the meddling surveillance of the municipal authorities, establish themselves in the country. Side by side with the old privileged towns, which merely vegetate, younger manufacturing centres, full of strength and exuberance, arise; in England. Sheffield and Birmingham, in Flanders, Hondschoote and Armentières.

« The spirit which is now manifested in the world of business, is that same spirit of freedom which animates the intellectual world. In a society in process of formation, the individual, enfranchised, gives the rein to his boldness. He despises tradition, gives himself up with unrestrained delight to his virtuosity. There are to be no more limits on speculation, no more fetters on commerce, no more meddling of authority in relations between employers and employed. The most skillful wins. Competition, up to this time held in check, runs riot. In a few years enormous fortunes are built up, others are swallowed up in resounding bankruptcies. The Antwerp exchange is a pandemonium where bankers, deep-sea sailors, stockjobbers, dealers in futures, millionaire merchants, jostle each other — and sharpers and adventurers to whom all means of money-getting, even assassination, are acceptable.

« This confused recasting of the economic world tranfers the rôle played by the capitalists of the late Middle Ages to a class of new men. Few are the descendants of the business men of the fourteenth century among those of the fifteenth and sixteenth. Thrown out of their course by the current of events, they have not been willing to risk fortunes already acquired. Most of them are seen turning toward administrative careers, entering the service of the state as members of the councils of justice or finance and aspiring to the *noblesse de robe*, which, with the aid

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

of fortunate marriages, will land their sons in the circle of the true nobility. As for the new rich of the period, they almost all appear to us like parvenus. Jacques Coeur is a parvenu in France. The Fugger and many other German financiers — the Herwarts, the Seilers, the Manlichs, the Haugs — are parvenus of whose families we know little before the fifteenth century, and so are the Frescobaldi and the Gualterotti of Florence, or that Gaspar Ducci of Pistoia who is perhaps the most representative of the fortune-hunters of the period. Later, when Amsterdam has inherited the commercial hegemony of Antwerp, the importance of the parvenus characterizes it not less clearly. We may merely mention here, among the first makers of its greatness, Willem Usselinx, Balthazar de Moucheron, Isaac Lemaire. And if from the world of commerce we turn toward that of industry the aspect is the same. Christophe Plantin, the famous printer, is the son of a simple peasant of Touraine » (pp. 511-513).

[Pirenne, H. Voir *Bulletin* n° 5 « Archives » n° 77.]

* * *

Sommaire bibliographique.

Pirenne, H. — The stages in the social history of capitalism. (*American historical Review*, April 1914.)

Reynolds, J. B. — Sex moral and the law in Ancient Egypt and Babylon. (*Journ. of criminal law and criminology*, Mai 1914.)

Viedebantt, O. — Eratosthenes, Hipparchos, Poseidonios. Ein Beitrag zur Geschichte des Erdmessungsproblems im Altertum. (*Klio*, Bd. 14, H. 2, 1914.)

Diels, H. — Wissenschaft und Technik bei den Hellenen. (*N. Jahrb. Altert. und Päd.*, Leipzig, Bd. 17, 33-34, 1914.)

Caspari, M. O. B. — The Parliament of the Achaean League. (*English hist. Review*, April 1914.)

Cotte, Ch. — Objets grecs importés en Provence à l'époque de Hallstatt. (*XIVe Congrès int. anthrop. et archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Kornemann, E. — Zur altitalischen Verfassungsgeschichte. (*Klio*, Bd. 14, H. 2, 1914.)

Kromayer, J. — Die wirtschaftliche Entwicklung Italiens im 2. und 1. Jahrh. v. Chr. (*Neue Jahrb. für das klass. Altertum, Geschichte und d. Literatur*, 33, 3, 1913.)

Gummerus, H. — Die römische Industrie. Wirtschaftliche Untersuchungen. I. (*Klio*, Bd. 14, H. 2, 1914.)

Homo, L. — Les Romains en Tripolitaine et en Cyrénaïque. (*Revue des deux mondes*, mars 1914.)

Riese, A. — Das rheinische Germanien in den antiken Inschriften. (Leipzig, Teubner, 1914, 18 Mk.)

Travaux récents.
—
ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

Munro, D. C. — The children's crusade. (*American historical Review*, April 1914.)

Bigwood, G. — Les financiers d'Arras, contribution à l'étude des origines de capitalisme moderne (*à suivre*). (*Revue belge d'histoire*, janvier-mars 1914.)

Martin, Père R. M. — Un réformateur avant Luther : le dominicain Jean Uytenhove de Gand. (*Analectes pour l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, XL[e], 1914.)

Pickford, Miss M. A. — The panic of 1789 in lower Dauphiné and in Provence. (*English historical Review*, April 1914.)

Spahn, M. — Deutsche Lebensfragen. (München, Kösel, 1914, 2.50 Mk.)

Piloty, R. — Diplomatie et anarchie. (*Vie internationale*, t. 5, n° 3, 1914.)

Ethnologie.

ETHNOLOGIE.
—
Idées des anciens Grecs sur l'anthropologie et notamment sur les primitifs.

Quelles étaient les idées des anciens Grecs au sujet de l'anthropologie, c'est-à-dire de l'ensemble de connaissances qui permettent de répondre aux questions relatives à l'origine de l'homme et de l'existence qu'il a menée à l'état primitif? E. E. SIKES étudie ces questions dans un volume intitulé *The anthropology of the Greeks* (London, NUTT, 1914, 112 pages, 5 shillings).

Il y a eu diverses interprétations de l'origine de l'homme chez les Grecs, mais elles souffrent toutes du même défaut : les Grecs ne pouvaient concevoir que la pensée des primitifs fût autre que la leur :

« The true defect of the comparative method, as pursued by the Greeks, is not that they went too far, but that they did not go far enough. Although most Greeks (including Stoics) were quite ready to concede that their ancestors were savages, they made no attempt to understand savage modes of thought. No Greek could have got at the back of the Black man's mind. They were quite unable to realise that savages are not philosophers, or that their own savage ancestors were not actuated by the most civilised motives in their strange observances. Of course a barbarian might lose his head and run amok; but if he sat down in a cool hour to elaborate a system of life, the Greeks assumed that this νομος must have been suggested by the same principles as would occur to the most enlightened Greek law-giver. PLUTARCH's answers to his Greek and Roman Questions shew this inability of the philosopher to project himself into the past. The symbols of Pythagoras — realy scraps of folklore — were turned into Golden Sayings. In the same undiscerning spirit a folksong is forced to

masquerade as an Homeric epigram and Homer himself becomes a philosopher and an allegorist. Even Longinus, the finest of ancient critics, can blame the Odyssey for dealing too much in the marvellous; and it remained for Fontenelle, at the end of the seventeenth century, to divine the real nature on the mythopoeic stage.

« Greek anthropology, in fact, suffered no less than Greek religion from the philosophic interpreter. The real motives governing the action of the uncivilised were almost always misunderstood. If Epicurus had realised that in all spheres of savage life the individual counts for nothing and the tribe for everything, he would have avoided the error of the social contract which vitiates his account of early man. If Strabo had known something of the nature of taboo, he would have understood why the kings of the Sabaens were kept close prisoners in their palaces, and he would not have taken refuge in that last infirmity of the puzzled commentator — the command of an oracle. In his own religion, as we are often told, the Greek was a savage as well as a worshipper of Olympians; but, in his interpretation, he had forgotten the savage and was altogether on the side of the Olympians » (pp. 22-23).

L'attention des anciens Grecs a été surtout attirée par l'évolution de la cité :

« The City, then, was natural : and moreover (to Aristotle at least) it represented the perfection of Nature's design, the supreme end to which the Family and the Village are only stages by the way. Other forms of life are *natural* being based on the variation of environment — Aristotle mentions five, *i. e.* that of the shepherd, the farmer, the pirate, the fisherman, and the hunter, — but these, whether separate or combined, are not final. Not that Aristotle insists on any temporal succession; just as his species are contemporary, so his *lives* are not viewed in the light of evolution : and indeed, with the exception of strict pastoral nomadism, of the Scythian type, these modes of living could be found side by side, in his own age and country, where forest and maquis, grassland and barren coast, with regions of wheat, vine, and olive, could be traversed in almost a single day's journey. Aristotle knew, of course, that the shepherd preceded the farmer, and he recognised the Cyclopean pastoral stage as primitive; but it was not his business to trace the *Life of Greece* through successive epochs — the task of his pupil Dicaearchus — or to discuss their evolutionary importance. He was quite clear about the broad fact of evolution — the State is a compound σύνθετον which comes into being by a

process of growth; but his chief interest was to show that the City exists because it provides the most natural form of existence, the fullest capacity for a perfect and self-sufficing life » (pp. 96-97).

« Protagoras had distinguished two causes : cities were originally founded as a protection against wild beasts, and were kept together by the later acquisition of a knowledge of justice, and Plato followed Protagoras in suggesting the motive of danger from animals. Aristotle might well neglect this cause; for (as the Epicureans realised) the struggle between man and beast belongs to a stage for earlier than the evolution of an ordered city. But there was a more obvious motive in the need of protection against human enemies. In Aristotle's own life time, the foundation of Megalopolis (370 before Christ) was confessedly dictated by military needs, and it would be instructive to know how the philosopher reconciled this fact with his theories of political science; for while allowing the value of fortifications indeed he condemns Plato for despising the security of walls — he denies that defence in the real — cause of a city. For the same reason he does not even mention the view — held afterwards by the Epicureans, and very probable in itself — that the πόλις was often developed from the strong hold of the early king.

« Besides the desire of self-protection, modern writers have often pointed to the influence of religion in creating the city-state. Where a city, such as Athens, took the name of its patron deity, we have certainly to reckon with this factor, which need not exclude the other motive, since deity and people have a common interest — the god protects his worshippers who in their turn protect his temple. Thucydides, with his wonderful insight, had given full credit to the stimulus of religion in early social organisation ; for evidence on the topography of ancient Athens be relied, not on mythology or popular tradition, but on the sites of temples ; and he held the balance fairly in estimating the positive and negative power of religion in the Attic synoecism. On the one hand, the local cults in separate villages were a hindrance to centralisation ; on the other, the historian notes that the common festival of Athena Ξυνοίκια tended to unify and consolidate » (pp. 98-99).

[Sikes, Edward, Ernest, né en 1867. A fait ses études à l'Université de Cambridge. A publié des éditions d'Eschyle, des hymnes homériques; article dans *Encyclopaedia britannica*, *Encyclopaedia of Religion*, etc.].

***

Travaux récents.

—

ETHNOLOGIE.

—

Les coutumes des primitifs relatives à l'apparition de la puberté chez la femme.

Une importante étude concernant la situation de la femme à l'époque de la puberté chez les primitifs a paru dans les fascicules d'octobre 1913 et de janvier 1914 du *Journal of religious psychology* sous la signature de M. VAN WATERS (article intitulé : « The adolescent girl among primitive peoples »). De quelles idées, de quelles croyances et, par suite, de quels rites les primitifs entourent-ils l'arrivée de la puberté chez la femme? VAN WATERS examine les principales théories émises à ce sujet par les sociologues, les croyances des primitifs (et à ce propos, l'auteur classe les différentes peuplades suivant le degré d'attention qu'elles accordent à ce phénomène), les cérémonies qui y ont trait, les explications que les primitifs en donnent, les éléments prépondérants dans ces cérémonies (élément social, religieux, etc.). Il conclut en ces termes :

« From the facts presented in this limited survey of an exceedingly widespread field, it becomes evident that not general theory of the origin and function of primitive modes of treatment of the adolescent girl can be maintained. An inclusive theory seems impossible because of extreme variation. Much of these data belong, as we have discovered, to such different aspects of thought and feeling that it cannot easily be compared. To group these facts together without context, would do violence to the conditions of primitive life. Recognition then, of the diversity of the problem, is the first needful conclusion.

« As we have seen, this variation is of four kinds : (1) in ethnological distribution of attention to the onset of puberty in girls; here we encounter such extremes as exist between the Veddas and Australians within the same range of culture, or as among the native tribes of California, where peoples of identical cultural and somatic type, inhabiting the same region, show one group who do not observe puberty in any way, between two groups where the girls' puberty ceremonial is the supreme social event. Therefore we find no correlation between race and culture and attention to puberty. (2) Variation exists in the mode of treatment. This ranges from the merest objective mark to the most profound social and religious implication. (3) The time at which the *puberty* ceremonial is held varies greatly. Just as physical puberty varies in its time of onset, with climate, nutrition, race, heredity, occupation and social class, etc., so the social rite may occur at different periods, owing to wealth or poverty of the parents, convenience,

Travaux récents. — Ethnologie.

social rank, weather, etc., or may be delayed until a sufficient number of girls have matured. Cases of physical precocity have their social analogues in ceremonies of rebirth that may take place at the age of three or four. (A-Kikuyu, *Routledge*, p. 151.) Retardation is also present, but more rarely. Puberty, however, may be merely an approximate sign that certain years of training must begin. We conclude that the term *puberty*, as applied to a physical stage, can be extended only by convention, to the ceremonies that attend such diverse events as social or religious maturity. (4) Great variation is displayed in the explanations of the function of *puberty* -ceremonies. Thoughts and interests of every social class are represented. Certainly we cannot ascribe this complexity of motives to any one principle, such as totemism, animism, sex-attraction, solidarity and the like.

« In spite of this variation, when we seek to reduce the facts to their simplest general terms, three tendencies seem to immerge. These may be described as factors which emphasize periodicity, individuation, and *symbiosis*.

« A) *Periodicity*. — This is apparent in two ways, first in care taken to establish a cycle of alternate activity and rest. The cycle is marked in numerous ways, such as seclusion, change of food habits, freedom from work, release from social intercourse, and in various primitive hygienic devices. Here much is obscure and crude, and there are many exceptions; it cannot be doubted, however, that a tendency exists in primitive treatment of the adolescent girl to secure and stress normal periodicity. The second element in this tendency is psychological. Periodicity in adolescent mental development is indicated in many primitive rites. We need not assume this recognition as fully conscious and deliberate. It has been noted that the girl is treated now like a child, washed, fed, cradled, breathed upon, guarded, punished, now like an adult, admitted to responsibilities and privileges sometimes determining as with the Seri and Shasta, the destiny of others. This range of treatment may occur with the same people. Thus there is emphasized the alternating levels of adolescent mental growth, with all its disharmonies, periods of latency and intermediate stages. Modern studies have recognized this inequality of growth in both ethical and psychological aspects (53; compare also 35), but primitive peoples have apparently succeeded in giving the conception symbolic and concrete expression.

« Closely related to the emphasis given normal physical and

mental periodicity is primitive recognition of the abnormal. The psychoses of puberty receive much attention. Yet we must not fail to discriminate the meaning of the fact that no observance of puberty occurs as a unique rite, detached from all other ceremonial events in the life of the individual. Hence when the abnormal aspects of puberty are evident, they appear as *rites de passage*, in the sense of VAN GENNEP. In this, primitive thought does not lag far behind the modern conception of the subordinate rôle of puberty as the *cause* of neurosis. For example, JANET notes that, « The neuroses appear almost always at the ages in which the « organic and mental transformation is the most accentuated, at « puberty, marriage, the death of intimate relatives or friends, the « changes of career or of position ».

« B) *Individuation.* — The tendency of primitive observance of puberty to mark and set forth the individuality of the girl is very apparent. Isolation from the group, seclusion, living in separate dwelling, eating separate meals, etc., find at least one root of explanation in the arrival of the girl at independent personal status. More explicit is the freedom granted, sometimes in complete measure. Decorations, badges, mutilations serve also as individual devices to mark out the girl from common humanity and other groups and generations (29). So, too, disappearance from usual activities, setting forth into forest on mountains, leaving home, etc., are similar in function. This has been recognized for the boy by many writers, but overlooked in case of girl. The acquisition of a guardian spirit, the importance conceded to visions, moods and dreams, are other conspicuous examples of emphasis placed upon the personal life of this period. Ordeals, tests of personal skill and endurance, chance for demonstration of ability in diverse fields, all furnish to the girl among primitive peoples, outlet for the great access of energy and individuality so characteristic of adolescence (8).

« C) *Symbiosis.* — By this term is meant that tendency which unites the individual with all elements of the environment as a whole.

« This tendency is everywhere present in primitive treatment of the adolescent girl. In spite of extreme variation it is the one element to universally emerge. Assimilation of the girl to the generic life of her people is brought about first by her entrance to the social life of her sex, next by her initiation into sexual life, in its physical, social and spiritual significance, and finally she is

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

brought into relation with the forces of nature. Under one of these three forms of symbiosis the vast majority of primitive modes of treatment have their function » (pp. 113-116).

* * *

Emploi du rhombe dans les cérémonies d'initiation.

Une deuxième édition de l'ouvrage de R.R. MARETT, *The Threshold of religion*, a été publiée récemment à Londres, par la librairie METHUEN et Cie, XIX-224 pages. L'auteur a ajouté une courte introduction à chacun des chapitres de la première édition et trois nouveaux chapitres y ont été insérés, de sorte que le volume comprend actuellement les chapitres suivants :

I. Pre-animistic religion. — II. From spell to prayer. — III. Is Taboo a negative magic? — IV. The conception of Mana. — V. A sociological view of comparative religion. — VI. Savage supreme beings and the Bull-Roarer. — VII. The birth of humility. — VIII. In a prehistoric sanctuary (p. XIX).

Du chapitre consacré à l'étude du *rhombe*, on peut retenir ce que l'auteur dit du rôle qu'il joue dans les cérémonies d'initiation :

« What, then, is the secret of this intimate and widely-distributed connection of the bull-roarer with the making of men? In valuable but perhaps littleknown paper entitled « On some Ceremonies of the Central Australian Tribes ». Dr. J. G. FRAZER puts forward an interesting theory bearing on this subjet. *When we remember* he says that the great change which takes place at puberty both in men and women consists in the newly-acquired power of reproducing their kind, and that the initiatory rites of savages are apparently intended to celebrate, if not to bring about that change, and to confirm and establish that power, we are tempted to conjecture that the bull-roarer may be the implement by which the power in question is supposed to be imparted, at least to males. In support of this view he quotes from RIDLEY a statement conveyed to the latter as a great favour by a native elder. This was to the effect that the sight of the bull-roarer *inspires the initiated with manhood or, in other words imparts manly qualities*. Dr. FRAZER goes on to cite evidence from Australia, and from the adjoining region of Torres Straits and New Guinea, showing that the bull-roarer is used to promote fertility in general, as represented by an abundance of game animals or snakes, or lizards, or fish, or yams, as the case may be; so much so that Prof. HADDON has conjectured that, in the Torres Straits at least, the initiation ceremony is primarily a fertility ceremony per-

haps originally agricultural and then social. Dr. FRAZER however, would reverse the assumed order of development, conjecturing for his own part that processes originally directed to the multiplication of the species were afterwards extended, on the principle of sympathetic magic, to the promotion of the fertility of the earth.

« Now this hypothesis of Dr. FRAZER is, in direct conflict with another theory with which his name and authority are associated, namely, the view that many Australian tribes are wholly unaware of the part played by the male in the reproduction of the race. On the other hand, Prof. HADDON's attribution of a agricultural origin to the initiation ceremonies will scarcely bear to be transferred from Torres Straits to Australia, where agriculture is unknown to the aborigines. The truth not improbably lies somewhere midmay between these rival doctrines. Savages ignorant of agriculture have nevertheless enough sense to perceive that, for things to grow, there must be sun or rain — sun in a rainy land, rain in a parched land like Australia, where a thunderstorm causes the desert to blossom as the rose, truly as if by magic. And in Australia the bull-roarer is, as they call it to this day in Scotland, a *thunnerspell*. Its roaring, says HOWITT, « represents the mut-« tering of thunder, and the thunder is the voice of *Daramulum*. « In the words of Umbara, headman and bard of the Yuin tribe, « Thunder is the voice of Him (and he pointed upwards to the sky) « calling on the rain to fall and make everything grow up new. « Surely Umbara here puts he whole truth of the matter into a « nutshell. The entire object of the initiation rite is to make the « youths not merely grow but « grow up new. » It is, as M. VAN GENNEP would say, a *rite de passage*, a carrying-over from an old life to a new life which is better and stronger. Hence that leit-motif of *dying to live* which, as MM. HUBERT and MAUSS have abundantly proved, runs right through the initiation ceremonies of Australia. The idea is not merely that the boys may be specifically invested with the *power of reproducing their kind* not merely that they shall acquire deep voices as the bull-roarer's voice is deep. It is something far more universal, something, it might almost be said, of cosmic import. What renews, replenishes, reinvigorates, reproduces everywhere and always? The power in the sky. What sets the sky-power in motion? The power in the bull-roarer. Such is the Shorter Catechism implicit in the initiation rite of Australia, unless the hypothesis err » (pp. 161-164).

[MARETT, ROBERT RANULPH. Né en 1866. A fait ses études à l'Uni-

versité d'Oxford. Professeur d'anthropologie à la même université. Principaux travaux : *Essay on primitive ethics* (1895); *Essay on origin and validity in ethics in personal idealism* (1902); *Anthropological essays in honour of E. B. Tylor* (direction, 1908); *Anthropology and the classics* (direction, 1908); *The birth of humility* (1910); *Anthropology* (1912).]

* * *

E. WESTERMARCK s'est proposé de combler certaines lacunes de son ouvrage *History of human marriage*, en décrivant dans un volume spécial, qui vient de paraître, les coutumes relatives au mariage au Maroc (*Marriage Ceremonies in Morocco*, London, MACMILLAN Co, 1914, XII-422 pages). C'est le résultat de six années d'observations recueillies par l'auteur sur les lieux mêmes, chez différentes peuplades.

WESTERMARCK fait remarquer dans la préface qu'il y a lieu de se méfier de la théorie qui prétend mettre des idées semblables à la base de cérémonies semblables pratiquées par des populations différentes :

Dangers de l'interprétation analogique des us et coutumes.

« There is a tendency in Anthropology to assume that similar ceremonies have their roots in similar ideas, even when practised by different peoples; and this tendency has often led to ill-founded or even obviously erroneous conclusions. It should be remembered that, especially among simple peoples, the means of expressing ideas in actions are so limited, that the same kind of activity or the making use of similar objects may very often have a different psychological origin in different cases. Objects like corn, dried fruit, eggs, milk, etc., may be used for a variety of purposes; eggs in wedding ceremonies, for example, may be intended to promote fecundity on account of physiological associations, or to give good luck or make the weather fine on account of their white colour, or to facilitate sexual intercourse on account of the fragility of their shells. And if similar ceremonies may thus have sprung from different motives in different cases, it is obvious that also the same ceremony in a given case may be intended to serve more than one purpose : nay, there is no reason to deny the possibility of mixed motives from the beginning. At the same time it is well known that new interpretations are often given of old customs by the people who practise them, and that all ceremonies are apt to survive the ideas in which they have originated. This should not

make the field-ethnologist less eager to find out the present meaning attached to the facts be records : whether or no it be the original meaning, it gives us in any case some insight into the ideas of existing people, and these are by themselves no less important subjects of inquiry than those of past generations. But I think that the aim of the field-ethnologist should not be only to observe and describe. Where the meaning of a custom is obscure or lost his general knowledge of the native mind and its ways of thinking and feeling ought to enable him to make conjectures of much greater value than those suggested by *ethnologists of the study*. I thoroughly disagree with the principle which I once heard e ypressed by the reader of a paper on some savage tribes at a meeting of the Royal Anthropological Institute, that the field-anthropologist should aim only at collecting facts and leave it to the anthropologists at home to explain them. But he must, of course, take the utmost care to avoid mixing up his own interpretations of facts with the observed facts themselves. This is a rule which I have strictly followed in the present treatise. In the detailed accounts of ceremonies or customs which form the substance of the book I have stated only such explanations as I have heard from my native informants (unless I have expressly said otherwise) reserving my own suggestions for the summary which I have given afterwards, mostly at the end of the chapter » (pp. 7-9).

Origine de certaines cérémonies relatives au mariage.

Un grand nombre des cérémonies qui accompagnent le mariage au Maroc proviennent de l'idée qu'on se fait que le fiancé et la fiancée sont exposés à certains dangers et doivent en conséquence être purifiés et protégés contre les influences magiques et les mauvais esprits. Westermarck donne à ces cérémonies la portée suivante :

« From these facts it appears that the ceremonies of a purificatory or protective kind to which the bride or bridegroom is subject depend on the circumstance whether she or he, but not both parties, have been married before. A bridegroom who is a bachelor is subject to the same ceremonies whether the bride be a virgin, a widow, or a divorced wife, whereas these ceremonies are omitted in the case of a bridegroom who has or has had another wife, quite independently of the state of the bride : and a bride who has not been married before is subject to the same ceremonies whether the bridegroom be a bachelor, a widower, or a polygamist,

Travaux récents.
—
ETHNOLOGIE.

whereas these ceremonies are, if not altogether done away with, at all events much reduced in the case of a bride who is a widow or a divorced wife, quite independently of the state of the bridegroom. From all this I conclude that, even though some of the purificatory and protective marriage ceremonies have sprung from fear of hymeneal blood or from the idea that the bride may carry evil with her both as a newcomer into the bridegroom's household and in her capacity of being a woman, the bulk of these ceremonies are due to the fact that the person who is subject to them is bride or bridegroom for the first time. She or he enters into a new state, the wedding is a *rite de passage* : and to pass into a new condition or to do a thing for the first time is not only in this, but in many other cases, considered to be attended with danger. But it must in addition be noticed that in the present instance the nature of the act itself is apt to increase the supposed peril. Sexual intercourse is looked upon as defiling and under certain circumstances as a mysterious cause of evil » (pp. 333-334).

* * *

Les causes de la polygamie au Maroc.

On notera particulièrement l'exposé des raisons qui ont amené en différentes régions, le régime de la polygamie :

« The reasons assigned for the occurence of polygyny are more definite. First, polygyny is frequently connected with wife capture. In Africa many negro tribes make forays on neighoring peoples to secure women. These become concubines or slaves or the men. The reason for this may be numerous. The economic value of women as labor units is very large in certain regions, especially in west central Africa and on the western coast. Also the ability to capture women bestows a distinction on the most successful warrior. The marked man is the one who has captured or stolen a large number of women. Hence mumerous women become the insignia of rank and honor. The desire for novelty together with brutal lust operate strongly in the primitive stage to promote capture.

« Second as has been remarked the economic importance of women in primitive society is great. Women are easily subordinated in slavery or in a concubinage akin to it were these secondary wives perform the bulk of the labor. Their defenselessness and their tractable nature make them easy prey. Not only is woman captured and enslaved but she is purchased outright for that end, either by money or commodities, or by rendering service for a

term af years, as did Jacob. In New Caledonia chiefs have from 5 to 30 wives and their wealth and authority varies with this ownership. An Eastern Central African Finds no difficulty in supporting hundreds of wives, since the more be has the richer he is. An American Indian could be observed from the arduousness of hunting to support his family whenever he could secure as many as five wives.

« Third, at a certain stage of social evolution a man's rank and authority is dependent of the size of his family. Not only is he rated by the number of his wives but by that of his children. Moreover, his only friends are those of his family, and his safety and fighting power are determined by the size of his family group. Further, the early marriage and hard labor of the women impose small number of births per woman. The mortality of children also reduces their number. Hence the desire for many children tends to promote polygyny.

« Fourth monogamy imposes continence on a man during certain periods of time, namely, during each month, and the period of pregnancy. During the latter period it is especially enforced among many primitive folk. Continence may be compulsory also even until the weaning of the child, which takes place late in the weaning of the chid, life where people live on rough foods. The grounds for these prohibitions may be either hygienic, or religious, in the latter case disease being ascribed to evil spirits. Escape from the state of continence is secured by the multiplication of wives

« Fifth one of the chief causes of polygamy exists in the attractive power of youth and beauty upon men. Women age much younger than men, especially in primitive conditions when they marry and become mothers as early as twelve or fourteen, perform the nardest of labor, and where suckling the child extends over long periods. Early intercourse with the other sex is assigned as an additional cause of premature aging. Sixth, when once the custom of polygyny is established and the rich and powerful practice it religion throws about it its powerful sanction. Indeed a developed religion may specially promote it as the cases of Mohammedanism and Mormonism. Usually, however, religion sanctions and promotes what has come to be established. The Hebrew religion not only did not prohibit polygyny but looked with special favor on influential men who practived it.

« Seventh the inequality of the sexes may promote polygyny.

Travaux récents.
—
ETHNOLOGIE

In some cases the women are said to outnumber the men several fold. Among certain African peoples women are five times more numerous than the men, and nearly the same divergence occurs elsewhere. However, these are exceptional cases. Among some peoples this disproportion occurs at the time of birth the females largely exceeding the males in number. These also are special cases. Perhaps incessant war which decimates the males is the largest single factor in producing the inequality (pp. 68-71).

[WESTERMARCK, EDWARD ALEXANDER. Né en 1862. A fait ses études à l'Université d'Helsingfors. Docteur en philosophie. Professeur de sociologie à l'Université de Londres depuis 1907. Principaux travaux : *The origin of human marriage* (1889); *The history of human marriage* (1891, traductions allemande, suédoise, italienne, française, japonaise, russe et espagnole); *The origin and development of the moral ideas* (1906, 2 vols). Nombreux articles dans des périodiques (*Annales de l'Institut international de sociologie, Sociological Review*, etc.).]

* * *

La classe de travailleurs qui paie l'impôt foncier aux Indes anglaises comprend à peu près les cinq sixièmes de la population entière. L'établissement et le recouvrement de cet impôt exigent une connaissance approfondie des modes de tenure du sol et des conditions sociales en général. C'est pour faciliter cette connaissance que B. H. BADEN-POWELL a écrit un ouvrage intitulé : *A short account of the Land Revenu and its administration in British India; with a sketch of the Land tenures,* dont une 3e édition a paru à Londres en 1913 (the Clarendon Press, 268 pages, 5 shillings).

On notera ce que l'auteur dit de la constitution des villages hindous :

De la constitution sociale des villages hindous.

« All popular settlements in India-those which resulted in permanent cultivation, and were not mere occupations of territory in a nomadic form were first effected by *tribes*, that is by groups with a natural organization into clans, septs and family groups.

« These divisions naturally suggested a certain limit to the number of families that would wish to settle together in one spot. And when in later times new villages were established one by one, it was by individual leaders with associated followers, or by limited groups of grantees, settlers and colonists. Indeed in all cases

where there was a natural organization of tribes, not only village groups but other territorial divisions also resulted. It was doubtness tribal divisions, and the limits of the authority of greater and lesser chiefs that gave the first idea of *parganas* and *districts*. Indeed several interesting cases are on record in which a whole clan was established on one considerable area, each family having its own share, without any village grouping at all. But in the course of time quarrels, rivalries and differences of habit would be sure to end division into smaller groups » (p. 68).

« On taking a general survey of the villages in the different Provinces, we are struck by the fact that there are two main forms of village constitution, which are practically quite distinct. In the one, the village contains a number of individual cultivating holders (who usually work the land themselves with the aid of their families, but often employ tenants). These holdings are separate units; the cultivators do not claim to be joint-holders of a whole area, nor do their holdings represent, in any sense *shares* of what is in itself a whole which belongs to them all. They are, however, held together by their submission to a somewhat powerful village headman and other village officers, and by use in common of the services of a resident staff of village artisans and menials, who receive a fixed remuneration on an established scale, and sometimes have hereditary holdings of service-lands » (p. 69).

« The second form of village may be briefly described as similar in many respects to the first, but with one essential feature superadded, and others modified in consequence. The important feature is that there is an individual, or a family (or a group of ancestrally connected families) which as the claim to be superior to other cultivating landholders, and in fact to be the owner or landlord of the entire area within the ring fence of the village boundary, as already existing, or as established by their own foundation.

« The proprietary body may now consist of twenty or fifty or more co-sharers, usually of common descent : the founder may be perfectly well known; or in the case of older foundations the original ancestor may be rather a shadowy being, and the existing body can trace descent more definitely from a few persons more or less reasonably supposed to be — say — great-great-grandsons of the patriarch.

« The menials and artisans who reside in the village hold their house-sites from the proprietors, paying them small dues, perhaps

in cash, or in kind, and sometimes by supplying a load or two of manure annually : if these persons leave the village, it will be a matter of local custom whether they can sell the cottage or remove the roof tree and timbers, or not. The uncultivated portion of the village is no longer « Government waste » to be applied for when wanted and allotted by the villages or Revenue Officers; it is the *Shámitát* or common property of the body, who graze their cattle on it; and if there are profits from wild fruits, thatching grass and the like, they share these among themselves. When this waste, or part of it, is wanted to extend the cultivation, it is regularly partitioned...

« The management of the co-sharing body and its concerns was originally effected by a *pancháyát* or council of the heads of households. These is properly speaking no one headman : the families were too jealous of their equal standing to permit any one man to establish anything resembling the central authority, dignity and privilege, of a Central Indian *pátel*. But for Revenue and administrative purposes a headman of some kind becomes indispensable; and the eldest or chief branch (or some other leadind or capable man) is selected (subject to the approval of the Government officials) to act as representative of the body. Usually where the village is divided into sections, three is a representative of each section. In modern times such a person is called *lambardàr* » (pp. 71-72).

Il importe de relever aussi ce qui concerne les origines de la communauté de village et de la propriété individuelle dans les Indes anglaises :

« Il will here probably be asked, how to these people come to be co-sharers on such different plans? The answer is that all joint or landlord villages — whatever theory of their origin may be true — must necessarily have been formed in one of three ways : — (1). They are bodies who have succeeded jointly (according to the law and custom of inheritance) to a village at first held by some one man — the common ancestor; or (2) they are bodies made up of a certain number of families belonging either to an immigrating or conquering clan which has settled and allotted the area on its own customary methods; or (3) they may be a merely co-operative colonizing group, formed under circumstances which led them to establish cultivation on the joint-stock principle. In the first case it is natural that the law of inheritance should direct the shares; in the other, some tribal custom, or some particular

sentiment about equality, or some peculiarity in the soil and climate will naturally suggest a special method of allotment.

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

« The growth of a village community from a single ancestor or founder may best be illustrated by taking the simplest possible case of an imaginary village, and tracing for it a course of development such as very many villages have actually and literally passed through. It is immaterial whether we take the case of a nold-established village of (probably non-Aryan) landholders, over whom some superior family gained the lordship, or whether we suppose a grantee or an adventurer founding a new village, and locating as cultivators, a body of his own dependants, tenants, etc. But I will take the former case. The first stage is that some relative — possibly a distant cousin of the Râjâ's — or some other person who has to be rewarded, gets a grant of the village. In the first instance, the grant is not intended to deprive any existing landholder or diminish his right; it merely makes over to the new landlord the Stateshare of the produce, and other State rights in the village. But the grantee is gradually able to bring the whole of the adjacent waste under cultivation as his own. This fact alone may put him in possession of an area exceeding that of the old cultivating body. But even the older lands gradually fall into his hands : he will proceed to buy up one field, oust the insolvent holder of another, and so on, till he has got such a strong hold that he regards himself as owner of the whole place. In time his descendants forget that the cultivators had any rights independent of the lord, and they succeed in making them forgen it too » (pp. 77-78).

***

On doit à L. D. Barnett un manuel d'archéologie hindoue intitulé : *Antiquities of India. On account of the history and culture of ancient Hindustan* (London, A. L. Warner, 1913, xvi-306 pages et gravures, 12 sh. 6 d.) où il s'est proposé de dresser un tableau général de l'histoire et de la civilisation de l'Hindoustan ancien. Il débute par un aperçu des événements historiques qui se sont déroulés dans le pays depuis les origines jusqu'au commencement du XIIIe siècle et décrit ensuite les conditions sociales, telles que les monuments et la littérature nous les font connaître (constitution, administration, religion, science, poids et mesures, architecture, art, etc.). L'ouvrage renferme un grand nombre d'observations, de données positives et de suggestions intéressantes au point

Travaux récents.
—
ETHNOLOGIE.
—
Les castes de l'Inde et leur origine.

de vue sociologique. En ce qui concerne notamment les castes et leur origine, l'auteur s'exprime comme suit :

« Actually we find at the present day, as no doubt existed in the past, a bewildering variety of castes of every possible kind of origin. Sir HERBERT H. RISLEY enumerates the following classes : (1) a tribal type of caste, where a tribe has gradually assumed the character of a caste, more or less assimiliting its own traditions and practices to those of Hindu orthodoxy; (2) a functional type, where all the members of the caste, at any rate in theory, have a common occupation; (3) a sectarian type, where religions fraternities have organised their social arrangements on the same lines as ordinary castes; (4) a type formed by cross-breeding, which tends to coincide with the second class, as in the case of the Shâgird-peshas; (5) a national type, where a nation or section of a nation has an organisation on the lines of a caste, like the Hindus and the Buddhists among the Newars of Nepal; (6) a type formed by migration, where a section of a caste in a new home has developed into a new caste; (7) a type of castes differentiated from a parent community by their adopting new practices, such as the sections which, after allowing for centuries the marriage of their widows, have suddently decided to withdraw their licence, and have thereby raised themselves, in their own estimation, above the level of the parent body. It would baffle the wisdom of Solomon to find a common denominator for all these varieties of religious-social organisation, most of which, as far as can be seen, represent the continuation of processes that have been going on in India since very early times. Sir H. RISLEY attempts a definition. « A caste, he says, may be defined as a collection of families or « groups of families, bearing a common name which usually « denotes or is associated with a specific occupation; claiming « common descent from a mythical ancestor, human or divine ; « professing to follow the same calling; and regarded by those « who are competent to give an opinion as forming a single homo- « geneous community ». A caste is almost invariably endogamous in the sense that a member of the large circle denoted by the common name may not marry outside that cercle ; but within this circle there are usually a number of smaller circles, each of which is also endogamous.

« The origin of caste in India remains a mystery except to the writers on the subject each of whom has a different key to the

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

puzzle. As has been suggested above, it may have crystallized out in the Madhyadesa, possibly following the lines of an earlier social division. It may be there that the Aryan community, wishing to preserve its own traditions and to save itself from being engulfed in the mass of the native races by further admixture with their blood, closed its doors upon them for the future, while at the same time political conditions favoured the growth of local particularism and hereditary professionalism. Thus possibly arose the system of caste, which through the spiritural influence of the Brahmans and the political patronage of secular rulers was extended to other areas far and near, until at the present day in dominates the social life of the majority of Hindus and gradually is tending to supplant the earlier constitutions of societies which hitherto have remained outside the Brahmanic pale. At the present day some 400 castes have been counted; and this number is constantly growing, as new castes branch out from older communities or arise from without » (pp. 134-135).

[Barnett, Limel David. Né en 1871. A fait ses études aux universités de Liverpool et de Cambridge. Conservateur de la section des imprimés et des manuscrits orientaux au British Museum.]

* * *

Un aperçu de l'ethnographie africaine.

Les faits relativement peu nombreux qui se rapportent à l'archéologie et à l'histoire de l'homme en Afrique ont été rassemblés et exposés d'une façon sommaire par Sir H. H. Johnston dans une communication que le *Journal of the Royal anthropological Institute* publie (vol. 48, p. 375) sous le titre « A survey of the ethnography of Africa and the former racial and tribal migrations in that continent ». Des observations intéressantes ont été faites au sujet de cette communication par T. A. Joyce, E. Torday, C. G. Seligmann en ce qui concerne notamment les mines de Zimbabwes, l'influence égyptienne, l'introduction du fer en Afrique, certaines migrations de peuples, etc.

[Johnston, Sir Harry Hamilton. Né en 1858. A fait ses études à l'Université de Londres et à l'Académie Royale des beaux-arts. Nombreux voyages d'exploration en Afrique. Consul et consul général dans différentes villes d'Afrique. Commissaire spécial de l'Ouganda, etc. Principaux travaux : *The River Congo* (1884); *Life of Livingstone* (1891); *British Central-Africa* (1897); *A history of the*

Travaux récents.
—
Ethnologie.

colonisation of Africa by alien races (1899); *The Uganda Protectorate* (1902); *A history of the British Empire in Africa* (1910); *The opening-up of Africa* (1911), etc.]

***

C. J. Seligmann publie dans le *Journal of the Royal anthropological Institute* (vol. 48, p. 593) une longue étude intitulée « Some aspects of the Hamitic problem in the anglo-egyptian Sudan » où il s'efforce principalement de montrer que les Hamites du Soudan anglo-égyptien sont, au moins en ce qui concerne la constitution physique, identiques aux Égyptiens de l'époque prédynastique et que chez les peuplades et chez les Dinkas et leurs congénères, d'origine négro-hamitique, qui occupent l'Afrique orientale allemande et anglaise et la région des grands lacs, il existe des usages qui ne sont ni nègres, ni sémitiques et qui peuvent être considérés comme émanant d'un groupe de peuplades hamitiques. On notera les considérations suivantes :

Des rapports entre la culture égyptienne primitive et la civilisation des peuplades du Soudan anglo-égyptien.

« From the brief summary given of the conditions of the Nilotes it will be evident that the political evolution of the Dinka may be regarded as corresponding in a certain measure to that stage of development of predynastic Egypt in which a series of communities of kindred stock extended along the banks of the Nile. Perhaps the Bari represent a stage somewhat anterior to that which seems to be recorded on the slate palettes, when warfare was conducted by allied communities and led to the condition of centralization which is known to have existed under the Scorpion King. But whether a parallelism such as I have sketched be admitted or not, I think the facts adduced leave no doubt as to the close similarity in social and religious organization of the late predynastic and protodynastic Egypt and the Shilluk kingdom as it exists at the present day. To my mind there is a surprising similarity in the position of the Shilluk kings and of the protodynastic rulers as we can reconstruct it from the monuments, and this resemblance is greatly strengthened if, as suggested on p. 665, the view be adopted that the king of Egypt was ceremonially killed as are (or were) the Shilluk kings and Dinka rainmakers.

« There is, too, a closer parallelism between the animal gods of Egypt and the divine or semi-divine ancestors of the Shilluk than is at first apparent. Differences in degree, if great enough, are scarcely distinguishable from differences in kind, so at first sight

Travaux récents. — Ethnologie.

the countless animal-headed gods of the Middle Kingdom or the New Empire seem to stand apart from anything existing in Africa at the present day. Yet in the earlier periods such representations were uncommon, so that it is easy to give a list of at least the best know examples. On the palette of Narmer there is a woman's head with cow's horns and ears; the Sphinx is now usually attributed to Khafra (and even considered his portrait). A lioness-headed woman is figured by Borchardt from a bas-relief of the fifth dynasty, and he also reproduces fragments showing the king as a lion trampling on his enemies. The upper parts of the figures are destroyed, but, as Miss Murray suggests, the lion had a human head as on the chariot of Thothmes IV. I do not recall animal or human figures carved by the northern Nilotes, but there is a tradition concerning a wooden image of Nyakang, and the Shilluk certainly believe in divine or semi-divine beings part animal, part man. According to one account Nyakang was himself half crocodile, while legend states that crocodiles, hippopotami, and other wild beasts were turned into men at his will. His sister Nikaiya or Niyakai still lives in the river in crocodile form, though she appears in human guise from time to time, when she is known by the way she mouths her words. Sometimes her appearance brings good luck, at other times she comes to carry off victims for her crocodile friends in the river. The Shilluk kings still appear in animal forms, especially in the vicinity of their grave-shrines, and some fifty years ago Nyakang was himself recognized as a white bull to which sacrifices were made.

« In further confirmation of what I have said, let me point out that just as Osiris in one aspect was the first king of Egypt and its culture hero who taught men useful arts, so Nyakang was the first ruler of the Shilluk who gave them their laws and customs, and to this day, when the Shilluk king is installed, the wooden effigy of Nyakang is brought from its shrine and placed upon the royal chair befor the new king takes his seat » (pp. 681-682).

* * *

Le totémisme au Soudan anglo-égyptien.

Dans ce même article, Seligmann consacre un chapitre aux mutilations, à l'organisation sociale, à la religion, etc., des peuplades du Soudan égyptien. Voici ce qu'il dit du totémisme :

« Among the Nilotes of the Sudan the Dinka and Nuer are the only people known to have a well developed totemic system, but animal cults exist among the Shilluk, and Nyakang, their semi-

Travaux récents.
—
Ethnologie.

divine culture hero and first ruler, still appears among them in animal forms, while his sister Nikaiya or Nyakai lives in the Nile and is definitely associated with the crocodile.

« In British East Africa the Jaluo, one of the tribes of the Nilotic Kavirondo, inhabit the open hilly country to the north-east of the Victoria Nyanza and speak a language closely allied to Shilluk. Hobley describes them as totemistic, their word for totem being *kwero*, which recalls the word *kwar* applied by the Bor and Tain Dinka alike to their totem animals and their ancestors. The totemism of these people is, however, extremely aberrant in form, their *kwero* being considered malignant creatures whon it is praiseworthy to kill.

Among the half-Hamites the Nandi and Suk are certainly totemic. The former are divided into a number of clans, each having one, or occasionally two, totemic animals, the latter also have a large number of totemic and exogamous clans. Among the Masai totemism, if its exists, must be of a less obvious character than among the Nandi, for Hollis does not mention it, though he adduces facts which not only indicate animal cults, but so strongly suggest totemism that I have little doubt that these people are totemistic. A number of Bantuspeaking East African tribes who resemble the half-Hamites in physique and in many social matters are totemic. such as the Akikuyu and the Akamba » (pp. 653-654).

[Seligmann, C. J. Voir *Bulletin*, n° 15. « Archives », n° 240.]

* * *

J.-H. Weeks, un missionnaire déjà connu par des notes d'ethnographie, intitulées *Among Congo cannibals*, vient de faire paraître un nouvel ouvrage où il a rassemblé les observations qu'il a pu faire au cours de trente années de résidence chez les Bakongos : *Among the Bakongos* (London, Seeley, Service et Cie, 1914, xvi-318 pages, 16 shellings). C'est un tableau de la vie des indigènes sous tous ses aspects. On y trouvera donc des observations intéressantes sur les chefs, le langage, la vie sociale et les villages, la naissance et l'enfance, le mariage, la mort, les amusements, la chasse et la pêche, les sociétés, les pratiques magiques, etc. Les renseignements que l'auteur donne au sujet des sociétés secrètes sont particulièrement intéressants :

Les sociétés secrètes chez les Bakongos.

« The *raison d'être* for the Congo secret societies is lost in the dim and distant past. It may be that they were started to hold in

check some tyrannical chiefs who were oppressing the people, or to give mutual protection to their members from the exactions of an upstart class of nobles who wished to grind down the common people, or to afford their members mutual support against charges of witchcraft and the evil designs of witch-doctors, or to rid the country of witches, who where regarded as the cause of death, disease, and troubles : or it may be they were organised to render aid to their members in their travels about the country for trade and other purposes, like some of our present-day guilds in Europe. On the other hand, they may have originated from a desire to oppress rather than to resist oppression, from a wish to extort money from non-members, and to levy illegal tolls on trade caravans—as the *nkimba* guild used to do; or to gain an opportunity to satisfy lustfull passions — which opportunity they certainly had in the *ndembo* society...

« The first secret is known as either *ndembo*, or *nkita*, or *nsi a fwa*. *Ndembo* is probably a derivative of the verb *lemba* which means to deliver from the influence of evill and from the spells of sorcery. It will be seen that those who enter *ndembo* do so to escape from an epidemic of sickness, or to cure themselves of some malformation, or disease, or to have their functions restored to a normal condition that will enable them to give birth to children. *Nkita* is a fetish that is responsible for all crooked and deformed things. Any abnormal event, such as a child being born by presenting its feet first, is put to the credit of *nkito*. *Nkita* is the power in the lodge that can remove deformities, and as infecundity is regarded as abnormal and a deformity the sterile person, man or woman, has only to enter the *ndembo* lodge to have the disgrace removed. This is done by giving the initiated a new body. And the third name used for this society is *nsi a fwa*, and means the country-of-the-dead, because those who were initiated into it were supposed to die, and remain dead for a period varying from six month to three years.

« The *ndembo* guild was very widespread throughout the Lower Congo, but I never met with it anywhere on the Upper River. To start a branch of this society it was necessary to have an albino (or some hair of an albino) who, whether a child, lad, or an adult, was the acknowledged fetish head of it. Failing an albino then the hair of such was procured, and the part was supposed to have the magical powers of the whole, or, to state it, perhaps, more fairly, the presence of the albino's hair in the lodge was to

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

the natives a guarantee that the magical curative powers of the albino were really present. The doctors of the *nkau* order were at the head of the lodges belonging to this secret society.

« The ostensible reason for starting a *ndembo* society in a district was an epidemic of sickness, and the idea was to go into the *ndembo* lodge to die and after an indefinite period to be resurrected with a new body not liable to the disease then troubling the country side. A dearth of children was also another cogent reason for starting a *ndembo* society; and it was believed that good luck in having children would attend those who enterred and *died ndembo*. But the underlying idea was the same *i. e.* to get a *new body* that would be healthy and perform its functions in a normal manner.

« The lodge (vela) was always located in a large, dense forest, and the entrance to it was a properly-made gate of planks painted, yellow, blue, and red. The site selected was stockaded with palings to keep out intruders, and was within easy access of water. The uninitiated might walk on the public road across the forest, but if they were found on the bye-paths or hunting in the forest, they were caught, flogged, and heavily fined, and sometimes killed. The unintiated were not allowed to look upon those who were said to *die ndembo* and therefore, when the initiated were going about the forest outside the lodge, or were on their way to a neighbouring stream, a drum was beaten to keep the common folk away, and to warn off all possible Peeping Toms » (pp. 158-160).

* * *

Organisation sociale des Esquimaux.

A. N. Gilbertson a esquissé les traits les plus saillants de l'organisation sociale des Esquimaux dans un article du *Journal of religious Psychology*, paru dans les fascicules d'octobre 1913 et de janvier 1914 sous le titre « Some ethical phases of Eskimo culture ». C'est en réalité une étude comparative des sources et des travaux relatifs à ces peuplades. Ces travaux renferment un assez grand nombre de contradictions, et si on veut arriver à connaître exactement les Esquimaux, de nouvelles recherches devront être faites sur place.

* * *

La vie des enfants chez les Indiens des États-Unis.

Bien que le petit volume de C. A. Eastman (Ohiyesa), qui contient les récits de la vie des enfants indiens, soit destiné, dans la pensée de l'auteur, à intéresser et à amuser les enfants américains de façon

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

à leur rendre sympathiques les Indiens qui vivent encore dans leur pays, il y a lieu de le signaler ici, à raison du grand nombre d'observations intéressantes qu'il renferme au sujet de l'éducation des jeunes Indiens et des usages des tribus de leur race. Le volume est intitulé *Indian Child-Life* (Boston, LITTLE, BROWN et Cie, 1914, 161 pages).

[EASTMAN, CHARLES ALEXANDER (OHIGESA). Né en 1858. Docteur en médecine de l'Ecole de médecine de Boston. A occupé divers postes administratifs. Attaché depuis 1903 au service de révision des noms de famille des Indiens Sioux. Principaux travaux : *Indian Boyhood* (1902); *Red hunters and the animal people* (1904); *Old indian days* (1907).]

* * *

La race primitive des îles du Pacifique.

Dans un article de la *Rivista di antropologia* (1913, vol. XVIII, p. 111 : « Tasmaniani e Australiani »), G. SERGI combat la thèse qui consiste à faire du crâne des Tasmaniens et des Australiens une forme primordiale du crâne humain, alors que cette forme primordiale est encore hypothétique et que probablement il n'y a pas de forme primordiale unique. En suivant toujours sa méthode de distribution zoologique, SERGI a été amené à conclure à la dispersion dans les îles du Pacifique (donc en Australie et en Tasmanie) d'un type américain, à la fin de l'époque tertiaier ou au cours de l'époque du quaternaire ancien. Les représentants de ce type ont occupé non seulement la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie et l'Australie, mais aussi les îles et les archipels situés entre Hawaï et la Nouvelle Zélande, entre ce pays et Tahiti, l'île Tonga, les îles Marquises, la Nouvelle Poméranie, les îles de Chatham et enfin l'île de Pâques. Ils constituent la couche la plus ancienne des populations du Pacifique. Cette conclusion de SERGI est basée sur l'étude des caractères ostéologiques des différentes peuplades.

[SERGI, GIUSEPPE. Né en 1841. A fait ses études aux Universités de Messine et de Bologne. Professeur à l'Université de Rome. Principaux travaux : *Principi di psicologia* (1873-74); *Teoria fisiologica della percezióne* (1881); *L'origine dei fenomeni psichici* (2e éd., 1905); *La psychologie physiologique* (1888); *Dolore e piacere* (1894); *Origine e diffusione della stirpe mediterranea* (1895); *Arii ed Italici* (1898); *Specie e varietà umane* (1900); *Animismo e spiritismo* (1904); *Le origini umane* (1913); *L'evoluzione umana e le origini umane* (1913), etc., etc.

* * *

Travaux récents.

—

ETHNOLOGIE

—

Les légendes et superstitions de l'Ardenne méridionale belge.

Le Dr DELOGNE a réuni une série de superstitions et de légendes dans différents villages de *L'Ardenne méridionale belge* (tel est le titre de l'ouvrage publié à Bruxelles, chez LAMERTIN, 1914, 273-VI pages, 5 francs). Ces superstitions ont été rapprochées par lui des croyances analogues observées dans toute la Wallonie, en Allemagne (J. GRIMM), en France, chez les Hébreux. L'universalité de ces croyances fait l'intérêt du livre, qui se base d'ailleurs dans beaucoup de cas sur des déclarations recueillies de la bouche même des paysans. L'ouvrage se termine par la reproduction des pièces du procès des sorcières de Sugny (1657).

* * *

État des études ethnographiques en France.

A. REINACH esquisse l'état des études ethnographiques en France dans un article de la *Revue* (15 avril 1914) consacré à la défense du Musée d'ethnographie de Paris (cf. *Bulletin* n° 30, p. 142) :

L'intérêt qui se développe en France pour les études d'ethnographie « se manifeste dans les domaines les plus variés et sous des formes qui ne sont que trop disparates : au ministère de l'Instruction publique, effort louable pour encourager des missions confiées à de véritables savants (rapports insérés dans les *Archives des missions*) mais avec des ressources qui restent si dérisoires qu'il faut, pour les compléter, perdre un temps précieux à recourir à toutes les bonnes volontés; au ministère des Colonies, heureuse action de l'Office Colonial dirigé par quelques hauts fonctionnaires coloniaux (citons entre autres MM. DELAFOSSE, J. DYBOWSKI, C. GUY, X. LOISY), à qui l'expérience a montré le profit qu'il y avait à bien connaître les coutumes et les croyances des populations indigènes. Sous leur impulsion et grâce à l'appui du Gouvernement général de l'Afrique française, un certain nombre de ses populations ont déjà été l'objet de monographies qui ne le cèdent en rien à celles qu'Allemands, Anglais et Belges multiplient ; la même impulsion commence à s'exercer sur nos administrateurs coloniaux pour diriger scientifiquement cette curiosité sympathique et cet intérêt intelligent que le Français porte souvent de nature aux indigènes et qui font de lui non seulement l'observateur le plus impartial, mais le meilleur colonisateur quand il s'agit, non d'exploiter, mais de civiliser ; pour orienter dans cette voie nos futurs fonctionnaires des colonies, l'ethnographie a pris enfin sa place à l'Institut colonial de Marseille, place trop restreinte encore, mais dont la création n'en est pas moins un signe des temps. Si le Collège de France s'est encore récemment refusé à créer une chaire d'ethno-

graphie et si l'un des promoteurs de la renaissance des études ethnographiques en France a dû aller les enseigner à Neuchâtel, la question n'en reste pas moins posée. L'université elle-même, si elle ne donne pas encore place officielle à l'ethnographie, ne pourra plus s'y refuser longtemps; c'est un universitaire qui occupe la chaire de l'Institut colonial; d'autres cherchent à organiser ces études autour de l'École française d'Extrême-Orient pour le monde indo-chinois, autour de la Faculté des lettres d'Alger pour l'Afrique du Nord; enfin, grâce à l'*Année sociologique* où depuis douze ans, un groupe de savants éminents analysent au point de vue le plus élevé la production ethnologique, on se pénètre de plus en plus dans les milieux intellectuels de l'idée que, si l'on ne veut pas se contenter d'une connaissance superficielle de l'activité et de la mentalité de l'homme d'aujourd'hui et de ses ancêtres, il faut étudier ces demi-civilisés qui nous offrent tous les stades par lesquels l'humanité a passé dans son évolution.

« De plus en plus, qu'ils viennent de l'archéologie ou de la philologie, de la sociologie ou de la philosophie, les savants font cause commune avec ces explorateurs, ces voyageurs et ces naturalistes qui formaient naguère seuls l'armée de l'ethnographie.

« A leur conctat, les vieilles sociétés d'ethnographie se galvanisent. La Société de Géographie qui a sa revue mensuelle (*La Géographie*, chez MASSON), la Société d'anthropologie qui a ses *Mémoires*, l'École d'anthropologie qui a son *Bulletin* et sa *Revue*, font à l'ethnographie une place de plus en plus grande; à côté de ces organes, l'*Année sociologique* (publiée par M DURKHEIM, chez ALCAN), et *L'Anthropologie* (publiée par MM. BOULE et VERNEAU, chez MASSON), ne peuvent suffire à absorber la production ethnographique; dans une fermentation, malheureusement moins ordonnée qu'on ne le souhaiterait parfois, des organes nouveaux surgissent on d'anciens ressuscitent. En 1908, commence à paraître la *Revue d'ethnographie et de sociologie* (publiée par A. VAN GENNEP, chez LEROUX) elle devient en 1910 l'organe de l'Institut ethnographique international de Paris, qui, en trois ans, grâce à l'activité surtout de son premier président, J. de MORGAN, a recruté plus de trois cents membres; en 1912 se constituait un Institut français d'anthropologie qui n'a pas eu de peine à trouver les cent spécialistes auxquels ses statuts limitent ses membres titulaires; enfin, en 1913, la vieille Société d'ethnographie de Paris, fondée en 1859, se reconstitue, avec un organe à elle (*L'Ethnographie*, chez GEUTHNER), et, en un an, groupe plus d'une centaine d'adhérents

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

nouveaux, parmi lesquels de nombreuses personnalités du monde des lettres et de la politique : l'une de ces dernières, HENRI BÉRENGER, sénateur des Antilles françaises, a accepté d'y occuper une présidence dont CLAUDE BERNARD fut un des premiers titulaires » (pp. 495-497).

* * *

Sommaire. bibliographique.

Whitehouse, L. M. — Women in primitive Society. (*Sociological Review*, April 1914.)

Corso, R. — Die Kleiderabgabe bei den Hochzeitsgebrauchen. (*Zeits. für vergleichende Rechtswissenschaft*, Bd. 31, H. 3, 1914.)

Levy-Bruhl. — Sur l'interdiction de conter autrement que dans l'obscurité. (« Institut français d'anthrop. », suppl. à l'*Anthropologie*, n° 11, 1913.)

Millioud, M. — La pensée mythique. (*Bibl. univ. et R. suisse*, mars 1914.)

Réber, B. — L'âge et la signification des gravures préhistoriques. (*XIVe Congrès int. anthrop. et archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Baudouin, M. — Les rochers à sabots d'équidés et la théorie de leurs légendes. (*XIVe Congrès int. anthrop. et archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Baudouin, M. — L'orientation des mégalithes funéraires et le culte solaire à l'époque néolithique. (*XIVe Congrès int. anthrop. et archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Réber, B. — Quelques séries de gravures préhistoriques. (*XIVe Congrès int. d'anthrop. et d'archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Montelius, O. — Les relations entre l'Italie et l'Europe au Nord des Alpes pendant l'âge du bronze. (*XIVe Congrès int. anthrop. et archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Hoernes, M. — Les âges et les régions de l'art préhistorique en Europe. (*XIVe Congrès int. anthrop. et archéol. préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Wilke, G. — Mythische Vorstellungen und symbolische Zeichen aus indoeuropäischer Urzeit. (*Mannus*, Bd. 6, H. 1-2, 1914.)

Joulin, L. — Les âges protohistoriques dans l'Europe barbare. (*Revue archéologique*, janvier-février 1914.)

Quente, P. — Ein germanisches Dorf bei Kyritz. (*Mannus*, Bd. 6, H. 1-2, 1914.)

Ménant. D. — Une évolution sociale chez les Parsis. (*Revue d'ethnographie et de sociologie*, mars-avril 1914.)

Zaborowski, S. — Le Caucase et les Caucasiens. (*Revue anthropologique*, avril 1914.)

Néophytus, L. F., et Pallary, P. — La Phénicie préhistorique. (*L'Anthropologie*, nos 1-2, 1914.)

Labouret, H. — Notes contributives à l'étude du peuple Baoula. (*Revue d'ethnographie et de sociologie*, mars-avril 1914.)

de Calonne-Beaufaict. — Les Graffiti du mont Gundu. (*Revue d'ethnographie et de sociologie*, mars-avril 1914.)

Talbot, P. A. — Ibibio customs and beliefs. (*Journal of the African Society*, April 1914.)

Travaux récents

—

ETHNOLOGIE.

Conti, R. C. — Studi su popolazione dell' Etiopia. (*Rivista degli studi orientali*, VI, 2, 1913.)

Germann, P. — Zauberglaube und Mannbarkeitsfeiern bei den Wapare, Deutsch-Ostafrika. (*Jahrb. des städt. Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, Bd. 5, 1913.)

Campbell, D. — A few notes on Butwa : an African secret. (*Man*, May 1914.)

Larsonneur, A. — Notes sur les Pongoués (avec 4 fig.). (*Revue anthropologique*, mai 1914.)

Dundas, C. — History of Kitui. (*Journ. royal anthrop. Institute*, July-December 1913.)

Seligmann, C. G. — Some aspects of the Hamitic problem in the Anglo-Egyptian Sudan. (*Journ. royal anthrop. Institute*, July-December 1913.)

Hilton-Simpson, M. W. — Some Arab and Shawia remedies and notes on the trepanning of the skull in Algeria. (*Journ. royal anthrop. Institute*, July-December 1913.)

Senderson, M. G. — Native games of Central Africa. (*Journ. royal anthrop. Institute*, July-December 1913.)

Waibel, Dr L. — Der Mensch im Wald und Grasland von Kamerun. (*Geographische Zeitschrift*, H. 4, 1914.)

Schmidt, M. — Die Guato und ihr Gebiet. Ethnologische und archäologische Ergebnisse der Expedition zu Caracara-Fluss in Matto-Grosso. (*Baessler-Archiv*, Bd. 4, H. 6, 1914.)

Schmidt, W. — Kulturkreise und Kulturschichten in Südamerika. (*Zeits. für Ethnologie*, H. 6, 1913.)

Wechel, P. — Erinnerungen aus den Ost- und West-Dusun-Ländern (Borneo). (*Internationales Archiv für Ethnographie*, Bd. 22, H. 11, 1914.)

Buechner, L. W. G. — Notes on certain of the Cape Barren Islanders, Furneaux Group, Bass Strait, Australia. (*Z. für Ethnologie*, H. 6, 1913.)

Best, E. — The peopling of New Zealand. (*Man*, May 1914.)

Schultze, Dr L. — Forschungen im Innern der Insel Neuguinea. (*Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten, Ergänzungsheft*, Nr. 11, 1914.)

Loisy, A. — La cosmogénie des Arunta. (*Revue d'histoire et de littérature religieuses*, mai-juin 1914.)

Science des religions.

SCIENCE DES RELIGIONS.

—

Histoire du culte de la terre dans l'antiquité.

La librairie TEUBNER, de Leipzig, a publié en 1913 une seconde édition de l'ouvrage de A. DIETERICH sur le culte de la terre (*Mutter Erde. Ein Versuch über Volksreligion*, 138 pages, 3 mark 60). L'auteur (décédé après la publication de la 1re édition) a fait une part très large à l'antiquité classique et a noté l'influence que ce culte a pu avoir sur la religion chrétienne.

[DIETERICH, ALBRECHT. Né en 1886. Professeur de philologie clas-

sique et d'histoire des religions à Heidelberg. Directeur de l'*Archiv für Religionswissenschaft*. Décédé en 1908.]

*
* *

Constitution du panthéon religieux à Babylone.

Les inscriptions royales summériennes et accadiennes et les inscriptions historiques de la première dynastie de Babylone ont été utilisées par le Dr P. T. Paffrath, professeur de théologie, pour la publication d'une importante contribution à l'étude de l'ancienne religion de Babylone. Cette contribution est intitulée : *Zur Götterlehre in den altbabylonischen Königsinschriften* (Paderborn, Schöningh, 1913, 226 pages et planches, 9 marks). L'époque étudiée, qui ne représente d'ailleurs pas le stade primitif de la religion babylonienne, est une époque où le panthéon national est en voie d'augmentation. Les villes qui se réunissent conservent leurs divinités respectives et les cultes passent aisément d'une ville à l'autre. D'autres processus intéressants sont également étudiés, notamment celui en vertu duquel certaines armes et certains porteurs d'armes étaient transformés en divinités, et celui qui a permis à certains attributs (*Beinamen*) d'une divinité de se transformer en divinités indépendantes.

*
* *

Origine et caractère du culte des animaux chez les anciens Égyptiens.

Le culte des animaux chez les anciens Égyptiens n'avait fait jusqu'à présent l'objet d'aucun travail d'ensemble. Le Dr Hopfner s'est efforcé de combler cette lacune dans un mémoire publié par l'Académie des sciences de Vienne sous le titre : *Der Tierkult der alten Aegypter nach den griechisch-römischen Berichten und der wichtigeren Denkmälern* (Wien, Hölder, 1914). L'origine du culte des animaux semble devoir être attribuée à la peur et à un certain respect vis-à-vis de la puissance supérieure à celle de l'homme qui réside dans certains d'entre eux. Plus tard, ce culte fut confondu avec celui des dieux introduits par les envahisseurs égyptiens :

« Bei den primitiven Ureinwohner Aegyptens schon vor der Nagadazeit war sicherlich die Furcht vor solchen starken und gefährlichen Tieren wie Löwe, Krokodil, Wolf und Schlange das Motiv, das zur Verehrung dieser Tiere zwang, deren bösen Dämon man so zu besänftigen und zu gewinnen hoffte, da man ihn nicht vernichten konnte. Bei anderen Tieren wieder, wie bei der Kuh oder dem Schaf, was es der eminente Nutzen, der das Tier als Hülle eines gütigen Dämons erscheinen liess.

« Bei gewissen Tieren wieder mag etwas anderes den primitiven Urmenschen zur Verehrung gezwungen haben. Er beobachtete, dass das ihm so verschiedene Tier (infolge seines Instinktes) oft viel folgerichtiger handelte als er selbst, dass es sogar eine Vorherahnung künftiger Ereignisse besass ; denn er machte sicher oft genug die Erfahrung dass irgendwelche Tiere gegen Naturereignisse Vorkehrungen schon zu einer Zeit getroffen hatten, da er selbst von der drohenden Gefahr noch keine Ahnung hatte. So musste er auf den Gedanken kommen, dass im Tierleibe etwas Höheres stecke, das ihm selbst überlegen war und dessen Huld man gewinnen musste. Auf solche Gedankengänge geht es wohl zurück, dass auch andere alte Völker die Tiere mit Sprache und vernunft bedachten : für die Aegypter selbst aber spiegelt sich diese Anschauung auch in der Lehre wider, dass die Tierseele, wenn sie den Körper verlassen habe, ebenso vernünftig sei, Künftiges vorhersagen und alles tun könne was auch die Seele des Menschen vermöge nach dem Verlassen des Körpers.

« Solch ein primitiver Tierkult, der nichts anderes als ein Fetichismus war, ist längst vor der Einwanderung der Aegypter bei der Urbevölkerung heimisch gewesen. Erst als in der Nagadazeit ein fremdes Volk das Niltal betrat und die Herrschaft gewann, suchte es die altheiligen Tiergattungen seinen geistiger aufgefassten Göttern anzugleichen. Man erklärte zu diesem Zwecke die jeweiligen Obertiere der einzelnen Gaue für Verkörperungen der eigenen Götter oder für bestimmte Erscheinungsformen derselben. Diese Gleichstellung aber erfolgte in sehr äusserlicher Weise auf Grund des zufälligen lokalen Zusammentreffens der Verehrungsstätten der heiligen Tiere mit dem Kultorte einer bestimmten Gottheit. Aus diesem Umstande erklärt sich der geringe, oft auch ganz fehlende Zusammenhang zwischen diesen Tieren und den Göttern, als deren Manifestationen sie auftreten. Wenn im folgenden dennoch bei Behandlung der einzelnen Tiere jedesmal die Gründe, die von den alten Autoren für die Heiligung jedes einzelnen Tieres mitgeteilt werden, ausführlich besprochen und abgewagen wurden, so geschah dies nur, weil ja jene Motivierungen zumeist auf die Spekulation der altägyptischen Priester zurückgehen, die jenen Zusammenhang zwischen den alten Tierdämonen und ihren Göttern herstellen wollten, mochte auch das ursprüngliche Motiv der Heiligung eines Tieres entweder nur sein Nutzen oder nur seine Schädlichkeit gewesen sein. Eine innigere und engere Verbindung scheint überhaupt nur zwischen dem seit

uralten Zeiten verehrten Falken und dem Sonnengotte Hor anzunehmen zu sein, was aber auch nur darauf zurückgehen dürfte, dass es zufälligerweise die Falkenstadt Hierakonpolis in Oberägypten war, die zum ersten Herrschersitz der einwandernden Aegypter erhoben wurde » (pp. 7-8).

[HOPFNER, THEODOR. Né en 1886. Docteur en philosophie de l'Université allemande de Prague. Professeur au gymnase de Prague. Principaux travaux : *Thomas Magister, Demetrios Triklinios, Manuel Moschopulos. Eine Studie über ihrer Sprachgebrauch in ihren Scholien zu Aischylos usw.* (1912) ; *Die Triklin. Scholien zu Sophokles' Elektra* (1913).]

* * *

Autre étude sur le culte des animaux chez les anciens Égyptiens.

Le même sujet a été traité, mais d'une façon moins étendue, par A. WIEDEMANN dans une brochure publiée en 1912 (*Der Tierkult der alten Aegypter*, Leipzig, HINRICHS, 32 pages). A. REINACH lui consacre précisément un article de compte rendu dans la *Revue d'ethnographie et de sociologie* de mars-avril 1914, p. 152. Il importe de rapporter ici ce que REINACH dit de la théorie proposée par WIEDEMANN :

« Dans ce nouvel exposé, destiné à la vulgarisation, il développe, sans références, une théorie qu'on peut résumer ainsi.

« Dans la population primitive de l'Égypte, toute africaine, comme dans la plupart des peuplades nègres, chaque clan vénère un totem animal ; on le voit figurer, sur des enseignes ou dans des petites chapelles, sur les vases et reliefs de la période de Négadah. A l'aube des temps historiques, l'Égypte est conquise par un peuple venu d'Orient ; beaucoup plus avancé, il a déjà des dieux anthropomorphes, chaque bande vénérant particulièrement l'un d'eux. Quand une bande s'établit au milieu d'une peuplade primitive, le dieu animal de celle-ci est subordonné au dieu anthropomorphisé des conquérants, d'abord comme attribut ou animal sacré ; peu à peu l'animal-dieu et le dieu anthropomorphe influent l'un sur l'autre, Anubis ne gardant que sa tête de chien tandis qu'Amon reçoit des cornes de bélier ; entre Osiris, qui est resté exclusivement humain, et Horus, qui s'est complètement fondu avec le faucon sacré d'Hiérakonpolis, première capitale des Pharaons horiens, il y aurait toute une série d'intermédiaires. Dans la belle époque pharaonique, le culte des grands dieux à forme humaine et à caractère cosmique, l'emporte. C'est quand sur-

Travaux récents. — SCIENCE DES RELIGIONS.

vinrent les désastres du début du premier millénaire que la confiance en eux se serait évanouie et que se serait développée à nouveau la croyance, restée vivace dans le peuple, en des dieux animaux ; la dynastie de Bubastis aurait fait la fortune de Bast, la déesse-chatte, et le culte des animaux aurait atteint son apogée sous les Saïtes. C'est l'époque où les Grecs commencèrent à connaître l'Égypte et c'est pourquoi cette zoolatrie put leur paraître si importante. A l'époque gréco-romaine enfin, se serait introduite la distinction entre l'animal-dieu, individu unique adoré dans un temple, et les animaux sacrés — ses congénères — auxquels on ne devait — et pas partout — que de la vénération.

« J'ai formulé ailleurs les objections qu'appelle cette dernière théorie, fondée sur un passage obscur de STRABON et que rien ne me paraît justifier (dans ma critique des idées de G. FOUCART, qui a développé cette vue, *Revue de synthèse historique*, 1914, p. 83). Le reste de la théorie esquissée par M. WIEDEMANN ne laisse pas que d'être spécieuse; par malheur elle pèche par la base : rien ne prouve cette venue d'Orient des Pharaons horiens munis de leurs dieux anthropomorphes. Et, si même on admet ce résidu de la vieille théorie des origines sémitiques de la civilisation égyptienne, *hor* ne désigne-t-il pas précisément le faucon en Arabie? » (p. 153).

***

La doctrine secrète des juifs.

On trouvera une contribution à l'étude de la doctrine secrète des juifs (Kabbale, Zohar) et à l'influence qu'elle a pu exercer sur les idées européennes du XVI[e] au XVIII[e] siècle, dans l'ouvrage de A. E. WAITE : *The secret doctrine in Israël. A study of the Zohar and its connections* (London, RIDER and Son, 1913, 330 pages). C'est aussi une contribution à l'histoire de la théosophie juive.

[WAITE, ARTHUR-EDWARD. A fait des études privées. Principaux travaux : *Strange houses of sleep* (1906); *The hidden church of the Holy Graal* (1908); *The book of ceremonial magic* (1911); *The secret tradition in freemasonry* (1911).]

***

Le rôle des individus dans l'introduction du Christianisme à Rome.

Différentes questions controversées concernant l'histoire, la chronologie, la littérature et les traditions de l'Église romaine au cours du I[er] siècle, sont exposées dans l'ouvrage de G. EDMUNDSON : *The Church in Rome in the first Century* (London, LONGMANS, GREEN et C[ie], 1913, XIII-296 pages, 7 sh. 6 d.).

Travaux récents. — SCIENCE DES RELIGIONS.

Le passage suivant concerne l'introduction du christianisme à Rome et montre l'importance de l'action des individus :

« In a city such as the Rome we have been describing it is not difficult to see a seed-plot ready prepared for the planting of a new religion like Christianity oriental in its origin, an outgrowth of Judaism, akin in so many points to the Mystery-Religions of Egypt and Asia Minor then so much in vogue, and bearing, as it did, in its ethical teaching so striking a resemblance to the moral code of the Stoics. That the message of the Gospel of Jesus Christ in some primitive form reached the banks of the Tiber very early there is, as I shall show later, good reason to believe, but of the when or how we know nothing directly. The converts at first would be almost certainly few in number and drawn from the humbler class of Jews. The new sect, if it were noticed at all by the authorities, would be regarded with contemptuous indifference as a variety of Judaism, and therefore sheltered by the privileges which Judaism, as a *religio licita* enjoyed. The only possible allusion in the first decade after the Crucifixion to the existence in Rome of a knowledge of Christian teaching is contained in a passage of SUETONIUS, « Life of CALIGULA », in which he tells of the performance before the Emperor of a play in which a certain *Laureolus*, who gives his name to the piece, is crucified upon the stage. Might there not be here a cruel parody upon the central theme of Christian preaching? Probably not, though such an exhibition is at any rate thoroughly illustrative of the spirit of mockery with which the idea of a crucified Saviour would be received.

« There is evidence, however, in the pages of the same historian, SUETONIUS, that almost exactly a decade after the aforesaid production of the *Laureolus* Christianity in Rome had already become a force sufficiently potent to draw down upon it the fanatical antagonism of the Jews. Tumults and disorders seem to have arisen in the Jewish quarter of the city in 50 A. D. of such a threatening character as to force the Government, in spite of its favourable inclination to the Jews, to take strong action...

« Among the Jews that were expelled were no doubt the chief leaders of the contending factions. Among these were AQUILA and PRISCILLA or PRISCA, of whom we read in the Acts of the Apostles that in consequence of CLAUDIUS' edict of banishment they had left Rome and taken up their abode at Corinth, and were there brought into personal contact with St. PAUL when in the summer of 51 A. D. He first visited that city.

« The intercourse which thus began was destined to be long-continued and intimate, and it was through this intercourse (such at least is my firm persuasion) that that eager desire to visit Rome, to which the Apostle gives such strong expression in his Epistle to the Romans some five or six years later, was first fanned into flame. Not without purpose did St. LUKE, who never wastes words, give such an elaborate description of this husband and wife upon their first entry on the stage of his history. Having departed from Athens, we read, PAUL came to Corinth and having met a certain Jew, by name AQUILA, a Pontian by birth, who had lately come from Italy, and PRISCILLA his wife, in consequence of the decree of CLAUDIUS that all the Jews should depart from Rome, betook himself to them, and because they were of the same trade he abode with them and wrought at his craft, for they were tent makers by trade. Here undoubtedly St. LUKE intended in the first place to give the reason for the strong bond of sympathy which at once sprang up between these two Asiatic Jews and fellow craftsmen. The description of AQUILA as a Jew does not mean that he was not a Christian. Had he and his wife required to be converted and baptised, it is almost impossible that so important a fact should not here have been mentioned. Compare the notice about Apollos, Acts XVIII 24-27. The Jews who were actually exiled by CLAUDIUS were no doubt the leaders of the contending factions, AQUILA and PRISCA having been in 50 A. D. as afterwards among the foremost of the Christian congregation. In the eyes of the Roman authorities, as has already been pointed out, Christianity was as yet simply a Jewish sect. The emphatic statement that AQUILA was a Jew applies, as the context shows not to his religion but to his race, and the separate mention of PRISCILLA without that epithet may be taken to imply, firstly, that she was not Jewish but Roman, and secondly that she was to play an independent role in the furtherance of St. PAUL's missionary work. Never indeed in the New Testament is the one name mentioned without the other, and in four out of the six places in which they occur the name of PRISCA or PRISCILLA stands first. From this fact the deduction has been made, and in my opinion rightly, that PRISCA was of more honourable position by birth than her husband, and that she possessed private means which she freely used in furthering the cause of the Gospel.

« I have spoken, not without good reason, of this intercourse which began in 51 A. D. at Corinth, as being long-continued

Travaux récents. — Science des religions.

and intimate. During the whole of his eighteen months, sojourn in that city St. Paul lived under their roof, and when he sailed from Cenchraea for Ephesus in the early spring of 53 A. D. Aquila and Prisca accompanied him. At Ephesus they took up their abode, and at once set about active missionnary work, while awaiting the Apostle's return some six months later. During this interval it was by their instrumentialitly that the eloquent and learned Apollos was instructed in the full Christian faith, and probably it was by their advice that he entered upon, what we know to have been, his fruitful ministry at Corinth. Throughout the two years and a quarter that St. Paul made Ephesus the centre of his labours, Aquila and Prisca resided there. Probably their house was as before the Apostle's home; in any case we know that it was a meeting-place in which the faithful gathered for worship, for in his First Epistle to the Corinthians which was written from Ephesus some time in the autumn of 55 A. D., St. Paul sends the salutations of Aquila and Priscilla and of the Church that is in their house. From these his close friends and fellow-workers, with whom he was for some five or six years in constant communication, St. Paul would therefore have ample opportunities for learning much about the condition of the Church in Rome, and this not only from Aquila and Prisca themselves but from other exiles and the many travellers and traders from the capital whom he must have met at their house, and who would bring with them the latest news as to the state of things in the Imperial City » (pp. 9-12).

[Edmunson, George. Né en 1848. Maître ès arts de l'Université d'Oxford. Pasteur. Chargé de missions d'études par le gouvernement anglais au sujet des arbitrages entre le Vénézuéla et l'Angleterre concernant la délimitation des frontières de la Guyane britannique et entre le Brésil et l'Angleterre concernant la même question. Principaux travaux : *Milton and Vondel, a curiosity of literature* (1885); *Archbishop Laud and his work* (1905); *Anglo-dutch rivalry in the first half of the 17th century* (1910). Article dans *English historical Review*, *Cambridge Modern history*, *Encyclopedia britannica*, etc.]

***

L'hérésie gnostique aux IIe et IIIe siècles.

E. de Faye, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, s'est donné pour tâche de « faire connaître les documents du gnosticisme chrétien, les classer dans l'ordre qui convient, en

tirer tout le parti possible, leur arracher ce qu'ils peuvent nous apprendre des hommes et des idées dont ils témoignent et reconstituer ainsi, dans la mesure où elle peut l'être, l'histoire de l'hérésie au IIe et au IIIe siècle » dans un ouvrage où il expose les résultats de ses recherches et intitulé *Gnostiques et gnosticisme. Étude critique des documents du gnosticisme chrétien aux IIe et IIIe siècles* (Paris, LEROUX, 1913, II-476 pages).

DE FAYE apprécie en ces termes le rôle joué par le gnosticisme, notamment au IIIe siècle :

« On étudie en général ce IIIe siècle à un point de vue exclusif. Ce qui intéresse l'historien dans cette période, c'est tout spécialement la lutte du christianisme et de l'Empire. C'est le siècle des plus formidables persécutions. Quoi de plus dramatique, que de voir DIOCLÉTIEN aux prises avec la religion du Christ, et celle-ci sortant victorieuse du combat ! D'autres voient surtout dans ce IIIe siècle le suprême épanouissement de la philosophie grecque. C'est le siècle de PLOTIN et du néoplatonisme. Pour d'autres enfin, c'est l'époque capitale où le christianisme se constitue définitivement. C'est le temps de SAINT-CYPRIEN et de l'organisation ecclésiastique ; c'est encore le temps d'ORIGÈNE et de l'avènement d'une grande théologie chrétienne. Le IIIe siècle a été tout cela et autre chose encore. Moins fécond, moins créateur peut-être que les deux siècles précédents, il a été une époque de luttes fort âpres d'où devait sortir l'avenir, et quel avenir !

On discerne dans ce siècle quatre grands facteurs qui rivalisent d'efforts pour s'emparer de l'hégémonie des esprits. Ce sont d'abord ces religions venues de l'Orient, dont M. JEAN RÉVILLE a été l'un des premiers à signaler l'importance au temps des Sévères. Mysticisme, besoins de purification et d'expiation, rêves de rédemption et d'union avec le principe divin, magisme, astrologie et superstitions diverses, ascétisme et libertinage rituel, tout s'y trouve. Personne ne conteste et n'ignore l'influence et la diffusion qu'ont eues ces religions, ces mystères, ces confréries cultuelles.

« La philosophie renouvelée par le génie de PLOTIN n'a guère eu moins d'influence. Celle-ci sans doute s'est d'abord exercée sur la jeunesse cultivée. Mais plus tard, avec PORPHYRE, avec JAMBLIQUE, le néoplatonisme se fait plus religieux et plus populaire. Il devient la plus grande force intellectuelle et morale du siècle. Il faudra que le christianisme, même triomphant, compte avec lui. Au moyen-âge, le néoplatonisme, autant et plus peut-être que l'aristotélisme, dominera la théologie chrétienne.

Travaux récents. — Science des religions.

« Qu'avons-nous parmi les chrétiens? D'abord le gnosticisme qui en est issu, mais qui en est maintenant partout séparé. C'est une sorte de mysticisme populaire à couleur chrétienne. Ses rites luxuriants et émouvants séduisent les âmes et soutirent à l'Église, et probablement au paganisme, soit populaire, soit philosophique, leurs forces vives. Il a exercé une sorte d'action souterraine sûrement fort étendue.

« Il y a enfin le christianisme. L'Église s'est prodigieusement accrue et développée au IIIe siècle. Elle achève son organisation à cette époque, et les cadres en sont si puissants qu'ils résistent à la fois aux assauts des persécuteurs, et à la poussée des apostats si nombreux dans les dernières persécutions. Elle possède en même temps, dans la personne d'Origène, un docteur capable de se mesurer avec les meilleurs esprits du temps, et dans son enseignement une doctrine qui pouvait réaliser avec la critique de Celse, la métaphysique de Valentin, et l'exégèse biblique de Marcion.

« Paganisme populaire, philosophie grecque, gnosticisme et christianisme sont encore au IIIe siècle sensiblement de force égale. Ce sont les puissances spirituelles qui dominent le temps. Il est certain qu'elles ont été en conflit les unes avec les autres. Nous ne connaissons encore qu'en partie cette bataille d'idées et d'influences. Nous voyons à peu près les luttes qu'a soutenues le christianisme. M. Carl Schmidt nous a révélé celles que le néoplatonisme a menées contre le gnosticisme. Mais il reste encore beaucoup à élucider dans ce domaine. Une étude approfondie et complète des rapports qui ont existé entre ces grandes forces morales et intellectuelles révèlerait un troisième siècle très différent de celui qu'on se représente. Il apparaîtrait comme un temps d'ardente mêlée ; on y verrait se préparer l'avenir dont Constantin n'a été que l'habile bénéficiaire. Cette histoire n'a pas encore été écrite. Nous osons espérer que notre étude toute documentaire du gnosticisme apportera quelques-uns des matériaux les plus importants dont aura besoin le futur historien du IIIe siècle » (pp. 464-466).

[De Faye, Eugène. Né en 1860. Maître ès arts de l'Université d'Aberdeen. Licencié et docteur en théologie. Maître de conférences et directeur à l'École des Hautes Études. Professeur à la Faculté de théologie libre de Paris. Principaux travaux : *Les apocalypses juives* (1892) ; *Clément d'Alexandrie* (1898) ; *Introduction à l'étude du gnosticisme* (1903); *Origine des églises de l'âge apostolique* (1909).]

* * *

Travaux récents.
—
SCIENCE DES RELIGIONS.
—
La religion hindoue comparée au Christianisme.

G. HOWELLS, directeur du Collège de Serampore (Bengale), est l'auteur d'une introduction à l'étude des éléments constitutifs de la pensée religieuse des Hindous et de ses rapports intrinsèques et historiques avec le Christianisme. Son ouvrage est intitulé *The Soul of India* (London, CLARKE et Cie, 1912, XIX-623 pages, 5 shillings). C'est un ouvrage de vulgarisation, non d'érudition. Toutefois, la partie relative à la comparaison entre la religion hindoue et le christianisme a été particulièrement développée par l'auteur, qui se place d'ailleurs au point de vue du missionnaire chrétien.

* * *

G. SIMON, missionnaire dans les Indes néerlandaises, a réuni les observations qu'il a pu faire sur la religion musulmane au cours de son séjour dans ces régions, sous la forme d'un volume intitulé *Islam und Christentum im Kampf um die Eroberung der animistischen Heidenwelt*, dont la 2e édition a paru en 1914 (Berlin, WARNECK, XII-348 pages, 10 marks). SIMON y expose notamment comment s'opère la conversion des Mahométans au christianisme, ce qui dans l'Évangile les attire, ce qui les repousse. L'ouvrage renferme aussi une partie historique concernant l'islamisation des primitifs et les causes qui l'ont facilitée; il décrit les forces attractives de l'Islam et la situation religieuse et morale des indigènes qui se convertissent à cette religion. Ce dernier point est particulièrement important, car la conversion amène des changements importants dans l'esprit des néophytes :

Action de l'islamisme sur la mentalité des indigènes des Indes néerlandaises.

« Ein völliger Umschwung im religiösen Leben des Heidenmohammedaners vollzieht sich, ein Neues tritt in seine Seele ; etwas, was ihm bisher unbekannt war und doch je länger je schärfer sein ganzes religiöses Leben kennzeichnet : *Der Heidenmohammedaner wird fanatisch.* Es handelt sich für uns darum, die Grundrichtung der mohammedanischen Religiösität festzustellen. Diese zielt auf Erregung des Fanatismus ab. Dieser schlummert vielleicht im Augenblick noch, weil es an Zündstoff fehlt, oder weil eine allgemeine Gleichgültigkeit in religiösen Dingen das Volk eingeschläfert hat; der Eingeborene mag ihn, veranlasst durch wirklich gute Behandlung von Europäern, im Blick auf die völlige Unmöglichkeit, die fanatischen Ziele jemals in die Tat umsetzen zu können, absichtlich zurückhalten, vorhanden ist er immer. Basis und Ziel der mohammedanischen Religiosität ist

der Fanatismus. Das Frömmigkeitsideal, dem man nachjagt, ist der fromme Fanatismus.

« Das ist überraschend. Denn der Fanatismus ist wenigstens den indonesischen Völkern von Haus aus absolut fremd. Hier stehen wir plötzlich vor einem *novum* in der Gedankenwelt des Heidenmohammedaners, das wir erklären müssen. Der Animist vertritt jedem Andersgläubigen gegenüber das Prinzip *Laisser faire, laisser aller!* Der Chinese räuchert seinen Bildern, der Mohammedaner verehrt seinen *Nabi* (Propheten) der Christ feiert seinen Sonntag. Er denkt nicht daran, die Gebote der Ahnen seines Volkes einem anderen Volke aufzudrängen. Aber Leute, die gestern noch ganz vergnügt Schweinefleisch assen und heute zum Islam übergetreten sind, ohne eine andere vorausgehende Unterweisung als die gelegentlichen Gespräche mit dem mohammedanischen Hausierer, verspotten morgen ihre Landsleute wegen ihres Schweinefleischgenusses. Leute, die uns gestern noch freundlich grüssten, gehen heute stolz und finster an uns vorüber, weil sie inzwischen auf dem Gebetzplatz am Fluss die feierliche Weihe mit Zitronensaft erhalten haben. Der Hass gegen alle Andersgläubigen ist anscheinend ein wesentlicher Bestandteil des Neuen, das die Seele des jungen Moslem in sich aufgenommen hat » (pp. 165-166).

« Dass der Fanatismus bei Uebergetretenen sich so rasch zeigt, erklärt sich zum Teil daraus, dass ja die Bekehrung der Eingeborenen zum Islam durchaus nicht so plötzlich vor sich geht, wie wir uns das gewöhnlich denken. Es haben manchmal jahrhundertelange Berührungen mit den Mohammedanern stattgefunden, z. B. mit den mohammedanischen Händlern an den Küsten. Aber auch da, wo die Berührungen erst jüngeren Datums sind, sind vor den Bekehrungen doch schon viele mohammedanische Gedanken ins Volk durchgesickert. Die Sprüche der heidnischen Zauberer atmen oft schon mohammedanischen Geist, selbst Frauen trifft man im Innern Sumatras, die schon von dem *Nabi* (Propheten) wissen. Gewiss, der Eingeborene tritt oft ohne jede Unterweisung in den Islam ein ; aber der Neubekehrte hat stetsschon ein bedeutendes Quantum islamischer Gedanken in sich aufgenommen, wenn er sich endlich Moslem nennt, was er im Herzen längst ist. Zu diesen Gedanken gehört auch der Fanatismus. Dieser so auffallende Fanatismus sollte uns davor bewahren, von einer oberflächlichen Mohammedanisierung dieser Völker zu reden. Denn gerade an ihm können wir abschätzen, wie weit der Islamisierungs-

Travaux récents.
—
SCIENCE DES RELIGIONS.

prozess schon vorgedrungen ist. Denn der Fanatismus der indonesischen Mohammedaner ist nur eine Einzelerscheinung aus der gesamten Umgestaltung des Denkens der Indonesier durch den Islam, und zwar ist er die notwendige Konsequenz der moslemischen Gottes- und Jenseitsvorstellung.

« Der heidnische Gott war nur Nationalgott, freilich als Weltschöpfer musste er ja eigentlich Universalgott sein; allein diese Konsequenz hat der Heide aus dem Glauben an die Weltschöpfung nie gezogen Der islamische Gott aber macht auf universale Herrschaft Anspruch. Wer dem widerspricht, wer also nicht den Islam annimmt, ist ein Aufrührer gegen Gott. Gott verfolgt ihn mit glühendem Hass. Der heidnische Nationalgott kümmert sich um den Glauben anderer Nationen ebensowenig wie der Heide. Der Gott des Islam aber ist furchtbar in seinem Grimm gegen die Ungläubigen; und wer Gottes Feind ist, ist auch des Gläubigen Feind. Der mohammedanische Gott weiss nichts von der Rettung des Sünders, weder Umkehr des Menschen gibt es, noch Annahme von seiten Gottes, sondern nur Unterwerfung. Wer sich nicht beugt, den trifft Gottes unversöhnlicher Hass. Hass und Gewalt sind göttliche Tugenden. Leider erlauben die Zeitverhältnisse es dem Moslem nicht, diesem Hass auch durch die Tat Ausdruck zu geben. Heilige Kriege sind nicht möglich, Aufstände sind hoffnungslos; aber es kann doch wenigstens jeder in seinem Herzen den Ungläubigen hassen. Der Fanatismus ist der heilige Krieg, den jeder treue Moslem im innersten Herzen ungehindert führt. Mehr kann man ja leider vorläufig nicht tun. Man erfüllt aber doch wenigstens seine Verpflichtung zum Krieg, wenn man treu ist im Hass gegen die Andersgläubigen » (pp. 167-168).

[SIMON, GOTTFRIED. Né en 1870. A fait des études de théologie évangélique aux universités de Halle, Bonn et Greifswald. Missionnaire à Sumatra. Professeur à l'école de théologie de Bethel depuis 1912. A publié de nombreux articles dans des recueils spéciaux et notamment dans *The Moslem World*, au sujet de la diffusion actuelle de l'islamisme.]

* * *

Un cas d'introduction d'un culte nouveau chez certains primitifs.

Un exemple intéressant d'emprunt concernant des pratiques magiques et religieuses a été exposé par P. RADIN dans le *Journal of religious Psychology* de janvier 1914 : « A sketch of the peyote cult of the Winnebago : a study in borrowing ». Il s'agit de savoir

comment et sous quelle forme le culte du « peyote » (espècc de cactus) a été introduit chez les Winnebago et comment il a été reçu. On sait que c'est un indien du nom de J. RAVE qui a fait connaître ce culte à sa tribu. Des éléments chrétiens s'y sont également associés.

RADIN examine ensuite comment ce culte s'est répandu, l'attitude des « conservateurs » à son égard, la portée de ce culte au point de vue de la religion, les rapports qu'il a avec la culture des Winnebago.

« The peyote was introduced among the Winnebago by JOHN RAVE, a prominent member of the Bear clan, He was in the habit of traveling a good deal, but had on earlier occasions paid little attention to the peyote. On the particular visit which resulted in his first eating the peyote, he was, he informed me, in a most distressed and unhappy condition of mind, owing to the death of his wife and children. He left Winnebago with the intention of staying away as long as possible from the scenes associated with his loss.

« RAVE's account of how he first ate peyote tells us nothing of what induced him to do so. When I put the question to him, he answered that it was only because of repeated requests. As soon as the effects of the peyote began to manifest themselves, he repented of his action, for he began to have visions of horrible creatures pursuing him, springing upon him from all directions. Finally, during a particularly harrowing experience, in which he thought he was being pursued by a horrible monster, he suddenly came to the realization that the peyote might be causing these visions. He shouted out :

« Ah ! Perhaps it is you, peyote, who are doing this to me.
« Help me, grandfather (*i. e.*, the medecine). I should have known
« that it was you from the very beginning. As long as the world
« exists I shall use you (*i. e.*, make offerings to you). »

« The following night RAVE at e more peyote, and in the middle
« of the night he saw God, up above. « Father ! » he cried, « have
« mercy upon me. Let we know what sins I have committed.
« Let me know all the evil I have done. I am trying to pray to
« you, God, and to you, Son of God. Help me. Let me know
« what this religion is. Help me, peyote—grandfather... » Then
(he goes on to say) :

« I saw the morning star, and it was good to look upon. Then
« I knew that I had merely been scared. Now I became happy.
« Day appeared—so perfect a day that nothing was invisible, and

« I suddenly thought of my people at home. Then it seemed to « me that my home was quite close. From the window I could « see my children. My wife came and stood outside the door of « our house. I saw her and all my relatives. They were getting « along well. Ah! Peyote, you are holy. All that is connected « with you I would like to know; for now I first realize what « holiness is... Would to God some of the other Winnebagoes « knew this religion likewise. »

« To judge from Rave's words, his first belief in the peyote had nothing of the nature of a conversion to a new religion. It seems to have been similar to the average Winnebago attitude toward a medicinal herb obtained either as a gift or through purchase. There is only one new note—stimulation by a narcortic.

« Rave goes on to say that the peyote cured him of a disease with which he had been afflicted for a long time, and that he begged his wife, who was afflicted with the same disease, to eat it. When she finally consented, he painted her face, took the rattle, and sang peyote songs while she ate peyote. Thus he cured her. Rave's attitude throughout, both from his own testimony and from that of others, seems to have been practically the old attitude of a Winnebago shaman. According to some informants, he even offered tobacco to the peyote before using it.

« We have, then, at the beginning, apparently the introduction of only one new element,—the peyote; with possibly a few Christian teachings. Everything else seems to be typically Winnebago, and in consonance with their shamanistic practices. On the whole, the extension of the Winnebago cultural background seems to have been so instantaneous that as far as the specific cultural traits of the Winnebago are concerned, there was no introduction of a new element. This view does not, of course, interfere in the least with the fact that to the Winnebago themselves the presence of the peyote represented the introduction of a new element.

« The elaboration of the peyote practices at Rave's hands is the most difficult problem to trace, on account of lack of data. His attitude toward the old Winnebago life was certainly passive and unantagonistic for some time. Then it changed to one of violent hatred and antagonism. Why, and under what circumstances this took place, I do not know. It seems idle to speculate upon the specific causes. It probably represented the interaction of many elements, the hostility of the tribe, the drawing of issues sharply around certain points, and the gradual assumption on the part of

Travaux récents. — Science des religions.

Rave of the rôle of a prophet who had solved the problem of the adjustment of the Winnebago to the surrouding white civilization. Into this question I do not wish to go at length, for to me it seems a modern by-product. Howewer, with regard to the development of a passive into a hostile attitude toward one's own culture, it might be suggestive to point out that a similar phenomenon has occurred very frequently in the history of religious reforms of Enropean civilization. The problem belongs, however, more properly to the study of the changes within the same culture, even altgough the initial stimulus for the change came from without.

« Whatever were the causes, Rave's attitude toward the old Winnebago past was momentous.

« It was apparently at a time when this hostility was at its height that a new convert, Albert Hensley, revolutionized the entire cult by introducing the reading of the Bible and positing the dogma that the peyote opened the Bible to the understanding of the people; and by adding a number of Christian practices, such as, perhaps, the interpretation of giving public testimony and Bible interpretation. He too had been in Oklahoma for a long time. He brought with him many peyote sangs, generally in other languages, and dealing with Christian ideas, upon which subsequently Winnebago songs were modeled. He introduced likewise either baptism itself, or an interpretation of baptism, and induced Rave to attempt a union with the Cristian church. He seems to have been the only prominent man connected with the peyote who, to my knowledge, was subject to epileptic fits. He had the most glorious visions of Heaven and Hell while in his trance; and these he expounded afterwards in terms of Revelation and the mystical portions of the New Testament » (pp. 8-10).

* * *

Sommaire bibliographique

Bréhier, E. — Philosophie et mythe. (*Revue de métaphysique et de morale*, mai 1914.)

De Gaultier, J. — Sous quelles conditions le mysticisme est légitime. (*Revue philosophique*, mai 1914.)

Loisy, A. — Le régime du sacrifice dans les différentes religions. (*Revue bleue*, 7 février 1914.)

Bing, J. — Germanische Religion der älteren Bronzezeit. (*Mannus*, Bd. 6, H. 1-2, 1914.)

Soederbloem, N. — Wissenschaftliche Erforschung und religiöse Beurteilung des primitiven Heidentums. (*Deutsch-Evangelische Blätter*, April 1914.)

Shakespear, J. — The religion of Manipur. (*Folk-Lore*, December 1914.)

Travaux récents.

SCIENCE DES RELIGIONS.

Czaplicka, M. A. — The influence of environment upon the religious ideas and practices of the aborigenes of Northern Asia. (*Folk-Lore*, March 1914.)

Mansion, J. — Les origines du christianisme chez les Goths. (*Analecta Bollandiana*, 33, 1, 1914.)

Science du langage.

SCIENCE DU LANGAGE. — Le problème de la parenté des langues.

On a adopté successivement plusieurs systèmes de classement des langues connues. Le classement généalogique, qui fait remonter différents groupes linguistiques à une langue commune, semble être le plus rationnel. MEILLET en fait la vérification dans un article de *Scientia* de mai 1914 (« Le problème de la parenté des langues ») et conclut en ce sens que *la parenté des langues est une chose précise, mais pour l'historien du langage ce n'est qu'un instrument provisoire à l'aide duquel il pourra un jour pousser plus avant l'étude de la généalogie linguistique* :

« Il n'y a pas de raison de croire que certaines langues communes d'où sortent les grandes familles établies ne sont pas, à leur tour, des transformations d'une même langue plus ancienne. On peut imaginer, par exemple, que l'indo-européen, le sémitique (qui est apparenté au hamitique), le caucasique du sud et le finno-ougrien sortiraient d'une même langue plus ancienne; il a déjà été signalé des concordances entre l'indo-européen et le sémitique, entre l'indo-européen et le finno-ougrien, entre le caucasique du sud et le sémitique. Mais beaucoup de ces concordances ne concernent que le vocabulaire et ne sauraient passer pour probantes; celles qui concernent la grammaire sont peu nettes et peu nombreuses. La preuve n'est pas faite; elle ne pourrait du reste être acquise que le jour où la grammaire comparée du sémitique et du hamitique sera constituée, ainsi que celle du caucasique du sud dont il ne faut peut-être pas séparer les langues caucasiques du nord, lesquelles sont très variées; il faudrait tenir compte des langues d'Asie-Mineure, du lycien qu'on ne comprend pas, du hittite qu'on n'a pas encore déchiffré, ou de langues plus lointaines comme l'élamite. Il se pose là de grands problèmes, dont la solution n'est pas désespérée. Mais on a souvent eu le tort, dans les derniers temps, de vouloir les résoudre avant d'avoir fait les travaux préparatoires nécessaires. Tant que la grammaire comparée du hamitique et celle du caucasique seront à peine esquissées, tant

Travaux récents. — Science du langage.

que, par suite, la position exacte du sémitique sera inconnue, il sera prématuré de vouloir relier le sémitique à l'indo-européen.

« Mais les meilleurs linguistes feront œuvre vaine s'ils s'attaquent directement à des langues trop différentes, on pourra peut-être rapprocher un jour les grammaires comparées de l'indo-européen, du sémitique, du hamitique, du caucasique, du finno-ougrien; il y a là une hypothèse qu'on pourra essayer de vérifier quand les travaux préparatoires suffisants seront faits. Mais il serait vain de vouloir comparer aujourd'hui le latin, l'hébreu et le géorgien. Tout essai de ce genre est une faute évidente contre la méthode.

« La classification généalogique des langues est, on le voit, chose différente des classifications biologiques. Les biologistes rapprochent des êtres qui ont des structures anatomiques analogues et où au moins le commencement du développement de chaque individu depuis la cellule initiale est comparable, donc des êtres qui, dans leur développement individuel, offrent actuellement des caractères communs, alors même que, à l'état adulte, leur aspect extérieur et les fonctions remplies par certains de leurs organes diffèrent le plus. Il est possible, et l'on admet en général, que les êtres qui sont ainsi rangés dans une même classe sortent d'un même ancêtre ou d'ancêtres exactement semblables; mais cette hypothèse, qui explique les ressemblances constatées, n'est pas le principe de la classification, bien que les biologistes tendent de plus en plus à tenir compte de la façon dont ont évolué les êtres qu'ils étudient et qu'ils classent. Pour le linguiste, au contraire, seul le fait historique de la continuité entre une langue ancienne et des langues postérieures entre en considération. En l'état présent des choses, l'anglais et le russe sont deux langues de type absolument distinct, et c'est à peine si l'on y peut discerner quelques éléments de vocabulaire semblables; cela n'empêche pas que ce soient deux langues indo-européennes; la preuve résulte de ce que l'anglais moderne continue le vieil anglais et le russe moderne, le vieux russe; or, le rapprochement du vieil anglais et du vieux russe est démontrable directement, et surtout il est facile de prouver que le groupe germanique dont l'anglais fait partie et le groupe slave dont le russe est l'un des représentants, sont tous deux des formes prises par la langue indo-européenne commune. Tant que deux langues de même famille subsistent, leur appartenance à cette famille ne saurait subir un changement quelles que soient les transformations subies, et même si les altérations inter-

venues ne laissent subsister aucune trace de la commune origine des deux idiomes.

Travaux récents. — Science du langage.

« La détermination de la famille à laquelle appartient une langue est une donnée indispensable à fixer pour faire l'histoire de cette langue. Mais, cette donnée une fois acquise, il reste à déterminer tout le détail des changements intervenus et à reconnaître les influences subies. Ces changements et ces influences sont souvent pour beaucoup plus que la langue initiale dans le résultat final. La notion de parenté de langues est chose précise ; mais elle n'est que l'une des données avec lesquelles opère l'historien du langage » (pp. 423-425).

[Meillet, P. J. A. — Voir *Bulletin* nº 15, « Archives » nº 235.]

* * *

Valeur sentimentale qu'acquièrent les mots dans les communautés religieuses.

Dans des circonstances déterminées, les mots peuvent acquérir une valeur sentimentale qui restreint leur emploi, en ce sens qu'ils ne peuvent faire appel aux sensations ou aux idées dont ils se sont ainsi entourés que dans un milieu particulier ou dans des circonstances très spéciales. Le phénomène se vérifie notamment en matière religieuse. C'est ce que le pasteur Dr W. Staehlin montre dans un article de l'*Archiv für Religionspsychologie* (1914, p. 117) intitulé : « Experimentelle Untersuchungen über Sprachpsychologie ». Staehlin a voulu voir s'il était possible de constater de quelle manière des phrases ou des groupes de phrases de contenu religieux sont reçues et comprises, quels sont les éléments qui facilitent ou retardent cette compréhension, ce qui en reste dans la mémoire, comment les expressions imagées (symboles, paraboles) sont comprises et comment elles agissent, à quoi s'attachent les sensations les plus profondes, etc. Il s'est servi à cet effet de la méthode expérimentale et il expose en détail le processus de son enquête.

Le passage suivant concerne précisément la valeur sentimentale qu'acquièrent les mots dans les communautés religieuses :

« Diese Ergebnisse, die gerade hier durch eine besonders grosse Zahl übereinstimmender Beobachtungen gestützt werden, sind nun in verschiedener Hinsicht *für die Religionswissenschaft und für die religiöse Wirksamkeit von einiger Bedeutung.* Sie zeigen vor allem den ausserordentlichen Anteil, welchen der *Gefühlswert der Wörter* an der Sprache einer bestimmten religiösen Gemeinschaft hat. Denn die Gemeinsamkeit der Gefühls-

erlebnisse, die unsere Protokolle zeigen, entspricht viel besser den tatsächlichen und normalen Voraussetzungen einer religiösen Rede, als wenn unsere Versuchspersonen sehr verschiedenen religiösen Typen angehört hätten. Der Prediger kann und muss bei der Gemeinde, an die er sich wendet, eine gleichmässige Gefühls-Reaktion auf die Ausdrücke, deren er sich bedient, voraussetzen. Es wäre leicht, eine Liste von Wörtern zusammenzustellen, die in dem Rahmen einer katholischen Predigt einen ganz anderen Gefühlston haben als in einer protestantischen. Ja, die Gemeinsamkeit in bezug auf den Gefühlston der Wörter scheint geradezu ein wesentliches Merkmal der religiösen Gemeinschaft überhaupt zu sein. Man hat unter dem Einfluss des alten Intellektualismus meistens den begrifflichen Inhalt der religiösen Termini auf Kosten ihres Gefühlstons überschätzt. Die religiöse Sprache des Neuen Testaments z. B. hat nicht in erster Linie einigen Wörtern eine *Bedeutung* gegeben, die sie vorher nicht hatten, sondern sie hat ihnen vor allem einen ganz neuen Gefühlswert verliehen, und das Echo, das diese Wörter nun im Gemüt weckten, war ein starkes Band der jungen Gemeinschaft; auf der anderen Seite wäre es unbedingt nötig, zu wissen, was für einen Gefühlswert die Ausdrücke, mit denen die ersten Prediger des Christentums ihre Sache an die Menschen heranbrachten, etwa schon vorher in den verschiedenen religiösen oder anderen Gemeinschaften besassen; ohne dass wir diesen Gefühlswert der Wörter kennen, wissen wir eigentlich nicht, was die Wörter *bedeuten*, und entbehren eine unentbehrliche Voraussetzung einer fruchtbaren Exegese. In der Sprache der deutschen Mystiker hatten Wörter einen sehr lebhaften Gefühlston, bei denen wir ihn heute, obwohl wir das Wort in einer nicht wesentlich verschiedenen *Bedeutung* gebrauchen, gar nicht mehr leicht nachempfinden können. Bei den kirchlichen Streitigkeiten unserer Tage spielt der verschiedene Gefühlswert, den hier und dort die gleichen Wörter haben, eine oft verhängnisvolle Rolle; hier hat ein Ausdruck, der den einen heilig ist, für die anderen diesen Klang verloren; dort gewinnen für einen bestimmten Kreis Redeweisen einen ehrwürdigen Charakter, mit denen die anderen gar nichts anfangen können. Denn die Gefühlswerte der Wörter befinden sich in einer fortgesetzten Wandlung (um nur hier einmal ein Beispiel zu nennen : *Jüngling!*), freilich in einer Wandlung, die sich sehr langsam und für den einzelnen kaum merklich vollzieht.

« Denn der stark konservative Zug dieser Gefühlswerte war die andere Seite unserer Beobachtungen. Dieses Ergebnis verdient

Travaux récents. — Science du langage.

um so mehr Beachtung, als unsere Versuchspersonen fast durchweg von jeder Sympathie mit einem Stil, der die ausgiebige Verwendung stark gefühlswertiger Wörter und einer traditionnellen Redeweise liebt, vollkommen frei sind, und in ihrer Denkweise eher nach der intellektuellen, wissenschaftlichen Seite hin tendieren. Wenn es trotzdem so war, dass immer die bekannten Bilder am besten gefielen, die bekannten Gedanken am leichtesten auf das Ich bezogen wurden, die bekannten Wörter die lebhaftesten Gefühle wachreifen, so muss doch wohl hierin eine allgemeine Gezetzmassigkeit der religiösen Sprache sich bekunden. Darin liegt vor allem die denkbar schärfste Kritik jener religiösen Schriftsteller, die sich einbilden, dass unerhörte neue Wörter oder Wortverbindungen auch unerhörte Erlebnisse hervorrufen oder garantieren müssten. Wichtiger ist der positive Beitrag zu einer Psychologie der Erbauung. Ein ganz wesentliches Moment der Erbauung ist die Freude an den alten gefühlsschweren Wörtern, an dem Wiedererkennen der eigenen Gedanken, die gefühlsbetonte Erinnerung an das Bekannte. Nur ganz ausgesprochene Intellektualisten vermögen wohl mit Genuss und Gewinn religiöse Rede zu hören oder zu lesen, in der die vertrauten Klänge fehlen. Man hat so oft — und mit viel Recht — über die *Sprache Kanaans*, deren sich manche Prediger befleissigten, geklagt; aber wenn man sich über die Wirkung, die sie doch immer wieder auf sehr viele Menschen ausübte, als über etwas ganz Unbegreifliches gewundert hat, so übersah man, welche Rolle der Gefühlswert der bekannten Wörter, überhaupt des Bekannten, bei der Auffassung und Aneignung der religiösen Sprache spielt. » (pp. 192-194).

* * *

Le vocabulaire connu des enfants.

The pedagogical Seminary, de mars 1914, renferme deux articles relatifs au vocabulaire connu des enfants : celui de W. Boyd : « The development of a child's vocabulary » et celui de A. Bush : « The vocabulary of a three-year-old girl ». Bush fait précéder son travail des considérations suivantes :

« This vocabulary is offered as a contribution to the data for the growing science of psychogenetics. Just such additions to the present isolated groups of observations will, in time, provide sufficient material for reliable averages and generalizations. The existent state of our knowledge of psychogenetics is such that tentative conclusions only may be justly drawn. In but a few cases have careful, scientific observations been made of the daily

life of a child; yet by such a daily record, only, can trustworthy data be secured. A model of such work is Preyer's.

« Studies of children's vocabularies are scattering and few; moreover, such studies must necessarily show considerable variation, because of parental proclivities; they will probably show, also, a record considerably above a normal average inasmuch as the studies will usually be made by parents having studious habits, — mental conditions inevitably reflected in the vocabularies of the children. Few such studies will be obtained from children of the lower middle classes, or those below, as the parents have not the leisure, patience or inclination necessary for compiling vocabularies. Even among those more favored of fortune, the necessary assiduity is too often lacking. Such vocabularies as appear should, therefore, be accompanied by brief histories of the child, its environment, and its parentage. These will serve to check undue estimates as to reasonable averages, or erroneous deductions as to possible demands of other children.

« The child, B, was conceived in religiously-intense philoprogenitiveness, nurtured antenatally with thoughtfulness and care, and trained since birth with that form of love that endeavors to always place childhood welfare over and above parental comfort and selfishness. At the age of three months, because of inadequate nourishment, the child was transferred, much to the mother's disappointment, from the breast to the bottle, her diet becoming then cow's milk modified, at first, by percentage solutions, later, by dextrinized flour. Her first year was spent in a suburb of Boston very much under the personal attention of both parents. Her second and third years were spent in a beautiful city in northern Vermont. During most of this time she has had very few playmates, losing thereby somewhat of social development, but gaining greatly in comparative freedom from interfering crosscurrents. In the past six months her social life has greatly broadened bringing with it much good, and some ill. She is now, at the age of tree years, a sweet winsome little girl, happy of disposition, very loving and lovable, strong and well of body (having had no illness since birth more severe than bowel disturbances and *colds*); keen and bright of mind, quick to comprehend and eager to learn.

« The parents were both over thirty at the date of the child's conception. Both are of the brunette type, the mother being slightly the darker. Both were born of middle-class parents, and both have improved their inheritance. Dispositions congenial.

Travaux récents. — Science du langage.

« The mother is a normal-school graduate (Mass.), with six year's successful experience as a teacher in the grade schools. She is a lover of nature and the great outdoors, a theoretical suffragist, a woman of high ideals, and a devoted wife and mother.

« The father, who is also the child's chum, had as a boy left the factory after six years discontent as a day laborer. Fitting himself for college he later took up the study of medecine, became a practitioner for four years, then an all-time teacher. He is a lover of music and fine literature, a scientific dreamer, an agnostic in philosophy, and an insurgent in pedagogy and politics » (pp. 125-126).

« It must not be understood that the present vocabulary comprises all the words the child makes use of, but simply those which for the child have a *definite connotation capable of being again intelligently used in some other relationship*. She knows, for instance, a considerable number of musical rhymes which she repeats with an evident appreciation of the cadence and rhythm; but in these rhytmes occur many words which for her have little or no meaning; and these words have not been included in the list. There are also not included a considerable number of original sounds which, though presumably expressing something to her, yet obviously are not recognized by grammarians. Some original compounds, likewise, though connoting understanding as, for example, *ungarter my stokings*, or *I do not wish to go to bed mylone*, are necessarily not included. Some words represent unfortunate contributions from other children, as, for example, *slap* and *kick*, — words she has never heard in her home, and words whose meaning she has never personally experienced except in association this summer with neighboring children. (It is believed that much of this child's sweetness of manner may well be ascribed to the entire absence in her home life of the brutalizing influence of personal violence » (p. 127).

* * *

L'opinion des anciens sur les hiéroglyphes.

L'Égypte, ses institutions et ses usages ont fortement préoccupé l'esprit des peuples de l'antiquité classique. Ils ont notamment attribué aux Égyptiens l'invention de l'écriture. P. Marestaing, élève diplômé de l'École pratique des hautes-études, a exposé l'attitude des anciens vis-à-vis de ce problème dans un ouvrage intitulé : *Les écritures égyptiennes et l'antiquité classique* (Paris, Geuthner, 1913, 143 pages, 7 fr. 50). En général, ils se bornèrent à considérer l'aspect extérieur des hiéroglyphes.

Travaux récents. — Science du langage.

« Quelques-uns cependant allèrent plus loin et tentèrent d'en expliquer le mécanisme. Ils cherchèrent à pénétrer le système hiéroglyphique, et le firent à plusieurs reprises ; mais, chaque fois, de la même manière.

« A notre avis, toute leur pensée se trouve, on ne peut mieux résumée dans le passage suivant d'Apulée : « Là, après avoir « procédé à l'ouverture du temple suivant le rite accoutumé et « accompli le sacrifice du matin, le prêtre tire de la cachette la « plus mystérieuse du sanctuaire des livres écrits en signes « inintelligibles. Ces signes, qui resserrent en peu d'espace l'ex- « pression de la pensée, soit par des figures d'animaux, soit par « des nœuds, soit par des caractères entortillés de roues... »

« En un mot, ces dessins, qui représentent soit des parties de corps vivants, soit des nœuds et autres objets, constituent une écriture idéographique et symbolique, mais nullement phonétique.

« Personne, dans l'antiquité, sauf Clément d'Alexandrie, n'a émis une autre opinion : les hiéroglyphes expriment des idées et non des sons. Sur ce point, aucun doute : les exemples que nous trouvons épars çà et là confirment cette théorie. Pour en citer quelques-uns, on peut rappeler que, d'après Diodore de Sicile (I, 55), le phallus est le symbole du courage et l'organe féminin de la lâcheté. Plutarque veut que l'enfant rende l'idée de la vie, et le vieillard celle de la mort.

« La part de vérité que contiennent ces opinions explique leur étonnante fortune. Il est exact, en effet, que certains hiéroglyphes possèdent une valeur idéographique : tel est le cas des signes symboliques et des déterminatifs. Néanmoins, on exagéra singulièrement leurs rôles en ne voulant voir, dans les hiéroglyphes, que des signes de cette nature » (pp. 16-17).

* * *

Le déchiffrement des inscriptions étrusques.

J. Martha a cherché à déchiffrer les inscriptions étrusques que nous possédons en grand nombre, en se basant sur une parenté éventuelle entre la langue étrusque et les langues finno-ougriennes. Il expose les résultats de ses études dans son ouvrage intitulé *La langue étrusque* (Paris, Leroux, 1913, 495 pages, 20 francs). On trouvera une critique de ce livre dans la *Revue archéologique* de mars-avril 1914, p. 263.]

[Martha, Joseph Jules. Né en 1853. Élève de l'École normale supérieure. Docteur ès lettres. Membre de l'École archéologique de

Rome (1876); Membre de l'École française d'Athènes (1877-1879); Maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier, de Dijon, de Lyon et de Paris. Professeur à la Sorbonne. Principaux travaux : *Les sacerdoces athéniens* (1882); *L'archéologie étrusque et romaine* (1884); *L'Art étrusque* (1889); édition du *Brutus* de Cicéron, 1892, etc.]

Travaux récents.
—
SCIENCE DU LANGAGE.

* * *

Interprétation des noms propres anglais.

« E WEEKLEY, professeur à l'Université de Nottingham, a tenté de vulgariser les connaissances acquises en matière d'interprétation des noms propres anglais, dans son récent ouvrage : *The Romance of names* (London, MURRAY, 1914, 250 pages, 3 sh. 6 p.). Cet ouvrage comprend vingt-trois chapitres :

I. Of surnames in general. — II. A medieval roll. — III. Spelling and sound. — IV. Brown, Jones and Robinson. — V. The absorption of forreign names. — VI. Tom, Dick and Harry. — VII. Goderic and Godiva. — VIII. Paladins and Heroes. — IX. The Bible and the Calendar. — X. Metronymics. — XI. Local surnames. — XII. Spot names. — XIII. The haunts of man. — XIV. Norman blood. — XV. Of occupative names. — XVI. A specimen problem. — XVII. The canterbury pilgrims. — XVIII. Trades and crafts. — XIX. Hodge and his friends. — XX. Official and domestic. — XXI. Of nicknames in general. — XXII. Adjectival nicknames. — XXIII. Bird beasts, and fishes.

* * *

La préciosité en Allemagne au XVIIe siècle.

On sait que la langue littéraire allemande du XVIIe siècle est caractérisée par une recherche particulière dans l'expression, une « préciosité » due à des influences étrangères, notamment à des influences italiennes et françaises et qui se manifeste par un véritable abus de mots étrangers. F. SCHRAMM étudie l'origine et l'emploi d'un certain nombre de ces mots dans un supplément à la revue *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* intitulé « Schlagworte der Alamodezeit » (Strasbourg, TRÜBNER, 1914, 120 pages, 7 mark). Ce sont : Alamode, Mode, Cavalier, Monsieur, Galon, Dame, Mätresse, Compliment, Baselman, Favor, Reputation.

* * *

Travaux récents.
—
SCIENCE DU LANGAGE.
—
Sommaire bibliographique.

Vinson, J. — La dérivation verbale. Les voix, les modes, les temps (cours de linguistique). (*Revue anthropologique*, mai 1914.)

Bertoni, G. — L'elemento germanico nella lingua italiana. (Genova, Formiggini, 1914, 10 L.)

Jud, J. — Probleme der altromanischen Wortgeographie. (*Z. für romanische Philologie*, 38, 1, 1914.)

Gates, W. E. — Concepts linguistiques dans l'Amérique ancienne. (*XIVe Congrès int. d'anthrop. et d'archéologie préhist.*, t. II, Genève, 1912.)

Stuebe, Dr. — Die Schriftdenkmäler der Hei-Haia. (*Archiv für Schriftkunde*, H. 1, 1914.)

Hommel, Dr. — Die Anordnung unseres Alphabets. (*Archiv für Schriftkunde*, H. 1, 1914.)

Krabbo. — Deutsche Schrift und lateinische Schrift. (*Archiv für Schriftkunde*, H. 1, 1914.)

von Lichtenberg. — Ursprung und Alter der Buchstabenschrift. (*Archiv für Schriftkunde*, H. 1, 1914.)

Économie politique.

ECONOMIE POLITIQUE.
—
L'école économique mathématique et le rôle de WALRAS dans la constitution de cette école.

E. ANTONELLI, chargé de cours à l'Université de Poitiers, analyse et défend les idées de WALRAS sur l'application des mathématiques à l'économie politique dans un ouvrage intitulé *Principes d'économie pure. La théorie de l'échange sous le régime de la libre concurrence* (Paris, RIVIÈRE, 1914, 206 pages, 5 francs). WALRAS occupe une position particulière dans l'école mathématique :

« Sans doute, avant WALRAS, il y a eu des économistes mathématiciens. Il nous suffira de rappeler ici le nom de COURNOT, ce génial précurseur, lui aussi Français, lui aussi méconnu et qui, dès 1838, publiait son ouvrage, aujourd'hui célèbre, intitulé : *Recherches sur les principes mathémathiques de la richesse sociale*. COURNOT avait fait des disciples à l'étranger, sinon en France, et JEVONS, en Angleterre, par exemple, obtenait en même temps que WALRAS des résultats scientifiques considérables. Mais tous les économistes qui ont employé l'analyse mathématique avant ou en même temps que lui se sont ou bien préoccupés exclusivement du problème de la détermination du prix des produits sur le marché, ou bien n'ont étudié que des problèmes particuliers d'économie appliquée. WALRAS est incontestablement le premier qui ait étudié un cas d'équilibre économique général.

« Pour l'économiste, il doit exister deux ordres différents de recherches : ou bien on s'efforcera de préciser par l'analyse la

nature et le rôle d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes économiques, ou bien on s'efforcera de déterminer seulement les conditions de l'équilibre entre ces divers phénomènes, dans certaines conditions données. C'est à ce second problème que WALRAS, le premier, va s'attacher. Il va se donner un milieu économique de libre concurrence absolue et il va rechercher comment, dans un tel système, s'établira l'équilibre entre tous les éléments qui interviennent dans le procès économique » (pp. 9-10).

« WALRAS suit les mêmes errements que COURNOT. Il part lui aussi de l'échange, qu'il considère comme un fait social, par opposition au fait psychologique individuel. Cet échange va dégager un prix de marché. C'est sur ces données naturelles mais non psychologiques que toute la théorie de WALRAS va reposer.

« Or, ce fondement me paraît beaucoup plus solide que celui de l'école psychologique. La possibilité d'apprécier en fait quantitativement des états d'âme, du plaisir, de l'ophélimité, comme dit PARETO, n'étant pas une chose évidente en soi, toute théorie qui s'appuiera sur cette idée, au point de départ, sera plus difficilement accessible que celle qui partira du phénomène naturel, simple, de l'échange » (pp. 17-19).

« Les rapports de la richesse sociale avec l'homme donnent naissance à trois catégories de faits : faits naturels, faits de l'homme sur les choses, faits de l'homme sur les hommes. A ces trois catégories de faits doivent correspondre trois catégories distinctes de la science économique : la première, qui étudie les forces naturelles dont la richesse sociale est l'objet, c'est l'économie pure ; la seconde qui étudie les forces qui résultent de l'action de l'homme sur la richesse, c'est l'économie appliquée ; la troisième enfin, qui étudie les rapports des hommes entre eux, nés à l'occasion de la richesse, c'est l'économie sociale.

« Ainsi donc, l'économie pure étudie les rapports naturels qui s'établissent entre les divers éléments de la richesse sociale, considérés dans leur ensemble, lorsque l'homme n'intervient pas par un acte de sa volonté pour modifier les conditions de ces rapports.

« Elle n'étudie pas les phénomènes économiques en eux-mêmes ; elle ne les considère même pas dans les rapports qu'ils peuvent présenter d'unité à unité ou de groupe à groupe. Cette science ainsi définie est tout à fait distincte de celle qui étudie les phénomènes économiques pour en fixer la nature ou pour établir quel sera leur rôle vis-à-vis de tel ou tel phénomène déterminé » (pp. 36-37).

Travaux récents.
—
Economie Politique.

[Antonelli, Etienne. Né en 1879. Docteur en droit, en sciences économiques et en sciences juridiques de l'Université de Paris. Professeur au Collège libre des sciences sociales, maître de conférences à la Faculté de droit de Paris, chargé de cours à la Faculté de droit de Montpellier et de Poitiers. Principaux travaux : *La protection de la viticulture par l'Etat* (1905); *De la résiliation du louage de services* (1906); *La démocratie sociale devant les idées présentes* (1910); *Les actions de travail* (1912).]

* * *

Une théorie de la valeur.

Chr. Cornélissen publie une deuxième édition entièrement revue de son ouvrage sur la *Théorie de la valeur* (Paris, Giard et Brière, 1913, 480 pages, 10 francs). Cornélissen n'a rien changé au fond même de sa théorie ; il a seulement utilisé les nouvelles enquêtes et les faits économiques nouvellement révélés pour préciser les termes de ses constatations et enrichir la documentation de son volume.

L'ouvrage comprend les chapitres suivants :

« Définitions. — Analyse de la notion de « valeur ». — I. Introduction. — II. La valeur subjective. — III. La valeur objective. Considérations générales. — IV. La valeur de production. — V. La valeur d'échange. — VI. La valeur d'échange sous le régime du monopole ».

[Cornélissen, Christian. Né en 1864. A fait ses études à l'Ecole normale supérieure de Bar-le-Buc (Pays-Bas). Instituteur puis rédacteur du *Recht voor allen*, puis du *Bulletin international du mouvement syndicaliste* (en quatre langues). Principaux travaux : *Théorie de la valeur* (1902); *Théorie du salaire et du travail salarié* (1908) ; *Le salaire, ses formes, ses lois* (1910) ; *En marche vers la société nouvelle* (1900).]

* * *

Les théories de l'intérêt du capital.

Différentes théories de l'intérêt ont été mises en avant en ces derniers temps (notamment par H. R. Seager, I. Fisher, H. G. Brown). F. A. Fetter en fait un exposé critique dans l'*American economic Review* de mars 1914 et conclut en montrant que trois courants se partagent ces théories :

« Surely we are making some progress in formulating more clearly the issues involved in the interest problem. The opinions we have reviewed face in at least three different directions, not

squarely opposing each other. SEAGER and BROWN stand together on one side of the circle of opinion, glancing now and then with one eye at a psychological explanation (for consumption loans) and with the other eye fixed most of the time on the enterpriser-productivity explanation. They are not far away from BÖHM-BAWERK, who is likewise eclectic; but their conception of productivity goes little farther than the personal enterpriser, whereas BÖHM-BAWERK seeks, though vainly, in his roundabout theory, to extend his explanation formally to the impersonal productive powers in the agents. NEARLY opposite them stands FISHER, directing his attention mainly upon the market for money loans, but giving many glances before and after to the psychological causes, in accord with the capitalization theory. The capitalization theorist at another point in the circle is faced directly toward the psychological explanation of interest, and, sees the other features of the picture in due perspective to this central fact.

« Seen from any of these standpoints, the interest paid on *consumption* loans is and must be explained in purely psychological terms. The capitalization theory, alone, is not eclectic, and explains interest on consumption and on production loans, in the same psychological terms. It alone sees the enterpriser's part embraced within the larger circle of time-preference, and explains interest on productive loans as but the reflection of the time-preference in the minds of the great body of buyers in the community, whose representatives and intermediaries the enterprisers are » (pp. 91-92).

[FETTER, FRANK ALBERT. Né en 1863. Docteur en philosophie de l'Université Cornell et de l'Université de Halle. Professeur d'économie politique à l'Université Princeton. Principaux travaux : *Versuch einer Bevölkerungslehre* (1894); *Relations between rent and interest* (1904); *The principles of economics* (1904).]

***

Une réédition du traité de VANDERLINT sur la monnaie 1734.

J. H. HOLLANDER a réédité le traité de JACOB VANDERLINT : *Money answers all things, or an essay to make money sufficiently plentiful amongst all ranks of people...*, publié à Londres en 1734 (Baltimore, the Johns Kopkins Press, 1914, 164 pages).

« The essay is one of the most important of the flood of economic writings evoked, directly an indirectly by WALPOLE's excise scheme. A series of writers, as far back as LAUDERDALE credit VANDERLINT with authorship of the project of the single tax on land — either indepen-

dently or jointly with Locke, to whom Vanderlint is certainly indebted in other respects as indeed for his title. McCulloch concurs with Dugald Stewart that in advocacy of commercial freedom, Vanderlint will bear *a comparison both, in point of good-sense and of liberality* with Hume. More recently Mrs. Rhys Davids speaks of Vanderlint having initiated scientific socialism in England. Whatever be the accuracy of such estimates, certainly no careful study of either French or English eighteenth century economic thought can overlook Vanderlint's performance » (pp. 3-4).

* * *

Rôle des individualités dans les entreprises industrielles.

Un aspect particulier de la vie et de l'action des syndicats industriels américains a été étudié par A. S. Dewing dans son livre *Corporate promotions and reorganizations* (Cambridge, Harvard university Press, 1914, ix-615 pages). L'auteur s'est attaché surtout à décrire des organisations qui ont passé par les trois stades de création, d'insuccès et de réorganisation. Son étude est donc intéressante en ce qui concerne l'adaptation des entreprises industrielles au milieu social. Dans toutes ces transformations, l'auteur croit que le premier rôle doit être attribué aux individualités puissantes : les plus grandes agglomérations de capitaux ne peuvent rien sans elles. Aussi l'auteur s'est-il adressé de préférence à des personnes de l'espèce pour se documenter. Ce qu'il dit à ce propos mérite d'être rapporté ici :

« The most valuable source of information accessible is the memories of the men who have been connected with the growth of our large business enterprises. When one realizes that the great industrial consolidations have developed in the immediate past, and that many of the chief actors are still alive, the importance and value of evidence of this kind is at once apparent. Much of the outward history of corporations could be written many years hence, but an intimate knowledge of the motives that underlie this history can be written, if at all, only at the present time. Of course such testimony needs to be checked, and is subject to the errors resulting from lapse of memory, and from misrepresentation ; but when properly used, it gives flesh and blood to the statistical skeleton. The evidence given by two classes of persons is especially valuable, the promoters and corporation officials on the one hand, and the competitors and business antagonists on the other. There are cases when the descriptions of the same episode, as given by these two groups of men, are hardly compatible ; but in the large majority of

cases, business men face the truth with simplicity and openness, whatever their private interests may be. When two men of entirely different view-points, and biased by different and obviously opposing motives agree in the explanation of a transaction there is good reason to believe in the authenticity of their common testimony. In gathering this kind of material it has been found wise to go directly to the men concerned. Sometimes this has been done by personal interviews, sometimes by the submission of direct questions and sometimes by requests for comments on phases of corporation history with which they were intimately and personally familiar. As a general rule the writer of these studies has found that the *nearer the top* a man was, the more willingness he showed to coöperate in making these studies complete in detail» (pp. 14-15).

***

Une histoire de l'évolution de l'industrie.

D. BELLET décrit *L'évolution de l'industrie* dans un volume qui porte ce titre, et qui a paru dans la « Bibliothèque de philosophie scientifique » (Paris, FLAMMARION, 1914, 346 pages, 3 fr. 50). Les chapitres suivants y sont successivement développés :

I. Les premiers balbutiements de l'industrie humaine. — II. L'industrie domestique satisfaisant à tous les besoins. — III. L'influence de l'échange et de l'esclavage sur l'industrie. — IV. L'industrie d'exportation. L'influence de la monnaie. La rareté des capitaux. — V. L'industrie itinérante. Le colporteur. L'industriel dans les foires. — VI. Les corporations et la cristallisation de l'industrie. — VII. Les débuts de la production en grand et l'accumulation des capitaux. — VIII. Les débuts de la manufacture. — IX. Les mœurs industrielles nouvelles. Grandes usines et gros capitaux. — X. Concurrence, débouchés et moyens de transport. — XI. La grande industrie moderne et ses caractéristiques. — XII. La survivance des petites entreprises. — XIII. L'abaissement des prix. — XIV. Le rôle de la machine dans l'industrie moderne. — XV. Fabrication en série, interchangeabilité, standardisation. — XVI. La science à l'usine : découvertes et inventions. — XVII. Les méthodes rapides de travail. — XVIII. La force motrice et le contrôle dans l'usine moderne. — XIX. L'organisation logique et économique de l'usine. — XX. L'utilisation des déchets et des sous-produits. — XXI. Les relations entre employeurs et employés dans l'industrie moderne. — XXII. Les efforts faits par la grande industrie en faveur de ses collaborateurs. — XXIII. Le marché international et le régime douanier. — XXIV. Les grandes industries dans le passé et dans le

Travaux récents. — ECONOMIE POLITIQUE.

présent. — XXV. Les grandes industries dans le passé et dans le présent (*suite*). — XXVI. Les grandes industries dans le passé et dans le présent (*suite et fin*). — XXVII. L'avenir et la grande industrie moderne (pp. 343-346).

Le machinisme et la fabrication en masse.

Au nombre des influences que l'auteur attribue au machinisme, caractéristique de l'industrie moderne, on notera ce qui concerne la fabrication en série ou par masses :

« Du moment où l'on a fait appel normalement aux machines et aux machines de plus en plus spécialisées, la fabrication ininterrompue s'est imposée, correspondant logiquement à la production par grandes masses, qui caractérise la grande industrie, qui lui assure ses avantages au point de vue du prix de revient et de la consommation. D'autre part, le matériel mécanique devenant plus coûteux chaque jour par suite de ce qu'on lui demande, il était impossible de laisser inoccupé ce matériel, ce capital, de ne pas l'employer utilement, de ne pas lui faire remplir le rôle pour lequel il a été fabriqué et acheté. On se serait autrement trouvé en présence d'un capital dormant dont il fallait pourtant payer l'intérêt et l'amortissement : qui s'use, au surplus, peut-être davantage quand il ne travaille pas que quand il travaille.

« Cet intérêt, cet amortissement, ces charges inutiles seraient venus frapper l'industrie et obliger l'industriel à relever d'autant le prix de revient de chaque objet fabriqué : ce qui eût annulé en partie les avantages des nouvelles pratiques industrielles suivies. Et pour réaliser intelligemment cette fabrication ininterrompue, il a fallu produire en série : matériel, machines, outils vont être employés à fabriquer des séries et des séries d'un même produit, d'un même article, quelquefois d'un même accessoire, d'une même partie secondaire d'un objet.

« Pour certains produits qui n'ont pour ainsi dire pas d'individualité, cette production en série est tout uniquement de la production continue et par grandes masses. Tel serait le cas pour la farine, qu'arrivent à moudre de façon ininterrompue pendant des jours et des jours, des mois et des années, les moulins bien organisés, où les machines n'ont guère besoin d'être arrêtées pour être réparées ou remplacées. Bien entendu, même pour ces matières n'ayant pas d'individualité pour reprendre le mot que nous employions tout à l'heure, encore faut-il être assuré, pour pouvoir fabriquer de telle sorte, de l'écoulement, de ce que les économistes appellent le débouché.

Travaux récents.
—
ECONOMIE POLITIQUE.

« Déjà pour les tissus, la fabrication en série a eu une influence très notable sur la vie sociale. Elle est venue modifier étrangement les habitudes d'élégance personnelle, d'individualite dans le vêtement ; les usines de tissage livrant des kilomètres d'un même tissu, une foule de gens vont se trouver acheteurs de ce tissu et seront habillés identiquement. C'est une forme particulière de démocratie. Dans cette industrie du tissage que nous avons plus particulièrement en vue, il est évident que l'on ne va pas monter un métier, c'est-à-dire préparer la nappe des fils de chaîne, préparer également la mise en carte, exécuter tout le travail préparatoire qu'exige le tissage d'une étoffe, pour ne fabriquer qu'un métrage assez réduit de cette étoffe. Ceux qui voudront se distinguer par leur élégance seront obligés de faire appel à des tissus beaucoup plus coûteux, fabriqués luxueusement, peut-on dire, et ne sortant pas des usines qui se livrent normalement à la grande industrie; ou tout au moins fabriqués par des ateliers qui auront abandonné temporairement les habitudes de cette grande industrie » (pp. 182-184).

[BELLET DANIEL. Né en 1864. Professeur à l'Ecole des sciences politiques et à l'Ecole des hautes études commerciales de Paris, etc. Secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique. Principaux travaux : *Les grands ports maritimes de commerce* (1893) ; *Les dernières merveilles de la science* (1899) ; *Les grandes Antilles* (1909). Articles dans l'*Economiste français*, le *Moniteur des intérêts matériels*, le *Journal des économistes*, etc.]

* * *

Adaptation des tarifs de transport aux besoins locaux.

La question des tarifs du transport des marchandises par chemins de fer est encore une des plus discutées de la politique économique. En général, les taxes de l'espèce sont perçues inégalement dans les limites d'un même territoire, suivant les régions ou les marchandises. Cette inégalité correspond à la variété des conditions de la production, dit L. COUVRAT-DESVERGNES dans ses *Recherches sur les principes économiques qui doivent servir de base à l'établissement des tarifs de transport des marchandises par chemins de fer* (Angoulême, imprimerie DESPUJOLS, 133 pages). Les pouvoirs publics ont suivi, à cet égard, une politique qui a soulevé des protestations dans différents pays. Pareille gradation des tarifs peut-elle se justifier?

« Au cours d'une de ses très intéressantes monographies, M. BLOCH faisait remarquer avec beaucoup d'à-propos que les

Travaux récents.
—
Economie politique.

abaissements de tarifs et le développement de la circulation avaient pour effet presque inévitable de surexciter la concurrence des industriels et du commerce en facilitant la pénétration réciproque de centres de production ou de consommation qui étaient demeurés jusque-là isolés les uns des autres. Ces pénétrations ne peuvent se faire sans froisser quelques intérêts particuliers : certains négociants peuvent, à un moment donné, se sentir menacés dans leurs positions anciennes et obligés pour sauvegarder la situation de décupler leurs efforts. Mais n'est-ce pas la loi même du perpétuel devenir de la vie industrielle d'une nation? N'est-ce pas la rançon nécessaire du développement du commerce et de l'industrie? Et n'est-ce pas le premier devoir de la voie ferrée qui est un des plus puissants organes de l'échange, aussi bien dans l'intérêt de ses actionnaires que dans celui de la nation elle-même, de se prêter constamment aux mille exigences de ce développement? Il est permis de croire, puisqu'aussi bien aucun exemple n'a jamais été rapporté d'une région dont l'essor aurait été entravé par l'application rationnelle des principes que nous avons développés que les doléances de quelques intérêts particuliers momentanément contrariés par les exigences des courants commerciaux ont pu passer pour l'expression de la réprobation générale, d'autant plus facilement que le grand nombre, satisfaits de l'état de choses existant, ne disaient rien, parce qu'ils n'avaient rien à réclamer. On ne peut, d'ailleurs, oublier que l'immense majorité des chambres de commerce dans des délibérations fortement motivées n'ont cessé, chaque fois que la question du rachat a été posée devant le Parlement, de protester de leur sympathie pour l'administration des compagnies privées » (pp. 125-126).

[Couvrat-Desvergnes, Louis. Né en 1879. Docteur en droit de l'Université de Paris. Avocat.]

* * *

Technologie des machines agricoles.

On peut signaler, pour faire suite à la note relative à l'ouvrage de Tony-Ballu sur la motoculture, publiée dans le *Bulletin* nº 30, p. 189, un ouvrage récent de technologie agricole dû à M. Lemoine, ingénieur agricole, concernant les *Machines agricoles* (Bruxelles, Lebègue et Cie, 1913, 174 pages). Le caractère général des machines agricoles y est déterminé comme suit :

« En agriculture, le travail produit par les machines est souvent inférieur comme qualité au travail exécuté directement par

Travaux récents. — Economie politique.

l'homme. Ainsi le labour à la charrue ne vaut pas le travail à la bèche, mais il a l'énorme avantage de coûter moins cher.

« Au reste, les machines se perfectionnent de plus en plus, leur travail devient de plus en plus parfait, leur rendement augmente, leur prix d'achat baisse.

« Les machines employées en agriculture ne travaillent que d'une façon intermittente et pendant un temps relativement court chaque année : l'ouvrier agricole est appelé à s'en servir successivement, il ne peut acquérir l'habileté de l'ouvrier industriel, il sait conduire, parfois régler, rarement réparer. Ces machines doivent avant tout être simples, solides, peu coûteuses.

« *Simples et solides*, elles coûteront moins, seront d'un maniement plus facile, les détériorations moins grandes et moins fréquentes seront aisément réparées par les ouvriers dont on dispose.

« *Peu coûteuses*, le peu de temps pendant lequel elles sont employées chaque année oblige à un fort amortissement.

« Il existe une quantité considérable de types divers dans chaque catégorie de machines : le cultivateur, pour fixer son choix, doit tenir compte non seulement de la qualité des matériaux mis en œuvre, mais encore de la construction rationnelle de l'appareil, lui permettant de faire le travail le plus parfait avec le minimum d'effort.

« Une charrue bien construite exige moins de traction qu'une autre mal établie : elle fatigue moins le laboureur et les animaux, travaille une surface plus grande dans le même temps sans qu'il en coute un centime en plus en salaire ou en aliments.

« Nous diviserons les machines agricoles en :

« 1° Machines servant au travail du sol ;

« 2° Machines servant à l'épandage des engrais, des semences ;

« 3° Machines servant aux travaux d'entretien des cultures ;

« 4° Machines servant à la récolte des produits ;

« 5° Machines d'intérieur de ferme » (pp. 1-2).

[Lemoine, Maurice. Né en 1874. Ingénieur agricole de l'Ecole de Gembloux. Directeur d'une laiterie-brasserie coopérative. Chargé du cours de mécanique à l'école professionnelle d'agriculture de Court-Saint-Etienne.]

* * *

Sommaire bibliographique.

Lifschitz, F. — Die historische Schule der Wirtschaftswissenschaft. (Bern, Stämpfli, 1914, 8 Fr.)

Mezey, L. — Verteidigung und Ergänzung der Böhm-Bawerkschen Preistheorie. (*Zeits. für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, Bd. 23, H. 1-2, 1914.)

Travaux récents.

—

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Small, A. W. — The social gradations of capital. (*American Journal of sociology*, May 1914.)

Fischer, E. — Frauenarbeit und Familie. (*Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung*, Bd. 3, H. 5-6, 1914.)

Junghann. — Der Kampf um die Arbeitsleistung in Australien und Amerika. (*Zeits. für die ges. Staatswissenschaft*, Bd. 70, H. 2, 1914.)

Mitchell, J. — Economic necessity of trade-unionism. (*Atlantic Monthly*, February 1914.)

Willoughby, W. F. — The philosophy of labor legislation. (*The American political science R.*, February 1914.)

Kershaw, J. B. C. — Labour unrest and the rise in prices. (*Financial Review of Reviews*, May 1914.)

von Tyszka, D[r] C. — Tatsachen und Ursachen der internationalen Verteuerung der Lebenshaltung. (*Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung*, Bd. 3, H. 5-6, 1914.)

Mortara, G. — Il salario ed il tenore di vita degli operai giapponesi. (*Giornale degli economisti*, marso 1914.)

Gouault, E. — L'exploitation du domaine des basses températures. Ses premières répercussions sur la vie des peuples. (*Bull. Inst. gén. psychologique*, janvier-avril 1914.)

Sciences militaires.

SCIENCES MILITAIRES.

—

Les qualités morales, l'organisation militaire et le rôle des chefs dans les guerres.

« Les principes de la guerre illustrés par l'histoire » (*The Principles of War historically illustrated*), tel est le titre d'un ouvrage que le Général E. A. ALTHAM consacre à l'exposé des moyens à mettre en œuvre pour s'assurer la victoire dans les guerres ou tout au moins pour se mettre à la hauteur des connaissances morales et technologiques nécessaires à cet effet. Le premier volume de cet ouvrage a paru à Londres, à la librairie MACMILLAN (xv-436 pages et un volumes de cartes, 1914). Le succès militaire dépend de trois conditions fondamentales, à combiner dans des proportions variables : la possession de qualités morales (courage, détermination); l'organisation et la discipline; l'art de faire produire aux deux premières conditions toute leur efficacité.

« Though it is true that moral qualities requisite in the soldier are largely dependent for their development on the application of organization and discipline, it is also true that a reliable army cannot be built up from raw material in which the natural seed of those qualities has become incapable of germinating. A race, which through servitude on the one hand or the indolence of prolonged peace on the other, has lost the fighting instinct of manhood

and the spirit of self-sacrifice, is no longer capable of producing soldiers endued with battle discipline. Especially, too, is this true when a race has lost or never fully acquired a national spirit and national organization or when it has ceased to indentify itself by personal service with its army and navy. The Greek's craving for municipal independence bereft them of national unity, and so, at the very summit of their intellectual greatness, left them an easy prey for Macedonia and Rome. The citizens of that same Rome, after making her mistress of the world, preferred ludos et circenses to personal military service, and were in turn overwhelmed by the inflowing tide of vigorous fighting barbarism. It is in fact during the simpler and more primitive stages of racial and tribal existence that the moral qualities of courage and self-sacrifice the complete subordination of individual advantage and individual comfort to the good of the community are most apparent as a natural growth, and seem to need least artificial cultivation. The hill tribes of the North-West frontier of India lack both organization and discipline, and yet have often enough proved troublesome adversaries even to the best trained troops. Nevertheless it must not be forgotten that lack of national unity and lack of military organization and discipline have always deprived these tribal raids of any change of permanent success, and that the splendid fighting qualities shown by the Zulus on the battlefields of a generation ago owed not a little to the discipline and organization acquired under the eye of Chaka, the Bantu Napoleon of South Africa.

« Fighting qualities therefore on the one hand, and organization and discipline on the other, are both dependent on and yet independent of each other. It is only by a combination of both that a nation or a body of men can be moulded into a perfect fighting machine. Similarly, too, leadership is a vital factor in war, and may exist quite apart from the perfection or imperfection of the troops to be led. The skill of a great leader may be manifested in the handling of partially trained and ill-disciplined troops as much or perhaps even more than in the command of a thoroughly efficient army. The very imperfection of the troops they controlled add lustre to the reputations of commanders, such as CROMWELL, LEE, STONEWALL JACKSON, BOTHA, and DE WET. Yet the first care of CROMWELL, as of all great generals, was to draw to his standard men of the moral quality needed in the soldier : his next was to organize and discipline them, for upon his success in these essentials depended his ultimate success in war.

Travaux récents.
—
Sciences militaires.

« It may be admitted then that, though the primary factors of successful war are three in number, yet any two, or perhaps in rare cases any one may, under certain conditions achieve much. If both the contending sides are deficient in one or more factors, victory, unless the numerical strength is wholly unequal will ultimately rest with the side which most closely approximates to a combination of all three. Wars, moreover, under modern conditions are due not to disputes between sovereign and sovereign or between government and government, but to a clashing of two great tides of national needs, national expansion, or national ambitions, each compelled by natural forces to thrust aside the other. They are the concern therefore no longer merely of the head of the State and of the armed forces which he has taken into his pay, but of the Nation itself, and will be decided in the Nation's favour, only when the moral qualities, the organization, the discipline and the leadership of the nation in arms are such as to suffice to compel its adversary to conform to the nation's will » (pp. 3-6).

[Altham, Edward A. Né en 1856 A fait ses études à Oxford. Entré dans l'armée en 1876. A pris part aux campagnes du Bechuanaland et de l'Afrique du Sud. Général de brigade.]

* * *

La peur au combat et le rôle des chefs.

Le général Percin consacre un article à « La peur au combat » dans la *Revue du mois* (avril 1914) en notant ses observations personnelles sur le sujet et en rappelant les moyens employés pour affranchir le soldat de l'influence de l'objet qui lui fait peur. L'action intellectuelle, qui détourne l'attention de l'homme du danger en présence duquel il se trouve, est un des moyens les plus salutaires. Mais il y a aussi *l'action morale, l'action personnelle du chef sur la troupe* :

« L'éducation militaire développe le sentiment du devoir ; mais elle ne le crée pas. Jamais le soldat n'obéirait à ses chefs si, jusqu'à l'âge de 20 ans, il n'avait obéi à ses parents, à ses maîtres, aux patrons qui l'ont employé ; si ses parents, eux-mêmes, n'avaient obéi avant lui. Le sentiment du devoir est le résultat de notre éducation antérieure, et de celle des générations qui nous ont précédés. Au premier rang des stimulants susceptibles de le fortifier, il faut compter les sentiments de *confiance* et d'*affection* que le chef inspire à sa troupe.

« *Tant que je serai aimé de mes soldats*, a dit le général Desaix, *je suis sûr de la victoire*.

« On ne saurait trop affirmer ce que peut faire, pour aider le soldat à triompher de la peur, l'*action personnelle du chef* qui, par sa manière d'être avec ses hommes, s'est rendu digne de leur attachement.

« Le chef dont les moyens d'action se réduiraient à l'exercice de ses pouvoirs disciplinaires serait sûr de n'être pas suivi ; car il n'y a pas de locaux de punition à la guerre.

« N'est-il pas regrettable qu'il y en ait encore, en temps de paix ? Passe encore l'emprisonnement d'un soldat condamné par un conseil de guerre, puisque, dans la justice civile, on a recours à ce moyen de répression ; mais enfermer un homme qui a désobéi ou qui est rentré en retard, lui imposer ainsi la contagion de mauvais sujets qui le féliciteront d'avoir mal fait, c'est affaiblir en lui les ressorts intellectuels et moraux, les plus susceptibles d'agir efficacement au combat.

« L'*exemple* est le premier des auxiliaires du chef, à la guerre. Cet exemple, le chef doit le donner, dans toutes les circonstances du service et particulièrement au feu. A ce moment, la troupe a les yeux fixés sur lui. De son attitude, dépendra celle de ses subordonnés.

« En mettant ceux-ci au courant de la mission confiée à leur unité, en les prévenant de ce qui peut arriver, il diminuera chez eux l'angoisse de l'inconnu et l'appréhension du danger.

« En faisant avec calme quelques observations visant le détail de la manœuvre, l'utilisation des abris, le placement des hausses, l'espacement des tirailleurs ; en laisant échapper, de temps à autre, une interjection un peu vive, au besoin, une bonne plaisanterie, il fera croire aux hommes qu'il n'y a rien à craindre. Le chef qui s'inquiète, s'agite, vocifère, prépare une troupe de poltrons. On ne le suivra pas.

« En garnison, le chef a dû faire l'éducation morale de sa troupe ; non, comme certains le conçoivent aujourd'hui, dans d'éloquentes conférences, mais dans de simples causeries, dans des entretiens familiers, où, visant le moindre incident de la vie journalière, il leur a dit ce que tout homme de cœur pouvait dire, ce que ses subordonnés savaient peut-être déjà, mais n'avaient jamais entendu dire aussi simplement et aussi bien.

« En se faisant ainsi, dit un de nos meilleurs règlements de manœuvre, non seulement l'instructeur de ses hommes, mais

Travaux récents. — SCIENCES MILITAIRES.

encore leur *éducateur*, l'officier affirme sa supériorité intellectuelle et morale; il crée la confiance qui doit exister entre le chef et le soldat. C'est grâce à cette confiance, et à la subordination volontaire qui en résulte, que le *suivez-moi* du chef ne sera jamais un vain mot, et que, là où il ira, il trouvera derrière lui le soldat français.

« Ces quelques lignes résument toute la théorie de la *subordination volontaire*, si attaquée dans ces dernières années, certains la considérant comme une abominable négation de tout esprit de discipline.

« Sans doute, il n'était pas question de discipline consentie, dans l'ancienne armée. On n'aurait pas osé accoupler ces deux mots, dans un texte de règlement; mais les idées qu'ils expriment se trouvaient rapprochées dans les faits; car c'est volontairement et non par crainte des punitions que les hommes suivaient leurs chefs, au combat » (pp. 434-436).

***

L'initiative des chefs et l'offensive sur le champ de bataille.

Dans son étude sur *Le problème de la bataille dans le domaine tactique* (Paris, Charles Lavauzelle, 1914, 69 pages, 1 fr. 50). Le capitaine breveté Laure préconise l'*offensive propulsive* « où l'échelonnement des troupes en profondeur devient un réservoir de vitesse et de mouvement en avant ». L'offensive exige d'ailleurs, comme tout mouvement à effectuer sur le champ de bataille, les applications les plus variées de l'*initiative* des chefs.

« Le chef, durant tout le combat, demeure responsable de la conduite de sa troupe; il agit sans cesse sur elle et, dans cette action, il choisit ses moyens en les adaptant aux circonstances.

« Nous sommes loin de cette étrange conception qui borne le rôle du chef à l'organisation d'un dispositif préconçu, qui l'incite à morceler les actions pour se décharger d'autant de responsabilités, qui lui recommande de ne pas garder de réserves dont il ne saurait que faire ou qui, s'il conserve cependant une masse disponible, lui conseille instamment de la placer d'après le terrain, parce qu'il serait incapable de la disposer en vue d'une coercition immédiate de l'ennemi.

« On croit trop souvent que l'initiative consiste à se décharger sur les autres : *Celui-là comprend l'initiative qui sait en distribuer de larges parts...*

« Sans doute! mais que le chef donne lui-même l'exemple d'une action personnelle, sinon le principe de décentralisation devien-

Travaux récents.
—
Sciences militaires.

drait vite une aberration de celui d'initiative et chacun passerait à son voisin le bâton de commandement dont il se sentirait incapable de faire usage. Un commandant de corps d'armée dénaturerait le sentiment de l'initiative s'il se bornait, pour préparer le combat, à former deux colonnes de divisions, à répartir entre elles les éléments non endivisionnés et à leur lâcher la bride.

« Un général de division commettrait la même erreur en s'en remettant à ses deux brigadiers de la direction du combat dans deux zones qu'il leur aurait assignées.

« Et la faute serait encore plus grande si l'on descendait de l'ordre binaire à l'ordre ternaire, puis à l'ordre quaternaire.

« La décentralisation des actions entre les trois bataillons du régiment serait un aveu d'impuissance du colonel.

« Elle serait une signature d'inaptitude à ses fonctions pour un chef de bataillon ou un commandant de compagnie qui, dès le premier coup de feu, ouvrirait sa troupe en ligne de quatre colonnes et donnerait à chacune la complète indépendance de ses mouvements » (pp. 55-56).

* * *

Sommaire bibliographique.

Steinmetz, S. R. — Die Bedeutung des Krieges bei den Kulturvölkern. I. (*Zeits. für Sozialwissenschaft*, H. 5, 1914.)

Altham, E. A. — The principles of War Historically illustrated. (London, Macmillan, 10/6, 1914.)

Kalkoff, P. — Die Vorgeschichte der allgemeinen Wehrpflicht in Preussen. (Progr., Breslau, 1913.)

Aubrat, C. — Evolution des idées sur le mode de préparation de l'artillerie à la bataille. (*J. des sciences militaires*, 1er-15 janvier 1914.)

Démographie et criminologie.

Démographie et criminologie.
—
De l'âge des ouvriers employés dans certaines industries.

Un aspect particulier de la démographie ouvrière, celui de l'âge des ouvriers employés dans les différentes industries est étudié par F. Syrup dans *Archiv für exakte Wirtschaftsforschung* (1914, vol. VI, n° 1, article intitulé : « Der Altersaufbau der industriellen Arbeiterschaft »).

Cette étude se base principalement sur les recensements industriels, certaines publications des établissements d'assurance et les enquêtes spéciales des inspecteurs du travail. L'auteur a remarqué

que certaines industries font appel, à raison même de leur nature, à des ouvriers d'un âge déterminé :

« Als vornehmstes Untersuchungsergebnis kann hier wohl ganz allgemein der Grundsatz aufgestellt werden, dass das Ueberwiegen einzelner Altersklassen unter den Arbeitern eines Industriezweiges in erster Linie abhängig ist von den Anforderungen, welche die betreffende Fabrikation an die *körperlichen, geistigen und Charaktereigenschaften des Menschen* stellen. Aus der Zahl der bei der Besprechung der einzelnen Industrien gemachten Beobachtungen mögen hier einige wiedergegeben werden. Ein grosser Teil der in den Eisenhüttenwerken vorkommenden Arbeiten stellt an die *Körperkraft* der Arbeiter so hohe Anforderungen, dass nur jüngere, in der Vollkraft der Jahre stehende Leute sie zu leisten vermögen. Wir finden folgerichtig unter den Arbeitern der Grosseisenindustrie 58.6 °/₀ im Alter von 20—40 Jahren stehend. Die Arbeiten in den Hohlglashütten stellen vielfach körperlich leichte Beschäftigungsarten dar, sie verlangen jedoch *schnelle und behende Bewegungen.* 43 °/₀ der Glashüttenarbeiter stehen im Alter unter 20 Jahren. Erfordert die Arbeit weder grössere Kraftaufwendungen noch körperliche Gewandtheit, wie z. B. in den Webereien, so finden wir eine starke Besetzung der höheren Altersklassen In den Webereien standen 34.8 °/₀ der Arbeiter im Alter über 40, 16 °/₀ im Alter über 50 Jahre. Wir sehen auch weiter, wie die mangelnde Erfordernis einer guten Körperkonstitution, dafür aber die notwendige Voraussetzung einer gewissen *Intelligenz und Schulbildung* dem Buchdruckergewerbe eine Zahl schwächlicher Arbeiter zuführt, deren Altersentwicklung naturgemäss unter dem Durchschnitt liegen muss. Nur 22.6 °/₀ der Buchdruker standen im Alter über 40, 8.6 °/₀ im Alter über 50 Jahre. Auch in anderen Industriezweigen tritt die körperliche Beschaffenheit der Arbeiter hinter den Anforderungen an Intelligenz, *Umsicht, Ruhe, Besonnenheit* und *Zuverlässigkeit* zurück. Hier kann unter anderen die chemische Industrie und in ihr wiederum die Sprengstoffindustrie als Beispiel angeführt werden. In der chemischen Industrie pflegt der Arbeitgeber besonderen Wert auf die Erhaltung eines Stammes alter Arbeiter zu legen, und so finden wir Anlagen, in denen die Zahl der Arbeiter über 50 Jahre 25, 28, 31 und 48 °/₀ der Gesamtarbeiter ausmacht » (p. 92).

L'auteur étudie encore les rapports entre l'âge et le salaire, entre l'âge et les formes d'entreprises, les ouvriers qualifiés et les manœuvres, etc. Ehrenberg fait d'ailleurs remarquer, dans une note

jointe à l'article, que les résultats acquis ne peuvent être que provisoires, à cause de l'insuffisance des sources.

* * *

La vie tragique des travailleurs.

La librairie M. RIVIÈRE à Paris publie une 6e édition de l'ouvrage des frères L. et M. BONNEFF sur *La vie tragique des travailleurs* (1914, XIV-390 pages, 3 fr. 50). On y trouve la description des conditions défavorables, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral, dans lesquelles travaillent les ouvriers de la grande industrie, les ouvriers de certaines industries dangereuses et insalubres et les ouvriers à domicile. Les conditions décrites sont toutes empruntées à l'industrie française.

* * *

Influence des professions sur le mouvement de la population.

Dans quelle mesure l'exercice des diverses professions peut-il influer sur le mouvement de la population? MARGARETHE VON GOTTBERG examine la question dans un article des *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* (Mars 1914 : « Berufliche Einflüsse auf die Fruchtbarkeit der fortpflanzungsfähigen Bevölkerung », p. 327) et conclut en ces termes :

« Das Ergebnis bezüglich der ehelichen Fruchtbarkeit ist nun folgendes. Die eheliche Fruchtbarkeit ist in allen Berufsabteilungen zurückgegangen. Nur gering ist die Verminderung in Landwirtschaft und Industrie, die auch gegenüber der anderen Berufsabteilungen vorteilhaft abstechen. Für die Landwirschaft fällt der äussere Antrieb zu künstlicher Kleinhaltung der Familie gegenüber der Stadtbevölkerung fort, ausserdem wird man in der Stadt, namentlich in der Grossstadt, eine stärkere Anwendung der Mittel des sexuellen Präventivverkehrs vorfinden als auf dem Lande; ein Beweis hierfür ist die Berufsabteilung des Handels. In der Industrie entfällt der Kinderreichtum auf den Bergbau. Die Erklärung hierfür gibt einmal die soziale Schichtung, denn es hat sich gezeigt, dass da, wo die Arbeiter gegenüber den Selbständigen und Angestellten bei weitem vorherrschen, wie im Bergbau und der Berufsabteilung Häusliche Dienste usw., der Kinderreichtum anzutreffen ist, auch noch durch den Einfluss der Religion besonders understrichen wird.

« Für eine hohe uneheliche Fruchtbarkeit sind die wirtschaftlichen Verhältnisse verantwortlich zu machen, die dieselben begünstigen, wenn sie den Menschen die Selbständigmachung oder die Erlangung der Unabhängigkeit erschwert.

Travaux récents.
—
DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

« Von einem beruflichen Einflusse kann also nur insofern die Rede sein, als eine Verschiebung des Willensmoments stattfindet. Nicht der Beruf als solcher, sondern die mit ihm zusammenhängenden äusseren Umstände geben die Veranlassung zu Verschiedenartigkeiten der beruflichen Fruchtbarkeit. Es ist dies eine erfreuliche Tatsache, da diese Erkenntnis dazu führen muss, richtige Mittel und Wege zu finden, die einem weiteren Geburtenrückgang erfolgreich entgegentreten » (pp. 335-336).

* * *

La fécondité des femmes suivant leur origine aux États-Unis.

Le *Bulletin de la statistique générale de la France* du mois d'avril renferme une note intéressante sur la fécondité des femmes suivant leur origine. On a cru utile de reproduire cette note intégralement :

« Lors des recensements fédéraux exécutés depuis 1899, on a posé une question relative au nombre des enfants qu'a eus toute femme recensée. Les renseignements obtenus en réponse à cette question n'ont été dépouillés qu'une fois en 1900 pour une partie du territoire, à la demande de la Commission de l'Immigration qui a fonctionné aux États-Unis de 1907 à 1910 et dont les rapports composent 42 volumes. Le 28e volume renferme les résultats de ce dépouillement partiel : nous en signalerons quelques-uns d'après un compte rendu publié par M. J. A. Hill dans le journal de l'*American Statistical Association*. L'enquête a été limitée à l'État de Rhode Island, à la ville de Cleveland et à divers districts ruraux d'autres États. Les résultats de l'État de Rhode Island offrent un intérêt particulier parce que cet État renferme une très forte proportion d'éléments étrangers ; on y trouve notamment un assez grand nombre de Français et surtout de Canadiens français.

« Indépendamment du nombre des enfants, le bulletin de recensement permet de connaître l'âge de la mère et le nombre d'années pendant lesquelles elle a été mariée (jusqu'au jour du recensement). Une légère cause d'erreur n'a pu être évitée : la durée de mariage s'applique au mariage existant, tandis que les enfants déclarés peuvent provenir de plusieurs mariages successifs.

« On a distingué les femmes immigrées des femmes nées en Amérique de parents immigrés, et l'on n'a tenu compte que des femmes dont le père et la mère étaient nés dans le même pays.

« Nous résumons dans le tableau ci-après les résultats principaux de l'enquête pour 78,000 femmes mariées agées de moins de 45 ans et dont le mariage a duré de 10 à 20 ans. »

Travaux récents.
—
Démographie et criminologie.

RHODE ISLAND.

FEMMES MARIÉES DEPUIS 10 A 20 ANS ET AGÉES DE MOINS DE 45 ANS.

Ensemble des femmes blanches nées de :	Nombre d'enfants par 10 femmes.	Sur 1,000 femmes n'ont jamais eu d'enfants.	Sur 1,000 femmes ont eu plus de 5 enfants.
	—	—	—
Parents américains	27	131	99
Parents étrangers mais nées au dehors	47	53	379
Parents étrangers mais nées aux États-Unis	39	63	246
Origine des parents (nés ou non aux États-Unis) :			
Anglais	34	90	185
Canadiens anglais	35	87	185
Ecossais	36	95	202
Welshs	38	52	206
Suédois	42	47	279
Français	43	88	325
Allemands	43	47	304
Irlandais	44	78	350
Suisses	44	58	316
Hongrois	45	72	349
Autrichiens	46	52	372
Norvégiens	47	44	382
Danois	48	40	396
Italiens	49	49	375
Bohémiens	50	25	417
Finnois	53	48	474
Russes	54	26	505
Canadiens français	56	50	530
Polonais	62	25	609
Autres blancs	43	72	319
Nègres	31	205	210

(p. 253).

* * *

L'élément volontaire dans le développement de la population.

Le second volume de la *Statistique internationale du mouvement de la population d'après les registres de l'état-civil* (1901-1910), publié par la Statistique générale de la France au Ministère du travail et de la prévoyance sociale (Paris, Imprimerie nationale,

Travaux récents. — Démographie et criminologie.

1913, xxxviii + 163 + 298 pages) débute par une introduction de L. March qui caractérise dans les termes suivants les observations effectuées au cours de cette période :

« Nous avons noté les grands progrès réalisés pour la conservation de la vie surtout dans le cours du premier âge. En même temps la natalité a généralement diminué. D'ailleurs, quelques points d'interrogation se posent après les précédentes comparaisons. Le gain réalisé à certains âges n'est-il pas en partie compensé par des pertes à d'autres âges? L'extension inquiétante de certaines causes de mort n'a-t-elle pas quelque rapport avec l'atténuation des autres?

« Puis, le nombre des vieillards allant en croissant et le nombre des enfants allant en décroissant, par rapport au nombre des adultes dans la force de l'âge, l'aspect sous lequel se sont présentées de nombreuses questions intéressant la vie économique, l'éducation, etc., se modifie en même temps.

« Les modifications sont-elles favorables ou défavorables au renouvellement ou au développement des sociétés? Sans doute, les vies particulières sont de mieux en mieux conservées, les pertes prématurées d'existences deviennent plus rares; d'autre part, l'utilisation chaque jour plus étendue des forces naturelles ouvre des possibilités croissantes d'amélioration tout au moins dans les supports de la vie physique.

« Mais l'étude démographique des peuples civilisés permet de penser que, pour certains au moins, l'intervention des volontés individuelles dans le renouvellement des générations se généralise progressivement, les responsabilités morales deviennent par conséquent de plus en plus lourdes. Il est alors prudent de prêter attention aux signes qui révèlent d'autres changements significatifs dans la pratique de la vie, dans la mentalité ; tels ceux dont nous avons constaté les effets par l'accroissement, tant de la fréquence des suicides que de celle des divorces, telle encore l'extension des infirmités mentales que l'on signale dans quelques pays. L'étude de la population sous ses divers aspects doit devenir plus minutieuse, les moindres frémissements étant parfois des menaces; il convient, dans l'avenir, d'analyser de plus près qu'on ne l'a fait dans le passé les circonstances qui gouvernent le renouvellement de la population au moyen de statistiques plus précises, plus détaillées » (pp. xxxvi-xxxvii).

[March, Lucien. Chef de la statistique générale de la France; Membre de l'Institut international de statistique. A publié des

Tables de mortalité de la population de la France au début du XXe siècle (1906) et différents articles dans le *Bulletin* de cet Institut, dans le *Bulletin de la Société de statistique de Paris*, etc.].

Travaux récents.
—
DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

* * *

Les causes de la diminution de la population en Allemagne.

De nombreux travaux ont été publiés en ces derniers temps en Allemagne au sujet des causes et des conséquences possibles de la diminution de la population. Généralement cette diminution est considérée comme volontaire. Il y a cependant des auteurs qui, à l'exemple de TÖNNIES, veulent y retrouver l'action de facteurs purement physiologiques. J. WOLF, qui soutient la thèse de la limitation volontaire, combat les arguments de TÖNNIES dans un article de l'*Internationale Monatsschrift für Wissenschaft* de mai 1914 : « Zur Kontroverse über die Ursachen des Geburtenrückganges », WOLF montre que la volonté réfléchie est bien la cause directe des trois quarts de la diminution de la natalité et que les causes signalées par TÖNNIES (renchérissement, maladies, etc.) n'agissent guère que pour un quart dans cette diminution.

[WOLF, JULIUS. Né en 1862. A fait ses études à Vienne et à Tubingue. Docteur ès sciences politiques. Professeur à l'Ecole technique supérieure de Berlin. Principaux travaux : *Die ostindische Konkurrenz im Weizenhandel* (1887); *Die gegenwärtige Wirtschaftskrisis* (1888); *System der Sozialpolitik* (1892); *Die Arbeitslosigkeit und ihre Bekämpfung* (1896); *Das deutsche Reich und der Weltmarkt* (1901); *Nationalökonomie als exakte Wissenschaft* (1908); *Die Reichsfinanzreform* (1909). Fondateur-directeur de la *Zeitschrift für Sozialwissenschaft*.]

* * *

La diminution de la population en Allemagne au point de vue confessionnel.

La question de la diminution de la population allemande, a été étudiée au point de vue confessionnel par le pasteur J. FORBERGER dans une brochure intitulée : *Geburtenrückgang und Konfession* (Berlin, Säemann-Verlag, 1914, 1 mark) qui discute la méthode et les conclusions de J. WOLF et de ROST (*Geburtenrückgang und Konfession*, 1913). FORBERGER ne conteste pas que, d'une façon générale, les catholiques soient moins menacés que les protestants par les conséquences de l'affaiblissement de la natalité, mais il essaie de ramener à leur juste valeur l'interprétation qu'on a voulu donner, dans certains groupes, des chiffres de la statistique officielle.

* * *

Travaux récents.
—
DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.
—
La désertion des campagnes et le travail agricole.

Les conclusions auxquelles arrive K. B. von Oertzen dans son étude *Landflucht, Kleinsiedlung und Landarbeit* (Iéna, Fischer, 1914, 395 pages, 12 marks) sont assez pessimistes en ce qui concerne l'avenir des exploitations agricoles menacées par l'exode rural :

« Dem Grossbauernstande (Erbpächterstand in Mecklenburg) drohen ernste Gefahren, die hauptsächlich aus Arbeitermangel hervorgehen, Teilweise sind die Bauern genötigt, ganz extensiv zu wirtschaften, teilweise haben sie ihre Hufen durch Verpachten verkleinert und sich auf diese Weise in die Lage versetzt, auf einer kleineren Fläche eine intensive Wirtschaft zu betreiben. Viele haben aber auch ihre Hufen fast ganz verpachtet und sind dadurch für den Bauernstand verloren. Wieder andere sind aus dem Grossbauernstand herausgewachsen, indem sie mitunter mehrere Hufen in einer Hand vereinigen und sich polnische Wanderarbeiter halten. Der Arbeitermangel tritt nur dort nicht auf, wo es noch viele landarbeitende Häusler und Einlieger in den Bauerndörfern gibt, oder wo die Hufen sehr stark verkleinert sind » (p. 388).

Il indique d'ailleurs les moyens qui lui paraissent propres à remédier aux inconvénients qu'entraîne pour les agriculteurs le dépeuplement des campagnes au profit des villes.

[Von Oertzen, Karl Bernhard. Né en 1883. A fait ses études à l'Université de Munich et dans plusieurs académies forestières. Forstassessor. A publié *Wie erhalten wie unseren Bauernstand?* et une série d'articles dans des périodiques.]

* * *

Rôle des monuments dans la topographie des villes.

La *Revue bi-mensuelle des cours et conférences* du 5 mars 1914 reproduit une leçon d'ouverture de C. Jullian sur le « Rôle des monuments dans la formation topographique des villes ». Après avoir rappelé les éléments qui contribuent à la formation et au développement des villes, Jullian étudie le rôle des monuments en tant que générateurs des villes et régulateurs de leur activité. Par leur vie interne, les monuments sont susceptibles d'exercer une action dans leur entourage, soit à raison du mouvement qu'ils font naître (par exemple, les gares de chemins de fer), soit à raison de l'activité qu'ils donnent à certains quartiers et à la physionomie propre qu'ils leur impriment.

[Jullian, Camille. Né en 1859. Docteur ès-lettres. Professeur au Collège de France. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-

lettres. Principaux travaux : *Gallia* (1892) ; *Histoire de Bordeaux* (1895) ; *La structure et le sol de Paris* (1907) ; *La vie et l'étude des monuments français* (1906) ; *Ausone et Bordeaux* (1893) ; *Recherches sur la religion gauloise* (1904) ; *Vercingétorix* (1901) ; *Histoire de la Gaule* (en cours).]

Travaux récents.
—
DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

* * *

Les halles publiques et leur rôle dans l'alimentation populaire.

Certains aspects intéressants du problème de l'alimentation des masses et spécialement de l'approvisionnement des villes sont traités dans une monographie des « Kölner Studien zum Staats- und Wirtschaftsleben » qui a pour titre *Die Markthallen und ihre Hilfskräfte als Faktoren der Lebensmittelversorgung in unseren Grossstädten* (102 pages et tableaux, Bonn, 1914, MARCUS et WEBER). L'auteur, H. KRÜER, est favorable au système des halles publiques, qui lui paraissent présenter des avantages économiques et sociaux :

« Die Ernährung der Volksmassen, ein Problem, das sich durch die Geschichte von den alten Römern an, die von ihren Herrschern schon *panem et circenses* forderten, durch das Mittelalter bis in die Neuzeit wie ein roter Faden zieht, beweist, von welcher Bedeutung für die gesamte Volkswirtschaft es ist, in unseren Gross- und Zentralmarkthallen diese Frage unserer Zeit entsprechend gelöst zu haben. Bei einer solchen Organisation, die unterstützt wird von dem stetigen Fortschritt unserer Verkehrsmittel, können Hungersnöte, wie sie früher bei Missernten an der Tagesordnung waren, nicht mehr eintreten. Dem Volk ist Gelegenheit gegeben, sich zu jeder Zeit mit guten Nahrungsmitteln zu versorgen, und durch Einbeziehung der ganzen Welt als Produktionsgebiet werden dem Konsumenten Früchte und Erzeugnisse anderer Zonen gebracht, die ihm bisher unbekannt waren und oft einheimische Produkte, an denen Mangel herrscht, ersetzen können. Von besonderem Einfluss sind die Markthallen für die Ernährung mit Gemüse geworden, das als Nahrungsmittel nach dem Urteil sämtlicher Sachverständigen zusammen mit Fleisch eine viel gesundere Nahrung ergibt als Fleisch allein. Aus den oben angegebenen Verkehrsdaten erhellt die steigende Bedeutung der Ernährung durch Obst und Gemüse schon zur Genüge. Die Gesamteinfuhr des Deutschen Reiches aus ausserdeutschen Ländern betrug darnach an Gemüse im Jahre 1910 248,338 Tonnen im Werte von 39,718,000 Mark.

« Durch die Vermehrung der Zufuhr durch die Markthallen ist es dem Konsumenten möglich, einerseits für den Körper den durchaus

notwendigen Wechsel in den Nahrungsmitteln herbeizuführen und andererseits schädliche Genussmittel durch das überaus gesunde Obst zu ersetzen. Wir erinnern da nur an die Verdrängung des Alkohols durch Obst und Südfrüchte.

« Eine viel gesundere Ernährungsweise ist also namentlich mit auf die Markthallen zurückzuführen. Die Folgen werden sich auch in mancherlei Weise zeigen. Eine Gesundung der Volkskraft tritt ein. Die durchschnittliche Lebensdauer wird länger und die Säuglingssterblichkeit nimmt ab : alles Vorteile, die ausser durch die bessere Hygiene in den Grossstädten nicht zum geringsten Teil durch eine reichlichere und gesunde Ernährung bewirkt wird.

« Aber auch eine andere wichtige Frage unserer Zeit helfen die Markthallen lösen : die Ueberbrückung der Klassengegensätze. Man denke nur daran, welch grossen Einfluss eine ungenügende Ernährungsweise auf die Gemütsstimmung des Menschen ausübt, und wie gerade die Markthallen durch die reichliche Zufuhr es bewirkt haben, dass der Lohn der Arbeiter nun auch leichter zu einer besseren Ernährung verwendet werden kann. Die Unzufriedenheit des Menschen mit seinem Schicksal, die gerade ein Mangel an körperlichem Wohlbefinden nur zu leicht herbeiführt, wird infolgedessen nun so weit wie möglich verhütet.

« Und ein anderes haben Markthallen in dieser Frage bewirkt. Sie gaben durch Einbeziehung der ganzen Welt in das Verbrauchsgebiet der Stadt auch den weniger bemittelten Klassen der Bevölkerung Gelegenheit, sich für geringes Geld Genüsse zu verschaffen, die früher sich nur ihre reichen Mitbürger erlauben konnten.

« Die Verbitterung der ärmeren Klassen gegen ihre besser gestellten Mitmenschen heben die Markthallen also zu ihrem Teil auf. Wenn man in dieser Beziehung allerdings gegen früher dennoch keine Verbesserung feststellen kann, so sprechen hier unzweifelhaft die wesentlich grösseren Anforderungen mit, die von beiden Parteien ans Leben gestellt werden. Mit Recht aber glauben wir behaupten zu können, dass ohne die durch die Markthallen herbeigeführte stetige gesunde und billige Ernährung der Gegensatz entschieden noch viel grösser wäre » (pp. 100-102).

[Kruer, Hermann, né en 1886. A fait ses études aux universités de Bonn et de Berlin. Directeur suppléant de section à la Caisse d'assurance des commerçants détaillants, à Berlin. A publié en sus de l'ouvrage ci-dessus : *Geschäftskunde für den Kleinhandelsstand*.]

* * *

Travaux récents.
—
DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.
—
De la transmission directe des caractères criminels par hérédité.

Au point de vue du rôle qu'elle joue comme facteur de la criminalité, l'hérédité peut être considérée sous deux aspects : *a*) comme transmission directe de caractères criminels chez des individus sains sous les autres rapports ; *b*) comme transmission indirecte de dispositions au crime par l'intermédiaire de facteurs hérités, tels que l'épilepsie, la folie, etc. A. SPAULDING et W. HEALY ont étudié un millier de cas en vue de vérifier la transmission directe de caractères criminels. Ils exposent le résultat de leurs recherches dans un article du *Journal of the American Institute of criminal law and criminology* de mars, intitulé : « Inheritance as a factor in criminality » et concluent en ces termes :

« Careful enumeration of the direct causative factor in each case leads us to see that if we rule out all cases where the offender suffered from mental or physical defect or disease, and all cases where faulty development and faulty environment or mental aberration was a sufficient cause in itseft for the criminalistic tendency, we have left only 15 cases which in the least suggest inheritance of criminalistic traits. Or take the study from the standpoint of indirect causations in heredity and we have the percentages given in the last vertical column on Chart III. This again leads, by elimination, to regarding only the 15 cases as even suggesting criminalistic inheritance. Individual study of these 15 cases enforces the opinion that here, too, various physical or mental factors are the real inheritance, and that criminalism may be implanted on these characteristics in succeeding generations. The case most suggestive of all is analyzed in connection with the last family chart.

« All told, the indirect influence of heredity on criminalism in our cases appears to be that in 35 per cent there is predominantly a transmission of mental or physical defect, and that in 9 per cent such inheritance is partly responsible. This makes a total of 44 per cent in which bad heredity is indirectly responsible for crime.

« CONCLUSIONS. — Returning to our original classification of the direct and indirect inheritance of criminalistic tendencies, we repeat that in the study of 1,000 cases we can find no proof of the existence of hereditary criminalistic traits, as such. Of course, we cannot absolutely deny such inheritance, but judging by our studies, we feel that careful observation elsewhere will bring forward evidence rather against such a theory than in favor of it.

« On the other hand, through studies of the eugenists, and

Travaux récents. — Démographie et criminologie.

advances in medical and psychologic knowledge, crime will be found indirectly related to heredity in ways most important for society to recognize. The underlying foundations of criminalism are the evils to combat. As existing apart from definite and discoverable mental, physical or environmental causations of criminalistic behavior, we may regard the idea of base criminalistic traits, specially in their hereditary aspects, as an unsubstantiated metaphysical hypothesis » (pp. 857-858).

* * *

L'hérédité des caractères criminels et la stérilisation.

Le « Bulletin » n° 10 *a* et *b* de l'*Eugenics Record Office* (Cf. *Bulletin* n° 21 (p. 1122) et 28 (p. 1319) renferme le rapport de la commission instituée dans le but d'étudier les moyens les plus pratiques d'éliminer les éléments nuisibles au point de vue de l'hérédité des caractères criminels dans la population des États-Unis. La commission s'est proposée en faveur de la stérilisation pour les raisons suivantes :

« From a moral, social and religious as, well as from a biological and legal point of view, the program of segregation and sterilization is, the committee feels, justified because

« *a*) It appears to be the duty of society to foster by all possible means the innate, as well as the acquired physical, mental and moral well-being of the race, and this program promises the promotion of such an end.

« *b*) It proposes to sterilize and thus cut off the lines of descent only of persons amply demonstrated in each particular case to be unable to understand, or, if understanding morally unable to inhibit or control himself or herself in a manner preventing the continuance of his or her unworthy traits. To permit such individuals to reproduce their kind is neither merciful nor just.

« *c*) The consent of the inmate (or his guardians) to the necessary operation can often be secured thus relieving the state from imposing upon an individual even though be he defective or insane, who may, because of such operation, bear some resentment against society. When possible such consent should be secured, but if such consent cannot be secured then the operation must proceed, for the protection of society must outweigh the desires or privileges of an anti-social individual.

« *d*) There is evidence to show that sex immorality is not encouraged or incresed as a result of the sterilization of those manifestly unfit for parenthood. Our investigations indicate that such

persons seldom are deterred from immoral practices by any consideration which sterilization would remove, nor does the sterilization of degenerates appear further to break down the modicum of self-respect and control that normally belong to such indivi duals » (pp. 61-62).

* * *

Évolution et état actuel de la notion sociale du crime

Pour se rendre un compte exact de ce qu'il faut entendre par crime, il faut suivre avec soin le développement historique de la notion sociale du crime, c'est-à-dire analyser les éléments qui ont contribué à la formation de ce concept. Tel est le but que J. Maxwell assigne à son nouvel ouvrage sur *Le concept social du crime. Son évolution* (Paris, Alcan, 1914, 456 pages, 7 fr. 50). Maxwell aboutit à cette conclusion qu' « il y a dans la pensée contemporaine un trouble général, caractéristique des époques de transition comme la nôtre, où le mouvement des idées s'accélère de la même manière que les moyens de transport » (p. 424).

« La connaissance du lent progrès de l'évolution du concept du crime dans les diverses sociétés humaines nous éclaire sur la nature véritable de cette idée dans la conscience sociale : elle nous en montre la complexité, nous apprend la quantité et la qualité des éléments qui la forment, nous renseigne sur leur valeur, toujours variable dans l'espace et dans le temps. C'est ainsi que l'étude fournira des indications d'une précision croissante à ceux dont la mission est de formuler, dans les lois soigneusement préparées et rédigées, les règles nouvelles destinées à compléter les anciennes ou à les remplacer.

« On peut déjà en soupçonner quelques-unes : avant de les formuler, je résumerai la longue analyse que je termine :

« 1° Le caractère originaire de tout crime est un dommage moral ou matériel.

« La réparation en est laissée à la victime ou à ses parents. Le principe de cette réaction réparatrice est dans le sentiment de vengeance;

« 2° Là où le dommage ne peut être réparé qu'au moyen d'un plus grand dommage, la réaction collective ne se produisait pas à l'origine;

« 3° La vie sociale, en se développant, a contribué à la formation d'une opinion publique, dont les éléments sont empruntés en partie à la religion. Le crime est apprécié dès lors, non seulement au point de vue du dommage, mais encore au point de vue moral;

Travaux récents. — Démographie et criminologie.

« 4° L'appréciation morale a cependant la même origine que l'autre ; son principe est dans un intérêt réel ou imaginaire, généralement la crainte des dieux. La morale ne correspond à aucune loi naturelle innée : elle est contingente ;

« 5° Le groupement des familles a constitué la cité, qui a favorisé le progrès des mœurs. La réaction contre le crime est devenue sociale, de familiale qu'elle était. En même temps ont apparu les notions de compensation, de proportionnalité, de responsabilité individuelle ;

« 6° Le classement des infractions, l'incrimination des actes primitivement indifférents au corps social, a toujours eu une cause politique : son objet a été la protection de certains intérêts privés ou collectifs ;

« 7° Le crime a été divisé : primitivement constitué par le fait seul, il a fini par résulter du concours du fait et de l'intention ;

« 8° Sous des influences religieuses, l'intention a fini par prendre une importance exagérée, et le crime est devenu moins un acte dommageable pour la société qu'une offense à la divinité ;

« 9° L'action de ce faux principe n'est pas arrêtée, et l'on tend quelquefois à confondre l'acte et l'intention, à faire des tribunaux les juges de l'élément moral et à apprécier le crime moins comme un fait dommageable que comme un acte révélant plus ou moins de perversité chez son auteur ;

« 10° L'appréciation morale de l'acte criminel se fonde sur le libre arbitre : la psychiatrie moderne, après avoir constaté que l'intégrité ou l'aliénation mentale étaient séparées par des états intermédiaires, a introduit dans le système pénal la notion de la responsabilité atténuée, correspondant à ces états intermédiaires ;

« 11° Une confusion s'est faite entre les notions de culpabilité, d'imputabilité ou responsabilité morale et de responsabilité pénale. Le jugement de la responsabilité morale s'est étendu quelquefois à la culpabilité, toujours à la responsabilité pénale ;

« 12° Le caractère dangereux des dégénérés demi-responsables n'a pas échappé aux psychiatres : les uns préoccupés de la défense sociale ne conseillent plus de diminuer les peines en cas de responsabilité atténuée : les autres proposent d'interner le dégénéré soit pour l'exécution de la peine, soit après, dans des établissements spéciaux où il sera gardé jusqu'à sa guérison, celle-ci, d'ailleurs, étant improbable.

« Cet aperçu de l'évolution du concept de crime permet de préciser le point où l'on est actuellement parvenu, et d'apprécier les

Travaux récents. — Démographie et criminologie.

étapes parcourues. On peut, avec l'expérience du passé, formuler les principales règles suivantes :

« Le crime est formé de deux éléments, un acte et une intention ;

« Le principe de la réaction sociale est dans l'acte : c'est contre lui que la collectivité se défend;

« L'intention est un élément secondaire, ajouté par le sentiment de la justice, idée morale élaborée par la civilisation, la religion, la philosophie. Son principe est dans la notion du libre arbitre; pratiquement, les législations se contentent de la liberté de la volonté telle qu'elle existe hors des cas de contrainte ou d'aliénation mentale;

« L'acte criminel est constitué par son association avec l'intention, c'est-à-dire la volonté consciente de le commettre ;

« La réunion de ces deux éléments suffit à constituer la culpabilité. Les circonstances relatives à l'insuffisance de la volonté ne peuvent modifier que les conséquences pénales de la culpabilité, non son principe;

« Ces conséquences doivent être appréciées en tenant compte de l'état psychologique du coupable et des nécessités de la protection des individus et des biens, c'est-à-dire de la défense sociale, et proportionnellement à la grandeur relative des valeurs en présence; d'un côté, le coupable, de l'autre, les intérêts sociaux ou individuels qu'il a lésés;

« Ces derniers sont le fruit des conquêtes progressives de la civilisation qui ont substitué la justice sociale à la vengeance privée; assurant des garanties non seulement au coupable, mais aussi et principalement à ses victimes » (pp. 425-428).

[Maxwell, J. Voir *Bulletin* n° 28, p. 1290.]

***

Sommaire bibliographique.

Mueller, J. — Die Zunahme der Bevölkerung in den hauptsächlichsten Kulturstaaten während des 19. Jahrhunderts. (*Jahrb. für Nationalökonomie und Statistik*, April 1914.)

Wolf, J. — Frauenbewegung und Geburtenrückgang. (*Der Greif*, April 1914.)

von Kameke, K. O. — Eine Spezialuntersuchung über den Geburtenrückgang. (*Zeits. für Kommunalwirtschaft und Kommunalpolitik*, 10. April 1914.)

Zahn, F. — Der Geburtenrückgang. (*Verwaltung und Statistik*, 1914.)

Rost, H. — Geburtenrückgang und Konfession. (*Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland*, 153, 6, 1913.)

Mueller, J. — Bevölkerungsentwicklung der Vororte von Berlin, London und Paris seit 1801. (*Jahrb. für Nationalökonomie und Statistik*, Mai 1914.)

Travaux récents.

—

Démographie et criminologie

Benoist, Ch. — Introduction au rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité. (*Académie des sciences morales et politiques*, mai 1914.)

Elderton, E. M. — Note on infantile mortality and employment of women. (*Biometrika*, April 1914.)

Bowley, A. L. — Rural population in England and Wales. A study of the changes of density, occupations, and ages. (*Journ. of the royal statistical Society*, May 1914.)

Schmid, F. — Die geographische und wirtschaftliche Bedeutung des Waldes und seine Rückwirkung auf die Volksdichte unter besonderer Berücksichtigung der Verhältnisse im Oberelsass. (Diss., Strassburg, 1913.)

Lorenz, J. — Die Fluktuation der industriellen Bevölkerung und die Schwankungen im Beschäftigungsgrade. (*Zeits. für schweizerische Statistik*, H. 1, 1914.)

Dugé de Bernonville, L. — Budgets de familles en divers pays. (*Bull. statistique générale de la France*, avril 1914.)

Ross, E. A. — Racial consequences of immigration. (*Century*, January 1914.)

Mac Kenzie, F. E. — The assimilation of the American Indian. (*American J. of sociology*, May 1914.)

Jenks, A. E. — Assimilation in the Philippines, as interpreted in terms of assimilation in America. (*American J. of sociology*, May 1914.)

Ross, E. A. — Immigrants in politics : the political consequences of immigration. (*Century*, January 1914.)

Cramer, A. — Weiss oder Schwarz. Lehr- und Leidensjahre eines Farmers in Südwest im Lichte des Rassenhasses. (Berlin, Deutsch. Kolonial Verlag, 1913, 4 Mk.)

Glass, P. — Die Rechtsverhältnisse der freien farbigen Arbeiter in den deutschen Schutzgebieten Afrikas und der Südsee. (Diss., Heidelberg, 1913.)

Boigey, Dr. — Passion, crime et responsabilité. (*Archives d'anthrop. criminelle*, 15 avril 1914.)

Report of the Committee to study and to report on the best practical means of cutting off the defective germ-plasm in the American population. (Eugenics record Office, *Bull.*, n° 10A, February 1914.)

Battaglini, G. O. — Eugenics and the criminal law. (*J. of crim. law and criminology*, May 1914.)

Kite, E. S. — Responsibility and crime. (*J. of crim. law and criminology*, May 1914.)

Semini, Dr C. — Sulla sociologia del suicidio. (*Zeits. für schweizerische Statistik*, H. 1, 1914.)

Krueger, K. — Die Entwicklung der Kriminalität im Deutschen Reich, 1882-1910. (*Jahrb. für Nationalökonomie und Statistik*, Mai 1914.)

Droit.

Travaux récents. — **Droit.** — **Comment le droit peut naître de la procédure.**

« La procédure est une des principales sources historiques du droit ». Telle est la thèse exposée par C. Boucaud dans un article de la *Revue de philosophie* du mois d'avril 1914 (« Les initiatives de la procédure et la genèse historique des droits ») et appuyée d'exemples empruntés au droit romain (les actions prétoriennes, qui ont engendré le droit de propriété bonitaire et l'hypothèque; la mancipation et la « cessio in jure », qui ont engendré l'émancipation et l'adoption :

« De même que, souvent, *la fonction crée l'organe* : ainsi, les *actions*, les *procédures*, engendrent-elles souvent les droits. Dans le domaine juridique comme dans d'autres domaines de la science, l'action ou l'expérience précède la théorie. La génération des droits ressemble à celle des êtres, et peut emprunter, par analogie, sa formule au vieil axiome aristotélicien : *potentiâ prior actus* : l'acte précède la puissance. « Il est évident, dit Aristote, que, logique- « ment, *l'acte* précède la *puissance*. Car c'est par la possibilité « d'être *en acte* qu'une chose est possible... Il est donc nécessaire « que la définition et la notion de l'acte précèdent la définition et « la notion de la puissance. » Détourné juridiquement dans un sens analogue, ce langage signifie que, logiquement, les *actions* précèdent les *droits* : car c'est par la possibilité et la perspective d'être mis en acte, c'est par la possibilité de l'action en justice qu'un droit est positivement un droit. L'ethnologie juridique et l'histoire naturelle du droit confirment expérimentalement et en fait cette priorité logique de l'action par rapport au droit : car, dans l'histoire universelle et comparée des institutions juridiques, la *procédure*, qui met spontanément en jeu les droits, précède habituellement la *législation*, qui les formule positivement, et qui met à leur service la puissance officielle. Les *puissances* morales que sont nos droits naturels doivent leur existence à *l'acte* créateur qui a soumis la nature à des lois; et, de même, les *puissances* civiles que sont nos droits positifs doivent leur existence aux *actions* et aux procédures qui les ont exercés avant qu'ils fussent officiellement formulés. Si nous possédons des droits *en puissance*, des virtualités juridiques que nous pouvons faire valoir et mettre en acte, c'est que nos droits naturels ont été d'abord *en acte* dans les inclinations que le créateur a imprimées à notre nature, et c'est

Travaux récents. — Droit.

que nos droits civils ont été d'abord *en action* dans les procédures qui en ont préparé la promulgation, comme *toujours l'être en puissance devient être en acte par la vertu d'un être en acte.* La procédure est une des principales sources historiques du Droit, et elle ne se tarit pas après avoir engendré la législation : sans cesse, comme un protoplasme de la cellule juridique, elle répare, elle renouvelle les tissus, parfois usés et parfois trop durs, de l'organisme légal. Les initiatives des praticiens s'ingénient à trouver des procédures, judiciaires ou extra-judiciaires, qui fournissent à des droits méconnus ou à des droits nouveaux la possibilité d'être mis en actes ; et le législateur, qui croit promulguer de nouveaux droits, ne fait bien souvent que formuler la réalité précédemment élaborées par la procédure » (p. 408-409).

[Boucaud, C. Voir *Bulletin* n° 30, p. 219.]

* * *

En quoi consiste la différence entre le droit privé et le droit public.

L. Heerwagen montre dans les passages suivants, empruntés à son article « Worauf beruht der Unterschied zwischen Privatrecht und öffentlichem Rechte » (*Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie*, avril 1914, p. 423) en quoi consiste cette différence entre le droit privé et le droit public :

« Wenn ein Mensch einen anderen Menschen anweist, wie er zu handeln hat, — sei es durch Bitte, Ueberzeugung, Lehre, Drohung, oder durch Befehl, Verbot, Gewährung, — so kann das Objekt der Handlung, die angewiesen wird, auch auf obige zweifache Weise angezeigt werden. Demgemäss kann als Objekt der Handlung, die angewiesen wird, entweder etwas Einzelnes, konkret-Bestimmtes dienen, oder das Objekt der Handlung kann nach vorher aufgestellten Merkmalen angegeben werden.

« So z. B. verkauft ein Mensch einem anderen sein Haus zum Eigentum, bittet der Schüler seinen Vater, ihm dieses Buch zu kaufen (Privatmoment). Das Gesetz verbietet, zu stehlen ; das Recht, Steuern zu erheben, Handel zu treiben ; die allgemeine Wehrpflicht ; das Amt des Lehrers, die Pflichten des Richters (öffentliches Moment).

« Gemäss der Einteilung der Handlungsanweisungen in obige zwei grosse Gruppen (in Anweisungen zu handeln, bei denen als Objekt der Handlung etwas Einzelnes, etwas Konkret-Bestimmtes angegeben wird, und in Anweisungen zu handeln, bei denen das Objekt nach vorher aufgestellten Anforderungen angezeigt wird),

kann man auch die Handlungsanweisungen, welche das Recht bilden und von Menschen ausgehen und an Menschen gewandt sind, und somit auch das Recht, in zwei grosse Gruppen einteilen : zu der einen Gruppe gehört das Recht, bei dem als Objekt der Handlung, die angewiesen wird, etwas Einzelnes, etwas Konkret-Bestimmtes dient; zu der zweiten Gruppe gehört das Recht, bei dem zum Objekt der Handlung, die angewiesen wird, alles werden kann, was gewissen, vorher aufgestellten Anforderungen entspricht » (p. 425).

« In obige zwei grosse Gruppen kann alles Recht eingeteilt werden, sowohl jegliches Verbandsrecht (sowohl das Recht, das sich auf die Staatsgewalt stützt, als auch das Recht von Verbänden, welche vom Staat verboten sind, und das Recht von Verbänden, welche von der Staatsgewalt nicht beachtet werden, so lange nicht von ihnen das Recht, das sich auf die Staatsgewalt stützt, verletzt wird), als auch jegliches Vertragsrecht (zu dem auch das Internationale Recht und überhaupt alles Interverbandsrecht gehören).

« Dass ein jegliches Recht in obige zwei grosse Gruppen sich einteilen lässt, wird wohl kaum angefochten werden können. Andererseits sehen wir, dass die Einteilung des Rechts, das sich auf die Staatsgewalt stützt, bei allen Völkern und zu allen Zeiten, in zwei grosse Gruppen, das öffentliche Recht und das Privatrecht, sich offenbar auf obige Zweiteilung allen Rechts stützt.

« Es ist unbedingt leichter, Handlungsanweisungen des Privatrechts zu erlassen, als Handlungsanweisungen des öffentlichen Rechts anzugeben, da es viel bequemer ist, ein einzelnes Objekt, ein Privatobjekt anzugeben, als irgendwelche allgemeine Anforderungen, welchen die Gegenstände entsprechen sollen, um als Objekte von Handlungsanweisungen zu gelten, aufzustellen. Auch ist einem unentwickelten Menschen die Angabe eines bestimmten Objektes viel eher verständlich, als die Beschreibung von allgemeinen Anforderungen, die aufgestellt werden, auf dass etwas Objekt von Handlungsanweisungen werde. Dazu kommt noch, dass je verwickelter sich das Leben eines Verbandes gestaltet, umso häufiger eine Verallgemeinerung der Merkmale der Objekte von Handlungen, die von der höchsten Autorität des betreffenden Verbandes angezeigt werden, nötig ist.

« Dadurch erklärt sich bei weniger entwickelten Völkern das Vorwalten von Handlungsanweisungen des Privatrechts und das allmähliche Ersetztwerden so mancher dieser Handlungsanweisungen durch Handlungsanweisungen des öffentlichen Rechts,

unter dem Einfluss eines besseren Verständnisses der Kulturaufgaben des Staats » (pp. 426-427).

« Es gibt Fälle, in welchen ein und dieselbe Handlungsanweisung sowohl ein einzelnes, konkret-bestimmtes Objekt der Handlung, die angewiesen worden ist, hat, als auch, zu gleicher Zeit, solche Objekte, die bloss nach irgend welchen besonderen Merkmale angezeigt sind.

« Hierher gehören z. B. folgende Handlungsanweisungen : 1. die Pflichten der Dienstmagd ; als Objekt der ihr auferlegten Pflichten dienen zu gleicher Zeit *a*) meine Wohnung, die sie in Ordnung zu halten hat (Privatmoment), und *b*) alle Sachen, welche in meiner Wohnung sich befinden (dieses Moment ist ein öffentliches); 2. die Pflichten des Verwalters meines Hauses ; hier dienen als Objekte der angewiesenen Handlungen zu gleicher Zeit *a*) mein Haus und *b*) alle einzelnen Sachen in diesem Hause und alle möglichen Interessen in betreff dieses Hauses, 3. die Pflichten des Vorstandes irgend einer Gesellschaft ; als Objekte der Handlungen, welche zu unternehmen in diesem Falle angewiesen werden, dienen hier *a*) die Gesamtheit der Angelegenheit en der betreffenden Gesellschaft (etwas einzelnes) und *b*) alle möglichen Interessen dieser Gesellschaft und alle ihr gehörenden Sachen.

« In diesen und ähnlichen Fällen hat man die Wahl, die betreffende Handlungsanweisung zum Privatrechte oder zum öffentlichen Rechte zu zählen » (p. 427).

« Obige Erörterungen zeigten uns, dass der Unterschied zwischen öffentlichem Recht und Privatrecht nicht etwa auf dem Vorhandensein oder Nichtvorhandensein einer Beziehung zu einer Sache beruht, sondern sich auf das Vorhandensein oder Nichtvorhandensein eines öffentlichen Momentes gründet, und zwar betrifft der Unterschied zwischen öffentlichem und nichtöffentlichem Momente nicht etwa das Interesse (öffentliches Interesse und Privatinteresse) auch nicht den Anspruch (öffentlicher Anspruch und Privatanspruch), sondern es handelt sich dabei um eine verschiedene Angabe des Objekts der Handlung, die angewiesen wird, und zwar gehört zum Privatrecht alles Recht, bei dem als Objekt der Handlung, die angewiesen wird, etwas Einzelnes, etwas Konkret-Bestimmtes angegeben wird, während zum öffentlichen Rechte alles Recht gehört, bei dem zum Objekte der Handlung, die angewiesen wird, alles werden kann, was gewissen, vorher aufgestellten Anforderungen entspricht » (p. 428).

* * *

Travaux récents.
—
Droit
—
Évolution du fondement de la responsabilité en matière de délit civil.

« La question du fondement de la responsabilité en matière de délit civil est l'un des plus difficiles problèmes qui préoccupent en ce moment le monde juridique », écrit E. Triandafil au début de son étude sur *L'idée de faute et l'idée de risque comme fondement de la responsabilité* (Paris, Rousseau, 1914, 228 pages, 5 francs).

« Ce qui frappe l'esprit en premier lieu, quand on étudie cette question plus peut-être que l'impression de confusion qui se dégage de l'abondance des doctrines et de la diversité des opinions, c'est le caractère de nouveauté du problème qui met pourtant en discussion un des principes fondamentaux du droit civil. Pendant près d'un siècle en effet le principe *pas de responsabilité sans faute* a été considéré comme une sorte d'axiome que personne ne songeait à contester. Les divergences d'opinion, s'il y en avait, portaient uniquement sur la définition de la notion de faute elle-même, ou sur sa portée, mais il n'y avait aucune discussion sur le fondement même de la responsabilité. Les grands commentaires un peu plus anciens n'en portent aucune trace, et à ne considérer qu'eux seuls, on dirait en vérité que ce problème n'existerait même pas. Il existe pourtant, et à notre époque se pose avec une intensité telle que les discussions ardentes auxquelles il a donné lieu ont mis en doute des principes et des formules, que l'on s'était habitué à considérer comme inébranlables. Toute la théorie traditionnelle de la faute comme fondement de la responsabilité a été battue en brèche. Des juristes novateurs sont allés même jusqu'à éliminer toute idée de faute du domaine juridique de la responsabilité civile. D'autres, des partisans ceux-là de la théorie de la faute, l'ont tellement transformée sous la pression des idées récentes, nouvelles, qu'on a peine à reconnaître sous ces apparences nouvelles, l'ancienne théorie de la responsabilité.

« Quelle est la cause de tout ce mouvement d'idées? Pour quels motifs s'est-on soudainement avisé de mettre en discussion et de déclarer insuffisant un système juridique qui pendant presque un siècle avait semblé satisfaire pleinement à l'équité et aux exigences de la vie pratique? La réponse est en apparence des plus faciles. On peut très certainement rattacher tout ce mouvement d'idées à la question des accidents industriels et de la responsabilité patronale » (pp. 1-2).

« Ce fut la loi du 9 avril 1898 sur les accidents de travail, qui mit fin à cet état de choses en consacrant le principe du risque professionnel et de la responsabilité à raison du seul accident, en

dehors de toute recherche de causalité. Mais la difficulté d'ordre pratique, de la responsabilité des patrons dans les accidents de travail, une fois tranchée par la loi de 1898, la discussion n'en continua pas moins en doctrine et elle ne semble pas près de finir. C'est que, parti de ce point de vue spécial, le problème du fondement de la responsabilité embrassa finalement tout le domaine du délit civil. L'on se rend compte alors que, rattacher notre question à la seule hypothèse des accidents industriels, serait l'envisager d'une manière un peu simpliste et lui faire une base trop étroite, car elle est due en réalité à des causes plus générales.

« En effet, la situation créée aux ouvriers par les accidents industriels n'est qu'un exemple, à la vérité très typique, d'un vaste ensemble de situations de faits analogues, telles que celle créée par le voisinage en cas d'exploitation industrielle insalubre ou dangereuse, ou celle de l'activité de l'état administrateur. Toutes ces situations autrefois à peu près, ou même tout à fait inconnues, sont la conséquence du mouvement sans cesse progressif de la vie économique et sociale au cours du dernier siècle. La question soulevée dans le domaine juridique par les accidents industriels n'est donc elle-même qu'une des nombreuses formes nouvelles sous lesquelles se pose, quant à son fondement, le problème général de la responsabilité civile » (pp. 3-4).

« L'évolution économique et sociale moderne a créé des cas dans lesquels l'équité et l'utilité sociale exigent impérieusement la réparation d'un dommage, et pour lesquels pourtant la théorie traditionnelle de la responsabilité pour faute ne pouvait nous offrir, malgré les efforts de ses partisans, aucune solution satisfaisante. C'est pour ces cas qu'on a senti la nécessité d'élaborer une théorie nouvelle : la théorie de la responsabilité pour risque, qu'on ne doit pas, à notre avis, considérer comme l'adversaire de la théorie traditionnelle et comme son supplanteur éventuel, mais bien plutôt comme son complément nécessaire. Répondant à des faits sociaux nouveaux, que l'ancienné théorie de la responsabilité s'était montrée incapable de gouverner, la théorie du risque comme fondement de la responsabilité a son domaine tout indiqué, différent et séparé de celui de la faute. Et l'on ne conçoit pas la nécessité de chercher à réduire l'un à l'autre ces deux principes que l'on s'obstine à considérer comme rivaux.

« L'un comme l'autre consacre l'obligation de réparer un dommage souffert par un particulier dans son patrimoine ou dans sa

personne. Tout le problème réside uniquement dans la difficulté de trouver un critérium selon lequel l'obligation de réparer le dommage, sera établie tantôt en vertu de l'idée de faute, tantôt en vertu de l'idée de risque. Pour nous, la solution réside dans la conception qui, en attribuant à chacune de ces deux idées le gouvernement d'une catégorie différente de rapports existants entre les membres de la société, en fait le fondement, et comme le point de départ, d'une responsabilité différente. Il y a responsabilité individuelle pour faute dans les rapports entre individus, et responsabilité collective pour risque dans les rapports des groupes avec les individus. De la sorte, quoiqu'on ait pu le croire, les domaines d'application de la responsabilité pour risque et de la responsabilité pour faute apparaissent comme différents et n'empiètent pas l'un sur l'autre » (pp. 216-218).

[Triandafil, Ernest. Licencié en droit de l'Université de Jassy. Docteur ès sciences juridiques de la Faculté de droit de Paris. Professeur à la Faculté de droit de Jassy. A publié, en sus de l'ouvrage ci-dessus : *Histoire des voies d'exécution en droit romain* (1914).]

* * *

Histoire de la notion de personnalité civile en Allemagne.

La librairie Weidmann a fait rééditer les trois premiers volumes du grand ouvrage du Prof. O. von Gierke : *Das deutsche Genossenschaftsrecht*, parus successivement en 1868, 1873 et 1881 et épuisés depuis longtemps. Les sous-titres de ces trois volumes sont : I. « Rechtsgeschichte des deutschen Genossenschaft » (xxxiv et 1111 pages) ; II. « Geschichte der deutschen Körperschaftsbegriffs » (lvi et 976 pages) ; III. « Die Staats- und Korporationslehre des Altertums und des Mittelalters und ihre Aufnahme in Deutschland » (lii et 826 pages). Gierke a complété cette réédition en faisant paraître en 1913 un tome IV et dernier : « Die Staats- und Korporationslehre der Neuzeit (liv-567 pages, 20 mark). Il explique dans la préface pourquoi il n'a pu continuer son œuvre jusqu'à la fin du xixe siècle, comme il l'avait projeté d'abord. Ce quatrième volume comprend les chapitres suivants :

I. Die Zeit zur Mitte des siebzehnten Jahrhunderts. — 1. *Die Fortführung der mittelalterlichen Korporationstheorie* : In der Jurisprudenz überhaupt. — Monographien über Korporationsrecht. — Die alte Korporationstheorie bei den Zivilisten. — Die Korporationstheorie bei den Kanonisten. — Die Korporationstheorie bei den Prozessualisten. — Die Korporationstheorie bei den

Kriminalisten. — Die Korporationstheorie bei den Feudisten. — 2. *Die Korporationstheorie in der Praxis* : Die europäische Spruchpraxis. — Die deutsche Praxis und der *usus modernus*. — 3. *Der Einfluss der Eleganten Jurisprudenz* : Die historisch-philologische Richtung. — Die systematisch dogmatische Richtung. — 4. *Der Einfluss der Wissenschaft des deutschen Staatsrechts* : Die Theorie der staatlichen Rechtssubjektivität. — Die Theorie der engeren Verbände bei den Staatsrechtslehren. — 5. *Der Einfluss der naturrechtlichen Gesellschaftslehre* : Der naturrechtliche Staatsbegriff. — Die naturrechtliche Theorie der engeren Verbände.

II. Die Zeit von der Mitte des siebzehnten bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts. — 1. *Die naturrechtliche Gesellschaftslehre in ihrer Vorherrschaft* : Die allgemeine Verbandstheorie des Naturrechts. — Die Staatstheorie des Naturrechts. — Die Korporationstheorie des Naturrechts. — 2. *Die positive Jurisprudenz* : Die Korporationstheorie im Privatrecht (pp. xiii-liv).

L'évolution générale de la théorie de la personnalité civile sous l'influence des facteurs différents, est esquissée dans le passage suivant :

« Die im Mittelalter ausgebildete romanistisch-kanonistische Korporationstheorie, deren Entwicklung und Bestand und deren Aufnahme in Deutschland früher im einzelnen dargelegt worden sind, wurde bis über die Mitte des Siebzehnten Jahrhunderts hinaus von der europäischen Jurisprudenz als herrschende Lehre fortgeführt.

« Allerdings waren seit dem Beginn des sechzehnten Jahrhunderts mancherlei Kräfte teils in verstärktem Masse, teils überhaupt erst wirksam, welche an der Umbildung der überlieferten Domgn arbeiteten. Allein so deutlich dabei in verschiedenen Richtungen eine neue Gedankenwelt sich ankündigte, so blieb doch gerade in der eigentlich juristischen Betrachtungsweise das in der Postglossatorenzeit unter Dach und Fach gebrachte Lehrgebäude noch unerschüttert.

« Wohl führte die unausgesetzte praktische Handhabung der Doktrin hier wie überall zur Beantwortung neu aufgeworfener Fragen, zur Beachtung moderner Verhältnisse und nationaler Besonderheiten und zu Konzessionen an das lebendige Recht, bis im *usus modernus* auch äusserlich die Selbständigkeit der Praxis besiegelt wurde. Allein bei dem entschiedenen Uebergewicht, welches mehr und mehr die gelehrte Tradition über die gestaltenden Kräfte des Rechtslebens behauptete, war die Praxis zu

eigner Begriffsschöpfung nicht imstande. Sie entlehnte vielmehr ihre konstruktiven Prinzipien fort und fort der Schultheorie und übte nur einen stillen und unmerklichen Einfluss auf die allmähliche Verschiebung der alten begrifflichen Grundlagen.

« Wohl liess sodann der grossartige Aufschwung, den die Rechtswissenschaft durch die Blüte der eleganten Jurisprudenz erfuhr auch die Lehre vom juristischen Wesen der Verbände nicht unberührt. Allein in der überlieferten Bestand der herrschenden Dogmen griff zunächst auf diesem wie auf so manchen anderen Gebiet die historisch-philologische Forschung überhaupt nur wenig ein, während die damit verbundenen systematisch-dogmatischen Bestrebungen bei aller ihrer weittragenden Bedeutung doch den breiten Strom der juristischen Doktrin noch nicht aus seinem alten Bette zu drängen vermochten.

« Wohl war ferner die sich anbahnende äussere und innere Verselbständigung der Staatsrechtswissenschaft ein für die Geschichte der Korporationslehre wie der Staatslehre epochenmachendes Ereignis. Allein noch währte es geraume Zeit, bis die Rückwirkung desselben auf die zivilistische Jurisprudenz sich äussern konnte. Die zivilistische Jurisprudenz aber behauptete nach wie vor ihren zentralen Platz und lieferte den übrigen juristischen Disziplinen die massgebenden Grundbegriffe.

« Wohl vollzog sind endlich in der ihrer Vollendung entgegenschreitenden Naturrechtslehre mit ihrer philosophischen Konstruktion von Staat und Recht ein Prozess der Auflösung und Neubildung aller Vorstellungen von den gesellschaftlichen Gebilden. Allein noch trotzte das dogmatische Gebäude der positiv-rechtlichen Jurisprudenz dern andrängenden Wogen naturrechtlicher Theorien » (pp. 1-2).

[Gierke, Otto von. Né en 1841. A fait ses études à Heidelberg et à Berlin. Après avoir rempli des fonctions judiciaires, enseigna successivement aux universités de Berlin, de Breslau et de Heidelberg pour revenir à Berlin (1887). Principaux travaux : *Das deutsche Genossenschaftsrecht* (1868-1913); *Die Genossenschaftstheorie und die deutsche Rechtsprechung* (1887); *Das deutsche Privatrecht* (1895); *J. Althusius und die Entwicklung der naturrechtlichen Staatstheorie* (3e éd. 1913); *Das Wesen menschlichen Verbände* (1902); *Der Entwurf eines bürgerlichen Gesetzbuchs und das deutsche Recht* (1889); *Das bürgerliche Gesetzbuch und der deutsche Reichstag* (1896); *Schuld nach folge Haftung* (1911), etc.]

* * *

Travaux récents.
—
Droit.

La constitution de la religion musulmane et son extension dans le domaine moral et juridique ont été exposées par D. S. Margoliouth, professeur à l'Université d'Oxford, dans des conférences faites à cette université, en 1913, sous les auspices de la Fondation Hibbert. Ces conférences ont été réunies ensuite en un volume intitulé : *The early development of Mohamedanism* (London, Williams and Norgate, 1914, ix-265 pages, 6 shillings). On notera, par exemple, le caractère de ce qui constitue le droit musulman :

Des caractères du droit musulman.

« If one compares the volumes of Shafi'i and Malik with the Mishnah and Gemara, the comparison is favourable to the Moslem jurists from several points of view. First of these is the speed with which the science of jurisprudence was evolved : two centuries had not elapsed from the Migration before the Moslems had a system based on principles, which, if doubtfully wise, at any rate are as wise as those followed by the Jewish lawyers. And if there be any merit in excogitating questions of casuistry, the Moslem can conceive situations as unlikely to arise as any imagined by the Jew Shafi'i describes the cases of a Moslem aiming at a Christian and the Latter being converted before the arrow hits him, or of a slave being manumitted in the interval that elapses between the direction of the arrow and its piercing the victim. It does not seem that the Moslems ever made the mistake of thinking jurisprudence easy, and supposing that lawyers quibled out of pure malignity : the Moslem authors certainly did not aspire to rise above their source, the Prophet but they took endless pains to ascertain what views he had held, and to work these out to their proper consequences. Although not many Greek books can have been rendered into Arabic before the end of the second century, Shafi'i displays some acquaintance with the Aristotelian logic, and is clear about the meaning of the words *genus* and *species*. His arguments from analogy are also highly ingenious. The Prophet forbade the keeping of dogs, except for certain necessary purposes : hence Shafi'i argues that there is no property in dogs, and that if a man kill a dog his owner has no right to compensation. Why not, asks the opponent, if the dog be kept for one of these useful purposes? The reply is that the licence is limited to the owner : the case which may be compared is that of carrion which under necessity may be eaten : it is clear, however, that no one who burned such carrion would be liable to pay damages : and the case of the dog is comparable to that of the carrion, as being per-

Travaux récents. — Droit.

manently in a state of prohibition, from which it can be temporarily exempted, but which does not become property thereby.

« A study of the great Pandects on which the MALIKIE and SAAFI' ite systems are based suggests that any influence which earlier systems of jurisprudence may have exercised on those of Islam must be looked for at the commencement, and no later. Some few technical terms appear to be borrowed from christian or Jewish systems, but the bulk of the development is independent, and the possibility of foreign ideas being adopted seems to be excluded. The whole is dominated by the rough and-ready nature of the Prophet's utterances : and though we may refuse to believe the authenticity of a large proportion of the traditions on which the reasoning is based, it seems difficult to put the invention of them later than the first century : if the maxims were not the hasty and capricious utterances of the Prophet, they were formulated by persons no more capable of improvisation. If we wish to know what is the age at which human beings become responsible agents, it is settled by the story of a man being rejected as a soldier at the age of fourteen, but admitted in the following year : what we may be clear about is that this story settled the question and it makes little difference whether there was any thruth in it. The growth of this subject, then, resembles, the growth of Arabic grammar. A few ideas, the rudiments of grammatical categories, were got from the Greeks through the intermediation of the Syrians : but the rest of the fabric is Islamic, built up by observation of the usage of the *Koran*, and to some extent that of the language actually spoken in Arabia. In both cases the fabric is so vast that these foundation stones are all but concealed » (pp. 96-98).

[MARGOLIOUTH, DAVID SAMUEL, né en 1858, a fait ses études à l'Université d'Oxford. Professeur de langue arabe à cette université depuis 1889. Principaux travaux : *Arabic papyri of the Bodleian Library* (1893); *Mohammed and the rite of Islam* (1905); *Cairo, Jerusalem and Damascus* (1907). *The Mohamedanism* (dans *Home university library*)].

***

Le droit indigène des colonies néerlandaises.

L'Institut hollandais de géographie, de philologie et d'ethnographie des Indes néerlandaises publie depuis 1910 les résultats d'une enquête entreprise par une commission spéciale chargée par lui de recueillir toute espèce d'information au sujet du droit indigène de

Travaux récents. — Droit.

ces colonies (*Adatrecht*). Deux fascicules (les n°s VI et VII) ont été publiés en 1913 (La Haye, M. NIJHOFF) sous le titre global : *Adatrechtbundel bezorgd door de Commissie voor het adatrecht*. Les fascicules II et IV concernent Java et Madura; le fascicule III, Minahusa; le fascicule VI, Sumatra; les autres fascicules concernent le reste des colonies hollandaises.

* * *

Sommaire bibliographique.

Œrtmann, P. — Staatliche und gesellschaftliche Rechtsbildung. (*Archiv für bürgerliches Recht*, 40, 1, 1914.)

Arndt, A. — Zur Geschichte des Bergrechts von der ältesten Zeit bis auf die Gegenwart. (*Zeits. für die ges. Staatswissenschaft*, Bd. 70, H. 2, 1914.)

Mueller, G. — Gesindegerichte. (*Zeits. für die ges. Staatswissenschaft*, Bd. 70, H. 2, 1914.)

Politique.

Politique — Constitution de l'esprit international actuel.

L'esprit international. Sous ce titre une édition française des différents discours prononcés par N. M. BUTLER, président de l'Université de Colombie et renfermant des « Considérations sur le règlement juridique des différends internationaux », a paru à la librairie CRÈS et Cie, à Paris (200 pages, 3 fr. 50).

« M. BUTLER recherche, dit G. HANOTAUX dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, dans le mouvement de l'opinion universelle, les indices d'un esprit international naissant. L'esprit international est, d'après lui, l'aptitude qu'ont certains hommes d'État à concevoir l'intérêt de leur pays en fonction du bien universel : à ceux-là, les diverses nations apparaissent comme des collaboratrices d'une œuvre unique de progrès et de civilisation. M. BUTLER précise :

« Une conception internationale des choses n'est nullement exclusive d'un patriotisme ardent et sincère. Si lord PALMERSTON était complètement fermé à cet esprit international, GLADSTONE en était pourvu au plus haut degré. Le marquis de SALISBURY, que personne n'a jamais accusé de manquer de dévouement pour les intérêts et pour les ambitions de son pays, en était muni également. CAVOUR le possédait et THIERS aussi...

« Ces données permettent de serrer de plus près le problème. L'esprit international n'est pas seulement affaire de culture : il tient, surtout, à la hauteur des vues et à une certaine disposition naturelle, bienveillante et humaine. Sur un certain plan, les

hommes ont, les uns pour les autres, ce sentiment de respect mutuel qui, dans le cours de la vie particulière, s'appelle le tact : ils savent sortir d'eux-mêmes, et comme on dit, se mettre à la place des autres; ils ressentent, d'avance, la peine qu'un propos ou un acte déplacés peuvent causer; ils ont un goût de la mesure qui les avertit au moment où le sens propre va devenir désobligeant, une finesse d'épiderme qui s'émeut à la seule crainte de froisser; en un mot, ils ont l'art de ménager les contacts et de les rendre toujours faciles et agréables » (pp. XI-XII).

Butler fait observer lui-même que : « l'entendement humain n'est pas encore parvenu à acquérir et à définir le sens des profondes différences ethniques et des traits si exclusivement personnels qui, réunis, constituent le caractère national d'un peuple. Ce que nous savons, c'est qu'il y a place, dans ce monde, pour de nombreuses races, pour de nombreuses nationalités, et, dès lors, pour une grande variété de points de vue et une infinie diversité d'angles de réflexion. La question vitale est de savoir si le jour n'est pas venu, si, en tout cas, on ne peut pas hâter le jour où ces races et ces nationalités, au lieu d'être une proie les unes pour les autres, sauront vivre côte à côte comme des associés dans l'œuvre de la civilisation mondiale. En d'autres termes, la question vitale est de savoir jusqu'à quel point les principes élémentaires de morale que nous professons comme individus avec une si ardente conviction exercent réellement leur empire sur notre activité collective. Combien ne subsiste-il pas de locutions courantes et d'axiomes populaires indiquant que nous n'avons pas de foi profonde dans la prédominance d'une règle morale et que nous n'avons pas un sentiment très net de notre devoir comme nation ! Rien n'est plus facile, aux États-Unis, pour un orateur populaire ou pour un journaliste, que de provoquer des suspicions et des sentiments de haine à l'encontre du Japon, du Mexique, de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Il suffit d'inventer quelques faits et d'en tirer des conclusions alarmantes » (pp. 136-137).

« Nous n'avons, à certains moments, pour nous gouverner et pour nous représenter, que la majorité bruyante de minorités habilement organisées et chaque fois que cela se présente, notre dignité publique et notre sagesse politique reculent de plus en plus. Quand le peuple, dans son ensemble, se rendra compte de ce fait — et certainement il finira par s'en rendre compte — ses protestations se feront entendre avec force et notre pays pourra s'engager une fois de plus dans la voie du progrès. Dès que la froide raison

Travaux récents.
—
Politique

reprendra son empire, notre cause sera gagnée. Le progrès humain ne saurait être tenu longtemps en échec par les efforts de l'égoïsme et, tant à l'intérieur qu'au dehors, nous pouvons envisager avec une pleine confiance l'approche du jour où la justice règnera et où la paix durable, dont cette justice sera la base, permettra à l'homme de consacrer à son propre développement toutes les ressources dont il dispose » (pp. 148-149).

[Butler, Nicholas, Murray. Né en 1862. Docteur en droit, en philosophie et ès lettres de différentes universités américaines et étrangères. Professeur à l'Université de Colombie, puis président de cette université (1902). A pris part à de nombreux congrès et conférences. Principaux travaux : *The meaning of education*; *True und false democracy*; *The american as he is*.]

* * *

Des rapports entre les États-Unis et la Chine.

Les rapports entre les États-Unis et la Chine et notamment l'avenir de ces rapports, font l'objet d'un article de C. R. Handerson dans *American journal of sociology* de mars 1914 (« Social assimilation : America and China », p. 640).

* * *

Le développement récent et rapide du nationalisme en Europe et dans d'autres régions inspire à H. A. Miller un article qui constitue une vue d'ensemble de l'état actuel des choses dans ses rapports avec la question de l'immigration aux États-Unis (« The rising national individualism » dans *American Journal of Sociology* de mars 1914). Ce nationalisme, dit l'auteur, est apparenté au patriotisme, mais il correspond plutôt à une conscience de groupe basée sur la langue, sur des traditions communes ou sur un sentiment de communauté raciale. Miller compare le nationalisme au socialisme :

Socialisme et nationalisme.

« Socialism is horizontal, aiming to unite all those of common economic interests in the common cause, that none may have unfair advantage over another. Nationalism, on the other hand, is perpendicular; forgetting class lines, it makes common cause of the symbols of unity, whether they be blood, language, or tradition. It is an evidence of the subtle fact that one's individualism is not revealed in an isolated being, and that the nearest and dearest thing to the heart of man is the social group in which he identifies his spiritual reality. And since one's personality is more the work of the group than of himself, the loyalty which expresses itself in

national feeling is a more powerful control than Socialism. As was stated above, Socialism is economic, Nationalism sentimental. The central philosophical principle of Socialism is economic determinism which Nationalism sets at naught by flying into the face of economic advantage. Both movements are conspicuously unselfish, and the devotion to them is distinctly religious in its character. Both thrive within the same people, but sooner or later come into conflict. Both thrive best where there is the most opposition to them. In America neither has been comparable to the European developments. Nationalism persists among our immigrants until they discover that we make no effort to curb it, and dies in the third generation » (pp. 598-599).

Quant aux raisons qui peuvent servir à expliquer la grande diffusion des mouvements nationalistes, voici ce que l'auteur croit pouvoir en dire :

« Human nature is the same in all peoples. It is, nevertheless, a remarkable fact that this movement should occur so contemporaneously among such diverse peoples in such various degrees of civilization, but it is unquestionably a world movement. Japan, India, and Egypt are teeming with it. Korea, after being satisfied with Chinese literature for centuries, now that Japan is exercising authority over her is religiously developing her own language and literature. In Hungary, Slovak hates Magyar, and both hate the Germans. In France, where Syndicalism, the most unpatriotic and radical form of class-consciousness, calls for class war, in the last three or four years the spirit of nationalism has risen to a level never before realized in its history.

« In any particular nation there seem to be peculiar reasons justifying and promoting its development, but they are the occasion rather than the cause. There can be nothing mystical about it, but the rapidity of communication must have enabled a suggestion to find ready fields. Thus Ireland in the fifties was a stimulus to Bohemia, though the history of Bohemia seems to contain quite enough stimulus of its own.

« Ireland has been the best-know expression of Nationalism because of the recurrence and continuance of the home rule discussion. The present conflict between the home rulers and the people of Ulster who are opposing them is due to the fact that the question is nationalistic rather than geographical. The Scotch Irish of the north are not only Protestants, but feel their relationship to England, and home rule for Ireland will mean foreign rule

for them. For all the noise of their struggle, the Irish have made far less success than many of the others, for Gaelic has succumbed to English.

« As we become more familiar with the soul of our newer immigrants we shall hear stories about home rule that will make the activities of the Irish seem relatively unimportant.

« Canada is coming into a national feeling. The reciprocity treaty with the United States was rejected as soon as the import of Champ Clark's annexation speech was understood, and the government of Canada was forced into a complete change, while Canada's self-consciousness has increased beyond all expectation.

« Every sane person realizes that interference with the affairs of Mexico would arouse a nationalism which would make ineffective any ideas we might try to impose upon the country. Domination by superior force is no longer accepted as a matter of course, and this is a new fact in the world's development.

« From these examples of intense feeling it becomes clear why representatives of the subject nations of Austria should visit the director of census, and Congress, to demand that they be counted by mother-tongue rather than by country of birth. There is far less community of feeling between Bohemian, Magyar, and German in Austria, than between England, France, and Germany, and from the point of view of assimilation in this country, the latter group might much better be grouped as one than the former.

« Whether Nationalism be rational or irrational, it is a fact. The political science of the nations of the earth must be revised in the face of it, and in America our practical treatment of our alien peoples needs to take cognizance of the fact that human nature expresses itself more strongly in the struggle for sentiment than in the struggle for bread. But when full freedom for the development of group-consciousness shall have been attained, the fearsome elements of the antithetical movements of Socialism, Syndicalism, and Anarchy will have disappeared » (pp. 603-604).

* * *

On sait qu'aux États-Unis, les tribunaux ont le pouvoir de déclarer nuls les actes du pouvoir législatif. Les avantages et les inconvénients de cette pratique ont été souvent discutés. C.-G. Haines, professeur au collège Witman, expose l'historique et les éléments de la question dans son ouvrage : *The american doctrine of judicial supremacy* (New-York, the Macmillan C°,

Travaux récents. — Politique.

1914, 365 pages). Dans le XIV[e] chapitre, l'auteur étudie les critiques qui ont été adressées de divers côtés à cette ingérence du pouvoir judiciaire dans les actes des parlements : ces critiques ont été formulées par les juges eux-mêmes et surtout par les représentants du mouvement ouvrier et les socialistes. Le système a aussi ses défenseurs. Il n'en est pas moins vrai qu'il subit actuellement des transformations :

Critique et réforme de l'organisation judiciaire aux États-Unis.

« In the eighteenth century and early nineteenth century the right to invalidate acts was regarded as an indispensable axiom of public law. With the great political controversies engendered by the antagonism between Hamilton and Jefferson two views of government were succinctly outlined which made this doctrine one of the grounds of difference. According to one view, which Hamilton, Marshall and Webster championed, and which for the time being prevailed in the development of state and national governments, democratic government required specific checks and balances to protect property rights and to guard the interests of minorities. The champions of this view, who regarded popular government with considerable alarm, uniformly substained the courts in the exercise of power to declare laws invalid.

« According to the other view, advanced by a few of the patriots of 1776, particularly championed by Jefferson after the federal courts were safely launched in the hands of his bitter opponents — the Federalists — and sanctioned on several occasions by Jackson and Lincoln, ultimate popular rule must prevail on all great matters of government and judicial decisions cannot irrevocably bind the people. Recent advocates of this view regard the check of a fundamental law guarden and protected by the judicial department as a barrier in the path of popular rule. When constitutions are so difficult of amendment that this barrier prevents important measures of legislation desired by a great portion of the people, it is claimed that this power of the courts is essentially out of harmony with modern democratic notions and that unless constitutions can be changed so as to permit much-needed legislation the doctine of judicial supremacy must be abandoned.

« The adoption of the recall of judges the indications that the recall of judicial decisions will soon be made a part of the public law in a number of the states, the change in the attitude of the courts toward laws in the line of social and industrial betterment,

Travaux récents. — Politique.

the reluctance of the judiciary to invalidate acts, if by any possibility they can be approved, and the persistent demand on the part of a portion of the people that the power to declare acts void must be taken from the courts — show that the American doctrine of judicial supremacy is undergoing radical changes. And, if a growing popular sentiment which will brook no restrictions to the rule of the people in the end prevails, judicial supremacy will eventually give way to legislative omnipotence and unrestricted popular rule such as prevails in European countries » (pp. 351-352).

[Haines, Charles Grove. Né en 1879. A fait ses études à l'Université de Colombie. Professeur au « Whitman College ». Principaux travaux : *The conflict over judicial powers in the U. S. to 1870* (1909); *The political theories of the Supreme Court* (1908); *Judicial criticism of legislation by Courts* (1912).]

* * *

Action du gouvernement dans l'introduction d'une industrie nouvelle.

Quel a été le rôle du Gouvernement royal dans l'*Etablissement de la filature des soies en France?* C. Ballot étudie cette question dans un article de la *Revue d'histoire de Lyon* (1914, nº 1-2-3). Le rôle du Gouvernement a été prépondérant. Il voulait affranchir la France de la dépendance de l'étranger et faire produire à la France tout ce dont elle avait besoin :

« A la fin du xviiie siècle, la filature de la soie est établie en France, les industriels disposent d'un excellent outillage, égal, supérieur même à celui des Italiens, et les établissements se sont multipliés. Roland estime que, vers 1786, il y a en France, 1.500 moulins à soie. Les principaux centres sont justement ceux où s'est portée l'activité du Gouvernement : le Dauphiné, la Provence, le Bas-Languedoc, le Vivarais ; le seul centre important qui soit resté en dehors de son action est Saint-Chamond ; nous avons vu, par contre, cette action s'exercer dans les deux centres secondaires de Lyon et de Tours. Il ne faudrait pas exagérer le rôle du Gouvernement; les conditions naturelles qui favorisaient l'élevage des vers à soie dans certaines provinces, les circonstances économiques favorables, l'extension de l'industrie lyonnaise qui demandait une quantité toujours grandissante de fil de soie et avait de plus en plus besoin de s'affranchir du monopole italien, tout cela favorisait, nécessitait le développement de la filature française. Certaines manufactures furent fondées par l'initiative privée, celle même de la Sône, dans les premiers temps de son existence, se passa du

concours officiel : il n'en est pas moins certain que c'est le Gouvernement qui donna l'impulsion, et, sans son appui, jamais on n'aurait pu réaliser les inventions de Vaucanson, point de départ de tous les perfectionnements techniques qui devaient marquer le siècle suivant. Contrairement à son habitude, l'administration n'a pas agi au hasard : sous la direction de TRUDAINE, un plan d'ensemble fut conçu, plan bien coordonné et libéral en même temps : conformément aux idées nouvelles de GOURNAY et de son école, on ne donne point de privilèges exclusifs, on ne confère point de monopole, comme on l'avait constamment fait dans la précédente période, comme on le faisait encore à la même époque pour d'autres industries : on se contente d'encourager les établissements les plus intéressants, et l'on adopte l'intelligent système des primes qui permet de proportionner l'encouragement à l'activité, par conséquent à l'utilité des industriels : ces primes ne sont accordées que pour un temps assez court ; lorsqu'on les renouvelle, on les diminue de manière à en préparer la suppression et à amener progressivement les fabricants à se suffire à eux-mêmes.

« Toutes ces mesures sont fort bien comprises et leur habileté en explique le succès.

« Cette action gouvernementale s'est exercée exclusivement en faveur des grandes manufactures ; les petits tirages sont encore très nombreux à la fin du XVIIIe siècle, mais leur importance relative diminue en face de gros établissements comme ceux de la Sône. Les grandes filatures de soie sont les premières grandes manufactures modernes qui aient paru en France ; avec leurs machines automatiques marchant parfois jour et nuit, les gros capitaux qu'elles immobilisent, elles nous présentent la première image de l'usine moderne » (pp. 37-39).

* * *

S. B. TERRY a étudié l'aspect financier de la guerre de cent ans dans un volume intitulé *The financing of the hundred years' war, 1337-1360* (London, CONSTABLE et Cie, 1914, 197 pages). Au XIIIe siècle, les revenus féodaux qui constituaient le plus clair des ressources du pouvoir central étaient non seulement insuffisants à faire face aux dépenses croissantes de ce pouvoir, mais ils étaient eux-mêmes en diminution. Comment les ministres d'Édouard III s'y prirent-ils pour subvenir aux dépenses de la guerre? Tel est l'objet du livre de TERRY. *Il montre comment les Anglais durent leur succès à une adaptation rapide de la nation aux besoins du moment, grâce à*

Travaux récents.
—
POLITIQUE.
—
Le rôle de l'administration dans l'adaptation d'une nation à des besoins financiers immédiats.

l'intelligente initiative de l'administration. Voici un exemple des mesures inaugurées à cette époque :

« Edward and his counsellors seem to have realised pretty clearly the nature of the problem before them. Since the beginning of the year several loans of importance had been secured from the Italians, amounting to some 22,000 L. This, however, was little more than enough to meet the usual extraordinary needs of administration and to pay the initial expenses of Edward's various diplomatic commissions. There was need of some large fund that would be sufficient for one campaign, if not two, that could be raised immediately, and would serve to tide over until the regular finances could be placed upon a war footing. Accordingly early in 1337 steps were take to secure for the crown a monopoly of the wool crop of the year. The first move was made when the parliament stopped temporarily the export of wool. After repeated conferences with the English merchants, on july 21st Edward proceeded to take the final steps in a scheme which had apparently been maturing since March.

« By a stretch of the prerogative of purveyance 30,000 sacks of wool were to be bought up at a price to be fixed by the council, and then to be exported to such a place as the council should direct, there to be sold for the profit of the king. The notable feature of this scheme is that the entire affair was to be handled by English merchants. The several counties were apportioned among them, and the prices to be paid for the wool of each county were fixed. The merchants were to have the assistance of the king's officers in making their levies, and also protection for the wool fleet. The king was to have 200,000 L. estimated as one-half of the net profit. Furthermore in order to give the king an immediate fund he was to have the entire profit on the first 10,000 sacks, and the merchants were to pay a custom of twenty shillings per sack, to be credited on the 200,000 L. (pp. 6-7).

« The economic position of England in 1337 was peculiar. In general, the country producted only raw material. An examination of the customs schedules shows that wool, hides, wool-pelts tin, lead, feathers, and iron were the staple products. Of these by far the most important was wool. There was little capital in the country; the greatest part of the exchange apparently being used to import manufactured articles. A good indication of this fact is the comparative slowness of the rise of the class of native English

capitalists before the war by its huge profits encouraged speculation, and roused them into unwonted activity. Yet the position of England was really on of great strength, since she was practically the sole producer of the wool used in Continental cloth manufacture. Thousands of sacks were shipped each year to the manufacturing centres in the Lombard plains and in the Low Countries. Altogether the situation was somewhat similar to that of the colony of Virginia in the beginning of the seventeenth century, when tobacco became so profitable that it was planted even in the streets of Jamestown. Still there was enough capital in England to prevent wool from becoming the medium of exchange as tobacco did in Virginia » (pp. 11-12).

« When once the crown obtained the wool, its next effort was to enhance the price in the Continental markets by eliminating private competition by enactment or by confining the monopoly by licence to a few favoured persons, who paid high for the privilege. This system was greatly aided by the establishment of a staple abroad as the sole and permanent market for the sale of wool. Of course, smuggling was stimulated greatly. Thus 2,500 sacks were exported illegally in connection with the Dordrecht speculation. At first a merchant was permitted to ship his wool under bond to the staple. The customs could be either paid in whole at the port of shipment or an instalment could be paid then and the residue at the staple within ten days to three weeks after the sale. The whole thing was in the hands of royal officiers and most carefully inspected » (p. 13).

« The english were the first to attain national consciousness. A sense of common unity, a feeling of common destiny, and the realisation of a national purpose seem to have awakened within the English some time during the first eight years of the war. Thus while the kings of France were vainly striving to lead a vast unwieldy feudal host into the field, Edward was organising a compact, well equipped, though small, army, efficiently armed and financed, and inspired by a high morale that came only from an intense devotion to their king and the purpose of the war. But this was not accomplished at once. It took Edward eight years, and cost the nation over a million pounds sterling, to learn that a small army of welldrilled citizen soldiers — even allowing the superiority of the long-bow — was a far more affective fighting machine than the hordes of expensive feudal or mercenary levies of the Continent.

Travaux récents.
—
Politique.

« But if this new vitality of the English nation was shown in the field by the effeciency of her citizen armies, it was no less evident in the increased wealth and prosperity at home. Here it showed itself in the rise, to power of a native English capitalist class. The very fact that simultaneously with the advance of this class, the English began to find, before the war was six years old, that their old coinage was insufficient for the needs of exchange, reflects the quickening business life and the increasing wealth of the nation. At the same time, the steady increase in the value of the taxes levied on the wealth of the people showed the growing recognition of the king of the insufficiency of his old resources as feudal lord and chief land holder of the realm. Moreover with the growing dependence of the crown upon the wealth of the people came the gradual recognition and establishment of their rights and liberties. Such advances are impossible without corresponding progress in the details and forms of administration. In England this showed itself in the improvement in the methods of handling loans, and in a greater economy in the collection of taxes and revenues. English history during these years was many sided, and progress was not confined to one phase. But the rise of the English merchant class; the development of the means of drawing more directly upon the wealth of the people; and the perfection of the system thus established, form the secret of the success of the English during the first period of the Hundred Years' War » (pp. 186-187).

* * *

C. Pergameni s'est proposé de combler une lacune de l'histoire moderne belge en étudiant la période qui sépare la première invasion française de 1792 en Belgique de la fin du Consulat et de l'avènement du Premier Empire et en s'attachant spécialement à l'examen des conflits administratifs, politiques et religieux. Son ouvrage est intitulé : *L'esprit public bruxellois au début du régime français* (Bruxelles, Lamertin, 1914, xi-269 pages).

Il comprend les chapitres suivants :

I. — La politique religieuse de la révolution et ses effets à Bruxelles jusqu'au Concordat. — II. Les fêtes et cérémonies révolutionnaires dans leurs relations avec l'esprit public bruxellois au début du régime français. — III. Les déclarations, soumissions, serments révolutionnaires dans le département de la Dyle et spécialement à Bruxelles. — IV. Maladresses, excentricités et exagéra-

tions révolutionnaires. — V. Le théâtre politique et l'esprit public bruxellois au début du régime français. — VI. Le Parc de Bruxelles et l'esprit public local.

Travaux récents. — Politique

Un cas de fonctionnement défectueux de l'administration dans une période de réajustement.

Le malaise social qui se fit sentir dans les provinces belges à cette époque est dû en partie au manque de « doigté politique » des conquérants et en partie du fonctionnement défectueux de l'administration :

« Au cours de mes investigations prolongées et attentives dans le domaine des faits qui constituent la moelle de l'histoire du Régime français en Belgique, j'en suis arrivé à cette conviction que l'administration agit, même en période révolutionnaire, sous les espèces d'une sorte de *stabilisatrice sociale* sauvegardant, d'une part, les progrès réalisés et permettant, d'autre part, la mise en pratique des procédés nouveaux de gouvernement par leur adaptation aux nécessités journalières. Une société complexe et évoluée ne peut se concevoir sans un système administratif permanent : l'administration y apparaît sous la forme d'un ensemble organique de rouages, intermédiaires entre la loi abstraite et la vie quotidienne, d'autant plus spécialisés et mieux intégrés que le groupement social dont ils font partie est plus avancé en civilisation. Que si l'administration tend parfois à constituer des corps autonomes sans rapport les uns avec les autres, comme on en voit des exemples dans l'organisation coloniale française, c'est qu'il a surgi de nouveaux problèmes dont on n'entrevoit que très vaguement la solution et qu'il importe, de toute nécessité, de les résoudre provisoirement par la mise en œuvre d'organismes imparfaitement réglementés. Mais la *dislocation administrative* ne sera jamais que momentanée et transitoire : des services administratifs indépendants ou antagonistes sont incapables de subsister. Leur coordination se produira infailliblement, à moins de supposer que le pouvoir social ne soit inférieur à sa tâche : dans ce cas, de nouvelles forces naîtront qui, *révolutionnairement*, réformeront la machine administrative » (pp. 253-254).

« Pour quelle raison le gouvernement révolutionnaire échoua-t-il dans nos départements, si la thèse que j'énonce est fondée ? Il y a une seule explication à fournir de cette antinomie apparente entre les intentions manifestées par les législateurs et les faits : la machine administrative fonctionna mal : loin d'être un instrument docile de stabilisation sociale, elle créa des difficultés par le défectueux agencement de ses rouages. Ne disons donc pas que c'est l'ad-

ministration qui enraie l'œuvre révolutionnaire : nous commettrions une erreur de raisonnement. Disons, au contraire que si la politique du gouvernement révolutionnaire a présenté peu d'homogénéité, c'est parce l'administration n'a pas été suffisamment organisée :

« Les causes de faiblesse de l'action révolutionnaire se retrouvent toutes, en effet, dans l'imperfection de la mécanique administrative. Elles valent que nous les énumérions :

« 1° Les mesures prises par les dirigeants sont incohérentes et perpétuellement amendées : la versatilité gouvermentale et les expériences successives auxquelles se livre le pouvoir central agissent au détriment du fonctionnement régulier de l'administration et en entravent la mission ;

« 2° La mauvaise transmission des ordres, la lenteur des échanges de correspondances, la difficulté des communications et l'abus de la paperasserie administrative s'unissent à un désir exagéré de contrôle pour énerver la mise en pratique des mesures les plus urgentes. C'est l'époque où la bureaucratie sévit : les départements sont la proie d'une armée de fonctionnaires mal recrutés en général, qui cherchent à se distinguer au prix de dénonciations calomnieuses, de manœuvres déloyales et antipathiques aux administrés ;

« 3° L'action des sociétés populaires, groupements locaux de politiciens soudoyés par le Gouvernement mais en opposition avec l'opinion publique — notamment dans les départements annexés — loin de soutenir adroitement les réformes gouvernementales en les adaptant aux mœurs et aux traditions locales, ne laisse pas d'entretenir, par les maladresses qu'elles encouragent, la défiance et l'hostilité vis-à-vis du Gouvernement. La propagande à laquelle se livrent ces associations est défavorable, en fin de compte, au but qu'elles devraient poursuivre ;

4° La masse qui, théoriquement est souveraine, n'est pas intéressée directement à la vie administrative ; les fonctionnaires lui apparaissent comme des propagandistes dangereux dont l'activité n'est pas destinée à la servir, mais à la combattre. A mesure que les subdélégations s'opèrent, la tyrannie locale augmente et l'intégration des organismes administratifs est entravée » (pp. 236-257).

[Pergameni, Charles, professeur à l'Université de Bruxelles. Principaux travaux : *L'avouerie ecclésiatique belge des origines à la période bourguignonne* (1907); *Les grandes découvertes géo-*

graphiques depuis Colomb (1909). Articles dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, etc.].

Travaux récents. — Politique.

* * *

La reconstitution de la propriété rurale en 1810.

La dispersion des propriétés rurales en parcelles multiples n'est pas seulement l'œuvre du Code Napoléon. E. van Dievoet qui a déjà écrit plusieurs articles à ce sujet, reprend la question dans la *Revue sociale catholique* de mai 1914, sur la base d'un ouvrage de Deverneilh : *Observations des commissions consultatives sur le projet de Code rural* (Paris, 1810). Déjà à cette époque, le législateur s'était préoccupé de remédier aux abus du morcellement. Il est assez curieux de constater que des mesures furent proposées par diverses commissions consultatives qui ont été appliquées depuis dans la législation allemande :

« En Allemagne, on considère comme un complément indispensable des réunions territoriales la fixation d'une étendue minima, au-dessous de laquelle les parcelles de terrains agricoles ne pourront plus donner lieu à division. Chose étonnante, en 1808, alors qu'aucune des lois germaniques sur la matière n'avait encore vu le jour, la même mesure fut préconisée par les commissions consultatives. C'est d'abord celle de Besançon, exprimant l'avis que « pour « prévenir les subdivisions qui pourraient encore dans la suite être « faites des propriétés déjà trop minutieuses, le législateur pourrait « ordonner que dans les partages, toutes les propriétés au-dessous « d'un sixième d'hectare, ne seraient plus susceptibles de division « et qu'elles seraient au besoin licitées comme propriété indi- « visible ». La commission de Colmar se montra plus soucieuse de ménager les intérêts locaux. D'après sa proposition « la loi consa- « crerait le principe. Les conseils généraux seraient chargés de « poser les bases du minimum, après avoir pris l'avis des conseils « d'arrondissement, qui auraient également reçu les avis des « notables des cantons ».

« La parcelle minima ne passa pas dans le projet du Code rural. Au contraire, les réunions territoriales y eurent leur place. Il était, en effet, dans la logique des choses que le Code rural se préoccupât de garantir aux cultivateurs, d'une manière effective, la liberté des assolements qu'il proclamait dans ses deux premiers articles » (pp. 206-207).

* * *

Travaux récents.
—
POLITIQUE.
—
L'organisation scientifique du travail et la création d'une « règle de travail » dans les ateliers.

Pour introduire avec succès les principes de l'organisation scientifique dans les établissements industriels, il ne suffit pas de rédiger des règlements et d'employer des formules ou des bulletins. Il faut encore avoir une idée claire du but à atteindre. C'est pour faciliter la connaissance de ce but que H. L. GANNT a écrit son livre *Work, wages and profits* dont la 2e édition a paru en 1913 (New-York, The engineering Magazine Co., 312 pages). Il y a trois éléments à considérer, dit Gannt, la tâche à exécuter, le guide qui doit diriger les ouvriers et la récompense qui doit être le couronnement de l'effort. Ce système donne aux ouvriers le goût du travail :

« People as a rule prefer to work at the speed and in the manner to which they have been accustomed, but are usually willing to work at any reasonable speed and in any reasonable manner, if sufficient inducement is offered for so doing, and if they are so trained as to be able to earn the reward. In carrying out this plan we try to find men who are already skilled and able to perform the task set. It frequently happens, however, that the number of such men is insufficient and it takes time to train the unskilled to a proper degree of efficiency; but with *a bonus* as an incentive, and a proper instructor a very fair proportion of the unskilled finally succeed in performing a task that was at first entirely beyond them.

« Unskilled workmen, who under these conditions have become skilled in one kind of work readily learn another, and soon begin to realize that they can, in a measure, at least, make up for their loss in not having learned a trade. As they become more skilled, they form better habits of work, lose less time and become more reliable. Their Health improves and the improvement in their general appearance is very marked. This improvement in health seems to be due to a more regular and active life, combined with a greater interest in their work; for it is a well-known fact that *work in which we are interested and which holds our attention without any effort on our part, tires us much less than that we have to force ourselves to do.* The task with a reward for its accomplishment produces this interest and holds the attention with the invariable results of more work, better work, and better satisfied workers.

« The *Task and Bonus* method of training not only furnishes the workmen with the required knowledge, but by offering an inducement to utilize that knowledge properly, trains him in proper habits of work » (pp. 151-152).

Lorsque les ouvriers ont acquis de la sorte certaines dispositions industrieuses, il importe de les conserver et de les fixer. On crée ainsi une sorte de règle de travail respectée dans chaque atelier et à laquelle les nouveaux venus se soumettent pour de simples raisons psychologiques. Il se constitue ainsi une coopération effective entre les ouvriers :

« There is in every workroom a fashion, a habit of work, and the new worker follows that fashion, for its is not respectable not to. The man or woman who ignores fashion does not get much pleasure from associating with those that follow it, and the new member consequently tries to fall in with the sentiment of the community » (p. 186).

« Whe have established a system of co-operation in which it is to the interest of each bonus worker to do as much work as he can, and to do it as well as possible. Further, if a workman does poor work, others suffer beside himself, with the result that he either learns to do good work or finds work elsewhere. As it is to the interest of the worker to do good work, and plenty of it, he contracts the habit of doing a large amount of good work. As long as it is to his financial interest he will continue to cultivate this habit » (p. 203).

« The workman who has become master of something takes pride in his work and soon distinctly improves in personal appearance. The improvement is so universal and so marked as to be always distinctly recognizable, and is much more than can be accounted for by the increase in wages which enables him to dress better.

« This improvement is even more marked in girls than in men, for the girls invariably acquire a better color and improve in health. In one case the girl bonus workers formed a society and adopted a badge which they all wore. Only those who could earn their bonus were eligible. This incident is a little thing in itself, but it shows the feeling that comes with mastery of some subject. They know what they can do and are proud of it. This consciousness of efficiency, this knowledge that they have succeeded and can do it again puts the worker in a very different class from those who go along day after day watching the clock and doing just enough not to get discharged.

« The task gives the worker a definite object to strive for, causes a certain amount of mental exhilaration, and invariably increases the keenness of the perceptions.

Travaux récents.
—
Politique.

« From our task workers we frequently get instructors and sometimes investigators. From our investigators and instructors we get an ample supply of superintendents and foremen. The foremen and superintendents trained under this system have proved far more successful than any it was possible to hire » (pp. 223-224).

* * *

Comment faire acquérir aux ouvriers des habitudes de travail réglé ?

Les extraits ci-dessus ne peuvent donner une idée complète de la méthode exposée par Gannt, car le mérite de cette méthode est précisément de contrôler les plus petits détails du travail.

L'ouvrage de Gannt n'est d'ailleurs qu'une unité dans la production littéraire relative à l'organisation scientifique des usines. Cette production devient très sérieuse, spécialement aux États-Unis. En considérant plus particulièrement le côté scientifique de la question, nous signalerons notamment l'ouvrage de J. Hartness publié à New-York en 1912 sous le titre : *The human factor in works management* (Mac Graw-Hill Book Co, 159 pages, 1 doll. 50). L'auteur insiste aussi sur les habitudes industrieuses qu'il importe de faire naître chez l'ouvrier :

« Repetition forms habit and is absolutely necessary for success in this world today. It will be even more so in the future, for a shiftless wandering of the mind or body should never be tolerated. While repetition work has been condemned by many, it is not in itself degrading. On the contrary, it is the best means for developing concentration. This in the business man, inventor, or work manager, calls for continuity of thought along a given line. It will not tolerate a wandering mind, no matter how strenuous it may be, working by the desultory process. It says that men shall not be mental tramps, but that they shall keep their thoughts on their home work. In the factory it demands that every man's mind and body should have the most efficient use.

« The most complete subdivision of work must be made, to the end that each division may be readily understood, and that in this division and classification of tasks there may be a place for every man, and that every man should be in his own place.

« This is not a doctrine that degrades. It is one that simplifies the processes within the reach of the greatest number, and by repetition of operations each man may easily become most efficient at

his particular work. And last but not least, it clearly demonstrates the inexorable law of the ultimate supremacy of the largest organisation in a given industry, and in turn of the commercial or industrial supremacy of a state or nation that favors and fosters such organizations. It is not necessary for it to have special trade relations. It is only necessary for it to carry to the most complete subdivision of all of the various mental and physical tasks, so as to get the great results that accrue from repetition of processes » (pp. 5-7).

« Skill, dexterity, facility in performance of work is due to acquired habit. This is also true of all kinds of work in the business office and the workshop. This fact alone shows the value of habit in an industrial organization especially when we realize that habit is a disposition as well as an aptitude to do work. The practice brings an involuntary tendency to continue, and with it an ease and reliability of performance.

« The mental habits are special qualities that have been acquired by the same process of repetition. The successful man in the commercial world, the inventor's domain, the financier's realm, or any other branch of mental work, is one who has acquired habit of thought along lines of special value in his own particular field. There are undoubtedly men born to each of these callings who would be unable to qualify for any other, but these cases are so rare that for our present discussion they may be disregarded.

« There are also those who during the early and most impressionable years have been subjected to an environment that has established habits of thought or action of a kind unfavorable to the existence of a more desirable kind.

« Both of these kinds are somewhat handicapped in trying to take on other kinds of habit may be built up by mere repetition, there is a chance to make over many of these men.

« In case of a man having a disliking for the only work at which he can obtain a livelihood, whether it is due to inborn traits or traits acquired from environment, it is a long, hard fight. But continued practise will win, and in many of these cases it will even drag the mind along to a less antagonistic attitude.

« The ideal and easiest way to acquire habits of industry is to have the mind lead off in desiring such work. Although either process makes for skill and other evidences of habit, the quickest, easiest way, the one that attains the highest efficiency, is one that is acquired by an eager, earnest, persistent mind which maintains

Travaux récents.
—
POLITIQUE.

an interest and concentration of attention to the subject » (pp. 16-18).

* * *

Une phase de l'évolution syndicale aux États-Unis.

Certains syndicats ouvriers américains prétendent exercer un contrôle sur tous les travailleurs engagés dans telle ou telle industrie et dans les entreprises connexes. Ce sont les unions les plus développées qui manifestent ainsi une tendance à concentrer la main-d'œuvre d'un marché industriel déterminé. Mais il arrive que ces grandes fédérations rencontrent une résistance de la part d'autres syndicats moins puissants, mais organisés sur d'autres bases et qui, tout en groupant les ouvriers d'une industrie connexe à une autre, entendent garder leur indépendance. Ces épisodes de la vie syndicale américaine sont exposés dans une courte étude de S. Blum, intitulée *Jurisdictional disputes resulting from structural differences in American Trade-Unions* (Berkeley, 1913, California, University Press, pp. 409-445, 35 cents). La question présente une importance, en ce sens qu'on peut se demander si les unions ouvrières doivent obéir à la loi d'intégration de l'industrie ou continuer à se former en associations de métier, c'est-à-dire en unions de travailleurs occupés dans une industrie qui peut être considérée comme indépendante et pourvue d'une vie propre, sans tenir compte des rapports qu'elle peut avoir avec d'autres industries similaires.

* * *

Un autre aspect du développement des syndicats aux États-Unis.

Une autre étude relative aux syndicats ouvriers américains a paru dans la série des « Johns Hopkins University Studies » sous le titre de *Jurisdiction in american building-trade-unions* (Baltimore, the Johns Hopkins Press. 1914, 182 pages). L'auteur, N. Whitney s'est efforcé de faire comprendre les changements qui s'opèrent dans l'esprit syndical au fur et à mesure que l'union se développe, comment après avoir réglé l'attitude de ses adhérents, elle prétend régir le métier même qu'ils exercent et comment elle organise sa juridiction sur des territoires déterminés. Cette évolution amène d'ailleurs de nombreux conflits entre syndicats. L'auteur montre également les moyens qui sont employés pour y mettre fin.

[Whitney, Nathaniel Ruggle, né en 1882. Docteur en philosophie de l'Université John Hopkin, attaché à une banque, puis professeur à l'Université précitée.]

* * *

Travaux récents.
—
POLITIQUE.

LILLIAN R. MATTHEWS émet des considérations intéressantes au sujet du caractère des syndicats d'ouvrières en général et par comparaison avec les syndicats d'ouvriers dans une étude publiée par l'Université de Californie sous le titre *Women in trade Unions in San Francisco* (Berkeley, University Press, 1913, 100 pages, 1 dollar).

Caractères des syndicats d'ouvrières aux États-Unis.

« As an educational stimulant, trade-unionism has undoubtedly, been one of the most enlightening forces for development which has affected the wage-earning woman. Questions about industrial conditions come to her attention with real significance when she feels that through her union she may have a voice in deciding the answers to such questions. Among the leading women in the unions one meets with much clear and vital thinking and a broad wisdom touched with humor. At her meetings the trade union member must accustom herself to expressing her opinions. This drill develops a poise and self-confidence which makes it easier to face situations outside of union halls.

« This realization of the power to be gained through organization and the need for the workers to watch out for their own interests led the women in the trade unions to take prompt action when California granted the suffrage to women. They almost immediately formed the *Humane Legislation League* and raised the funds for opening an office and paying a secretary to raised on the work of the league. Its purpose is to see that all the women from families of working people shall register and to carry on a campaign of education on all the political questions with special emphasis upon those which directly concern the working class.

« Women are less apt to be aggressive in their manner of making demands than are men and the men have criticised their more patient methods of working gradually toward a desired result. The women hold that their way of handling difficulties results in less friction and gains them a readier hearing in the long run. For the same reason women favor the industrial for of organization. Jurisdictional disputes do not sap their time and strength. Thus the laundry workers employed in garment factories belong to the union of garment workers and all women who work in binderies are included in one union instead of being divided according to occupation as is common elsewhere.

« While it is true that men were first in the field of organized action and have frequently been the instigators of organization

Travaux récents. — Politique.

among women, they have not dictated the terms of the demands the women saw fit to make. The attitude of the men when they first encouraged women to form unions was actuated not so much by the desire to better conditions for women as by the spirit of self-protection from the effect that women's competition threatened to have in causing wages to fall. This is marked in the earlier days of the movement when we find numerous complaints such as this. « While women have not been benefited to any considerable « extent through the throwing open to her, of late years, of avenues « of employment hitherto monopolized by men, the earnings of « men have been reduced ». This hostile attitude broke out into open contention between the men and women in several instances » (pp. 92-93).

* * *

L'administration des syndicats ouvriers américains.

Th. W. Glocker a étudié l'administration des syndicats ouvriers américains dans un travail intitulé *The government of american trade unions* (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1913, 242 pages). Ce travail constitue le développement des chapitres suivants :

I. *The unit of government:* 1. The shop meeting. — 2. The composition of the local union. — 3. The federation of local unions. — 4. The area of federation.

II. *The centralization of centrol:* 5. The decline of the shop meeting and of the district union. — 6. The absorption of Power by the national union.

III. *The machinery of government*: 7. The sources of the trade-union constitution. — 8. The government of the minor bodies. — 9. The national convention. — 10. The officers of the national union. — 11. The national executive board. — 12. The initiative and the referendum.

* * *

Les augmentations de salaires dues à l'action syndicale.

Le Prof. Adolf Weber a voulu étudier les effets de la politique syndicaliste sur le mouvement des salaires dans un travail intitulé : « Die Lohnbewegungen der Gewerkschaftsdemokratie » (Bonn, Marcus et Weber, 1913). qui se rattache à son ouvrage : *Der Kampf zwischen Kapital und Arbeit* et où il défend et précise certaines considérations émises par lui dans cet ouvrage.

Quant aux conséquences des augmentations de salaires réalisées par l'action syndicale, Weber s'exprime comme suit :

« Die Ergebnisse meiner Abhandlungen glaube ich kurz folgendermassen zusammenfassen zu können :

« 1. Die erzwungenen Lohnerhöhungen werden meist nicht Minderung des Unternehmergewinnes, sondern Steigerung der Preise zur Folge haben, wobei zu berücksichtigen ist, dass die unteren Schichten nicht nur als Masse der Konsumenten von der dadurch bewirkten Teuerung besonders hart getroffen werden können, sondern auch deshalb, weil sie als schwächere Kunden weniger leicht der Abwälzung der Lohnerhöhungen auf die Konsumenten Widerstand leisten können : hier kann, nebenbei bemerkt, die Entwickelung der Konsumvereine bis zu einem gewissen Grade Abhilfe schaffen, aber dieses Gegengewicht kommt trotz der glänzenden Entwickelung der Arbeiterkonsumvereine vorläufig noch nicht entscheidend in Betracht.

« 2. So weit die Lohnerhöhungen die Besitzenden treffen, sei es als Profiteinbusse oder als Konsumverteuerung, ist die Gefahr gross, dass auch dadurch wieder indirekt die Arbeitermassen getroffen werden, denn die Besitzenden werden — der Zeitgeist spricht wesentlich mit — eher weniger zurücklegen als äusserlich sichtbare Konsumeinschränkungen vornehmen, die Folge ist verminderte Kapitalisierung und weiterhin geringere oder doch nicht entsprechend vermehrte Beschäftigungsmöglichkeit.

« 3. — Die erzwungenen Lohnerhöhungen der in den Gewerkschaften organisierten Arbeiter werden jedenfalls in erheblichem Umfange zur Folge haben, dass die kapitalschachen Kategorien der unteren und mittleren Stände, die einen ähnlichen Zwang, nicht auszuüben vermögen (Arbeiter in weniger organisationsfähigen Berufen, Beamte, Pensionäre, kleinere Rentner) weniger Bedürfnisse zu befriedigen in der Lage sind, als es sonst die fortschreitende wirtschaftliche Entwicklung ermöglicht hätte.

« 4. Der Hoffnung, dass die gewerkschaftlich organisierten Arbeiter die Faktoren, die füer eine dauernde Hebung des Soziallohnes, d. h. für eine dauernde Hebung der materiellen Lage der Gesamtarbeiterschaft in Betracht kommen, in Zukunft mehr berücksichtigen werden. steht die Tatsache gegenüber, dass die Qualität der Gewerkschaftsmitglieder keineswegs mit der starken quantitatieven Vermehrung Schritt gehalten hat und — soweit die freien Gewerkschaften in Betracht kommen — der Gegensatz zwischen dem Opportunismus der Gewerkschaften und dem Radikalismus der Partei : das trifft natürlich für die einzelnen Zentralverbände in verschiedenen Grade zu » (pp. 68-69).

Travaux récents.
—
Politique.

[Weber, Adolf, né en 1876. A fait ses études aux universités de Bonn, Berlin et Leipzig. Docteur en droit et en philosophie. Professa successivement à l'Ecole agricole de Bonn, à l'Ecole supérieure de commerce de Cologne, à l'Ecole d'administration communale de Cologne, puis à Breslau. Principaux travaux : *Geldqualität der Banknote* (1900); *Depositenbanken und Spekulationsbanken* (1902); *Bodenrente und Bodenspekulation* (1904); *Armenwesen und Armenfürsorge* (1907), *Die Aufgabe der Volkswirtschaftslehre als Wissenschaft* (1909); *Der Kampf zwischen Kapital und Arbeit* (1910)].

* * *

Sommaire bibliographique.

Defourny, M. — Aristote. Théorie économique et politique sociale. (*Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, t. III, 1914.)

Steinberg, A. — Das Zweikammersystem und seine Gestaltung im Russischen Reiche. (Diss., Heidelberg, 1913.)

Beyer, E. — Betrachtungen über die Kompetenzverteilung in den modernen Staaten. (*Zeits. für die ges. Staatswissenschaft*, Bd. 70, H. 2, 1914.)

Saulière, A. — La grève générale : de Robert Owen à la doctrine syndicaliste. (Bordeaux, Impr. de l'Académie et des Facultés, 1913.)

Gravereaux, L. — Les discussions sur le patriotisme et le militarisme dans les congrès socialistes. (Paris, Dussardier, 1913.)

de Munnynck, R. P. — Psychologie du patriotisme. (*Suisse latine*, janvier 1914.)

Manndorff, R. — Der Schlüssel zur Nationalitätenfrage. (*Historisch pol. Blätter für das katholische Deutschland*, 153, 6, 1914.)

Littérature et art.

Littérature et art.
—
De quoi se compose l'histoire littéraire.

G. Kalff, professeur à l'Université de Leyde, est l'auteur d'une introduction à l'étude de l'histoire littéraire (*Inleiding tot de studie der literatuurgeschiedenis*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1914, 4 fl. 50) qui est destinée en premier lieu aux étudiants, mais qui a néanmoins une portée générale. Kalff y étudie successivement tout ce qui concerne les écrivains, leurs ouvrages, le public et l'historiographie littéraire. On notera spécialement les sous-titres suivants : la notion de littérature et de poésie chez les différents peuples et à différentes époques. — Des rapports entre la prose et la poésie. — Evolution de l'histoire littéraire. — Vie extérieure et intérieure des auteurs. — Réalisme, idéalisme, naturalisme. — Classification des genres littéraires. — Types littéraires. — La langue, le rythme, la

Travaux récents.
—
LITTÉRATURE ET ART.

rime. — Auditeurs et lecteurs. — Influence de l'imprimerie. — Nature du plaisir littéraire. — Attention et intérêt. — Le goût. — Des rapports entre les auteurs et le public. — Popularité des auteurs. — Ce qui reste et ce qui passe.

* * *

Conditions psychologiques de l'emploi de la rime et du refrain.

Le D[r] K. WEISS s'est proposé d'étudier la *rime* et le *refrain* en tant que modes d'expression artistique rattachés au sub-conscient et de découvrir les conditions psychiques qui les font naître et employer. WEISS expose le processus et le résultat de ses recherches dans un article de *Imago* de décembre 1913 : « Von Reim und Refrain » (p. 552). On en a extrait le passage suivant :

« Durch die erste sprachliche Aktion erwirbt das Kind eine Triebbefriedigung, indem es sich Nahrung verschafft oder die Nähe seiner Sexualobjekte, wie Mutter oder Amme. Ist die Aktion aber einmal als geeignetes Mittel für diesen Zweck erkannt, so ist ihre Wiederholung nur eine natürliche Folge. Die psychische Leistung des Wiedererkennens, die in dieser Wiederholung erkennbar ist, wird uns noch beschäftigen. Der Affekt der Lust aber, der sich an jenes hängt, gehört eigentlich zu der durch die Sprachleistung erreichten Triebbefriedigung, so dass das Wiedererkennen und Wiederholen, das uns als Gleichklang in der kindlichen Spachschöpfung entgegentritt, im Grunde auf der Basis des Wiedererkennens und Wiederholens der wirklichen Triebbefriedigung aufruht. Die Lust am Gleichklang ist daher *repräsentativ* für die Lust an einer Wiederholung, die nicht der Leistung selbst, sondern der mit ihr verknüpften Triebbefriedigung zukommt.

« Wir haben somit ein wichtiges Motiv für die Benützung des Gleichklanges durch das Kind kennen gelernt und wollen uns jetzt mit einem zweiten beschäftigen. Sehen wir die kindliche Sprachbildung näher an, so finden wir, dass sie aus zwei Anteilen zusammengesetzt ist : einem physischen, bestehend in der motorischen Aktion (Artikulation) mit den Lautverbindungen als Effekt und einem psychischen, der Aufnahme jedes Effektes in das Bewusstsein als Vorstellung. Wird nun diese Vorstellung bei einer Wiederholung des Vorganges neuerlich aufgenommen, so wird sie dem Bewusstsein als etwas Bekanntes erscheinen, sie wird wiedererkannt. Von diesem Wiedererkennen sagt nun GROOS, es sei mit Lustgefühlen verbunden, doch nicht an sich, sondern es erhalte diesen Charakter erst durch Ueberwindung der Widerstände, die ihm im Wege stehen, durch Beseitigung einer psychischen Stauung.

Freud bestreitet die Notwendigkeit solcher Widerstände als Mittel zur Erhöhung des Lustgefühls und erklärt das Erkennen an sich als lustvoll durch Erleichterung des psychischen Aufwandes. Er sagt weiter : «... dass Reim, Alliteration, Refrain und andere « Formen der Wiederholung ähnlicher Wortklänge in der Dichtung « die nämliche Lustquelle, das Wiederfinden des Bekannten aus-« nützt, ist gleichfalls allgemein anerkannt ».

« Es tritt uns die Lust, die durch das Wiedererkennen gewonnen wird, als weiteres Motiv für den Gebrauch des Gleichklanges in der infantilen Sprache entgegen. Die Leistung erscheint hier als selbständige Lustquelle, die Lust stammt aus der psychischen Ersparung.

« Mit diesen Feststellungen haben wir einen Aufschluss über die psychischen Motive für die Verwendung des Gleichklanges gewonnen, indem wir zeigen konnten, dass das Gefallen an ihm auf lustbetonte Aktionen der kindlichen Psyche zurückgeht, dass er, der ein charakteristisches Element von Reim und Refrain ist, also ein infantiles Vorbild hat » (pp. 557-558).

« Nach unseren Ausführungen über die Verknüpfung von Gleichklang und Rhythmus mit bedeutsamen, affektiven Aktionen der kindlichen Psyche halten wir uns für berechtigt, eine Vermutung, die wir schon geäussert haben, mit grösserer Bestimmtheit zu wiederholen, dass nämlich der Gleichklang (und der ihm immanente Rhythmus) in der Sprache, beziehungsweise in der dichterischen Darstellung im Grunde nichts anderes ist, als ein Mittel, die augenblickliche, psychische Situation des Darstellenden von der Realität loszulösen und sie dem Lustprinzip unterzuordnen.

« Ehe wir daran gehen, diese Meinung am Material zu erhärten, möchten wir als Beweisstücke zwei Tatsachen der Pathologie anführen, nämlich die gelegentlich unter dem Eimflusse des Alkohols entstehenden Reimspielereien und ferner die Reime bei gewissen Geisteskranken. Ihre Analogie mit den infantilen Reimprodukten liegt auf der Hand. Beidemale handelt es sich um völligen Verzicht auf logisch geordneten Inhalt, um Aufhebung jeglicher Hemmung durch Urteil und Kritik und um die ausschliessliche Verwertung der, offenbar automatisch funktionierenden Sprachleistung zum Zwecke der Lustvermittlung. Der Mechanismus der künstlerischen Darstellung ist der gleiche; der Unterschied liegt natürlich darin, dass die Lustwirkung an einem sinnvollen Inhalt erzielt wird » (pp. 561-562).

Travaux récents. — LITTÉRATURE ET ART.

« Man darf in dieser Eignung des Reimes, das Unbewusste unkenntlich zu machen, den Affekt zu verhüllen, zu hemmen und zu binden, sein bedeutsamstes Merkmal erblicken. Dadurch, dass er an bestimmte Gesetze der klanglichen Uebereinstimmung und des Rhythmus gebunden ist, ermöglicht er es dem Dichter, den Akzent seiner Rede zu verändern, oder er zwingt ihn sogar dazu. Der Reim ist als *infantile* Ausdrucksform ein Mittel der *Affektabfuhr*, im Sinne seiner Verwendung im tendenziösen Werke des Erwachsenen eine *Hemmung* und somit eine echte Kompromissbildung. Diesen Hemmungsgedanken drückt BETTINA V. ARNIM einmal in folgenden Worten aus : «... aber ich dachte an das « Versemachen, wie seltsam das ist. Wie in den Gefühlen selbst « ein Schwung ist, der durch den Vers gebrochen wird. Ja wie « der Reim oft gleich einer beschimpfenden Fessel ist für das leise « Wehen im Geiste. Belehre mich eines besseren, wenn ich irre, « aber ist es nicht wahrscheinlich, dass Reim und Versmass auf « den ursprünglichen Gedanken so einwirke, dass es ihn ver- « fälsche? » (pp. 570-571).

* * *

Les premières manifestations de l'art chez les animaux et chez les pygmées.

Une contribution intéressante à l'étude des origines de l'art a paru dans la série des « Beiträge zur Kultur- und Universalgeschichte » sous la signature de K. SCHROETER : *Anfänge der Kunst im Tierreich und bei den Zwergvölkern, mit besonderer Berücksichtigung der dramatischen Darstellung* (Leipzig, VOIGTLÄNDER, 1914, XVI-275 pages, 9 marks). L'auteur met à la base de l'art certaines formes d'expression, l'expression sentimentale précédant l'expression intellectuelle. L'activité corporelle, dépourvue de direction au début, prend insensiblement une signification. Des représentations s'associent avec les mouvements du corps et avec les cris, avec certains objets, des surfaces, des lignes. L'activité d'expression doit être précédée d'une activité d'acquisition. Chez les animaux, il se développe une faculté bien marquée pour les impressions optiques de réception, mais il n'en est pas de même de leur pouvoir d'émission. Si l'on fait abstraction des abris qu'ils se construisent, il semble qu'ils soient, sous ce rapport, d'une impuissance complète. L'homme, comme l'animal, est particulièrement sensible aux impressions caractérisées par leur intensité, leur quantité et leur durée. La sensibilité augmente chez les êtres supérieurs, tandis que les animaux inférieurs sont à peine sensibles aux excitations modérées. Les attitudes expressives sont involontaires

d'abord : ce n'est que peu à peu qu'une intention s'y révèle, qui paraît associée à une sensation de plaisir, de jeu. Peu développée chez les animaux, cette intention est déjà assez marquée chez les pygmées. Une activité de l'espèce, d'abord irrégulière, peut prendre un caractère de régularité : tel est le cas en ce qui concerne la danse, le rythme, l'ornementation.

Dans cet ordre d'idées, il importe de tenir compte du rôle initiateur de certains individus :

« Im allgemeinen scheint sich eine Ausdrucksbetätigung erst bei einzelnen ausgebildet zu haben, ehe sie von mehreren ausgeübt wurde. Speziell ist dies bei den Tieren zu erkennen, wo sich eine Gemeinschaftsbetätigung im allgemeinen nur bei höherstehenden Arten entwickelt hat. Beim Menschen beginnt die soziale Betätigung eine ganz besondere Rolle zu spielen und Ueberlegenheit zu verleihen. Bei den Zwergvölkern ist die Gemeinschaftsbetätigung noch verhältnismässig gering: am meisten noch ist sie in der Bewegungstätigkeit ausgebildet. Ein Singen im Chor ist dagegen noch wenig entwickelt. Zum grossen Teil ist die Gemeinschaftsbetätigung noch ein ziemlich unregelmässiges Durcheinander, wie das Hüpfen und Springen oder das Zwitschern und Singen bei den Tieren. Auch der Tanz und das Chorsingen der Wedda ist noch stark individuell. Bei den Kubu ist überhaupt erst eine zweite Stimme zum Sologesang hinzugetreten. Die Ordnung personifiziert sich im Leiter, der zunächst nur *primus inter pares* gewesen sein dürfte. Seine Funktion wird aber schliesslich auch gewohnheitsmässig ausgeübt und kann zu einer Art berufsmässiger Tätigkeit werden. Meist übernimmt sie dann der Träger der primitiven geistigen Kultur, der Medizinmann. Bei den höheren Tieren existiert bisweilen ein Leittier. Bei den Völkern, die wir betrachteten, hat sich am meisten bei den Andamanesen die Funktion eines Dirigenten ausgebildet. Bei ihnen haben scheinbar überhaupt die Aufführungen die grösste Regelung erfahren. Die Gemeinschaftsbetätigung besteht, nachdem sie das Stadium des unregelmässigen Durcheinanders verlassen hat, zunächst in einer gleichförmigen Betätigung aller. Abwechslung kann dann durch grössere Aktivität eines Teils der Beteiligten entstehen oder dadurch, dass eine zweite Gruppe sich in mehr passiver Weise zu beteiligen anfängt, wie es der Fall ist beim Tanz um oder neben anderen, die sich schliesslich durch lautliche Begleitung an der Aufführung teilzunehmen beginnen. Schwache Anfänge dazu sind schon bei den Tieren vorhanden. Bei den Wedda ist es schon

etwas ausgebildeter. Manchmal wird bei ihnen einer, in seltenen Fällen mehrere zu lautlicher Begleitung veranlasst. Bei den Kubu ist dies schon regelmässig der Fall. Bei den Negritos finden wir eine Differenzierung der Gemeinschaftsbetätigung vom rohen gleichzeitigen lautlichen Ausdruck bis zu mehrartiger lautlicher Begleitung durch verschiedene Gruppen von Teilnehmern. Die grösste Gliederung aber scheint wiederum bei den Andamanesen eingetreten zu sein, bei denen ja der Tanz nächst Jagd und Sport die hauptsächlichste Beschäftigung ist. Im Chorgesang kann neben dem gleichmässigen Singen aller dadurch eine Differenzierung eintreten, dass einer relativ selbständig zu singen beginnt, was zunächst ganz einförmig zu geschehen pflegt. So beginnt bei den Kubu und den Aeta ein einzelner orgelpunktisch durch einen lang anhaltenden Ton eine selbständige Stimme im Chor zu bilden. Bei den Minkopie tritt eine ganze Gruppe im Chor durch Parallelgesang selbständig auf, indem sie in einem grösseren Intervall die übrigen begleitet. Auch in der eigentlichen Aufführung selbst ist der erste Schritt zur Differenzierung unter den Teilnehmern die Zweiteilung. Auch hier ist der eine Teil zunächst mehr passiv und mehr Objekt der Handlung des andern. Im Wechselgesang sahen wir eine Form dieser Betätigung. Speziell Tätigkeiten, die ein Gegeneinanderhandeln erfordern, führen zu verschiedenartiger Betätigung zweier Individuen oder zweier Gruppen. Solche Handlungen sind besonders die Darstellungen von Kampf, Jagd und Liebeswerbung. Bei den Tieren ist der eine Teil hierbei noch sehr stark passiv. Bei den Wedda ist ein Partner im allgemeinen so gut wie gar nicht vorhanden oder wird durch einen Gegenstand ersetzt. Für die Kubu gilt ähnliches. So wird z. B. ein Ei von den Malims, die Tiger darstellen, besprungen. Die Kubu haben aber auch schon Darstellungen wie die, bei der die Malims als Elefanten der Ulubalang aus der Hand fressen. Bei den Andamanesen kommt ein Agieren gegen andere schon häufiger vor, ist aber immer noch auf einige wenige Bewegungen beschränkt. Bei den Aeta dagegen haben wir ein ausgedehntes Gegeneinanderhandeln, wie es zum Beispiel in dem Duelltanz stattfindet » (pp. 266-268).

Travaux récents. — Littérature et art.

Origine du dessin et de la peinture.

On notera encore ce que l'auteur dit des origines du dessin et de la peinture :

« Auch die zeichnerisch-malerische Darstellung dürfte durch Assimilation, durch Hineinsehen, aus sinnloser Betätigung hervorgegangen sein, sowohl aus unregelmässiger Linienführung, wie speziell aus regelmässiger Liniengebung, aus der Ornamentik, die

Travaux récents. — Littérature et art.

bei den Naturvölkern in weit grösserem Masse herrscht als Zeichnung oder Malerei. Die primitiven Kubu sind, wie Hagen bezeugt, vollkommen unfähig zur zeichnerischen Darstellung. Bei den Andamanesen haben die Ornamente, wie E. H. Man betont, noch keine Bedeutung. Eine bedeutungsvolle Ornamentik bildet sich in stärkerem Masse erst aus bei den primitiven Stämmen Malakkas, bis zu einem gewissen Grade auch bei den Buschmännern, ferner bei den Australiern, in der Südsee (vgl. sp. E. Stephan, *Südseekunst*), bei den primitiven Indianern (vgl. sp. von den Steinen). Hier findet dann auch zum grossen Teil ein Uebergang zu grösserem Naturalismus statt. So erhält z. B. bei den Malakkastämmen ein Rhombus oder Oval durch Anzeichnung von Kopf, Beinen, Schwanz ein tierähnliches Aussehen (vgl. Steevens). Ja, durch Charakteristika werden schon Arten unterschieden, so etwa ein Eichhörnchen durch einen buschigen Schwanz, ein Frosch durch Hakenbeine u. a. Unter den in dieser Arbeit behandelten Zwergvölkern entwickelt sich nur bei den zivilisierteren Wedda eine malerische Darstellung. Sie geht, wie die Malerei der Buschmänner und der Jägervölker der älteren Steinzeit, im allgemeinen nicht von regelmässigen Figuren aus, wenn wir von einigem Wenigen absehen, wie der Darstellung des Honigbeutels durch einen Kreis mit Kreuz, bei den Wedda. Es sind aber einfache Formen, die annähernd regelmässig sind, wie rechteckartige Gebilde als Körper oder kreisartige Figuren als Köpfe. Es findet relativ rasch eine naturalistische Erweiterung statt, wenn sich auch die Entwicklung nicht zu grösserer Komplizierung erhebt » (pp. 273-274).

* * *

Peut-il se constituer une histoire de l'art?

Une science n'existe que lorsqu'elle a un objet propre. L'histoire de l'art remplit-elle cette condition? L. Hourticq étudie la question dans la *Revue de synthèse historique* de février 1914 et montre que l'histoire de l'art est susceptible d'apporter à la connaissance des faits qu'elle étudie, des explications originales, spéciales et d'ordre purement artistique :

« Le meilleur, le plus sûr moyen que l'historien de l'art ait d'enrichir notre connaissance, c'est justement d'analyser les causes qui sont plus particulièrement d'ordre artistique. Parmi les innombrables phénomènes qui contribuent à l'apparition d'une grande œuvre d'architecture, de sculpture ou de peinture, qu'il se préoccupe donc de retenir et observer ceux qui relèvent de l'art ; à

rechercher ceux qui sont d'ordre sociologique, économique ou religieux, il risque d'oublier trop souvent ceux qui relèvent particulièrement de son ministère. Avec quelques chapitres sur la géographie, l'histoire, la religion d'un peuple, on peut, il est vrai, faire le tour de l'art d'une époque ; mais le chapitre essentiel reste à faire. Quand on s'enferme dans le domaine de l'art, on est amené à rectifier, sur bien des points, la croyance courante sur la solidarité entre l'histoire générale et l'évolution particulière des arts plastiques. On s'aperçoit constamment que l'évolution de la plastique est bien loin de suivre fidèlement celle des croyances et des mœurs; on s'aperçoit qu'il ne suffit pas qu'intervienne une révolution morale de l'importance du christianisme pour que peinture et sculpture en soient immédiatement modifiées; la religion nouvelle a dù attendre longtemps pour posséder une architecture et une iconographie qui fussent à elle. En attendant, elle s'est installée dans les basiliques d'Orient et d'Occident, elle s'est passée d'un système iconographique, ou bien a dû se contenter d'images misérables auxquelles se mêlaient, d'ailleurs, bien des souvenirs païens; dans la pauvre iconographie des catacombes et des basiliques, y a-t-il vraiment un langage digne des beautés morales de la religion nouvelle?

« Inversement, on trouve, au cours de l'histoire, des créations, pour ainsi dire, subites, et que nulle influence extérieure à l'art ne saurait expliquer. La floraison rapide des cathédrales gothiques du Nord de la France ne saurait s'expliquer par un mouvement social ou religieux; c'est bel et bien un procédé nouveau de constructeur qu'il l'a rendue possible. Car les autres causes — agglomérations urbaines, foi religieuse — sont de beaucoup antérieures et n'avaient pas suffi à susciter de semblables monuments. Quelle raison historique, morale, religieuse, nous dira pourquoi l'art chrétien qui n'avait pas eu de statuaire jusqu'au XIIe siècle vit naître, à la fin de ce siècle, des figures de pierre? Est-ce qu'un certain degré de culture esthétique y suffit? Et pourquoi y a-t-il donc eu tant de civilisations raffinées qui n'ont, pour ainsi dire, pas connu la sculpture? Une des plus profondes transformations dans l'histoire des arts plastiques est celle qui s'observe dans la peinture et qui nous fait passer, au commencement du XVe siècle, de la peinture de *style Malouel* à la peinture de *style Van Eyck*. Il serait parfaitement oiseux, ici encore, de rechercher des causes morales ou sociales à un phénomène dont les conséquences ont été considérables, mais dont les origines sont toutes sur la palette des enlumineurs et des peintres.

Travaux récents. — Littérature et art.

« C'est quand on recherche les causes internes qui déterminent l'évolution des genres, que l'on atteint aux causes qui expliquent leur croissance et leur déclin. Suivez l'évolution générale de la peinture et ses rapports avec les arts, vous verrez comment cet état de la grande peinture suffit à expliquer l'apparition et la décadence de métiers voisins qui traduisent les mêmes images par des techniques différentes. Au vie siècle avant notre ère, chez les Grecs, la peinture s'exécute à tons plats cernés de lignes nettes; les peintres céramistes peuvent reproduire les effets de la grande peinture avec leurs lignes incisives et les oppositions tranchées d'un enduit noir sur le rouge de la terre cuite. Mais voici qu'au ve siècle, la peinture modèle avec des ombres dégradées et des couleurs nuancées; les céramistes ne peuvent pas suivre; la simplicité de leurs moyens, les nécessités de la cuisson leur interdisent l'imitation de ces effets nouveaux. Leur art paraît immédiatement archaïque et démodé; la peinture de vases disparaît, tuée par les progrès de la peinture murale. Aux xiie et xiiie siècles, la peinture oppose des couleurs vives et plates cernées de traits durs; c'est la manière byzantine desséchée par des artistes maladroits. Mais cette manière est précisément celle qui convient aux peintres de verrières; la résille de plomb ne fait que reprendre les traits durs des fresques et les verres de couleur opposent leurs tons entiers et uniformes. Mais voici que, aux xive et xve siècles, la peinture modèle fait tourner les volumes, donne l'illusion de l'espace. Les peintres verriers veulent en faire autant; mais la transparence égale du verre et les difficultés techniques de cet art s'y opposent. La peinture de vitrail est obligée de renoncer à rivaliser avec les peintres de toiles ou de panneaux : des verres blancs laissent alors entrer le jour pour éclairer les tableaux. Et de même pour les émaux; la technique du cloisonné ou du champlevé s'accommodait parfaitement du dessin des figures du xiiie siècle; mais allez donc cloisonner une figure de Vinci ou même du maître de Moulins. Aussi l'émaillerie, devant les transformations de la grande peinture, a-t-elle dû abandonner bientôt ses vieux procédés. Et la tapisserie prêterait à bien des remarques de ce genre. La peinture évolue en vertu de ses lois propres; tout auprès, quantité d'arts décoratifs prennent modèle sur elle; mais les techniques sont parfois en désaccord; la peinture, plus souple, passe aisément d'un style à l'autre et, dans ses transformations, elle apporte ou retire la vie aux techniques qui s'efforcent de l'imiter » (pp. 36-38).

[Hourticq, L., né en 1875. Agrégé de l'Université. Principaux

travaux : *Rubens* (1905) ; *La peinture, des origines au XVIe siècle* (1908).]

Travaux récents.
—
Littérature et art.
—
Du mécanisme de l'ascension et du déclin des motifs artistiques.

* * *

Le troisième chapitre des « Études d'art comparé » que W. Deonna publie dans la *Revue d'ethnographie et de sociologie* (1914, p. 34) traite de la question de savoir « Comment vivent et meurent les types artistiques », c'est-à-dire du mécanisme par lequel un type ou un motif artistique arrive à la célébrité et de celui qui l'engage dans la voie de la décadence.

Ainsi, dans l'art grec, « l'idéalisme du ve siècle rejette loin de lui l'accidentel sous toutes ses formes, ne veut pas représenter les traits individuels, les formes spécifiques de la femme, de l'enfant, du vieillard, élimine le paysage, et les passions qui agitent le cœur de l'homme. Tous ces traits de réalisme lui paraissent indignes des dieux comme des Grecs de noble race, et il les réserve aux êtres inférieurs. Ceux-ci peuvent l'être par leur race : Silènes, Satyres, Centaures, ou encore barbares méprisés par les Grecs ; ils peuvent l'être par leur condition sociale : joueurs et joueuses de flûte, hommes du commun ; par l'action dans laquelle ils se trouvent engagés : gens ivres ; par leur constitution physique : vieillards, êtres laids et difformes. Dans ces types, l'artiste donne plus de liberté à son naturalisme, et il les oppose aux Grecs nobles et beaux qui restent impassibles. Plus tard, ce réalisme deviendra une tendance générale de l'art grec, à l'époque hellénestique. C'est alors qu'on verra les dieux et les mortels s'émouvoir, être courroucés et souffrants, les traits devenir individuels, les différences de race être rendues avec exactitude, en un mot tous les sujets rattraper l'avance qu'avaient acquise les types inférieurs. Ce progrès du réalisme est donc venu d'en bas et non d'en haut.

« Il n'en est pas autrement dans l'art chrétien. Dans l'idéalisme du xiiie siècle, où les personnages ont la sérénité du ve siècle grec, le réalisme, la laideur des traits sont aussi réservés aux monstres, aux êtres vils, aux paysans. A Notre-Dame de Paris, ce sont les traits grossiers des rustres, aux nez camus, aux grosses lèvres, à côté des anges à la beauté classique ; dans la scène du baiser de Judas, sur la fresque de Giotto à l'Arena de Padoue, l'artiste a donné au traître le profil tourmenté que le céramiste grec du ve siècle donnait à Antée, et l'a opposé au pur profil grec de Jésus. Mais plus tard, aux xive-xve siècles, on verra tous ces traits de réalisme ne plus être confinés dans les types inférieurs, et envahir tout l'art.

Travaux récents. — Littérature et art

« Ce mouvement d'*ascension* se constate dans l'évolution des types plastiques eux-mêmes, que l'on voit abandonner peu à peu leur humilité première pour se hausser au premier rang. Dans la décoration funéraire des Grecs, certains sujets, tels que ceux des pleureuses, des sirènes, ne sont d'abord représentés qu'en figurines de terre cuite, et déposés dans l'obscurité de la tombe; on les voit ensuite en sortir pour vivre au grand jour et fournir aux sculpteurs des statues les thèmes de l'ornementation extérieure du monument.

« On pourrait remarquer qu'une progression analogue hausse les artistes à un niveau supérieur, au cours du temps, aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes. De petite extraction au début, ils se recrutent dans les classes de plus en plus hautes, et leur métier devient de plus en plus considéré. Il y a là quelque chose d'analogue à ce que l'on a appelé « l'amplification historique », par laquelle on constate que tous les domaines sociaux vont s'élargissant depuis les débuts d'une histoire jusqu'à son terme.

« Demandons-nous maintenant, après que le type, le motif, est arrivé au sommet de sa course, comment il commence à décliner, à *redescendre* la pente qu'il avait gravie. Les causes qui déterminent cette chute sont de plusieurs sortes. *Intellectuelles :* les idées ont changé avec le temps, et les types créés antérieurement ne répondent plus aux tendances nouvelles; en même temps, le goût s'est modifié, et une certaine lassitude qui s'est emparée des esprits peut amener le discrédit du type ou du style. *Economiques* : n'est-ce pas en partie le désir d'assurer plus d'imperméabilité aux vases, qui a amené dès le VI[e] siècle le renversement de la technique adoptée pour la décoration de la céramique grecque, et substitué aux figures noires sur fond d'argile, les figures réservées sur le fond verni en noir? Cette imperméabilité assurait une meilleure conservation de l'huile qui était exportée au loin, et à laquelle est due la grande vogue de la céramique attique, dès le VI[e] siècle. On sait qu'une découverte économique peut changer la condition d'un pays, et que l'invention d'une mine de houille par exemple le fait passer de l'état agricole à l'état industriel. De même, au point de vue artistique, une cause économique peut déterminer l'abandon d'un type, d'une technique en usage, ce dont on pourrait citer divers exemples. Mais, en plus des facteurs indiqués plus haut, il faut encore tenir compte des facteurs *techniques*. Grâce au labeur incessant des générations accumulées, la technique pro-

Travaux récents. — Littérature et art.

gresse, la main de l'artiste devient de plus en plus souple, et l'outil, comme la matière mise en œuvre, lui imposant de moins en moins leur influence, les formules anciennes tombent en désuétude.

« Toutefois, à côté des causes modificatrices, il en est d'autres, *conservatrices*, qui permettent à un type au sommet de sa course, de se maintenir, même quand logiquement il devrait décliner parce qu'il n'est plus en communion avec le temps nouveau. Il ressemble dès lors à quelque momie soigneusement embaumée, sur laquelle la destruction n'a point de prise, mais qui n'en est pas moins un organisme que la vie a abandonné. Ainsi la tradition, surtout dans le domaine religieux, conserve maints rites, maints objets de culte, maints types artistiques créés longtemps auparavant et qui n'ont plus rien de commun avec les types nouveaux. Le respect et l'amour du passé, le misonéisme, la superstition qui s'attache souvent aux choses de jadis, et leur prête des vertus magiques, sont autant de facteurs qui permettent cette continuation d'existence » (pp. 35-36).

Les types artistiques peuvent continuer à vivre d'une façon obscure par l'effet d'un *déclassement* ou d'un *déguisement*. Le motif principal devient d'importance secondaire et est relégué au rang d'accessoire. D'autre part, le sens des types primitifs se modifie; ils s'adaptent à une signification nouvelle, qui peut parfois leur donner un regain de vie. W. Deonna donne différents exemples de ces phénomènes.

[Deonna, W. Voir *Bulletin* n° 12, « Archives » n° 197.]

***

Modes d'expression d'attributs multiples dans les productions artistiques.

Dans un autre article (*Revue d'histoire des religions*, 1914, n° 1, p. 38 : « Unité et diversité ») Deonna montre encore que l'expression de certaines idées, facile à la littérature, est parfois rebelle à l'art figuré. L'artiste peut se trouver dans l'obligation d'exposer simultanément à la vue du spectateur, des actions qui sont en réalité successives dans le temps ou dans l'espace, ou des attributs multiples afférents à une seule personne. A l'aide d'exemples empruntés à l'art antique et à l'art chrétien, Deonna expose quelques-unes des solutions données à ce problème :

« Ces solutions se ramènent à trois principales : création de formes monstrueuses où sont fondus les divers éléments; union de ces éléments distincts par une convention, simple contact, vêtement commun, chaîne, rayon immatériel; enfin, en renonçant à ces sub-

terfuges quelque peu naïfs, attribution à l'un des éléments, devenu prépondérant, de tous les autres qui sont réduits au rôle d'attributs » (p. 58).

* * *

Évolution de productions artistiques basées sur des phénomènes naturels tels que les phénomènes lunaires.

Jusqu'à présent on a perdu assez généralement de vue que dans les innombrables spécimens de la production artistique de périodes primitives, il se trouve des formes qui apparaissent indépendamment des époques et des populations. C'est ainsi que certains produits de la préhistoire sont analogues à certaines formes de l'art rustique contemporain. On serait tenté de croire qu'il s'agit de formes nées spontanément dans des endroits et à des époques différents. Il n'en est rien, dit K. von Spiess dans un article de *Mitra* (1914, n° 1, p. 6, « Die Ueberlieferung im Kunstschaffen »). Ces formes sont directement apparentées entre elles en vertu d'une évolution où quelques chaînons peuvent manquer, mais qui n'en est pas moins réelle. L'auteur cherche à montrer cette évolution à l'aide d'une série d'objets qui constituent tous des représentations lunaires. La forme de la lune a déterminé et détermine encore la forme des objets dans la technique primitive. Il en est ainsi notamment en ce qui concerne certains objets de parure. C'est toujours la forme pleine de la lune ou celle du croissant qui en inspire le modelé.

* * *

Influence de la technologie du bois sur l'art germanique.

Les Germains ont possédé dès l'origine un art particulier à leur race, notamment en ce qui concerne l'architecture et les arts industriels, mais il en reste très peu de traces par le fait que cet art s'exprimait dans des objets en bois essentiellement périssables. Mais pendant les âges du fer et du bronze, les productions artistiques ont gardé l'empreinte de leur origine. On peut le constater aisément sur de nombreux objets en métal. Telle est la thèse développée par A. Haupt dans la revue *Mannus* (vol. VI, 1914, nos 1-2, p. 85, article intitulé : « Das Holz als massgebender Stoff germanischer Kunstbetätigung ») thèse qui se trouve confirmée par des découvertes récentes faites en Scandinavie, en ce qui concerne l'existence même d'une technique très développée des constructions en bois, et par l'étude de certains monuments et d'autres produits artistiques, en ce qui concerne la dérivation des formes des objets en métal ou en pierre des formes primitives d'objets en bois. Le procédé de la sculpture à l'encoche (*Kerbschnitt*) en est notamment un témoignage.

Travaux récents.
—
LITTÉRATURE ET ART.

[HAUPT, ALBRECHT. Né en 1852. A fait ses études à l'Université de Giessen et aux écoles techniques supérieures de Karlsruhe et de Hanovre. Architecte. Professeur à l'Ecole technique supérieure de Hanovre. Principaux travaux : *Von germanischer Baukunst* (1902); *Palastbauten in Ober-Italien und Toskana* (1908); *Die ältere Kunst, insbesondere die Baukunst der Germanen* (1909); *Monumenta Germaniae architect.* (1914); *Totenstädte* (1912).]

***

Caractères de l'industrie artistique dans l'antiquité et de nos jours.

Le tome X de l' « Histoire de l'art dans l'antiquité » de PERROT et CHIPIEZ est consacré à la *Grèce archaïque : la céramique d'Athènes*, par PERROT (Paris, HACHETTE, 1914, 818 pages, 30 francs). Il y est traité des vases de Chalcis et d'Erétrie, des vases béotiens, de la céramique attique et des vases dits protoattiques, des vases attiques à figures noires, des vases attiques à figures rouges de style sévère, des vases attiques à fond blanc, des vases en forme de figurines, enfin des méthodes de travail des peintres céramistes et des rapports de leur art avec celui de la grande peinture.

Il importe de noter les différences qui caractérisent l'exécution des œuvres artistiques dans l'antiquité et de nos jours :

« Le régime auquel était soumise, en Grèce, l'industrie céramique, mettait donc en jeu, chez tous les collaborateurs qui concouraient à l'enfantement et à l'achèvement du vase, des facultés qui, dans le monde moderne, et dans cette même industrie, ne sont appelées à l'action que chez les chefs de l'entreprise. Infatigable créateur de formes et de types qui variaient avec chacun des vases que ses doigts modelaient sur le tour, le potier était en perpétuel effort d'invention : mais c'était surtout le rôle du peintre qui différait profondément de celui que lui font chez nous, d'autres conditions de travail. Aujourd'hui une fabrique de porcelaine ou de faïence entretient quelques décorateurs qui, enfermés dans leur bureau, exécutent à loisir les modèles que la maison à laquelle ils sont attachés se propose d'utiliser au cours de l'année. Eux seuls, dans tout le personnel qu'emploie cette maison, sont de vrais artistes. Au-dessous d'eux, toute une foule d'ouvriers. Ceux-ci par des procédés qui n'exigent qu'un peu d'attention et de soin, reporteront sur la terre les dessins approuvés par le directeur de l'usine. Ainsi naîtront et se répandront par le monde des milliers d'assiettes ou de tasses dont chacune sera l'exacte répétition des autres pièces qui font partie, comme on dit, du même service. Tout autre était le train de la vie, dans un atelier de céramique d'Athènes, tel que

celui de Nicosthénès ou de Hiéron. Là, point de machines humaines, point de manœuvres. Tout artisan qui s'emploie à l'œuvre commune est un artiste, au sens plein du mot, puisqu'il imagine, puisqu'il invente son décor, figures ou ornements, à chaque fois qu'il saisit le pinceau, puisque, petit ou grand, très simple ou revêtu d'une riche parure d'images, chaque vase qui sortait de ses mains se trouvait prendre ainsi la valeur d'une pièce unique, d'un original. C'est ce qui nous a autorisé à faire aux peintres de vases une si large place dans cette histoire de l'art grec. Tous ne sont certes pas des Euphronios, des Douris et des Brygos : mais tous, ceux de second ordre comme ceux d'un talent hors ligne, ceux qui ont fièrement signé leurs ouvrages comme ces anonymes sans nombre, dont plusieurs ont été vraiment trop modestes, tous ces décorateurs de l'argile, dans l'exercice du métier qu'ils avaient embrassé, ont, de façon plus ou moins brillante, fait preuve d'intelligence, d'initiative et d'un vif sentiment du beau.

« D'autre part, cette liberté qui semble ainsi dégagée de toute contrainte ne s'exerçait que dans les limites d'un domaine très rigoureusement défini. La curiosité de l'artiste ne s'étendait pas à la nature tout entière, comme le fait, en Occident, celle de notre art moderne, comme le font aussi, dans l'Extrême-Orient, celle de l'art chinois et de l'art japonais. Le peintre mycénien avait eu des instincts de paysagiste. Il s'était intéressé à la plante et à l'animal, à l'aspect pittoresque des côtes rocheuses et des fonds de mer, à l'étrangeté de leur faune et de leur flore : il y avait cherché les éléments les plus caractéristiques de son décor. Rien de pareil chez les peintres de l'âge classique, chez le peintre de vases qui ne fait que suivre à cet égard les exemples qui lui sont donnés par le peintre d'histoire. L'un et l'autre semblent être différents à l'ampleur et à la noblesse des formes de la terre, à la richesse et à la beauté de leur manteau d'herbes, d'arbres et de fleurs. Ils ne paraissent pas avoir jamais soupçonné l'intérêt que peut présenter ce que nous appelons le paysage. Des paysages, il y en a dans la poésie grecque. Ils n'y tiennent jamais beaucoup de place et n'y tournent pas à la description. Ils y sont plutôt esquissés que peints et que poussés jusqu'au tableau : mais, dans ces esquisses, la touche est souvent d'une singulière fraîcheur et d'un accent très vif : elle atteste la sincérité de l'impression reçue. Il en est tout autrement des peintures de nos vases. Si l'on y voit indiqués parfois un mouvement de terrain, quelques rochers et quelques arbres, collines, arbres et rochers ne figurent là qu'à titre d'accessoires,

Travaux récents.
—
Littérature et art.

comme ailleurs des silhouettes de palais ou de temples, comme, dans les scènes d'intérieur les meubles épars dans la salle, les corbeilles ou les instruments de musique qui sont pendus aux murs.

« Dans toute la nature, ces artistes du céramique d'Athènes ne voient que l'homme. Ce qu'ils s'attachent à regarder et à imiter, c'est toujours l'être humain, la femme et l'homme, considérés dans les plus beaux types de l'espèce, étudiés dans les variations que leur font subir l'âge et le métier, dans les attitudes et les mouvements auxquels les plient leurs occupations coutumières ou que leur impose, dans une circonstance donnée, quelque brusque nécessité, puis enfin, lors des derniers progrès du dessin, dans les gestes interprètes de l'âme, dans les expressions changeantes que les sentiments et les émotions impriment aux traits du visage. Je ne sais point d'exemple d'un autre art, d'un art adulte et savant, qui ait ainsi volontairement borné son horizon » (pp. 783-785).

[Perrot, Georges. Né en 1832. A fait ses études à l'Ecole normale supérieure. Docteur ès lettres. Membre de l'Ecole française d'Athènes. Professa dans différentes lycées, puis à l'Ecole normale supérieure, dont il fut directeur, puis à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Chargé d'une mission en Asie mineure. Membre de l'Institut. Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Principaux travaux : *Souvenir d'un voyage en Asie mineure* (1863); *Exploration archéologique dans la Galatie*, etc. (1862); *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire* (1875); *Le droit public et privé de la République athénienne* (1867); *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes* (1873); *Histoire de l'art dans l'antiquité* (avec Chipiez, en cours); *Praxitèle* (1904); *Lettres de Grèce* (1908).]

***

Des influences qui ont agi sur la technique artistique de la verrerie gallo-romaine.

Morin-Jean a étudié les produits de la verrerie trouvés sur le sol de la Gaule pour écrire une étude d'archéologie et de technique concernant *La verrerie en Gaule sous l'empire romain* (Paris, Laurens, 1914, xi-307 pages). L'auteur établit que la verrerie est un art secondaire qui s'applique à imiter les formes courantes de la céramique et de l'orfèvrerie et montre que cet art subit, en dépit des distances, l'influence des écoles d'Orient.

« Après la découverte du soufflage du verre que les archéologues sont d'accord à placer au temps de Jules César (— 101 à — 44), l'industrie verrière prit une grande extension.

Travaux récents. — LITTÉRATURE ET ART.

« Au témoignage des auteurs anciens, les officines d'Alexandrie, de Tyr et de Sidon étaient alors particulièrement célèbres.

« Les produits qui sortaient en masse de ces trois grands centres étaient écoulés par les Alexandrins vers l'ouest méditerranéen, en Italie (Pompéi est une colonie alexandrine), en Espagne, dans le nord de l'Afrique, à Carthage, qui était une très ancienne colonie phénicienne, en Gaule où, depuis longtemps, Marseille était en relation avec les îles Ioniennes.

« De très bonne heure, des verriers s'établirent en Italie entre Cumes et Liternum. De là, l'art du verre soufflé se répandit dans tout l'empire.

« Il semble établi que les récipients vitreux en usage en Gaule pendant le Ier siècle étaient importés, les uns d'Italie, les autres du bassin oriental de la Méditerranée. Ce n'est qu'au cours de la seconde moitié du Ier siècle et pendant le IIe, que les officines locales furent fondées. Ces fabriques, établies surtout dans la basse vallée du Rhône, étaient entre les mains d'artisans originaires pour la plupart des grands centres syriens. On y façonnait des verreries qui constituent des imitations presque serviles des produits orientaux.

« Une stèle funéraire, découverte en 1757, nous apprend qu'un industriel de Carthage nommé JULIUS ALEXANDER *opifex artis vitriæ*, fonda, à Lyon, une dynastie de verriers.

« L'Occident latin fut pénétré des éléments de l'art grec apparaissant sous sa forme orientale. Dès le second siècle de notre ère, des Syriens vinrent se fixer à Vienne, à Lyon, et y apportèrent avec le christianisme diverses industries, notamment celles du verre et de la soie. Au début du IIIe siècle, l'empire devint de plus en plus orientalisant. Les allures, les mœurs de la cour étaient alors celles de l'Orient. JULIA DOMNA (158 à 218), HÉLIOGABALE (218 à 222), favorisèrent à Rome et dans tous les pays soumis à la domination romaine l'extension du luxe et du despotisme syriens.

« Un tombeau d'Alexandrin, découvert à Clermont (Oise) prouve que les artisans de l'Égypte ne se sont pas contentés d'occuper, en Gaule, le littoral méditerranéen.

« L'immigration, dans les pays situés au nord de la Seine et de la Somme, de commerçants et d'industriels venus du sud-est hellénistique commença de très bonne heure ; mais elle fut arrêtée, dans la seconde moitié du Ier siècle, par l'insurrection des Bataves. A partir du règne d'HADRIEN lorsque l'ordre fut rétabli, un nouveau courant d'immigrants se répandit jusque dans les provinces du

Rhin. Les Asiatiques arrivèrent dans ces régions, soit par les vallées du Rhône et de la Moselle, soit par la voie maritime, en suivant les côtes de l'océan et de la Manche.

« Aussi le IIIe siècle amena-t-il en Gaule une nouvelle invasion de la technique et des formes en usage dans les verreries du littoral de l'Égypte et de la Syrie. Alors se développa la verrerie plastique, alors se multiplièrent les verres en forme de têtes grotesques. Ce sont les Alexandrins, on le sait, qui ont particulièrement développé l'art de la caricature.

« En même temps, l'industrie du verre se déplaçait. Elle tombait en décadence dans la vallée du Rhône et devenait particulièrement florissante à Boulogne, à Amiens, à Vermand, à Reims, à Strasbourg, à Trèves et à Cologne.

« Il y a eu à Cologne, aux IIIe et IVe siècles, une variable école de verriers. Elle fit concurrence à Rome et même à l'Orient. On rencontre ses produits jusqu'en Rhétie, en Pannonie et en Scandinavie.

« A partir de la fin du IIIe siècle les commerçants de la côte d'Asie affluèrent dans les vallées de la Moselle et du Rhin. Ils y firent d'excellentes affaires surtout à Trèves, où la Cour impériale vint résider à maintes reprises dans le courant du IVe siècle » (pp. 13-15).

« La personnalité des ouvriers de Gaule ne disparaît pas entièrement devant les conceptions des verriers d'Alexandrie, de Tyr et de Sidon. Elle demeure, il est vrai, presque insensible là où, comme dans la Narbonnaise le joug romain se fait le plus sentir : mais elle est très accentuée surtout après le second siècle, dans la Lyonnaise, dans la Belgique et dans la vallée du Rhin. Tout en s'inspirant de modèles orientaux, les verriers de ces régions ne le copient pas servilement : ils en modifient assez souvent l'aspect, leur donnent un autre caractère : ils adaptent la forme et le décor de leurs productions au goût peu raffiné, voire même fort médiocre, des bourgeois cossus et des marchands enrichis de Metz, de Trèves et de Cologne.

« Ils ne copient pas toutes les formes de verres en usage dans le bassin de la Méditerranée. Ils ne font pas de bouteilles en forme d'*askos*, ni de ces flacons géminés à anses compliquées qu'on trouve en Palestine. Par contre, ils sortent parfois des cadres établis par les Orientaux, ils créent quelques types, ils inventent la bouteille en forme de tonneau cerclé appelée *barillet*. Puis ils recourent, pour orner certains de leurs produits à des serpents faits de gros fils de verre appliqués à chaud sur la surface des récipients : ce

Travaux récents. — Littérature et art.

genre de décor leur devenant peu à peu familier, finit par les caractériser. D'autre part, ils ne limitent pas leur action à une zone restreinte. Ils trouvent partout des acheteurs, conquièrent l'étranger et arrivent à faire au loin concurrence aux grandes fabriques d'Orient » (p. 277).

« Dès le début de l'empire, peut-être même un peu avant la fin de la république, l'invention du verre soufflé transforme radicalement l'industrie verrière. Cette industrie, dont les différents et peu variés spécimens étaient uniquement des objets de luxe, crée tout à coup des produits utiles et accessibles à tous. Le verre, qui n'était employé jusque-là qu'à faire des perles, des pendeloques, des bibelots de prix, des balsamaires minuscules, sert dès lors à confectionner des récipients usuels, à fabriquer des objets que l'on emploie grâce à leur transparence, dans maints cas où on ne peut utiliser facilement des poteries. C'est incontestablement sous l'empire que se fit la découverte de certains procédés de soufflage et d'ornementation employés, maintenant encore, dans les officines de Murano.

« On a perfectionné ces procédés : on n'en a pas inventé de nouveaux » (p. 278).

[Morin-Jean. Né en 1877. Archéologue diplômé de l'Ecole du Louvre. Principaux travaux : *Archéologie de la Gaule et des pays circonvoisins* (1908); *Le dessin des animaux en Grèce d'après les vases peints* (1911).]

* * *

Sommaire bibliographique.

Reinach, A. — L'origine de deux légendes homériques (premier article). (*Revue de l'histoire des religions*, janvier-février 1914.)

Petsch, R. — Die Theorie des Tragischen im griechischen Altertum. (*Zeits. für Aesthetik*, Bd. 9, H. 2, 1914.)

Hangelsdorff, E. A. — Das lyrische Hochzeitsgedicht bei den Griechen und Römern. (Progr., Bergsdorf, bei Hamburg, 1913.)

Zimmermann, F. — Die Wiederspiegelung der Technik in der deutschen Dichtung von Gœthe bis zur Gegenwart. (Diss., Leipzig, 1913.)

Vallery-Radot, R. — Le courant catholique dans la littérature contemporaine. (*Annales Inst. supérieur de philosophie*, t. III, 1914.)

Hourticq, L. — La méthode en histoire de l'art. (*Revue de synthèse historique*, février 1914.)

Schmid, F. A. — Sechs Betrachtungen über Möglichkeit und Gegenstand einer Philosophie der Kunst. (*Logos*, Bd. 5, H. 1, 1914.)

Le Bon, Dr G. — Les fondements psychologiques des arts. (*R. hebdomadaire*, 24 janvier 1914.)

Travaux récents.

—

LITTÉRATURE ET ART.

Deonna, W. — Unité et diversité. (*Revue archéologique*, janvier-février 1914.)

Faure, M. — La représentation du mouvement dans l'art magdalénien (avec 5 fig.). (*Revue anthropologique*, mai 1914.)

Funke, M. R. — Chinesische Kunsttradition. (*Monatshefte für Kunstwissenschaft*, Mai 1914.)

Dehio, Dr G. — Die Krisis der deutschen Kunst im sechzehnten Jahrhundert. (*Archiv für Kulturgeschichte*, Bd. 12, H. 1, 1914.)

Science, philosophie et morale.

SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

—

Organisation et mission des musées modernes d'histoire naturelle.

Les « Mémoires du Musée royal d'histoire naturelle de Belgique » renferment une longue étude de G. Gilson, directeur du Musée, concernant *Le Musée d'histoire naturelle moderne. Sa mission, son organisation, ses droits* (Bruxelles, Hayez, 1914, in-4º, 255 pages et gravures).

« Il règne une véritable crise des musées.

« C'est peut-être, en partie, une crise d'abondance : on admet comme un dogme que les musées sont utiles, nécessaires, et on en crée partout. Il y a des musées d'État, des musées de province, des musées de ville, des musées d'université, des musées de collège, des musées privés, etc. Ils sont souvent de dimensions colossales, merveilleusement construits, admirablement meublés, et richement dotés. Beaucoup souffrent d'une véritable pléthore et sont encombrés d'objets précieux, souvent accumulés dans des oubliettes profondes.

« Mais c'est surtout une crise de désorientation ou de manque d'orientation : on ne définit pas assez nettement la mission du Musée, le rôle qui lui revient dans l'économie générale du travail scientifique, et on ne précise pas suffisamment le programme spécial des musées en particulier.

« Telle est la cause du malaise qui règne dans certains musées sous une apparence d'extraordinaire prospérité, mais qui dans d'autres prend le caractère du marasme. Le remède s'en indique lui-même : il faut que tout musée ait une mission définie et un programme adapté à son but.

« ... Le musée doit être un organisme *centralisateur* et *conservateur* doté d'un programme comprenant trois opérations nécessaires : *l'exploration*, *l'étude*, *l'exposition*.

« Ainsi conçu, il doit jouer un rôle important dans la science en

lui fournissant un moyen de remédier aux inconvénients de la spécialisation et de la division du travail.

« Mais il faut encore qu'il soit régional, parce qu'un Musée d'exploration universelle est impossible » (pp. 4-5).

« Nous traversons une période d'activité scientifique intense — qu'on nous passe cette banalité. Un nombre immense de chercheurs bien ou mal outillés travaillent avec ardeur, et un courant ininterrompu de publications hétéroclites sort des presses comme un torrent mugissant au bruit duquel l'oreille s'habitue.

« Parfois quelque importante découverte en émerge, illuminant l'horizon d'un éclair passager, et le courant régulier des trouvailles menues continue sa marche monotone. Le grand nombre des travaux et leur faible envergure sont la conséquence de la division et de la spécialisation, qui sont des maux nécessaires.

« La plupart de ces travaux sont utiles, — il est rare qu'un mémoire exposant des recherches personnelles ne contienne rien de bon, — beaucoup sont très méritants et représentant dans leur modestie et leur effacement, une somme de travail et d'érudition infiniment supérieure à celle qui, autrefois, suffisait à donner à un *sçavant* une position éminente. Les faits bien notés qu'ils contiennent ont toujours leur valeur, il n'en est pas de trop minimes. Leur accumulation constitue la base de la comparaison et apporte à la connaissance de plus en plus de précision. Ce qui est fâcheux, ce n'est donc pas la division et la spécialisation elles-mêmes, — elles sont au contraire indispensables dans certaines limites, — mais c'est le manque de synthèse des résultats atteints par les efforts specialisés. Ce défaut provient de ce que, fort souvent, les esprits portés vers l'analyse, les pionniers bien doués au point de vue de la recherche, ont peu d'aptitude ou peu de tendance à comparer et surtout à formuler des généralisations inductives, tandis que, d'autre part, les esprits plus compréhensifs et plus synthétiques ne sont pas toujours des chercheurs passionnés ni des analyseurs sagaces. Trop souvent ils se contentent de s'emparer des résultats obtenus par d'autres. Or, s'étant peu mis en contact avec la nature elle-même et peu heurtés aux causes d'erreurs, ils sont fréquemment imbus de notions erronées et manquant de critique, ils basent leurs généralisations sur des données fautives, douteuses, mal choisies ou mal interprétées.

« Enfin nous avons mentionné la dissémination des matériaux. Les innombrables travailleurs spécialisés ne sauraient obtenir par eux-mêmes toutes les productions naturelles dont l'étude doit être

faite. Et s'ils y arrivaient, chacun dans sa partie, ces matériaux se trouveraient encore disséminés dans des collections variées et menacés de destruction. Ils ne constitueraient jamais les ensembles durables d'objets bien préparés, bien conservés et bien documentés, qu'exigent les études comparatives et les travaux de synthése.

« ... Or, il existe un moyen de favoriser à la fois les recherches analytiques et les études synthétiques : c'est la réunion des productions de la nature par une exploration systématique suivie de leur étude confiée aux meilleurs spécialistes invités au travail par une institution à la fois exploratrice, centralisatrice, coordonnatrice des résultats et conservatrice des documents et matériaux.

« Ce moyen prend donc la forme d'une institution spécialement organisée, puissante et efficace : c'est le *Musée d'histoire naturelle* » (pp. 14-15).

[GILSON, GUSTAVE. Né en 1859. Docteur en sciences naturelles de l'Université de Louvain. Professeur d'embryologie, puis de zoologie à l'Université de Louvain. Directeur de l'Institut CARNOY, puis de l'Institut zoologique (1884). Directeur du Musée royal d'histoire naturelle de Belgique (1909). Voyages en Orient, autour du monde, etc. Participation à l'exploration internationale de la mer. Articles et mémoires dans *La Cellule*, les *Mémoires du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles*, les *Travaux de la station des recherches relatives à la pêche maritime*, le *Bulletin de l'exploration internationale de la mer*, etc.]

***

La méthode historique, dynamique et statistique dans les sciences.

Les méthodes scientifiques diffèrent naturellement suivant les objets auxquels elles s'appliquent. C'est ce que rappelle le Prof. J. ROYCE dans un article de *Science* (17 avril 1914) intitulé : « The mechanical, the historical and the statistical » :

« ... Natural science, in so far as it studies the processes of the natural world, has three kinds of objects with which it deals. And it adjusts itself to these three kinds of objects by methods which, in each of the three fields thus defined, vary widely from one another; while in each of the three fields both the conception and the methods used have much in common, and much too whereby each of the three fields differs from the others. The three sorts of objects are : (1) Historical objects, (2) mechanisms, and (3) statistically defined assemblages. The three sorts of methods are : The historical, the mechanical and the statistical.

Travaux récents.
—
Science, Philosophie et Morale.

« ... Science deals either with substantial things (such as atoms or organisms) or else with events. Let us confine ourselves here to the works of science in its dealings with natural events and processes. Science deals with the historical when its objects are individual events or complexes of events, such as is a single solar eclipse, or such as is the birth or the death of this man, or the performance of just this act of choice by this individual voluntary agent.

Science deals with the mechanical when its objects are the invariant laws to which all the individual events of some field of inquiry are subject, and when such invariant laws actually exist, and can be used to compute and to predict actual events. Thus, if the acceleration which every individual body belonging to a system of material bodies undergoes depends at every instant, in an invariant way, upon the spatial configuration of the system of bodies at just that moment, the system is a mechanical system—such, for instance, as a system of bodies moving in accordance with the Newtonian law of gravitation.

Science deals, in the third place, with the statistical, when it studies the averages in terms of which aggregates or collections of events can be characterized, and when it considers not the invariant laws, but the always variable possibilities that these averages will be subject to certain uniformities, and will undergo definable changes.

In brief, the object of historical knowledge is the single event, occurring, in the ideally simple case, to an individual thing. A free-will act or an observed eclipse serves as an example. The object of mechanical knowledge is the unchanging natural law under which every event of some type can be subsumed. Sometimes the object of mechanical science may be an individual event, but only in so far as, like the eclipse, it can be predicted by means of such an invariant law. The object of statistical knowledge is not the single event and is not the invariant law, but is the relatively uniform behavior of some average constitution, belonging to an aggregate of things and events, and the probability that this average behavior will remain, within limits, approximately, although always imperfectly uniform. »

Royce applique ces principes à la conception vitaliste et à la conception mécaniste de la nature ; il se prononce en faveur de l'interprétation statistique :

« In brief, the evolution of stars, of elements, of social orders,

of minds and of moral processes, apparently illustrates the statistical fecundity of nature's principal tendency—the tendency to that mutual assimilation which both defines aggregates permanent in the world and to increase both their wealth of constitution and their extent.

Now it is this principle of the fecundity of aggregation which seems to be the natural expression, in statistical terms, for the tendency of nature towards what seems to be a sort of unconscious teleology—towards a purposiveness whose precise outcome finite being seems precisely to intend. It is a statistically definable rule that changeable aggregates, when they are real at all, result from likenesses which their very existence tends both to increase and to diversify. The social fecundity of the principle of insurance illustrates this natural tendency. That marvelous result of the aggregation of scientific observers, of tabulations and of photographs, of the radiant phenomena which make the stars visible and of the microscopic phenomena and the logical interests which make probability definable—that marvelous result of these various aggregations which constitutes the whole procedure and outcome of modern inductive science itself, is an expression of this same general tendency—apparently the most vital and the most vitalizing tendency both of the physical and of the spiritual world—the tendency of aggregation and of classification to be fruitful both of new aggregation and of the orderly array of natural classes and of natural laws.

In the purely logical and mathematical worlds the tendency can get, and does get, precise description in terms of the pure logic of number and of order. In the physical world, in the world of time and of change, this principle gets further expressed as a statistical rather than a mechanical law—the law that classes, aggregations and organizations tend towards a definable sort of evolutions.

« As Charles Peirce pointed out, you need not suppose the real world to be mechanical in order to define and to conceive this sort of evolution. You need only suppose (1) the presence of the just-mentioned tendency to form aggregates, and to the mutual assimilation of the various parts of nature; (2) the statistically definable tendency to some sort of sorting or selection of the probable results to which any definable average constitution of the natural world at any moment leads; and (3) a tendency—and once more, a statistical and non-mechanical tendency, towards a formation of

Travaux récents.
—
SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

habits, and towards a repetition of such types of movement as have once appeared. Suppose these three tendencies (aggregation, selection and habit—and the statistical method shows these three to be widespread in the physical world); suppose these three, and you can define a process of evolution never mechanical and never merely expressive of any previously settled, designs, either of gods or of men. This process of evolution will then lead from mere chance towards the similation of mechanism, from disorderly to a more orderly arrangement, not only of things and of individual events, but of the statistically definable laws of nature; that is, of the habits which nature gathers as she matures. The philosophy of nature which will result will show how nature may well tend to appear in certain aspects more and more teleological, and to manifest what Greek vitalism found in nature. Whether the whole world is ultimately and consciously teleological or not, this view of nature would of corse be unable to decide. But it would lay stress upon the thought that what is indeed most vital about the world is that which also characterizes the highest life of the spirit, namely, the fecundity of whatever unites either electrons or souls or stars into streams or in other aggregations that, amid all chances, illustrate some tendency to orderly cooperation. »

[ROYCE, JOSIAH. Né en 1855. Docteur en droit et en philosophie de l'Université de J. HOPKINS, Docteur en droit de l'Université d'Aberdeen. Professeur d'histoire de la philosophie à Harvard depuis 1892. Principaux travaux : *The Religious aspect of philosophy* (1885); *The spirit of modern philosophy* (1892); *The world and the individual* (1900-1901); *The conception of immortality* (1900); *Outlines of psychology* (1903); *The relations of the principles of logic to the foundations of geometry* (1905).]

* * *

Histoire des doctrines cosmologiques de PLATON à COPERNIC.

P. DUHEM, professeur à l'Université de Bordeaux, publie le premier volume d'une vaste étude sur *Le système du monde : Histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic* (Paris, HERMANN, 1913, 512 pages, 18 francs), (cf. l'ouvrage de SAGERET, *Bulletin* n° 29, p. 1614). Ce premier volume comprend l'exposé de la cosmologie hellénique (l'astronomie pythagoricienne, la cosmologie de PLATON, les sphères homocentriques, la physique d'ARISTOTE, les théories du temps, du lieu et du vide après ARISTOTE, la dynamique des Hellènes après ARISTOTE, les astronomies héliocentriques, l'astronomie des excentriques et des épicycles).

Travaux récents. — SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE

[DUHEM, PIERRE, né en 1861. Ancien élève de l'École normale supérieure. Professeur à l'Université de Bordeaux. Principaux travaux : *Le potentiel thermodynamique* (1886); *Cours de physique mathématique et de cristallographie* (1891); *Dissolutions et mélanges* (1893); *Introduction à la mécanique chimique* (1893); *Leçons sur l'électricité et le magnétisme* (1891); *La chimie physique* (1899); *Sur la continuité entre l'état liquide et l'état gazeux* (1891); *Traité élémentaire de mécanique chimique* (1897, 4 vol.); *Le mixte et la combinaison chimique* (1902); *Recherches sur l'hydrodynamique* (1903-1904); *L'évolution de la mécanique* (1903); *Les sources des théories physiques* (1905); *Thermodynamique et chimie* (1902); *Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée* (1909); *Études sur Léonard de Vinci* (1906-1909); *Recherches sur l'élasticité* (1906); *Traité d'énergétique* (1911).]

* * *

Influence des découvertes scientifiques modernes sur la philosophie.

La pensée philosophique moderne a subi au cours des temps et spécialement au XIXe siècle des transformations profondes dues à de nouvelles découvertes scientifiques. A. T. HADLEY a bien marqué la portée de ces transformations dans une série de conférences faites à l'Université de la Caroline du Nord et publiées ensuite sous la forme d'un volume intitulé : *Some influences in modern philosophic thought* (New-Haven, Yale University Press, 1913, 146 pages). L'analyse de HADLEY vise, à la fois, la science proprement dite, la politique et la littérature. Un chapitre spécial est consacré à l'influence de DARWIN sur la politique et l'histoire.

En ce qui concerne la science proprement dite, trois découvertes ont modifié au XIXe siècle les conceptions en cours : la loi de la conservation de l'énergie, la théorie du tissu cellulaire et la théorie de la sélection :

« About 1840 two physicians, studying separately, one in Hamburg and another in Manchester, developed a theory that heat was a form of manifestation of motion; that mechanics and thermodynamics, instead of being separate sciences, were one and the same science; that the combustion of the coal in the furnace and the expansion of the steam in the boiler represented simply the transmutations of energy from one form into another; and that each unit of heat had its mechanical equivalent in terms of motion. The researches of Dr. MAYER and Dr. JOULE were carried further by a line of eminent observers and mathematicians — FARADAY, TYNDALL,

Helmholtz, and a score of others whose names are household words today. Sound and light, as well as heat, were found to be manifestations of this same transmutable energy in another form. Electrical phenomena were explained in the same manner. The whole modern system of electrical engineering has been based upon mechanical laws, more complex indeed than those of thermodynamics but apparently not less sure. Even chemical action and chemical combination have been treated as being manifestations of energy is still another from ; energy which is stored up at one time under one set of conditions, and becomes *potentially* available to be set free in another. The chemist is no longer content when he has weighed his substances or measured the volumes of his gases : but he strives with ever increasing success to coordinate all chemical phenomena under a few basic laws.

« A somewhat similar change was wrhought in biological science by the development of the theory of cellular tissue » (pp. 23-25).

« The biologist was no longer content to describe the anatomy of plants and animals and men ; be wanted to know their life history. It was not enough to classify them by their external forms or to explain the functions of the different parts; he must know how they grow and become strong or why they become weak and die. Our books of botany and zoology have become something more than well-ordered indexes of the different forms of plant and animal life. They occupy themselves with the processes of fertilization and nutrition and differentiation of activity on the one hand, or of diseases and death on the other.

But these two discoveries, wide reaching as they were, affected chiefly the thoughts and processes of the professional student of science. The third great discovery, of the principle of natural selection, wrought a similar transformation in the thoughts of the world as a whole » (pp. 27-28).

« The influence of Darwin in modifying scientific conceptions did not stop with animal and vegetable physiology. It soon became evident that the principle of natural selection would explain more things and more important things than the origin of biological species. Human life, even more than plant life or animal life, represents a constant series of variations. The whole process of history as we see it going on about us is a record of a struggle for existence. Those who are adapted to their surroundings maintain their place in line; those who are ill adapted fall by the wayside. It is by a process like this that tribes and nations are welded

Travaux récents. — SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

together; it is by a process like this that political institutions are built up. In a book like BAGEHOT's *Physics and Politics* we see traced out the application of DARWIN's theory and the explanation of the public life of organized bodies of men. In fact, the application of the Darwinian theory to political history is clearer than its application to natural history, and its successive steps can be traced far more surely.

« Nor does the application of the theory stop short with politics. It explains the origin and development of ethical conceptions as no other theory has ever yet been able to explain them. The human struggle for existence is not a struggle between individuals. It is a struggle between groups, in which the morals of the group count for more than the physical characteristics of the individual members. Looking back over the record of human history as far as we can trace it, we see that the savage was gradually crowded out by the civilized man because the civilized man had developed discipline and sympathy and toleration; because he had learned to substitute reverence for superstition and true fortitude for mere animal courage; because he had accustomed himself to keep his temper and to put the law above personal interests, and to live in charity with a larger and larger section of mankind. The whole progress of civilization, so far as it is worth recording, is the record of the displacement of animal excellences by human ones and of savage virtues by civilezed ones. This displacement follows the lines laid down by DARWIN in his theories of animal and plant life; and it is being understood and developed today as it could not have understood and developed two generations ago » (pp. 31-34).

[HADLEY, ARTHUR TWINING. Né en 1856, a fait ses études aux Universités de Yale, Berlin, Harvard, Columbia, Johns Hopkins, etc. Commissaire du travail du Connecticut (1885-1887); professeur d'économie politique à Yale (1891-1899); président de l'Université de Yale depuis 1899. Principaux travaux : *Railroad transportation, its history and laws* (1885); *Economics* (1896); *The Education of the American Citizen* (1901); *Freedom and Responsability* (1903); *Standards of public morality* (1907).]

* * *

Les idées directrices conceptuelles des mathématiques.

Le deuxième fascicule de l'année 1914 de la *Revue de métaphysique et de morale* renferme un article de A. R. SCHWEITZER sur « Les idées directrices de la logique génétique des mathématiques » où

Travaux récents. — Science, philosophie et morale.

l'auteur s'est proposé de décrire la position logique de la mathématique comme science de découverte, d'établir des parallèles entre certains auteurs mathématiques et certains philosophes, et d'examiner des exemples d'activité mathématique. La conclusion tient en quelques lignes :

« Les idées directrices conceptuelles des mathématiques sont les mêmes que celles des disciplines non-mathématiques; les idées directrices ont pourtant un caractère particulièrement mathématique, par suite des distinctions qui interviennent dans leur application. Ces distinctions sont inspirées par des idées directrices perceptives, c'est-à-dire, des reconstructions perceptives des conceptions mathématiques, des sentiments et des images qui ont souvent un caractère naïf et primitif.

« Il n'y a essentiellement qu'une idée directrice conceptuelle en mathématiques, c'est le principe de comparaison » (p. 196).

***

Les origines du moteur Diesel.

R. Diesel décrit les origines du moteur qui porte son nom dans un ouvrage intitulé *Die Entstehung des Dieselmotors* (Berlin, Springer, 1913, 158 pages, 5 marks). Il montre successivement comment lui est venue l'idée de ce moteur, comment il a réalisé cette idée et comment il a introduit dans la pratique l'objet de cette réalisation. Il a laissé de côté tout ce qui concerne l'évolution du moteur depuis l'époque à laquelle il a été construit pour la première fois.

L'idée première du moteur Diesel est due aux leçons du Prof. Linden données au « Polytechnikum » de Munich en 1878. Cette idée a donc été suggérée par les milieux de l'enseignement scientifique supérieur. L'auteur explique d'ailleurs à l'aide des détails technologiques le développement chronologique qu'elle a subie avant son passage dans la pratique. « La science, dit-il, peut bien nous aider à chercher, à vérifier une idée, mais ce n'est pas elle qui la crée. »

***

Sommaire bibliographique.

Bradbury, R. H. — Deux mondes de la matière : colloïdes et cristaux. (*Revue scientifique*, 18 avril 1914.)

Royce, Prof. J. — The mechanical, the historical and the statistical. (*Science*, 17 April 1914.)

Zschimmer, Dr E. — Naturwissenschaftliches und technisches Denken. (*Naturwissenschaften*, 24. April 1914.)

Travaux récents.

—

SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

Diès, A. — L'idée de la science dans Platon. (*Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, t. III, 1914.)

Lebbe, V. — Impressions sur la philosophie chinoise. (*Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, t. III, 1914.)

Burdach, K. — Ueber den Ursprung des Humanismus. (*Deutsche Rundschau*, März 1914.)

Erdmann, B. — Ueber den modernen Monismus. (*Deutsche Rundschau*, März 1914.)

Mannheim. — Die Philosophie des « Als-Ob » und ihre Bedeutung für das Strafrecht. (*Monatschrift für Kriminalpsychologie*, April 1914.)

Bergmann, H. — Der Begriff der Verursachung und das Problem der individuellen Kausalität. (*Logos*, H. 1, 1914.)

Wilbois. — Une nouvelle position du problème moral. (*Bull. Soc. française de philosophie*, janvier 1914.)

Roustan, D. — La morale de Rauh. (*Revue de métaphysique et de morale*, mai 1914.)

Lottin, J. — Le problème des fins en morale. (*Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, t. III, 1914.)

Gay, A. — L'honneur : sa place dans la morale. (Diss., Fribourg, 1913.)

Sociologie et philosophie sociale.

SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

—

Les éléments de la « Science sociale » de l'école de LE PLAY.

La quintessence des idées et des méthodes préconisées par E. DEMOLINS et ses collaborateurs de la *Science sociale* est exposée par P. ROUX dans son *Précis de science sociale* (Paris, GIARD et BRIÈRE, 1914, 264 pages, 3 fr. 50).

« Il m'a semblé, dit l'auteur dans la préface, que le moment était venu de condenser les éléments essentiels de la science sociale pour les exposer au public dans une vue d'ensemble et permettre aux personnes curieuses des questions sociales et des études sociologiques, d'acquérir rapidement une notion sommaire mais exacte des travaux de cette branche de l'école de LE PLAY qui est représentée aujourd'hui par la Société internationale de science sociale et qui a pour organe la revue la *Science sociale*, fondée en 1886, par EDMOND DEMOLINS sous l'inspiration d'HENRI DE TOURVILLE.

« Mon but est modeste : extraire l'essentiel des travaux d'EDMOND DEMOLINS et de ses collaborateurs, exposer avec clarté et sobriété le mécanisme de la méthode d'observation monographique et indiquer les procédés d'application de cette méthode à la pratique des enquêtes. Je me suis tenu systématiquement à l'écart de toute dis-

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

cussion doctrinale et j'ai dû laisser de côté nombre de questions pourtant importantes ; mais je n'ai pas voulu alourdir ce précis et rebuter le lecteur novice. C'est pourquoi aussi je n'ai pas parlé des autres écoles sociologiques : mon silence à leur égard ne doit être imputé ni à l'indifférence, ni au dédain, mais, je le répète, j'ai voulu seulement faire œuvre d'exposition et non de discussion » (pp. 1-2).

[Roux, Paul. Né en 1876. Ingénieur agricole. Licencié en droit et ès sciences. Propriétaire rural. Principaux travaux : *Le « Bauer » de la lande du Lünebourg* (1906); *Le type social des « Marschen »* (1907); *La colonisation des tourbières dans la plaine Saxonne* (1908); *Le type frison* (1908); *Les populations rurales de la Toscane* (1909); *Le latifundium romain* (1909); *Monographie d'une commune rurale de l'Auvergne* (1912); *Le montagnard auvergnat* (1914); *Le rôle social du propriétaire rural* (1910); *La question agraire en Italie* (1910); nombreux articles dans la *Science sociale*, etc.]

* * *

Valeur pratique éventuelle de la sociologie.

L'influence pratique que pourrait avoir l'enseignement de la sociologie ou un enseignement à base sociologique est mise en lumière dans un ouvrage récent de l'ancien secrétaire de la Société de sociologie de Londres, V. Branford : *Interpretations and forecasts : A study of survivals and tendencies in contemporary society* (Londres, Dukworth et Cie, 1914, 424 pages). Le volume se compose des chapitres suivants :

I. Some illustrations of sociology : 1. The perfect citizen. — 2. The social, the socialistic, and the sociological. — 3. Education : social and sociological.

II. The citizen as sociologist : The science of looking around and the art of creating Eutopias.

III. The citizen as psychologist : Matriarchs, old and new.

IV. The sociologist at the theatre : 1. The morality play and its revival. — 2. From masque to opera. — 3. The eugenic theatre.

V. The mediaeval citizen : What he was and what he made.

VI. The present as a transition : 1. The people and their rulers. — 2. Children and citizens at school. — 3. The university : youth and age in the cloister. — 4. Citizens in action.

VII. Town and gown in America : The university militant and the city resurgent.

VIII. Conclusion : 1. From social settlement to civic politics. — 2. Eugenics and civics. — 3. The civic synthesis.

Les passages suivants, qui concernant la formation sociale du citoyen donneront une idée de la manière de l'auteur :

« In addition to the public and private surveys of which we have taken some note, there are other surveys always going on, of a more personal and introspective kind — the surveys which, whether we know it or not, we are each of us constantly making of ourselves and our own surroundings. From infancy upwards, are we not continually building up a picture of ourselves and our world, out of the impressions which our senses gather for us from the places, people and events around us? And, further when we retire into our cell — and every place of solitude or darkness is a cell — and make what Shakespeare calls an *interior survey of our good selves*, wel et our emotions play freely upon our accumulated impressions; and out of these elements contrive for ourselves an ideal scheme of life. In short, we are each of us his own Utopist.

« The misfortune is that, our impressions being so often of things defective, of types degraded, our ideals are correspondingly base, or limited and selfish. Being most of us ashamed of our own utopia, and very properly so, we speak scornfully of utopias in general, and especially those which, by making us feel mean, put us at a disadvantage. In other words, the expression of contempt for utopias is not unconnected with a desire to conceal from ourselves the disagreable truth, of which we are more than half aware — that we are a poor set of creatures hobbling about the world, each of us a utopist with a wooden leg! In this connection the loafer is a particularly valuable specimen for observation, since he differs from those of us who imagine ourselves to be active and useful members of society, chiefly in this, that he, unflinchingly, pursues the utopia of leisure. For the rest of us, life oscillates between an actual world, and a dream world. We struggle daily to apportion more of the twenty-four hours to the dream world. We may call our dreamland, utopia, or breakfast in bed with a newspaper; but there it is, and it constitutes the imaginative centre round which we build up such « life of leisure » as we have or can snatch » (pp. 74-76).

« If you want to make an idealist, you must catch him young. Out of the vast and varied social repertory you must select and ennoble his social tradition; you must beautify and spiritualize his surroundings. In a word you must ensure the quality of his dream-stuff. In preaching the doctrine of Education and of Betterment, sociology makes no claim, of course, to novelty. On the

contrary, it claims continuity with the culture-religions, which are among the oldest things in the world. But it does insist, with the strongest emphasis, on the elementary scientific axiom that diagnosis must precede treatment; that action must be based on adequate knowledge; that, is short, survey must anticipate service. It insists that in order to change environment in one direction, or to divert social tradition in another, we must make the most careful observation and study of the given environment and of tradition as they are, and of how they have come to be. And here the task and aim of the sociological surveyor comes fully into view. It is to gather together and unify all the many fragments of partial surveys, to amplify and co-ordinate those now in progress, to initiate new surveys for filling in gaps, and to develop the whole towards an ever-growing accuracy and completeness » (pp. 77-78).

[Branford, Victor V. Né en 1864. Maître ès arts de l'Université d'Edimbourg. Ancien secrétaire de la Société anglaise de sociologie. A publié aussi : *St-Columba. A study of spiritual development and social inheritance.*]

*
* *

Du rôle et de la méthode de la psychologie sociale.

Quel rôle la psychologie peut-elle jouer dans l'interprétation du folklore? Elle doit s'attacher surtout à l'explication des survivances, dit R. R. Marett dans la revue *Folk-Lore* de mars 1914 (« Folk-Lore and Psychology » (pp. 12-33). En cette matière, le véritable rôle de l'ethnographe est d'expliquer les changements de civilisation qui s'effectuent au sein de la masse du peuple, comment les acquisitions nouvelles s'y introduisent et quelle action elles exercent sur les croyances avec lesquelles elles viennent en contact.

On a beaucoup étudié l'influence de la civilisation européenne chez les primitifs. Pourquoi ne pas étudier aussi les interactions des formes de la civilisation dans nos propres sociétés, les échanges entre les classes, par exemple? L'ethnographe doit s'attacher à ce qui est vivant, non à ce qui est mort. Il doit analyser les processus internes des transformations sociales et non leur apparence externe :

« I would ask the folklorist, then, vhen he reports a piece of rustic custom, not to neglect the emotions that are hidden away behind the superficial sayings and doings, since the former belong not to the mere context and atmosphere, but to the very essence, of what he has to study; and, standing as they do for the principle

of vital continuity, afford a truer measure of human evolution, so far as there is such a thing as distinct from aimless fluctuation and unrest, than does all the surface-display of history, with its series of fashion-plates that tell us next to nothing about the man beneath the tailoring, whether he be at heart the same Old Adam or no.

« Take, for instance, the so-called idea of luck, which on closer analysis turns out to be little more than a raw emotion evoked by a certain complex of conditions. As every folklorist knows, there are plenty of opportunities along the country-side of luck, since it is wont to attach to ceremonial practices that are in the last throes of obsolescence. Now I strongly suspect that in this particular respect senility is equivalent to second childhood; in other words, that the feeling of luck presides in much the same form over the final extinction and over the prime inception of a rite. Thus the student of savagery at present finds it almost impossible to tell whether the vague notions of *mana*, *tabu*, and so on, which amount to little more than the presentiment of luck or ill-luck as bound up with certain things, actions, and situations, are rudimentary or vestigial,—an effect of early dawn or of lingering twilight. Let some folklorist provide us with a psychological study of the mental accompaniments of ritualistic degeneration and ritualistic invention, examining not merely the outward manifestations, but seeking to describe from within the actual experience of those classes of the community into whose scheme of existence luck enters most,—tillers of the ground, fishermen, miners, and indeed all who live hard and precariously, all who have to depend most on that racial happy-go-luckiness which is perhaps the most fundamental quality in man. Surely we are likely here, if anywhere, to discover criteria whereby the phenomena of progression and of retrogression in the savage's philosophy of luck may be distinguished; since only thus can we learn by sympathetic intuition how the luck-feeling waxes or wanes, according as the external conditions either bring it into play by requiring men to rough it and take their chance, or else promote feelings of security and a corresponding sense of a rational and lawabiding universe.

« Or take as another example the fear of witchcraft. Can we not study it among ourselves more effectively than among savages, even though it be written in larger letters on the surface of their lives? Surely the root-feeling must be apprehended by experience, before its manifestations can be recognized for what they truly

Travaux récents.
—
SOCIOLOGIE
ET PHILOSOPHIE
SOCIALE.

are; and the rootfeeling, I maintain, lurks here and now within the breast of everyone of us. Education has scotched id, may be, but it, has not succeeded in killing it. We may do as Kim did in the story, and with the help of the multiplication-table divert the attention from the paralysing sensation of magic wrought upon us. But in the penumbra of the civilized mind lurk the old bogeys, ready to leap back into the centre of the picture if the effort to be rational relax for an instant. If, then, the psychology of magic begins at home, why need the folklorist look to the student of savagery for his leading, just because the latter operates on more simple social conditions in the light of a vast ignorance of what it feels like to live under such conditions? Even as I write I receive a newspaper from the Channel Islands in which there is to be read the full story, as told in the police court, of how a woman, reputed by her neighbours to be a witch, nearly drove another woman to suicide hy her supposed incantations. First the cattle perished mysteriously; they had clearly been overlooked. Then the owner's death was prophesied, did she not take steps to buy release from the prophet. The house became full of devils; and no wonder, since the witch herself, sniffing with her nose, declared that the place smelt of witchcraft. So powders must be purchased, and buried in the garden at the four points of the compass; also a metal box *full of devils* was obtained and carried about, presumably to neutralize the circumambient devils; finally, a dance was prescribed. The patient, however, despite powders, box, dancing, and all, grew worse instead of better, and took to her bed, a nervous wreck. At last she pulled herself together and went off to tell the police, and even then she was witch-ridden; so that, if someone had not forcibly stopped her in the road, she would have gone on running for ever. All this in the year of grace 1914 in the fortunate islands where I was born. I am about to go round the world in search of anthropological adventures, but, as for the acquisition of authentic experience of the primitive, it seems as if I might be better occupied at home » (pp. 27-30).

[MARETT, R. R. Voir ci-dessus, p. 799.]

***

Les monnaies et le milieu social où elles sont émises.

Le Dr. F. FRIEDENSBURG s'est occupé de la question de savoir dans quelle mesure les monnaies se trouvent en rapport avec le milieu social de l'époque où elles sont émises. Si ce rapport est réel, on

doit pouvoir retrouver dans les monnaies autre chose que le nom d'un souverain et une date. Si l'on considère les résultats acquis par l'auteur au cours de ses recherches et condensés dans un ouvrage dont la première partie vient de paraître sous le titre *Die Symbolik der Mittelaltermünzen* : I. « Die einfachsten Sinnbilder » (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1913, 119 pages), il semble que la matière doive, en effet, prêter à des développements assez inattendus. Cette première partie comprend les chapitres suivants :

I. Der religiöse Charakter der mittelalterlichen Münzbilder. — II. Geometrische Sinnbilder. — III. Zahlensinnbilder. — IV. Stern, Sonne, Mond. — V. Rose, Lilie, Palme. — VI. Der Buchstabe als Münzbild. — VII. Der Heilandsname und das Marienmonogramm. — VIII. A. und O. — IX. Begleitbuchstaben des A und O. — X. Die Symbolik der Buchstaben.

[FRIEDENSBURG, F. H. FERDINAND. Né en 1868. A fait des études à l'Université de Breslau. A occupé des fonctions judiciaires et administratives, notamment au « Reichsversicherungsamt ». Professeur de numismatique à l'Université de Breslau. Principaux travaux : *Münzgeschichte Schlesiens* (1887) ; *Die Münze in der Kulturgeschichte* (1909) ; *Die Praxis der Arbeiterversicherung* (1911).]

* * *

La doctrine du contrat social que l'on attribue généralement à J.-J. ROUSSEAU, alors qu'elle a été développée dès le XVIe siècle, ne contient-elle aucun élément de vérité et mérite-t-elle tout le discrédit où elle est tombée aujourd'hui ? M. VAUTHIER, professeur à l'Université de Bruxelles, a repris la question dans une communication à l'Académie royale de Belgique (*Bulletin de la classe des lettres*, 1914, n° 3 : « La doctrine du contrat social »). Il y montre comment la doctrine a été constituée par HOBBES, SPINOZA et LOCKE. Cette doctrine n'était point séditieuse en elle-même, fait remarquer VAUTHIER, mais l'application qui en fut faite lui valut l'animosité des conservateurs, puis les méthodes d'instigation scientifique changèrent et découvrirent dans l'État autre chose qu'un produit du libre consentement des individus. On a eu tort de rapprocher la notion du contrat social de celle du contrat privé et de nier que l'individu fût moins libre dans un contrat de droit public que dans un contrat privé où la liberté fait souvent défaut aussi, au moins dans une certaine mesure. Enfin, le consentement des parties dans

Travaux récents.
—
SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.
—
Le contrat social et la notion du libre consentement des parties.

le contrat social n'est pas absolument inconscient comme on l'a soutenu en l'opposant toujours à la volonté déclarée des contrats ordinaires :

« Cette inconscience absolue est purement hypothétique. Ce qui est vrai, c'est que, dans le domaine de la politique (comme aussi bien dans le domaine de la morale et dans celui de la religion), il existe des degrés dans ce qu'il est permis d'appeler la conscience collective d'une société. Le contrat social est susceptible de se réaliser avec plus ou moins de clarté. Il est des cas où cette réalisation est obscure, latente, à peine comprise par les intéressés. Il en est d'autres où elle est pleinement conçue par l'intelligence des contractants. Une telle évolution, de l'ombre à la pénombre, et de la pénombre à la lumière, est l'un des spectacles les plus instructifs que puisse nous offrir l'histoire des idées. Si bien que l'on serait tenté de dire que le contrat social, avec la forme pleinement consciente et réfléchie que lui prêtaient trop volontiers autrefois les adeptes de la théorie, bien loin d'être un commencement et un point de départ, est au contraire un terme et un aboutissement.

« Les circonstances qui font passer le contrat social de l'ombre à la clarté, ou, pour parler plus exactement, d'une inconscience relative à une conscience réfléchie, sont de nature diverse. On nous permettra de signaler, à ce propos, deux ou trois exemples.

« Le premier est emprunté à l'évolution du droit. Tout le monde sait qu'à l'origine le droit est entièrement coutumier et que, jusqu'au sein d'un état social très avancé, il demeure en partie coutumier. Il est constitué par des usages traditionnels, que l'on respecte et que l'on observe, parce qu'ils semblent la manifestation d'une sagesse antique et indiscutée. La force obligatoire de ce droit coutumier procède du consentement tacite de ceux qui s'y soumettent. Mais, de ce consentement, c'est à peine s'ils ont conscience. (Remarquons, du reste, qu'il en est ainsi pour un grand nombre des usages non juridiques que nous pratiquons.) Néanmoins il est des occasions où la conscience de ce consentement commun s'éveille. C'est lorsque le sens du droit coutumier est mis en question, en d'autres termes lorsqu'on plaide à son sujet. Pour savoir ce que signifie exactement la règle dont les plaideurs réclament également l'application, il importe de connaître ce qu'ont voulu ceux dont l'adhésion permanente à cette règle confère à celle-ci l'autorité dont elle jouit. L'examen de ces volontés qui, jusque-là, s'ignoraient plus ou moins elles-mêmes, ne modifie pas

la nature du *consensus* fondamental, mais il doit nécessairement le faire monter jusqu'à un degré de conscience supérieur. A voir les choses superficiellement, il semble que le droit coutumier soit constitué par une accumulation de précédents judiciaires. Il serait plus exact de dire que ces décisions font passer le consentement général qui lui sert de base, d'une conscience moindre à une conscience plus développée.

« L'autre exemple nous est fourni par la politique. Les ressortissants d'un État ne songent guère, en général, à la nature du lien qui les rattache à un ensemble déterminé. Il y a ici un exemple caractéristique d'un consentement tacite, occulte, et qui s'ignore. Supposons toutefois que l'un des membres de cette communauté politique soit profondément blessé dans ses intérêts ou dans ses croyances : il sera fatalement amené à se demander s'il doit à cette communauté l'obéissance et le respect qu'il ne lui a pas marchandés jusqu'alors. Admettons qu'il persiste à les lui accorder, qu'il reconnaisse la nécessité des sacrifices qu'on lui demande. Il y a *consenti*. Des milliers d'autres citoyens y consentent également. Soutiendra-t-on que, de ce consentement presque unanime, il ne résultera pas une conscience plus parfaite de la volonté commune, sans laquelle l'État se dissoudrait ?

« D'ailleurs, on a vu des États se dissoudre, ou se désagréger partiellement, à raison d'un défaut de volonté commune, ou parce que certaines fractions d'une communauté ne consentaient plus à en faire partie, et désiraient, au contraire, créer des communautés nouvelles. L'émancipation des colonies à l'égard de la métropole offre un exemple intéressant d'un semblable mouvement. Cette émancipation implique que les colons ont la pleine conscience de la nécessité d'un consentement qui les unisse à la mère patrie, puisque c'est précisément de l'absence de ce consentement qu'ils se réclament pour justifier leur scission. A ce propos, n'est-il pas instructif de constater que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, lorsqu'elles s'émancipèrent en 1776, cherchèrent dans la notion du contrat social la base des communautés indépendantes qu'elles organisèrent ?

« Enfin, si l'on cherche à établir la légitimité et, en quelque sorte, la justification juridique d'une révolution, n'est-ce point à la théorie du contrat social que l'on se verra inévitablement ramené ? C'est parce que la population a eu conscience qu'elle ne *consentait* plus au maintien de l'état de choses existant, que la révolution a éclaté, qu'elle a triomphé, pour aboutir à un renouvellement de l'organisme social.

Travaux récents.
—
Sociologie et philosophie sociale.

« Il n'est pas question ici d'exalter ou de proscrire l'esprit révolutionnaire Nous connaissons tout ce qui a été dit et répété sur l'aveugle entraînement des foules. Il n'en demeure pas moins certain qu'il est des révolutions qui ont réussi, qui atteignirent leur but, et dont l'anniversaire est pieusement célébré. Si l'on prétend y voir autre chose qu'une victoire de la violence heureuse, on n'échappera pas à la conclusion qu'elles sont l'œuvre de volontés qui se sont unies pour répudier le passé et qui ont *consenti* à l'élaboration d'un nouvel ordre de choses » (pp. 126-129).

[Vauthier, M. Voir *Bulletin* n° 6, « Archives » n° 98].

* * *

L'esprit cynique considéré comme une réaction de l'individu contre la vie sociale.

Imago de décembre 1913 renferme un article de T. Reik : « Psychoanalytische Bemerkungen über den zynischen Witz » où l'auteur cherche à interpréter le caractère de l'esprit cynique par la psychoanalyse. L'esprit cynique apparaît comme une réaction de la vie individuelle contre la vie (la contrainte) sociale :

« Man kann oft sagen hören, dass Zynismus nur enttäuschter Idealismus sei. Verlegen wir diese Desillusionierung in die Kinderzeit und räumen wir den späteren Enttäuschungen nur eine sekundäre Bedeutung als auslösende Momente ein, so hat diese Ansicht gewiss eine Berechtigung. Dem Witze fehlt, wie Kuno Fischer sagt, *phrenologisch zu reden : das Organ der Ehrfurcht*. Schopenhauer spricht von dem Mangel an verecundia bei den Juden. Fischer macht darauf aufmerksam, dass soziale Ungleichheit (Juden) oder körperliche Verunstaltungen (Bucklige) dem Witze günstige Dispositionen bieten. Die sozialen Ungleichheiten werden aber gerade in der Kindheit am schwersten empfunden, da die Altersgenossen immer wieder auf sie unbarmherzig hinweisen. Diese soziale Ungleichheit besteht aber auch im Verhältnis der Kinder zu den Erwachsenen. Auch hier entwickelt sich der Witz auf dieser Basis. Auch hier dient er zur Entschleierung der Erwachsenen, zur Aufdeckung ihrer Pose. Und wenn der grosse Skeptiker Henrik Ibsen das Wort : *Ist es denn wirklich gross, das Grosse?* schrieb, so könnte man dieses Wort als Motto über ein Kapitel der kindlichen Entwicklung schreiben, das sich in beständigen Variationen über das Thema abspielt. Und das Kind könnte zynisch über sein Verhältnis zu den *Grossen* mit Nietzsche sprechen : *Wahrlich, den Grössten noch fand ich — allzumenschlich.*

« Man bemerkt, dass Menschen, die zum zynischen Witz besonders

neigen, eine gewisse geistige Physiognomie gemeinsam ist. Hier warten noch ungelöste Probleme, auf die ich vorläufig bloss hinweisen wage. Wenn man die psychischen Eigenheiten der Leute, denen die Gabe des Witzes wurde, vergleicht, so wird vor allem ihre hohe Disposition zur Neurose auffallen. Es ist kaum anzunehmen, dass primitive, ihren Trieben völlig hingegebene Menschen, in primitiver Umgebung erwachsen, besonders witzig sind. Der zynische Witz z. B. entspringt ja, wie wir gesehen haben, aus einem inneren Zwiespalt. Er ist *pathogen*. Man kann daher auch ganz gut von seinem psychotherapeutischen Werte sprechen, da er mit Traum und Dichtung zu den gelungenen Abzugsquellen jener Regungen gehört, welche in ihrer Stauung zur Neurose und zu Wahnbildungen führen. Der zynische Witz bringt eine — wenn auch kurze — Befreiung aus dem Kampfe zwischen Kulturgebot und Triebleben. Und so hat das Volk recht, wenn es sagt, Lachen erhalte gesund.

« Man sieht, dass der Zynismus wie jede andere psychische Emanation von Wichtigkeit ist. Auch er steht im Dienste der Grossmächte unseres Seelenlebens. Er kann als Gradmesser dienen für die Kluft, die zwischen der eine Zeit beherrschenden offiziellen Moral und ihrem Triebleben klafft. Er zeigt, wo etwas faul ist im Staate Dänemark, er legt den Finger auf die Wunde. Alles Ueberwundene und Ueberlebte greift er an. Die absolute Moral und das absolute Gesetz sind seinem Seziermesser ausgeliefert. Ibsen behauptete, Wahrheiten hätten nur eine gewisse Lebenszeit. Der Zyniker zeigt ihnen, wann diese Zeit abgelaufen ist. Was unseren Vorfahren noch gut und böse hiess, ist es nicht mehr für uns. Vernunft wird Unsinn, Wohltat, Plage. Durch einen guten zynischen Witz werden oft Kulturprobleme enthüllt, die durch schwere Bände einschlägigen Inhalts verdeckt worden sind. Der Zynismus verdient nicht nur die Aufmerksamkeit des Psychologen, dem er zeigt, wie stark das Triebleben die Menschen beherrscht, in welche Richtungen es verläuft, wie es transformiert wird etc., sondern auch jene des Kulturhistorikers. Die Hefte des *Simplizissimus* sind Kulturdokumente ersten Ranges. Auch der Gesetzgeber würde daran gut tun, wenn er darauf horchte, was im Zynismus zum Ausdrucke drängt. Dann würde es sich die normative Ethik wohl überlegen — um vergleichsweise zu reden — von Lahmen zu verlangen, sie sollten sich zu Schnelläufern entwickeln. Auch der Zynismus kann redlich seinen Teil zur Revision der Sittengesetze beitragen » (pp. 587-588).

* * *

Travaux récents. — SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE. — L'individu et la société au point de vue moral.

J.-H. COFFIN est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *The socialized conscience* (Baltimore, WARWICH and YORK, 1913, 247 pages) qui a pour but de proposer, en tenant compte des acquisitions psychologiques et sociologiques de notre époque, un critère permettant d'apprécier les différentes situations morales avec quelque chance de sûreté. Ce critère est d'ordre essentiellement social. Tous les actes doivent être appréciés dans leurs rapports avec le milieu social.

Voici comment l'auteur développe son critère :

« The growth of personality is thus absolutely dependent upon the elements of the social environment : and personality can receive these elements only as they are brought to it through the channels of the home, the school, the vocation, the state and the church. What, now, is the moral significance of these facts? It has already been laid down as a moral law that all rights involve corresponding obligations, that opportunities mean responsabilities. It therefore follows that each one who has so richly benefited at the hands of society should render back to society something in return, There is no escape from this obligation : in the nature of the case the obligation rests upon him whom society has nurtured through her social institutions. And how shall one discharge this obligation? Obviously, there could be no more fitting way than to render service commensurate with one's capacities and opportunities back to society : this service should be returned to society through the same channels as those through which society poured out her benefits upon the individual : namely, the home, the school, the vocation, the state and the church. To put it more specifically, each individual owes a tremendous obligation to society through these five social institutions.

« There is also another phase of the moral significance of this. As we have seen in a previous chapter, the moral situation is always a social matter : or, to put it in another way, the moral situation arises only in connection with these social institutions. Those situations of vital importance arise in the home, in the school, or in one of the other institutions, and there are no other relations in life which can furnish moral problems. This is because these institutions when defined in a broad sense include all the important relations of men to each other. There may seem to be exceptions to this, at first sight, as for example, the question of amusement, which seems to be omitted in this classification of the relations of life. But if we will define the second one of the

social institutions as the *school and other educational and cultural agencies* we shall have a term sufficiently broad to cover all cases of this kind. When it comes to the practical every day questions of right and wrong, they will always be found to have relations to society on the side of one or more of these institutions.

« Now what term or phrase will best summarize these principles and most fully carry their meaning? *Socialized personality* or *realization of the social self* are both suggestive of the desired meaning. They both carry as their connotation the fact that the supreme moral obligation is the realization of the self, and that the self is a social affair. Indeed this last point needs to be emphasized and re-emphasized, fort it is most likely to be forgotten. It is only half a truth to say that morality is a personal affair : the other half, is that personality is a social affair. The influence of nearly all of the ethical theories op the past tends to emphasize the self-realization : this is because these theories have been based chiefly upon the assumed principle of individualism. But we must keep constantly before us the social nature of moratity, and bear in mind that moral theory, to be adequate to present needs, must be socialized » (pp. 60-65).

« Realization of the social self means the having of a socialized conscience. We have seen that conscience represents the very heart of morality : and we have defined it as the whole of consciousness functioning in the moral realm or in a moral situation. To have a socialized conscience means to judge as to the rightness of an act in terms of its social effects, bearing in mind the fact that the individual is himself a member of society, Psychologically, the function of judgment is to enable the organism to meet and economically adjust itself to a new situation. If the situation is a familiar one and has been met successfully many times, judgment is no longer necessary and adjustment is much more rapid and exact when the act is performed through habit.

« Now within the moral life there is a place for both judgment and habit. When a moral situation arises for the first time, then to have a socialized conscience requires that one pass judgment upon the situation in terms of the social effect of the act. If the moral situation is a familiar one and has been previously met by a judgment, the latter is no longer necessary : idea-motor action or, if many times repeated, habit, will then take care of the situation. But in the latter case as well as in the former the action must reflect rationalized character in which the standard of judgment is

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

a social one. Not only must deliberative, idea-motor and impulsive acts be social in character, but the whole attitude toward life must be so : life as a whole must be habitually looked at as a social thing. When this habitual attitude is taken, conscience — inner evaluation of the situation — will always operate in harmony with the moral principle, socialized personality » (pp. 63-64).

« In summary we may say that the supreme moral end is the realization of the social self, or socialized personality, and the moral criterion by which conduct is to be evaluated and directed is the socialized conscience, with its specific virtues of intelligence, prudence, purpose, justice, and goodwill. Conduct is good only as it both brings to fuller realization the total self and proves itself socially constructive. To be socially constructive it must promote directly or indirectly the efforts of the other members of society to realize the same end for themselves » (p. 67).

[Coffin, Joseph Herschel, né en 1880. Docteur en philosophie de l'Université Cornell. Professeur de philosophie à Earlham College, Richmond.]

***

La famille et la société.

J. M. Gillette, professeur de sociologie à l'Université du North Dakota, est l'auteur d'un ouvrage sur la famille et la société (*The family and society*, Chicago, McClurg et Cie, 1914, 164 pages, 50 cents) qui se compose des chapitres suivants :

I. *Functions of the family* : 1. Physical reproduction of society. — 2. Sociological reproduction. — 3. Relation of family to society. — 4. The family in relation to parents. — 5. Summary.

II. *Origin of marriage* : 1. Marriage among animals. — 2. The earliest human sex relation. — 3. The belief in promiscuity.

III. *The evolutions of the family* : 1. Types of families. — 2. Occurrence of the forms of the family. — 3. Kinship systems. — 4. Reasons for various forms of the family. — 5. Development of the monogamous family.

IV. *Current conditions affecting the family* : 1. Conditions affecting marriage. — 2. Conditions affecting the size of families. — 3. Divorce. — 4. The social evil.

V. *Biological phases of sex and the family* : 1. The appearance of sex. — 2. The function of sex. — 3. Nature of sex differences. — 4. Sex determination. — 5. Summary.

[Gillette, John Maurice. Né en 1866. Docteur en philosophie de l'Université de Chicago. Maître ès-arts de l'Université Princeton.

Pasteur. Professeur de sociologie à l'Université de Dakota du nord. Principaux travaux : *Culture agencies in « typical manufacturing » group* (1901); *Vocational education* (1910); *Constructive rural sociology* (1913); *Poor relief and jails in North-Dakota* (1911).]

Travaux récents.

—

SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

* * *

Origine de l'usage de nommer les parents d'après le nom de leurs enfants.

Aux hypothèses qui ont été émises jusqu'à présent pour expliquer l'usage de nommer les parents d'après le nom de leurs enfants, Mme E. C. PARSONS en ajoute une nouvelle, qu'elle expose dans les termes suivants dans un article de l'*American journal of sociology* de mars 1914 intitulé « Teknonymy » :

« ...teknonymy is merely one case of the widespread practice of avoiding the use of a personal name by substituting a status name, a title, or a nickame. Calling a woman Mother of So-and-So, a man, Father of So-and-So lets you out just as do other kinship names from the embarrassing use of her or his personal name. Teknonymy is a means of concentrating attention upon kinship or status, diverting it, to the comfort of the family, from the individual to his or her position. The child serves as a barrier between his parents and the rest of the family group. The parent loses himself or herself in the child. Through the child the personality of the parent may be the better ignored. Children are a kind of armor, armor of one parent against the other, of parent against grandparent, of parent against outsider. The child becomes the center of attention, as we say, protecting one adult personality from another. Can we not see this performance going on among ourselves any day in almost any group of children and adults? Conversation is not possible with children present, we say. Why? They distract your attention. Why? But conversation of a kind does go on with children present, and when we notice the highly conventionalized character of it — particularly between unsophisticated mothers or nurses — it is quite apparent to what use the child is being put. The child serves as a buffer. The look at the child instead of at one another, to *make conversation* about the child instead of getting into touch with one another, is a comfort to those who are disquieted by a direct personal relationship and who are yet *sociably inclined.* And so we have here in their manner and talk an expression of what in other cultures is more formally expressed in teknonymy (p. 650). »

* * *

Travaux récents.
—
SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.
—
La nécessité de l'élite dans les sociétés humaines.

La complexité des sociétés modernes entraîne nécessairement une action concertée de leurs membres, ce qui suppose la direction d'une élite. Telle est la thèse du nouvel ouvrage de P. DE ROUSIERS sur *L'élite dans la société moderne. Son rôle* (Paris, A. COLIN, 1914, 310 pages, 3 fr. 50).

L'auteur justifie en ces termes la nécessité de l'élite :

« Partout où plusieurs hommes se réunissent dans la poursuite d'un même but, il est indispensable qu'ils reconnaissent une autorité et qu'ils y obéissent dans toute la mesure nécessaire au succès de leur entreprise commune. Par suite, la complexité de la vie moderne, entraînant la nécessité de l'action concertée, suppose également l'existence d'une exacte discipline dans chacun des groupements constitués en vue de cette action. Aucune organisation n'échappe à cette nécessité. Celles mêmes qui se réclament des théories anarchistes les plus extrêmes et qui se proposent de détruire les contraintes existant dans la société actuelle, ne manquent pas de prêcher à leurs adhérents une stricte discipline. Elles n'obtiennent de résultats que si elles la font régner dans leur sein.

« D'autre part, elles n'arrivent à la faire régner que si elles possèdent une élite capable. Cela est vrai surtout dans les milieux où prédomine un idéal démocratique, où aucune hiérarchie traditionnelle n'existe plus, où toute autorité est librement discutée par tous, par exemple, en France. On ne fait pas crédit aux dirigeants parce qu'ils sont les dirigeants ; bien au contraire, on relève âprement toutes leurs fautes et on se refuse à les suivre quand le succès ne couronne pas rapidement leurs efforts. Les chefs, quels qu'ils soient, sont tous dans la situation que dépeignait NAPOLÉON I[er] quand il constatait que, seul parmi les souverains avec lesquels il était en lutte, il ne pouvait pas rentrer vaincu dans sa capitale. Comme lui, ils sont obligés de toujours triompher ou de disparaître.

« Dans les pays où des hiérarchies traditionnelles sont encore maintenues, la situation n'est pas aussi différente qu'on pourrait le croire. En effet, ces hiérarchies n'existent plus réellement que dans certains groupements de la vie publique et ne se manifestent que par quelques prérogatives ou par des formes vidées de leur réalité ancienne. Ces formes pourraient disparaître sans que l'essentiel de l'organisation sociale en fût très atteint. En Angleterre, par exemple, le gouvernement local n'appartient plus en droit, depuis la réforme de 1884, aux *squires* de la région et il ne semble

pas qu'un bouleversement funeste en soit résulté. La Chambre des lords vient de subir un rude assaut et une sorte de *diminutio capitis*, mais tout le monde sent bien que le maintien ou la disparition de ses droits, quelque importance politique que cela puisse avoir, ne constitue pas une question vraiment sociale. La hiérarchie des classes continuerait à exister en Angleterre, alors même qu'il n'y aurait plus officiellement ni *nobility*, ni *gentry*, parce que c'est une hiérarchie souple et vivante, traditionnelle seulement par certaines de ses formes, mais progressive par son recrutement et fondée sur ce double fait de la richesse matérielle et d'une éducation supérieure. On peut entrer dans une classe sociale anglaise, dans la *upper middle class*, par exemple, on peut aussi en sortir. Sa composition est à tout moment l'expression très approchée de la réalité sociale que représente la direction effective de la société. Par suite, ce qu'il y a de vraiment fécond, d'agissant dans la hiérarchie anglaise des classes est essentiellement mobile, soumis à un perpétuel contrôle. Au contraire, ce qui est purement traditionnel et immobile se borne à une sorte de formalisme sans influence déterminante sur la marche de la nation.

« En somme, en Angleterre comme en France, l'élite véritablement dirigeante ne conserve son rôle que si elle est capable de le remplir et dans la mesure où elle est capable de le remplir.

« Là même où une hiérarchie officielle est maintenue par les lois, il se forme spontanément en dehors d'elle et à côté d'elle, parfois en réaction contre elle, une autre hiérarchie naturelle résultant des conditions actuelles du travail. En Allemagne, par exemple, la grande poussée industrielle et commerciale de ces dernières années a fait surgir une élite de dirigeants qui se dresse en face des privilégiés représentants de l'élite agricole et guerrière Le conflit qui éclate souvent entre ces deux élites constitue un des plus graves problèmes de la politique intérieure de l'empire allemand. En Russie, la nation fournissant difficilement elle-même l'élite nécessaire à la direction du travail industriel, le développement économique du pays pose une question plus épineuse encore à résoudre, celle des droits de l'élite étrangère à laquelle sont dues les grandes créations d'exploitations minières, métallurgiques, textiles, etc. Le sentiment national vient alors fortifier la résistance de la noblesse de fonctionnaires privilégiés.

« Tous les pays dans lesquels l'organisation moderne de l'industrie s'introduit voient ainsi se créer une élite nouvelle de dirigeants. Tel est le fait universel, suivant ses origines et aussi suivant

Travaux récents.
—
Sociologie et philosophie sociale.

le degré de puissance des élites antérieures, elle se fait sa place plus ou moins aisément ; mais elle se constitue partout où le développement économique s'affirme : elle en est l'accompagnement obligé.

« Au surplus, ce n'est pas seulement parmi les patrons que la complication des méthodes de travail nécessite l'existence d'une élite. Il est curieux que la création des grands ateliers à nombreux personnel, en déterminant la naissance du mouvement syndical, ait rendu indispensable pour sa direction efficace la formation d'une élite ouvrière. Du haut en bas de l'échelle, à quelque degré que l'on s'arrête pour observer, la nécessité de l'élite apparaît partout où l'action concertée s'impose, et nous avons vu que la complexité croissante de la vie en fait de plus en plus une condition indispensable de succès.

« Le rôle de l'élite dans les sociétés modernes prend donc une ampleur nouvelle. Il est extrêmement vaste, puisqu'il s'étend à une très grande quantité de groupements. Par suite, l'élite doit être nombreuse et distribuée entre une longue série de compartiments sociaux. La conception ancienne — vraisemblablement peu conforme, d'ailleurs, à la réalité historique — d'une élite très restreinte dirigeant des troupeaux humains ne correspondrait aucunement aux besoins actuels » (pp. 25-30).

[de Rousiers, Marie-Pierre-Paul. Né en 1857. Licencié en droit de l'Université libre de Paris. Secrétaire général du Comité central des armateurs de France. Professeur à l'Ecole des sciences politiques. Principaux travaux : *La vie américaine* (1898); *La question ouvrière en Angleterre* (1895); *Le trade-unionisme en Angleterre* (1897); *Les industries monopolisées aux Etats-Unis* (1898); *Les syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger* (1901); *Hambourg et l'Allemagne contemporaine* (1902); *Les grands ports de France* (1909); nombreux travaux dans la *Science Sociale*.]

* * *

Le problème de la dénationalisation et la résistance des éléments conscients des nationalités.

A. D. Xénopol étudie « Le problème de la dénationalisation » dans la *Revue internationale de sociologie* de mars 1914. Autrefois, l'action exercée par les peuples les uns sur les autres résultait du jeu inconscient de certains éléments (langue, religion, etc.). Il n'en est plus de même aujourd'hui :

« De nos temps les phénomènes de dénationalisation prennent un autre caractère. La vie d'une conscience plus intense que nous

menons, vient mêler cette nouvelle force à des procédés qui, autrefois, s'accomplissaient rien qu'en vertu de la pression inconsciente des facteurs sociaux. Pendant que dans les temps passés, la dénationalisation des peuples était due à des procédés naturels, de nos jours elle est intentionnelle, voulue. Mais comme d'autre part les peuples attaqués se défendent aussi de toutes leurs forces contre les coups qu'on leur porte, une lutte pour l'existence âpre et irréductible s'engage entre le peuple dominant qui veut imposer sa façon d'être et le peuple dominé qui défend la sienne. Le procédé de dénationalisation revêtira le caractère d'une guerre plus ou moins ouverte entre les deux éléments et dans ce cas il s'entend que c'est la force qui triomphera.

« Les peuples dominants qui disposent des moyens multiples de pression que leur procure la force gouvernementale, useront de ces moyens pour arriver à leurs fins. Voilà pourquoi nous assistons à des scènes répétées de violence qui poursuivent comme but de faire abandonner aux peuples qui ont eu le malheur d'être englobés dans des États d'autre caractère ethnique, leur nationalité, afin d'augmenter le chiffre des dominateurs. De pareils spectacles, pas trop édifiants pour l'époque de civilisation dans laquelle nous nous trouvons, sont offerts par la Russie qui veut russifier les Finlandais, les Polonais et les Roumains qui habitent cet empire ; par la Prusse qui tend à germaniser les Polonais du duché de Posen ; par l'empire allemand qui persécute la nationalité française de l'Alsace-Lorraine ; enfin par les Hongrois qui font des efforts désespérés pour anéantir la nationalité des Slovaques, des Serbes et des Roumains.

« Mais comme dans cette lutte les seuls éléments matériels ne suffisent pas toujours à briser les ressorts de l'âme, il se pourrait bien que les efforts tentés pour détruire ces nationalités n'aboutissent pas, malgré que, dans certains cas, la prédominance numérique de l'élément dominateur soit telle que la délivrance finale de l'élément opprimé devienne très aléatoire. Il est un seul cas où les chances de la victoire ne penchent pas du tout vers le peuple oppresseur, c'est celui des Hongrois qui ont entrepris une tâche pour laquelle ils ne possèdent pas les forces nécessaires. Comme nombre ils sont inférieurs à celui des peuples qu'ils veulent engloutir ; comme culture ils ne leur sont pas supérieurs. L'organisation actuelle dualiste de l'Empire des Habsbourg leur permet d'abuser des forces de l'Empire entier pour essayer de réaliser leurs plans. Mais leur État étant polyglotte et leur action dirigée précisément contre les

nationalités qui la composent, plus le lien qui les rattache se relâchera, d'autant moins coercitive deviendra cette action. La moitié autrichienne de l'Empire a déjà abandonné le but de germaniser les peuples qui la constituent. La moitié hongroise devra en faire autant. Les signes précurseurs de cet événement fatal se montrent déjà de tous les côtés. Les Hongrois ont dû céder aux Croates sur la question nationale des enseignes de gares de chemin de fer; ils ont autorisé une troupe d'acteurs roumains du royaume de Roumanie à faire une tournée en Transylvanie; ils viennent de permettre aux journaux du royaume d'entrer dans ce pays peuplé presque entièrement de Roumains, et maintenant ils sont en pourparlers avec les Roumains d'outre-monts pour la garantie de leurs droits nationaux. La série historique de l'émancipation des Roumains de la Hongrie du joug sous lequel ils étaient courbés, se dessine tous les jours davantage.

« Mais voilà le seul moyen que l'esprit possède pour entrevoir le résultat qui est encore caché dans les arcanes de l'avenir; si nous possédions une loi sociologique sur le phénomène de la dénationalisation, on pourrait prévoir et prédire ce qui adviendra de cette lutte et elle serait tranchée dès maintenant par la science qui déciderait en faveur de qui elle doit aboutir. *Une pareille loi n'existant pas*, les deux peuples font tous leurs efforts pour renforcer les séries que chacun d'eux croit se diriger dans le sens de ses vœux » (pp. 179-181).

[XÉNOPOL, ALEXANDRE. Né en 1847. A fait ses études à l'Université de Berlin. Avocat à Passy, puis professeur d'histoire roumaine à l'Université de Jassy. Principaux travaux : *De publicanorum societatis historia* (1871); *Histoire des Roumains* (en roumain, 1885-1893); *Principes fondamentaux de l'histoire* (1899). Nombreux articles dans les périodiques.]

* * *

G. H. PERRIS a écrit pour la collection « Home university Library » une petite histoire de la guerre et de la paix (*A short history of war and peace*, London, WILLIAMS et NORGATE, 1914, 256 pages, 1 shilling) où il étudie la naissance du pouvoir politique et l'action exercée par la structure économique des différentes sociétés sur l'activité belliqueuse des peuples. *Les stades différents où se trouvent au point de vue du progrès des civilisations voisines, a été une des causes les plus fertiles des guerres Les condi-*

tions économiques actuelles, qui tendent vers une certaine uniformité, sont plutôt favorables à l'idée de la paix organisée :

Travaux récents.
—
SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.
—
Opposition des stades de culture comme cause des guerres.

« In a slave economy, the property power, threatened with diminishing returns, seeks to maintain itself by slave raids and extortion of tribute. In a land economy, such as that of feudal Germany where authority gathers in small local units, there is constant petty conflict, while the motive of larger warfare is to obtain new domains for regular rent and revenue. The field of war is, however, already restricted by the concurrent growth of similar communities. This proximate check leads to a wider search for new lands unoccupied or feebly held. This is the last stage of the swarm. Barter, impossible over great distances, passes away. The hunt for *precious metals*, needed for a standard of exchange, becomes the cause of predatory expeditions, and collisions between monarchies claiming divine right to lay up gold by the sale of black men. But legitimate commerce presently becomes supreme; and, after many painful readjustments of political power, creates at last a civilisation dependent upon domestic and international peace.

« In speaking of these as chronological stages of evolution we are of course using a convenient fiction. There was a Trade economy, with democracy on a small scale, in ancient Greece; there were elements of the Land and Credit economics in ancient Rome; while the highest ideal of human unity was spoken into deaf ears eighteen hundred years ago. The irregularity of the progress of societies differently situated and constituted has, indeed, been one of the fertile causes of warfare. This was especially the case in early times, when a small martial people was tempted to assail a splendid but rotten empire (Greece and Persia) or the rulers of a powerful empire to enslave small neighbouring peoples (Babylonia and Judæa). Even in very recent times the clash of acutely different property systems has resulted in war (slave labour, free labour in the United States; mining interests patriarchal agriculture in the Transvaal) but such cases are becoming rarer through the equalisation of conditions and interests due to the rapidity of modern communications. A kindred motive to warfare has been found in the demoralisation produced by the collapse of an established politico-economic system. Centuries of anarchy followed the break-up of the ancient empires. The collapse of feudal authority in Europe led to an outbreak of rapacity and per-

Travaux récents.
—
SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

secution which merged into the so-called wars of religion and a series of dynastic struggles. In its turn, absolute monarchy proved itself utterly inadequate to the task of securing a steady increase and just division of property in expanding societies, and its dying struggles led to a series of revolutions and wars of national liberation.

« Each of those crises of transition has been favourable to the appearance of great soldiers ; but, generally speaking, military ambition and genius have been very minor factors in the causation of war. Napoleon, for a short time, dominated the course of events, because he was able to turn the weapons of the new industrialism to predatory use in regions still divided and oppressed by a dying Land economy. The further development of armaments by industrial science has for ever forbidden any such reversion to type. On the other hand, certain conjunctions of circumstances in early times help to explain the appearance of great pioneers of the peace idea ; but, while it is impossible to imagine the cause of social progress without its prophets and martyrs, its thinkers and artists, it was only when the long fermentation of a thousand elements had produced a favourable environment that the previsions of these mass of men, and so become expressed in stable institutions. The great task of the twentieth century, whether we regard domestic or external, moral or economic, needs, is seen to be the removal of the fear of war, and the burdens of preparation it entails, by the organisation of a settled peace » (pp. 249-252).

[PERRIS, GEORGE HERBERT. Né en 1866. Publiciste et journaliste. Membre de l'Institut international de la paix. Principaux travaux : *Eastern crisis and british policy* (1897) ; *Short history of the first Hague Conference* (1899) ; *Life and teaching of Tostoy* (1901) ; *Blood and gold in South-Africa* (1902) ; *Protection ist peril* (1903) ; *Russia in Revolution* (1905) ; *Our foreign policy* (1912).]

* * *

En quoi la mentalité des indigènes algériens diffère de la nôtre.

A. VAN GENNEP a parcouru l'Algérie pendant cinq mois dans le but d'étudier les arts et les industries indigènes. Il raconte ses impressions de voyage dans un volume qui vient de paraître à la librairie du « Mercure de France » : *En Algérie* (Paris, 1914, 219 pages, 3 fr. 50) Un chapitre intéressant concerne la mentalité des indigènes. En quoi cette mentalité diffère-t-elle de la nôtre ?

« C'est aux sciences naturelles que nous devons notre affran-

chissement intellectuel; c'est aux sciences physico-chimiques que nous devons notre puissance sur la nature : le grand abîme qui nous sépare des populations indigènes de l'Afrique du Nord, tient à leur mépris pour ces sciences-là. Tout ce qui est grammaire, histoire, philosophie, métaphysique surtout, leur est intelligible autant qu'à nous. Leur habileté manuelle vaut la nôtre. Soigner le travail, ils l'apprendront par la force des nécessités économiques les plus directes. De tout ce qui est extérieur dans nos civilisations (les machines, l'usage des moyens rapides de transport), les indigènes algériens ont compris de suite l'avantage et appris le maniement.

« Au point de vue anthropologique et ethnique, il n'y a d'eux à nous aucune différence. Les mêmes crânes, les mêmes indices du nez, les mêmes rapports des os courts aux os longs, etc., se retrouvent sur tout le pourtour de la Méditerranée occidentale. Nous avons en France des populations ibéro-berbères caractérisées. D'un Sarde, d'un Sicilien, d'un Portugais, d'un Espagnol à un Berbère de Tunisie, d'Algérie ou du Maroc, il n'y a variation qu'infinitésimale (pp. 158-159).

« Quand on cause quelque temps avec ces gens-là, il y a un moment où on cesse de s'entendre. Dans les écoles primaires, les garçons sont d'une intelligence étonnamment éveillée. Puis, de l'avis de tous les observateurs sérieux, il y a un arrêt presque brusque de développement. Et tel petit garçon qui promettait beaucoup, qu'on a poussé à la Bouzaréa pour en faire un instituteur indigène, n'est plus vers 25 ans qu'une épave intellectuelle ; la régression est très rapide : vers 30 ans il se trouvera moins développé qu'un garçon de 16 ans chez nous, étant toujours sous-entendu que je lui compare un petit paysan français » (pp. 164-165).

« Les indigènes ne manquent pas qui savent admirablement le français : entre eux et moi, ou n'importe quel Européen de moyenne bourgeoisie les points de contact devraient être continus et définitifs. Il n'y en a pas : A force de chercher, j'ai trouvé plusieurs raisons plausibles. Je les donne telles quelles, bien persuadé que je n'ai pas découvert toutes les raisons réelles : 1° la tournure littéraire qu'impose l'Islam ; 2° l'appel à l'autorité d'autrui, qu'impose également l'Islam ; 3° le développement précoce de la sexualité, approuvé, mais non pas inventé ni ordonné par l'Islam ; j'y ajoute, mais en hésitant, une quatrième raison : la compensation régressive due à la femme, car la valeur de cette raison dépend de la valeur des théories actuelles sur l'hérédité ; 5° la complexité moindre de la vie sociale.

Travaux récents. — SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

« Il n'y a pas lieu d'insister sur les deux premières raisons, car on les connaît par l'histoire de notre moyen âge. Le *Qoran* est toute sagesse, étant révélé, et, par suite, inaltérable, tout comme l'est la *Bible*. Toute l'éducation intellectuelle consiste donc à étudier le texte sacré et ses commentateurs C'est la seule occupation louable et même concevable : discuter des textes en se gardant de toute interprétation personnelle. Aussi l'esprit n'est-il pas porté, dans l'atmosphère musulmane, à l'observation des faits de la nature, ni à chercher par lui-même des explications à des problèmes suggérés par cette observation; plus inconcevable encore serait l'expérimentation. On se trouve donc en présence d'une orientation intellectuelle qui fût la nôtre, mais ne l'est plus grâce aux efforts successifs de centaines de savants répartis sur bien des générations, depuis le XIIe siècle au moins.

« Le recours au principe d'autorité est funeste, mais non mortel, pour le cerveau, car il ne met en marche que certaines activités cérébrales ; du moins en met-il en marche continue quelques-unes. Ce qui entraîne, au contraire, un arrêt physiologique, c'est le développement précoce de la sexualité » (pp. 165-167).

« La valeur dite *intellectuelle* des indigènes consiste-t elle en mémoire ou en intelligence? J'ai posé des questions à ce sujet sans obtenir de réponses dont je puisse tirer parti, pour cette bonne raison que les informateurs auxquels j'ai eu affaire, instituteurs, professeurs ou non, ont toujours confondu ces deux activités cérébrales et n'ont même pas semblé comprendre la portée de ma question discriminative. C'est un sujet d'enquête que je livre donc à d'autres. Ce qui suit n'est qu'une impression. Quand on vous dit qu'à partir d'un certain âge il y a chez les indigènes, tout comme chez les nègres, les Hindous, les Chinois ruraux, etc., bref la plupart des populations du globe, un arrêt du développement intellectuel, on entend parler plutôt, je crois, de la mémoire réceptive. C'est-à-dire, qu'à partir d'un certain moment, le jeune homme ne peut plus rien apprendre. Car si à partir de ce moment il perdait l'intelligence proprement dite, c'est qu'il serait ce qu'on appelle idiot. Et cela n'est pas, puisqu'un sujet ainsi *pétrifié* continue à conduire ses affaires et peut même atteindre une situation sociale relativement considérable. Seulement, à partir d'un certain moment il a cessé d'apprendre, d'emmagasiner des connaissances nouvelles. Et comme le cerveau est un organe qu'on doit exercer continuellement, autant qu'on exerce des muscles, il y a peu à peu atrophie cérébrale.

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

« Ceci conduit presque à l'explication profonde cherchée. Il est manifeste que la vie sexuelle trop précoce, excitée par le climat et facilitée par l'oisiveté qu'assure à l'homme la subordination économique de la femme, ralentit l'activité intellectuelle globale ; il est manifeste aussi que l'Islam, par son aspect uniquement littéraire et son recours au principe d'autorité, impose l'incuriosité à l'égard des phénomènes naturels et en général à l'égard de tous les phénomènes biologiques et sociaux.

« Le monde est ainsi parce qu'il doit être ainsi ; il est inutile de chercher à savoir pourquoi il est ainsi, et s'il pourrait être meilleur ; tout ce qui est autrement est mauvais et disparaîtra ; car la norme de perfection est celle qu'a établie Allah ; il ne saurait y en avoir d'autre qui subsiste à côté de la sienne, sinon pour en prouver l'excellence par un contraste temporaire.

« Cette chaîne de jugements fondés sur l'*a priori* islamique est indestructible » (pp. 179-181).

[Van Gennep, A. Voir Bulletin, n° 1, « Archives », n° 14.]

* * *

Éléments de la civilisation européenne au XIXe siècle.

R. Godet a traduit en français *La genèse du XIXe siècle* de H. S. Chamberlain publiée d'abord en allemand en 1899. (Paris, Payot, 1913, 2 volumes, 1551 pages, 12 francs). Cet ouvrage comprend les chapitres suivants :

I. *Les Origines*. — *A*) L'héritage : 1. L'art et la philosophie helléniques. 2. Le droit romain. 3. Le Christ. — *B*) Les héritiers : 4. Le chaos ethnique. 5. L'avènement des juifs dans l'histoire occidentale. 6. L'avènement des germains dans l'histoire universelle. — *C*) La lutte : 7. Religion. 8. État.

II. *La formation d'un monde nouveau*. — 9. De l'an 1200 à l'an 1800 : *a*) Découverte (de Marco Polo à Galvani). *b*) Science (de Roger Bacon à Lavoisier). *c*) Industrie (de l'introduction du papier jusqu'à la machine à vapeur de Watt). *d*) Economie sociale (de la ligue des villes lombardes jusqu'à Robert Owen, fondateur de la coopération). *e*) Politique et église (de l'institution de la confession obligatoire, en 1215, jusqu'à la révolution française). *f*) Conception du monde et religion (de François d'Assise à Immanuel Kant). *g*) Art. (de Giotto à Goethe).

[Chamberlain, Houston Stewart. Né en 1855. A fait ses études à l'Université de Genève. Publiciste. Principaux travaux : *R. Wagner*

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

(1896); *Recherches sur la sève ascendante* (1897); *Die Grundlagen des 19 Jahrhunderts* (1899); *Parsifal-Märchen* (1900); *Worte Christi* (1901); *Indoarische Weltanschauung* (1904); *Goethe* (1912).]

* * *

Le rôle des individualités dans le mouvement chartiste.

On a cru utile de reproduire ici la table des matières du volumineux ouvrage consacré par E. Dolléans à l'histoire du chartisme en Angleterre : *Le Chartisme, 1830-1848* (Paris, Floury, 2 vol, 1912-1913) :

La naissance (1830-1836) : I. Démocratie et socialisme. II. La réaction de la classe ouvrière, contre la révolution industrielle. — L'évolution (1837-1842) : I. Du réformisme à la violence. II. Alliance avec les partis bourgeois ou lutte de classes. — Le déclin (1843-1848) : I. La misère et l'espérance. II. Les illusions envolées.

Cet ouvrage a fait l'objet de différents comptes rendus, notamment ceux de Truchy dans la *Revue d'histoire économique et sociale* (1913, n° 4), et de Clapham dans *English historical Review* d'avril 1914.

Le passage suivant de l'article que lui consacre A. de Tarde, dans *L'Opinion* du 9 mai, en caractérise bien la portée :

« Le chartisme ne fut pas seulement une réaction du prolétariat ruiné par l'avènement de l'industrie mécanique; car, en quoi eût-il différé d'une révolte d'esclaves sous l'antiquité, si l'imagination de certains agitateurs et pamphlétaires n'était venu offrir au peuple, de ces faits dont il pâtissait, une traduction séduisante, simple, passionnée? Les crises de chômage furent nombreuses en Angleterre dès le début du xix[e] siècle; en 1825 surtout, la misère sévit chez les travailleurs et cependant nul mouvement révolutionnaire ne s'ensuivit, les théoriciens ayant fait défaut. Vers 1837-1840, au contraire, nouvelle crise; mais elle rencontra des esprits doctrinaires qui surent dégager des événements une sorte de philosophie sociale sommaire, capable d'entraîner les masses. Ces hommes de 1837 étaient pénétrés d'ailleurs de l'exemple de la Révolution française, qu'ils connaissaient par Godwin. Un vague sentiment de justice, mêlé à d'imparfaites imitations et à quelques rêves, le tout cristallisé en une formule nouvelle, voilà la genèse psychologique du chartisme. Lorque le prestige de cette formule fut épuisé, que la foi déclina au cœur des chefs, quelque favorables que fussent par ailleurs les circonstances politiques et économiques à un sursaut révolutionnaire comme en 1848, le chartisme mourut.

« M. Dolléans qui ne croit pas beaucoup à la fatalité des forces économiques, consacre, avec grand sens, le premier tiers de son ouvrage à présenter les acteurs du drame, à esquisser leur visage en de fins portraits d'une touche délicate, à retracer leur roman, ces *vies d'ouvriers* qui parfois nous éclairent davantage que de longs discours, à analyser enfin leurs mobiles opinions à travers leurs hâtives brochures et leurs articles quotidiens, et il n'aborde qu'ensuite le récit des événements.

« Ces événements se résument en un long duel entre les tendances réformistes et les tendances révolutionnaires. Les esprits modérés qui semblaient triompher au début, sous l'inspiration de l'ébéniste Lowet et de ses quinze compagnons, rédacteurs de la charte du peuple (1837) furent vite dépassés. Lowett et ses partisans ne répudiaient pas la collaboration des partis bourgeois, et ils n'attendaient l'amélioration de la classe ouvrière que de son éducation morale préalable. Les intransigeants, au contraire, subjugués par la voix de Feargus O'Connor, aspiraient à l'égalité sociale absolue et faisaient appel à la violence immédiate. Chartistes de la force morale et de la force physique ne se rejoignaient qu'en un culte verbal, celui de la *Charte*. Ces deux partis se croyaient frères parce qu'ils communiaient par le cœur en un même mot magique, sous lequel chacun d'eux plaçait cependant un idéal différent.

« Il était inévitable que la conception radicale d'O'Connor prévalut. C'est une loi souvent vérifiée des actions collectives que les opinions extrêmes l'emportent vite sur les opinions modérées ou moyennes.

« La vertu sur les foules d'une parole catégorique et simple (l'opinion révolutionnaire est toujours plus simple que l'opinion modérée) s'explique par leur infériorité intellectuelle. Mais il faut ajouter que ce succès apparent masque souvent une défaite réelle, et qu'à considérer de longues périodes de temps, les courts éclats de violence révolutionnaire, suivis de longues stagnations, n'empêchent pas le lent et sûr progrès de la raison conciliatrice » (pp. 603-604).

« ... M. Dolléans, fidèle à sa méthode, résout ainsi en des oppositions de caractères et de tempérament ces oppositions de forces que d'autres historiens décorent de noms imprécis et solennels. Toutefois, la rigueur même de son point de vue l'amène parfois à quelque excès. A presser un peu ses conclusions, il semble qu'il réduise la démocratie à n'être que le masque d'ambitions person-

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

nelles, un mirage inventé par des rhéteurs. *N'est-ce pas toujours, depuis la démocratie grecque, la comédie d'Aristophane qui recommence?* Je regrette, dans ce beau livre, l'étroitesse d'une telle conclusion, que souligne encore l'épigraphe du dernier chapitre : *Respectables nuées, montrez-vous à cet homme.* Ici le psychologue réaliste ne se double pas assez, à mon gré, du philosophe social. Comment nier que la démocratie soit, dans l'ordre du sentiment, une réalité puissante et que, sous les artifices grossiers de ceux qui l'exploitent, il ne se cache que mensonge et duperie? Mais leur hypocrisie même, c'est l'hommage qu'ils rendent à sa vertu! » (pp. 604-605).

* * *

Sommaire bibliographique.

Effertz, O. — Le système dramatologique des problèmes de sociologie. (*Revue internationale de sociologie*, avril 1914.)

Vierkandt, A. — Ausdrucks-, Spiel- und Zwecktätigkeit in ihrer Bedeutung für Volkstum und Kultur. (*Geisteswissenschaften*, 28. Mai 1914.)

Hayes, E. C. — Effects of geographic conditions upon social realities. (*American Journ. of sociology*, May 1914.)

Wilbois, J. — Etudes sur les répercussions sociales de la Révolution russe (première étude). La décadence des classes rurales avant 1905. (*Science sociale*, avril 1914.)

Ellwood, C. A. — Le rôle de l'instinct dans la vie sociale. (*Revue internationale de sociologie*, mai 1914.)

Malinowski, B. — Soziologie der Familie. (*Geisteswissenschaften*, 7. Mai 1914 et suiv.)

Collin, R. — Les répercussions physiologiques de quelques idées contemporaines. (*Semaine sociale de France*, 1913.)

Statistique et méthodologie.

Statistique et méthodologie.

E. Borel, professeur à la Faculté des sciences de Paris, a écrit pour la « Nouvelle collection scientifique », publiée par la librairie Alcan, un volume sur *Le Hasard* (Paris, 1914, 312 pages, 3 fr. 50) qui a pour objet, dit l'auteur, « de mettre en évidence le rôle du hasard dans les branches diverses de la connaissance scientifique ; ce rôle a beaucoup grandi depuis un demi-siècle ; le moment est venu de nous demander si nous n'avons pas assisté, presque sans nous en apercevoir, à une véritable révolution scientifique.

« La science a été dominée pendant deux siècles par la loi célèbre de NEWTON, qui a établi le règne de la mécanique rationnelle. C'est en prenant cette loi comme base ou comme modèle que les LAGRANGE, les LAPLACE, les COULOMB, les GAUSS, les FRESNEL, les AMPÈRE, les CAUCHY ont étendu le champ des explications mécaniques; mais, malgré tout leur génie et tous leurs efforts, le but suprême, l'explication mécanique de l'univers, s'est toujours dérobé, jusqu'au jour où la découverte et l'étude de la radioactivité ont montré que les explications mécaniques sont parfois certainement insuffisantes et doivent alors céder le pas aux explications statistiques.

Travaux récents. — STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE. — L'explication statistique des phénomènes naturels.

« Expliquer statistiquement un phénomène, c'est arriver à le regarder comme la résultante d'un très grand nombre de phénomènes inconnus régis par les lois du hasard. Si l'on arrivait à *expliquer* ainsi la loi de l'attraction universelle, on diminuerait le caractère mystérieux de cette loi, si belle par sa simplicité mais si absurde, il faut bien le dire, dans son énoncé classique, d'après lequel l'attraction se transmet instantanément, sans intermédiaire, aux plus grandes distances. Ce problème est peut-être un des plus importants de la science actuelle.

« Lorsque les applications aux sciences exactes auront perfectionné la théorie des probabilités, l'introduction des lois du hasard dans les sciences biologiques, sociologiques, psychologiques, etc., sera rendue à la fois plus aisée et plus féconde.

« Par ces transformations de la science, la notion même de vérité scientifique se trouve modifiée. A l'affirmation dogmatique d'une loi comme celle de NEWTON est substituée la constatation de l'impossibilité pratique d'un hasard miraculeux » (pp. II-IV).

BOREL développe successivement les chapitres suivants :

La découverte des lois du hasard : I. Le hasard et les lois naturelles. — II. Les lois du jeu du pile ou face. — III. Probabilités discontinues et probabilités continues. — IV. Probabilités des causes.

L'application des lois du hasard : V. Les sciences sociologiques et biologiques. — VI. Les sciences physiques. — VII. Les sciences mathématiques.

La valeur des lois du hasard : VIII. La valeur pratique des lois du hasard. — IX. La valeur scientifique des lois du hasard. — X. La portée philosophique des lois du hasard.

Travaux récents.
—
STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE.
—
La théorie des probabilités et la solution de difficultés pratiques.

Le chapitre consacré aux sciences sociologiques et biologiques présente un intérêt tout particulier :

« Il se présente dans bien des questions économiques un paradoxe que l'on peut rattacher à ce que l'on appelle dans les cours de logique le *sophisme du tas de blé*. Parmi les sophismes que nous ont légués les Grecs, nul plus que ce *sophisme du tas de blé* n'a mérité de traverser les siècles : ce n'est point, en effet, un pur jeu d'esprit, mais bien un exemple topique d'une difficulté fréquente, tant dans la vie pratique que dans la spéculation pure.

« Un grain de blé ne constitue pas un tas ; ni deux grains ; ni trois grains... ! D'autre part, si un million de grains sont réunis, on s'accordera pour dire qu'ils forment un tas. Quelle est la limite exacte ? Devra-t-on dire que 2,342 grains, par exemple, ne forment pas un tas, tandis que 2,343 grains en forment un ? C'est manifestement ridicule. On ne voit aucun moyen logique de sortir de l'impasse ; il n'est donc pas possible de savoir ce que c'est qu'un tas de blé.

« On peut varier de bien des manières l'énoncé du sophisme ; une classification de ces énoncés ne sera pas inutile.

« Une première catégorie est toute semblable au sophisme primitif : à quel moment de sa vie un enfant doit-il être qualifié d'homme ? Quelle est la limite qui sépare une masure d'une maison, une maison d'un palais ? A quel instant une série de teintes savamment dégradées passe-t-elle du gris au blanc, ou du vert au bleu ! Une attitude possible vis-à-vis de ces questions consiste à les déclarer complètement dénuées d'intérêt, vu qu'il s'agit seulement d'une définition de mots qu'on a le droit de regarder comme purement arbitraire. Nous dirons pour quelles raisons cette attitude ne nous paraît pas satisfaisante, mais il faut reconnaître que, si c'était là toute la portée du sophisme du tas, il ne mériterait peut-être pas une étude approfondie.

« Une deuxième catégorie de questions paraîtra sans doute plus mportante. Je veux parler des cas où la distinction à établir n'est pas une simple distinction verbale, mais entraîne des conséquences pratiques. Les administrations résolvent en général la question par une décision arbitraire, mais simple. Telle était le minimum de taille nécessaire pour servir dans l'armée supprimé depuis peu ; tel est encore l'âge de 3 ans au-dessous duquel les enfants voyagent gratuitement dans nos chemins de fer. Mais lorsqu'on a à prendre une décision personnelle pour laquelle on n'a pas prévu des règles

Travaux récents.
—
STATISTIQUE
ET MÉTHODOLOGIE.

administratives, on se trouve quelquefois en face de difficultés de ce genre ; on veut louer une chambre à coucher et l'on attache une importance particulière à ce que le cube d'air soit suffisant ; on est bien décidé à accepter une chambre de 100 mètres cubes et à refuser une chambre de 10 mètres cubes ; quelle est la limite précise que l'on fixera ? Et quelle que soit cette limite, qui ne consentira à l'abaisser d'une fraction de mètre cube, si les autres conditions sont avantageuses et agréables?

« Enfin, dans une troisième catégorie, nous rangerons des questions qui sont objectivement analogues aux précédentes, mais qui en diffèrent subjectivement en ce que, au lieu d'avoir à prendre une décision personnelle au sujet du sophisme, nous devons prévoir les décisions que prendront un grand nombre de personnes, décisions dont l'ensemble a pour nous une grande importance. C'est le cas de tout commerçant fixant des prix de vente, de toute entreprise de transports modifiant ses tarifs, etc. La même difficulté se présente dans bien des questions de fiscalité compliquée par la discontinuité monétaire ; on augmente de un franc par hectolitre les droits d'octroi sur la bière ou le vin ; le prix du litre se trouve donc augmenté de un centime et le prix du quart de litre de un quart de centime. Le prix de vente au détail, prix qui ne peut varier que par multiples de cinq centimes, sera t-il modifié ? » (pp. 122-125).

« La réponse mathématique à donner à bien des questions pratiques est un coefficient de probabilité. Une telle réponse ne paraîtra pas satisfaisante à bien des esprits qui attendent des mathématiques la certitude. C'est là une tendance très fâcheuse ; il est extrêmement regrettable que l'éducation du public soit, à ce point de vue, si peu avancée ; cela tient sans doute à ce que la théorie des probabilités est à peu près universellement ignorée, bien qu'elle pénètre chaque jour davantage dans la vie de chacun (assurances diverses, mutualités, retraites, etc.). Un coefficient de probabilité constitue une réponse tout à fait claire correspondant à une réalité absolument tangible. Certains esprits maintiendront qu'ils *préfèrent* la certitude : ils *préféreraient* peut-être aussi que 2 et 2 fissent 5.

« Si la notion de vérité statistique devenait familière à tous ceux qui parlent ou écrivent au sujet de questions où la vérité statistique est la seule vérité, bien des sophismes et bien des paradoxes seraient évités. Beaucoup d'esprits, par ailleurs excellents, s'imaginent qu'il n'est pas de vérités que des vérités particulières, auxquelles ils donnent le nom de faits : « en débarquant à Douvres,

Travaux récents.
—
Statistique
et méthodologie.

« j'ai aperçu trois Anglais dont la taille dépassait 2 metres », ceci est un fait; mais c'est un fait sans intérêt, tandis que la proposition suivante : « la taille moyenne des Anglais est inférieure à 2 mètres », n'exprime pas un fait, mais la moyenne d'un ensemble de faits, et c'est vraiment une vérité scientifique. C'est Quételet qui, au milieu du xixe siècle, a eu le grand mérite d'attirer l'attention sur l'intérêt scientifique que pouvait présenter la comparaison, au point de vue de la théorie des probabilités, des mesures effectuées sur un groupe d'individus. Les recherches de Quételet sur la race humaine sont en quelque sorte un stade intermédiaire entre les applications sociologiques du calcul des probabilités et ses applications biologiques » (pp. 137-138).

Borel montre, en terminant, qu'il n'y a pas incompatibilité entre le rôle de ce que nous appelons le hasard et l'établissement de lois scientifiques.

Cet ouvrage peut être rapproché d'un ouvrage paru, en 1913, à Milan, qui traite du même sujet : *Il caso nel pensiero e nella vita*, par C. Ranzoli. Paulhan en a fait une étude critique dans la *Revue philosophique* de mai 1914 (p. 527).

[Borel, Emile, né en 1871. Éléve de l'École normale supérieure. Docteur ès-sciences. Maître de conférences à l'Université de Lille (1893-1897), à l'École normale supérieure (1897-1905), professeur à la faculté des Sciences de Paris depuis 1905, sous-directeur de l'École normale supérieure. Principaux travaux : Nombreux mémoires sur la théorie des fonctions, résumés dans la *Collection de monographies sur la théorie des fonctions* (1898-1914); *Eléments de la théorie des probabilités* (1910). *La question de la population* (1913). Fondateur et directeur de la *Revue du mois*.]

* * *

Théorie
des opérations
financières.

A. Barriol publie une deuxième édition de son ouvrage : *Théorie et pratique des opérations financières* (Paris, Doin, 1914, 415 pages, 6 francs) qui fait partie de l'*Encyclopédie scientifique* du Dr Toulouse. On a cru pouvoir signaler cet ouvrage ici à raison de l'utilité qu'il peut avoir en vue de certaines opérations statistiques.

* * *

La détermination
de la richesse
des États.

Un nouvel ouvrage relatif à la détermination de la richesse publique des différents États vient de paraître à la librairie Bocca

Travaux récents. — STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE

à Turin sous le titre *L'ammontare e la composizione della richezza delle nazioni* (Le montant et la composition de la richesse des nations), 710 pages, 440 tableaux, 10 francs). Il a pour auteur G. GINI, professeur de statistique à l'Université de Padoue.

L'auteur y étudie les différentes manières de calculer la richesse privée, notamment en ce qui concerne l'emploi des données fournies par les impôts de succession en Italie et dans les autres pays. Les appendices sont intéressants au point de vue statistique; ils concernent : 1. La mortalité selon la richesse. — 2. Détermination de l'intervalle moyen qui sépare le décès de deux époux. — 3. Détermination de l'intervalle moyen qui sépare la naissance et la mort de deux frères. — 4. Age moyen des époux suivant les classes sociales, etc.

* * *

La méthode de travail de l'« Eugenics Record Office ».

Dans le Bulletin n° 11 de l' « Eugenics Record Office » (*Cold Sping Harbour*), C.-B. DAVENPORT et A.-J. ROSANOFF répondent aux critiques formulées par le Dr HERON du laboratoire GALTON à l'Université de Londres, au sujet de la méthode du travail des biologistes américains qui ont fondé l'office précité.

* * *

Sommaire bibliographique.

Kinley, D. — The service of statistics to economics. (*Amer. stat. Assoc.*, March 1914.)

Giddings, F. H. — The service of statistics to sociology. (*Amer. stat. Assoc.*, March 1914.)

Hull, C. H. — The service of statistics to history. (*Amer. stat. Assoc.*, March 1914.)

Pearl, R. — The service and importance of statistics to biology. (*Amer. stat. Assoc.*, March 1914.)

Revues d'ensemble et bibliographies.

Revues d'ensemble et bibliographies. — Le « Biologen-Kalender ».

La librairie B. G. TEUBNER, de Leipzig, vient de faire paraître un « Annuaire des biologistes » (*Biologen-Kalender*) publié sous la direction du Prof. B. SCHMID et du Dr C. THESING (1914, 513 pages, 6 marks). Le volume se compose essentiellement d'un répertoire bio-bibliographique des biologistes vivants, mais il comprend aussi une liste des nouveautés publiées au cours des années 1912-

Revues d'ensemble et bibliographies.

1913, une liste des périodiques qui traitent de questions biologiques, une liste des instituts de zoologie et de botanique, des stations biologiques, des jardins zoologiques, etc., des principaux pays.

* * *

Revues d'ensemble du « Psychological Bulletin ».

The psychological Bulletin, du 15 avril 1914, renferme deux revues d'ensemble :

S. I. Franz : « The functions of the cerebrum » (analyse de 13 ouvrages). — E. B. Holt : « Reflex mechanisms and the physiology of nerve » (analyse de 38 ouvrages).

* * *

Éducation des enfants estropiés.

On doit à D. C. Mac Murtrie une bibliographie de l'enseignement et des soins à donner aux enfants estropiés ou infirmes (*Bibliography of the education and care of crippled children*. New-York, McMurtrie, 1913, 99 pages). Les travaux répertoriés sont classés suivant l'ordre alphabétique des noms des auteurs. Un index analytique termine l'ouvrage.

* * *

Psychologie expérimentale du crime.

Une revue d'ensemble relative à la psychologie expérimentale du crime et de la dissimulation a paru sous la signature d'Otto Lipmann dans la *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (vol. 8, nos 5-6, 1914) sous le titre « Neuere Literatur über die Spuren interessebetonter Erlebnisse und ihre Symptome ».

* * *

L'organisation scientifique des usines.

Le Quarterly Journal of Economics du mois de mai 1914 renferme un article où C. B. Thompson analyse la littérature relative à l'organisation scientifique des établissements industriels (« The literature of scientific management », p. 506). Il y étudie successivement l'origine et le développement de la théorie de l'organisation scientifique, les publications de F. W. Taylor, Gannt, Emerson ; les résultats de cette organisation, notamment dans les entreprises de chemins de fer ; l'observation scientifique du temps et des mouvements ; le facteur personnel et les répercussions que cette organisation peut avoir sur les problèmes sociaux.

* * *

Revues d'ensemble et bibliographies.
—
Économie de la guerre.

La revue *Weltwirtschaftliches Archiv* renferme dans le numéro d'avril 1914, une revue d'ensemble rédigée par le Dr. A. Blaunstein concernant l'économie de la guerre (Versuch einer Bibliographie zur Kriegswirtschaftslehre), Blaunstein est lui-même l'auteur d'un ouvrage sur la matière, intitulé : *Deutschlands wirtschaftliche Kriegsbereitschaft.* Cette bibliographie est répartie entre les rubriques suivantes : Allgemeines. — Bevölkerungswesen und Werhrkraft. — Die Industrie im Kriege. — Nahrungsmittelbeschaffung. — Verkehrswesen. — Finanzen. — Versicherung und Krieg. — Der deutsch-französische Krieg 1870-1871. — Balkankrieg 1912-1913 und Verwandtes; Gesetze und Verordnungen.

***

Bibliographie de la numismatique.

Le *Bulletin of the New York Public Library* a publié dans ses fascicules de décembre 1913, janvier, février et avril 1914, une bibliographie des ouvrages relatifs à la numismatique, qui se trouvent à la Bibliothèque de New-York.

***

Catalogue de la Bibliothèque de théologie de Boston.

La bibliothèque de théologie fondée à Boston en 1860 dans le but de répandre et de faciliter les connaissances religieuses en général, a publié son catalogue sous le titre de *Catalogue of the general theological library A Dictionary Catalogue of religion, theology, sociology and allied Literature* (Boston, the Fort Hill Press, 313 pages). Les titres (qui ne se rapportent qu'à des travaux anglais) sont classés d'après le système combiné des noms d'auteurs et des mots exprimant les idées principales des titres.

***

Travaux récents de philologie grecque.

Die Geisteswissenschaften du 28 mai 1914 renferment une revue d'ensemble sur la philologie grecque intitulée *Die griechische Sprache im Lichte der neuen Forschung* et qui a pour auteur E. Boisacq, professeur à l'Université de Bruxelles.

***

L'histoire de l'art dans les différents pays.

Le fascicule de février 1914 de la *Revue de synthèse historique* est entièrement consacré à l'histoire de l'art. Il renferme notamment une série d'articles sur l'enseignement de l'histoire de l'art :

En France, par G. Brière, H. Focillon et F. Benoit ;

En Allemagne, par A. Schmarsow ;

Revues d'ensemble et bibliographies.

En Angleterre, par D. S. MAC COLL ;
En Autriche, par H. TIETZE ;
En Belgique, par FIERENS-GEVAERT ;
En Italie, par A. VENTURI ;
En Suisse, par W. DEONNA.

L. HAUTECOEUR y a également écrit un article sur l'histoire de l'art dans l'enseignement secondaire.

* * *

« Deutsches Literatur-Lexikon ».

H. A. KRÜGER publie une édition complètement refondue du *Deutsches Literatur-Lexikon*, composé autrefois par A. STERN (1882). Cet ouvrage (483 pages à deux colonnes, München, BECK, 1914) comprend des notices biographiques accompagnées d'indications bibliographiques et critiques, ainsi que des notices relatives aux personnages historiques dont la vie ou les actes ont fait l'objet de travaux littéraires.

* * *

La presse périodique en Espagne.

La Direction générale de l'Institut géographique et statistique du Ministère espagnol de l'instruction publique vient de publier une statistique de la presse périodique espagnole (*Estadistica de la prensa periódica de Espana*, Madrid, 1914, 4°, 160 pages.) qui donne le titre de tous les périodiques qui se publient en Espagne, classés par matières, par régions, d'après la périodicité, etc.

* * *

La politique sociale en Australie.

La *Zeitschrift für Politik* renferme (1914, n° 3) un article où A. MANES analyse sommairement une série de publications concernant diverses questions de politique sociale relatives à l'Australie, publiées au cours des années 1910 à 1913 (*Literatur über Australien*, 1910-1913, pp. 476-480).

* * *

La sociologie de la famille.

Die Geisteswissenschaften des 7 et 14 mai 1914 renferment une revue d'ensemble de B. MALINOWSKY sur l'état actuel des études concernant la sociologie de la famille.

Voyages et explorations.

Voyages et explorations.
—
Voyage de SLOUSCH dans l'Atlas marocain.

Dans la *Quinzaine coloniale* du 25 mai 1914, G. REGELSPERGER donne des détails sur le voyage accompli en 1913 par NAHUM SLOUSCH dans l'Atlas marocain et notamment dans la vallée de l'Oued Dadès.

« C'est un pays très fertile, situé à une altitude d'environ 1,300 mètres et d'un climat tempéré. « La population berbère, dit « le voyageur, y est douce, blanche, presque européenne, très « sympathique, très intelligente ; c'est une population active et « industrieuse, une des plus intéressantes de l'Afrique. On trouve « soixante à quatre-vingts villages très peuplés, échelonnés le « long de la rivière. On peut dire que pays et populations ont cer- « tainement un grand avenir ».

« De ce voyage, dans lequel il avait pu approcher de populations à beaucoup d'égards inconnues, M. SLOUSCH a rapporté de nombreux renseignements historiques, archéologiques et ethnographiques, des détails sur l'architecture berbère et sur les grottes préhistoriques, des documents épigraphiques et des manuscrits » (p. 361).

* * *

Voyage du Dr MONTANDON au pays Ghimirra.

Dans le récit que le Dr MONTANDON a fait de son voyage au pays Ghimirra, publié dans le *Bulletin de la société neuchâteloise de géographie*, en 1913, l'explorateur a consacré des développements particulièrement importants aux études ethnographiques : il a enregistré, avec de nombreux détails, tout ce qui a trait aux mutilations, aux tatouages, aux coiffures, aux vêtements, aux ornements, aux habitations et à la nourriture, aux armes, à la musique, aux croyances, en un mot à toute la vie individuelle avec une très abondante et très curieuse documentation. Il a établi des cartes des langues et des religions, pris des mesures anthropométriques, dressé des vocabulaires des divers idiomes ; il a rapporté de nombreux clichés photographiques. Les populations du Ghimirra n'avaient jamais été étudiées ni décrites et tous ces documents sont entièrement nouveaux. (G. REGELSPERGER dans la *Quinzaine coloniale* du 25 mai 1914, p. 364.)

* * *

Voyages et explorations.

—

Mission Bonnel de Mézières au Soudan.

G. Regelsperger annonce dans la *Quinzaine coloniale* du 25 mai 1914 que « depuis la mission au cours de laquelle il a retrouvé les restes du major A. Gordon Laing en décembre 1910, M. Bonnel de Mézières est reparti pour la région sahélienne où il se livre à de nouvelles recherches historiques et archéologiques comme chargé de missions du gouvernement général de l'Afrique occidentale française et du gouvernement du Haut-Sénégal-Niger, ainsi que de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a déjà fait au cours de son voyage d'importantes découvertes dont M. Henri Cordier a rendu compte à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Bonnel de Mézières a pu déterminer la place exacte de certaines villes aujourd'hui disparues, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du Soudan. Ce fut d'abord l'emplacement de Tirakka, ou Tiragga dans la région de Tombouctou, qu'il put identifier. C'était une ville grande et populeuse, qui fut très réputée aussi bien chez les noirs du Soudan que chez les Arabes et Berbères des régions sahariennes du nord de l'Afrique; son marché que n'avait pas encore remplacé celui de Tombouctou, attirait jadis un grand nombre de commerçants de Ghana et de Tadmekket.

« Une autre note, envoyée par M. Bonnel de Mézières à l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait trait à la ville de Tendirma située dans la Gourma, en aval de Niafounké : le gourmanfari ou gouverneur du Gourma y eut sa résidence au xve siècle après l'avoir eue à Gao.

« Enfin, la plus importante des découvertes de M. Bonnel de Mézières a consisté à reconnaître le lieu précis où se trouvait l'ancienne ville de Ghana » (p. 362).

* * *

Expédition Frobenius en Afrique.

Une expédition dirigée par L. Frobenius est partie de Berlin en décembre dernier en vue d'explorer l'Afrique. Frobenius qui fit des recherches dans la Nigérie occidentale et le Sahara algéro-tunisien lors de ses trois voyages précédents, a choisi cette fois comme champ d'activité les territoires de l'Atlas et du Sahara oranique. Parmi ses nombreux collaborateurs, il convient de signaler l'ethnographe A. Martini, qui fit aussi partie de l'expédition de 1910-1912 et le Dr P. Germann, délégué du musée de Leipzig. Le gouvernement français a promis d'accorder toutes facilités aux explorateurs. Les recherches faites jusque maintenant ont déjà fait

Voyages et explorations.

découvrir d'importantes sculptures rupestres, des tombes et des constructions datant du premier âge de la pierre et de l'âge du bronze (*Petermanns Mitteilungen*, April 1914, p. 214).

***

Études de Skinner chez les Indiens du Manitoba et du Wisconsin.

A. Skinner a séjourné quatre mois parmi les Indiens du Manitoba et du Wisconsin afin d'y recueillir des objets pour le Musée américain d'histoire naturelle. Dans le Manitoba, il a étudié les Ojibwas des plaines, une peuplade dont la civilisation tient à la fois de celle des Algonquins centraux et des Indiens des plaines de l'Ouest. Ce type de culture intermédiaire est particulièrement intéressant (*American Anthropologist*, 1913, nº 4, p. 713).

***

Études de Wilson chez les Indiens Hidatsa.

Le Rév. G. L. Wilson, de Minneapolis, a effectué sous les auspices du Musée américain d'histoire naturelle, des observations relatives à la « zooculture » des Indiens Hidatsa-Mendon du Dakota septentrional. Ce terme de « zooculture » désigne les rapports qui peuvent exister entre les hommes et les animaux, spécialement dans les faits de domestication. Le rapport du Rév. Wilson sera publié par le Musée de New-York (*American Anthropologist*, 1913, nº 4, p. 714).

Sociétés et institutions.

Sociétés et institutions.

—

« Deutsche weltwirtschaftliche Gesellschaft ».

Le 22 février dernier il a été fondé à Berlin une société allemande d'économie mondiale (*Deutsche weltwirtschaftliche Gesellschaft*) dans le but d'étudier les procédés et les relations d'interdépendance du commerce mondial et des transports et d'en répandre la connaissance. La société s'adresse à tous les cercles qui ont un intérêt à fortifier la position de l'Allemagne dans le domaine de l'économie universelle. Elle s'occupera d'organiser des conférences, de publier une revue, de créer des écoles, de réunir une bibliothèque, de faire procéder à des enquêtes et d'organiser des missions. Le secrétaire de la société est le Dr Hennig, Schmargendorferstrasse, 24, Berlin-Friedenau. Le comité provisoire se

Sociétés et institutions.

compose du Dr Van der Borght, ancien président de l'Office impérial de statistiques, du Dr Maas, président du « Handelsvertragsvereins » et du Dr Schwarz.

Périodiques nouveaux.

Périodiques nouveaux.
—
« Archives suisses d'anthropologie générale. »

Le premier fascicule des *Archives suisses d'anthropologie générale* a paru (Cf. *Bulletin* n° 29, p. 1681). Il renferme les articles suivants :

E. Pittard : « Contribution à l'étude anthropologique des Grecs ». — O. Schlaginhaufen : « Pygmäen in Melanesien. » — E. Pittard et R. Montandon : « L'outillage en silex de la station moustérienne Les Rebières I (Dordogne). Première partie : Les racloirs (coupoirs). » — E. Naville : « Le passage de la pierre au métal en Égypte. » — A. Cartier : « Un cimetière de l'âge du bronze à Douvaine (Haute-Savoie). » — A. Boissier : « Les mystères babyloniens. » — G. Montandon : « Des tendances actuelles de l'ethnologie à propos des armes de l'Afrique. » — H. Russillon : « Un exemple de divination chez les Malgaches. »

Les *Archives* paraissent par fascicules, ordinairement quatre par an et sans date fixe, formant chaque année un volume de 350 pages environ. Le prix de l'abonnement est de 15 francs pour l'Union postale. Adresse de la rédaction : 7, rue Verdaine, Genève.

***

« Zentralblatt für Psychologie ».

Une autre revue de psychologie commence à paraître à Wurzbourg (librairie C. Kabitzsch) sous le titre de *Zentralblatt für Psychologie und psychologische Pädagogik* (*mit Einschluss der Heilpädagogik*) et sous la direction du Dr W. Peters, professeur à l'Université de Wurzbourg, avec la collaboration de J.-C. Bell, K. Bühler, M. Isserlin, F. Kiesow, A.-A. Krogius, K. Marbe, P. Menzerath, E. Meumann, P. Ranschburg, E.-L. Thorndike, H.-J. Watt.

Cette revue a pour but de donner à ses lecteurs un aperçu de toute la production littéraire actuelle en matière psychologique sous la forme de courts résumés des livres et des articles récents. Il paraîtra dix fascicules par an. Le prix de l'abonnement est de 8 Marks.

***

Périodiques nouveaux.

—

« Zeitschrift für Individualpsychologie ».

Les Drs A. Adler et C. Furtmüller ont entrepris de publier une nouvelle revue de psychologie intitulée *Zeitschrift für Individualpsychologie. Studien aus dem Gebiete der Psychotherapie, Psychologie und Pädagogik* (München, librairie Reinhardt, 12 marks par an). Cette revue s'attachera surtout à l'étude des différences psychologiques qu'on peut remarquer d'un individu à l'autre, de façon à pouvoir constituer une synthèse individuelle. Elle a aussi un but pratique : celui de mettre le médecin à même de se rendre compte de la nature et de l'intensité de la vie psychique du malade, et d'utiliser de nouveaux moyens d'action en vue de la guérison ou du soulagement de certaines maladies.

* * *

« Psychoanalytic Review ».

W. A. White et S. E. Jelliffe ont entrepris de publier une nouvelle revue de psychologie intitulée *The Psychoanalytic Review* (41, North Queen street, Lancaster, Pa.) qui porte comme sous titre « A journal devoted to an understanding of human conduct ». La revue sera consacrée à la défense de la théorie et des applications possibles des méthodes de l'école de Freud. Les deux premiers fascicules renferment les articles suivants :

C. G. Jung : « The theory of psychoanalysis. » — L. E. Emerson : « Psychoanalysis of self-mutilation. » — T. H. Ames : Blindness as a wish. » — S. E. Jelliffe : « The technique of psychoanalysis. » — Trigant Burrow : « Character and the neuroses. » — Th Schroeder : « The Wildisbuch crucified Saint. » — Knight Dunlap : « The pragmatic advantage of Freudo-analysis. » — C. G. Jung : « The theory of psychoanalysis. » — S. E. Jelliffe : The technique of psychoanalysis. » — C. R. Payne : « The Parancia problem. » — Franz Riklin : « Wishfulfillment and symbolism in fairy tales. »

* * *

« Zeitschrift für Sexualwissenschaft ».

La librairie Marcus et Weber, de Bonn, annonce la publication d'un nouveau périodique intitulé : *Zeitschrift für Sexualwissenschaft. Internationales Zentralblatt für die Biologie, Psychologie, Pathologie und Soziologie des Sexuallebens*, qui paraîtra sous la direction du Prof. A. Eulenburg et du Dr. J. Bloch. En sus des questions de physiologie et de biologie, la revue traitera également de la question sexuelle au point de vue social (hérédité, mouvement de la population, statistique, etc.).

La revue paraîtra tous les mois. Le prix de l'abonnement est de 16 marks par an.

Périodiques nouveaux.

Les premiers fascicules renfermeront les articles suivants :

Prof. Dr. Abderhalden : « Neue Wege zum Studium der Wechselbeziehungen der einzelnen Organe und ihrer Störungen. » — Dr. Alfred Adler : « Sexualität als Individualcharakter. » — Prof. Dr. A. Albu : « Ueber die nervöse Dyspepsie sexuellen Ursprungs. » — Prof. Dr. Karl von Bardeleben : « Ueber den gegenwärtigen Stand der Lehre von der Geschlechtsbestimmung. » — Prof. A. Biedl : « Die Bedeutung der inneren Sekretion für die Sexualwissenschaft. » — Dr. Iwan Bloch : « Aufgaben und Ziele der Sexualwissenschaft. » — Dr. Agnes Bluhm : « Arbeiten über Eugenik (generative Hygiene). » — Dr. B. Buxbaum : « Pathologie und Therapie des Sexuallebens. » — Dr. Martin Chotzen : « Ueber sexuelle Erziehung. » — Prof. Dr. Udo Dammer : « Ueber Geschlechtsumwandlung. » — Priv.-Doz. Dr. Paul Diepgen : « Sexualwissenschaftliches aus dem Mittelalter. » — Prof. Dr. A. Eulenburg : « Zur Behandlung der sexuellen Neurasthenie. » — Dr. Wilhelm Fliess : « Männlich und Weiblich. » — Dr. Manfred Fraenkel : « Die Beeinflussung des Sexuallebens durch Röntgenstrahlen. » — Prof. Dr. Paul Fürbringer : « Ueber die sog. relative Sterilität bzw. inadäquate Keimmischung. » — Geh.-Rat Prof. Dr. E. Gaffron : « Ueber erotische altperuanische Graburnen. » — Dr. Paul Grabley : « Die Stellung des Anstaltsarztes zum Sexualproblem. » — Dr. Grassl : « Beiträge z. Soziologie d. Sexuallebens. » — Dr. Paul Groag : « Ueber Sexualneurosen der Frau. » — Prof. H. Gutzmann : « Beziehungen zwischen Sexualität und Sprac-hund Stimmstörungen. » — Prof. A. Hegar : « Themata der Eugenik. » — Geh.-Rat Prof. Viktor Hensen : « Ueber Zeugung und Vererbung. » — Prof. Dr. Rahel Hirsch : « Ueber innere Sekretion. » — Dr. Horrwitz : « Ueber die Beziehungen des Sexuallebens zum Zivilrecht. » — Dr. R. Hofschlaeger : « Ueber Sexualia in Prähistorie u. Urmedizin. » — Dr. E. Jentsch : « Die sexuellen Unterschiede des Unterkieferwinkels. » — Dr Ph. Jolly : « Arbeiten über Eugenik. » — Prof. K. F. Jordan : « Die Reziprozität des sadistischen und masochistischen Moments des Sexuallebens. » — Dr. Wilhelm Karo : « Die Bedeutung der Prostata für die Sexualfunktion. » — Franz Kemény : « Sexuelle Pädagogik. » — Prof. E. H. Kisch : « Ueber künstliche Befruchtung. » — Dr. med. et phil. Margarete Kossak : « Die Vita sexualis der Hysterischen. » — Prof. Maurel : « Dysgenik und Eugenik. » — Dr. Fr. Mörchen : « Homosexualität und Tabes. » — Dr. Peters : « Ueber sexuelle Belehrung in der Schule. » — Dr. Richter : « Beiträge aus der Praxis. » — Prof. Dr. Riecke :

« Die Medizin und die Sexualfrage. » — Dr. JULIUS RITTER : « Ueber Biologie, Psychologie u. Pathologie des kindlichen Sexuallebens. » — Dr. H. ROHLEDER : 1. « Die Bedeutung der Sexualwissenschaft für den praktischen Arzt. » 2. « Ueber die Prostitution in Südspanien und Marokko. » — Dr. W. SCHALLMAYER : 1. « Uebereinstimmungen und Konflikte der Interessen zwischen Individuum, Gesellschaft und Rasse auf dem Gebiete des Sexuallebens. » 2. « Gibt es neben dem Geschlechstrieb auch einen Fortpflanzungstrieb? » 3. « Ueber die Beziehungen von Gunst und Ungunst der äusseren Lebensdingungen zur Fruchtbarkeit. » — Dr. SCHNEICKERT : « Sexuelle Tricks der Verbrecher. » — Dr. W. STEKEL : « Ueber psychische Impotenz. » — Dr. GUSTAV TUGENDREICH : 1. « Sexualleben des Kindes. » 2. « Mutterschutz. » — Prof. W. WEYGANDT : « Beiträge zur sexualpatholog. Kasuistik. » — Prof. H. ZIEMANN : « Ueber sexualpathologische Momente bei Naturvölkern bzw. Negern. »

Périodiques nouveaux.

* * *

« Archiv für Schriftkunde ».

Le musée allemand de l'écriture (Leipzig, Dolzstrasse, 1) publie une nouvelle revue intitulée *Archiv für Schriftkunde* qui est l'organe officiel du Musée. Cette revue a pour but de préparer les matériaux nécessaires à l'élaboration d'une histoire de l'écriture, œuvre qui, aujourd'hui encore, dépasserait les forces d'un seul homme. Grâce à l'initiative du Dr. VOLKMANN, président du « Deutscher Buchgewerbeverein » et à l'intervention généreuse de la ville de Leipzig, il a été créé dans cette ville, comme annexe au Musée de l'industrie du livre, un Musée de l'écriture (*Deutsches Schriftmuseum*) qui s'occupe de réunir tout ce qui concerne l'art de l'écriture chez les différents peuples, la technique de l'écriture, la bibliographie, etc. C'est ce musée qui entreprend également la publication de la revue précitée. Elle paraîtra en six fascicules annuels. L'abonnement est de 7 Mk 50.

Le premier fascicule renferme les articles suivants :

Dr. KRABBO : « Deutsche Schrift und lateinische Schrift ».

Dr. Freiherr VON LICHTENBERG : « Ursprung und Alter der Buchstabenschrift. »

Dr. HOMMEL : « Die Anordnung unseres Alphabets. »

Dr. STÜBE : « Die Schriftdenkmäler der Hsi-Hsia. »

* * *

« Revue belge d'histoire ».

Une nouvelle *Revue belge d'histoire* a commencé à paraître à Bruxelles, en 1914, sous la direction de P. O'SHERIDAN.

Périodiques nouveaux.

« Depuis la disparition du *Messager des sciences historiques*, dit O'Sheridan dans l' « Avant-propos » du premier fascicule, le public lettré a exprimé à maintes reprises le regret qu'il n'y eût plus en Belgique aucune revue d'histoire générale. Les juristes belges déplorent également l'absence, dans leur pays, de toute revue d'histoire du droit.

« La *Revue belge d'histoire* est destinée à combler cette double lacune. Elle paraîtra tous les trimestres et sera consacrée à la fois à l'histoire proprement dite, à ses sciences auxiliaires et à l'histoire du droit et des institutions judiciaires.

« Elle est conçue en dehors de tout esprit de parti et n'a aucun caractère tendancieux. C'est une tribune libre, ouverte à tous les érudits belges et étrangers, quelles que soient leurs opinions et leur personnalité. Les articles paraîtront sous la responsabilité de leurs auteurs et seront signés par eux : aucun pseudonyme ne sera admis. »

Le premier fascicule (janvier-mars 1914) renferme les articles suivants :

H. Nelis : « La rénovation des titres d'asservissement en Belgique au XIIe siècle » (*à suivre*).

G. Bigwood : « Les financiers d'Arras, contribution à l'étude des origines du capitalisme moderne » (*à suivre*).

J. Mees : « La statistique douanière de la Belgique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ».

P. O'Sheridan : « Une tentative malheureuse de Ruysbroeck : la fondation du second ordre prédit par Joachim de Flore » (*à suivre*).

Notes et documents : F. Rousseau : « Documents pour l'histoire du théâtre français en Belgique ». — Comptes rendus.

Le prix de l'abonnement annuel est de 15 francs pour la Belgique et de 20 francs pour les autres pays. (Bureaux de la Revue, 9, rue Terre-Neuve, Bruxelles.)

* * *

« Wohlfahrt und Wirtschaft ».

Une nouvelle revue de politique sociale vient d'être inaugurée par la librairie E. Diederichs, à Iéna. Elle est intitulée *Wohlfahrt und Wirtschaft* et dirigée par B. Jaroslaw. Elle a pour but d'étudier tout ce qui concerne la satisfaction des besoins de la nation au sens le plus large, en tenant compte surtout du rôle que les producteurs eux-mêmes sont appelés à jouer dans ce processus, par opposition avec la théorie de la libre concurrence absolue et avec celle de l'interventionnisme exagéré. Elle s'assurera la collaboration de tous

les producteurs qui voient dans leur travail autre chose que l'acquisition d'un simple profit personnel, c'est-à-dire tous ceux qui en envisagent, par dessus leur propre activité, un but national ou idéal à atteindre. Elle représentera donc la conception moderne de l'esprit industriel et commercial.

Périodiques nouveaux.

La revue paraîtra tous les mois. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 marks.

Le premier fascicule renferme les articles suivants :

Prof. Dr. J. F. Schar : « Die Rolle der Suggestion beim Einkauf der Bedarfsgüter. »

R. A. Grotjahn : « Soziale Hygiene und Massenartikel. »

Hélène Granitsch : « Organisation der Konsumtion. »

Dr. Lebbin : « Zur Neuregelung des Verkehrs mit Nahrungsmitteln. »

Dr. C. Sander : « Bilden die Bauberatungsstellen eine Gefahr für das Bauhandwerk? »

Ilse Müller-Oestreich : « Eine Qualitätsmarke der Käuferbünde. »

H. Potthoff : « Wohlfahrt und Geschäft. »

* * *

« Arbeiten zur Entwicklungs-psychologie ».

Le point de vue « génétique » en psychologie, c'est-à-dire l'étude des relations complexes qui existent entre les différentes facultés intellectuelles en ce qui concerne leur origine et leur interaction, prend une place de plus en plus grande dans les préoccupations des psychologues. On peut s'en assurer en considérant tout ce qui s'est fait dans le domaine de la psychologie des enfants et des animaux et, plus récemment, dans celui de la psychologie collective (*Völkerpsychologie*). Il s'agit aujourd'hui de développer ce que Wundt et d'autres ont établi au sujet des lois de l'évolution de la langue et des mœurs, de la religion et de l'art. La psychologie collective mérite notamment d'être étendue à tous les aspects de la civilisation, par exemple à l'économie politique et au droit ou à d'autres questions également circonscrites. Afin de travailler dans cette direction, le Dr F. Krueger, professeur à l'Université de Halle, s'est entouré d'un certain nombre de spécialistes qui publieront ensemble une série de travaux sous le titre commun de *Arbeiten zur Entwicklungspsychologie*. Ces travaux paraîtront sans périodicité fixe, sous forme de monographies, qui pourront être réunies en volumes de quarante feuilles d'impression environ. Il paraîtra

Périodiques nouveaux.

d'abord un volume par an au prix approximatif de 15 marks (éditeur, W. ENGELMANN, Leipzig et Berlin).

Un seul travail a paru jusqu'à présent dans cette série : c'est celui de H. VOLKELT : *Ueber die Vortstellungen der Tiere*, 126 pages, 4 marks.

Réunions et congrès.

Réunions et congrès. — Congrès international d'anthropologie en 1916.

Un Congrès international d'anthropologie (au sens large des termes, c'est-à-dire concernant l'étude des sociétes primitives en général) se tiendra à Leyde, en 1916, sous les auspices de la « Nederlandsche anthropologische Vereeniging » et de l' « Internationale maatschappij voor ethnographie » et avec le concours matériel de ces sociétés, du gouvernement hollandais et d'autres institutions, notamment de l'Institut de sociologie SOLVAY. Une réunion aura lieu à Washington D. C. le 9 octobre 1914, en vue d'arrêter les bases définitives du Congrès. Les communications relatives à ce congrès peuvent être adressées au secrétaire de la commission provisoire, R. R. MARETT, Exeter College, Oxford, England.

* * *

VIIIe Congrès international d'anthropologie criminelle.

Conformément aux décisions arrêtées par le dernier Congrès d'anthropologie criminelle, tenu à Cologne en 1911, le VIIIe Congrès se réunira à Budapest du 14 au 20 septembre 1914. Les organisateurs du congrès se sont efforcés d'attacher une importance toute particulière au choix des sujets à traiter et aux rapporteurs et ont décidé de mettre à l'ordre du jour les questions les plus actuelles concernant l'anthropologie criminelle et les nouvelles tendances qui se manifestent dans le domaine du droit pénal :

Les thèmes des rapports et les rapporteurs chargés de les présenter, sont actuellement les suivants :

1° L'état dangereux du point de vue médical et juridique. — Rapporteurs : Prof. ASCHAFFENBURG (Cologne), Prof. comte DE GLEISPACH (Prague), Prof. O. KINBERG (Stockholm), Prof. FRIEDMANN (Budapest);

2° Les changements séniles de la Psyché. — Rapporteurs : Prof. SOMMER (Giessen), Prof. SALGÓ (Budapest);

3° Les difformités du crâne comme signe de dégénérescence. —

Réunions et congrès.

Rapporteurs : Prof. CARRARA (Turin), Prof. MARTIN (Lyon), Conseiller ministériel KONRAD (Budapest);

4° L'organisation de la surveillance de libérés. — Rapporteurs : le directeur de tribunal ASCHROTT (Berlin), Prof. VAN HAMEL fils (Amsterdam), Prof. ANGYAL (Budapest);

5° L'instruction spéciale des magistrats (juges, procureurs d'État, probation-officers) des tribunaux pour enfants. — Rapporteurs : Prof. NABOKOFF (Saint-Pétersbourg), Prof. HEIMBERGER (Bonn), Prof. FINKEY (Kolozsvár).

Toute la correspondance relative au congrès doit être adressée à J. RICKL de BELLYE, au Ministère de la justice, à Budapest.

* * *

Conférence de psychologie individuelle.

Science du 15 mai rapporte que d'anciens élèves de la Faculté de psychologie de l'Université de Colombie se sont réunis à l'Université en avril 1914 pour célébrer le XXV[e] anniversaire de la nomination de J. MAC KEEN CATTELL en qualité de professeur de psychologie. Un volume de mélanges intitulé *The psychological researches of* JAMES MAC KEEN CATTELL : *Review by some of his pupils* lui fut offert et une sorte de conférence fut réunie pendant cinq jours, au cours de laquelle les rapports ci-après furent présentés sur le thème commun de la psychologie individuelle :

V. A. C. HENMON : « Individual differences in sense discrimination. » — S. FROEBERG : « Individual differences in reaction time. » A. T. POFFENBERGER : « Individual differences in the judgment of unitary colors. » — M. T. WHITLEY : « Possible effects of practise on individual differences. » — W. BROWN : « Successive measurements of individual ability. » — E. E. JONES : « Individual differences in school children. » — F. G. BRUNER : « The mental efficiency of children. » — N. NORSWORTHY : « Feeble minded children as a species. » — A. L. JONES : « Correlations between entrance examination grades and college records. » — W. C. RUEDIGER : « Cranial measurements in relation to intelligence. » — M. J. MAYO : « The intelligence of negroes. » — A. A. GOLDENWEISER : « The psychological point of view in ethnology. » — R. H. LOWIE : « A note on primitive association of Ideas. » — H. WOODROW : « The measurement of attention. » — G. C. MYERS : « The relation of recall to recognition memory. » — K. CORDON : « Visual rhythms. » — B. B. BREESE : « Some applications of psychological tests to the determination of industrial and professional Fitness. » — F. G. BONSER : « Individual psychology and the problem of vocational guidance. »

Réunions et congrès.

— B. R. Simpson : « The reliability of judgments of mental ability, with applications to the selection of persons for positions. » — E. D. Rice : « Relation of earning power to school performance. » — E. K. Strong : « An Empirical study in valuation. » — E. N. Henderson : « An empirical study in valuation. » — L. F. Wells : « Traits of the psychoses the standpoint of individual differences. » — S. Block : « Indications of a connection between accidents, divorce, alcoholism, illegitimate birth and mental defect. » — A. A. Brill : « Further studies of the only or favorite child in adult life. » — L. H. Horton : « Individual differences in dreams. » — H. L. Hollingworth : « Practical aspects of individual differences in practicability. » — M. F. Washburn : « The activity attitude and Meumann's individual types of will » (pp. 731-732).

* * *

Congrès américain pour l'amélioration de la race humaine.

Quatre cents spécialistes des plus autorisés se sont réunis au mois de janvier dernier à Battle Creek (Michigan) en vue d'étudier la détérioration à laquelle est exposée la race humaine et les moyens d'y remédier. Ce congrès s'intitulait *First national conference on race betterment.* Il s'était réuni à l'initiative du pasteur N. D. Hillis, du Dr J. H. Kellogg, de sir H. Plunkett et du Prof. I. Fisher. Les questions de la stérilisation ou de l'isolement des criminels et des aliénés, de la réglementation eugénique des mariages et du contrôle des conditions biologiques de la vie des individus y ont été étudiées et discutées d'une façon spéciale (*American Anthropologist*, 1913, n° 4, p. 711).

* * *

Ier Congrès néerlandais de pédologie.

La *Zeitschrift für angewandte Psychologie* (vol. 8, nos 5-6, 1914) renferme le compte rendu sommaire du premier congrès néerlandais de pédologie qui s'est tenu à Amsterdam en 1913.

* * *

IVe Congrès international d'éducation populaire.

Le IVe Congrès international d'éducation populaire se tiendra à Leipzig du 25 au 29 septembre 1914, sous la présidence d'honneur du Dr Beck, ministre des cultes et de l'enseignement public, à Dresde et d'autres notabilités allemandes et étrangères.

Le secrétaire général du Congrès est le Dr P. Schlager, Entritzscherstrasse, 19II à Leipzig. La cotisation est de 10 Marks.

« Le IVe Congrès international d'éducation et de cultures popu-

laires place au centre de ses conférences, délibérations et expositions *l'éducation et la formation de la jeunesse*. Ce qui a déterminé ce choix est l'idée suivant laquelle l'âge compris entre le commencement et la fin de la puberté offre une série de problèmes pédagogiques qui ne se confondent ni avec ceux de l'éducation proprement dite de l'enfance ni avec ceux de l'éducation populaire en général. Et pourtant, c'est dans cet âge que se trouvent les tournants décisifs, d'où peuvent naître pour la collectivité les pires dangers ou les bienfaits les plus salutaires. La compréhension de l'importance politique et sociale considérable qui revient précisément à cette partie de la pédagogie s'est développée récemment et simultanément presque chez tous les peuples civilisés, sous l'influence manifeste de transformations profondes dans le domaine de la vie économique, de l'ordre social, des constitutions d'État et des idées sociales qui s'y rattachent étroitement. Aussi est-il permis de supposer que les représentants de toutes les nations et de tous les milieux s'accorderont sur l'intérêt qu'il convient d'accorder à l'éducation de la jeunesse et qu'il sera possible d'amener au sujet de ces problèmes un échange particulièrement intéressant d'observations, d'idées et de propositions. »

Réunions et congrès.

La première section s'occupera des rapports entre le livre et les jeunes gens; la seconde, des universités populaires; la troisième, des arts plastiques, des musées et du théâtre dans leurs rapports avec la jeunesse; la quatrième, du cinématographe; la cinquième, de la culture physique et des sports; la sixième, de la protection de la jeunesse et spécialement des enfants abandonnés.

***

Exposition d'objets relatifs à la République de Libéria.

Une exposition d'objets relatifs à l'histoire et à l'état actuel de la République de Libéria, organisée par F. Starr, s'est ouverte en mars dans les locaux de la Société historique de Chicago. Les objets exposés étaient classés sous les rubriques suivantes : 1. La société américaine de colonisation. — 2. La République. — 3. Le pays. — 4. Les missions. Un catalogue spécial a été publié.

***

IXe Congrès de l'Institut international de sociologie.

Le IXe Congrès de l'Institut international de sociologie se tiendra, en 1915, à Vienne, sur l'invitation de la Société de sociologie de cette ville. Il aura lieu pendant les vacances de Pâques. Le sujet de ses discussions sera *L'autorité et la hiérarchie sociales*. Voici

Réunions et congrès.

quel pourra être l'ordre de ses travaux d'après le programme provisoire :

I. L'autorité et la hiérarchie sociale en général. Leur nature. Leurs principes. Leurs limites. Leurs rapports.

II. Leurs formes particulières : dans la famille, l'atelier, l'État, l'armée, l'église, l'école, la vie morale et intellectuelle; leur psychologie.

III. Leurs aspects successifs dans l'évolution : chez les animaux, les sauvages, les barbares, dans l'antiquité gréco-latine, au moyen âge, chez les différentes nations modernes; les facteurs sociaux qui agissent sur leur transformation ou qui en subissent l'effet.

IV. Leur avenir possible.

D'autres questions connexes aux précédentes pourront être proposées par les membres avec l'agrément du Bureau. (Secrétaire-général, M. René Worms, Paris, boulevard Saint-Germain, 115).

Travaux projetés.

Travaux projetés. — Étude sur la fantaisie et le subconscient.

R. Assagioli, rédacteur en chef de la revue *Psyché*, membre de l'intermédiaire sociologique, prépare une étude sur la *fantaisie* et sur le *subconscient*. Il serait heureux de recevoir des renseignements inédits sur le fonctionnement de l'imagination, de l'inspiration, de la création littéraire et de l'invention scientifique. Il voudrait savoir aussi quelles sont les méthodes de travail les plus favorables à la création et à l'invention et éventuellement pourquoi les méthodes proposées sont supérieures aux autres. (Adresse de R. Assagioli : Via degli Alfani, 46, à Florence, Italie.)

* * *

Étude de la psychologie religieuse des individus.

La revue *Archiv für Religionspsychologie* (vol. 1, 1914) propose de réunir des documents tirés de biographies d'hommes en vue de l'étude de certaines personnalités au point de vue de la psychologie religieuse. La manière de préparer et de traiter les matériaux de l'espèce est indiquée par la revue précitée, qui a également dressé un questionnaire et une liste de personnalités dont il serait intéressant d'étudier la vie au point de vue susvisé.

* * *

La même revue publie un questionnaire relatif aux livres de chants religieux (*Gesangbuchlieder*), qui invite les personnes qui veulent bien y répondre à indiquer les chants religieux qu'elles préfèrent, leur âge, leur confession, etc. Les réponses doivent être adressées au pasteur Dr. W. Stählin, à Egloffstein (Bavière).

Travaux projetés. — Étude des chants religieux préférés.

* * *

Le Dr R. Sand se propose de publier un *Traité de médecine sociale* rédigé uniquement par des Belges. Il a déjà reçu, à cet effet, un grand nombre d'adhésions. Le *Traité* comprendra environ 1,000 pages.

Un traité belge de médecine sociale.

* * *

La « National Civic Federation » a entrepris une vaste enquête portant sur « le progrès économique et social accompli aux États-Unis au cours de la dernière génération ». Il s'agirait de rechercher dans quelle mesure le mouvement social des dernières années est dirigé dans le sens d'une meilleure justice économique et du bien-être général. L'impulsion à donner à la politique américaine dépend de la réponse qui sera faite à cette question.

Enquête de la « National Civic Federation ».

L'enquête sera effectuée sous la direction générale de R. P. Falkner Plusieurs commissions se sont distribué la tâche. Voici les principales : Commission du travail industriel, — du travail des enfants, — des institutions patronales, — des conditions agricoles, — du logement, — du contrat collectif et de la conciliation et de l'arbitrage, — de l'enseignement public et technique, — des trusts et des monopoles, — du droit de réunion, — du système politique, — de l'action sociale de l'Église, — du gouvernement local, — de l'hygiène publique, — du droit pénal, — de la participation aux bénéfices, — des assurances sociales, — des plus-values, etc. (*The National Civic Federation Review*, mars 1914).

Enseignement.

Enseignement — Que doit être un cours d'introduction aux sciences sociales?

L'ouvrage de Bogardus : *An introduction to the social sciences* dont il a été question dans le *Bulletin*, nº 30, p. 324, sert de fondement à un article critique de A. B. Wolfe dans le *Journal of political economy*, de mars 1914 : « Shall we have an introductory

Enseignement.

course in social science »? Wolfe pense qu'un cours d'introduction aux sciences sociales devrait posséder les caractères suivants :

« (1) It should not aim to supplant for any student either the general course in economics or that in political science. (2) If economics and political science are required they should continue to be required. (3) The aim of the course hould not be to give the student a smattering, superficial knowledge in all the fields, from commercial geography to comparative religion, but to stimulate, suggest, and, in some degree, direct his interests. (4) It should relieve the dun colored monotony of the Freshman-year curriculum. (5) It should consciously build on whatever social-science study the student may have had in high school, avoiding duplication, and as the high schools offer more and more in this field, the course should undergo continuous alteration. (6) It should seek to introduce the student to some (not all) of the salient, pressing, *live* problems and relations of the day; and through the interest thus aroused lead him to see the necessity of serious, sequential study in the specific social sciences. (7) It should not go back to *social origins* except where, and to the extent that, the historical method of approach is the best and quickest way of reaching some understanding of the significance of the modern society we wish to study » (p. 267).

* * *

État actuel de l'enseignement des sciences politiques aux États-Unis.

Lors de la 10e réunion annuelle de l' « American political Science Association », tenue à Washington D. C., du 30 décembre 1913 au 1er janvier 1914, C. G. Haines a déposé le rapport de la Commission spéciale nommée par cette association pour étudier l'état actuel de l'enseignement des sciences politiques dans les collèges et les universités des États-Unis. Ce rapport, suivi d'une discussion, a été reproduit dans le supplément au n° 1 (février 1914) de l'*American political science Review*. Dans les 401 institutions étudiées par le rapporteur, les sciences politiques ne sont enseignées d'une façon autonome que dans 38 institutions. Dans toutes les autres institutions, les cours se donnent conjointement avec d'autres cours (histoire, économie politique, sociologie, etc). Le rapporteur demande que dans toutes les institutions d'enseignement supérieur, les sciences politiques fassent l'objet d'un cours distinct et que ce cours accorde plus d'importance aux méthodes législatives et à l'application des lois qu'à la description de l'organisation de l'État et à la législation réalisée. Les étudiants devraient aussi

être encouragés à étudier de préférence les situations de fait de la politique contemporaine.

Enseignement.

***

Une École supérieure d'administration communale et sociale sera installée prochainement à Breslau sous la dénomination de « Hochschule für kommunale und soziale Verwaltung ». L'organisation des cours a été confiée au Dr Adolf Weber, directeur de section à l'École supérieure de Cologne (*Die Geisteswissenschaften*, 1914, n° 36, p. 1004).

École supérieure d'administration communale à Breslau.

***

On doit signaler, dans le même ordre d'idées, l'article que C. Brouilhet a écrit sur « Les Écoles supérieures d'administration municipale en Allemagne », dans les *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale* d'avril-mai 1914 (p. 113).

Les écoles d'administration municipale en Allemagne.

***

Lors de la discussion du budget des affaires étrangères au Reichstag, de nouvelles plaintes ont été émises au sujet de l'insuffisance de la préparation des fonctionnaires du ministère des affaires étrangères et de l'Office colonial. La question de la transformation du Séminaire oriental en une École supérieure de l'étranger (*Auslandshochschule*) a été agitée. Le Reichstag n'a pas encore pris de résolution définitive à ce sujet. La matière fait l'objet d'un article du Dr F. Zadow dans la revue *Weltverkehr und Weltwirtschaft* du mois d'avril 1914 (« Die deutsche Auslandshochschule », p. 1-7).

« Die deutsche Auslands-hochschule ».

Personalia.

Personalia.

J. Prickarzt

E. Hermann.

Le Dr J. Prickarzt a été nommé professeur d'assyriologie à l'Université de Liége.

Le Dr E. Hermann, professeur de philologie comparée à l'Université de Kiel, passe en la même qualité à l'Université de Francfort-sur-Mein (*Die Geisteswissenschaften*, 1914, n° 35, p. 976).

O. Klemm.

Le Dr O. Klemm a été nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'Université de Leipzig (*Die Umschau*, 23 mai 1914, p. 438).

Personalia. — M. Schlunk.

Le pasteur M. Schlunk, directeur de missions, a été nommé professeur de la science des missions à l'Institut colonial de Hambourg (*Die Geisteswissenschaften*, 1914, n° 36, p. 1004).

Notices nécrologiques.

Notices nécrologiques. — F. Jodl.

La *Deutsche Literatur-Zeitung* annonce (1914, n° 6, p. 343) le décès de Frédéric Jodl, professeur de philosophie à l'Université de Vienne. Né en 1849, Jodl avait fait ses études à l'Université de Munich et était entré en 1873 comme professeur d'histoire universelle, à l'Académie militaire bavaroise. Nommé privatdocent à l'Université de Munich en 1880, professeur à l'Université allemande de Prague en 1885, il enseignait à Vienne depuis 1896. Il laisse des travaux philosophiques importants : *Leben und Philosophie D. Hume's* (1872); *Geschichte der Ethik in der neueren Philosophie* (1882-1889); *Lehrbuch der Psychologie* (3e édition, en 1908) et une étude sur *Ludwig Feuerbach* (1904). Il était membre de l'Académie des sciences de Vienne.

***

O. Henne am Rhyn.

Otto Henne am Rhyn est décédé le 30 avril 1914. Né en 1828, il avait fait ses études à l'Université de Berne. Tour à tour fonctionnaire, publiciste et professeur de gymnase, il exerçait en dernier lieu les fonctions d'archiviste et de bibliothécaire du canton de Saint-Gall. Il laisse une histoire de ce canton et une histoire du peuple suisse, mais ses ouvrages les plus connus sont : *Allgemeine Kulturgeschichte* (1870-1878) et *Kulturgeschichte des deutschen Volkes* (1886) qui ont eu plusieurs éditions. Il a écrit aussi un grand nombre d'articles et de traités sur les mœurs et les coutumes des différents peuples.

Chronique de l'Institut

▪ ▪ ▪

● ●



Réunions des groupes d'études.

Groupes d'études sociologiques et historiques.

Réunion du jeudi 2 avril.

Groupes d'études sociologiques et historiques.

Reprenant la question traitée par M. Lewinski dans la séance précédente, M. Waxweiler fait un exposé intitulé : « Les conditions sociales de l'élaboration du droit de propriété foncière ».

M. Waxweiler signale en commençant différentes sources d'erreurs contre lesquelles il a voulu se mettre en garde. Il ne prendra pas pour point de départ une définition de la propriété, ou quelque théorie isolant des facteurs spéciaux : comme le facteur « économique » ou le facteur « population »; il s'abstiendra d'appuyer son étude sur une hypothèse; il ne fera pas abstraction de l'ensemble d'idées, de préjugés, de traditions dont les hommes, dans la vie réelle, sont tout imprégnés; il ne se contentera pas davantage de quelques observations partielles et ne croira pas sur parole les récits des voyageurs; la plupart de ceux-ci introduisent inconsciemment, dans ce qu'ils rapportent, les points de vue dont ils sont pénétrés.

M. Waxweiler rappelle d'abord comment les hommes superposent aux différentes catégories de rapports qui s'établissent entre eux des organisations systématisées : usages, règles, institutions, dont l'amplitude et la complexité varient avec la part d'élaboration que leur esprit y a incorporée. Ce point est celui qui distingue essentiellement leur vie sociale de celle des animaux.

Parmi les habitudes communes, propres à ceux-ci, il en est une à laquelle il convient de s'arrêter. Quand un individu détient, occupe, utilise, se réserve un objet et qu'un autre de même espèce veut se l'approprier, il réagit d'une façon spécifique. Ce peut être l'os que le chien détient et ronge; la tannière que le renard occupe; la pierre qu'un singe utilisait pour casser des noisettes; le territoire de chasse avec lequel, sans le détenir, un chat, un lion ou un cygne peuvent être familiarisés et qu'il se sont réservé.

M. Waxweiler appelle *attitude de possession*, celle qui correspond à cette réaction spécifique.

Les hommes ont-ils aussi une attitude de possession ? Sans aucun doute Tel est en effet leur façon d'être à l'égard de la femme que, dans les milieux primitifs, ils détiennent; à l'égard de la hutte qu'ils occupent; à l'égard du gibier atteint par la flèche, marqué d'un signe particulier que l'Aïno, par exemple, utilise; à l'égard, enfin, du territoire de chasse ou de pêche, limité par des lisières de forêts ou des cours d'eau, qu'ils se réservent. Tout ce qui complète la personnalité de l'individu est susceptible de faire apparaître cette attitude caractéristique. Ce peut être même un chant improvisé, ou bien un rituel personnel.

A ces différentes situations correspondent donc, chez les hommes comme chez les animaux, un pouvoir de possession ; mais ce que les premiers possèdent en propre, c'est précisément la faculté d'y superposer une organisation; celle-ci, à l'opposé de ce qui se produit dans beaucoup d'autres circonstances de la vie collective, est le plus souvent chez les primitifs restée à un degré assez rudimentaire d'élaboration. Lorsque cette élaboration s'est faite plus compliquée elle est devenue le *droit de propriété*.

Or, parmi l'ensemble des objets qui sont suceptibles de faire naître une organisation du pouvoir de possession, *le sol comme tel* est-il nécessairement apparu chez l'homme primitif ? Il semble bien que non. Demandons-nous en effet, de qu'elle façon l'homme primitif se représente le sol. Il y circule; il y cueille des fruits ; il y chasse; il y pêche; il y ramasse du bois; il en extrait des minerais; il s'y installe; il le cultive; ses animaux domestiques y trouvent leur nourriture, il s'y réserve certaines espèces qu'il consacre parfois au culte de ses ancêtres. Voilà sous quels aspects il conçoit le sol; il ne le sépare pas des utilités qu'il en retire; il n'en dissocie pas l'etendue comme telle.

Il existe d'ailleurs, correspondant aux différents services qu'il en obtient, toute une série de droits s'appliquant au sol : droit de résidence, de cueillette, de chasse, de pêche... ; des règles de police établies suivant les relations de voisinage entre peuplades, leur correspondent et fixent les sanctions ou les redevances auxquelles leur jouissance est soumise.

Des auteurs prétendent que, envisagé sous cet aspect, le sol est la propriété collective du groupe qui l'occupe ; ne faudrait-il pas, s'il en en était réellement ainsi, qu'il pût être cédé; et il ne le peut pas. En réalité, on ne trouve nulle part, à l'origine, de propriété

collective; des hommes sont installés sur le sol, ils l'occupent et ils en tirent différents usages qu'ils organisent. Il n'y a rien de plus.

Groupes d'études sociologiques et historiques.

Cependant, la terre se prête à quelques emplois spéciaux. On la peut cultiver. Pour qu'elle porte ses fruits, un certain intervalle de temps est nécessaire. Mais il n'est pas indispensable que du travail y soit appliqué : une courge pousse naturellement à cet endroit; l'homme la marque d'un signe, afin que chacun sache qu'elle doit lui revenir, à sa maturité. Ici encore, c'est le fruit, c'est la récolte qui est objet de propriété et non point le sol qui n'en est pas dissocié.

La terre nourrit également les animaux; on occupe un espace jusqu'au moment où le bétail en a mangé l'herbe; après quoi, on se déplace.

Enfin, on réserve certains endroits. Tels sont ceux où les indigènes australiens déposent leurs *churingas* sacrés.

Un usage d'une nature semblable se rencontre dans les anciennes communautés familiales grecques et chez les Baganda, et s'applique au lieu où reposent les ancêtres et où leur culte est établi. A cet égard, il est assurément digne de remarque que les termes dans lesquels Fustel de Coulanges s'exprime à leur sujet, recouvrent presque mots pour mots ceux dont Weeks se sert concernant la peuplade africaine. Si, pendant de nombreuses générations, tous ceux qui appartiennent au même clan ont été ensevelis au même endroit, ne pourrait-il pas s'être produit une adhérence mentale entre le clan et cet espace de terre? M. Waxweiler ne le croit pas, pour sa part. Sans doute, la réaction qui correspond à l'attitude de possession est, dans le cas d'une violation du sol où gisent les ancêtres, particulièrement violente; mais ce caractère ne s'explique-t-il pas suffisamment par la nature « sacrée » de son objet, que des rapports intimes et directs rattachent à l'individu?

Le lien entre l'homme et la terre, M. Waxweiler ne le voit nulle part se nouer à cette occasion, tandis qu'il lui apparaît ailleurs et dans d'autres circonstances.

Les Baganda, par exemple, obéissent à un chef que l'on a coutume d'appeler roi. Quand un jeune homme prend femme, sa nouvelle compagne demande : où vais-je cultiver? Le roi lui assigne un emplacement; il peut tout sur la terre jusqu'à certaines limites; il décide souverainement et en toutes matières; un individu est-il lésé? le coupable s'acquitte de son amende vis-à-vis du chef. Ce chef finit tout naturellement par associer à sa personnalité le sol sur

Groupes d'études sociologiques et historiques.

lequel son autorité absolue s'exerce; son pouvoir est défini par une étendue ; il est limité par les bornes qui la circonscrivent ; ce n'est plus à des produits du sol qu'il s'applique essentiellement, mais réellement à une surface. Et c'est de celle ci, c'est d'une étendue prise comme telle qu'un droit de propriété foncière va naître. D'abord le chef dit : Cette terre dépend de moi ; il finit par dire : Cette terre est à moi.

M. Waxweiler apporte à l'appui de sa thèse une série de preuves. Il en puise dans l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Égypte. Il rappelle les traités de cession par lesquels les émigrés anglo-saxons croyaient acquérir le droit, vis-à-vis des Indiens de l'Amérique du Nord, de s'installer sur la côte. Les anciens occupants n'entendaient rien aux notions élaborées de propriété que les nouveaux venus apportaient avec eux et qu'ils tenaient d'un lointain héritage juridique. Se heurtant à une situation pour eux inexplicable, la seule attitude à laquelle ils dussent spontanément se résoudre, était de lancer leurs flèches contre des usurpateurs sans scrupules. Aux colons, il ne restait qu'à asservir des populations rebelles. Ils n'y faillirent pas davantage.

Au Congo, dans un poste belge, des indigènes revenaient chaque année occuper un territoire qu'ils avaient cédé, moyennant un juste prix, à un Européen. Celui-ci, fatigué de ces violations continuelles d'une convention librement consentie, eut un jour, à ce propos, une longue discussion avec leur chef. Il retira, de débats interminables, la conviction absolue, que la notion de la propriété foncière était complètement étrangère à ces nègres et qu'il était impossible de la leur faire entendre.

Les coloniaux se heurtant à cette incompréhension fondamentale et n'en saisissant pas la portée, se sont livrés à une véritable exégèse juridique pour définir ce qu'il faut entendre par propriété foncière chez les indigènes, et l'on peut assister aux marchandages par lesquels on fixe tout arbitrairement la superficie qu'il convient de leur assigner par rapport au territoire qu'ils occupent à un moment déterminé.

En réalité, conclut M. Waxweiler, la notion de propriété foncière échappe aux primitifs. On ne la voit apparaître que là où s'exerce, définie par une surface, l'autorité permanente d'un chef. Dans certaines circonstances, le chef en dispose en faveur de ses lieutenants qui agissent à l'égard de « leur terre » comme le chef. Que la monnaie, dès lors, permette de céder aisément des parcelles du sol, non plus contre des servitudes ou des prestations, mais contre des

Groupes d'études sociologiques et historiques.

espèces tésaurisables, aussitôt la propriété foncière se mobilise. Tel est le cas au moyen âge, tel est le cas dans les villes naissantes où le sol, devenu terrain à bâtir, prenait une valeur nouvelle. Le droit de propriété foncière est le résultat d'une élaboration de l'esprit, suscitée par des circonstances propices : c'est proprement une invention.

M. De Decker confirme différentes preuves apportées par M. Waxweiler à l'appui de sa thèse, en ce qui concerne l'ancienne Égypte. Les papyrus de l'époque ptolémaïque nous permettent d'assister, dans le détail, à la naissance de la propriété foncière. Le roi, détenteur de l'autorité sur un territoire, en distribue des parcelles entre ses sujets; la monnaie vient apporter un instrument commode aux transactions qui ont pour objet le sol.

Des juristes ne connaissant que le droit moderne, pourraient, remarque M. Wodon, objecter à M. Waxweiler qu'il a confondu le droit privé et le droit souverain. En réalité, cette critique serait sans fondement. La distinction sur laquelle elle s'appuyerait correspond à une notion élaborée, à une subtilité juridique. Droit privé et droit souverain, en fait, ne font qu'un. M. Lewinski défend une opinion opposée; il estime que ces deux notions ne sauraient être confondues. Il persiste à croire que, partout où du travail est incorporé dans le sol, on voit la propriété foncière apparaître.

M. Verriest entreprend de montrer, par un exemple concret, que la propriété collective existait au XIIe siècle dans notre pays et qu'elle était la survivance d'une époque où la propriété individuelle n'était pas encore apparue.

Différents membres contestent cette interprétation; les biens communs auxquels M. Verriest fait allusion sont, à leur sens, des terres restées vacantes. Étant sans maîtres, à une époque où la propriété individuelle était générale, il était naturel qu'elles apparussent dans l'opinion courante, comme appartenant à tous.

F. V. L.

* * *

Réunion du 1er mai.

M. Warnotte rend compte d'un article publié récemment dans le *Giornale degli Economisti* (mars 1914) sous la signature de Mme Jenny Griziotti-Kretschmann, sur les conditions naturelles et économiques de la Sibérie. Cette étude est basée sur les ouvrages

de JADRINZEFF (*La Sibérie comme colonie*, 1882), de KAUFMANN (*Emigration et colonisation*, 1905) et sur différents rapports officiels. Le tableau que l'auteur trace du régime agraire est quelque peu différent de l'évolution décrite par M. LEWINSKY (voir *Bulletin* n° 31, p. 637). Mme GRIZIOTTI-KRETSCHMANN semble en somme donner raison à ceux qui voient dans les transformations de la propriété l'action du pouvoir politique.

Toutes les populations indigènes de la Sibérie sont en voie de disparition. Cette décadence a deux raisons : les maladies épidémiques introduites par les Européens et les modifications profondes introduites dans le régime économique des indigènes. Ensuite de l'immigration constante, ceux-ci ont dû restreindre considérablement leur existence nomade. Ils ne peuvent s'adapter que très difficilement aux conditions nouvelles. Il en resulte un état d'appauvrissement général de toutes les tribus. L'élevage du bétail a dû être réduit par suite de l'expropriation des pâturages. Une partie des Kirghises s'est consacrée à l'agriculture en cédant aux « insistances » du gouvernement russe; une partie n'a pu se résoudre à changer de condition et vit dans un état misérable. D'autres enfin émigrent vers l'Afghanistan et vers l'Inde anglaise. La même chose se vérifie chez les Bouriates.

Les journaux russes ont annoncé récemment que deux cents familles bouriates venaient d'émigrer en Mongolie. Les 15 déciatines que le gouvernement russe alloue à chaque colon mâle et majeur ne suffisent pas au système des trois pâturages (d'été, d'automne et d'hiver). Les tribus s'appauvrissent, leur contingent diminue d'année en année.

Les tribus de la *toundra*, c'est-à-dire de la Sibérie du Nord sont plus malheureuses encore, à tel point que le cannibilisme y a fait sa réapparition.

Les colons russes sont toujours tolérants vis-à-vis des religions et des mœurs étrangères. Au début de la colonisation, on vit beaucoup de Russes s'assimiler les coutumes et même la langue des indigènes. Le type slave en subit des modifications très apparentes. La langue russe y fut tellement mélangée de mots et de tournures étrangères qu'elle devint incompréhensible pour ceux qui n'étaient pas du pays. Le fait s'est réalisé souvent à l'est et au nord où les Russes étaient moins nombreux. Aujourd'hui les circonstances ont changé grâce à l'afflux continuel de l'émigration slave. D'autre part, les indigènes ont été exploités de telle façon par les commerçants russes que leur méfiance s'est éveillée et qu'ils se tiennent plutôt à l'écart.

Groupes d'études sociologiques et historiques.

Plusieurs formes de culture sont encore représentées en Sibérie La jachère est encore pratiquée : on cultive le sol pendant deux à trois ans, puis on le laisse reposer. Le système le plus suivi est celui de l'alternance des trois champs (grain d'hiver, grain d'été et jachère). Le système de rotation est plus rare. On n'emploie pas d'engrais. Au début la terre était laissée à la jouissance des indigènes mais en fait elle appartenait à certain groupement, tels que les communes, les stonitzé (villages de cosaques) avec cette réserve que ces groupements ne pouvaient aliéner leurs emplacements.

Les émigrants sont, d'abord, établis sur les terres de l'État dont ils ont la jouissance pour un temps indéterminé, moyennant le payement d'un tribut (*obrok*). Les modes de cette jouissance ou possession ne sont pas toujours les mêmes. Il y a la *zaïmka*, propre à la Sibérie, dit notre auteur, et en vertu de laquelle le sol appar tient à celui qui l'a occupé le premier. L'augmentation de la population et la diminution du terrain disponible a fait naître une forme de propriété individuelle dite *sachvat*, en vertu de laquelle toute personne est considérée comme propriétaire d'un lot aussi longtemps qu'elle le cultive. Si elle l'abandonne, une autre peut prendre sa place. Sur 447 villages d'émigrants qui existaient en 1911-1912, 159 détiennent la terre en vertu du droit d'occupation. Le propriétaire la conservera aussi longtemps qu'il la cultivé, ou bien il conserve son droit encore pendant deux ou trois ans et peut y couper l'herbe. Toutefois, dans la majeure partie des 159 villages, le sol appartient à celui ou aux descendants de celui qui l'a « occupé » lors de la fondation du village. C'est une possession permanente et les terres de l'espèce ne sont pas redistribuées. Le système du *mir* qui est d'importation russe, est pratiqué dans 413 villages (sur 447 villages recensés), mais dans la majorité des villages, il n'y a jamais eu de redistribution. Les premiers occupants ont conservé leurs terres. Il faut dire qu'en Sibérie la propriété collective ne présente pas les inconvénients qu'elle offre en Russie. Grâce à l'abondance des terres et à leur occupation assez récente, leur *nadiél*, la commune, n'est pas divisée en une infinité de parcelles distantes les unes des autres. Les pâturages et les forêts restent communs. Cette forme de possession a donné lieu à beaucoup de conflits, aussi le gouvernement russe s'est-il décidé en 1908 à proposer une réforme agraire. Cette réforme était déjà accomplie dans 120 villages en 1910. Elle consiste soit à changer le monde de culture en introduisant la rotation des cultures, soit à créer des fermes individuelles et indépendantes *khontor* (qui est le *Hof*

system) et l'*otroub* (qui est le *Dorfsystem*). De 1911 à 1912, la réforme agraire a porté sur 3 millions de déciatines. Aujourd'hui, en vertu de la loi russe de l'émigration, les nouveaux arrivants peuvent choisir entre la propriété individuelle et la propriété collective. Celle-ci est souvent préférée, à cause des habitudes importées, par les colons, mais le gouvernement russe s'efforce de favoriser l'autre forme, le *khontor*, c'est-à-dire la propriété individuelle. Le gouvernement russe ordonne la distribution des terres pour constituer les *khontors*, mais il laisse aux habitants certaines garanties : il faut que cette distribution soit approuvée par les deux tiers des habitants du village qui ont le droit de prendre part à l'assemblée générale. Ces fermes sont ensuite organisées par les autorités locales. Dans beaucoup de cas, les paysans ont déclaré naïvement que l'assemblée du village s'était conformée aux prescriptions de l'administration supérieure. Mais quelquefois, les paysans ignorent ce que veut réellement l'administration et ils continuent à vivre en communauté malgré les décisions prises par eux. Au surplus, les *khontors* peuvent être constitués aussi sur les terrains encore disponibles. Il s'en est constitué un grand nombre dans ces dernières années, surtout le long de la voie ferrée, car dans beaucoup d'endroits le *khontor* ne peut se former à cause du manque de moyens de communication. Dans les régions reculées et sauvages, le système de la communauté paraît fournir à la famille russe des avantages appréciables dans la lutte pour l'existence. Ajoutons que deux projets de loi sont actuellement pendants devant la *Douma* qui tendent d'introduire en Sibérie la propriété individuelle et la grande exploitation agricole à base capitaliste. Le gouvernement russe cherche à régler la localisation de la population en dirigeant une partie de l'émigration vers les terres moins bonnes et vers les frontières, où cette population est nécessaire pour des motifs politiques.

L'action du gouvernement russe sur le régime agraire est indéniable. En fin de compte, c'est lui qui décidera de la forme à donner à l'appropriation du sol en Sibérie.

Les formes de propriété qui paraissent mériter une étude spéciale sont celles qui paraissent propres à la Sibérie et que nous avons étudiées tantôt sous les appellations de *zaïmka* et *sachvat*. Ce sont en tout cas des formes d'appropriation communes aux Russes et aux indigènes. La question de savoir si elles sont nées sous la seule influence des circonstances naturelles n'est pas démontrée.

Groupes d'études sociologiques et historiques.

M. Chlepner développe ensuite une communication sur les origines de la communauté agraire russe. Il en donne d'abord la définition. C'est un groupe d'agriculteurs disposant d'une étendue de terre répartie entre ses membres ; afin de rétablir l'égalité des parcelles détenues par ceux-ci, un nouveau partage du sol s'opère périodiquement. Il importe de ne pas confondre la communauté agraire, dont la Russie offre le seul exemple en Europe, avec la communauté familiale vivant ensemble sous le même toit et exploitant les mêmes terres.

L'origine de la communauté agraire russe est, depuis plus de cinquante ans, l'objet de discussions passionnées. Une première théorie que l'on pourrait qualifier de romantique fait de ce phénomène une manifestation très reculée d'un esprit de solidarité qui serait propre aux Slaves. Son premier représentant est Haxthausen, un étranger, qui publia en allemand, en 1847, un ouvrage sur cette question. C'était un conservateur influencé par les idées de Saint-Simon et de Fourrier ; il crut voir son idéal réalisé dans la communauté agraire russe. Il s'en fit une conception très optimiste et peu exacte. Il considérait la Russie comme un peuple heureux où chaque paysan cultive sa terre sous le pouvoir patriarcal des tzars. La communauté agraire avec le partage de terres apparaissait à ses yeux comme une conséquence du principe fondamental du droit primitif slave, en vertu duquel la terre appartient à toute la tribu.

Les idées de Haxthausen ont eu un grand retentissement surtout parmi les Slavianophiles qui représentaient les Russes comme un peuple tout à fait à part, et ayant un rôle historique spécial à accomplir.

Cette théorie finit par se transformer en une autre présentant un caractère beaucoup plus scientifique. Les travaux des ethnographes qui croyaient découvrir la communauté agraire chez la plupart des primitifs portèrent à croire que tous les peuples auraient passé par ce stade de civilisation. Ce fut la « théorie naturelle », d'après laquelle le phénomène communautaire serait né de circonstances naturelles : augmentation de la population et insuffisance des terres libres. C'est en somme la théorie qui a été exposée ici par M. Lewinski.

Tout d'abord, il y a beaucoup d'espaces disponibles; chacun prend l'étendue dont il a besoin et en dispose à sa guise ; mais la population augmente ; la terre vient à manquer; la communauté intervient, exproprie ceux qui ont trop accaparé au profit de ceux qui sont dépourvus; au début, cela ne va pas sans lutte; enfin, un

Groupes d'études sociologiques et historiques.

partage périodique s'institue. La théorie reconnaît dans cette évolution différentes phases dont M. Chlepner expose le détail.

Mais en même temps que cette conception se propageait, une théorie nouvelle s'élaborait. D'après celle-ci, la communauté agraire serait un phénomène très récent qui serait apparu dans la Russie centrale au xvie siècle et se serait développée aux xviie et xviiie siècles; dans le nord, elle ne se serait manifestée qu'au xviiie siècle et ne se serait étendue qu'au xixe siècle. Elle serait le résultat de l'action de l'État. C'est la « théorie étatiste ». Elle s'appuie sur des faits historiques indéniables. Depuis longtemps et jusque tout récemment, chaque commune agraire était collectivement responsable à l'égard du fisc; d'autre part, au xvie siècle, toutes les terres appartiennent à l'État, personnifié par le Souverain, à l'Église ou aux nobles, les paysans ne sont plus propriétaires; ils cessent même d'être libres; au xviie siècle, leur asservissement est complet.

Le partage se fait d'abord sous l'initiative du maître et sous sa direction, son intérêt l'y poussait, un paysan sans terre étant improductif; d'autre part, l'impôt est dû par tête d'habitant; il faut que chacun puisse travailler afin d'être en état de le payer. Comme le gouvernement interdisait aux paysans de quitter leurs villages, ces partages étaient indispensables.

C'est donc dans ces circonstances, où les paysans fixés au sol devaient payer l'impôt, que la communauté agraire est apparue dans la Russie centrale.

Dans le nord, où les terres appartenaient presque exclusivement à l'État, les paysans se considèrent comme libres et usufruitiers du sol. Pierre le Grand assimila leur situation à celle des paysans du centre, en exigeant d'eux en outre de la capitation, l'obrok ou redevance que le cultivateur paye au maître pour l'usufruit de sa propriété. Ainsi les paysans du nord se trouvèrent dans la même situation que ceux du sud. La communauté agraire ne fut définitivement introduite parmi eux que vers le début du xixe siècle.

Les partisans de la théorie naturelle considèrent les documents historiques, sur lesquels repose cette conception étatiste, comme insuffisants pour la démontrer; ils doivent, selon eux, être complétés par l'étude actualiste de la communauté agraire en train de se former. Or cette étude faite en Sibérie prouverait que l'action de l'État n'est efficace que là où les circonstances naturelles la favorisent.

Certains économistes enfin, comme Taugan Baranowski, s'efforcent

Groupes d'études sociologiques et historiques.

de concilier ces deux théories en prétendant que le phénomène n'apparaît que là où les deux facteurs agissent simultanément.

Selon M. Chlepner, l'action de l'État est dominante, mais l'absence des terrains disponibles est la condition nécessaire, sans laquelle la question ne se poserait pas. Cela ressort même des descriptions données par les partisans de la théorie naturelle, de ce qui se passe en Sibérie. D'ailleurs, l'évolution qui s'y accomplit n'échappe pas aux influences de la communauté européenne.

M. Chlepner conclut que la théorie naturelle est, sinon inexacte, du moins incomplète et insuffisante.

Ces communications sont suivies d'une discussion à laquelle prennent part Mlle Ivanitzky, MM. Chlepner, De Decker, Dupréel, Smets et Verriest.

F. V. L.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

(SECTION DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE PÉDOTECHNIE.)

Réunion du 17 mars.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

M. SMELTEN examine le problème de l' « éducation des orphelins des grandes villes », auquel il voudrait voir donner une solution nouvelle.

Le système en vigueur chez nous, vieux de plus d'un siècle, n'est plus conforme aux conditions de la vie sociale actuelle. Il fut organisé en premier lieu par NAPOLÉON, qui se préoccupa de reconstituer pour les orphelins un milieu familial. L'enfant fut placé chez un artisan et put s'initier au métier de son père adoptif et se préparer normalement à la vie. Aujourd'hui, le type de l'artisan a pour ainsi dire disparu et l'éducation des orphelins demande une orientation nouvelle.

Dans certaines grandes villes, on place les orphelins à la campagne, chez des personnes qui appartiennent à la petite bourgeoisie, moyennant une gratification mensuelle de 10 à 30 francs. Ce prix peu élevé s'explique par la modicité du coût de la vie à la campagne et par les nombreux services que les enfants, quoique jeunes encore, rendent au cultivateur.

M. SMELTEN critique les conditions défavorables de ce placement en s'appuyant sur un grand nombre de faits. Quand on pénètre quelque peu la mentalité des nourriciers, on ne tarde pas à être convaincu de ce qu'ils n'acceptent pas les orphelins par un besoin d'affection pour les enfants, mais de ce qu'ils sont mus avant tout par un esprit de lucre. A la campagne, les orphelins ne vivent pas dans des conditions meilleures que celles dans lesquelles s'est déroulée leur première enfance. La nourriture, quelque peu grossière, ne convient ordinairement pas à la nature de ces enfants. L'enseignement qu'ils reçoivent est habituellement très peu soigné. Rarement ils jouissent d'une initiation méthodique à un métier. Ils apprennent à cultiver les champs ou quelque autre métier que le nourricier leur apprend dans son intérêt propre au lieu d'agir dans celui des orphelins.

Que deviennent ces enfants élevés à la campagne? Ils ne possèdent pas le petit capital nécessaire pour monter une petite ferme ; s'ils

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

restent à la campagne, ils sont obligés ordinairement de se faire domestiques de ferme. Du reste, dès qu'ils sont soustraits à la tutelle de l'hospice, ils s'empressent habituellement de retourner en ville. La préparation à la vie industrielle leur faisant absolument défaut, ils vont être refoulés dans les cadres inférieurs de la classe ouvrière et risquent de retomber dans les bas-fonds des grandes villes dont on les avait souvent retirés. On a prétendu que le placement à la campagne allait régénérer les éléments de la race affaiblis par notre régime industriel et qu'il allait établir partiellement un contre-courant à l'exode de la campagne vers les centres urbains. Les faits infirment ces assertions.

M. Smelten examine ensuite la manière par laquelle on pourrait résoudre le problème des orphelins en tenant compte des données de la vie sociale actuelle. Dans l'espoir de parvenir à les placer dans de meilleures conditions, on a tenté d'augmenter le taux de placement; néanmoins ce furent les mêmes personnes, appartenant au même rang social, qui s'offrirent dans un même esprit de lucre à élever ces enfants.

En ville, l'éducation des enfants présente de trop nombreuses difficultés pour que l'on puisse songer à les placer chez des particuliers.

Il ne reste alors que le système de l'*orphelinat*. Ici il s'agit de parer aux inconvénients de l'*internat*. On y parviendrait en subdivisant l'orphelinat en petits pavillons dont chacun hébergerait un certain nombre d'enfants; ces maisons d'éducation auraient de nombreux liens entre elles, ce qui donnerait les avantages de l'organisation commune et le moyen de limiter les dépenses. Les enfants y retrouveraient la véritable vie de famille désirable à tant de points de vue. Ils profiteraient également de la bonne organisation de l'instruction en fréquentant l'école publique urbaine. On pourrait ensuite organiser l'inspection pédotechnique et orienter rationnellement l'avenir professionnel. En un mot on leur procurerait les avantages de la vie de famille et de la vie urbaine en ce qu'elles ont de meilleur, ce qui représenterait pour les orphelins une bonne et utile préparation à la vie. La perte de leurs parents ne serait plus pour eux une condition de refoulement dans les rangs dépréciés de la hiérarchie sociale.

M. le Dr Boulenger dit que la situation des orphelins est semblable à celle des aliénés que l'on place à la campagne chez des particuliers. Les aliénés sont cependant beaucoup mieux surveillés. M. Boulenger s'étend quelque peu sur les systèmes de placement

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

autrichien et hollandais. L'établissement central d'aliénés est situé à la campagne. L'individu reste d'abord à l'asile, s'il y donne satisfaction on le confie à un infirmier et ensuite il est placé dans le village chez des particuliers. L'on exerce une surveillance étroite pour éviter que les individus ne soient maltraités. Trop souvent il y a une divergence trop grande entre la mentalité de l'aliéné et celle du campagnard. Il conclut aussi que l'internat bien organisé vaut mieux que le système de placement à la campagne.

M. Jamar a pu observer pendant de nombreuses années le système de placement des orphelins à la campagne et confirme les critiques de M. Smelten.

M. le Dr Decroly décrit le système de traitement des anormaux en Saxe. Ils sont soumis d'abord au régime de l'internat, puis on les initie graduellement à la vie. Après avoir séjourné exclusivement à l'internat pendant un certain temps, ils travaillent durant une partie de la journée dans le village. Ensuite, ils restent dans le village, toujours sous le régime de la surveillance. Puis, on les place en ville, mais ils y vivent pendant longtemps encore sous un certain contrôle avant qu'on ne les abandonne définitivement à eux-mêmes. M. Decroly voit de grands avantages dans cette initiation graduelle à la vie. Tous les systèmes ont, du reste, des inconvénients. Les critiques que M. Smelten fait du système de placement à la campagne sont certes justifiées ; cependant le régime de l'orphelinat n'est pas sans reproche non plus. Il faut avant tout que cette institution soit dirigée par une personne très dévouée. M. Decroly opine pour une solution intermédiaire comme celle que l'on pratique en Saxe. A tout prendre, le mal provient de ce que l'on ne veut amplifier suffisamment le budget de pareilles œuvres proportionnellement aux nécessités pratiques qu'elles comportent et à l'importance sociale qu'elles représentent.

Th. J.

Contributions nouvelles aux

Archives Sociologiques

■

Les contributions aux « Archives sociologiques » de l'Institut ne sont ni des comptes rendus bibliographiques, ni des analyses critiques; le programme général en a été exposé dans l'Avant-Propos des « Archives » (*Bulletin* nº 1) et dans l' « Essai de présentation systématique des contributions aux « Archives sociologiques » publiées au cours des deux premières années » (*Bulletin*, nº 18).

■

Les contributions sont réparties entre les rubriques suivantes :

INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. **Energétique et biologie générale dans leurs rapports avec la sociologie.**

II. **Éthologie des rapports inter-individuels chez les êtres vivants autres que les hommes.**

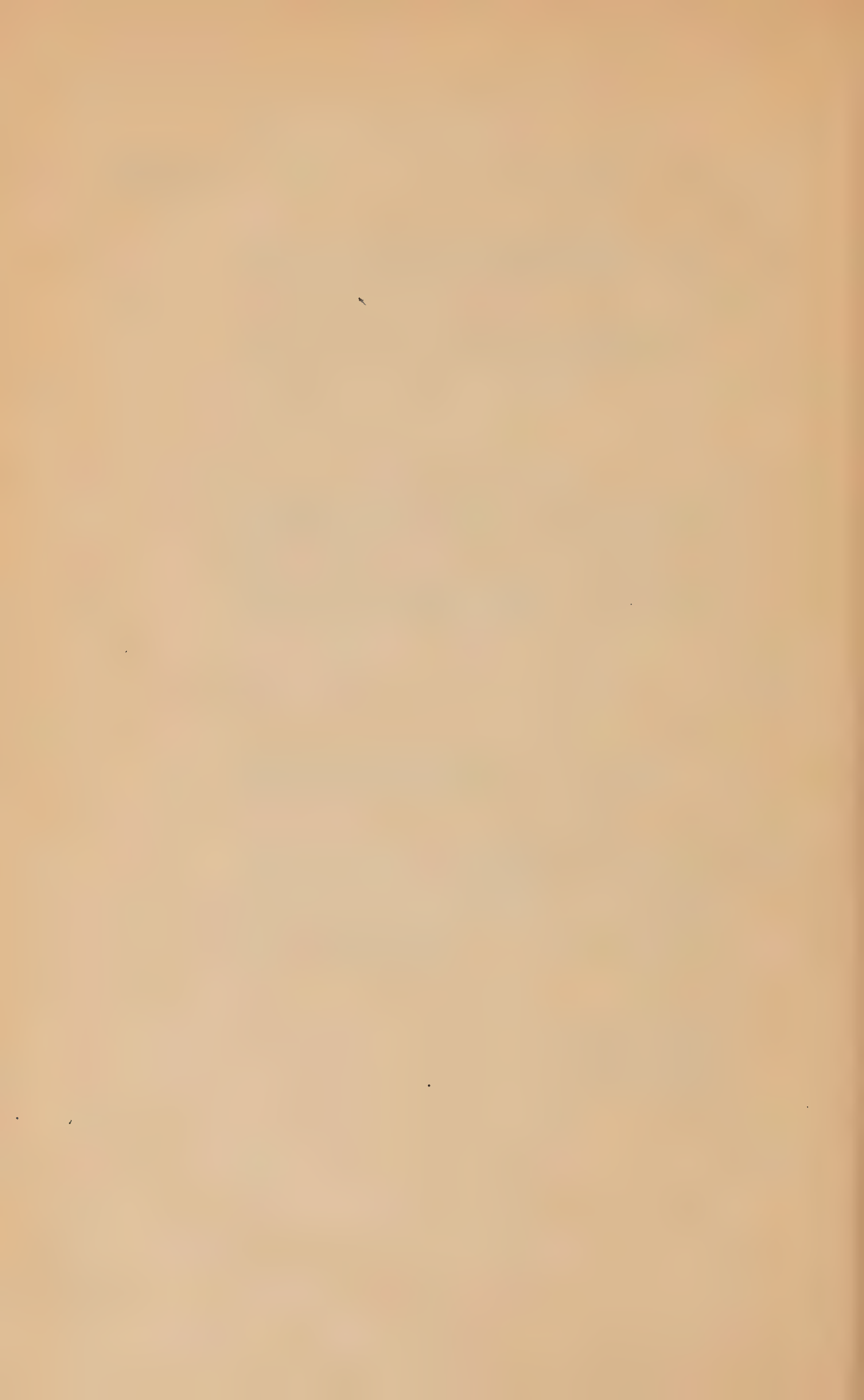
III. **Physiologie et psychologie humaines et comparées dans leurs rapports avec la sociologie.**

SOCIOLOGIE HUMAINE.

I. **L'accommodation sociale.**

II. **L'organisation sociale.**

III. **Doctrine et méthode.**



INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE HUMAINE.

III. — PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES ET COMPARÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIOLOGIE.

Sur le rôle du langage dans le développement mental de l'enfant.

L'homme est-il organisé mentalement d'une manière qui n'a aucun rapport avec l'organisation animale?

A entendre certains auteurs, la pensée de l'homme n'a rien de comparable à celle de l'animal; pour eux, d'ailleurs, l'animal ne pense pas, mais ils ne définissent pas nettement ce qu'il faut entendre par pensée, et ils n'apportent d'autres arguments que ceux venant d'un bon sens facile.

En opposition avec cette manière de voir, d'autres ne voient rien dans la mentalité de l'homme qui ne se trouve au moins en germe chez l'animal; les réflexes psychiques, selon l'expression de BECHTEREW, seraient très pareillement organisés chez tous les êtres munis d'un système nerveux différencié. Les résultats éducatifs récents obtenus par VAN OSTEN et KRALL chez des chevaux, ceux obtenus aussi chez des chiens, des perroquets, etc., en seraient de nouvelles preuves.

Le problème ne peut être résolu dans l'état actuel des connaissances : il réclame des observations variées sur les manifestations mentales des animaux supérieurs et des êtres

---

Article suggéré par le livre récent de L. BOUTAN. *Les deux méthodes de l'enfant* (voir « Chronique » du *Bulletin* nº 32, p. 774).

humains. On n'a dans cet ordre d'idées, guère songé à comparer attentivement les enfants et les jeunes animaux.

Or, Boutan a eu le mérite de refaire chez l'enfant une partie des expériences entreprises par Thornike, Kinnaman et d'autres sur divers animaux en vue d'étudier leurs aptitudes à comprendre et à imiter. Ces expériences consistent à placer un sujet devant des boîtes grillagées renfermant un objet capable d'exciter sa convoitise et fermées par des mécanismes de plus en plus compliqués, visibles ou invisibles ; elles ont permis de se rendre compte du procédé employé par deux groupes d'enfants, les uns non encore arrivés au langage, les autres parlant déjà, et de comparer leurs procédés à ceux dont se sert un singe anthropoïde du genre « Hylobates Leucogenys ». Tous les sujets étaient livrés à eux-mêmes et toutes les suggestions capables de provoquer l'imitation étaient évitées.

Les conclusions de l'auteur sont les suivantes :

1° L'enfant qui ne parle pas travaille avec la méthode simiesque;

2° L'enfant qui parle travaille avec la méthode humaine, c'est-à-dire, comme un tout petit homme.

Travailler avec la méthode simiesque c'est ouvrir la boîte à mécanisme invisible « presque à coup sûr après quelques tâtonnements et dans une seule séance »; l'enfant qui parle, par contre, ne trouve d'ordinaire qu'après plusieursséan ces le mécanisme en question. Donc, fait paradoxal, des enfants ayant en moyenne deux ans de plus que d'autres et psychiquement supérieurs à ceux-ci d'une manière évidente, donnent un résultat moins bon que les plus jeunes.

D'autre part, si l'on observe attentivement les sujets, on constate que les plus âgés opèrent d'une manière toute différente de celle des plus jeunes. Ceux-ci « font des essais au hasard, essais vaguement orientés dans leur ensemble par le désir de prendre l'appât et par la réussite fortuite qui se produit à la suite de leurs mouvements », tandis que les enfants plus âgés réfléchissent et essaient « d'établir immédiatement une relation de cause à effet. Evidemment ils font des essais, mais des essais dirigés étroitement par une idée ». Et parlant d'un

même enfant observé aux deux étapes différentes, l'auteur souligne que « la seconde fois ce n'est plus le même enfant dont on a le travail sous les yeux ».

Comment Boutan croit-il pouvoir expliquer ces faits? « L'enfant, dit-il, qui n'a pas encore à sa disposition l'outil perfectionné représenté par le langage, ne doit pas pouvoir penser, au sens où nous entendons ce mot. Son cerveau est probablement, comme celui de l'animal, ce tableau à projection dont parle le professeur Delage sur lequel passent des images qui se succèdent, s'enchevêtrent, vont et viennent de mille façons suscitées par des impressions actuelles ou des associations de souvenir. Il n'a pas, pour accrocher ces images et leur donner des contours nets, le *mot* qui va personnaliser l'idée et permettre les groupements des images.

« Il en est tout autrement pour l'enfant qui parle : lui, non seulement profite de son éducation antérieure, du passage de ses réflexes du conscient au subconscient pour coordonner ses mouvements, mais il a acquis en plus, un outil, le langage dont il se sert maintenant, comme le cycliste se sert de sa machine, instinctivement et sans avoir besoin d'en comprendre les rouages.

« Grâce à ce nouvel outil, il n'a pas, seulement en puissance, la possibilité de raisonner, il peut diriger et raisonner ses mouvements, et lorsqu'un premier travail amène l'ouverture de la boîte, il n'établit plus une simple coïncidence *pousser la targette = ouvrir la boîte*, il compare et ajoute : la boîte s'ouvre *parce que*.

« Comment expliquer, dans ces conditions, que cet enfant qui raisonne, qui s'est muni de l'outil précieux, se montre inférieur, comme rendement, en face de la boîte à mécanisme caché, à l'enfant plus jeune qui ne peut avoir, qu'en puissance, la possibilité de raisonner?... C'est justement parce qu'il raisonne, que le jeune enfant qui commence à parler et à utiliser le nouvel outil n'arrive pas du premier coup à manœuvrer la poire. Ce qui prouve le mieux qu'il raisonne et qu'il ne travaille plus au hasard, comme le singe observé ou comme les jeunes enfants qui n'ont pas le langage à leur disposition, c'est précisément son infériorité lors de l'ouverture

de la boîte à poire dont il ne peut comprendre le mécanisme caché. Il se trouve prisonnier de son jugement, qui enchaîne ses investigations nouvelles dans un espace très étroit. L'enfant qui commence à parler a donc l'air d'être un terrible logicien. Il raisonne mal et croit cependant à toute la puissance de la raison. L'expérience lui apprendra peu à peu que tout ce qui parait logique n'est pas sûrement vrai. Il n'aura plus à chaque instant le cri de GALILÉE : *e pur si muove.* Il saura que les apparences ne sont pas tout et engendrent souvent l'illusion : et il n'atteindra définitivement ce que nous appelons l'âge de raison, que lorsqu'à certains points de vue, *il sera devenu moins raisonnable.*

« C'est là, à mon sens, ce que mettent en évidence les expériences de comparaison faites sur deux enfants de 7 *et 9 ans* qui n'ont déjà plus le fétichisme de la raison et savent tourner les difficultés en regardant les bifurcations de la route. Amené devant la boîte à targette, l'enfant de 7 ans se fait un jeu de manœuvrer les targettes. Il a vu d'autres mécanismes analogues, et il raisonne suffisamment pour indiquer le pourquoi de l'ouverture.

« Il n'y a plus de targettes, se dit-il, c'est étonnant, mais la boîte doit s'ouvrir tout de même ! Une boîte ne s'ouvre pas par le raisonnement... Cherchons ! Le couvercle ne veut pas céder ? Ce tuyau fixé sur la boîte est peut-être un levier ? L'enfant tâte le pseudo-levier, cherche à l'actionner. Le tuyau le conduit à la poire. Un essai, raisonné, essai hasardeux mais inspiré par le raisonnement, lui permet rapidement d'ouvrir ».

Telle est l'explication de BOUTAN et à première vue on pourrait s'en contenter, mais à y regarder de plus près cependant on s'aperçoit — et l'auteur s'en est aperçu lui-même — que des expériences de contrôle seraient nécessaires pour appuyer son opinion. Ces expériences devraient notamment porter sur des sujets de même âge mental que les enfants du second groupe (environ quatre ans), mais dépourvus de l'outil de la parole.

En effet, il n'est pas démontré, semble-t-il, par les expériences rapportées, que le développement mental seul, à l'exclusion de la parole, ne puisse être la cause suffisante du

changement d'attitude de l'enfant de 4 ans devant le mécanisme caché. L'enfant de 4 ans, il est vrai, a en plus le langage, mais il a aussi progressé au point de vue intellectuel.

Boutan a pensé à une contre-épreuve mais il n'a pas jugé possible de la faire; il s'est adressé à un spécialiste qui s'occupe d'enfants sourds-muets-aveugles. Or, on ne comprend pas pourquoi il ait cru qu'il fallait nécessairement un sujet sourd-muet-aveugle (probablement Marie Heurtin dont le cas est rapporté par Louis Arnould dans « Une âme en prison ». Un sourd-muet simple ne possédant aucun langage pouvait, semble-t-il, suffire. La cécité devait compliquer le problème et rendre l'expérience plus difficile; quoi qu'il en soit, et sans avoir fait l'essai, l'observation des sourds et de certains autres enfants anormaux atteints du côté du langage, me permet de penser que Boutan attache trop d'importance au facteur langage.

A mon avis, il faut se demander si le mode de réaction diffère des enfants de 4 ans, qui leur fait obtenir un résultat moins bon à certains égards que celui des enfants de 2 ans, n'est pas dû à d'autres causes; pour l'établir, il serait nécessaire tout d'abord de faire des expériences de contrôle :

1° Sur des enfants de 4 ans placés directement devant la boîte à mécanisme caché, de manière à éliminer l'influence de l'expérience acquise avec les boîtes de mécanisme visible;

2° Sur des enfants d'âge intermédiaire entre ceux de 2 ans et ceux de 4 ans, afin de se rendre compte du moment où le changement de tactique observé par Boutan se produit;

3° Sur des enfants en retard, de diverses catégories, surtout chez les troublés du langage pour des raisons motrices et chez les insuffisants intellectuels de types variés, afin de déterminer par élimination la part du développement de la parole et celle du développement psychique indépendant du langage.

En attendant les résultats de ces recherches, on peut tenter une explication des phénomènes signalés par Boutan, au moins à titre d'hypothèse pouvant servir à orienter les recherches. Le jeune enfant, comme le singe anthropoïde, emploie la méthode des tâtonnements, des essais, qui comme

Baldwin l'a montré, lui sert à réaliser toute une série de coordinations utiles. La mémoire des réussites seule lui permet d'élargir son champ d'action et d'adaptation instinctive. Cette mémoire elle-même est de courte durée et elle ne gêne en tout cas pas la tendance à faire des essais nouveaux et multiples. Au fur et à mesure qu'il avance en âge, la représentation réfléchie de la cause et de l'effet, préalable à toute expérience objective, lui permet de diminuer le nombre d'essais, mais cette représentation étant fortement influencée par les expériences faites, il se produit d'abord comme une sorte de cristallisation de la technique qui sert de base au raisonnement. L'enfant ne tient compte que d'un nombre trop restreint d'éléments pour conclure ; tous ses essais antérieurs ont abouti à cette idée, qui n'a pas d'ailleurs besoin de mots pour se former : « les boîtes d'une certaine espèce qu'on m'a présentées jusqu'ici se sont chaque fois ouvertes par un procédé que je connais, cette boîte est de la même espèce, donc elle s'ouvre par le même procédé. » C'est le phénomène de généralisation anticipée qu'on observe toujours chez le jeune enfant et qui est souvent considéré comme d'ordre très subtil, alors qu'il est au contraire encore fort élémentaire.

En effet, grâce à de nouvelles expériences faites par lui et dont le souvenir s'inscrit, l'enfant plus âgé se rend compte qu'il n'y a pas toujours qu'un seul procédé pour réussir à ouvrir une porte, à retrouver une balle, etc., mais qu'il peut y en avoir deux ou plusieurs qui mènent à un résultat identique. De là l'attitude observée chez les enfants de 7 et 9 ans par Boutan (p. 126).

Il se pourrait fort bien, par conséquent, qu'il n'y eût en réalité pas d'influence du langage dans les différences de réaction observées chez les enfants des deux premiers groupes mais uniquement un résultat du développement mental indépendant de la parole.

O. De Croly.

SOCIOLOGIE HUMAINE.

II. — L'ORGANISATION SOCIALE.

Fonctions auxquelles répondent les associations dans les organisations primitives.

M. Kingsley dit quelque part du noir d'Afrique qu'il a la manie des sociétés. L'indigène, remarque-t-elle, en crée à propos de tout et de rien : « He gets up one for any little job he has an hand, it's his way. » Il y en a qui ressemblent à notre franc-maçonnerie, d'autres à nos bandes d'apaches, d'autres encore, à des clubs d'enterrements et ainsi de suite.

Or, on observe la même multiplicité d'associations de tous genres chez la plupart des primitifs. Les innombrables sociétés des Peaux-Rouges, les vastes associations des indigènes de la Nouvelle-Guinée et de l'Océanie sont bien connues. Il semble qu'il n'y ait que le continent de l'Australie où l'on n'en trouve pas. Webster (*Primitive Secret Societies*) qui fait sortir les sociétés secrètes primitives des institutions universellement répandues d'initiation à la puberté, attribue l'absence de sociétés secrètes en Australie à l'état rudimentaire de l'organisation politique. Pour lui c'est la centralisation politique qui entrave le mécanisme des initiations tribales en faisant passer certaines de leurs attributions aux chefs politiques. Dès lors, les institutions de la puberté ne conserveraient

---

Article suggéré par le livre récent de John Weeks, *Among the Primitive Bakongo* (voir la « Chronique » du Bulletin 32, p. 753).

que leurs fonctions religieuses et, grâce à des circonstances diverses, deviendraient des sociétés secrètes (p. 74). Or, cette différenciation ne se serait pas produite en Australie.

Ces considérations permettent à l'auteur de traiter longuement, dans son livre, des cérémonies d'initiation chez les Australiens. Cependant, il est permis de se demander en quoi cette filiation des cérémonies d'initiation et des sociétés secrètes est justifiée? Si l'on s'en tient à l'observation rigoureuse des faits, on ne surprendra nulle part la transformation des institutions de la puberté en sociétés secrètes, tandis que la coexistence des deux est constatée sur le continent africain (cf. par exemple Weeks, *The Primitive Bakongo*), dans l'Amérique du Nord (cf. Fletcher, *The Omaha*) et ailleurs.

Les institutions de la puberté, par lesquelles l'individu est introduit graduellement dans le « manhood » de son groupe et dont la non-observation n'est pas même concevable, tant elle équivaudrait à l'inexistence civile, ne sauraient, à mon avis, être assimilées aux sociétés secrètes, dont l'entrée est facultative, sinon en fait du moins en droit. Celles-ci sont créées au fur et à mesure des besoins auxquels elles répondent. Elles ont toujours un but déterminé ; un règlement régit leur organisation intérieure. Il est bien vrai que souvent leur compétence s'étend fort au delà de leurs attributions originelles. Mais, c'est précisément le mécanisme de cette extension qu'il est intéressant de dégager et c'est ce que j'essayerai de faire dans cet article. Quant aux données positives qui appuieraient la thèse de Webster, je n'en vois pas, pour ma part. C'est pourquoi je laisserai de côté, dans cet aperçu, les institutions de la puberté des tribus australiennes. Elles répondent, à mon avis, à une nécessité fonctionnelle autre que celles dont les sociétés sont la manifestation.

Parmi ces sociétés et associations, il y en a qui s'entourent de mystère, qui sont secrètes, et d'autres qui sont exotériques. Toutefois, comme le secret n'est qu'un moyen, une technique entre les mains de ceux qui veulent en imposer aux non-initiés et qu'il ne change rien au caractère essentiel de l'institution, je ne ferai pas de distinction entre les deux catégories. De plus, je ne m'occuperai que de celles qui, secrètes ou non, sont

dans la vie du primitif de véritables facteurs de l'organisation sociale. Les associations ayant un but restreint et trop spécial ne m'intéresseront pas pour le moment.

On est porté à croire que le primitif ne sait pas pourquoi il entre dans une société. Lui-même vous dira que c'est pour apprendre à chanter, à danser ou pour ne pas être ridiculisé, ou encore, parce que les vieux ont toujours fait ainsi. (*Les sociétés secrètes des Bakhima*. BITTREMIEUX, dans la *Revue congolaise*, septembre 1911.) Ce sont là, évidemment, des réponses qui ne sont pas adéquates à la réalité. Au fond, le primitif n'entre pas dans une société, comme un Européen entre au *Touring Club*, par exemple, mais il y est conduit par la force même des choses, vu que la plupart de ces sociétés répondent à des nécessités d'ordre public. Un noir du Congo désireux de se prémunir contre les dangers d'une épidémie, aspire à faire partie de l'association « Ndembo », organisée en vue de garantir à tous ceux qui y participent, l'immunité cherchée. Une pareille association ne saurait être assimilée à nos clubs au point de vue de l'intérêt qu'en retire la collectivité. J. WEEKS nous rapporte que chaque fois qu'une épidémie apparaît sur une partie du territoire, on voit surgir un « Ndembo ». C'est donc bien d'une mesure d'ordre public qu'il s'agit ici. Les aspirants vont « mourir » dans les loges de cette organisation pour ressusciter, après une période plus ou moins longue, avec un corps nouveau invulnérable à la maladie qui ravage la contrée (*Primitive Bakongo*, pp. 159-160). Habituellement, la résurrection et le retour à la vie ordinaire s'effectuent aussitôt que l'épidémie est passée (*Id.* p. 165).

D'autres nécessités essentielles, individuelles ou collectives, déterminent l'éclosion de ces associations d'utilité publique.

Il existe dans la vie du primitif un danger plus permanent qu'une épidémie, le menaçant dans la prospérité de sa famille, dans sa propriété, dans sa vie même. C'est la mauvaise volonté de celui qui possédant, d'après les croyances courantes, un pouvoir magique, au lieu de l'employer pour le bien de ses pareils, en use pour leur nuire. Vivre dans la crainte perpétuelle de ce danger est insupportable. Aussi voit-on le

« Nkimba », une association chez les noirs du Congo, vouer une lutte sans merci à tous les individus soupçonnés de ces vilains méfaits. Le noir s'enrôle dans le « Nkimba », pour surveiller les suspects, s'en saisir au besoin et les exterminer sans pitié (*Id.*, p. 170).

Chez les Bambara, une autre population de l'Afrique, tous ceux qui désirent avoir la vie prospère et facile, être riche, avoir des femmes, entrent dans une association, qui, grâce à la puissance et à la force du fétiche « Koré » dont elle sait acquérir la bienveillance, est à même d'assurer tous ces biens (Henry, *Les Bambara*, pp. 104 et ss.).

Dans le haut Sénégal-Niger (Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, vol. III, pp. 121-122), à Culabar (M. Kingsley, *W. A. Studies*, p. 382), de puissantes organisations, répondant à des besoins essentiels de la vie en commun, groupent des populations de vastes régions.

Les associations de tous genres abondent également chez les indigènes de l'Amérique du Nord. Les Blackfoot s'associent pour avoir du secours, une protection contre l'ennemi, pour assurer l'ordre dans le campement en marche ou pendant la chasse (Wissler, *Societies and dance associations of the Blackfoot Indians*, pp. 366-367).

Chez les Omaha, on voit les sociétés développer certaines tendances sociales et constituer par là autant de foyers d'éducation collective. On y travaille à stimuler le courage et la bravoure, à préserver la mémoire des actions héroïques; parfois les associations se composent exclusivement d'individus qui ont accompli un nombre défini d'actes utiles au bien public ou, enfin, elles réalisent des fins matérielles (Fletcher, *The Omaha*, pp. 459-460, 487-489, etc.).

Dans les îles de l'Océanie, on trouve des associations dont le véritable but est difficile à définir, mais dont le mécanisme puissant intéresse de larges masses de la population.

Les adhérents à la Société de « Dukduk » et d' « Iniat » possèdent aux yeux de l'indigène un pouvoir magique, qu'ils exercent surtout contre leurs ennemis (Brown, *Melanesians and Polynesians*, pp. 60, 61 et suiv.).

Lorsqu'on parvient à comprendre à quelles tendances

individuelles et sociales répondent ces associations, la question de savoir pourquoi le primitif y entre apparaît comme bien oiseuse. Il y aurait plutôt lieu de se demander ce que deviendrait l'individu dans un groupement, qui n'est jamais très grand, s'il restait en dehors de ces associations, qui constituent la trame même de son organisation sociale? Aussi voit-on habituellement la population masculine du groupe distribuée toute entière entre ces sociétés.

Mais il y a pour cela d'autres raisons encore, non moins puissantes.

Dès que, par la force des choses, le primitif est conduit à s'affilier à une des sociétés, il lui devient impossible d'y échapper à raison du jeu même de la technique de l'organisation. On ne peut concevoir des individus humains groupés pour réaliser un but, sans qu'ils aient à faire usage d'une technique appropriée pour tenir ensemble les éléments psychiques disparates qui composent le groupe. Or, l'observation montre que la technique des associations primitives est particulièrement élaborée.

Un indigène d'Afrique, désireux de faire partie du « Ndembo » est tenu de simuler la mort dans un endroit public. Il est ramassé par les initiés à la secte, et porté dans la brousse où ils tiennent leurs assises. Là, par une série de procédés en usage chez les shamans de toutes les contrées, on le met dans un état cataleptique, destiné à lui faire croire ensuite qu'il était mort effectivement. Le disparu reste dans la loge tout le temps que peut durer la décomposition de son ancienne dépouille et la recomposition du nouveau corps. Or, pendant cette période, qui se prolonge parfois deux ou trois ans, les parents du novice, sous peine de ne plus jamais revoir leur « mort », doivent subventionner les opérateurs, qui ont ainsi de quoi couvrir tous les frais de la construction de la loge et de l'apprentissage de leurs aides. Un initié tend-il à s'évader, on le poursuit et on le ramène de nouveau dans la brousse. Une seconde tentative entraîne la vente du coupable comme esclave au profit de la société. Aux parents, on annonce que leur fils, père ou frère, a été emporté par les esprits. A son entrée dans la loge, le novice paye une cotisation, en

l'espèce une volaille; en partant, il laisse à la société cent rangées de perles bleues, en plus d'une autre centaine versée par ses parents. Il abandonne à ses instructeurs tous les beaux effets et ornements dont il est paré au moment de sa mort simulée sur la place publique. Le retour des initiés à la vie, s'effectue avec une pompe et une parade toutes particulières. Ils font leur apparition au village en procession, aux sons de la musique, peints et parés pour la circonstance. Ils marchent au milieu d'une foule excitée, transportée d'émotion et de joie. Leurs instructeurs, auteurs de leur triomphe, se tiennent à côté d'eux. Les ressuscités sont censés avoir oublié tous les usages obligatoires pour un homme normal. Pendant un certain temps, ils peuvent se permettre des écarts de conduite considérables : ils s'emparent de tout ce qu'ils voient, dévalisent les passants, se livrent à toutes sortes d'excès. Peu après, ils reprennent le cours normal de l'existence. Mais ils continuent à avoir des relations avec les magiciens du « Ndembo » (J. Weeks, *Primitive Bakongo*, pp. 162, 163 et suiv.).

L'entrée dans la Société des « Nkimba », exterminateurs des sorciers, est payée également. Les hommes seuls y sont admis. L'initiation dure de six mois à deux ans. Pendant tout ce temps, les initiés vivent à part du reste de la population (*Id.*, p. 170). Dans certains cas l'affiliation, comme le montre M. Kingsley, se fait à l'âge de 8 ans. Les initiés sont sévèrement surveillés par leurs instructeurs. Cette surveillance se prolonge parfois bien au delà de la période de l'initiation. Elle ne cesse qu'à l'époque où le jeune homme a fait preuve de courage en tuant un ennemi, dont l'âme deviendra son esprit esclave (*Travels in W. A.*, p. 381). L'entrée dans la grande association « Egbo », organisée hiérarchiquement, coûte très cher. Le passage d'un grade à l'autre coûte à l'aspirant des cotisations dont la valeur représente, d'après ce que l'on a dit à M. Kingsley, de 25,000 à 40,000 francs de notre monnaie. L'individu est enserré par les rouages qui activent le mécanisme de toutes ces associations. Les rites de passage d'un grade à l'autre consistent en une série de serments par lesquels l'initié s'oblige, sous la menace de peines effroyables,

à garder un secret qui le lie de plus en plus à mesure qu'il avance en grade (*Id.*, p. 382 et *W. A. Studies*, p. 449).

L'association de « Tous les Camarades », chez les Indiens Blackfoot. est composée d'une douzaine de sections graduées suivant l'âge de ses membres. On y entre à l'âge de 15 ans, et une fois qu'on y est, les grades sont franchis automatiquement. Il est d'usage que les membres les plus jeunes achètent à ceux qui sont plus anciens qu'eux, les privilèges attachés à chaque état. Or, celui qui se dessaisit ainsi de ses droits, doit, pour continuer à jouir des avantages que procure l'assotion, user du même procédé vis-à-vis de ceux qui sont au-dessus de lui, sans quoi il est exclu de la Société. L'usage veut que cette transmission des droits, bien que facultative en elle-même, se fasse à des périodes régulières et soit accompagnée de cérémonies et de rites. De cette façon elle devient quasi obligatoire. C'est un événement qui constitue une date dans la vie du Blackfoot (Wissler, *Societies and dance associations of the Blackfoot Indians*, p. 366).

Les conditions d'entrée dans les vastes sociétés Omaha sont telles qu'elles constituent à elles seules la raison d'être de ces sociétés. L'individu est lié par toute sa vie antérieure, qui est comme le certificat d'aptitude requis pour son admission. Les unes sont réservées exclusivement aux guerriers connus par leurs prouesses, les autres n'admettent que les gens qui, comme l'on a vu plus haut, se sont distingués par des actes utiles au bien public. Ces actes doivent être désintéressés, tels que l'arrangement de la paix à l'intérieur ou à l'extérieur du groupe, le don de cadeaux en vue de la cessation d'un deuil qu'il est d'usage, sans cela, de prolonger longtemps. Chaque membre doit en avoir au moins cent à son actif (Fletcher, *The Omaha*, pp. 494-497).

L'affiliation à la grande association de « Dukduk » des indigènes des Iles de la Nouvelle-Bretagne s'effectue dans les conditions suivantes : les initiés sont de jeunes garçons. Ils apportent avec eux leurs cotisations, qui sont partagées entre les chefs et les membres effectifs de la société. L'introduction comprend une série d'épreuves accompagnées de privations de toutes sortes. Ensuite, les nouveaux initiés vont faire d'un

village à l'autre une quête qui leur permet de rentrer dans leurs frais d'admission. En général, les ressources de la société sont abondantes. Elle possède un terrain de cérémonie spécial, taboué à toutes les femmes et à tous ceux qui ne font pas partie de l'association. La moindre violation de ce tabou entraîne des exactions sans fin de la part des sociétaires. Aussi la population mâle toute entière y est enrôlée. Les parents s'empressent d'y inscrire leurs enfants dès l'âge de 4 ou 5 ans. (G. Brown, *The Melanesians and Polynesians*, pp. 69 et suiv.)

Toutes ces associations se réclament, en outre, d'un protecteur spirituel, d'un esprit, par la puissance duquel elles disposent de tous les bienfaits accordés à leurs participants. Le prestige et les honneurs affluent tout naturellement chez ceux qui ont la chance d'approcher la source de cette puissance. L'état-major qui est à la tête des sociétés, est, suivant l'expression d'un auteur, craint, redouté, respecté et honoré.

La technique que je viens de décrire communique aux sociétés des primitifs une armature solide, qui constitue pour elles une raison d'être immédiate, en dehors de toutes considérations d'utilité publique. On est intéressé, de part et d'autre, à ce qu'elles subsistent et durent. Les initiateurs se font vite à l'idée que tous les avantages dont ils bénéficient, leur sont dus comme de droit; les affiliés, en outre du bien effectif qu'ils en attendent, sont soudés à l'organisation par mille liens qui mettent en jeu leur crédulité, leur vanité, leur besoin de sécurité, leur désir de paraître, d'attirer l'attention.

Or, telles qu'elles se présentent, ces sociétés et associations réunissent des conditions qui leur permettent d'élargir et d'étendre leurs pouvoirs bien au delà des fins réelles qu'elles se proposent : elles opèrent dans des groupements à population restreinte, qu'elles réussissent à attirer tout entière; leur forte organisation est basée principalement sur l'acquisition lente et successive des avantages réels ou fictifs qu'elles offrent à leurs membres; cette gradation a pour effet de faire dépendre ceux qui ne sont pas encore arrivés de ceux qui se trouvent déjà au sommet : quand on a payé une grosse somme pour avancer en grade, on a acquis du même coup une valeur

correspondante de prestige et d'influence. Plus on est haut en grade, dit M. KINGSLEY, plus on a de pouvoir. Les grades inférieurs ne peuvent rien contre les grades supérieurs. Vis-à-vis des emblèmes de la société qui sont l'apanage des plus haut placés que lui, un indigène prend une attitude humble comme si leur vue lui enlevait toutes ses forces (*Travels in W. A.*, p. 382).

A cela il faut ajouter que, dans le milieu social où elles évoluent, ces sociétés ne rencontrent en dehors d'elles aucune institution qui puisse leur être comparée comme force d'organisation. On voit alors leur compétence s'étendre et absorber tout naturellement celle des fonctions sociales qui ne possèdent pas d'organe. Elles deviennent les moyens tout indiqués d'exercer tous les pouvoirs en général. Elles refrènent les abus d'un chef tyrannique, s'arrogent des prérogatives judiciaires, tiennent les femmes en obéissance, vont jusqu'à se mêler de la réglementation des affaires domestiques (M. KINGSLEY, *W. A. Studies*, pp. 449-450; *Travels in W. A.*, p. 377). Parmi les membres de l' « Egbo », par exemple, on voit beaucoup d'hommes riches et de commerçants opulents. Or, ces gens usent de l'influence que leur procure leur situation dans la société pour exercer une pression sur leurs débiteurs appartenant aux grades inférieurs de celle-ci. L'encaissement, si je puis m'exprimer ainsi, est exécuté de la manière suivante : un envoyé de l' « Egbo » est posté à la porte du débiteur; celui-ci n'ose pas sortir du logis aussi longtemps que la sentinelle reste à sa porte et la sentinelle reste aussi longtemps que le débiteur n'a pas payé sa dette (*Travels in W. A.*, p. 382).

Dans d'autres cas, on voit les représentants des sociétés de différentes tribus se réunir pour discuter les difficultés intertribales et éviter ainsi une guerre (*Id.*, p. 389). Quoi de plus naturel, d'ailleurs, qu'à défaut d'une institution appropriée, les sociétés qui possèdent une organisation et dont les membres jouissent d'une considération générale dans le groupe, assument, comme je l'ai dit plus haut, la réglementation d'autres fonctions sociales que celles pour lesquelles ces sociétés ont été crées?

Les associations des Blackfoot, lorsqu'elles sont en activité, sont soumises, théoriquement, au chef du groupement, mais en pratique, grâce à leur organisation, elles restent maîtresses de tous leurs agissements. Elles ne se bornent pas seulement à veiller à l'ordre dans le campement en marche, à organiser les chasses collectives, suivre les mouvements de l'ennemi, mais elles poursuivent ceux qui violent les prescriptions établies : ils sont saisis, battus, dépouillés de leurs vêtements, qu'on déchire, et renvoyés nus dans leurs familles (Wissler, *Societies and dance associations of the Blackfoot Indians*, p. 367).

Chez les Omaha, la société « des Coquilles » est compétente pour toutes les affaires judiciaires : un individu a-t-il commis un délit, la société se réunit dans la nuit et discute sa punition. L'accusateur, du consentement de tous les assistants, perce le cœur d'une figurine représentant le coupable, avec une flèche empoisonnée. L'individu ainsi puni, ne tarde pas à tomber effectivement malade, et souvent, il meurt bientôt après. Les membres de la société des « Cent belles actions », considérés comme particulièrement favorisés par la puissance suprême de « Waconda », s'arrogent aussi le droit de punir. Les perturbateurs de la paix, les insulteurs du chef du groupement sont poursuivis par la société. La sanction, dans ce cas, n'est pas matérielle. Elle consiste en ce que la société appelle sur la personne du délinquant, les conséquences de son acte, ce qui a pour effet de le priver de la protection des hommes, aussi bien que de celle des animaux. La malechance et la mort s'ensuivent inévitablement (Fletcher, *The Omaha*, pp. 497, 562-564).

La même extension du pouvoir des grandes sociétés s'observe dans les îles de la Nouvelle-Bretagne. Brown assure même qu'en dehors des sociétés secrètes, il n'existe, chez les populations de ces contrées, aucune autre autorité. D'après un témoignage qu'il cite, les membres des « Dukduk » y excercent un véritable pouvoir despotique. Ils imposent des amendes aux habitants, font confisquer les biens des violateurs de leurs lois, tuent et commettent des crimes sans encourir aucune responsabilité. Les affiliés à l'association

« Iniat » sont censés posséder un pouvoir magique, dont ils usent à leur profit et au détriment de l'indigène (G. Brown, *Melanesians and Polynesians*, pp. 70-76).

Ce sont là, manifestement, des abus, mais ces abus eux-mêmes sont encore la conséquence de cette circonstance que les associations, chez les primitifs, ne rencontrent point en dehors d'elles d'institutions ayant une force de cohésion comparable à la leur. Pas plus que les attributions politiques ou administratives normales que les sociétés assument si facilement dans un tel milieu, ils ne doivent d'ailleurs être considérés comme les fonctions naturelles des associations dans les organisations primitives.

N. Ivanitzky.

Sur une circonstance sociale qui conduit à la désagrégation de certaines représentations symboliques.

La plupart des choses qui frappent les sens de l'homme, surtout les choses usuelles et connues ou celles qui s'en rapprochent, ont dans la représentation qu'il s'en fait une valeur émotive ou sentimentale, de sorte que leur perception, au lieu de constituer un acte passager de la vie intellectuelle, soulève au contraire une sorte de complexe qui incite l'individu à attribuer à ces choses un sens intime et particulier, ou pour peu que ses facultés soient plus développées, l'engage dans les voies de la construction ou du rappel d'idées apparentées au motif sentimental de déclanchement. Les complexes de cette nature sont surtout fréquents dans l'activité mentale qui touche aux choses d'ordre social, aux organes représentatifs des institutions sociales, aux cérémonies, aux rites et à certains motifs artistiques. L'artisan attache une vertu particulière aux instruments dont il se sert tous les jours; parfois même il leur donne un nom particulier emprunté aux relations sociales courantes. Chacun de nous a pu observer des faits de ce genre (par exemple les mécaniciens qui donnent un nom de femme à leur locomotive, etc.). Il se fait ainsi que certains objets arrivent à prendre un caractère symbolique autour duquel se combinent les manifestations ordinaires des préjugés, du misonéisme ou simplement de l'attachement

---

Article suggéré par le livre récent de W. Deonna, *Etudes d'archéologie et d'art* (sur Deonna W., voir *Bulletin* n° 12, « Archives » n° 197).

que l'homme éprouve à l'égard de son entourage le plus familier. Dans la représentation qu'il en a, ces objets prennent une forme déterminée, revêtent un type. Et cela s'explique très aisément, puisque la sensation attendue qu'on doit avoir d'une chose ainsi modelée dans l'esprit, doit nécessairement se produire dans des conditions qui la maintiennent dans un état suffisant de pureté et d'exactitude. Si quelque détail vient à changer, la sensation obtenue est différente. Le détail qui choque est immédiatement mis à part pour faire l'objet d'un jugement particulier. Ce jugement n'est pas nécessairement défavorable, si le détail nouveau ne sert qu'à renforcer la sensation première ou s'il est emprunté à des idées très voisines qui peuvent procurer une sensation agréable, créer une heureuse combinaison.

Il en est ainsi notamment de la plupart des représentations symboliques dont nous nous servons couramment, et notamment de certaines œuvres d'art qui ne dérivent pas de la pure imagination de l'artiste, mais qui ont acquis, par voie de répétition, une valeur sociale susceptible de faire naître des représentations équivalentes chez un grand nombre d'individus. Considérons, par exemple, l'emblème de la justice. Il se compose le plus souvent d'une simple balance. Il importera assez peu que les fléaux de cette balance soient en équilibre ou que cet équilibre soit rompu. Il importera encore assez peu que cette balance soit tenue par une femme aux yeux bandés, qui est censée représenter la vérité. Bien des détails peuvent varier sans nous choquer, mais il est évident que si l'équilibre des fléaux est rompu par un objet hétéroclite, tel qu'un casque, une épée, un sac d'argent, notre représentation du symbole va se trouver immédiatement dérangée et que nous aurons à expliquer, soit à nous-mêmes, soit à d'autres, les raisons qui ont déterminé l'auteur du symbole à y introduire un objet étranger. Si cet objet est susceptible d'une interprétation, nous accepterons le symbole avec un sens nouveau ou déterminé; si l'objet ne peut être expliqué, le symbole sera rejeté ou deviendra une cause d'amusement ou de répulsion, suivant que nous pourrons y voir une parodie ou un blasphème.

Mais les choses ne se passent pas toujours aussi simplement. Il arrive aussi que nous éprouvions la plus vive répugnance vis-à-vis de l'objet qu'on nous présente et qu'au lieu d'y trouver une sensation indifférente ou agréable, nous soyons portés, suivant les points de repère que notre esprit peut y découvrir en suivant les considérations dont d'autres personnes entourent la présentation de l'objet, à nous faire de cet objet une idée contraire à celle que l'artiste a voulu y incorporer. C'est ce qui arrive généralement lorsqu'un objet muni d'un sens déterminé, qui est accepté par un groupe, passe dans un autre groupe où cette signification ne peut être reçue parce qu'il est impossible de la déduire de l'objet lui-même ou parce que la connaissace qu'on a du groupe dont il provient, lui fait attribuer une signification dénuée de toute valeur émotive. Le plus souvent, la vue d'un objet étranger par sa technique ou par sa forme, détermine dans l'esprit de ceux qui le contemplent, un trouble qui peut se traduire par des manifestations diverses, mépris, indignation, rire, etc.

A cet égard, il faut bien considérer que les procédés dont les hommes se servent pour matérialiser leurs idées sont en somme assez restreints. Les moyens dont disposent le dessin et la sculpture ne sont pas illimités. Les différences qui peuvent exister entre des œuvres d'art parfois très éloignées quant à leur origine, résident dans un certain degré de perfection — chose essentiellement relative au point de vue de l'effet sur la masse — et dans la disposition des éléments constitutifs du sujet. Par conséquent, toute représentation figurée possède le plus souvent quelque chose de commun avec une représentation analogue, imaginée et réalisée dans un autre milieu. Et comme nous jugeons surtout par analogie, il est plutôt rare que nous ne puissions retrouver dans un objet quelconque un nombre plus ou moins grand de traits communs à d'autres objets qui nous sont familiers.

C'est ainsi que les personnes qui n'ont pas de préparation ethnographique éprouvent vis-à-vis des sculptures et des peintures des primitifs des sentiments qui vont de la répulsion à la sensation du ridicule ou à un étonnement profond.

Ces sentiments sont singulièrement renforcés lorsque les objets qui servent de terme de comparaison, ont acquis chez ceux qui reçoivent l'impression d'autres objets analogues, mais dont les éléments sont construits ou disposés autrement, une valeur sociale, valeur essentiellement délicate, qui a pour effet de donner à l'individu une sensibilité particulière en ce qui concerne le jeu du complexe qui s'attache à ces objets. Cela se conçoit d'autant plus facilement que pour acquérir cette valeur spéciale, pour s'entourer de cette patine particulière, ces objets doivent être d'un type déterminé, pour ainsi dire figé, résultant d'une longue circulation dans des groupes très étendus. Il suffit de se rendre dans un musée d'ethnographie un jour où les visiteurs affluent, pour se rendre compte du phénomène en question. Dégagés de la contrainte sociale qui s'attache aux objets courants, les visiteurs sont abandonnés à leurs impressions individuelles et il est rare que ceux qui n'ont aucune préparation, ne laissent échapper des manifestations de leur étonnement ou de leur hostilité. Il ne faudrait pas croire cependant que cet étonnement ait toujours pour effet de faire rejeter en bloc tous les produits d'une activité étrangère. Certaines productions de l'art exotique ont joui d'une grande faveur, mais il est à remarquer que ces productions concernent des genres qu'on pourrait appeler « libres », parce qu'ils n'ont rien de social, et ce n'est pas de ceux-là dont il est question ici. Certains usages des plus singuliers se sont répandus avec une étonnante rapidité dès qu'ils ont pénétré dans des groupes nouveaux. Un des phénomènes les plus caractéristiques de l'espèce est certainement celui de la diffusion de l'usage du tabac. Il faut tenir compte ici, comme je viens de le dire, de ce que cet usage n'avait aucune contrainte sociale à forcer, qu'il ne se rattachait en rien à un usage analogue et que par conséquent les groupes où il s'est introduit d'abord étaient, peut-on dire, sans défense vis-à-vis de l'innovation.

Si j'ai cru devoir insister sur les considérations qui précèdent, c'est qu'elles me paraissent de nature à éclairer des faits particuliers qu'on qualifie généralement d'artistiques, bien qu'ils n'aient le plus souvent qu'une relation assez éloignée avec les représentations idéales de la beauté. Il s'agit

du travail de refoulement qui s'opère dans des groupes à l'égard de certains motifs dont le symbolisme cesse d'être compris et qui est affecté à une destination nouvelle, le plus souvent péjorative. En voici quelques exemples empruntés à un travail de DEONNA sur les changements de sens de certaines transcriptions matérielles des idées (*Etudes d'archéologie et d'art*, Genève, 1914).

« Dans l'antique Chaldée, comme en bien d'autres pays, les dieux portent sur leur tête ou sur leur tiare, des cornes, emblème de leur force et de leur puissance génératrice et protectrice. Mais en émigrant, cet insigne divin devient malfaisant : ce sont les démons hébraïques qui en héritent, car pour les Hébreux, tous ces dieux asiatiques, ces Baalim, sont les mauvais génies de l'idolâtrie et de l'erreur. Aussi, plus tard, les attributs des Pans et des Satyres, seront transmis au diable chrétien » (pp. 4-5). Le taureau vénéré en Crète à l'époque de la civilisation égéenne, devint plus tard le Minotaure, monstre effroyable dont Thésée délivra la Grèce. Autre exemple : « L'antiquité grecque et romaine connaît un certain nombre de types divins où apparaît toujours le même curieux détail : le serpent qui s'enroule autour de la figure humaine de la divinité » (p. 6). Or, ce type se perpétue dans diverses civilisations postérieures, mais avec un renversement de valeur : le serpent entoure le corps des voleurs, des damnés ; un serpent diabolique se jette sur les passants pour les étouffer, etc.

* * *

Les substitutions de valeurs qui s'effectuent de la sorte présentent un véritable intérêt sociologique, si l'on entreprend de montrer par quel mécanisme ces substitutions ont pu avoir lieu.

A cet effet, il faut rechercher d'abord, comment et sous quelle forme le type primitif a continué de subsister. Pour prendre un exemple connu, comment Pan a-t-il pu se maintenir dans la conscience populaire et comment, de dieu qu'il était, a-t-il pu se transformer en un diable aux pieds fourchus? L'explication la plus simple des phénomènes de l'espèce

consiste à montrer, dans la mesure où les documents le permettent, que le culte du dieu déchu a continué, dans des régions écartées ou dans des groupes inférieurs, une existence plus ou moins obscure, qui sans être ignorée des groupes adonnés à la croyance nouvelle, leur a servi de prétexte à des comparaisons méprisantes, à des railleries, à toutes sortes de constructions malveillantes ou destinées à éveiller le dégoût ou la peur. Le renversement de valeur ne doit donc pas s'interpréter comme s'opérant dans la conscience même des derniers adeptes du dieu, mais comme le produit du fractionnement de la société en groupes divergents, dont l'un finit par s'imposer à l'autre. Aussi longtemps que la victoire n'est pas complète, le groupe le plus puissant rejette sur les manifestations de la croyance destinée à périr, tous les attributs qu'il ne pourrait supporter qu'on accolât aux héros qu'il vénère. L'artiste, et surtout l'artisan, sont ainsi amenés naturellement à suivre les variations plus ou moins lentes de ce processus. Nous pouvons constater quelque chose de semblable dans nos sociétés, en considérant l'emploi qu'on fait au théâtre des usages et des modes qui ne se conservent que dans une partie arriérée de la population, celle qui ne dispose pas des initiatives et qui s'obstine à garder des formes surannées de langage, de cérémonies ou d'habillement. Lorsque de pareils faits deviennent fréquents, c'est que le processus que j'ai décrit dans la première partie de cet article est arrivé à son terme.

Ces modes et ces œuvres d'art ou plutôt tous les produits qui ont une valeur de symbole, se sont alors entourés de cette gangue sociale qui leur procure une valeur émotive particulière. Au point de vue social, la forme qui triomphe se trouve, peut-on dire, en pleine maturité. Elle n'a plus à lutter contre les formes concurrentes, elle s'impose. Dès lors, il n'est plus possible d'introduire dans les représentations artistiques qui la symbolisent, des éléments de nature à heurter les croyances qui se coagulent autour d'elle. Tout ce qui, dans les œuvres de ce genre, peut rappeler des personnages disparus de la conscience populaire, est définitivement rejeté et, s'il existe un type qui peut évoquer le

souvenir de quelque élément de culture ancien ou condamné, on peut être sûr que c'est sur lui que vont retomber toutes les malédictions, toutes les railleries, toutes les déformations monstrueuses ou grotesques dont le vainqueur a coutume d'accabler le vaincu. Il se produit ainsi ce fait assez curieux que l'artiste jouit, pour la représentation du type déchu, d'une liberté relativement plus grande que pour celle du type en faveur. Personne ne lui reprochera de « charger » son modèle. Du moment qu'il ne s'agit que de l'accabler, la liberté la plus grande lui est laissée; il peut à loisir grossir les traits, renforcer les attributs. Il en est ainsi d'ailleurs dans toutes les manifestations de la vie sociale, en matière d'art comme en fait de politique ou de mode. Toutes ces manifestations se tiennent de près et, dans le domaine étudié ici, elles ont souvent des éléments communs.

Ce processus continue jusqu'à ce que le dieu chassé de l'Olympe commence à sortir de la mémoire même des hommes. On cesse alors de le représenter. C'est le stade final de la lutte. La grande liberté laissée à l'artiste dans le traitement des sujets relatifs à des croyances déchues ou bien oubliées explique aussi que les types représentés subissent des déformations profondes, qu'il se produit dans leur représentation des mélanges compliqués dus à des emprunts faits de divers côtés.

Si les choses ne se passaient point comme je viens de l'esquisser, nous nous trouverions devant une difficulté pour ainsi dire insoluble. Comment pourrait-on s'imaginer qu'une tradition artistique se continue sans accroc au milieu des bouleversements qu'implique une transformation des croyances telle que la transition du paganisme au christianisme? Dans des conditions pareilles, ce qui arrive le plus fréquemment, c'est que les œuvres d'art qui rappellent les croyances vaincues sont détruites. Les temples sont abattus, les « idoles » qui les ornent sont réduites en pièces, tous les témoignages matériels qui constituent des symboles sont anéantis. C'est bien, je pense, ce qui s'est passé à Rome. L'art païen sombra avec la fermeture et la démolition des temples, avec la destruction des statues. On pourrait, il est

vrai, objecter des exemples en sens contraire, dont un des plus caractéristiques serait la révolution religieuse d'Aménophis IV en Egypte. Il est exact que ce pharaon ne détruisit pas les monuments, mais se borna à faire marteler le nom d'Amon et son symbole partout où ils se trouvaient. Mais il s'agit dans ce cas d'une révolution qui venait d'en haut et auquel le peuple n'eut aucune part (cf. MORET, *Rois et dieux d'Egypte*, chapitre II).

En fait, si les ordres des empereurs chrétiens avaient été fidèlement exécutés, la tradition païenne eut été entièrement perdue, à tel point que le souvenir de Pan et des faunes n'aurait incité personne à agrémenter de leurs attributs la représentation du diable. Si ce mélange a pu s'effectuer, c'est que la tradition païenne a continué à vivre dans certaines couches de la population de l'Empire, dans certaines régions, qui, à raison même du déplacement de valeur dont elles étaient l'objet, se sont trouvées dépourvues de toute espèce de prestige et dont les croyances ont été considérées, par le reste de la population, désormais imbue d'un autre esprit, comme des croyances d'êtres attardés, comme des croyances ridicules et méprisables, comme des superstitions de rustauds, de paysans (*pagani*). Nous savons d'ailleurs qu'il en a été ainsi : « Les campagnes surtout échappaient au contrôle de l'autorité. Dans beaucoup d'endroits, les paysans groupés autour du temple, qui, selon le mot de Libanius, est l'âme du village, comme aujourd'hui ils se serrent autour de leur église, continuaient à prier leurs dieux et à célébrer leur culte. Pour vaincre cette obstination, les successeurs de Théodose durent plus d'une fois reprendre les anciens édits ou en faire d'autres. La vieille religion disparaissait lentement, peu à peu... » (BOISSIER, *La fin du paganisme*, II, p. 297). Les dieux déchus devenaient ainsi des objets de répulsion et de risée. On pouvait désormais se servir d'eux pour créer des contrastes, pour faire peur aux enfants, pour raviver, fortifier la foi des nouveaux fidèles. Il n'était même pas nécessaire qu'on sût que les attributs du diable provenaient des défroques de Pan ; il suffisait que ces attributs eussent perdu leur valeur au point de devenir quelque chose d'étranger.

Un cas typique de cette transformation est rapporté dans la *Revue d'histoire des religions* de 1905 (t. 51, article de J. Capart sur « Les religions de l'Egypte », pp. 253-254) :

Il s'agit d'idoles découvertes dans un temple égyptien sur les indications d'un païen converti et ramenées à Alexandrie : « On les exposa au peuple en présence du patriarche et des principaux dignitaires ; le patriarche fit introduire le prêtre des idoles et lui demanda ce que signifiait cette idolâtrie... tout le peuple était accouru pour voir. Il écoutait ce qui se disait, puis se moquait des actions infâmes des dieux des païens que le prêtre faisait connaître... On pouvait alors entendre en quelque sorte tout le peuple crier : Voilà Dionysos, le dieu hermaphrodite ! Voilà Kronos qui haïssait les enfants ! Voilà Zeus, l'adultère et l'amant des jeunes gens ! Ceci, c'est Athéné, la vierge qui aimait la guerre ; ceci Artémis, la chasseresse et l'ennemie des étrangers, etc. ».

En somme, aucune forme symbolique pourvue d'une valeur sociale ne peut subsister, lorsque l'appareil émotif dont elle s'entoure a cessé de répondre au sentiment intime de la population. Le renversement de valeurs est en réalité une substitution de valeurs par déplacement du substratum humain qui lui donne une expression. C'est le triomphe d'un groupe sur un autre, d'une classe sur une autre classe. C'est un phénomène proprement sociologique. Lorsque les croyances s'importent et s'échangent, les représentations figurées subissent le contre-coup de ces échanges et s'incorporent des éléments nouveaux. Lorsque les croyances se combattent pour s'exclure, celles qui succombent ne trouvent plus de représentations. Leurs formes tombent au rang des chimères et des horreurs, seuls domaines où l'artiste et l'artisan ont la liberté d'aller les reprendre pour exercer leur fantaisie sur des motifs désormais dénués de prestige.

D. Warnotte.

Sur les modifications imposées par le milieu contemporain à l'élaboration des inventions techniques.

Nous avons déjà, à deux reprises, présenté des observations sur le mécanisme des inventions (voir « Archives », n° **263**, *Bulletin* n° 16 et n° **322**, *Bulletin* n° 20). Elles nous ont permis d'insister sur le déterminisme de leur déroulement. Une nouvelle étude nous fournit l'occasion de revenir sur la question pour préciser certaines phases du travail de l'invention. On a rarement l'heureuse fortune de posséder, au sujet d'une invention, la chronique détaillée et méthodique de toute son histoire. DIESEL, qui a inventé et réalisé le moteur qui porte son nom, a publié, peu de temps avant sa mort, un ouvrage qui met en évidence les procédés de travail de l'inventeur moderne.

Il importe de considérer l'inventeur dans son milieu actuel, car c'est ce milieu même qui le détermine dans ses procédés d'invention. L'inventeur d'autrefois ne dépendait que de lui-même. Une idée, produit de l'imagination, était le point de départ de tâtonnements que ni le temps ni l'argent ne pressaient. L'inventeur travaillait le plus souvent dans les moments de loisir que lui laissaient ses occupations principales. Les constructions étaient simples; point n'était nécessaire d'y consacrer des sommes considérables. Les conditions ont changé complètement et la façon de procéder de l'inventeur en a été profondément modifiée. C'est cette façon de procéder que nous dégagerons en premier lieu du livre de

---

Article suggéré par le livre récent de RUDOFF DIESEL, *Die Entstehung des Dieselmotors* (voir « Chronique » du *Bulletin* n° 32, p. 936).

Diesel, pour la mettre ensuite en rapport avec les conditions du milieu.

Diesel était ingénieur dans une usine de construction de machines à glace. L'emploi de la surchauffe du fluide moteur, qui était à l'ordre du jour en matière de machines à vapeur, le conduisit à exàminer l'application du même principe aux vapeurs d'ammoniaque intervenant dans le fonctionnement des machines à glace. Ses recherches l'amenèrent à reconnaître que l'emploi avantageux de la surchauffe était lié à la réalisation de très hautes pressions. Or, des vapeurs se trouvant dans un état de haute pression et de température élevée se rapprochent des conditions caractéristiques des gaz. Il y avait encore loin de là à l'idée du nouveau moteur que Diesel devait inventer. Dans ce moteur, l'air est comprimé à une grande pression et à une haute température ; un combustible y est introduit dans un état de grande division, s'y enflamme et produit une quantité de chaleur transformée en travail mécanique. Comment l'inventeur a-t-il franchi la distance qui séparait cet ensemble d'idées des idées initiales, c'est ce qu'il semble lui-même ignorer. Il écrit à ce sujet : « De quelle façon les idées fondamentales germèrent-elles, à savoir la substitution à l'ammoniaque d'un gaz réel, c'est-à-dire le recours à l'air sous une haute pression et à une température élevée, l'introduction progressive dans un tel air de combustible finement divisé et leur expansion simultanée avec la combustion, de manière à transformer la plus grande partie possible de la chaleur naissante en travail extérieur, voilà ce que j'ignore. Mais dans le travail incessant de poursuite des buts que je m'étais fixés, l'idée juste résulta finalement des recherches portant sur les relations entre une infinité de possibilités » (p. 2). Cette idée fit l'objet de considérations d'ordre absolument théorique développées dans une brochure parue en 1892 et elle fut consacrée par un brevet pris la même année. Ainsi étaient établis les fondements pour la construction d'un nouveau type de moteur. Il nous suffira de marquer l'étroite corrélation des bases qui devaient servir de point de départ avec les travaux de réalisation. Diesel y attire lui-même l'attention en ces termes : « Le principe

Diesel ne consiste pas dans la compression de l'air à un point tel que le combustible injecté s'enflamme spontanément, mais dans une *série* de phénomènes *se succédant de telle façon que chacun est nécessaire pour l'aboutissement final* » (p. 5).

Le principe Diesel fut discuté. Certains en contestaient la portée pratique. D'autres en reconnurent les possibilités de succès. Ce fut l'esprit de lucre, ou, pour en revenir une fois de plus à l'expression plus large de Sombart, la « rationalisation » des affaires, qui assura l'exploitation du brevet. Le 21 février 1893, Diesel passait un contrat avec la société « Maschinenfabrik Augsburg » et lui cédait le monopole de l'exploitation éventuelle de la nouvelle invention dans l'Allemagne du Sud et certains droits pour le restant de l'Empire; la société, en échange, s'engageait à construire une machine basée sur le principe de l'invention de Diesel et à entreprendre les essais nécessaires pour la réalisation. Un contrat analogue était conclu le 10 avril de la même année avec la société Krupp; celle-ci, moyennant engagement identique, obtenait des droits d'exploitation pour toute l'Allemagne dans la limite des droits déjà conférés à la « Maschinenfabrik Augsburg ». Bientôt les deux sociétés s'associèrent pour mener les essais à frais communs; elles organisèrent un laboratoire spécial dont elles confièrent la direction à l'inventeur.

Pour caractériser la situation d'un mot, nous dirons volontiers que c'était la « mise en entreprise » de l'invention de Diesel. « Le but du laboratoire, écrit l'auteur, était la réalisation de l'idée (*Verkörperung des Gedankens*), ainsi que l'étude des conditions physiques et chimiques du fonctionnement du moteur et des meilleures conditions de rendement; c'était aussi la détermination des détails spéciaux de construction, comme fondement à la construction industrielle ultérieure de la machine; bref, il s'agissait de fixer les lois et les formes de construction fondamentales du moteur Diesel » (p. 6). La sériation des essais mérite d'être notée. De 1893 à juin 1897, il y eut six séries d'essais systématiques.

Comme l'auteur l'explique (voir p. 6), chaque machine d'essai fut l'objet de recherches portant sur un seul objet de

son fonctionnement. Cette façon de procéder est rationnelle. Elle permet d'éviter des conclusions trompeuses qui seraient dues à la confusion de causes différentes. Par exemple, la première série de recherches eut pour but les conditions de l'emploi direct de combustible liquide. Ce combustible s'imposait comme conséquence du principe même du nouveau moteur. Non seulement chaque série de recherches expérimentales était précédée d'études théoriques et du remaniement des plans ainsi que de l'élaboration d'un programme nettement défini, mais les observations de chaque instant étaient notées et comparées. Les résultats de chaque série constituèrent la base de conclusions rédigées méthodiquement ; ils furent groupés en tableaux numériques et traduits en graphiques. Ainsi des milliers de diagrammes furent dressés, analysés, comparés et classés pour servir à des références ultérieures (voir p. 7).

Les résultats étaient suivis attentivement par les deux entreprises qui avaient assumé la responsabilité financière de la réalisation de l'invention. L'auteur rapporte que le 20 février 1896 leurs délégués tinrent une réunion extraordinaire pour examiner la situation. Celle-ci fut jugée favorable. On décida de suspendre momentanément les essais et de porter tous les efforts sur l'élaboration de plans de nouvelles machines de dimensions notablement supérieures à celles des machines précédemment expérimentées. C'est dire que l'on avançait donc par étapes sans que les entreprises intéressées s'engageassent dans de nouveaux sacrifices avant d'avoir apprécié et discuté les résultats acquis (voir p. 52).

Les 4 et 5 février 1897, un essai final eut lieu. Il établit de manière péremptoire que l'invention de Diesel était susceptible d'exploitation rémunératrice. Elle était à point pour être mise sur le marché. A cette époque commence toute une série de négociations dont l'auteur fournit le détail (voir p. 74). On put considérer en même temps que la période d'invention était close. Il ne restait plus à résoudre que des questions de perfectionnements et d'adaptation de la nouvelle machine à des conditions d'emploi plus ou moins spéciales; mais le

succès commercial de l'invention n'était plus lié à la solution de ces problèmes particuliers.

Cet ensemble de faits montre très bien en quoi consiste aujourd'hui une invention. Diesel nous le dit lui-même dans les termes suivants : « Inventer consiste à retirer d'une grande masse d'erreurs les notions fondamentales exactes pour en poursuivre la réalisation pratique au prix de nombreux échecs et compromis répétés » (p. 152).

Ce qui précède nous suffit à caractériser le procédé de l'inventeur actuel. Ce procédé est tel parce qu'il est déterminé par les conditions du milieu, qu'il nous reste à mettre en évidence.

Le résumé des études et des travaux de Diesel témoigne de recherches longues et compliquées. De semblables recherches n'étaient pas nécessaires au début de l'ère de l'industrie moderne. La technique était encore rudimentaire; dans bien des domaines, tout était à faire. Dès lors l'invention portait sur la solution de problèmes très simples. L'inventeur auquel le travail d'imagination avait fourni l'idée initiale, n'avait d'ordinaire guère de peine à réaliser sa découverte. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Tout le champ de la technique a été parcouru dans les sens les plus divers et fouillé jusque dans les dernières profondeurs. Sauf de rares exceptions, les idées qui sont à la base d'une invention sont celles dont la réalisation a déjà rebuté les générations passées d'inventeurs. Autant dire que leur réalisation implique de très grandes difficultés. D'autre part, une nouvelle invention est exposée à la concurrence des inventions déjà réalisées depuis longtemps. Elle ne pourra réussir qu'à la condition d'aboutir dans des conditions voisines de la perfection. Dans le cas du moteur Diesel, par exemple, il fallait que la réalisation permît d'en faire une machine à rendement au moins égal à celui des moteurs thermiques perfectionnés et consacrés depuis longtemps par la pratique.

La réalisation est donc devenue beaucoup plus difficile qu'autrefois. Elle entraîne des dépenses de temps et d'argent qui dépassent d'ordinaire les ressources de l'inventeur. Aussi faut-il recourir à ce que nous avons appelé la « mise en entreprise » de l'invention.

Dès lors, l'inventeur se trouve enserré dans les conditions du régime économique moderne. Il faut que son travail « rende » sous peine d'abandon. La nécessité l'oblige à économiser son temps propre et les capitaux des entreprises qui s'intéressent à la mise en valeur de la nouvelle invention. Si la réalisation tarde, peut-être la machine étudiée se réalisera-t-elle trop tard pour qu'un profit puisse en être retiré. Il faut donc marcher au plus vite. Pour arriver rapidement au but, on réduit le plus possible le risque d'efforts et de sacrifices inutiles. Ainsi s'expliquent la sériation et la progression méthodique des recherches.

Pour tout dire, sous les influences du milieu qui vient d'être décrit à grands traits, le travail de l'invention se rationalise de la même façon que toute la pratique de l'industrie et du commerce.

G. De Leener.

Sur l'enchaînement des circonstances qui conduisent aujourd'hui à l'hégémonie économique de la haute banque.

Lorsque l'on étudie attentivement la vie économique de notre époque, on est frappé du rôle prépondérant, bien que souvent peu apparent, qu'y joue le banquier. Le banquier est le maître de l'élément essentiel de l'activité économique de notre époque, la monnaie. Et le plus intéressant, c'est que cette monnaie ne lui appartient pas. Le mot fameux de Dumas fils « Les affaires c'est l'argent des autres » est rigoureusement exact lorsqu'il s'agit des affaires bancaires : même chez les banquiers les plus riches, le capital propre est de peu d'importance à côté des sommes qui leur sont confiées par le public. C'est là un phénomène qu'aucune époque antérieure à la nôtre n'a connu et qui résulte d'un enchaînement de circonstances étroitement lié aux données économiques de notre époque.

Deux facteurs ont surtout déterminé l'extension considérable des opérations bancaires. D'une part, la grande augmentation de la richesse sous forme de capital monétaire, susceptible de « rapporter » constamment. Dès que l'on possède une somme d'argent qu'on n'est pas momentanément en état de faire fructifier, on la porte chez le banquier qui, lui, saura l'utiliser de façon lucrative. D'autre part, les inventions techniques ayant amené la formation de grosses entre-

---

Article inspiré par l'ouvrage récent de Louis D. Brandeis : *Other people's money and how the bankers use it* (Voir la « Chronique » du présent *Bulletin*).

prises, exigeant des capitaux considérables, il a fallu faire appel au grand public pour former ces capitaux. Ici encore le banquier place les actions et les obligations dans le public, réunit l'argent et le remet aux dirigeants des entreprises. Dans l'une et dans l'autre de ces opérations, le banquier apparaît donc d'abord comme un intermédiaire; son rôle consiste, comme on l'a bien dit, dans « la mise en mouvement de capitaux mobiliers pour les centraliser d'abord et les répartir ensuite » (Holbach, *La Finance*, 1909, p. 53). Comment, en partant de là, le banquier a-t-il fini par être le maître de toute l'activité économique de notre époque?

L'ouvrage de Brandeis nous permet de donner une réponse à cette question, en ce qui concerne les Etats-Unis. Cet ouvrage a été écrit à l'occasion d'une enquête faite par une Commission de la Chambre des représentants des Etats-Unis et dont les résultats ont été exposés par M. Pujo dans le : *Report of the committee appointed to investigate the concentration of control of money and credit*, Washington, 1913.

Le grand développement de la richesse aux Etats-Unis est de date récente, il a coïncidé avec la formation d'un grand nombre de grosses entreprises par actions, dont les affaires prospéraient. Le public plaçait immédiatement ses épargnes en valeurs mobilières. Celles-ci sont devenues le mode de placement favori et rien qu'à New-York la valeur nominale des valeurs cotées à la Bourse est de plus de 130 milliards de francs. Or, le nombre de ces valeurs augmentant constamment, le public a fini par ne plus s'y retrouver. Comment, en effet, un petit rentier, un fermier, un bourgeois modeste ayant des économies, reconnaîtra-t-il quelles sont parmi les 1,600 valeurs figurant à la cote de New-York, celles qui méritent d'être achetées? Et cette cote augmente chaque année de 230 valeurs en moyenne. Il ne restait donc au public qu'à demander conseil aux spécialistes, c'est-à-dire aux banquiers. Ce sont surtout quelques vieilles maisons, ayant beaucoup de popularité parmi leur clientèle et en relations confidentielles avec celle-ci, la maison Morgan, par exemple, qui ont profité de cette situation. Finalement, on en est arrivé à ce que le public n'achète plus que les valeurs émises ou recommandées par un

certain nombre de banques. Dès lors lorsqu'une société quelconque veut demander de l'argent au public, elle doit recourir aux services de ces banques, services qu'il faut évidemment payer cher. De sorte que ces banquiers décident en réalité des emplois auxquels seront affectés les capitaux du public.

Mais lorsque la force même des choses eut mis ainsi entre les mains des banquiers cette puissance considérable, ils se sont aperçus, et c'était inévitable, qu'ils avaient intérêt à ne diriger l'argent du public que vers des entreprises qu'ils créeraient eux-mêmes ou dans lesquelles ils seraient intéressés. Ils commencèrent alors à lancer des affaires ou à s'allier à des lanceurs d'affaires, à des *promoters*. C'est ainsi que la maison Morgan forma le « Steel Trust », le « Shipping Trust », etc. Ou bien lorsqu'une entreprise quelconque était dans une situation difficile, qu'il fallait la liquider pour lui donner des bases financières nouvelles, les banquiers n'accordaient leurs concours que si leurs représentants étaient admis dans les comités de réorganisation pour devenir directeurs de l'entreprise nouvelle. C'est de cette façon par exemple que la maison Morgan pénétra dans les conseils d'administration d'un grand nombre de chemins de fer. Ou sans même qu'il s'agît de liquidation et de réorganisation, dès qu'une entreprise importante avait besoin d'un concours financier, par exemple pour étendre ses affaires, ce qui entraînait une augmentation du capital, le banquier n'accordait son concours que si son représentant était admis dans le conseil d'administration. Or, comme le dit Brandeis, une fois qu'un banquier pénètre dans un conseil, à quelque occasion que ce soit, son influence y est dominante, parce que c'est à lui qu'on devra s'adresser lorsqu'on aura besoin d'argent : *for he controls the supply of new money*. Dans un instant nous illustrerons par quelques chiffres cette mainmise de la haute banque sur toutes les affaires importantes.

Lorsque l'influence de la haute banque devint ainsi prépondérante dans l'activité économique, elle dut nécessairement, pour maintenir et consolider sa situation, s'imposer un but nouveau. Nous avons vu qu'elle avait acquis sa situation grâce à ce fait qu'elle seule pouvait faire appel au public

pour la constitution des capitaux importants. Or, il n'est pas toujours possible de faire appel au public, celui-ci ne disposant pas toujours de l'argent nécessaire. Pour pouvoir trouver à tout moment de l'argent, la haute banque dut tâcher de se rendre maîtresse des institutions où s'amassent les épargnes du public : les banques de dépôt, les sociétés gérant la fortune des particuliers ou « trust-companies », les compagnies d'assurance. Pour *contrôler*, comme on dit en anglais, ces puissants entrepôts de monnaie, il suffisait d'ailleurs de posséder la moitié plus une des actions de chaque entreprise, ou même plus simplement de disposer pour une raison quelconque d'une influence décisive dans son conseil d'administration. Il était d'ailleurs d'autant plus nécessaire d'obtenir le contrôle de ces institutions que celles-ci, les banques de dépôt notamment, sont en réalité maîtresses des cours des valeurs en Bourse, puisqu'elles refusent ou accordent à leur gré des prêts aux spéculateurs sur tel ou tel titre. En réalité ce sont elles qui font à la Bourse la pluie et le beau temps. Enfin, ces institutions possédaient en portefeuille une quantité considérable d'actions diverses, de sorte qu'en les contrôlant, on s'assurait du même coup le contrôle de tout une série d'entreprises diverses. Pour ne citer qu'un exemple, les trois compagnies d'assurances les plus importantes aux États-Unis possèdent en portefeuille des valeurs pour 9 milliards de francs environ, et elles ont chaque année 370 millions à placer. Il est donc évident que la haute banque ne pouvait considérer sa situation comme définitivement consolidée que si elle parvenait à obtenir le contrôle de ces institutions.

Tel fut le but dominant qu'elle s'imposa et qu'elle est parvenue à atteindre depuis six ou sept ans, notamment. En effet, les renseignements qui nous sont fournis par le rapport Pujo montrent que, tandis que la concentration du contrôle des établissements industriels et des chemins de fer est relativement ancienne, celle des établissements de crédit, trust-companies etc., ne date que de quelques années. L'hégémonie sur ces établissements a été réalisée par des moyens divers et notamment en achetant la majorité des actions. Souvent on

dut les payer très cher. C'est ainsi par exemple que Morgan paya 15 millions de francs pour un paquet d'actions de « l'Equitable Life Assurance Society », dont la valeur nominale était de 255,000 francs. Ces actions ne lui rapportent qu'un revenu de 1/8 p. c. environ ; cela n'avait aucune importance, puisque le but n'était pas de faire un bon placement, mais de se rendre maître d'un portefeuille qui contenait des valeurs pour 2 1/2 milliards de francs, et qui notamment groupait un grand nombre d'actions de banques et de trust-compagnies. En acquérant le contrôle de l' « Equitable Life », Morgan obtenait donc non seulement le contrôle de ces banques et trust-compagnies, mais encore celui des entreprises dont ces dernières possédaient les actions. Cet exemple montre très bien comment à notre époque un banquier se rend maître d'une série d'entreprises qui ne dépendent pas directement de lui : Morgan n'était pas propriétaire de « l'Equitable Life », il en possédait seulement un peu plus de la moitié des actions ; cependant non seulement il en était le maître, mais encore il contrôlait par elle une série d'institutions financières et, par ces dernières, une série d'entreprises industrielles.

Finalement le groupe Morgan à lui seul est parvenu à contrôler 34 banques et « trust companies » possédant 10 milliards de francs de dépôt. Les trois quarts des ressources, des banques sur lesquelles est basée l'influence du groupe, sont formées par des dépôts, c'est-à-dire par l'argent du public.

Si j'ai cité constamment des exemples se rapportant à la maison Morgan, c'est que celle-ci est en réalité le *leader* de toute la haute finance américaine. La puissance économique de la haute banque est concentrée entre les mains de trois groupes, la Banque Morgan et Cie, la « First National Bank » et la « National City Bank ». Avec l'aide de leurs alliés provinciaux, de leurs auxiliaires et de leurs satellites, ces trois banques possèdent une influence dominante sur toute la vie économique américaine. Chacune d'elles est dirigée par ce que Brandeis appelle un *genius in combination* respectivement : MM. Morgan, Baker et Stilhman. Des dépo-

sitions faites devant la Commission PUJO, il ressort nettement que chacun de ces Messieurs est en réalité le vrai conducteur, le *ruling spirit*, comme dit le rapport de sa banque. Et ceci met en évidence un fait caractéristique pour l'interprétation de cette rapide évolution économique : à savoir que l'hégémonie de la haute finance américaine a été réalisée par les capacités personnelles d'un petit nombre d'individualités. Commandée par les circonstances du milieu, elle n'a atteint son haut degré actuel que parce qu'il s'est trouvé des individus qui ont su faire produire à ces circonstances leurs pleins effets.

Il est intéressant de noter que ces individualités dirigeantes ont elles-mêmes parfaitement conscience de l'importance de leur rôle. A ce titre une partie de la déposition de M. BAKER, l'un des *ruling spirites* dont j'ai parlé, est caractéristique et vaut la peine d'être reproduite (*Report* PUJO, p. 106).

Q. — Je suppose que vous ne verrez aucun mal, à ce que la concentration du contrôle du crédit augmente encore? Ou bien y verriez-vous un danger?...

R. — ... Dans de bonnes mains elle ne présenterait aucun danger, mais si elle tombait dans de mauvaises mains, cela pourrait être très grave.

Q. — Dans de mauvaises mains elle pourrait ruiner le pays?

R. — Oui...

Q. — ... De sorte que le salut est à vos yeux dans les qualités personnelles des dirigeants ?

R. — Absolument.

Le fait que cette hégémonie économique s'est concentrée entre les mains de trois groupes, ou pour parler un langage plus réaliste, entre les mains des chefs de ces trois groupes, a eu pour conséquence de la renforcer et de la consolider. Il était inévitable que des relations suivies finissent par s'établir entre ces hommes et que la concurrence entre leurs groupes s'atténue puis disparaisse. Des liens d'affaires et des liens personnels, ceux-ci plus solides que ceux-là, se sont établis entre eux. MM. MORGAN et BAKER étaient d'ailleurs de vieux amis. De ces liens sortit ce qu'un membre du groupe MORGAN,

M. Davidson, appelait dans sa déposition à l'enquête « Banking ethics » (*Report* Pujo, p. 103), l'éthique bancaire, qui n'est en réalité rien autre que le sentiment corporatif qui naît toujours lorsque des gens de la même profession sont en contact constant. On a d'abord pris l'habitude de ne pas s'enlever des clients; si l'un des groupes avait fait une émission pour une entreprise quelconque il fallait que pour une seconde émission l'entreprise s'adressât au même groupe. Ou si la première émission avait été faite par deux maisons ensemble, il fallait que la seconde fût de nouveau faite par les deux maisons, l'une refusant de la faire sans l'autre. De cette façon, chaque groupe a eu une « sphère d'influence » délimitée. Ensuite, on a formé la « triple alliance », en prenant l'habitude de s'intéresser ensemble aux affaires importantes, et finalement Morgan a acheté un gros paquet des actions de la « First National » et de la « National City » ce qui cimenta définitivement l'alliance. En réalité, on peut dire que nous nous trouvons non pas devant trois groupes, mais devant un groupe, qu'on peut appeler le groupe Morgan.

C'est cette puissance financière formidable qu'on a surnommé aux Etats-Unis le Trust de la Monnaie, trust dont la puissance économique et sociale est devenue tellement redoutable que la Chambre des représentants s'en est émue et a nommé la commission d'enquête, dont j'ai cité le rapport. Le comité Pujo constata que les trois groupes en question détiennent directement ou indirectement (notamment par la « Bankers Trusts C° » et la « Guaranty Trust C° », deux créations de Morgan) 341 sièges directoriaux dans 112 sociétés les plus importantes, dont la valeur capitalisée ou les ressources, montent à 110 milliards de francs (*Report* Pujo, p. 89). Le rapport Pujo donne notamment un tableau graphique qui montre de façon très frappante cette mainmise de la haute banque sur toutes les entreprises importantes.

Notons d'ailleurs que ces chiffres sont loin d'être complets. La Commission elle-même constate qu'elle n'a pu discerner que quelques ramifications de la puissance dont nous nous occupons. Les autres ramifications ne pourraient être découvertes que par un examen de la comptabilité des grandes banques (*Report* Pujo, pp. 130-131).

Remarquons aussi, avec BRANDEIS, que la Commission a délimité son terrain d'enquête de façon à ne s'occuper que des faits particulièrement frappants. Elle a laissé par exemple de côté toutes les entreprises dont le capital est inférieur à 25 millions de francs, parmi lesquelles il y en a pourtant de très importantes. Elle ne s'est occupée que des entreprises où l'un des groupes financiers est représenté directement dans le conseil d'administration, en laissant de côté celles ou l'influence de ces groupes s'exerce d'une autre façon. Je note par exemple que le Comité PUJO a laissé totalement de côté un organisme économique d'une puissance extraordinaire, le plus puissant peut-être qui existe, le groupe de la « Standard Oil Company», autrement dit le groupe J. ROCKEFELLER. Or, c'est un fait établi que le groupe MORGAN et le groupe ROCKEFELLER travaillent toujours d'accord et sont liés par des liens nombreux (cf. J. MOODY, *The Truth about the Trust*, 1904, pp. 492 ss.). Remarquons d'ailleurs, en passant, que J. ROCKEFELLER est le beau-père de J. STILLMAN, l'un des *ruling spirits* dont il a été question tantôt. Tout cela nous montre donc que les chiffres du Comité PUJO que j'ai cité et qui révèlent déjà une puissance économique formidable, puissance que nous nous représentons même difficilement, que ces chiffres, dis-je, sont considérablement au-dessous de la réalité. Ceci nous explique comment le sénateur LA FOLETTE a pu déclarer que toute l'industrie américaine se trouve dans les mains d'une centaine de personnes, qui elles-mêmes sont dominées par les deux groupes de MORGAN et de ROCKEFELLER (cf. F. E. JUNGE, *Die Konzentrazionsbewegung in Amerika*, KARTELL-RUNDSCHAU, 1909, p. 394). A ce propos, il n'est pas inutile de faire observer que l'action de la haute banque est un facteur considérable, un des plus importants même, de la formation des trusts industriels. Lorsqu'un groupe de financiers, ou quelques groupes alliés, contrôlent toutes, ou presque toutes, les entreprises d'une industrie, comment la concurrence subsisterait-elle dans cette industrie? Les théoriciens des trusts n'ont peut-être pas suffisamment fait attention à ce facteur.

Nous avons donc eu raison de parler de l'hégémonie économique de la haute banque, hégémonie exercée sur le public

à l'aide de l'argent du public : « they control the people, dit Brandeis, through the people's own money ».

Que l'on ne se représente surtout pas que nous sommes en présence d'un phénomène exclusivement propre aux États-Unis. La maîtrise de la haute banque sur la vie économique, sans cependant atteindre ailleurs le même degré qu'aux États-Unis, est un phénomène général. En Europe, c'est en France qu'on peut l'observer le plus facilement. Il est intéressant de constater que dans ce pays le processus a été sensiblement le même qu'aux États-Unis. La France est relativement riche depuis assez longtemps, des banques de dépôt s'y étaient déjà développées depuis la première moitié du siècle passé. Le public avait pris l'habitude de déposer ses économies dans ces banques, notamment dans celles qui, par l'importance de leurs capitaux propres, lui inspiraient une confiance particulière. Lorsque les valeurs mobilières prirent leur essor, les banques offrirent au public leurs services pour la gestion de son portefeuille : vérification des tirages, détachement et encaissement des coupons, etc. En même temps, le public s'adressa de plus en plus aux banques pour demander des conseils quant aux valeurs dignes d'être achetées. Finalement il n'acheta plus que les valeurs émises par quelques banques. Les clients peuvent être influencés d'autant plus facilement que les banques connaissent la composition de leurs portefeuilles, puisqu'elles les ont en dépôt. De cette façon quelques grandes banques ont reçu le pouvoir de décider seules de l'emploi de l'argent du public. Comme ces banques sont peu nombreuses, des liens se sont établis entre elles. On a supprimé la concurrence et l'on a entrepris ensemble, par la constitution des consortiums, toutes les affaires importantes. Actuellement les opérations financières, et par là toute l'activité économique, sont dominées par un groupe de cinq ou six banques. De sorte qu'en France on a pu parler d'une « oligarchie financière » (Cf. Brouilhet, *Précis d'économique politique*, 1912, pp. 588-596; Lysis, *Contre l'oligarchie financière en France*, 1re édition, 1908).

Si l'hégémonie économique de la haute banque est particulièrement visible aux États-Unis et en France, c'est parce

qu'elle s'y est concentrée entre les mains d'un petit nombre de gens. Dans les autres pays, on l'aperçoit moins parce que la concentration y est moins accentuée. Cependant tous ceux qui ont étudié la vie économique de l'Allemagne, par exemple, connaissent l'influence considérable détenue par les banques berlinoises. C'est même devenu un cliché que de parler du rôle capital des banques dans l'activité économique de l'Allemagne.

Cette influence dominante de la haute banque s'observe très bien aussi dans les pays dont le développement économique est récent. On y voit l'influence et la domination bancaire naître et grandir à mesure que le régime économique moderne s'y développe. La Russie nous en fournit un exemple frappant. Il y a cinquante ans environ, la Russie ne connaissait que deux ou trois banques gouvernementales employant à peu près toutes leurs ressources en fonds d'État. Après la guerre de Crimée et l'affranchissement des serfs, l'activité économique commença à se développer et l'on fonda quelques banques. Leur nombre et surtout leur influence ne devinrent importants qu'une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'il fallait réunir beaucoup de capitaux pour la construction des chemins de fer et pour d'autres grosses entreprises. Leur position devient dominante depuis que le régime économique moderne commença à faire en Russie des progrès gigantesques. Actuellement ce sont quelques banques qui dominent toute l'activité économique du pays.

Tous ces faits montrent la généralité de l'enchaînement de circonstances que j'ai voulu esquisser ici et le caractère déterminé de l'évolution économique de notre époque.

B. S. Chlepner.

Sur les discordances que crée dans les institutions le développement des groupements professionnels.

Un groupement professionnel réunit ordinairement à l'intérieur d'une même classe sociale les individus les plus disposés à une action collective. Il en résulte, pour la classe de laquelle il émane, ce que KLEIN (*Das Organisationswesen der Gegenwart*) appelle une « Kraftanspannung » ou tension d'efforts (p. 207). Cette tension a elle-même des conséquences importantes pour le développement des idées collectives. « Les idéologies gagnent dans les groupements en logique et en systématisation ; elles sont plus clairement conçues (*reiner ausgeprägt*) ; elles se font plus compréhensibles pour pouvoir, comme de l'argent monnayé, passer plus rapidement de main en main ; mais aussi elles deviennent souvent exclusives, illusoires ou même complètement radicales et utopiques » (p. 174). Le rôle de l'idée dans la vie d'un groupement est considérable : l'idéologie, c'est tout le groupement, soutient même l'auteur que nous citons (p. 173). KLEIN rapporte l'exemple du Congrès de Dresde, en 1912, qui réunit les

---

Article suggéré par les livres récents de Dr FRANZ KLEIN, *Das Organisationswesen der Gegenwart;* OSWALD WHITMAN KNAUTH, *The policy of the United States towards industrial monopoly*; DEPARTMENT OF COMMERCE AND LABOR, BUREAU OF CORPORATIONS, *The International Harvester Co;* GEORGE R. CARTER, *The tendency towards industrial combination;* Dr ERICH NOETHER, *Vertrüstung und Monopolfrage in der deutschen Elektrizitäts-Industrie* (voir « Chronique » du *Bulletin* 30, pp. 284, 239 et du *Bulletin* 31, p. 569).

syndicats ouvriers chrétiens de l'Allemagne. Il y fut déclaré que, pour le progrès de l'organisation syndicale chrétienne, au monde d'idées (*Gedankenwelt*) très étendu des organisations socialistes, un autre monde d'idées non moins large devait être opposé. On voulait que de nouveaux idéals fussent implantés dans l'esprit des adhérents ; leurs rêves individuels devaient s'évanouir ; mais il fallait dégager du vague de leurs revendications et de leurs désirs isolés, la matière d'idées bien déterminées (*bestimmte Gedanken*) (pp. 173, 174).

Les conséquences d'une telle situation apparaissent dans la modification des mentalités individuelles. Klein résume ces effets en disant notamment qu'ils se traduisent par des sentiments de sympathie mutuelle à l'intérieur du groupement et d'antipathie à l'égard des étrangers (*Sympathien nach innen, Antipathien nach aussen*) (p. 179).

L'attitude des individus subit des changements particuliers : par exemple, les membres d'un syndicat d'emploiement perdent tout scrupule à l'égard de la pratique des « listes noires » et du boycottage des ouvriers qui ne reconnaissent pas leur groupement Ils sont gagnés par la conviction que de tels procédés sont normaux,tandis qu'ils les eussent réprouvés s'ils étaient restés en dehors du groupement. Il se crée ainsi parmi les membres, remarque Klein (p. 178), une morale particulière qui découle de l'uniformisation des attitudes sociales de tous les participants dans leurs rapports soit entre eux, soit surtout avec des tiers.

Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, les groupements professionnels exercent une action profonde sur la vie sociale. Ils donnent corps à des forces latentes ; ils provoquent de nouvelles conceptions du devoir et des obligations ; ils déterminent des règles de vie et des usages qui rompent avec les systèmes consacrés ; ils se mettent en opposition avec les principes juridiques établis.

On a observé particulièrement dans l'histoire récente des syndicats industriels comment le groupement déborde réellement le cadre du système juridique (pp. 123 et 124). Klein fait observer qu'il n'existe nulle part une forme juridique qui convienne véritablement aux cartels et aux autres syndicats

de chefs d'entreprises. Ces organisations sont forcées de se replier tant bien que mal dans les limites des formes juridiques existantes. Elles n'y parviennent pas complètement et elles finissent par constituer une modalité bâtarde. Des discordances en résultent dans trois directions. Premièrement, tout cartel est constitué par l'ensemble de deux organisations juridiquement distinctes; l'une est, par exemple, une société anonyme, l'autre repose sur une convention qui fixe toutes les obligations des participants à l'égard des objets poursuivis par la société. Pour les lier l'un à l'autre, il faut recourir à des moyens de fortune. En second lieu, on est conduit à modifier les statuts du groupement selon les nécessités de la vie syndicale, mais à l'encontre de l'esprit des prescriptions légales. Enfin, tandis que ces prescriptions visent à assurer à l'individu son indépendance, dans les cartels, l'autonomie de l'individu disparaît pour faire place à des obligations de longue durée.

Un remaniement du système juridique semble ainsi s'imposer pour donner aux groupements un support pour les soutenir et un cadre pour les contenir. Mais ici apparaît encore l'effet des discordances dont je m'occupe. Les notions considérées comme les normes de la vie sociale ne se sont pas modifiées; mais elles ont changé du tout au tout au sein du groupement. Dans celui-ci, l'exclusivisme prédomine. KLEIN cite l'exemple des conventions-tarifs (*Tarifvertrag*) que concluent les syndicats ouvriers avec les chefs d'entreprises. Aux yeux des syndiqués, il ne semble pas que des ouvriers puissent être embauchés désormais à des conditions différentes. La convention-tarif leur paraît devoir être généralisée à toute la profession.

Bien plus, les groupements sont amenés à dépasser leur programme propre, sous l'empire du besoin d'accroître leur force. A ce moment, le conflit entre l'organisation des intérêts et le système des institutions est mis en pleine lumière : l'intervention des pouvoirs publics se fait répressive, mais souvent sans résultat (p. 197).

On se rappellera avec KNAUTH (*The policy of the United States towards industrial monopoly*, p. 229) les difficultés rencontrées aux États-Unis pour adapter le système juridique à

l'organisation des *trusts*. Rien de positif n'a encore été fait. Pratiquement, la législation est nulle. La jurisprudence de la Cour suprême est vague. Elle ne s'est établie qu'au sujet des *trusts* que le Gouvernement fédéral a déférés à cette juridiction. Or, le gouvernement n'a pu se baser sur aucun élément précis. Il s'est souvent laissé conduire, par la considération de la puissance du groupement (p. 222). Des *trusts* ont été déférés ou non selon que leurs actes paraissaient ou ne paraissaient pas « raisonnables » (pp. 207 et 208). Or, ce qui paraissait « raisonnable », c'étaient les pratiques qui n'étaient pas en opposition avec les conceptions courantes. L'antinomie reste donc entière.

Les discordances ne sont pas toujours également marquées. Elles dépendent de l'influence de certaines conditions extérieures. Dans le cas des *trusts* américains, elles ont été aggravées par l'appui que les capitaux ont apporté aux groupements. C'est un fait sur lequel Klein a attiré l'attention (voir notamment pp. 157 et 160). Le groupement de capitaux exerce de plus profondes répercussions que l'association des individus. Dans un rapport consacré au *trust* américain des machines agricoles, le Commissioner of Corporations soutient aussi que ce *trust* ne se présente en opposition avec l'intérêt général que grâce à la puissance financière dont il dispose (p. 289).

Le réajustement des discordances sera l'œuvre du temps.

Klein invoque la jurisprudence allemande et particulièrement les arrêts du Tribunal d'Empire qui ont consacré l'exercice des moyens de contrainte dont les groupements patronaux et ouvriers font usage (pp. 259-262). Cette jurisprudence s'est établie à l'occasion d'actions civiles intentées à ces organisations par des personnes qui s'estimaient lésées dans leurs intérêts propres. Elle déboute les demandeurs qui avaient exercé un recours contre des groupements ayant décrété des grèves, des lock-outs et autres actions collectives. Or, de tels procédés sont cependant en contradiction avec tout l'esprit des institutions juridiques qui sont basées sur le principe essentiel de la défense des droits individuels. La mise au point se fait ainsi progressivement et les antinomies nées des tendances propres aux groupements deviennent moins irréductibles.

G. De Leener.

De l'évolution différente du principe individualiste dans la famille et dans l'ensemble des institutions contemporaines.

Dans son ouvrage intitulé : *L'Évolution de la législation sur la famille*, JULES THABAUT constate, en conclusion, que cette évolution a un caractère individualiste. « Le législateur, « dit-il, méconnaissant de plus en plus les droits de la « famille représentée par le mari, oppose à ceux-ci le droit « au bonheur de la femme et de l'enfant légitime ou naturel.

« La tendance individualiste du droit de la famille, conti- « nue-t-il, peut paraître d'autant plus singulière que hors de « la famille, la tendance générale du droit français est nette- « ment socialiste. Ne vante-t-on pas l'association sous toutes « ses formes ? Des sociétés et des syndicats ne s'organisent- « ils pas partout, sous la protection de la loi, en vue de « grouper les efforts de leurs membres vers le but à « atteindre ? »

Cherchant la raison de cette contradiction, THABAUT l'explique comme suit : « Les associations que le législateur « favorise, ce sont les associations d'appétits ou d'intérêts. « Or, la famille oblige l'homme à préférer à la satisfaction de « ses appétits l'accomplissement de ses devoirs et à la « recherche de ses intérêts personnels la poursuite des inté- « rêts du groupe. Au fond, en fortifiant l'association, en « général, et en détruisant la famille, en particulier, la loi « poursuit le même but : assurer le bonheur de l'individu. »

Article suggéré par le livre récent de J. THABAUT, *L'Évolution de la législation sur la famille (1804-1913)* (voir « Chronique » du *Bulletin*, n° 31, p. 560).

Il ne nous paraît pas que l'explication que donne en passant l'auteur, soit satisfaisante. Dire qu'il faut trouver la raison de la contradiction relevée, dans la volonté de la loi d'assurer le bonheur de l'individu, c'est s'exprimer en une formule réellement trop vague, c'est surtout attribuer à une volonté délibérée un phénomène qui doit avoir des origines plus profondes. Quand on considère, en effet, que l'évolution envisagée ici s'est déroulée pendant un siècle, il est difficile d'accepter qu'elle ait été voulue et poursuivie systématiquement par les législateurs de tendances si différentes qui se sont succédés de 1804 à nos jours.

Il faut donc rechercher de plus près les causes de cette situation.

Dans le système du Code Napoléon, la cellule sociale est la famille et non l'individu, malgré la prédominance à cette époque des théories philosophiques individualistes qui avaient fait la révolution. Les droits et les obligations des personnes composant cette cellule, sont surtout organisés en vue de son unité et de son maintien. Le mari en est le chef, en a la suprême direction. La femme lui doit obéissance, elle est obligée d'habiter avec lui et de le suivre partout où il juge à propos de résider; elle est frappée d'incapacité, et elle ne peut avoir ni la libre disposition, ni la libre gestion de son patrimoine, puisque toutes les ressources de la famille doivent être dirigées vers un même but et par une volonté unique. L'enfant demeure placé en principe jusqu'à 21 ans, sous la puissance paternelle ; le père a un droit de garde, un droit absolu de correction jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de 16 ans, il n'est pas obligé de le faire instruire et aucune loi protectrice de l'enfance ne limite ses pouvoirs étendus. L'État ne peut intervenir que dans des cas très graves, limitativement prévus, comme par exemple en cas d'excitation habituelle à la débauche.

Or, par une lente évolution tantôt accomplie par la jurisprudence, tantôt consacrée par la loi, la forte armature du code de 1804 a été peu à peu ébranlée. La personnalité de la femme a été renforcée, sa capacité augmentée, ses pouvoirs de gestion et d'administration étendus. Elle peut être témoin,

voter aux élections des tribunaux de commerce, des conseils de prud'hommes; elle est présumée avoir reçu mandat d'administrer le ménage, son épargne et son salaire sont garantis. En ce qui concerne l'enfant, il s'est marqué une intervention de plus en plus prononcée de l'État au sein de la famille. Les tribunaux ont, de bonne heure, établi leur contrôle sur l'exercice de l'autorité paternelle dans certaines hypothèses; le travail de l'enfant, l'apprentissage a été réglementé; l'instruction est devenue obligatoire; enfin, en Belgique comme en France, des lois sont intervenues en faveur des enfants maltraités et moralement abandonnés, établissant, dans des cas assez nombreux le droit pour les tribunaux de prononcer la déchéance de la puissance paternelle.

Cette évolution, que nous venons d'esquisser, a eu pour résultat de développer dans la famille les droits de l'individu aux dépens de l'unité du groupe familial. Par quoi a-t-elle été inspirée et pourquoi ne s'est-elle pas opérée dans le sens qui parait avoir été donné aux autres institutions sociales? Il ne faut y voir à notre avis que la continuation du grand mouvement humanitaire et individualiste, issu de ce postulat que c'est avant tout au plus grand bonheur de l'individu que les institutions doivent tendre, et que ce bonheur ne peut être mieux réalisé qu'en débarrassant autant que possible l'individu de toute entrave. Ce principe avait déjà été appliqué dans plusieurs domaines, et parfois très radicalement. Ainsi la fameuse loi CHAPELIER avait tué les associations et les corporations; la nuit du 4 août avait fait disparaître les privilèges et en même temps les castes. D'autres libérations avaient été proclamées, sinon réalisées. Mais en ce qui regarde la famille, la transformation souffrait plus de difficultés. On se trouvait en face d'un organisme, en quelque sorte naturel, qui s'était fortifié au cours de longs siècles. A l'époque chaotique de la révolution, on en était bien arrivé à assimiler les enfants naturels aux légitimes, et à décréter que nul ne pourrait être tenu dans les chaînes du mariage malgré lui (Décret du 20 septembre 1792). Mais ce ne fut là qu'un bouleversement passager et le Code civil rétablit une famille fortement organisée et dont la direction était confiée au père.

Cependant, les principes étaient demeurés et faisaient partie de la mentalité nouvelle. De sorte que l'on considérait d'une autre façon, chaque fois qu'ils se manifestaient, les inconvénients inévitables du régime autoritaire. Chaque fois que l'exercice de la puissance paternelle ou maritale avait tourné à l'abus, on s'en trouvait choqué, et plus disposé à reprocher cet abus à l'institution qu'à lui tenir compte de ses avantages. Plus tard, le mouvement féministe, autre produit de l'individualisme, devait tout naturellement faire état, dans sa propagande et dans ses revendications, des abus de la puissance paternelle et maritale, abus qui avaient surtout trouvé à se manifester dans les milieux ouvriers. Une sensibilité plus grande se formait, alimentée par cet humanitarisme un peu vague qui fait le fond de l'âme moderne. Et vers la fin du XIXe siècle une opinion naquit, se précisa, que le législateur devait instituer certaines garanties contre l'autorité du père, ces garanties ne pouvant résulter que d'une réduction de sa puissance. C'est sous l'influence de ce mouvement que furent, par exemple, votées tant en France qu'en Belgique les diverses lois dont nous avons indiqué la portée plus haut.

L'évolution de la famille est donc la conséquence d'une tendance générale qui agit par poussées, faute d'avoir pu réaliser une réforme systématique.

Pourquoi, à présent, cette tendance est-elle opposée à celle qui préside aux réformes sociales en matière d'industrie, d'organisation du travail et plus généralement en matière d'intérêts matériels ?

C'est que dans la famille la dissociation, l'individualisation qu'on a opérée n'est pas encore arrivée à un degré suffisant pour qu'on en ressente les désavantages. Au contraire, on n'en aperçoit que les résultats heureux, grossis peut-être par l'imagination et la volonté du bien, alors qu'en même temps on continue à bénéficier de l'organisation antérieure de la famille. Celle-ci est encore assez forte pour produire des effets utiles et former les individus. En matière économique, au contraire, l'expérience a déjà été faite et peut-être aussi en matière politique. On a bien été forcé de s'apercevoir, malgré les théories, que l'homme laissé indépendant et isolé, ne

parvenait pas, comme on l'avait cru, à maintenir aisément sa personnalité. La « poussière d'individus », masse incohérente, était à la merci de quelques fortes unités, et en matière de travail, sous la coupe des détenteurs du capital.

Pour assurer la persistance de la communauté, atteinte dans ses forces vives, le législateur dut intervenir et réglementer les plus infimes rapports sociaux.

Mais le mouvement de réaction ne s'arrêta pas là ; il subit bientôt une sorte d'inflexion. Il devint évident qu'un parlement n'a pas suffisamment de connaissances, de capacité, de souplesse d'action ; son intervention est raide, lourde et quelque peu tracassière ; il est influencé par des considérations politiques, embarrassé par des ignorances, alourdi par l'arme trop épaisse qu'il tient entre les mains ; son action, dans les détails, est maladroite sinon brutale ; sa politique aboutit à un développement exagéré de la notion de l'ordre public (voir « Archives », n° **426**, *Bulletin* d'avril 1914). Par nécessité, l'Etat revint au système associationniste et il accepta l'organisation nouvelle qui se réalisait peu à peu en dehors de son « impérium ». Actuellement, les droits et l'influence des groupements sociaux se consolident de plus en plus. L'État songe même à provoquer la création de ces groupements pour leur abandonner, sinon déjà une parcelle de son pouvoir, tout au moins la charge de l'élaboration des lois et de l'administration des intérêts.

Telle a été la marche des idées dans l'organisation de l'ensemble des institutions contemporaines : pendant ce temps, on ne s'est aucunement rendu compte, en matière de relations familiales, des inconvénients de la dissociation excessive. Il sera très curieux de voir dans quelque temps jusqu'à quel point la lame de retour pourra s'étaler dans cet autre domaine.

J. M. Marx.

Sur l'élaboration d'une doctrine juridique et sa force d'expansion.

L'étude de TRIANDAFIL sur « l'Idée de faute et l'idée de risque comme fondement de la responsabilité » contient un exemple intéressant d'élaboration d'une théorie nouvelle en matière juridique. Il s'agit de la théorie, très en faveur aujourd'hui, de la responsabilité sans faute. Elle tranche nettement sur une tradition que beaucoup de juristes avaient crue inébranlable et qui trouvait un appui sérieux dans la forte technique du droit romain.

Pour les auteurs du Code Napoléon, le seul fondement de la responsabilité civile ou pénale devait être recherché dans la « faute » subjective.

« Les grands civilistes du siècle dernier, suivis en cela par la jurisprudence, décidaient que pour qu'une personne lésée pût obtenir réparation, il fallait qu'elle prouvât que le préjudice qu'elle avait subi fût imputable à un tiers. Le principe traditionnel « pas de responsabilité sans faute » était considéré comme fondamental » (p. 8).

Or, il advint à un certain moment que cette formule ne donna plus entière satisfaction aux besoins de la vie sociale. Son désaccord avec les faits se manifesta à propos d'une question spéciale bien précise, la question de la réparation des accidents du travail.

L'idée de la responsabilité fondée uniquement sur la faute impliquait, cela va de soi, l'obligation pour la victime de l'acte dommageable de *prouver* la faute commise par l'auteur de cet acte. L'ouvrier victime d'un accident de travail, par exemple, devait, à peine d'échouer dans son action, démon-

---

Article suggéré par le livre récent de TRIANDAFIL, *L'idée de faute et l'idée de risque, comme fondement de la responsabilité* (voir « Chronique » du *Bulletin* n° 32, p. 879).

trer que l'accident était dû à une faute, tout au moins à une négligence du patron. S'il ne faisait point cette preuve, il lui était impossible d'obtenir la réparation du préjudice qu'il avait subi.

Or — et c'est ici le point de départ de tout le mouvement juridique nouveau dont nous nous occupons — les conditions de plus en plus complexes de la vie industrielle avaient fini par rendre cette preuve, dans la plupart des cas, extrêmement onéreuse, pour ne pas dire impraticable.

Aussi longtemps que l'industrie conserva des formes simples et modestes, établissant un contact étroit entre les éléments peu nombreux de son personnel, la recherche des causes d'accidents et partant des fautes qui les avaient déterminés, était relativement aisée. La victime de l'accident pouvait, sans excessive difficulté, administrer la preuve dont le fardeau lui incombait.

Mais, avec les grandes entreprises modernes et le développement du machinisme, la question changea d'aspect.

Comment, dans cet ensemble vaste et compliqué d'éléments si divers, retrouver le fil parfois ténu des responsabilités morales? Comment découvrir, avec une précision suffisante, la faute subjective, la négligence individuelle qui peut être considérée comme la cause initiale du dommage ? La pratique démontra par des exemples nombreux et saisissants, qu'en réalité l'application des principes établis, aboutissait, dans les conjonctures nouvelles, à de criantes iniquités, à de véritables dénis de justice.

Les droits de l'ouvrier se trouvaient étouffés sous la charge d'une preuve impossible à fournir.

Pareille situation ne manqua pas d'émouvoir tous ceux qui s'intéressaient au sort des travailleurs. Leur conception de la justice en fut profondément blessée et c'est ce qui explique le zèle opiniâtre qui déployèrent les juristes, théoriciens et praticiens, pour assouplir en cette matière la discipline des vieilles formules.

Je ne puis songer à rappeler ici les tentatives nombreuses et variées qui furent faites dans cet ordre d'idées, les unes, respectueuses de la tradition et s'efforçant uniquement d'en rajeunir l'esprit tout en sauvegardant le fond même des prin-

cipes, les autres, plus audacieuses et plus radicales, s'appuyant très nettement sur des concepts nouveaux.

Triandafil les expose de façon claire et judicieuse dans son ouvrage.

Il y montre tout d'abord les efforts de la jurisprudence, vinculée par les textes formels du Code et ne parvenant pas, malgré tout son désir, à les concilier avec les exigences de l'équité. Et ceci prouve une fois de plus que l'action jurisprudentielle, quelle que soit d'ailleurs son importance, est loin de suffire à l'élaboration du droit. Par réaction contre la conception assurément erronée de certains juristes, tels que Laurent, qui ne voulaient faire du juge qu'un interprète docile et passif de la Loi, on en est arrivé parfois à attribuer à la fonction judiciaire un pouvoir créateur excessif. Pour d'aucuns, la jurisprudence est devenue la source presqu'exclusive des transformations juridiques.

Il y a dans cette façon de voir une notable exagération. Certes la jurisprudence ne reste pas insensible aux mouvements d'idées qui travaillent la société. Elle les suit dans une certaine mesure; elle en reflète les tendances et les aspirations. Mais son champ d'action n'en demeure pas moins limité par le prescrit des textes et cette limite est parfois pour elle un obstacle insurmontable. A moins d'imiter les fantaisies anarchiques du président Magnaud, le juge se rappelle qu'il ne peut violer la Loi et que quand cette Loi est claire et précise, il doit l'appliquer à peine de forfaire à sa mission. Il lui est assurément permis, en cas de doute, de rompre avec les anciennes interprétations. Il peut même, en élargissant certaines notions ou en les restreignant, imprimer à la Loi un sens nouveau, une orientation pratique plus conforme aux besoins actuels de la vie sociale. Parfois cette liberté dont il dispose est suffisante pour lui permettre d'assurer le renouvellement progressif du Droit. Mais il lui arrive aussi — et le cas qui nous occupe en est un exemple — de se heurter à une impasse, de trouver devant lui, comme un mur infranchissable, un texte formel devant lequel il lui faut s'incliner. Alors l'élan de la jurisprudence est arrêté, son effort se brise et pour réaliser l'œuvre d'adaptation qui s'impose, le législateur doit intervenir.

Les tribunaux sentant la nécessité de rajeunir les vieux principes de la responsabililé civile en matière d'accidents de travail, se sont donc efforcés avec une ingéniosité parfois remarquable, d'en assouplir le mécanisme. Ils ont essayé de donner à la notion « faute » des extensions favorables au but qu'ils poursuivaient. Mais tous ces efforts, sans être stériles, furent insuffisants. Ils le furent parce qu'il leur était impossible, malgré toute la bonne volonté qui les inspirait, de consacrer juridiquement ce que la Loi elle-même répudiait : la responsabilité sans faute. Or tout le problème se ramenait à ce point délicat et il était visible qu'on n'aboutirait à aucune solution convenable aussi longtemps que cette notion ne serait pas admise.

Il fallut donc sortir des sphères de la jurisprudence et faire appel au facteur législatif pour résoudre la question. Mais ce serait une erreur de croire que l'intervention du législateur soit la seule à signaler dans l'élaboration du système qui fut consacré en fin de compte. La doctrine a joué à cet égard un rôle qu'il serait injuste de négliger.

C'est elle, en réalité, ce sont les théoriciens du droit qui ont forgé le concept nouveau dont la loi s'est emparée. Résumant et canalisant les tendances profondes qui se manifestaient un peu partout, et que la jurisprudence reflétait dans la mesure de son pouvoir, ils ont essayé de donner à ces tendances une base juridique qui rendît possible leur développement. Il fallait — et ceci constitue une condition particulièrement intéressante de l'excogitation juridique — pour donner corps aux aspirations nouvelles, les accrocher à une notion centrale qui en fût l'âme et la justification rationnelle.

Dans cet ordre d'idées, des conceptions diverses furent proposées, parmi lesquelles la conception du risque, qui fait découler la responsabilité, non plus de la « faute » subjective, de la négligence imputable à tel ou tel individu, mais du fait que l'exercice d'une activité sociale déterminée entraîne normalement, par lui-même, certaines nuisances et certains dangers et qu'en toute justice, celui qui exerce cette activité nuisible et dangereuse, doit réparer, partiellement tout au moins, les dommages qu'elle occasionne. La responsabilité

civile n'est plus, dans ce système, le corollaire et comme la projection dans le monde juridique de la responsabilité morale, c'est tout simplement un risque inhérent à une entreprise.

Cette notion du « risque » — on le conçoit sans difficulté — convenait parfaitement à la solution du problème qui se posait. Elle écartait définitivement la pierre d'achoppement qu'il s'agissait avant tout d'éliminer, à savoir : l'obligation pour l'ouvrier de prouver la faute du patron. Aussi finit-elle par triompher et la plupart des lois récentes en matière d'accidents de travail l'ont adoptée. Il en est ainsi, notamment, de la loi française du 9 avril 1898 et de la loi belge du 24 décembre 1903.

Le problème des accidents du travail, tel que les conditions de la vie industrielle moderne l'ont posé, a donc suscité tout un mouvement de réadaptation juridique. Sous la pression des faits nouveaux, les vieux principes, apparemment si solides, de la responsabilité civile, ont dû céder et faire place à une conception neuve, très nettement apposée à la tradition.

Or — et ceci mérite également d'être noté — cette conception nouvelle, une fois élaborée, n'a cessé de tendre à élargir sa sphère d'application.

Comme le signale très exactement Triandafil, toute la théorie de la responsabilité sans faute, fondée sur la notion du risque, n'a été imaginée qu'en vue du problème spécial de la réparation des accidents du travail. C'est en fonction des éléments de ce problème qu'elle a été forgée. Mais aujourd'hui que la brèche est ainsi ouverte, par la force même des choses, l'effritement des principes anciens se poursuit. La responsabilité sans faute n'apparaît plus seulement comme une heureuse formule susceptible de mettre fin aux iniquités dont souffraient les ouvriers en matière d'accidents, elle est devenue une théorie générale, qui imprègne de plus en plus les idées et rayonne dans tous les domaines du droit.

Tarde y aurait vu, non sans raison, une « invention » se propageant par voie d' « imitation ».

M. Bourquin.

De l'influence du milieu social sur la genèse des doctrines d'Aristote.

J'ai déjà publié en 1911 (« Archives sociologiques », n° 267) un article sur ce sujet : il s'agissait notamment de montrer, par un cas typique, comment le système d'un idéaliste est conditionné par la réalité ambiante, comment, en d'autres termes, le travail mental le plus pur est déterminé et limité par les circonstances de temps et de lieu.

L'occasion fut alors l'apparition du livre de KINKEL, intitulé *Die sozialökonomischen Grundlagen der Staats- und Wirtschaftslehren des Aristoteles*, livre destiné à mettre en lumière que « c'est le passé spécifique d'Athènes, première cité hellénique, patrie adoptive du philosophe, qui a fait naître les fameuses formules aristotéliciennes relatives au bonheur des citoyens et de l'État ».

Dans une étude récente sur « la théorie économique et la politique sociale d'ARISTOTE », DEFOURNY a, sans l'avoir connue, amplifié la thèse de KINKEL, que j'avais reprise pour mon compte.

On connaît l'idéologie économique d'ARISTOTE, basée sur l'αὐτάρκεια (capacité de se suffire à soi-même) dans l'ensemble des familles agricoles; KINKEL l'appelle une *Naturalwirtschaftliche Ideologie*. En tenant compte des nombreuses contradictions — réelles ou apparentes — et des défectuosités du texte du traité de la *Politique*, DEFOURNY se représente comme suit l'organisation économique rêvée par le Stagirite (p. 120) : Le territoire de l'État est divisé en un certain nombre de

---

Article suggéré par l'étude de DEFOURNY, *Aristote : Théorie économique et politique sociale* (voir « Chronique » du présent *Bulletin*).

portions ni trop grandes ni trop petites. Chacune suffit à procurer l'aisance à la famille occupante. Il y a des garanties, maximum de propriété et obstacles légaux à la circulation du sol, pour empêcher la concentration foncière et la division de la nation en deux classes extrêmes, l'une très riche et peu nombreuse, l'autre très pauvre et très nombreuse. Les classes moyennes, en l'espèce les classes paysannes, sont prédominantes. Le risque d'oligarchie et celui de démagogie sont écartés. Le métier existe plus ou moins développé; mais il est de peu d'importance au regard de l'agriculture. Le commerce est réduit au strict nécessaire. Une étroite réglementation et au besoin le monopole de l'État en arrête l'extension, sauvegarde la prépondérance agricole, étouffe à sa naissance la formation d'une bourgeoisie d'argent vénale et corruptrice, dissolvante de l'État. La cité est une association de paysans égaux. C'est une démocratie rurale.

Sans doute, d'après la thèse de KINKEL, les malheurs d'Athènes, causés par la surpopulation, par l'esprit de domination et de conquête du parti démocratique et par la tendance « chrématistique » du commerce et de l'industrie, ont poussé ARISTOTE à chercher des remèdes et à proposer des réformes radicales de politique sociale. Sans doute encore, dans son essai de réforme, ARISTOTE a-t-il songé, par contraste, à la situation de la communauté athénienne avant l'essor économique qui a suivi les guerres médiques. DEFOURNY ne songe pas à le nier. « Mettons-nous, dit-il (p. 131), dans la situation d'ARISTOTE. Le paupérisme sévit (à Athènes). Il y a deux moyens d'y porter remède. Le premier consiste à développer le commerce et l'industrie, l'industrie surtout qui fournira la contre-valeur des céréales importées. Mais alors l'agriculture passe au second rang. C'est la crise politique et sociale. La démagogie règne, avec la corruption qu'elle engendre; la cupidité, les basses passions deviennent les fins et les mobiles de la conduite politique et privée. On ne songe plus qu'à jouir, sans se préoccuper de vivre comme il faudrait. Athènes marche dans cette voie à pas de géant. C'est la démocratie athénienne qu'ARISTOTE condamne, quand il stigmatise la démocratie industrielle et commerciale ».

Mais ce qui est plus important encore, et ce que nous allons essayer de prouver en nous basant sur quelques données puisées dans l'étude de Defourny et ailleurs, c'est que l'idéal économique d'Aristote n'est vraiment concevable et ne gagne de la cohésion qu'à condition de le mettre étroitement en rapport avec l'état de la Grèce à l'époque même du philosophe, la Grèce prise dans ses parties non encore atteintes par le grand commerce et l'exploitation capitaliste. Car il ne faut pas commettre l'erreur trop souvent commise d'étendre à la Grèce entière la situation spéciale d'Athènes et de quelques autres centres, tels que Corinthe, Mégare, Délos, Milet, où l'évolution économique s'est précipitée et où le stade d'une vie simple et agricole avait été dépassé ; bien des contrées helléniques, et non les moins importantes au point de vue de l'étendue, étaient encore, au ɪᴠᵉ siècle, ce que l'Attique avait été au ᴠɪᵉ et au ᴠɪɪᵉ, peut-être même au ᴠɪɪɪᵉ siècle. Si les formules aristotéliciennes d'économie sociale semblent faire partie d'une construction logique essentiellement basée sur un postulat éthique (le bonheur du citoyen), ce n'est là qu'un trompe-l'œil ; en réalité, elles sont loin d'être purement conceptuelles ; quand le grand maître de l'école péripatéticienne, revenu à Athènes depuis 335, y enseignait à ses disciples les préceptes dont la *Politique* n'est qu'un essai de systématisation, préceptes d'allure abstraite et qui ont passé durant des siècles pour avoir une valeur universelle, il était, comme le plus humble des mortels, l'esclave de son milieu : non seulement le bruit du port d'Athènes arriva jusqu'à ses oreilles ; il avait aussi dans son esprit l'image de la vie paisible et agricole, qui était celle de la grande majorité des Grecs en dehors d'Athènes.

C'est Francotte qui, dans l'*Industrie dans la Grèce ancienne* (2 vol., 1900 et 1901), a, un des premiers, essayé d'appliquer à la Grèce, dans son ensemble, les distinctions théoriques et classiques de Bücher en *Hauswirtschaft* (économie domestique primitive), *Stadtwirtschaft* (économie urbaine médiévale) et *Volkswirtschaft* (économie nationale). Sans doute, il y a quelque danger à vouloir adapter artificiellement ces distinctions aux diverses périodes de l'histoire. Mais, au

point de vue de la clarté dans les idées, pareille application offre des avantages incontestables.

Francotte (I, pp. 265 et ss.) rappelle la peinture enchanteresse que l'*Odyssée* trace de l'île des Phéaciens et il fait observer à juste titre que ce tableau reproduit, avec des couleurs éclatantes, certains côtés de la vie ordinaire des Grecs, à ce moment de leur civilisation. Je retiens ici les traits suivants : Les Grecs d'alors trouvent dans leur propre cité tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de leurs besoins ; la terre est leur grande nourricière ; on n'entend point retentir le bruit de la fabrique ou de l'atelier ; le marché de la ville, le port ne sont pas encombrés d'une foule bigarrée ; ils réalisent l'idéal grec de la cité ou plutôt même de la famille qui se suffit à elle-même et possède tous les moyens d'assurer à ses membres la vie heureuse. Ailleurs, Francotte remarque que la famille des Grecs d'Homère est encore la cellule très visible et très agissante de la société ; mais elle fait partie d'un organisme : entre les diverses familles qui constituent l'État s'établit un échange de services et de produits. « Avec quelle complaisance le poète détaille la fortune de ses héros ! L'élément principal en est, comme pour Tydée, la terre, des champs fertiles en blé, des vergers, des troupeaux nombreux » (p. 268). Les artisans existent, mais, dans la plupart des professions, la division du travail est peu accentuée; on peut même dire que les principales professions, par exemple, celles qui concernent la préparation du pain et des vêtements, sont encore exercées sous la forme domestique par les membres, libres ou esclaves, de la famille. Hésiode conseille encore au paysan de tisser lui-même sa tunique et son manteau (cf. p. 276). Quant au commerce, il ne joue, dans cette organisation sociale, qu'un bien faible rôle ; le commerce intérieur n'existe que dans des rudiments insignifiants et le commerce maritime se sépare à peine de la piraterie (cf. pp. 278-279). Si le commerce est si peu étendu, c'est, dit Francotte, parce que la maison se suffit encore à elle-même ; il n'est appelé qu'à combler les lacunes de la production domestique.

La conclusion de ce chapitre de Francotte est des plus im-

portante à notre point de vue : Dans les régions attardées de la Phocide et de la Locride, où les esclaves sont longtemps inconnus, la vieille société homérique se maintient pendant longtemps à peu près intacte dans sa simplicité égalitaire. — Je ne risque guère de me tromper en ajoutant que si tel est le cas pour la Locride et la Phocide, petites parties de la Grèce centrale, il en sera ainsi, à plus forte raison, d'autres contrées helléniques telles que l'Élide, l'Achaïe, l'Étolie, l'Acarnanie, l'Épire, la Thessalie, l'Italie méridionale et la Sicile, qui étaient plus éloignées des grands centres commerciaux du golfe saronique, pour ne rien dire de la Macédoine et de la Chalcidique, pays natal d'ARISTOTE, et sans parler des pays spartiates où l'organisation primitive, sous l'influence de facteurs spéciaux, s'était figée et en quelque sorte pétrifiée. Sans doute, il ne peut être question pour le v[e] et le iv[e] siècle, dans ces contrées, de familles primitives, groupant sous un même toit tous les membres du γένος ; la famille génétique s'est désagrégée, même dans les parties les plus arriérées de la Grèce ; mais ce qui a subsisté, c'est le régime essentiellement agricole et autonome des familles restreintes ; ici surtout, on a tort de projeter sur l'ensemble de la Grèce ce que nous savons des crises politiques et économiques qui ont agité les centres surpeuplés comme Athènes (1). L'esclavage lui-même — et ceci est important, comme on le verra plus loin, pour la théorie d'ARISTOTE — contribua, dans les contrées agricoles, à maintenir l'autonomie (αὐτάρκεια) de la famille réduite, après la dissolution des γένη. FRANCOTTE peut dire que l'on concevrait aisément que l'esclavage eût gardé à la société, à travers tous

---

(1) Même en Attique, l'organisation *génétique*, malgré les efforts de SOLON, de PISISTRATE et de CLISTHÈNE, resta longtemps vivace (voy. là-dessus GLOTZ, *La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, 1904, pp. 17 et 327). D'autres contrées, où les mêmes facteurs n'agissaient pas ou agissaient moins, ont dû garder bien plus longtemps encore le régime patriarcal. Bien entendu, dans tout cela, il n'est pas question de propriété collective de la tribu, ce qui n'a sans doute jamais existé, mais de propriété individuelle du γένος, d'après les idées de FUSTEL DE COULANGES.

les changements, son organisation domestique. « De fait, ajoute-t-il (p. 286), il l'a conservée en partie ; on a répété cent fois cette parole de naïf orgueil que TRIMALCION adresse à ses convives : tout vient de la maison ! Cette parole aurait pu être prononcée en Grèce aussi » (1).

Faisons un pas de plus : Il est certain que, même dans les régions les plus agricoles, se sont formées, déjà très tôt, des agglomérations de villages et de villes. Quelle était la nature de ces centres de vie politique ? Ceux-ci répondaient-ils au type médiéval de la *Stadtwirtschaft* de BÜCHER, c'est-à-dire de la ville qui est elle-même αὐτάρης.

Si nous parlons pour la généralité des cités grecques, la réponse ne peut être douteuse : La Grèce n'a jamais connu la véritable *Volkswirtschaft* (économie nationale), et elle n'a pas dépassé le stade de l'élémentaire économie urbaine de notre moyen âge occidental. De nombreux centres municipaux, grands et petits, comportaient les traits essentiels suivants : Dans la ville, le marché ; il est le lieu où se font les échanges, le centre de la vie économique ; le paysan y apporte les produits de sa terre et les échange contre d'autres objets, ou même il échange ses propres fabricats, les étoffes qu'il a tissées, le cuir qu'il a préparé ; mais le troc ou échange en nature n'est plus la règle générale ; ce qui le montre, c'est l'existence de la monnaie ; enfin, à côté du paysan et du commerçant, l'artisan qui débite lui-même le produit de son travail, le forgeron, le cordonnier, etc. FRANCOTTE, en rappelant ces quelques traits (p. 289), peut ajouter : Même à Athènes, l'organisation urbaine n'était pas arrivée à sa pleine efflorescence. XÉNOPHON, dans la *Cyropédie* (VIII, 2), établit d'ailleurs nettement la distinction entre les petites villes des milieux agricoles et les quelques grands centres commerciaux : « Dans les petites villes, dit-il, le même ouvrier fabrique un lit, une porte, une charrue, une table, bâtit une maison, heureux quand tous ces métiers lui donnent de quoi manger ». ED. MEYER lui-même, qui, avec PÖHLMANN (*Geschichte*

---

(1) Sur le régime patriarcal en Grèce, voy. aussi GUIRAUD, *Études économiques sur l'Antiquité*, chap. II.

des antiken Kommunismus und Sozialismus) et BELOCH (*Griechische Geschichte*), a défendu l'idée de l'économie nationale en Grèce, nous avertit que le point de comparaison ne doit pas être notre XIXe siècle, mais notre XVIIe et XVIIIe siècle, où les communications par voie de terre étaient, comme dans l'antiquité, misérables, extrêmement lentes, rendues fort difficiles et incommodes par les barrières, les douanes et les passeports (*Die Wirtschaftliche Entwicklung des Altertums*, p. 18). Ce qui montre d'ailleurs bien comment, même à Athènes, s'étaient conservés des vestiges importants de l'organisation primitive, c'est le régime des salaires. Cette question a été spécialement étudiée par FRANCOTTE. Or, « c'est à peine si les témoignages des auteurs anciens, relatifs aux salaires en argent, méritent d'être recueillis; il n'en est pas de même pour les indemnités de nourriture; même à l'époque historique, les formes primitives de la rémunération subsistaient; elles attestaient le peu de profondeur des modifications subies par l'organisation économique depuis l'époque d'HOMÈRE » (p. 310). FRANCOTTE rappelle aussi, avec DEFOURNY (p. 62), un passage caractéristique des *Acharniens* d'ARISTOPHANE (vers 30-40); il prouve qu'en Attique même, en 425, l'ancienne famille rurale qui se suffit à elle-même s'était maintenue; DICÉOPOLIS, brave campagnard d'Acharnes, réfugié à Athènes pendant la guerre contre Sparte, est fatigué du séjour en ville et il exhale son mécontentement en ces termes : « Les yeux tournés vers la campagne, demandant la paix, haïssant la ville, je regrette mon village qui jamais ne m'a dit : achète du charbon; il ne connaissait ni : achète du vinaigre, ni : achète de l'huile, ni : achète quoi que ce soit ; mais il produisait tout par lui-même ; et cette scie d'*achète* y était inconnue » [1]. Ainsi donc, conclut DEFOURNY, à Acharnes, à vingt kilomètres d'Athènes, on

---

[1] Voyez encore THUCYDIDE, II, 14 : Quand PÉRICLÈS, au début des guerres médiques, renferma les habitants de l'Attique derrière les murs de la ville, ce déplacement leur parut pénible, accoutumés qu'ils étaient pour la plupart depuis un temps immémorial, à la vie champêtre (cf. FRANCOTTE, II, p. 336).

retombait en plein dans l'ancien régime de l'économie domestique fermée; l'organisation urbaine existait par îlots; l'organisation familiale continue à l'emporter. Puis (pp. 67-68) : Tel est l'état économique de la Grèce au temps d'Aristote ; l'ancienne organisation par familles s'est assez bien maintenue dans certaines régions; ailleurs l'organisation urbaine s'est établie; ailleurs, enfin, on voit apparaître des éléments précurseurs de l'organisation nationale. Puis encore (p. 62) : Même au IIe siècle av. J.-C., dans les régions où les vieilles mœurs s'étaient le mieux conservées, on cite le cas de propriétaires aisés qui n'allaient jamais à la ville; quand Beloch affirme que la Grèce du IVe siècle est un pays de grande industrie et que l'agriculture occupe dans l'essor économique du monde hellénique une place subordonnée, il se trompe du tout au tout; il prend son rêve pour une réalité; il étend à la Grèce entière une situation qui peut-être tendait à se réaliser en quelques centres seulement (1).

Je trouve une confirmation de ces vues dans la récente *Histoire d'Athènes* (de 480 à 336) de Cavaignac. Si j'attache tant d'importance au jugement de Cavaignac, c'est qu'il est basé sur des recherches originales qui ne craignent pas d'invoquer même la statistique. Or, voici comment Cavaignac dépeint la Grèce propre après les grands événements militaires de 490 et de 480-479 : « Dans l'histoire du sol grec pendant la période antique, l'époque où nous sommes est l'époque du blé; la Grèce n'est pourtant pas arrivée à produire les 7 ou 8 millions d'hectolitres nécessaires pour maintenir l'équilibre entre la consommation et la production de l'élément essentiel; l'importation a commencé; il ne faut pas toutefois s'en exagérer l'importance; la mer est encore peu sûre pour les vaisseaux pacifiques; d'un bout à l'autre

(1) J'écrirais plutôt « une situation *qui se réalisait* en quelques centres seulement »; car, quoi qu'on en dise, à Athènes certaines branches d'industrie avaient reçu un développement assez considérable; l'erreur consiste à comparer l'industrie athénienne à notre industrie à base capitaliste; moi-même, dans mon premier article, j'ai peut-être été trop loin sous ce rapport.

du monde grec, le pullulement des monnayages locaux atteste la prédominance du commerce purement local... L'époque du labourage est aussi l'époque de la propriété divisée; dans certains pays spéciaux, il faut parler seulement de moyenne et de petite « tenure »; mais dans l'ensemble on trouve partout, en nombre, une classe d'hommes qui, suivant les lieux, revêtent le caractère de cultivateurs aisés ou celui de bourgeois ruraux, — classe qu'on appelle à Athènes les *zeugites*, et qui partout fournit la milice des *hoplites* » (p. 12). C'est cette très nombreuse classe d'agriculteurs hoplites qu'ARISTOTE, dans ses voyages en dehors d'Athènes, doit avoir eue sous les yeux; c'est elle qui, selon un axiome qui domine l'antiquité et que DEFOURNY (p. 79) rappelle fort à propos, est avant tout en possession des droits civiques et politiques.

On voit ainsi surgir une Grèce plus vraie, une Grèce que ne défigure plus le mirage athénien et qu'avait étudiée, dans toutes ses parties, le philosophe dont nous scrutons la pensée; car, ne l'oublions pas, ARISTOTE avait rédigé des monographies préparatoires sur 158 petits États helléniques, avant d'exposer d'une manière abstraite, dans la *Politique*, la théorie du bonheur des citoyens. C'est par l'observation et par l'expérience qu'il était arrivé à cette double conclusion, que la subsistance des familles autonomes, vivant de l'économie naturelle, est le palladium du bonheur, et que le but de la πόλις tout entière doit être la pleine indépendance économique. D'après la définition même du philosophe, l'idéal est « une société parfaite se suffisant complètement, formée pour procurer à ses membres la vie heureuse, ou encore l'association des familles et des villages pour la vie heureuse, c'est-à-dire pour une vie parfaite, se suffisant d'une manière complète ».

Le lecteur pourra maintenant entrevoir toute une *réalité* grecque, en relisant ce résumé de la *Politique*, que j'esquissai dans mon premier article (pp. 2-3) : L'utopie platonicienne prêchant la communauté des biens et des femmes étant réfutée, ARISTOTE substitue à l'idéal de son maître un système social basé sur l'intérêt personnel et sur l'esprit de famille. ARISTOTE a une préférence marquée pour la république avec

une démocratie modérée ; il défend la prépondérance, dans cette démocratie, d'une classe moyenne agricole et *autarcique* ; dans son esprit, cette classe moyenne, maintenue par une réglementation d'État, doit s'opposer à jamais à la formation du capitalisme et du paupérisme ; l'*autarcie* des familles et de l'État doit être garantie, fût-ce au prix de moyens extrêmes ; la population doit rester limitée et, pour atteindre ce but, l'avortement sera licite ; les dimensions mêmes de l'État seront en rapport avec les exigences de l'autonomie économique ; le rôle de l'argent sera réduit aux quelques nécessités inéluctables de l'échange entre familles, et on arrivera, par cette voie, à la limitation du commerce et à la suppression de l'usure ; la véritable et nécessaire richesse n'est pas celle de l'argent qui est infinie, mais celle de l'économie naturelle, que la subsistance des familles ramène à des limites positives. — On peut compléter ces données par celles de FRANCOTTE (II, pp. 242 et ss.) sur les deux catégories les plus marquantes de démocratie que distingue ARISTOTE, celle des laboureurs et celle des artisans et mercenaires : la démocratie des laboureurs — ARISTOTE lui adjoint celle des pasteurs — est louable ; toutes les autres sont condamnables ; « quand le pouvoir est aux mains des laboureurs et de ceux qui possèdent une fortune moyenne, alors seulement l'État est gouverné selon les lois ». Qui ne voit que tout cela est copié sur la réalité ? De-ci de-là, d'ailleurs, malgré la teneur purement abstraite des formules aristotéliciennes, certains détails trahissent le contact avec le réel. Je n'en veux pour preuve que ce passage (II, 1266, *b*, 25), où ARISTOTE parle des lois des Locriens « qui défendaient, sauf dans les cas d'infortune bien constatée, d'aliéner la terre et assuraient ainsi la conservation des anciens lots ». Plus tard, au IIIe et au IIe siècle, l'accaparement des lots de terre (κλῆροι) créa les latifonds et le capitalisme agraire. Mais, à l'époque d'ARISTOTE, les *kléroi*, sinon légalement, du moins moralement inaliénables, devaient exister un peu partout, ailleurs que chez les Locriens.

A considérer le milieu grec, rien, pour ainsi dire, dans le système d'ARISTOTE ne tient de l'invention pure ou de l'utopie.

J'ai déjà fait allusion à sa théorie toute spéciale sur l'escla-

vage. Elle se présente, à première vue, sous deux aspects contradictoires. Or, Defourny (pp. 68-69) montre que c'est précisément parce qu'elle reflète deux situations opposées qui coexistaient en Grèce. Si Aristote considère que l'esclavage est une institution *naturelle* (κατὰ φύσιν), alors que pourtant il admet certains affranchissements pour les sujets méritants, c'est que la proposition fondamentale « s'applique aux parties du pays où le régime d'économie domestique fermée s'est assez bien conservé et où l'esclavage est une évidente nécessité », tandis que la proposition subsidiaire « s'applique aux régions où le métier a pris quelque développement ».

Ce qui paraît étrange aussi dans la législation idéale du Stagirite, c'est l'exclusion du grand commerce et l'admission simultanée du monopole. Defourny explique qu'il s'agit du monopole d'État ; il rappelle que l'État antique était infiniment plus socialiste que l'État moderne, puisqu'il possédait des terres, des mines, des forêts et des carrières, sans parler des esclaves publics, qui construisaient des routes, des aqueducs, des vaisseaux ; en général, l'État hellénique, comme la famille, « est, au point de vue économique, un cercle fermé ; il produit tout ce qu'il consomme ou du moins il essaye de le faire » (p. 113). Vue sous cet angle, l'idée du monopole d'État, qui, d'après Aristote, doit enrayer les spéculations individuelles des commerçants et des négociants, paraît à son tour puisée dans la réalité du monde grec : « A Épidamme, le commerce extérieur était un service public ; à Délos, l'État avait le monopole des transports maritimes pour certaines directions ; à Olbia, la loi a institué le monopole du change... Un certain Pythoclès conseillait aux Athéniens de s'assurer le monopole du plomb que produisaient les mines du Laurion (*ibid.*).

Enfin, la fameuse théorie de la limitation artificielle de la procréation, limitation indispensable, d'après Aristote, à la stabilité de l'équilibre social, n'est pas non plus une conception abstraite, mais simplement une application de principes courants en Grèce. Plutôt que d'assigner une limite tout à fait précise à la propriété, Aristote propose de fixer le maximum d'enfants qu'il serait interdit de dépasser. « Si, dit-il, la

fécondité dépasse le chiffre fixé, qu'on recoure à l'avortement » (IV, 1335, *b*, 21). « Il faut, dit-il ailleurs, provoquer l'avortement avant que la vie et la sensibilité soient venues dans l'embryon; la légitimité ou la criminalité de cette pratique est déterminée par cette circonstance de sensibilité et de vie » (IV, 1335, *b*, 24-26). Or, l'histoire du droit grec est là pour nous prouver que *le père* a toujours gardé le pouvoir de vie ou de mort sur l'enfant, depuis sa conception jusqu'à la célébration des *amphidromia* (pour cette cérémonie, voy. les articles *expositio* et *infanticidium* dans le *Dict. des Antiq. grecques et rom.* de Daremberg-Saglio-Pottier). Sans doute, nous le savons, bien des causes d'avortement ont été plaidées en Grèce. Mais Glotz (*La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, pp. 350 et ss.) a prouvé qu'aucun de ces procès ne présente le cas *d'un mari* accusé d'avoir engagé ou autorisé sa femme à des pratiques abortives, alors que la chose se faisait fréquemment dans les ménages grecs. « La cité ne força pas *le chef de famille* à nourrir les enfants malgré lui; elle lui laissa le droit de se débarrasser des nouveau-nés; ni l'exposition, ni l'infanticide ne furent qualifiés crimes; Athènes, comme le reste de la Grèce, pratiqua en l'approuvant un malthusianisme meurtrier » (p. 351).

Tout ce qui précède prouve, ce nous semble, que Knies, dans sa *Politische Oekonomie vom Standpunkte der geschichtlichen Methode*, p. 19 (cf. Defourny, pp. 4-5), avait raison de formuler cette pensée que la sociologie vérifie à chaque pas : Quel que soit l'habit dont elle se revêt, les arguments dont elle s'étaye, les résultats auxquels elle aboutit, la théorie reste toujours un produit du développement historique; elle se tient en union vivante avec les événements de la période où elle est formulée; elle reflète les conditions de temps, de lieu et de nationalité où elle est née.

J. de Decker.

Chronique du mouvement scientifique

par DANIEL WARNOTTE.

■ ■ ■

Travaux récents.

Biologie générale.

Travaux récents. — Biologie générale — De l'origine des espèces par croisement.

Biologica du 15 juin 1914 reproduit le résumé d'une conférence donnée à Paris, à la Société botanique de France, par J.-P. Lotsy, secrétaire perpétuel de la Société hollandaise des sciences, qui y traite de l'origine des espèces par croisement. On a extrait le passage suivant de cette conférence où Lotsy montre que « la nature fait des sauts », qu'il peut se présenter une évolution sans formes de transition :

« Les recherches de Louis de Vilmorin, de Johannsen, de Mendel et de leurs successeurs nous ont mis à même de définir enfin l'espèce.

« La définition proposée est :

« *L'espèce est l'ensemble de tous les individus d'une même composition héréditaire, qui ne produisent qu'une seule sorte de gamètes* ou dans le langage mendélien :

« *L'espèce est l'ensemble de tous les individus homozygotes qui ont la même constitution génétique.*

« L'auteur se demande alors quelle est l'origine de ces espèces ;

« On peut concevoir leur origine de trois manières différentes :

« 1° Par acquisition de nouvelles qualités et transmission de ces qualités à la descendance ;

« 2° Par variation spontanée ou mutation ;

« 3° Par croisement.

« Les deux premiers modes sont du domaine de la variabilité. L'auteur se demande alors s'il existe une variabilité héréditaire dans n'importe qu'elle forme ? Il pense qu'il n'existe aucune variabilité héréditaire quelle qu'elle soit, à l'exception possible, mais d'après son opinion, improbable, de l'existence de mutations par perte. Tout ce que l'on a décrit comme variabilité héréditaire n'en est pas ; ce n'est que la multiplicité des formes causée par l'impureté du matériel étudié, qui tend à nous faire croire que ce matériel est variable.

« L'espèce définie comme ci-dessus est constante. Il ne reste

donc qu'une manière d'être pour la formation de nouvelles espèces : Le croisement d'espèces déjà existantes.

« On sait, depuis longtemps, que les formes dites « variétés » donnent, après croisement, des hybrides, qui, par disjonction dans les générations suivantes, produisent un nombre souvent considérable de formes différentes, dont quelques-unes au moins sont constantes, peuvent avoir des caractères très différents de ceux des variétés croisées.

« Par conséquent, il y a des preuves incontestables que les formes dites *variétés* naissent à la suite de croisements.

« Puisque nous avons défini de telles variétés constantes comme *petites espèces*, et puisque Jordan a démontré que l'espèce linnéenne n'est essentiellement qu'une agrégation de petites espèces, on pourrait conclure directement que la cause de l'origine des espèces est le croisement.

« Or, il y a une opinion presque générale, d'après laquelle il existe tout de même une différence entre espèces et variétés ; et de Vries nous a même indiqué comment il faut juger de la nature spécifique ou variétale de telle forme. Si l'hybride obtenu par leur croisement est constant, les formes croisées sont des espèces ; s'il présente une disjonction, les formes croisées sont des variétés. Par une étude spéciale de croisements entre *espèces* du genre *Antirrhinum*, l'auteur montre qu'il n'en est pas ainsi, que les hybrides entre *espèces* subissent la disjonction tout comme les hybrides entre *variétés*, et forment ainsi de nouvelles espèces.

« Par plusieurs autres exemples, il montre qu'on ne peut que conclure que la différence supposée entre espèces et variétés n'existe pas ; il n'y a dans la nature que deux sortes d'individus : des individus purs ou homozygotes et des individus hybrides ou hétérozygotes.

« Nous avons donc une preuve incontestable que des nouvelles espèces peuvent naître à la suite d'un croisement ; mais il y a plus : ces expériences montrent que les nouvelles espèces ne naissent pas seules, mais en société, de sorte que nous avons dans le croisement non seulement l'explication de l'origine des espèces, mais aussi de leur groupement usuel dans la nature » (p. 186).

« Après considération des objections que l'on pourrait faire contre sa manière de voir et après avoir mentionné quelques points qui lui semblent être favorables à sa théorie, l'auteur la résume dans les phrases suivantes :

« De nouveltes espèces sont nées par un croisement entre espèces

Travaux récents.
—
Biologie générale

déjà existantes. L'espèce nouvellement née est prête et constante et n'est soumise à aucune forme de variabilité héréditaire à la seule exception possible, mais improbable, d'une perte accidentelle de facteurs.

« La nature fait donc des sauts, mais ces sauts peuvent être excessivement petits. Ce n'est pas l'étendue du saut qui importe, ce qui est essentiel, c'est l'absence des formes de transition, dites variétés, entre deux espèces affinées.

« La nature ne peut pas fabriquer d'espèces par sélection d'individus appartenant à une espèce donnée, parce qu'une telle sélection doit forcément rester sans effet par suite du fait que tous les individus appartenant à la même espèce ont une constitution héréditaire identique. En un mot toute sélection intra-spécifique est impossible.

« La sélection interspécifique reste possible, mais elle entre dans le domaine d'une autre discipline, de celle qui concerne la survivance entre espèces déjà nées et sort donc des limites de cette conférence, qui ne traite que de l'*origine* des espèces » (p. 187).

[Lotsy, J. P. Secrétaire de la « Hollandsche Maatschappij der wetenschappen » à Haarlem. Botaniste. Principaux travaux : *Carolus Linnaeus. Een en ander over zijne beteekenis* (1907); *Recente onderzoekingen over de erfelijkheid en hybridisatie in verband met het voortbrengen van nieuwe cultuurgewassen* (1903). Co-directeur des *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles.* Articles dans des recueils spéciaux.]

* * *

Les croisements entre animaux domestiques et leurs résultats.

On sait que la zootechnie s'occupe beaucoup des croisements entre animaux domestiques et que les éleveurs qui appliquent, scientifiquement ou non, les principes de cette science s'efforcent d'obtenir des produits particulièrement qualifiés, soit pour les formes, soit pour le travail, en procédant à des croisements entre races différentes. Le Dr T. Roemer montre dans un article de la *Fühling's landwirtschaftliche Zeitung* (15 avril 1914 : « Vererbung von Leistungseigenschaften ») que ces croisements n'ont pas pour effet de créer des types où se rencontreraient seulement les quantités propres aux générateurs, mais que ces qualités peuvent encore être renforçées :

« Es ist ausgeführt worden, dass Unterschiede zweier Rassen bezüglich einer biologischen Eigenschaft überwiegend auf mehrere

bis viele Einheiten zurückzuführen sind, wie dies durch exakte Bastardierungsversuche ausgedeckt worden ist. Nach den Mendelschen Regeln entsteht aber überall, wo mehrere Erbeinheiten für eine Eigenschaftsdifferenz im Spiele sind, in der 2. Generation eine ununterbrochene Reihe erblicher Variationen. Dabei ist das Wesentliche für die Leistungszüchtung, dass *die Extreme dieser Variationsreihen sowohl nach der Plusseite wie nach der Minusseite die Eltern übertreffen* können und in praxi auch häufig übertreffen. Wir müssen uns von der Vorstellung, dass durch Bastardierung nur Formen erzeugt werden, die eine Mittelstellung zwischen den Eltern einnehmen oder bestenfalls die Ausmasse des besseren Elters erreichen, lossagen. Es können durch Bastardierung tatsächlich Formen erzeugt werden, die den *leistungsfähigeren Elter übertreffen und gleichzeitig die wertvollen Eigenschaften der beiden Eltern in neuer und günstiger Weise vereinigen.* Es seien einige Beispiele angeführt : Strube-Schlanstedt hat durch Bastardierung von Squarehead und Landweizen eine Neuzüchtung erzielt, die kürzer im Halm und winterfester als der Squarehead ist. Durch Bastardierung des Schlanstedter Squarehead-Winterweizen mit Rotem Schlanstedter-Sommerweizen hat ebenfalls Strube einen Winterweizen gewonnen, dessen Kornqualität (1 000 Korngewicht) die beiden Eltern weit überragt. Nilsson-Ehle erzielte durch Bastardierung zweier Weizenforten mittelmässiger Rostwiderstandsfähigkeit Stämme mit erheblich stärkerer Widerstandsfähigkeit neben solchen mit grösserer Empfänglichkeit. H. Nilsson erhielt bei der Bastardierung der gegen Phytophthora sehr empfindlichen Kartoffelsorte *Jaune d'or de Norvège* mit *Up to date*, die bekanntlich nicht sehr widerstandsfähig gegen diese Krankheit ist, in der 2. Generation 29 % *ausserordentlich* widerstandsfähige Individuen. Tedin bekam durch Bastardierung zweier gleichzeitig reisender Gersten Formen, die früher und solche, die später als die Eltern reiften. Von Tschermak konnte aus der Bastardierung mittelfrüh bis mittelspät blühender Erbsenrassen alle Uebergänge von früh- bis spätblühenden Linien gewinnen. Ebenso berichten Gast und Hayes von Ueberschreitungen der elterlichen Ausmasse in der 2. Generationen von Tabakbastardierungen. Derartige Ueberschreitungen der elterlichen Leistungen treten in der 2. Generation auf, die sind zwar gemäss dem Charakter der Leistungseigenschaften bei Pflanzen an den einzelnen Individuen der 2. Generation nicht erkenntlich, sondern erst an den Nachkommen der einzelnen Pflanzen zweiter Genera-

tion, also an den Stämmen der dritten Generation. Ergibt die Prüfung der Stämme dritter Generation für keinen der gesamten Stämme eine erhöhte Leistung den Eltern gegenüber in gewünschter Richtung, so kann der Züchter das *gesamte Material der betreffenden Bastardierung ausmerzen*; er läuft nicht Gefahr, auf wertvolles Material zu verzichten. Es ist selbstverständlich von Bedeutung, dieses sicher zu wissen, denn jedem Züchter ist bekannt, wie schwer die Entscheidung über auszumerzendes und weiterzubauendes Material ist, und dass man häufig umfangreiches Zuchtmaterial Jahre hindurch mitschleppt nur in der Hoffnung, doch noch Wertvolles darin zu finden.

« Die exakte Bastardforschung hat also den für die Leistungszüchtung wichtigen Nachweis gebracht, dass Bastardierung keineswegs nur Formen erzeugt, die eine Mittelstellung zwischen den Eltern zeigen, sondern dass auch *Ueberschreitungen* der elterlichen *Leistung* zustande kommen. Daraus ist eine für die Elternwahl wichtige Schlussfolgerung zu ziehen. Es ist nämlich unter diesen Umständen nicht erforderlich, zur Züchtung auf Leistung mittelst Bastardierung Eltern zu verwenden, die die in Betracht kommende Leistungseigenschaft in *besonders hohem* Masse besitzen. Eine Form, die die eine in Betracht kommende biologische Eigenschaft im *extremen* Ausmasse in sich trägt, zu Bastardierungen zu verwenden, hat ja einen grossen Nachteil : Derartige Rassen weisen in der Regel in anderer Richtung nur ungenügende Leistungen auf; es werden daher durch künstliche Bastardierung neben der *einen* günstigen Eigenschaft andere *unbefriedigende* Leistungseigenschaften in das weitere Zuchtmaterial hineingebracht. Diesem erheblichen Nachteile können wir ausweichen, seit wir wissen, dass *Steigerung des Leistungseigenschaften auch durch Bastardierung von Formen ähnlicher Leistungsfähigkeit möglich ist* » (pp. 266-267).

* * *

Autres effets de la sélection dans l'amélioration des espèces domestiques.

A. Grégoire, en exposant la question de *la sélection* au point de vue zootechnique et botanique dans la *Revue économique internationale* de mai 1914, a été appelé à caractériser l'action consciente de l'homme, par comparaison avec celle du milieu naturel. Le passage suivant montre que l'action de l'homme a eu pour effet de créer des caractères utiles à l'homme, mais parfois nuisibles à l'espèce :

« Le travail d'amélioration des praticiens s'est évidemment toujours superposé à l'action des forces naturelles que l'on groupe

sous la dénomination générale de milieu. Cette action est évidemment très puissante, car les forces en question sont puissantes en elles-mêmes et elles agissent, en outre, d'une manière continue et toujours dans le même sens. Dans telle contrée, le sol fertile fournit aux plantes et aux animaux une alimentation copieuse, tandis qu'ailleurs cette alimentation est plutôt déficitaire. Tel climat est régulier, et les extrêmes sont peu éloignés les uns des autres, alors que tel autre est excessif. Il est évident que des êtres se développant dans des conditions aussi différentes doivent être eux-mêmes très différents. Les plantes seront armées pour résister aux intempéries auxquelles elles sont soumises et les animaux seront de taille et de tempérament variables. Comme exemple, on peut citer, chez les plantes, les blés durs des régions arides et les blés tendres des régions humides et, chez les animaux, le cheval, animal des steppes, qui a conservé ses caractères dans les régions sèches, mais qui a pris une taille et un tempérament très diffiérents dans les régions humides (cheval belge). Le travail des agriculteurs a eu souvent pour résultat de renforcer encore cette action des forces naturelles et cela se conçoit facilement ; une meilleure utilisation de celles-ci et une plus grande résistance aux éléments contraires étant évidemment avantageuses.

« L'amélioration des espèces domestiquées atteinte par les praticiens est plus marquée pour les animaux que pour les plantes. Il y a à cela plusieurs motifs. Les caractères des animaux sont généralement appréciés beaucoup plus facilement que ceux des plantes. On examine, en effet, les premiers individuellement et l'on dispose pour cet examen de plusieurs années, tandis que l'on doit souvent tenir compte pour les plantes de leur productivité par unité de surface occupée et pendant une seule saison ; les vicissitudes météorologiques compliquent ainsi l'étude. En second lieu, la reproduction est plus facilement réglée chez les animaux que chez les plantes et l'on peut utiliser le mâle présentant des qualités particulières pour plusieurs femelles et pendant plusieurs années alors que chez le végétal la fécondation se fait naturellement ou exige des soins méticuleux si elle est effectuée artificiellement. Enfin, l'hérédité se marque mieux chez les animaux qui sont plus indépendants du milieu. Par contre, la plante se multiplie plus rapidement et plus abondamment que l'animal et l'on peut ainsi obtenir des résultats en un temps plus court. Enfin, la reproduction asexuée des végétaux permet de fixer immédiatement et d'une manière absolue un caractère quelconque, même non héréditaire.

Travaux récents.
—
BIOLOGIE GÉNÉRALE

Telle est, dans son ensemble, la méthode que l'homme a mise en œuvre pour améliorer ou mieux pour transformer toute une série d'espèces animales et végétales sauvages, c'est-à-dire vivant pour leur propre compte, en espèces domestiques, c'est-à-dire vivant pour son profit et adaptées plus ou moins intimement à ses besoins. Les transformations subies par ces espèces sont donc utiles au point de vue humain et nullement au point de vue des espèces considérées. Bien au contraire, elles sont souvent directetement nuisibles à celles-ci, qui deviennent incapables de maintenir elles-mêmes leur place au soleil. C'est donc l'homme lui-même qui doit se charger de leur défense » (pp. 367-368).

* * *

La sénilité, phénomène inhérent à la matière vivante.

La vieillesse, comme la mort, ne peut plus être considérée comme un accident provoqué par une cause déterminée; c'est plutôt un phénomène inhérent à la matière vivante, dit M. G. MARINESCO dans la *Revue scientifique* du 30 mai (« Le mécanisme chimico-colloïdal de la sénilité »). La vieillesse comporte des modifications du chimisme cellulaire et, avant tout, des changements dans l'état colloïdal des cellules des différents tissus. C'est cet aspect chimique de la question qui est négligé par la plupart des auteurs qui ont étudié la question.

« Nous trouvons, dans la structure et l'évolution du noyau des cellules nerveuses, des preuves indiscutables en faveur de notre thèse, à savoir que la sénilité constitue un phénomène inhérent à l'évolution de la matière vivante. En effet, l'étude de la structure fine du noyau des diverses cellules et spécialement des cellules nerveuses, a démontré que cet organe contient deux ordres de substances, qu'on distingue selon la manière dont elles se comportent vis-à-vis des couleurs d'aniline; les unes basophiles, les autres acidophiles. La signification morphologique et l'importance physiologique de ces substances est presque tout à fait opposée. Au point de vue de la vitalité des cellules en général et en particulier de la cellule nerveuse, l'importance de la substance basophile est considérable et divers auteurs comme LÉVI, LENHOSSEK, AVET, MARINESCO, CAJAL et d'autres ont démontré que la diminution de cette substance, c'est-à-dire l'atrophie de l'armature chromatique, coïncide avec le repos prolifératif. Les noyaux qui, généralement, ne présentent plus des mitoses, sont pauvres en basichromatine et riches en axichromatine. La même opinion, qui a été soutenue autrefois par HEIDENHAIN, et plus récemment par RETZIUS, a pu être

contrôlée sur diverses espèces cellulaires, soit que l'évolution rapide ait démontré d'une manière éclatante la diminution de la basichromatine avec le vieillissement des cellules (épithélium intestinal des amphibies urodèles, cellules spermatiques) soit que l'absence des mitoses dans les cellules nerveuses, que nous avons relevée à plusieurs reprises, ait coïncidé avec une dégradation presque totale de l'armature chromatique.

« Cette évolution regressive de la basichromatine est indépendante de toute cause nocive extérieure et prouve que le processus de vieillissement des cellules ne peut être entravé d'aucune façon, la courbe initiale étant tracée pour chacune d'elles, comme pour chaque organisme, à partir du moment de la naissance. Ces constatations si importantes au point de vue de la biochimie du noyau sont faites au moyen d'un mélange de fuschine acide et de vert de méthyle en solution alcoolique. Kossel et ses élèves ont montré que l'acide nucléique se colore d'une façon intensive par le vert de méthyle, tandis que les substances albuminoïdes résultant de son dédoublement se colorent en rouge par la fuchsine acide. A son tour, Malfati a constaté que l'acide nucléique pur se colore en vert pur, les nucléines plus pauvres en phosphore, en bleu violet, et, lorsque la quantité de phosphore est encore plus petite, en rouge pur.

« Non seulement la nucléine diminue progressivement avec l'âge de manière que, dans le nucléole des cellules nerveuses de l'animal adulte, elle est très réduite, mais le noyau des espèces animales qui jouissent d'une grande longévité contient moins de nucléine que chez ceux dont la vie est plus courte. Enfin, dans les premiers stades du neuroblaste, Retzius a vu que le noyau se colore en vert, tout au moins chez quelques animaux, et les chromosomes, neuroblastes en mitose, attirent toujours le vert de méthyle. Les cellules névrogliques et même les cellules épandymaires, qui jouissent d'une qualité proliférative assez considérable, possèdent un noyau riche en nucléine qui se colore habituellement par le vert de méthyle Pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer une coupe de l'écorce du cerveau dans la paralysie générale où il existe une réaction néoformative très intense des cellules névrogliques, et on se rendra compte de la différence de structure qui existe entre le noyau des cellules nerveuses et celui des cellules névrogliques. L'armature nucléaire de ces dernières se colore en vert, tandis qu'à l'intérieur du noyau des cellules nerveuses, il n'y a pas la moindre particule qui fixe le vert de méthyle. Parallèlement avec ces modi-

Travaux récents. — BIOLOGIE GÉNÉRALE

fications micro-chimiques, on constate, comme les recherches de E. NASSING l'ont montré, une diminution du phosphore nucléinique pendant le développement de l'embryon de lapin. L'œuf d'Equinus, non fécondé, contient seulement des traces d'acide nucléique; au contraire, on en constate de fortes quantités après la fécondation. Or, on sait, depuis les recherches remarquables de JACQUES LOEB, que l'œuf non fécondé est voué à une mort fatale. Or, la tête du spermatozoïde qui pénètre à l'intérieur de l'œuf est constituée presque exclusivement par la nucléine qui représente en somme une source d'énergie chimique considérable, grâce à laquelle la vie reprend son élan dans l'œuf après la fécondation.

« L'exposition de ces faits et de ces considérations démontre avec la dernière évidence que la vieillesse, comme la mort, sont fatalement inscrites dans la courbe vitale des colloïdes et implicitement dans l'évolution des cellules. La vieillesse comme la mort sont des phénomènes naturels et nécessaires, et les hypothèses des auteurs qui voient dans les phénomènes de sénéscence un accident remédiable sont en discordance avec la loi universelle qui gouverne la vie des colloïdes.

« Assurément, les causes extérieures jouent un grand rôle dans le processus de la sénéscence et de la mort, mais en laissant de côté les faits d'observation banale qu'on ne peut pas éviter complètement, l'action nocive de ces agents externes, mais en admettant que cela fût possible avec le progrès incessant de la science, on ne saurait admettre que l'organisme animal ou végétal deviendrait immortel, car la naissance, la croissance, la vieillesse et la mort représentent des phases normales et nécessaires du cycle de la vie.

« L'évolution se poursuit donc là où la vie n'est plus » (pp. 678-679).

[MARINESCO, G. Professeur de clinique des maladies nerveuses à l'Université de Bucarest. Principal ouvrage (en français) : *La cellule nerveuse* (1909).]

***

Sommaire bibliographique.

Verworn, M. — Erregung und Lähmung. (Jena, Fischer, 1914, 10 Mk.)

Fliess, W. — Vom Leben und vom Tod. Biologische Vorträge. (Jena, Diederich, 1914, 2.50 Mk.)

Schwalbe, E. — Die Entstehung des Lebendigen. (Jena, Fischer, 1914, 0.80 Mk.)

Cohen-Kysper, A. — Die mechanistischen Grundgesetze des Lebens. (Leipzig, Barth, 1914, 7 Mk.)

Schumacher, S. — Die Individualität der Zelle. (Jena, Fischer, 1914, 0.50 Mk.)

Travaux récents.
—
BIOLOGIE GÉNÉRALE

Troland, L. T. — The chemical origin and regulation of life. (*Monist*, 1914.)

Becquerel, P. — La vie latente. Sa nature et ses conséquences pour certaines doctrines de la biologie contemporaine. (*Revue générale des sciences*, 15 juin 1914.)

Mottram, J. C. — Controlled natural selection and value marking. (New York, Longmans, 1914, 1.10 Doll.)

Lutz, F. E. — Humidity, a neglected factor in environmental work. (*Am. naturalist*, 1914.)

Lehmann, Dr E. — Ueber den gegenwärtigen Stand der Mutationstheorie. (*Naturwissenschaften*, 19. Juni 1914.)

Geyer, Dr K. — Die geschlechtliche Differenzierung des « Soma » bei den Insekten. (*Naturwissenschaften*, 19. Juni 1914.)

Ethologie et psychologie animale.

ETHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE.
—
Comment les animaux se représentent le milieu où ils vivent.

Quelles représentations les animaux ont-ils des objets qui les entourent? H. VOLKELT fournit une contribution à l'étude de cette question (étude encore peu avancée et à l'élucidation de laquelle un grand nombre de recherches de détail seront encore nécessaires), dans un ouvrage intitulé : *Ueber die Vorstellungen der Tiere* Leipzig, ENGELMANN, 1914, 126 pages, 4 marks). VOLKELT arrive à cette conclusion qu'il faut exclure de la conscience animale une représentation distincte des choses (*dinghafte Geformtheit*). Cela ne veut pas dire qu'on doit renoncer à savoir comment le milieu influence la conscience des animaux. Cette influence se fait sentir par le moyen d'une perception globale (*Komplexqualität*) qui ne permet pas à l'animal de différencier distinctement les éléments du milieu, comme le fait la conscience de l'homme, mais qui le met cependant à même de percevoir les modifications qui se produisent dans l'ensemble dont il a conscience :

« Die Komplexqualität ist gleichsam ein unmittelbarer Sinn für das Ganze, ein unmittelbar die Gesamtsituation erfassendes Organ. Denn trotz ihrer phänomenologischen Strukturlosigkeit gestattet sie, dass alle sinnlich zugänglichen Teile der Umgebung in ihr wirksam sind. Ein jedes, auch das peripherste Ereignis, wenn es nur überhaupt den Sinnen zugänglich ist, vermag die Komplexqualität zu modifizieren, ohne in der Komplexqualität als relativ selbständiger Teilinhalt zu figurienen. Die Veränderung eines Teilinhalts kann an sich ganz verborgen bleiben und dennoch, gleichsam heimlich, das Ganze in bestimmter Richtung verändern.

Das Wunderbare ist hier zu beobachten, dass ein Ereignis, ohne dass das Feld der Sinnesdaten dinghaft geformt und dinghaft gegliedert zu sein braucht, unmittelbar auf das Gesamtbewusstein wirkt. Ein Ereignis, welches an sich nur eine Stelle des gesamten Feldes der Wahrnehmung inne hat, verursacht direkt eine Aenderung der Gesamtkomplexqualität.

« Es wird durch ein Ereignis eben nicht, wie es bei uns — wenigstens in der Regel — der Fall ist, merkbar nur ein dinghafter Komplex oder ein Verhältnis solcher Komplexe (und gleichsam erst durch diese Vermittelung und unmerkbar auch das Gesamtbewusstein) modifiziert, sondern merklich wird allein die Qualität des Ganzen selber, eben die Gesamtklomplexqualität, alteriert; sie wird unmittelbar alteriert. Die Partialänderung der Situation äussert sich im Bewusstsein nur als Totaländerung. Unter besonders günstigen Bedingungen kommt dies auch im menschlichen Bewusstsein vor als ein Erlebnis der Veränderung, dessen Ursache wir nicht angeben können. Das ganze Zimmer erscheint mir verändert : in Wahrheit fehlt ein Bild an der Wand, dessen Fehlen ich aber nicht bemerke. Mein Freund erscheint mir auffallend verändert — ich bemerke nicht, dass er eine Brille statt des sonst üblichen Klemmers trägt.

« Diese resultative Anderung der Gesamtqualität kann nun — je nachdem wie die bestehenden Zuordnungen von Eindruck und Handlung es bestimmen — im Verhalten des Tieres ihre Folgen haben. So ist dem einzelnen an sich unbemerkten und ungesonderten Teilereignis die Möglichkeit gegeben, das Verhalten des Tieres zu beeinflussen. Wenn es auch zu keiner Sonderexistenz in dem Bewusstsein gelangt — vermittelst der Gesamtkomplexqualität kann das Teilereignis sich dennoch Gehör verschaffen, mit ihrer Hilfe, d. h. durch die Komplexqualität selber, kann es dennoch durchsetzen, dass es einen Einfluss auf die Handlungen des Tieres gewinnt. Sonach ist die Möglichkeit auf die Handlung des Tieres Einfluss zu erreichen, jedem, auch dem periphersten Ereignis der tierischen Umbegung, gegeben, sofern es nur wirkend bis in die jeweils vorhandene Komplexqualität dringt und diese resultativ modifiziert. Aber dass es nun auch wirklich von massgebendem Einfluss auf das Benehmen wird oder gar eine zweckmässige Handlung des Tieres bewirkt, das ist damit natürlich noch nicht gesagt. Denn dazu ist nötig, dass das Tier im Besitz gewisser Zuordnungen von Komplexqualitäten und Handlungsimpulsen ist. So leistet die Komplexqualität zwar dies, dass sie

mit allem sinnlich Zugänglichen in enger Fühlung steht. Insofern ist sie ein wunderbar feines Fühlwerk. Aber ein zweckmässig wirkendes Instrument wird sie erst durch ihre Verbindung mit ganz bestimmten Reaktionen. Auf die Zweckmässigkeit dieser Zuordnungen also kommt es an. Es kann, wenn diese Verbindungen nur zweckmässing sind, das Tier mit Hilfe der Komplexqualität auf jedes Teilereignis seiner Umgebung zweckvoll reagieren. Denn mit jedem Teil hat es durch die Komplexqualität hindurch Konnex. Aber es muss nicht zweckvoll reagieren. Denn ist es nicht im Besitz der genau dieser Sachkonstellation angepassten Zuordnung von Komplexqualität und Handlungsimpuls, so nutzt ihm die Komplexqualität mit all ihrer reichen Beziehung zur Situation ganz und gar nichts. Wir sehen also erstens, dass jedes überhaupt den Sinnen zugängliche Ereignis imstande ist, die Komplexqualität irgendwie zu alterieren; dass aber zweitens nicht hiermit bereits die Zweckmässigkeit der handlung gesetzt ist. Sondern diese häugt wesentlich ab von den bestehenden spezifischen Zuordnungen der Handlungsimpulse zu den Komplexqualitäten. Diese sind die zwei Bestandteile des Apparates, mit dem das Tier ausgerüstet ist. Und daraus nun lässt sich jetzt sicher und deutlich verstehen, wie, ohne dass dies eine Disharmonie in der Struktur des primitiven Bewussteins bedeutete, die Leitungsfähigkeit des Apparates ganz ungeheuer variiert. Denn nehmen wir nun an, dass die Zuordnungen von Handlung und Komplexqualität tatsächlich in verschiedenen Fällen sehr verschieden zweckmässig sind — eine Annahme, die wir übrigens, obwohl sie natürlich scheint, sogleich noch weiter erörtern werden — so ergibt sich daraus eben das eigentümliche Bild, das die beschriebenen Geschehnisse des Tierlebens uns boten : der ungeheuere Unterschied der Angepasstheit und der Unangepasstheit an den Sachverhalt. Denn jedwedes Ereignis, das nur empfunden wird, bringt es zwar sicher zu einer Alteration der Komplexqualität, aber damit ist eben noch nicht ausgemacht, dass diese Alteration auch im Verhalten des Tieres einen zweckmässigen Ausschlag gibt. Denn dies hängt von dem System von Zuordnungen ab, in dessen Besitz das Tier sich befindet. Sie können fein und zweckmässig sein, aber auch grob und umbrauchbar für die betr. Situation » (pp. 95-97).

***

Travaux récents. — ETHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE. — Comment les animaux perçoivent certaines parties du milieu où ils vivent.

Le Prof. Dr. E. Th. von Brücke touche aussi à cette question de la perception du monde extérieur par les animaux dans la brochure où il expose les recherches de Pawlow sur les réflexes, brochure intitulée : *Ueber die Grundlagen und Methoden der Grosshirnphysiologie und ihre Beziehungen zur Psychologie* (Jena, Fischer, 1914, 16 pages, 50 Pfennig). Certaines expériences montrent que les animaux peuvent avoir une représentation nette (absolue) de certains objets qui les entourent :

« Im allgemeinen ist es ausserordentlich schwierig, durch blosse Beobachtung festzustellen, welche Bestandteile seiner Umgebung ein Tier nicht nur als räumlich gesondert, sondern auch als verschiedenartig unterscheidet, wie weit es also seine Umgebung gewissermassen zu analysieren vermag. Es sei nur daran erinnert, dass es z. B. keineswegs leicht ist, junge blinde Kätzchen von normalsichtigen zu unterscheiden, und dass erst ganz genaues Studium der Tiere eine sichere Diagnose auf Blindheit ermöglicht. Die sinnliche Analyse der Umgebung ist zweifellos eine Grundfunktion des Nervensystems, und zwar speziell die Funktion der Sinnesorgane in Verbindung mit ihren Zentren in der Grosshirnrinde. Pawlow hat deshalb vorgeschlagen, die peripheren Sinnesorgane, ihre Nerven und die mit ihnen funktionell verknüpften Rindenteile als eigene Apparate des Nervensystems abzugrenzen und sie als Analysatoren zu bezeichnen.

« Mit Hilfe der bedingten Reflexe lässt sich sehr genau untersuchen, wie weit irgender Sinnesorgan eines Tieres die Aussenwelt in Einzelheiten aufzulösen vermag, oder mit anderen Worten, wie gross die Differenzen zweier Reize sein müssen, damit diese für das Tier verschiedenen Wert erhalten. Nehmen wir z. B. den Fall, wir hätten bei einem Hunde einen bedingten Reflex auf die Speicheldrüse in der Weise ausgebildet, dass wir die Fütterung wiederholt mit dem Erklingen eines bestimmten Tones kombinierten, so können wir aus dem Verhalten der Drüse beim Erklingen anderer Töne auf die Feinheit des akustischen Unterscheidungsvermögens des Hundes schliessen. Solche Versuche ergaben z. B. das interessante Resultat, dass der Hund zwei nur um Bruchteile eines ganzen Tones differierende Töne nicht nur dann zu unterscheiden vermag, wenn sie unmittelbar nacheinander erklingen, sondern dass auch jeder dieser beiden Töne für sich allein eine verschiedene Reaktion des Tieres auslösen kann. Der Hund besitzt also das, was wir beim Menschen als absolutes Gehör bezeichnen Ferner liess sich nachweisen, dass das Gehörorgan des Hundes

Travaux récents.
—
Ethologie et psychologie animale.

durch viel höhere Töne gereizt werden kann, als das des Menschen. Während die obere Hörgrenze beim Menschen bei 20,000 Schwingungen in der Sekunde liegt, lassen sich beim Hund noch bedingte Reflexe auf Töne von 70,000 bis 90,000 Schwingungen bilden.

« In ähnlicher Weise wurde und wird noch die Feinheit des Lichtsinnes und des optischen und taktilen Raumsinnes beim Hunde untersucht. Es wurde hierbei festgestellt, dass die Isolierung eines einzelnen Reizes aus einer Gruppe ähnlicher Reize im Laufe der Ausbildung des bedingten Reflexes allmählich, gewissermassen, stufenweise vor sich geht ; diese Differenzierung mehrerer Reize fasst Pawlow — wie oben erwähnt wurde — als das Ergebnis von Hemmungsvorgängen auf. Er nimmt an, dass das allmähliche Unwirksamwerden aller übrigen ähnlichen Reize mit Ausnahme des speziell gewählten Versuchsreizes gewissermassen auf einer Dämpfung einzelner Teile des Analysators beruht, eine Annahme, die durch verschiedene Beobachtungen wohl gestützt erscheint » (pp. 9-10).

[von Brücke, E. Th. Né en 1880. Docteur en médecine de l'Université de Vienne. Professeur à l'Université de Leipzig. A publié une série de travaux relatifs à la physiologie dans des recueils spéciaux.]

***

L'orientation chez la femelle du grillon.

Le Prof. J. Regen de Vienne a fait des expériences portant sur les rapports qui existent entre les appels stridents que fait entendre le grillon mâle et l'orientation de la femelle. Il rend compte de ces expériences dans un article de *Pflüger's Archiv für die gesamte Physiologie* (vol. 155, 1913, « Ueber die Anlockung des Weibchens von *Gryllus campestris* L. durch telephonisch übertragene Stridulationslaute des Männchens »). Il est démontré que les sons émis par le grillon mâle sont effectivement perçus par la femelle, qu'ils l'attirent vers le mâle en l'aidant à s'orienter, mais qu'elle se dirige également à l'aide du toucher.

[Regen, J. Docteur en philosophie. Professeur au Gymnase Sophie à Vienne.]

***

Pourquoi certaines fleurs attirent de préférence les insectes.

Il existe un grand nombre de fleurs cultivées qui sont rarement visitées par les insectes bien qu'elles soient suffisamment grandes et pourvues des couleurs les plus brillantes. Des causes autres que la coloration des surfaces agissent donc pour attirer les insectes.

Travaux récents.
—
Ethologie et psychologie animale.

Les expériences faites par Plateau à ce sujet l'avaient conduit à admettre une action prépondérante des odeurs. J. H. Lovell a repris ces expériences et en expose les résultats dans un article du *Journal of animal behavior* (1914, nº 3 : « Conspicuous flowers rarely visited by insects »). Il conclut que ce qui attire surtout les insectes, c'est la présence dans la fleur d'un nectar plus ou moins abondant. La mémoire associative des insectes a pour effet de les détourner de visiter les fleurs où le nectar manque ou est inaccessible :

« Entomophilous flowers are usually characterized by the possession of either bright coloration, or odor, or both, although apparently to some extent the two qualities are mutually exclusive. Both allurements are useful in attracting the attention of insects; but the absence of either conspicuousnesss, or odor, or both, will not necessarily cause a flower to be neglected if it contains an ample supply of pollen or nectar. But under similar conditions, small, green, odorless flowers, even if rich in nectar, will not be discovered as quickly as nectariferous flowers, which are conspicuous or agreeably scented. On the other hand, the possession of both color and odor will not ensure frequent visits in the absence of available food materials. The experiments afford no evidence that bees visit flowers for the purpose of experiencing an aesthetic pleasure.

« Insects, especially bees, occasionnally examine the neglected, conspicuous flowers of cultivation; but, obtaining no food materials, or very little, they do not often repeat their visits. Many neglected flowers are pleasantly scented and the addition of another agreeable odor is neither necessary nor beneficial.

« When odoriferous fruit syrups are introduced into conspicuous flowers, commonly neglected, a group of miscellaneous insects, especially Diptera, will be attracted; but the inference that, therefore, color is no advantage and that an agreeable odor is required is fallacious. For the introduction of an odorless syrup into similar flowers will induce insect visits in large numbers ; also when flowers, with the nectar inaccessible to honeybees and, consequently, seldom visited by them, have the nectaries artificially punctured, or the floral tubes shortened by drouth, they are then visited by bees in countless thousands without the addition of either an agreeable odor or a sweet liquid. Flowers which in one locality freely secrete nectar and are visited by numerous insects are sometimes in other localities nectarless and almost entirely

Travaux récents. — ETHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE ANIMALE.

neglected. Insects, therefore, perceive the colors and forms of neglected flowers, and the rarity of their visits is the result of their memory of the absence of food materials, not because the flowers lack an agreeable odor, which is often not the fact.

« The flowers into which PLATEAU introduced odoriferous sweet liquids were thus artificially converted into distinct physiological varieties. Since flowers possessing conspicuousness, an agreeable odor, and a liquid food were opposed to flowers possessing only conspicuousness, it is clear that color was never directly brought into competition with odor — the latter was invariably given the advantage.

« Colors and odors attract the attention of insects, but bees in their visits to flowers, previously examined by them, are guided largely by the memory of past experience; they are able to associate different sense impressions and unconsciously make analogous inferences » (pp. 174-175).

* * *

A propos de l'interprétation de l'attitude des chevaux d'Elberfeld.

A propos de l'article de E. C. STANFORD concernant l'interprétation de l'attitude des chevaux d'Elberfeld signalé dans le *Bulletin* n° 31, p. 432, C. DE VESME, rédacteur en chef des *Annales des sciences psychiques*, nous fait remarquer qu'il a déjà développé l'explication suggérée par STANFORD, dans le fascicule de décembre 1912 des *Annales* précitées et que son explication a été discutée par plusieurs auteurs, dont MAETERLINCK.

* * *

Sommaire bibliographique.

Co-operative study of bird migration. (*Bird-Lore*, May-June 1914.)

von Uexkuell, J. — Die Zahl als Reiz. (*Tierseele*, 4, H., 1914.)

Grüber, K. — Neue Beobachtungen an den Elberfelder Pferden. (*Südd. Monatsh.*, Mai 1914.)

von Maday, Stephan. — Begriffsbildung und Denken beim Menschen und beim Pferde. (*Archiv für die ges. Psychologie*, Bd. 32, H. 3-4, 1914.)

Gemelli, A. — Ancora sui cavalli pensanti. (*Rassegna nazionale*, febbraio 1914.)

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

Physiologie et psychologie humaines.

L'architecture du cerveau humain et les localisations corticales.

O. VOGT a fait à la Société de neurologie de Paris une communication sur « l'architecture et les localisations corticales » dont le *Bulletin* de la société précitée donne un compte rendu succinct

Travaux récents.
—
PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

(séance du 13 novembre 1913). VOGT relate les expériences qu'il a faites avec Mme VOGT et qui aboutissent à ce résultat que *chaque architecture spéciale est l'expression anatomique d'une fonction spéciale et que le cerveau supérieur est caractérisé par une étendue et une différenciation plus grandes de certaines régions, où se localisent les qualités supérieures* :

«... Nous sommes arrivés à trouver des distinctions fonctionnelles d'une finesse inattendue. Pour toutes les régions que nous avons examinées, nous avons constaté : 1o que chaque architecture spéciale est l'expression anatomique d'une fonction spéciale, par conséquent nous n'avons pas poussé trop loin notre division architecturale; 2o que notre division est assez détaillée pour couvrir toutes les différences physiologiques que nous trouvons, et 3o que les limites que nous trouvons pour la fonction sont aussi linéaires que celles de nos champs architecturaux et coïncident avec elles.

« Ainsi, nous arrivons à une localisation d'une précision et d'une netteté dont nous ne nous doutions pas autrefois.

« Ceci établi, une question de physiologie comparée se posait à nous : si nous retrouvons le même champ architectural chez deux animaux différents, devons-nous en conclure que ce champ a la même fonction chez ces deux animaux? Pour décider de cette question, nous avons eu à notre disposition : trois singes anthropoïdes, des singes platyrrhiniens (Cebus, Ateles, Alouata, etc.), un certain nombre de hapales ou ouistitis, singes les plus inférieurs, une dizaine de lémurs et quelques autres prosimiens.

« Nous avons toujours trouvé la même réaction pour le même champ architectural dans toute la série de ces singes et de ces prosimiens. Tantôt, nous avons constaté d'abord l'identité de structure, et nous avons pu prédire la réaction électro-motrice; tantôt nous avons constaté d'abord la réaction électro-motrice et nous avons pu prévoir l'architecture. Nous voyons donc que, pour tous les animaux étudiés, les différences architecturales sont bien la manifestation anatomique des différences fonctionnelles. Par conséquent, quand nous voudrons approfondir la fonction d'un champ quelconque, nous pourrons choisir l'animal chez lequel ce champ est le mieux développé ou se prête le mieux à l'expérimentation.

« Enfin, puisqu'il y a identité entre l'architecture et la fonction, nous devrions pouvoir appliquer à l'homme ce que nous trouvons sur l'animal. Ainsi, nous arriverions enfin à profiter de la physiologie expérimentale pour les localisations chez l'homme, et ce serait d'une importance capitale. Dans ces conditions, rien n'était

plus naturel que le désir que nous avions de voir si la clinique confirmait les localisations que nous étions amenés à admettre chez l'homme en partant de l'architecture et de la physiologie comparée. D'après l'architecture comparée et l'expérimentation physiologique chez l'animal, nous devons admettre que la destruction de la circonvolution pariétale ascendante ne produit pas la moindre paralysie, mais des troubles de la sensibilité qui empêchent d'adapter le mouvement à la situation momentanée (par exemple, si l'animal veut s'accrocher à une branche, il dépasse le but). Ce n'est que la destruction de l'aire gigantopyramidale, dans la frontale ascendante, qui pourrait produire une vraie paralysie. Enfin, la destruction du pied de la première frontale devrait produire dans la jambe et le tronc un trouble moteur d'ordre supérieur. La clinique confirme ces suppositions. En particulier, si nous prenons le trouble moteur d'ordre supérieur, nous avons trouvé qu'il se manifestait chez l'homme surtout par une astasie-abasie. Nous voyons donc que les localisations que nous trouvons en clinique sont les mêmes que celles que l'architecture et l'anatomie comparée nous font supposer.

« Mais cette étude comparée nous amène encore à un autre ordre de considérations. Nous avons vu que le cerveau supérieur était caractérisé par une étendue et une différenciation plus grandes de certaines régions. Partant, rien n'est plus naturel que de localiser les qualités supérieures dans ces régions de l'écorce. Est-ce que la physiologie comparée et la clinique nous y encouragent?

« L'architecture comparée nous apprend que les différents champs de la pariétale ascendante chez le cercopithèque ont leur homologue chez le lémur, dans une région peu étendue et moins différenciée.

« Si nous comparons ce que peut faire un singe cercopithèque et un lémur, nous trouvons chez le singe une plus grande habileté du pied et surtout de la main. Nous devons donc conclure que l'étendue et la différenciation plus grandes de la pariétale ascendante chez le cercopithèque sont en rapport étroit avec son habileté plus grande du pied et surtout de la main. La physiologie expérimentale confirme absolument cette conclusion. Le pied et surtout la main sont représentés dans la pariétale ascendante sur une étendue beaucoup plus grande que dans la frontale ascendante d'une part, et d'autre part que les grandes articulations ne le sont dans la pariétale ascendante. Et enfin, pour citer un exemple clinique je rappellerai que nous avons dû mettre en rapport étroit

avec la marche et la station debout, le pied de la première circonvolution frontale, région qui prend justement une étendue et une différenciation unique chez l'homme.

« Telles sont les premières questions physiologiques que nous nous sommes posées et nous les avons choisies à cause de leur valeur méthodologique. Un de nos premiers buts a été, dès le commencement de nos études, de faire une carte cérébrale pour le clinicien.

« Il s'agissait pour nous d'abord de savoir si nous avions le droit de baser cette carte cérébrale sur l'architecture, et ensuite de décider jusqu'à quels détails nous devions aller. Nous savons aujourd'hui que nous avons ce droit et qu'il nous faut pousser notre division le plus loin possible. Mais nous ne voulions pas seulement nous contenter de montrer au clinicien le nombre et la situation des champs architecturaux, nous avions le plus grand désir de lui donner en même temps des indications physiologiques et nous espérions trouver ces indications dans l'architecture et la physiologie comparée. Vous voyez que nous ne nous sommes pas trompés. Aussi nous espérons pouvoir vous soumettre bientôt une carte cérébrale avec des indices physiologiques » (pp. 639-640).

[VOGT, O. Voir *Bulletin* n° 5, « Archives » n° 69.]

* * *

La notion actuelle de localisation cérébrale.

Un aperçu des recherches et des découvertes relatives aux localisations cérébrales a paru dans la *Münchener medizinische Wochenschrift*, du 4 novembre 1913 sous la signature du Dr VON STAUFFENBERG (« Der Wandel der Anschauungen über Gehirnlokalisation »). Ces recherches ont eu pour effet de modifier la notion même de localisation :

« Alle diese Erkenntnisse, die wir zu allermeist VON MONAKOW verdanken, haben den Begriff der Lokalisation von Grund auf gewandelt. Wir haben gelernt ihn prinzipiell in ganz verschiedenartigem Sinn zu gebrauchen: Einmal als einfache Lokalisation von Symptomen für den klinischen Gebrauch, indem wir aus den Erscheinungen auf Läsionen bestimmten Sitzes schliessen, dann aber als Lokalisation von Funktionen, als wissenschaftliches Erkenntnisprinzip, das mit jenem ersten nur ganz locker zusammenhängt. Erst wenn diese Scheidung rein vollzogen sein wird, werden wir von einer endgültigen Ueberwindung der alten Zentrenlehre sprechen können.

Travaux récents.
—
PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

« Dieser neue Standpunkt ist weit entfernt; wie viele meinen eine Lokalisation überhaupt zu leugnen: Das Wort *Lokalisation* hat nur einen anderen Sinn bekommen oder vielmehr eine Erweiterung seines Inhaltes.

« Die Funktionen des Gehirns lassen sich in eine weite Skala einordnen, die von den einfacheren, den Reflexen nahestehenden, zu den kompliziertenen psychischen aufsteigt. Je höher in dieser Reihe dieselben stehen, um so mehr erweitert sich der Kreis den an denselben unmittelbar beteiligten Elemente, um so grösser wird der Bereich der Lokalisation. Dieser Begriff verliert dann nach oben hin immer mehr seine ursprüngliche Bedeutung als örtliche Begrenzung, als inselförmige Bestimmung einer Partie der Rinde im Sinne einer Bildungsstätte dener Funktion. Diese Art der Lokalisation liess sich etwa ganz grob darstellen als ein System konzentrischer nach oben kegelförmig sich erweiternder Kreise die an einer Stelle den Scheitel, zu grösserer Dichte sich zusammenschliessen und hier, an einem rezentorischen oder effektorischen Rindenzentrum in das Bereich der eigentlichen Lokalisation im alten Sinn hineinreichen. Dieses wäre der Ort, an welchem die Funktion als Ganzes durch einen Herd am ehesten gestört werden kann.

« Man könnte darüber streiten, ob ein solcher ausgezeichneter Punkt nicht eben als *Zentrum* bezeichnet werden dürfte. Es dürfte aber der Gebrauch eines Ausdruckes für so verschiedenen Dinge, wie einmal der ausschliessliche Sitz eines einheitlichen Mechanismus, das andere Mal die Prädilektionsstelle für die Störung einer weitverzweigten Funktion einer Stelle, die funktionell genommen relativ untergeordnet sein kann, nicht geeignet sein.

« Das Gehirn ist eben kein Nebeneinander von einzelnen Organen, sondern ein einheitliches Organ, das eine Reihe von Apparaten verschieden abgestufter Wertigkeit in sich schliesst; es ist ein mächtiger Mechanismus der Koordination, der das Ganglien-, das Metameren-, das Mittelhirnsystem, deren Eigenfunktion in anderer Ordnung zusammenfassend, als führendes repräsentiert und deren Leistungen dem hemmenden und regulierenden Einfluss des Geistes unterwirft und neuen, höheren Adaptationen dienstbar macht. Je höher differenziert diese Funktionen sich gestalten, um so grösser wird die Anforderung der Einheitlichkeit der Zusammenfassung, was in der Prävalenz der linken Hemisphäre gerade für höhere Funktionen seinen funktionellen, nicht anatomischen Ausdruck gefunden hat.

« In Zukunft muss parallel mit der eingehendsten anatomischen

Forschung, die hoffentlich bald durch feinere Methoden, die auch funktionelle Schädigungen der Elemente zu fassen vermögen, vor allem feinere Analyse der Funktionen, besonders durch genaue Beobachtung der Verlaufsphasen, die Komponenten und den Aufbau derselben zu ergründen suchen. Auch das anatomische Korrelat der Diaschisis haben wir vielleicht Aussicht einmal fassen zu können und damit den heute so dunklen Beziehungsbereich einzelner Funktionen aufzudecken » (pp. 2469).

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

*
* *

Etude du « comportement » humain.

Le « comportement » (*behavior*) de l'homme, dit R. M Yerkes dans son article : « The study of human behavior » (*Science*, 1er mai 1914, p. 625), constitue une partie de la connaissance du comportement des êtres organisés en général. Il présente les mêmes problèmes que le comportement des autres mammifères; il doit être étudié à l'aide de méthodes analogues.

Le comportement de l'homme peut être observé à trois points de vue : le point de vue psychologique, le point de vue physiologique et le point de vue pragmatique :

« There are at least three valuable points of view from which the behavior of man may be studied : the psychological, the physiological, and the pragmatological. The first inclines the observer to an analytic study of activity in its relations to the ideas, motives, purposes and ideals of the organism; in a word, to a study whose goal is the description of behavior as an expression of will. The second disposes the investigator to seek definite knowledge of the functions of motor organs and of the relations of those mechanisms to other bodily organs and processes. From this point of view, the organism is studied as a living thing, influenced by environment and reacting upon it. The third directs him to the products of organic activity, as keys to the meaning of conscious behavior. It may reasonably be maintained that the understanding of the behavior of any organism, and most of all that of man, is conditioned by reliable and reasonably complete knowledge of the experiences of the organism, of its life processes, including its complex as well as its simple forms of behavior, and of the products or results of its bodily activities. We may consider fortunate those students of human behavior who are able to take, in turn, as occasion demands or as opportunity makes possible, these three points of view, for we must recognize that man is a self-conscious being who exhibits varied and complex

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

activities and at the same time produces works of science, industry and art which are of deep psychological significance. This, however, is merely equivalent to the statement that human behavior may be clearly understood only if viewed in its relations, on the one hand, to its structural conditions, and on the other, to its purposes and results.

« The history of science indicates that man has been surprisingly slow to come into close quarters, in a strictly scientific manner, with his own behavior. Of psychological, neurological, ethnological and archeological facts we to-day have an abundance. But we know relatively little concerning the facts and laws of human activity. This is true, I believe, chiefly for two reasons. First, because consciousness, presenting as it does a perennially puzzling problem in its relations to body, has absorbed attention; and, second, because the results of human behavior have proved more engaging to most observers, even to most scientific observers, than the behavior itself. To-day, a change is evident, for here and there *human behavior* has become an object of scientific interest. Sometimes this interest is inspired by practical problems; sometimes, by the desire for scientific knowledge. Recently, there have appeared several books which, although dealing with the general subject of man's behavior, are indicative rather of the realization of the need of knowledge than of the existence of such knowledge. Without exception, such general discussions as the writer is familiar with, display our ignorance of the facts of behavior and of the principles underlying them and serve rather as arguments in favor of the systematic study of this group of phenomena than as satisfactory treatises » (p. 626-627).

Méthodologie de l'étude de l'imitation chez l'homme.

Yerkes montre, par différents exemples, comment l'étude du comportement humain peut être effectuée. Choisissant une forme d'activité telle que l'*imitation*, voici comment il expose la méthode de travail :

« ... It is generally recognized that imitation may be studied experimentally in any organism. But up to the present most observations of this group of phenomena have been casual, and our opinions concerning the importance of imitatation in any organism are quite likely to be based upon insufficient or inaccurate information. With sparrows, canaries, mice, rats, cats, dogs, monkeys, experiments have been made to determine the nature and extent of imitative reaction, and there is no obvious reason

Travaux récents.
—
Physiologie et psychologie humaines.

why the methods of the behaviorists should not be adapted to the study of the imitative tendency in human beings.

« In order to exhibit, in its general features, a method of studying imitation experimentally, we shall consider investigations of this aspect of behavior in monkeys. The observer, first of all, seeks for a number of acts or series of acts which his animals either can not learn to perform of their own initiative or learn with extreme difficulty. Such acts are most readily discovered in connection with artificially arranged situations, as, for example, in connection with puzzle or problem boxes and similar experimental devices. He then teaches one animal to perform an act and thereafter, under definitely describable and constant conditions, he permits another animal to observe the behavior of the first. Any tendency for the second animal to imitate the first, or to modify its behavior in accordance with the activities of the first, is noted. Thus, by repetition after repetition of this sort of experiment, the observer strives to get definite knowledge of the nature and extend to which the behavior of one animal influences that of its fellows. It is, of course, necessary in such an experiment to work out a method carefully and to make all observations under carefully controlled conditions. It is necessary, also, to measure as precisely as possible several aspects of the behavior of the observing individual, and thus to depend not upon general impressions, but upon records which can not be influenced by any bias on the part of the experimenter.

« Such experimental studies as those of Watson and Haggerty have proved that certain monkeys imitate much less generally than is commonly supposed. And further, that they imitate seldom, if ever, in the purposive manner in which man imitates. It seems that although they influence one another markedly in their behavior, this influence is chiefly a matter of the directing of attention. The imitation of means or of ends in a voluntary and wholly conscious manner rarely appears among the mammals below man » (p. 629).

[Yerkes, R. M. Voir *Bulletin* n° 22, « Archives » n° **341**.]

* * *

Importance de la psychologie pour l'étude physiologique du système nerveux.

Dans la brochure citée précédemment, où il expose les recherches de Pawlow sur les réflexes, le prof. Dr. E. Th. von Brücke pose la question de savoir dans quelle mesure les résultats acquis en psychologie peuvent être utiles à la physiologie du système nerveux

Travaux récents. — PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

central. PAWLOW nie cette utilité. VON BRÜCKE reconnait qu'une grande partie de la littérature psychologique est, en effet, inutilisable, mais il y a cependant des travaux dont il faut tenir compte. Il cite notamment ceux de R. AVENARIUS, dont il expose la substance dans le passage suivant :

« AVENARIUS fand nämlich, dass jedes psychische Geschehen, unser Denken und unsere bewussten Handlungen sich stets in einzelne prinzipiel gleichartige Teilvorgänge zerlegen lassen, die wir als psychische Reihen bezeichnen wollen. Jede solche Reihe lässt sich in drei Abschnitte gliedern. Sie beging zunächst damit, dass sich etwas an unserer Umgebung in unerwarteter, unverständlicher störender Weise ändert, dass wir etwas vermissen, dass wir etwas hören oder lesen was uns neu, interessant, widerspruchsvoll oder dgl. erscheint, kurz, das erste Glied der psychischen Reihe ist charakterisiert als etwas vom Bewohnten Abweichendes, und es erweckt stets ein Gefühl der Ungewissheit oder der Unruhe.

« Nun beginnt das Mittelglied : Wir suchen das Unerwartete, Unverständliche zu verstehen, das Störende zu beseitigen, wir beginnen das Vermisste zu suchen, das Neue, Interessante an Allbekanntes anzugliedern, den Widerspruch zu lösen. — Charakterisisch für diesen zweiten Teil der Reihe ist also, dass wir das Gewohnte wieder herzustellen suchen.

« Diese erstrebte Lösung bildet den Endabschnitt der Reihe. Er weckt im Gegensatze zum mittleren das Gefühl der Befriedigung und besteht im wesentlichen in der Herstellung des Ausgangszustandes oder eines ihm ähnlichen Zustandes, sei es durch Beseitigung des Störenden oder durch Angliederung des Anfangs befremdenden an Gewohntes und Bekanntes.

« Wenn wir unser eigenes Denken und Handeln von diesem Gesichtspunkte aus analysieren, so fügt es sich meist zwanglos diesem Schema. Wir finden psychische Reihen, die ununterbrochen ablaufen, Reihen, die nebeneinander herlaufen, sich gegenseitig unterbrechen, wir finden ganze, weitverzweigte *Reihensysteme* aber im elementarsten wie im höchst entwickelten geistigen Geschehen kehrt der eben skizzierte Typus immer wieder. Sei es, dass ein Kind auf einen Schmerz hin sich einen Dorn aus dem Finger zieht, sei es, dass der Forscher in jahrelanger Arbeit ein ihn fesselndes Problem löst, sei es, dass ein Jahrhunderte geknechtetes Volk das Joch abschüttelt, als Skelett finden wir in allem menschlichen Denken und Handeln immer wieder die drei Glieder der AVENARIUS'schen Reihe.

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

« Es liegt nahe, dieses analytische Resultat in Beziehung zu setzen zu der von Hering entwickelten Theorie der Vorgänge in der lebendigen Substanz. Hier wie dort gehen wir von einem Gleichgewichtszustande aus; dieser wird durch irgend einen Reiz gestört und wir sehen in beiden Fällen die Tendenz, diese Störung aufzuheben, bis schliesslich die Rückkehr zum alten oder zu einem neuen Gleichgewichtszustande erfolgt. Diese äusserliche Analogie scheint dafür zu sprechen, dass es Avenarius durch die Aufstellung des Gesetzes der psychischen Reihen — so wie er es beabsichtigte — gelungen ist, den psychischen Tatbestand in jene Einzelteile zu zerlegen, die wir als psychische Korrelate elementarer physiologischer Erregungsvorgänge ansehen dürfen. Noch deutlicher aber spricht hierfür ein Vergleich der Avenarius'schen Reihen mit den Leistungen primitiver Teile des Zentralnervensystems. Es sei hier nur ein Beispiel gebracht: Wenn wir einem geköpften Frosche, dessen Zentralnervensystem sich also auf das Rückenmark beschränkt, ein mit Säure getränktes Stückchen Fliesspapier auf die Haut legen, so führt er so lange (je nach der Lage des Fliesspapieres verschiedene) Wischbewegungen aus, bis er den ätzenden Fremdkörper von der Haut entfernt hat. Analysieren wir diesen Rückenmarksreflex, so zeigt auch er eine weitgehende Analogie zu der Avenarius'schen Reihe, nur dass wir es beim Frosch nicht mit psychischen Gliedern zu tun haben, sondern mit physiologischen Vorgängen im Rückenmark.

« Es lässt sich eine grosse Zahl von Rückenmarksreflexen anführen, die sich diesem Schema gleichfalls vollkommen fügen und Avenarius sieht darin eine Bestätigung seiner Annahme, dass die Psychologie in seiner Darstellung zu einer biologischen Wissenschaft wird, weil jeder psychischen Reihe ein elementarer physiologischer Erregungsvorgang entspricht.

« Wenn diese Annahme richtig ist, und sie scheint mir in der Tat sehr verlockend, dann bilden die von Avenarius studierten Gesetze der psychischen Reihen ein wichtiges, bisher so gut wie gar nicht berücksichtigtes Material für die physiologische Erforschung des Grosshirns » (pp. 14-15).

* * *

Les travaux de Pavlov sur les réflexes psychiques.

Mme Dontchef-Dezeuze a résumé les travaux effectués dans les laboratoires de physio-psychologie de Saint-Pétersbourg par les élèves de Pavlov en insistant sur les résultats acquis, dans son

ouvrage sur *L'image et les réflexes conditionnels dans les travaux de Pavlov* (Paris, Alcan, 1914, 176 pages, 2 fr. 50). Cet ouvrage renferme les chapitres suivants :

I. *Exposé analytique de la méthode de Pavlov.* — 1. « La méthode » : Le but. — Les conditions. — Les caractères de la méthode. — Les résultats. — Analysateur auditif. — Analysateur visuel. — Analysateur tactile. — Transformation d'excitants. — Localisations corticales. — 2. « Le réflexe conditionnel sialogène » : L'extinction. — L'inhibition. — Les causes externes. — Les causes internes. — La reviviscence. — Les différents aspects du réflexe conditionnel.

II. *Les causes psychiques du réflexe conditionnel.* — 1. La représentation d'images et les perceptions évocatrices. — 2. Les images impliquées des perceptions évocatrices. — 3. L'image affective. — 4. L'image de perception. — 5. Les conditions centrales de l'image et de la perception. — 6. Différences entre l'image et la perception. — Conclusions.

Le passage suivant est emprunté aux conclusions de Mme Dontchef-Dezeuze :

« Le réflexe psychique, dans la méthode de Pavlov, est provoqué par une représentation d'images, images de qualité affective, lesquelles sont évoquées par les perceptions d'excitations sensorielles variées.

« Ces images, qui sont celles de sensations gustatives, agréables ou pénibles, suivant la nature de l'excitant, c'est-à-dire suivant qu'elles sont fournies par un aliment ou un acide, ne déterminent le réflexe que parce qu'elles sont accompagnées d'un état affectif : désir ou répulsion. Les nombreuses expériences faites au laboratoire de Pavlov permettent d'étudier, de la façon la plus détaillée, au moyen des images impliquées des perceptions de telle ou telle excitation, le mode d'élaboration et de formation des différentes sortes d'images : visuelle, auditive, tactile, olfactive, etc., ainsi que les différences qu'elles présentent à ces divers points de vue.

« Toutes les images, qu'elles proviennent des sensations de tel ou tel organe sensoriel, sont des images de perception, c'est-à-dire qu'elles reparaissent toujours accompagnées de représentations concomitantes et non sous forme d'une simple réapparition de la sensation élémentaire isolée.

« Enfin, il semble que l'on puisse actuellement affirmer que toutes les images ont les mêmes conditions centrales que la perception et la sensation.

« Les expériences de Toropov, résultat affirmatif dans le sens des localisations cérébrales, permettent cette assertion, en contradiction avec les hypothèses d'Ebbinghaus et de Gründzugé.

« L'image est essentiellement un phénomène de mémoire, or la mémoire implique généralement l'attention, mais l'attention est éveillée plus particulièrement chez l'animal par un état affectif.

« De plus la mémoire associative constatée chez le chien dans les expériences de Pavlov, est un phénomène d'association d'images; il est dû à ce caractère, propre à toutes les images, d'être des images de perception.

« En ce qui concerne la méthode employée, nous en avons montré en son lieu, l'importance et la netteté et nous pouvons même dire qu'elle est incomparable au point de vue de la précision.

« Les partisans des réactions motrices, vasomotrices et autres de même genre, sont forcés d'ailleurs de reconnaître relativement à ces dernières méthodes, la supériorité sous ce rapport de la méthode des réflexes conditionnels sialogènes.

« C'est, en effet, la seule jusqu'ici qui ait permis de constater d'une façon aussi remarquable la précision des réponses de l'organisme aux réactions psychiques, et en conséquence un déterminisme rigoureux des phénomènes psychiques égal absolument à celui des phénomènes physiques, lorsqu'on ne fait intervenir, bien entendu, que des facteurs rigoureusement déterminés. Il nous reste à constater que la méthode de Pavlov a démontré que tous ces caractères des phénomènes psychiques sont basés sur la propriété d'irritabilité, d'excitabilité de la cellule nerveuse.

« Cette propriété de la matière vivante serait due aux substances chimiques qui la composent, substances qui s'accumuleraient en elle et y resteraient à l'état potentiel. La réaction tout comme l'excitation, serait également d'ordre physico chimique.

« Nous savons, de plus, qu'elle est toujours spécifique et que tous les corps sont aptes à la manifester.

« Mais il y a dans l'être vivant, dans la cellule nerveuse, une infinité de réactions spécifiques dont la plupart nous échappent; on a tenté pour simplifier les choses de les ramener toutes à un processus physique, celui du mouvement, mais le schéma est trop simpliste.

« Cependant nous avons pu vérifier, au cours de cette étude, la connexion étroite des phénomènes psychiques avec les processus moteurs et sécrétoires, et s'il est un peu prématuré de dire avec

certains : *La pensée est un réflexe*, l'on peut, toutefois, considérer cette connexion comme suffisamment valable pour les phénomènes d'association d'images étudiés par l'école russe avec succès et profit » (pp. 171-174).

*
* *

Nature de l'émotion musicale.

Les émotions d'ordre esthétique et notamment les émotions musicales, ont été longtemps considérées comme une des parties les moins explicables du domaine psychologique. En fait, la difficulté d'établir un rapport entre la musique et l'émotion provient surtout de la nécessité de trouver des différences spécifiques dans l'action musicale, qui puissent expliquer la variété des émotions ressenties. Ces émotions reposent, en somme, sur des vibrations de l'air, se succédant dans un ordre déterminé. Mais il est bien évident que ces vibrations ne peuvent servir à la production des sentiments de joie ou de tristesse, d'intérêt ou d'enthousiasme que l'audition d'une composition musicale peut exciter en nous. A. Balz, de l'Université de Virginie, propose une explication nouvelle de ces phénomènes dans un article du *Journal of philosophy, psychology and scientific methods* du 23 avril 1914 (*Music and emotion*, p. 236). Balz attribue ces émotions à deux facteurs essentiels : l'un est notre organisation naturelle; l'autre est l'adaptation à certaines conventions musicales acquise par les individus, qui les conservent dans une foule d'associations psychiques. Le premier facteur est d'ordre biologique; l'autre est acquis ou héréditaire. Le lien primitif qui unit la musique à la vie intérieure de l'homme et spécialement à sa vie émotive, réside dans le rapport qui existe entre le son et l'émotion, joint à cet autre fait que l'expression habituelle d'une émotion dans l'attitude d'une personne, peut faire naître une émotion analogue chez d'autres personnes :

« If a sound complex, characterized by moving in a certain range of pitch, with a general movement tendency within the range, and also distinctive in coloring owing to its overtonic complex, larger and smaller periodicities of rhythm, and so forth, produces a given type of emotional reverberation; then a sound-complex represented by a piece of music that is known to evoke that same type of emotional excitement will be found to have a general resemblance to the first sound-complex. In the same manner the sound-complex of a human voice expressing this sort

of emotion will resemble the two other sound-complexes. The vocal expression the *musical* sound, and the organically appropriate stimulus will be found to resemble one another. They will not be identical, of course, but taken in the large they are similar. The music (which presumbably is the resultant of an emotionalized condition of the composer) resembles the vocal expression of the emotion simply because the art of composing depends ultimately on the exploitation of what I have called the primitive link between stimulus and organic tendencies to respond.

« We have a great deal of more or less direct evidence in support of this contention. Since the correlation between bodily attitude and expression on the one part, and the emotion on the other, is rather definite, we may consider the resemblances of bodily expression and music and in this wise find the correspondances between the music and the emotion.

« Consider martial music as an example. The readiness with which one falls into step in obedience to its rhythm, the erectness of bearing, the general tightening of the muscles, the flash of the eye, and the heightening of bodily tone can be observed in almost every listener. Of course, such attitudes are most apparent in the naive unreflecting person, whose actions are not constrained by the petty inhibitions of convention; for some people seem to believe that they are lapsing into barbarism whenever they permit free expression to an emotion. Now consider the music itself. All martial music shows, as a rule, certain general uniformities. Its characteristic range of pitch which various examples approximate is indicated by the predominance of the brass in such music. The melody, the focal point of attention, is most frequently given to the brass, especially to such instruments as the cornet, trombone, and horns in general. Military music has always been the music of the brass. The walls of Jericho fell to the sound of trumpets! A certain vigor and obviousness of accent and forward propulsion characterize the rhythm, and the fitness with which the martial step conforms thereto is evident. And brass instruments, and, so far as I can discover, instruments like the fife and bagpipes, tend to approximate a characteristic wave-form. Such instruments are said to own their timbre largely to the predominance of the higher overtones coincident with the relative feebleness of the lower overtones. These instruments form the center of gravity of a military band. Now in the same connection, consider the human voice. The martial thrill is apt to voice itself

in upward tendencies of pitch within a range somewhat higher than in ordinary moments; it also is apt to become more vibrant, sharper, brighter. In this we see a general resemblance to the martial music. That is, the vocal expression resembles the musical expression, and both fitly parallel the bodily attitude » (pp. 238-240).

Le second facteur est d'ordre social. Il nous apprend à associer certains genres musicaux avec des activités, des événements, des sentiments d'un ordre déterminé :

« Intervals that are regarded as harmonious owe to history their acceptance as harmonious. Only a few decades ago augmented chords were scandalous bits of futurism. The daring of the whole tone scales of Debussy will probably have disappeared for the composers of a few decades hence. We shall learn to react to such things just as we have learned to react to the innovations of Wagner. Conventions and associations that determine our responses are as much as product of the development of music as they are acause; and they are neither cause nor effect without the innate susceptibility of the organism of which so much has been said. Conventions, associations, familiarizations — in a word, the sum-total of our musical experiences, do not explain the intensity and imaginative sweep of our reactions. It is necessary to realize that such influences have their *raison d'être* in our innate structure.

« A final objection remains to be met. It may be said that there is no such uniformity or constancy in our reactions as this contention would lead us to expect. We do not always respond to a given piece of music in the same way. Our responses vary from time to time and from individual to individual. To this objection, however, one might retort that there is a much constancy and uniformity in our reactions to music as there is in our reactions to anything at all. Besides, I believe it could be maintained that there is greater uniformity the higher the type of music considered. That uniformity may be obscured by the fact of the extreme complexity of a symphony as compared with a simple song, and the further fact that only a small minority of people react to any extent emotionally to the higher kinds of music. This may be due to lack of innate susceptibility or lack of experience, or what not. After all, many are called to hear popular tunes, but few are chosen to hear symphonies. However this may be, I think the objection may

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

be disposed of if it is remembered that a response is determined as much by the condition of the individual at the moment as by the stimulus.

« It is apparent that if our position be tenable, the modern orchestra is the most adequate means that we possess of expressing that which can be expressed musically. This statement would doubtness receive general assent. There are tone-complexes that can not be produced save by the orchestra; there are literally some musical thoughts that can not be expounded save by the orchestra. The solo instrument, within the range of its possibilities, produces its effects by approximating the sound-complexes to which we are organically resonant. And the human voice is the most flexible of all instruments, for the stimulus it affords is the direct expression of an emotion » (pp. 243-244).

* * *

Plan d'une psychologie énérgétique.

Le volume que C. R. Etchart fait paraître sous le titre de *Psychologie énergétique* (Paris, Rivière, 1914, 195 pages, 5 francs) fait partie d'un ouvrage en préparation et répond à un plan de philosophie scientifique qui sera développé en quinze chapitres et dont le présent volume comprend les six premiers.

Les passages suivants, empruntés à la préface, donneront une idée de la thèse de l'auteur:

« Ils (ces volumes) se composeront:

« 1° Des relations réciproques entre le physique, le psychique et la vie.

« La recherche de ces relations, c'est le but positif de la science, soit que la connaissance directe des choses appartienne encore à la métaphysique, ou bien au domaine des hypothèses pré-scientifiques.

« L'étude de ces relations nous montre les solidarités physiques et biopsychiques des phénomènes externes et internes, la relativité de nos connaissances, la marche progressive du simple au complexe et le retour à ce qui est simple; de l'unité énergétique à la complexité corporelle pour passer de l'unité de l'inconscient au conscient et finir dans l'inconscient, état final (réflexe, instinctif, automatique) qui représente la phase supérieure de l'évolution génétique;

« 2° Application des lois de la conversation et de la transformation de l'énergie au point de vue physique, vital et psychique.

« Le principe de l'inertie, d'après lequel, *pour déformer un corps ou le mettre en mouvement, il est nécessaire de lui fournir*

Travaux récents.
—
PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

du travail se complète à l'aide du principe suivant : *Un système ne peut pas gagner ou perdre du travail sans se modifier.* Ce dernier énoncé, connu sous le nom de principe de la conservation de l'énergie, explique l'origine des changements observés dans les corps et la nécessité de recevoir autant de travail que celui qu'ils produisent eux-mêmes.

« L'activité psychique se trouve, comme l'activité physique, comprise dans le principe.

« Les dépenses d'énergie externe, agissant sur les êtres vivants, se traduisent en courants nerveux et en états subjectifs, c'est-à-dire en réactions positives, quoique moins pondérables que les réactions proportionnées et algébriques des corps inorganiques.

« Le vital et le psychique introduisent dans le jeu des énergies, un élément nouveau, celui de l'énergie accumulée ou latente, vectrice de l'équilibre mobile où se trouvent les êtres organisés, en opposition avec les êtres inanimés, en qui prévaut l'équilibre statique, indifférent ou stable.

« Il faut ajouter à cette particularité l'aptitude élective appartenant aux organismes, qui ne doit pas se confondre tout à fait avec l'élection chimique des ferments ou enzimes;

« 3° Continuité des états de la matière.

« La division des corps en gazeux, liquides et solides, quoique de grande importance pour les applications journalières, a perdu depuis longtemps sa valeur scientifique.

« Le principe qui prévaut actuellement est celui de la transformation constante des états, car on ne reconnaît pas de formes permanentes ni définitives.

« Le radium, en plus des rayons X, B, Y, laisse se détacher continuellement une émanation très subtile, analogue à une vapeur d'une force élastique très limitée.

« On assiste, dans les corps radio-actifs, à une véritable transformation de la matière. Soumis à des émanations progressives, ils acquièrent différentes propriétés : un sel de radium, par exemple, se change en gaz hélio.

« Dans les derniers temps, RAMSAY a montré la possibilité de réaliser les rêves de l'alchimie en transmuant des métaux avec l'emploi du radium.

« La transformation des choses et espèces exprimée en principes apparaît, en conséquence, confirmée par les faits. L'évolution permet de conjecturer que la vie peut se former continuellement comme elle s'est formée dans le passé et qu'elle continuera de se

former dans l'avenir : non par la formation des mystérieuses *batibies* haeckeliennes dans le sein des mers, mais par la transformation progressive de certaines espèces de matière en ses espèces immédiates;

« 4° De l'influence du milieu ambiant et des forces inférieures dans l'évolution biopsychique des organismes.

« Il n'y a pas de doute que le milieu extérieur est la cause déterminante de toutes les modifications qu'on remarque dans l'organisme. Cependant, son action n'est pas toujours directe, mais très fréquemment indirecte, et, dans ce dernier cas, la réaction apparaît avec les caractères supérieurs de la sensibilité et de la volonté » (pp. 1-5).

« Tous les êtres sont en réalité un produit de l'énergie ambiante, et le lien qui les y attache est constant et étroit.

« La forme est la résultante d'un système de rythmes, externes et internes, appliquable à tous les êtres et choses.

« Quand un animal inférieur perd un de ses membres, il le refait en vertu d'un rythme spécial de son organisation. Un cristal placé dans la solution mère agit de même : l'ariste brisée se reconstitue identiquement.

« 5° L'évolution et l'hérédité » (pp. 7-8).

« 6° Application des principes de la mécanique et de l'énergétique au monde externe et interne » (p. 10).

« La physique énergétique s'oppose au matérialisme scientifique parce qu'elle le considère comme insuffisant pour expliquer beaucoup de phénomènes, parmi lesquels les phénomènes psychologiques, et parce qu'il n'y a pas de raison qui justifie l'intention de faire découler toutes les représentations que la nature nous offre d'un seul type de représentation : le mouvement. Celui-ci n'est pas, en effet, un équivalent nécessaire des autres énergies, mais une simple manifestation particulière.

« L'énergie est considérée comme une substance qui comprend, en ses manifestations générales, les phénomènes mécaniques. Les caractères qui la gouvernent sont l'indestructibilité, l'incréabilité et l'impondérabilité et ses lois fondamentales, la conservation de l'énergie et le principe de Carnot.

« L'énergétique considérée de ce point de vue, offre l'avantage inestimable, qu'on n'aperçoit pas dans la mécanique, d'une union constante entre les plus simples manifestations de l'énergie, c'est-à-dire, la mécanique, et les plus complexes de ses manifestations, soit les manifestations physiques.

Travaux récents.
—
Physiologie et psychologie humaines.

« Ces dernières n'échappent pas au nouveau principe. Les formes particulières de l'énergie, auxquelles on donne des noms de perception, mémoire et conscience, s'éclairent quand on les examine à l'aide de cette méthode : la perception se présente comme la terminaison de plusieurs processus énergétiques, la mémoire comme une répétition de réactions : et la conscience, comme un complexus général d'énergies, naturellement propres à elle, qui reçoit, exerce et détermine des réactions dans la substance nerveuse » (pp. 11-12).

* * *

Valeur de la théorie psychanalytique.

Un exposé très clair de la théorie psychanalytique de Freud a paru sous la signature d'E. Lombard, professeur à l'Université de Neuchâtel, dans la *Revue de théologie et de philosophie* de janvier 1914. On l'a publié ensuite en tiré à part (Lausanne, 30, place du Faucon, 36 pages). Lombard reconnaît à cette théorie des mérites incontestables qui lui paraissent devoir être placés au-dessus des controverses qui se sont produites à son sujet :

« Du moment qu'il s'agit de phénomènes que la médecine moderne depuis Charcot nous a habitués à qualifier de psychiques, il y a quelque avantage logique — M. de la Palisse ne dirait pas le contraire — à les interpréter psychologiquement. Freud et ses disciples ne se contentent pas de proclamer que les troubles hystériques sont des produits de suggestion, ce qui revient à constater une fois de plus que c'est le psyché qui est en cause. Ils ont en commun avec Janet la notion utile d'un état de conscience instable et dissocié. Mais ils vont plus au fond des choses par la façon dont ils s'appliquent à reconstituer dans chaque cas l'histoire intime de cette dissociation. Sans doute Freud à dû revenir sur ses premières théories exclusivement psychogénétiques et faire une place à l'hérédité. Ici comme partout, il faut admettre qu'une disposition constitutionnelle fournit la base sur laquelle les causes provocatrices vont agir. Quelle est la nature organique de cette disposition ? On n'en sait rien ; et le saurait-on, on n'en comprendrait pas mieux l'évolution de la maladie elle-même. L'important est de connaître ce qui se passe dans l'esprit des malades. Pas plus qu'il n'y a d'adéquation possible entre une association d'idées et un mouvement moléculaire de la substance célébrale, une altération de la chimie sexuelle n'a le pouvoir de nous apprendre comment les symptômes se superposent et s'organisent dans les névroses. En tant que ce sont là des faits mentaux, et à défaut d'une explication

globale des relations de l'âme et du corps que seule la métaphysique peut donner, nous n'élucidons ces faits qu'à la condition de mettre chacun en rapport avec un fait mental antécédent. Ce n'est pas en parlant d'une *diathèse neuropsychopathologique* qu'on éclaire beaucoup la question. Tandis qu'on sait au moins ce que les psychanalystes veulent dire quand ils nous montrent dans telle manifestation nerveuse la conséquence historique de tel conflit affectif. Poser le problème en ces termes est déjà un progrès.

« Un autre mérite de la psychanalyse, corrélatif du précédent, est de contribuer à éclairer le dynamisme de l'association des idées. On sait combien peu se justifie la prétention d'expliquer toute notre activité mentale par l'association CLAPARÈDE compare les associationistes à des gens qui attribueraient la marche d'une montre aux engrenages et non au ressort. Il n'y aurait pas de pensée si nos faits de conscience n'étaient pas susceptibles de s'associer. Mais cela ne nous dit pas à quelle force ils obéissent en s'associant. BERGSON de son côté s'élève contre la théorie d'après laquelle chaque perception irait *décrocher* dans la masse indifférente des images un souvenir correspondant. Il s'appuie en partilier sur les cas d'amnésie hystérique pour établir qu'on doit admettre entre les éléments dont dispose la mémoire, des différences d'affinité, de tension et de tonalité qui témoignent d'une fonction d'adaptation active. On conçoit l'intérêt que présentent à cet égard les travaux de l'école psychanalytique, quelle que soit soit d'ailleurs l'attitude personnelle des auteurs dans la discussion des thèses associatonistes. KRONFELD reproche précisément à FREUD d'exagérer le pouvoir de l'association. FREUD il est vrai a montré des connexions psychiques là où l'ancienne psychologie ne voyait que désordre. Un transfert affectif, par exemple, peut être considéré comme une application de la loi de ressemblance ou de la loi de loi de contiguité. Mais le rôle soit inhibitif, soit moteur qu'il assigne à l'affectivité ajoute quelque chose de souple et de vivant à la notion, purement mécanique de l'association suffisant à tout, et illustre à nouveau ce que de bons observateurs avaient dit de l'action des sentiments sur la pensée.

« C'est un gain notable, nous devons encore le dire, que d'avoir élargi l'application psychologique du principe de causalité en cherchant un déterminisme interne dans le rêve et les actes subconscients de la vie de tous les jours. Même s'ils ont parfois recouru à des explications un peu osées pour trouver partout la satisfaction symbolique d'un désir, FREUD et les freudiens n'ont pas

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

travaillé en vain dans ce sens. Il y a assurément plus de choses dans nos rêves, et dans toute la part impulsive et irréfléchie de notre activité à l'état de veille, que ne peut nous en apprendre une étude même très perfectionnée des *conditions physiologiques* de ces phénomènes. Nous savons maintenant qu'il faut compter avec les subtils détours par lesquels ce qui est inconsciemment voulu peut se trahir dans l'involontaire.

« En même temps, que voyons des transitions auparavant mal connues se préciser entre certains dessous de l'idéation réputée la plus saine et les produits psychiques envisagés comme aberrants. Et voilà bien le principal service rendu à la psychologie par le père de la psychanalyse et des continuateurs. Ils ont jeté un jour nouveau sur les voies qui relient la pathologique au normal. A ce seul titre, leur œuvre serait d'un grand prix pour nous. Toute recherche qui tend, non pas à abolir pratiquement dans l'ordre mental la distinction de la santé et de la maladie, mais à interprêter le désordre comme une modification intelligible de la fonction, doit s'imposer à l'attention de ceux qui vouent leur étude à quelque délicate et haute activité de l'esprit. La science religieuse en particulier ne saurait s'en désintéresser — elle dont le domaine est à la fois si lourdement grevé de phénomènes morbides, et si riche en manifestations qui représentent le summun de l'élan humain » (pp. 33-36).

[Lombard, Émile. Né en 1875. Licencié en théologie. Pasteur, puis bibliothécaire de la ville de Neuchâtel. Professeur à l'université de Neuchâtel. Principaux travaux : *Joseph de Maistre, théoricien de l'ultramontanisme* (1898); *L'Ancien Testament, la critique et l'enseignement religieux* (1906); *De la glossolalie chez les premiers chrétiens* (1910); articles de revues, etc.]

* * *

Psychopathologie de la vie journalière.

Dans une communication faite à la Société d'anthropologie de Bruxelles, le 30 mars 1914, au sujet de la « Psychopathologie de la vie journalière », le Dr Menzerath a présenté les traits essentiels d'un ouvrage beaucoup plus étendu qu'il va publier sous peu sur ce sujet. « Ce que l'on désigne par le terme *psychopathologie de la vie journalière* est connu de tout le monde; chacun peut donner des exemples de sa défaillance momentanée, car il s'agit ici de ces petits événements, quelquefois compromettants, gênants, souvent humoristiques que sont les *lapsus linguæ*, *lapsu calami*, erreurs de perception, oublis de noms et de chiffres, mouvements

Travaux récents. — PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

erronés, etc. ». Le psychologue doit rechercher les déterminismes psychologiques de ces erreurs journalières. FREUD a essayé de ramener ces erreurs à des motifs d'ordre sexuel. MENZERATH combat cette manière de voir et montre d'abord quelles sont les conditions favorables à la production des erreurs qu'il étudie. Ce sont la distraction, la fatigue, l'obsession, l'excitation, notammant l'excitation toxique. Il passe ensuite en revue les cas observés, *lapsus linguæ*, bévues ou erreurs de lecture, etc.

[MENZERATH, PAUL. Né en 1883. A fait ses études aux universités de Fribourg en B., Berlin, Marbourg, Wurzbourg, Kiel et Paris. Attaché à l'Institut de sociologie Solvay. Chef du laboratoire psychologique au Fort Jaco (Uccle-Bruxelles). Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles. Principaux travaux : Articles dans *Zeitschrift für Psychologie*, *Archiv für die gesamte Psychologie*, *Zeitschrift für angewandte Psychologie*, *Zentralblatt für Psychologie*, etc.]

* * *

Le sens de la direction chez l'homme et chez la fourmi.

V. CORNETZ a exposé à la Société de géographie d'Alger les recherches du Dr SZYMANSKI, de Vienne, sur le sens de la direction chez l'homme. Sa communication a été imprimée en tiré à part en 1914 sous le titre *Le cas élémentaire du sens de la direction chez l'homme* (Alger, MONTÉGUT, 15 pages). Elle a pour but de mettre les explorateurs et les coloniaux de toute catégorie à même de s'assurer de la faculté de direction que possèdent les indigènes qui doivent les guider. SZYMANSKI a imaginé à cet effet une méthode dont CORNETZ fait quelques applications en comparant le sens de la direction chez l'homme et chez les fourmis.

« On voit donc que le terme de *sens des attitudes* peut contenir des nuances suivant que l'on parle d'un homme ou d'une fourmi par exemple. Supposons que l'esquimau d'AMUNDSEN ait maintenu pendant toute une journée une même direction dans le brouillard puis que les explorateurs aient passé quelques jours à chasser et à aller de côtés et d'autres. Si l'on demandait alors à l'esquimau de reprendre la susdite attitude du plan médian de son corps dans l'espace, le pourrait-il? Je pense que non, mais l'expérience serait à faire. Ce que l'esquimau ne pourrait plus faire, une fourmi le peut.

« Il y a donc lieu d'indiquer que pour l'homme, autant qu'on peut le savoir actuellement, les attitudes se repèrent les unes sur les autres successivement. Pour servir d'étiquette à tous ces

Travaux récents.
—
PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

phénomènes où il ne s'agit manifestement plus de repérage externe, c'est-à-dire d'orientation, on pourrait prendre le vocable *sens des angles décrits* ou encore mieux *sens de l'angulation.* D'autre part il serait désirable de conserver l'excellente expression de PIERRE BONNIER : *attitudes*.

« Toutes ces subtilités ont bien leur utilité. Elles nous font voir un thème d'expériences à faire avec des hommes ayant exercé toute leur vie, et ancestralement, leur sens de la direction, c'est-à-dire avec certains non civilisés vivant dans de vastes plaines.

« Il faudrait imaginer des expériences touchant la conservation éventuelle, la mémoire, d'une attitude du plan médian du corps après un long temps écoulé, après qu'un tel homme aurait vaqué à de toutes autres occupations. Lorsqu'ayant indiqué une direction à maintenir à mon guide saharien, direction maintenue par lui avant dans la nuit, nous avons campé, mon homme a pris toutes sortes d'autres attitudes. Il est allé ramasser du bois pour le feu, etc. puis il a dormi. Le lendemain il a été chercher les chameaux, puis les a remis, sans aucune recherche, dans la direction du soir précédent. A mes demandes d'explication, il répond : *c'est ainsi que nous marchions hier soir* ou bien *nous sommes venus de ce côté-là*. Quand je le presse, tout ce qu'il répond c'est *dans mon esprit* (« and bali ») *c'est ainsi*. Or, il est fort possible, et cela justement parce qu'il ne paraît pas savoir comment il fait, qu'il ait pris inconsciemment, à son insu, un tout petit tour d'horizon — profils de quelques buttes de sable dans la nuit — au moment de l'arrêt du soir. Cette petite représentation visuelle interne du monde extérieur peut très bien suffire pour lui faire reprendre l'attitude générale le lendemain. On n'est donc pas fixé pour l'instant, en ce qui touche l'homme, à propos de la conservation d'une direction à maintenir après un long temps écoulé.

« On voit donc que pour l'homme tout un groupe de phénomènes de prise d'une direction ne doit plus se mettre sous la rubrique *orientation* mais sous celle de *sens des attitudes rapportées les unes aux autres* » (pp. 13-14).

[CORNETZ, V. Voir *Bulletin* n° 13, « Archives » n° 198.]

***

Les capacités intellectuelles du nègre américain.

Certaines races humaines prétendent posséder une supériorité sur les autres. Les Européens se croient à la tête de la civilisation, tandis que les « jaunes » les considèrent avec une sorte de mépris.

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

Il y a là une série de préjugés. Mais existe-t-il un moyen de déterminer scientifiquement la valeur relative des races? Y a-t-il une méthode qui permette de mesurer, de graduer leurs facultés psychiques? M. J. Mayo fait remarquer, dans une étude où il étudie les capacités du nègre américain (*The mental capacity of the American negro*, New-York, « The Science Press », 1913, 70 pages) que les recherches comparatives effectuées sur le cerveau et sur le crâne n'ont pas donné des résultats probants à cet égard, en grande partie à cause des connaissances insuffisantes que nous avons concernant l'anatomie du cerveau. On ne peut, en somme, mesurer l'habileté des individus que par ce qu'ils sont capables de faire. A cet effet, il convient d'employer des *tests* appropriés à la vérification des aptitudes mentales, ensuite de comparer les résultats obtenus par des individus de races différentes dans la même sphère d'activité intellectuelle, les circonstances étant les mêmes pour chacun. Mayo a appliqué cette méthode aux nègres américains et il est arrivé à cette conclusion, que, par rapport aux blancs, les nègres montrent des différences psychiques, mais que ces différences sont relativement peu importantes :

« The two racial groups considered showed mental differences that were important and constant. In every subject of study the white group attained a higher average scholarship. In every year of school work, the white group passed in a much larger percentage of studies. The colored group is always more advanced in age than the white group of corresponding grade. The colored group require from a term to a year longer to complete the grammar school course than do the whites. All these important facts point in the direction of a difference in race psychology. Now, if we admit that white pupils on the whole surpass colored pupils in school ability, we may well ask whether this is due to causes that are accidental, temporary and removable, or to causes that are fundamental and ineradicable. In other words, is this difference a matter of opportunity or of heredity. The answer may not be certainly known. But in as much as everything in the power of educator, philanthropist, and law giver has been done for the equalization of opportunity, it is hard to escape the conclusion that the fundamental explanation of the difference in scholastic standing is to be found mainly in the factor of race heredity. It is due to a real difference in the general mental equipment of the two races — a difference that has been brought about through physiological and mental evolution, and which cann ever be equalized by processes

of education and training. We do not hesitate, however, to record the opinion that racial differences are in reality much smaller than traditional anthropology, as well as popular opinion, would lead us to believe. Between the white race and the colored race as found in the northern cities of the United States the overlapping is pronounced, and the difference between their average standing in mental work is not very great. Thomas Jefferson's observation that a negro *Could scarcely be found capable of tracing and comprehending the investigations of Euclid* is certainly incorrect, if applied to the group here studied. If the work of all the colored pupils in our high schools were distributed with that of the whites, it would give us a distribution practically the same as that of the whites alone. The curve of distribution would be unimodal and of the same general form, but the median mark would be somewhat lowered. The fact that the coeducation of the races is possible and practicable is in itself conclusive evidence that the distribution of abilities among the two races is very largely the same.

« But another factor which may be of greater significance for the social progress and intellectual capabilities of a race than its average standing in any or all sorts of mental work is its intellectual variability. The capacity of a race for independent progress depends in a very large measure upon its capacity to produce in considerable numbers men of very high ability. It is the man of genius upon whom social progress has ever depended. Advancement in civilization has always been a matter of discovery and invention by the few, and of assimilation and appropriation by the many. Now the greater the inherent variability of a race in mental qualities, the greater will be its chances of producing men of that order of ability ranked as genius. Hence it follows that the capabilities of a race are to be judged less by the average ability of its members than by the limits of its hereditary variation from this average and the consequent number of its men of high ability.

« Though very little is as yet definitely known about the variability of races, there is some evidenee that the European white is more variable than the negro, and that civilized peoples are more variable than primitive peoples. Also, as between the sexes, that man is more variable than woman. If this may be assumed as a biological fact, it will afford something of a scientific explanation of the rareness of real genius both in the negro race and among the women of European nations » (pp. 66-68).

« In our own study of the two groups of high school pupils,

Travaux récents.
—
Physiologie et psychologie humaines.

however, the fact of greater racial mental variability is not all pronounced, though the whites were slightly more variable. The average deviation of the white group from their mean scholastic attainment was 7, while that of the colored group was 6.5. In other words the colored group was about 93 per cent, as variable as the white group. It may be noted, however, that school life and activities may offer only a narrow field for testing the hereditary variability of groups; also that the colored group which we have studied is of mixed racial heredity, and is probably more variable on this account. The same sort of study of two groups of pure racial type would probably show a greater difference in variability.

« From all the observations and measurements that have come under consideration we arrive at the conclusion that as regards the mental heredity of the negro and white races as represented in our Northern States, the average mental ability of the white race, so far as this ability is exercised in school studies, is higher but not a great deal higher, than that of the colored race ; and that as regards the matter of mental variability the white race is more variable, but not a great deal more variable, than is the negro race. But the importance of small differences in hereditary traits is not to be overlooked. In the struggle for supremacy or survival, these small differences may be, and no doubt often are, the determining factor. The matter of greater variability is of chief advantage to the race because of its furnishing a basis for a wider departure from the average off-spring, and consequently for the production of a greater number of highly gifted individuals. It is by the production of these highly gifted individuals that social progress and racial supremacy are assured » (pp. 69-70).

* * *

Le mécanisme des opérations intellectuelles dans le calcul.

On a cru intéressant de reproduire ci-après les conclusions auxquelles est arrivé W. J. M. A. Maloney ensuite d'une étude expérimentale du processus mental qu'impliquent les opérations intellectuelles du calcul, étude dont il expose la méthode et les résultats dans un article de la *Psychological Review* de mai 1914 (« The mechanism of mental processes as revealed in reckoning »). Maloney a continué les travaux de Amberg, Kraepelin et Rivers sur le même sujet, mais dans le but spécial de découvrir une mesure absolue de la fréquence de particularités associatives qui pourraient avoir une valeur diagnostique dans les états intellectuels anormaux.

Travaux récents. — Physiologie et psychologie humaines.

« 1. The fundamental response to a perceived isolated digit (*chiffre*) is the reproduction of that digit.

« 2. This response, during reckoning, emanates from the figure association sphere, and is dependent upon the functional integrity of the figure associations.

« 3. Two different digits perceived together tend to produce not an effect peculiar to either, but a resultant common to both.

« 4. Not only recognition of their forms, but also association of the two digits is essential to the eliciting of a common resultant.

« 5. The greater the number of associations between two digits, the more inevitable is their association together.

« 6. The more numerous the associations between three digits, the more inevitable is the externalization of the third when the other two are seen.

« 7. Objective sequence may induce a response in sequence; objective factorization may induce a factor; objective duplication may induce copying; objectively suggested figure groups may be completed; the grouping of the digits when they are perceived may guide their further association, may dominate attention.

« 8. Suppression of digits is an active mental process and inhibits the association and the reproduction of the suppressed digits.

« 9. The suppression of a digit suppresses also the digits habitually associated with it.

« 10. The primitive attributes of a visual stimulus are not suppressed. Visual form is detected in spite of suppression. Among the figure associations, the most primitive are the most resistant to suppression; copying, sequence, and the adding of identical digits (factors) may survive when all other figure associations are absent.

« 11. The greater the number of associations of a digit, the more difficult is the suppression of that digit.

« 12. Digits which by virtue of their intimate associations resist suppression tend to continue their motor manifestations.

« 13. The motor manifestations of imperfectly suppressed digits depend partly upon the associative opportunities which exist at the moment. It is the result and not the operation which, in such cases, determines the motor response. That digit which most completely discharges the affect of the figure associations is written.

« 14. The nature and the frequency of the errors may serve as a measure of associative capacity » (pp. 239-240).

***

Travaux récents.
—
PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.
—
La suggestibilité des enfants anormaux.

VALENTINA SERTOLI a affectué des recherches expérimentales sur la suggestibilité des enfants anormaux, dont elle expose les résultats dans un article de la *Rivista di psicologia* de mai-juin 1914 et qui l'ont conduit aux conclusions suivantes :

1. Les enfants de caractère anormal, mais non insuffisant au point de vue intellectuel (instables purs ou anormaux affectifs) sont moins suggestibles que les enfants normaux d'âge égal.

2. La suggestibilité chez les enfants nerveux est proportionnelle au degré d'insuffisance mentale.

3. En général (en considérant les normaux et les anormaux), la suggestibilité est en rapport direct avec l'émotivité et en rapport inverse avec l'intelligence.

4. Le phénomène de la suggestibilité est précédé et produit par un état d'expectative et est en rapport direct avec l'intensité de cet état.

5. Un état d'expectative trop tendu a pour effet une suggestion contraire ou de contraste » (pp. 183-184).

***

Sommaire bibliographique.

Walkhoff. — Entstehung und Verlauf der phylogenetischen Umformung der menschlichen Kiefer seit dem Tertiär und ihre Bedeutung für die Pathologie der Zähne. (*Monatschr. für Zahnheilk.*, 1913.)

Williams, J. L. — On certain characteristics of prehistoric teeth and evolutionary changes in the jaws. (*Dental Digest.*, 1914.)

Bowers, A. — Standardization of brains (New York, *Medical Journal*, 1914.)

Bohn, E. — L'activité chimique du cerveau (avec deux fig.). (*Revue philosophique*, juin 1914.)

Sauer, W. — Ein Beitrag zur Kenntnis der Kleinhirnbahnen beim Menschen. (*Folia neuro-biologica*, n° 4, 1914.)

Auerbach, S. — Zur Lokalisation des musikalischen Talentes im Gehirn und am Schädel. (*Archiv für Anat. und Physiol.*, 1913.)

von Monakow, C. — Die Lokalisation im Grosshirn und der Abbau der Funktion. (Wiesbaden, Bergmann, 1914, 48 Mk.)

Morgan, Prof. T. H. — Has the white man more chromosomes than the negro? (*Science*, 5 June 1914.)

Schiff, D[r] F. — Aenderungen in der Körperform bei amerikanischen Einwandern. (*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*, H. 6, 1913.)

Pinard, D[r]. — L'avenir de la race blanche. (*Revue scientifique*, 20 juin 1914.)

Mott, F. W. — The influence of nutrition and the influence of education in mental development. (*Science progress*, 1914.)

Benedict, F. K. — Muscular work. (Washington, Carnegie Inst., 1914, 2.50 Doll.)

Travaux récents.

—

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE HUMAINES.

Becker, D[r] G. — Die Grösse des Stoffwechsels bei gewerblicher Arbeit. (*Die Naturwissenschaften*, 5. Juni 1914.)

Rubner, D[r] M. — The nutrition of the people. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Lipps, G. —Grundriss der Psychophysik. (Berlin, Göschen, 1914, 0.90 Mk.)

Marshall, H. R. — Is psychology evaporating? (*J. philos. psychol.*, 1914.)

Marshall, H. R. — Psychic function and psychic structure. (*Mind*, April 1914.)

Bleuler, E. — Psychische Kausalität und Willensakt. (*Zeits. für Psychologie*, Bd. 69, H. 1-2, 1914.)

Grasset. — La responsabilité et le cerveau. (*Correspondant*, mars 1914.)

Frost, E. P. — Cannot psychology dispense with consciousness? (*Psychological Review*, May 1914.)

Holt, E. B. — The concept of consciousness. (New York, Macmillan, 1914, 1.25 Doll.)

Prince, M. — The unconscious. (New York, Macmillan, 1914, 2 Doll.)

Elster, A. — Die Erotik in den Motiven der Mode. (*Sex-Probleme*, 1913.)

Murtrie, D. C. — Notes on the psychology of sex. (*Am. Journ. Urol.*, 1913.)

Leslesz, H. — L'orientation d'esprit dans le témoignage. (*Archives de psychologie*, mai 1914.)

Klieneberger, O. — Ueber Pubertät und Psychopathie. (Wiesbaden, Bergmann, 1914, 1.80 Mk.)

Hartmann, D[r] B. — Die Analyse des kindlichen Gedankenkreises als die naturgemässe Grundlage der ersten Schulunterrichts. (Frankfurt, Kesselring, 1913, 3 Mk.)

Brandenberger, K. — Die Zahlauffassung beim Schulkinde. (Leipzig, Brandstetter, 1914, 2 Mk.)

Hedler, A. — Die Entwicklungsstufen der Schülerselbstverwaltung. (*Deutsches Philologen-Blatt*, 22, 12, 1914.)

Stern, D[r] W. — Eigenschaften der frühkindlichen Phantasie. (*Zeits. für Pädagogische Psychologie und experim. Pädag.*, H. 6, Juni 1914.)

Freeman, A. — Boy life and labour. (London, King, 1914, 2/6.)

Morgan, B. S. — The backward child. (New York, Putnam, 1914, 1.25 Doll.)

Archéologie et histoire.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

—

Les directions principales de l'historiographie moderne.

E. JEANMAIRE a traduit en français l'*Histoire de l'historiographie moderne* d'ED. FUETER, professeur à l'Université de Zurich (Paris, ALCAN, 1914, VII-785 pages, 18 francs). L'historiographie décrite par FUETER commence à l'humanisme pour se terminer à notre époque. Ce n'est pas une histoire de la théorie historique, ni des méthodes historiques, ni de la philosophie de l'histoire. L'ouvrage

ne traite d'une façon détaillée que des initiateurs et des penseurs originaux ; il expose donc surtout les directions principales suivies par la manière d'écrire l'histoire.

Fueter montre dans le passage suivant, quel est l'état actuel de l'historiographie et tire de ses recherches quelques applications pratiques pour l'avenir :

« La méthode historique n'a pas radicalement changé de notre temps. Elle s'est seulement précisée, en harmonie avec l'essor pris par l'étude de l'histoire économique. La science s'est efforcée de tirer toujours plus sévèrement les conséquences de la critique épigraphique de la tradition qui remonte surtout à Mommsen. Les sources littéraires sont de plus en plus écartées et remplacées par les inscriptions, les actes, les documents, les livres de raison, etc.; on a déjà exprimé l'espoir qu'il serait un jour possible, pour certains chapitres de l'histoire moderne, de négliger tout à fait les sources narratives, même les *bonnes*. Une grande partie des découvertes faites par l'histoire dans les derniers décenniums reposent presque exclusivement sur l'application hardie de cette méthode. Rappelons-nous les recherches qui se rattachent à l'ouverture des archives du Vatican, recherches qui à plus d'un égard ont eu pour suite une révolution complète dans l'histoire ecclésiastique du moyen âge. C'est alors seulement que fut fécondée pour l'histoire la méthode statistique indispensable à l'homme d'État moderne, qui s'efforce de remplacer par des calculs exacts les évaluations la plupart du temps tendancieuses d'autrefois.

« Tout cela devait naturellement avoir une répercussion sur la forme de l'exposition. Plus l'histoire se développait dans le sens social et cherchait à mettre des critères scientifiques (sociologiques) à la place de jugements de valeur subjectifs, moins elle pouvait songer à lutter avec le roman, Seignobos a fait remarquer avec raison qu'il s'accomplissait actuellement dans l'histoire la même transformation qu'il y a cent ans dans l'histoire naturelle. Au XVIIIe siècle, la zoologie fait encore partie des belles-lettres ; Buffon relève pour une égale part de l'histoire littéraire et de l'histoire naturelle. Depuis, il s'est fait une séparation nette. Non au détriment du fond, pas même de la forme. Un ouvrage scientifique qui renonce à attirer le grand public par des procédés de style anti-scientifiques, c'est-à-dire visant à l'âme, d'est pas seulement de haute valeur, mais il peut mieux répondre à des besoins artistiques que s'il appartenait à ce genre bâtard qui prétend réunir le divertissement et l'instruction. L'auteur n'est qu'alors en état

de satisfaire aux exigences essentielles auxquelles on soumet la forme d'un ouvrage scientifique, la clarté de la disposition et de l'expression. Son livre peut donner alors une satisfaction esthétique, comme tout objet adapté sans ornement à son but, comme une machine bien construite. On ne voit pas pourquoi l'histoire n'atteindrait pas ce but aussi bien que les sciences de la nature. Il n'y a pas de raison pour qu'il ne se produise pas un exposé historique qu'on pût mettre sur la même ligne que la *Descendance de l'homme* de Darwin ou la *Lehre von den Tonempfindungen* de Helmholtz. D'autant plus que déjà l'historiographie peut faire montre d'œuvres qui se rapprochent beaucoup de ce but.

« On nous permettra, en concluant, d'indiquer qu'il n'est peut-être pas impossible de tirer de l'histoire déjà faite de l'historiographie moderne quelques applications pratiques pour l'avenir. Deux observations se sont si fréquemment répétées qu'on peut presque parler d'une règle.

« L'une touche les rapports de l'histoire avec la vie. On a reconnu de plus en plus que les historiens n'ont fait de grandes créations qu'autant qu'ils partaient d'une fraction, si petite fût-elle, de la réalité exactement observée. L'autre consiste en ceci, qu'une bonne partie des erreurs historiques a été provoquée par une généralisation illicite d'observations isolées. Sous l'impression d'une expérience unilatérale ou (plus souvent encore) d'un événement du passé le plus récent qui absorbait l'attention générale, les historiens ont souvent cru trouver dans une seule formule l'explication de tous les faits historiques. M'est avis que l'examen de l'historiographie moderne devrait avoir prouvé que toutes les formules simples, pour l'histoire de l'humanité comme pour l'histoire de l'évolution dans les sciences naturelles, sont inutilisables. On aurait dû s'apercevoir que les besoins très divers et souvent contradictoires entre eux des collectivités humaines ne se laissent pas arbitrairement réduire à un seul. Certes, les efforts faits pour la satisfaction de ces besoins réagissent en général les uns sur les autres ; on ne saurait se figurer, par exemple, une modification des conditions économiques qui ne produirait pas une modification dans la situation religieuse. Mais il ne s'ensuit pas que des mouvements religieux puissent s'expliquer absolument par des transformations économiques. Il en est de même partout. On peut tout aussi peu dériver des mouvements politiques intérieurs de forces spirituelles (des idées), que ramener les tendances politiques d'un peuple uniquement à des situations politiques ou économiques. Il

y a entre les différents besoins action réciproque, mais non gradation organique. Leur force relative peut osciller; plusieurs peuvent momentanément s'effacer presque complètement. Mais il ne faudrait pas se laisser aller à croire qu'on puisse, de ceux qui sont les plus forts à tel moment, dériver simplement les autres » (pp. 756-758).

***

Une histoire de la chronologie.

F. K. Ginzel a publié récemment le troisième et dernier volume de son manuel de chronologie mathématique et technique (*Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, III• Leipzig, Hinrichs, 1914, 445 pages, 16 marks) qui comprend les procédés chronologiques des Macédoniens, des peuples de l'Asie mineure, des Syriens, des Germains, des Celtes, du moyen âge, des Byzantins et des Russes, des Arméniens, des Coptes, des Abyssins et ceux de l'époque moderne. L'ouvrage de Ginzel aura contribué à faire de la chronologie, non plus une science auxiliaire de l'histoire, mais une discipline indépendante.

[Ginzel, Friedrich Karl. Professeur. Attaché à l'Institut du calcul astronomique de Berlin. Principaux travaux : *Astronomische Untersuchungen über Finsternisse* (1882-1883-1884); *Die Entstehung der Welt nach den Ansichten von Kant bis auf die Gegenwart* (1893); *Ueber einen Versuch, das Alter der vedischen Schriften aus historischen Sonnenfinsternissen zu bestimmen* (1894); *Spez. Kanon der Sonn- und Mondfinsternisse* (1899); *Die astronomischen Kenntnisse der Babylonier* (1901-1902).]

***

Un manuel d'archéologie mexicaine.

T. A. Joyce s'est proposé de décrire l'état actuel de nos connaissances concernant la vie et la civilisation des peuples mexicains et mayas de l'Amérique pré-colombienne dans un manuel intitulé : *Mexican Archaeology* (London, Warner, 1914, xvi-384 pages, gravures et cartes). Il y développe les chapitres suivants :

I. Mexico : Tribal history. — II. Mexico : The gods. — III. Mexico : The calendar and calendrical feasts. — IV. — Mexico : Writing, priesthood, medicine and burial. — V. Mexico : Social system, war, trade and justice. — VI. Mexico : Crafts, dress and daily life. — VII. Mexico : Architectural remains and pottery. — VIII. The Maya : History. — IX. The Maya : Religion and myth. — X. The Maya : The calendar, calendrical feasts and minor religious

Travaux récents.
—
Archéologie et histoire.

observances. — XI. The Maya : Burial, social system, trade and war. — XII. The Maya : Dress, daily life and crafts. — XIII. The Maya : Architectural remains. — XIV. Conclusions.

La propriété chez les anciens Mexicains.

De très nombreuses considérations intéressantes que renferme ce livre, nous retiendrons seulement ce qui concerne la propriété chez les anciens Mexicains :

« When the Mexicans first adopted settled life, they were brought face to face with a question which they had not before been forced to consider, the land question. In the city itself was extremely restricted and the growing importance of agriculture led to an elaborate system of intensive cultivation of the territory around. Land was seized by right of conquest, and assigned by the conqueror to his followers. Thus we read of the Chichimec leader Xolotl giving cities to immigrant chiefs to whom he married his daughters, or whose support he wished to conciliate. In this way certain territories passed into the hands of certain great lords, who apportioned it amongst their dependents, and reclaimed it as they wished. But there was another class of landowner, probably having its origin in lates times, consisting of men to whom the ruler made grants of land in return for eminent services, especially in war ; such land was neither alienable nor hereditary, but lapsed to the crown at the death of the holder. Of great interest was the land held in common by the local clans, called calpulli, composed of the descendants of the different families of the invaders, and of the tribes who attached themselves to the latter in early days. The calpulli, which were twenty in number, were the offshoots of the four original tribal divisions, each of which formed a *ward* of the city at its foundation. These wards, named Moyotlan, Teopan, Aztacalco and Cuepopan, survived as administrative divisions in later times, though their functions as holders of land in common were taken over by their sub-divisions, the calpulli. They were even maintained in Spanish times, becoming transformed into the *barrios* respectively of San Juan, San Pablo, San Sebastian and Santa Maria la Redonda. Land belonging to a calpulli was inalienable, though under certain circumstances it could be let to another calpulli; it was vested in the calpulli-chiefs, whose office was nominally elective, but who in fact were usually chosen from one family. Members of a calpulli obtained land sufficient for their needs from their chief, and held it as long as they continued to keep it under cultivation, failing which their tenure lapsed. Land so

apportioned was in practice hereditary, but only on these terms, and the man who changed his residence lost his holding. The clan-chiefs possessed considerable power, since they represented the calpulli in all external business, being in fact the descendants of the heads of families who formed the old tribal council, and regulated the inner life of the clan. A land system somewhat similar to that of the Mexican calpulli existed among the Mixtec in so far as land appears to have been hereditary in families but could not pass outside the local group. Below the members of the calpulli ranked certain freemen who farmed the lands of the lords on payment of a rental (in kind) and, finally, a class of serfs who were bound to the soil and probably represented the remnants of the early agricultural population. The Mexican social system therefore comprised a landed aristocracy who paid no definite taxes, but owed service to the king ; associated with them was a military nobility who held lands at the king's goodwill, and whose tenants raid royal taxes. Lower in rank were the calpulli freemen, who paid taxes in common; still lower, the tax-paying rent-holders, and finally the serfs, who paid taxes only to their feudal lords » (pp. 115-117).

[Joyce, Thomas Heath. Né en 1850. Journaliste. Éditeur du *Graphic* de 1891 à 1906. Principal ouvrage : *South American Archaeology* (1912); articles de revues, etc.]

* * *

Recherches sur les céréales cultivées à Babylone.

On s'est occupé beaucoup de l'aspect politique et religieux de la culture babylonienne en négligeant le côté matériel de cette culture, dit le Dr F. Hrozny, au debut de son ouvrage sur les céréales à Babylone (*Das Getreide im alten Babylonien*. Wien, Hölder, 1914, 216 pages, 4 mk. 95). L'agriculture jouait un rôle prépondérant dans l'organisation économique de Babylone. Nous avons conservé un grand nombre de documents administratifs et privés qui s'y rapportent. Toutefois, ce n'est pas l'organisation économique de l'agriculture que Hrozny s'est attaché à décrire; il s'est proposé de rechercher plutôt quelles espèces de céréales on cultivait en Babylonie. Cet aspect de la question a son importance aussi, notamment en ce qui concerne la technologie agricole.

[Hrozny, Friedrich. Privatdocent à l'Université de Vienne (langues sémitiques). Principaux travaux : *Die Keilschrifttexte*

von Ta'annek (1904); *Die neugefundenen Keilschrifttexte von Ta'annek* (1905); *Summerisch-babylonische Mythen von dem Gotte Ninrag* (1903), etc.]

* * *

Intérêt de l'histoire grecque au point de vue des luttes sociales.

La librairie O. Beck, de Munich, publie une cinquième édition de la *Griechische Geschichte* de R. von Pöhlmann (1914, 377 pages). L'auteur fait remarquer que l'histoire grecque présente un intérêt actuel à raison de la lutte des classes et des mouvements de masses dont elle renferme tant d'exemples intéressants et qui sont également caractéristiques de notre époque :

« Wer sich z. B. darüber klar geworden ist, was die athenische Demokratie und die Auseinandersetzung von Publizistik und Staatslehre mit dem gleichen Stimmrecht und der Volkssouveränität für unsere *Aera der Massen* bedeutet, der wird es geradezu unbegreiflich finden wie Wilamowitz behaupten kann, dass es nur die ewigen Werke der attischen Künste sind, um derentwillen wir die kurzlebigen Schöpfungen der attischen Staatsbürger studieren.

« Man vergegenwärtige sich nur, welch eine Fülle für uns geradezu aktueller Probleme auf dem Boden der hellenischen Demokratie entstanden sind, die übrigens in Athen keineswegs kurzlebig war, sondern Jahrhunderte gedauert hat ! Hier kann man wie an einem klassischen Musterbeispiel die Genesis des Klassenkampfes studieren, die proletarische Bewegung vom Agrarsozialismus der attischen Feldarbeiter der solonischen Zeit bis zu den kommunistischen Tendenzen der städtischen Masse des entwickelten Volksstaates, die volle Ausbildung des Kapitalismus und die zunehmende Differenzierung der Gesellschaft, den Widerspruch zwischen der sozialen und der politischen Entwicklung im Volksstaat, die Umbildung der politischen zur sozialen Demokratie, den demokratischen Staatssozialismus und den Umschlag in den radikalen sozialrevolutionären Demokratismus, die Reaktion von Publizistik, Staats- und Sozialtheorie und die Organisationspläne zum Aufbau einer neuen Staats- und Gesellschaftsordnung und so vieles andere, was ich in dem genannten Werke ausführlich dargestellt habe, während es von Wilamowitz entweder nur dürftig angedeutet oder gänzlich ignoriert wird, in einem Buche, welches den Staat und die Gesellschaft der Griechen dem modernen Menschen nahebringen soll ! Es bedeutet vom Standpunkt der Gegenwart aus eine völlige Verkennung der inneren Bedeutsamkeit der griechischen Ge-

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

schichte, wenn Wilamowitz behauptet, dass die Gegensätze zwischen oligarchischer und demokratischer Verfassung, um welche sich die Hellenen selbst leidenschaftlich gestritten haben, vor dem gemeinsamen Grundzug, der Selbstverwaltung einer freien Gemeinde unserem Auge verschwinden. Dies können sie heutzutage nur einem sozialwissenschaftlich ungeschulten Auge. Denn für unser Auge und für unsere Aera der Massen hat die Frage des *selfgvernment* nicht mehr die Bedeutung wie vor hundert Jahren. Für uns handelt es sich recht eigentlich um jenen Gegensatz zwischen Klassen- und Massenherrschaft, der uns in der griechischen *Polis* so lebendig entgegentritt, dass sie ein hervorragender Staatsrechtslehrer geradezu eine Reinkultur des Klassenkampfes genannt hat. Ungleich wichtiger als die Selbstverwaltung der Gemeinde ist heute die Frage ihrer fortschreitenden Demokratisierung, die Frage, ob und inwieweit die Ausübung der Gemeindegewalt, wie der politischen Gewalt überhaupt von der Kopfzahlmehrheit abhängen soll oder von der höheren Bildung und höheren sozialen Leistungsfähigkeit der Minderheiten. Ein Problem, in dem — nach einem Worte Treitschkes — der politische Genius der Griechen sich erschöpft hat: — das Zentralproblem der griechischen Geschichte, auf dem ihr aktueller Wert für die Kultur der Gegenwart beruht. Wie wenig der Standpunkt von Wilamowitz dieser Erkenntnis gerecht wird, zeigt auch seine Beurteilung Grotes, dessen *Rettung* der athenischen Demokratie für Wilamowitz ein Beweis *plitischer Klarheit* sein soll, währ end sie gerade ein charakteristisches Denkmal der politischen Unklarheit und der Illusionen des Groteschen Doktrinarismus ist. Welch ein ungeheurer Widerspruch vollends ist es, wenn Wilamowitz — ganz im Sinne Grotes — die athenische Demokratie die *vollkommenste Verwirklichung des hellenischen Staatsgedankens* nennt, *den ersten Staat, der auf Freiheit und Bürgerpflicht begründet ist und den die Welt mit Ehrfurcht anschauen soll, solange sie selbst diese Grundlage anerkennt* — und wenn es dann von dieser *kurzlebigen Schöpfung* heisst, dass sie uns nur um der athenischen Kunst willen interessiert » (pp. 13-14).

[Pöhlmann, Robert von. Né en 1852. A fait ses études aux universités de Munich et de Gottingue. Professeur à Erlangen, puis à Munich. Principaux travaux : *Wirtschaftspolitik der Florentiner Renaissance* (1878); *Hellenische Anschauungen über den Zusammenhang von Natur und Geschichte* (1879); *Die Anfänge Roms* (1880); *Die Ueberbevölkerung der antiken Grosstädte*

(1884); *Aus Altertum und Gegenwart* (2e éd. 1911); *Sokrates und sein Volk* (1899); *Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt* (2e éd. 1912).

***

Organisation des peuples de l'Italie antérieurement à l'influence romaine.

On n'avait pas décrit jusqu'à présent l'organisation politique des anciens peuples de l'Italie antérieurement à toute influence romaine. A. ROSENBERG s'est proposé de combler cette lacune dans un ouvrage intitulé : *Der Staat der alten Italiker. Untersuchungen über die ursprüngliche Verfassung der Latiner, Osker und Etrusker* (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1913, 142 pages, 4 marks). L'ouvrage comprend les chapitres suivants :

I. *Die Magistratur im alten Italien :* Die Aedilität von Tusculum. — Der oskische Meddix. — Die oskische Zensur. — Die sabinischen Magistratskollegien. — Die umbrischen marones. — Die Magistrate der Etrusker. — Diktatur und Prätur in Latium. — Die italische Magistratur und der römische Staat. — Der Ursprung der Liktoren. — Der magister equitum.

II. *Die Romanisierung der italischen Magistratur* : Römisches im oskischen Staat. — Die Städteordnung zur Zeit der lateinischen Amtssprache.

III. *Volksversammlung und Rat :* Tribus und Kurien. — Die Zusammensetzung des Rats.

***

Les causes de l'impérialisme romain.

T. FRANK, professeur de latin au collège Bryn Mawr s'est proposé d'analyser, dans la mesure où les sources le permettent, les influences qui ont poussé la République romaine dans les voies de l'expansion territoriale. Au début de l'ouvrage où il expose le résultat de ses recherches (*Roman imperialism*, New-York, the MACMILLIAN C°, 1914, XIII-365 pages) il fait remarquer qu'on ne peut se servir d'une façon générale et pour toutes les périodes de l'histoire, de la formule du « droit à la vie » qui a cours aujourd'hui sur le continent. En tout cas, cette explication n'est pas applicable au développement de la République romaine :

« The cause of territoral growth cannot in every given instance be reduced to so simple a formula. Let us imagine a people far removed from the economic pressure as well as the political traditions of modern Europe, an agricultural people, not too thickly settled and not egged on by commercial ambitions; a republic in

which the citizens themselves must vote whether or not to proclaim a war and in voting affirmatively must not only impose upon themselves the requisite war tax — a direct tribute — but must also go from the voting booths to the recruiting station and enroll in the legions; a republic, moreover, in which the directing power is vested in a group of a few hundred nobles, suspicious of the prestige that popular heroes gain in war and fearful of a military power that might overthrow its control. In such a nation are there not enough negative cross currents to neutralize the positive charge that rises from the blind instinct to acquire? Such a nation was the Roman republic.

« Obviously the student of Rome's growth must not rest content with generalizations that have come into vogue in a later day. He must treat each instance of expansion as an individual problem and attempt to estimate all the contributing factors. He must also give a just evaluation of the opposing factors, which have so often been overlooked. Livy naturally did not devote as much space to telling of the falterings and the retreats as to the glories of the onward charge, but, though less picturesque, they are equally important to history. An adequate analysis must reveal the halting places as well as the victorious advances, it must lay due emphasis upon the checks imposed by the fetial rules, the hesitation of the senate before taking the inviting step into southern Italy and Sicily, the refusal of the people to grow enthusiastic over the foreign policy of the Scipios, the *hauling down of the flag* in Illyricum, Macedonia, Africa, Syria, and Germany. It will bring to light the fact that Rome's growth is far from being comprehended in a single formula of modern invention, and it will explain the apparent paradox that Rome became mistress of the whole world while adhering with a fair degree of fidelity to a sacred rule which forbade wars of aggression » (pp. vii-viii).

Frank propose une explication qui aurait pour effet d'établir que c'est en quelque sorte malgré elle et par une suite de contingences inévitables que Rome a été entraînée dans sa guerre de conquête :

« At the dawn of history the Latin tribe appeared unambitious, peaceful, home-staying men, characterized above all by a singular respect for orderly procedure. The early expansion of Rome within the tribe resulted chiefly from the gradual absorption of villages whose inhabitants sought the fortified city for safety, and perhaps, too, for a more congenial life. But such expansion

brought the rising power into contact with many tribes and cities under conditions which occasionally involved disputes and armed contests. A dogged persistence, a demand for thoroughness, a willingness to submit to galling discipline, a refusal to bear the disgrace of defeat — Roman education emphasized *gloria* as the supreme prize — these qualities developed a military machine which secured a large proportion of victories for Rome whenever intertribal disputes arose. After the victories were won, the efficiency of Rome's political organization, her reputation for fair dealing, and her liberal treatment of conquered foes and allies gained for her a widespread respect that invited accretions to her federation and proportionally weakened the cohesive force of her enemies.

« With the emergence of popular sovereignty in the early third century, a mild form of imperialism came into evidence : popular leaders began to dwell upon the advantages of empire and the glories of great power, inducing the populace, against the advice of the more sober senate, to accept the entangling alliances offered by Thurii and Messana. The new impulse, however, died out in the sufferings of the ensuing wars — but not until it had secured Rome a foreign empire in Sicily which she was obliged to rule as a thing extraneous to the federation, and which, before long, entailed the harrying war of vengeance directed by Hannibal. That war, fought out with the characteristic obstinancy that refused to admit defeat, brought more empire beyond the sea, and raised Rome to the position of a strong world-power whose interests in every question of Mediterranean politics were manifest.

« The liberal-minded men of the state accepted the new burdens, but accepted them in the generous spirit of a new diplomacy, which met with little favor among the more practical-minded men of Rome. The influence which Rome's victories had established over the East under the Scipionic regime invited interference for the sake of material gains under the more prosaic senate of Cato's day : for it was patent to all that Rome could now rule the Mediterranean world to her own advantage, if she chose. Choosing to rule, the senate removed Carthage and Corinth, the last barriers in the way of complete supremacy; and now, rid of the healthy criticism of rivals, no longer egged on by competition, the monopolistic state succumbed to a stagnating satisfaction with itself and its half-complete ideals of government. It gradually acquiesced in a policy of holding its own and drawing in the parasitic profits

Travaux récents. — ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

of its possessions. The classes within the state aligned themselves on new programs of division of spoils and profit-bringing power. Under Marius the discovery was made that that power lay in the army, upon which the life of the empire depended and, accordingly, an era of civil wars ensued, in which the party leaders fought for long and extensive commands. Sulla employed his victory to gain ascendency and the consequent benefits of honor and office for the aristocratic party. Pompey threw the advantages of empire to the commercial classes which had supported him. Caesar used his control over the democratic vote to win the command of the army for himself, and, eventually, by its aid, he established and absolute monarchy which was intended to embrace a world empire under a Julian dynasty. Despite the sacred rules that forbade aggression, despite the republican constitution that compelled the ruling populace to assume the burdens and sufferings entailed by their decisions to expand, despite the obstruction of the aristocracy, whose self interests manifestly urged a policy of domesticity, the free Roman people stumbled on falteringly and unwittingly into ever increasing dominion, until finally the overgrown empire imposed a burden of rule upon the conquerors that leveled the whole state to a condition of servitude » (pp. 356-358).

L'ouvrage de Franck comprend les chapitres suivants :

I. The people of Rome and Latium. — II. Rome dominates Latium. — III. Rome creates a confederation. — IV. Rome dominates central Italy. — V. The foreign policy of the young democracy and its consequences. — VI. Rome as a imperial democracy. — VII. The federation put to the test. — VIII. Sentimental politics. — IX. The consequences of sentimental politics.— X. Reaction toward practical politics. — XI. Protectorate or tyranny. — XII. The foreign policy of a socialistic democracy. — XIII. Senatorial *laissez faire.* — XIV. Commercialism and expansion. — XV. Consequences of *laissez faire.* — XVI. Pompey's army in the service of capitalists. — XVII. Caesar and world conquest. — XVIII. Conclusion.

* * *

A quelle région s'applique le « Capitulare de Villis » ?

Une intéressante application de la méthode philologique à la détermination d'un problème historique et géographique se trouve dans l'étude de Jud et de Spitzer publiée dans les *Wörter und*

Travaux récents. — ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

Sachen (vol. VI, 1914, p. 116, article intitulé : « Zur Lokalisierung des sog. Capitulare de Villis »). Il s'agit de savoir où a été rédigé ce capitulaire *de Villis*, à quelle région il a pu s'appliquer d'abord. JUD et SPITZER penchent pour la France du nord en se basant sur certains termes gallo-romains et sur d'autres expressions ou tournures propres à cette région.

***

De certaines survivances d'une organisation agraire primitive en Angleterre et sur le continent.

H. E. SEEBOHM a réuni en un volume intitulé : *Customary acres and their historical importance* (Londres, LONGMANS GREEN et Cie, 1914, 274 pages), une série d'essais inachevés de son père F. SEEBOHM, l'auteur de *The English village community*. Dans cet essai, comme dans d'autres ouvrages, F. SEEBOHM s'est proposé d'étudier les rapports existant entre la division du sol, le mode de culture et les institutions politiques primitives de l'Europe. Le système de la communauté agraire (*open field*) permit aux populations rurales de subsister après la chute de l'Empire romain, au cours des invasions barbares et des guerres que les envahisseurs se firent l'un à l'autre. Dans ce système, le paysan n'était pas libre de cultiver comme il le voulait les bandes de terre dont on lui laissait la disposition et qui étaient situées parmi celles dont disposaient d'autres paysans. Il était forcé de se conformer à la règle de la communauté. Ce système a laissé des traces sur le continent (notamment en France) et en Angleterre. Mais ne pourrait-on remonter plus haut encore et rechercher l'origine des distributions en lots et de leurs dimensions (*customary acres*) dans l'habitat primitif des tribus celtiques, qui ont transporté leurs usages aux extrémités de l'Europe? Les *agrimensores* romains n'ont pas touché aux mesures agraires qu'ils ont trouvées dans les pays que Rome a assujettis et c'est précisément à cet aspect particulier de la question que SEEBOHM s'est attaché. L'« acre » ne servait pas seulement à mesurer l'étendue d'un terrain, c'était une unité de culture dont la forme était déterminée par la charrue qui servait à labourer la terre. Là où la charrue à huit bœufs était en usage, l'« acre » était très allongé et plutôt étroit, là où le joug simple etait employé, l'« acre » était plutôt carré, etc. Ces acres étaient d'une contenance déterminée, dont l'existence peut être constatée, aujourd'hui encore, dans les mesures agraires en usage. Pour démontrer sa thèse, SEEBOHM étudie en détail les mesures agraires et linéaires employées en Angleterre et sur le continent.

Travaux récents.
—
ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

[SEEBOHM, FREDERIC. Né en 1833. Avocat et banquier. Décédé en 1912. Principaux travaux : *The Oxford Reformers of 1498* (1867); *Era of the protestant Revolution* (1874); *The English village community* (1883); *Tribal system in Wales* (1895), etc.]

* * *

La propriété dans les villes au moyen âge.

Dans la constitution féodale de l'Europe, au moyen âge et dans les temps modernes, les villes apparaissent comme des formations particulières qui ont échappé dans une certaine mesure à l'influence des institutions féodales, notamment en ce qui concerne la propriété. C'est ce que fait remarquer M. DE WOLF HEMMEON au début de son livre sur les *tenures urbaines* dans l'Angleterre du moyen âge (*Burgage tenure in mediaeval England*, Cambridge, Harvard University Press, 1914, 234 pages). DE WOLF HEMMEON y étudie la constitution de ces tenures urbaines, en les comparant à la tenure féodale de la même époque.

« As feudalism becomes systematized, the burgage and the socage tenure resemble each other less and less. Their resemblance lies in freedom from the feudal incidents. Where they differ is in mobility; the land in the boroughs can be devised, sold, and divided. It is true that land held in socage might be transferred among the living. It was often sold and divided, but sale and division were attained only by permission or payment therefor, or by circumventions of the law such as fines and recoveries; devise the socage tenure never knew. Within the boroughs the leading feature of the land, its mobility, was leading feature of the land law; there was no need of resorting to collusion when land was to be sold or divided. The need was the other way; there must be true deliverance made in respect to a sale; there must be publicity, else the sale might be invalid.

« The peculiar and distinguishing characteristic, however, of the borough land law, that feature which marked it off so sharply from the land law of the country, was *freedom of devise*. Says GLANVILL, *God alone and not man can make an heir*. Yet even in GLANVILL's day man could do in many boroughs what only God could do without the borough bounds. Burgage tenure then may be defined as a form of free tenure peculiar to boroughs, where a tenement so held might be alienated by gift, sale, or devise to a degree regulated only by the custom of the borough, unburdened by the incidents of feudalism or villeinage, divisible at pleasure, whose

obligations began and ended in the payment of a nominal quit-rent, usually to an elected officer of the borough » (pp. 4-5).

« Such was burgage tenure in England in the middle ages; a tenure which in the older boroughs had no feature of feudalism, except that its theory of land-holding was possession and not ownership. The burgess and the nobleman held each of some lord; if of no one else, then of the king. In most boroughs, however, the payment of the landgable was the only mark of this feudal obligation, while, as the borough grew, the number of tenements owing this rent, and the value of the rent itself, became relatively so small that in some towns at least it ceased to be paid at all. For those, and those only, who paid the landgable there was a slight feudal tinge in the tenure. However, the boroughs created by bishops and barons, often received their tenure burdened with a few of the feudal incidents, as relief and alienation fees.

« Where the common law most concerned the boroughs, that is, on the criminal side, it was compelled to recognize the facts rather than the theory of burgage tenure. In the country at large the possessor was but a holder; a felon's tenement, save for treason, was subject only to year, day, and waste. In the greater boroughs a felon's tenement was forfeited to the king; the possessor was an owner in regard to the law, in fact though not in form.

« Yet all through the middle ages the tenurial flexibility of the boroughs had no effect on the tenurial rigidity of the country, as far as the law was concerned. The act of 1290, known as *Quia Emptores*, might recognize the validity of sale, but those who tried to devise land were met by the decision that burgage tenure obtained in boroughs alone, and under this tenure only might land be devised. The personal and political effects of holding under a tenure where incidents of feudalism fell seldom and those of villeinage never, and where a feudal lord was seldom or never in evidence, may hardly be estimated » (pp. 185-186).

* * *

Des caractères de l'État allemand au moyen âge.

L'histoire politique du moyen âge allemand peut-elle être envisagée comme l'histoire d'un État? Dans quelle mesure les droits afférents aux États proprement dits se retrouvent-ils dans l'ancienne organisation de l'Allemagne? G. von Below s'est proposé de répondre à ces questions dans son dernier ouvrage *Der deutsche Staat des Mittelalters* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1914)

Travaux récents.
—
Archéologie et histoire.

dont la première partie (xx-387 pages, 9 marks) expose de façon critique la littérature relative à la matière, décrit les bases de la constitution économique du moyen âge et commence l'étude des caractères de la constitution impériale.

La féodalité et la théorie de l'évolution parallèle en histoire.

Au cours de son exposé, von Below est amené à examiner la question de savoir si la féodalité est une institution qui peut se retrouver chez tous les peuples qui vivent dans des conditions économiques déterminées. Il critique la théorie des « parallèles » dans les termes suivants :

« Die Aufsuchung von Parallelen, die Methode der Vergleichung überhaupt, lehnen wir selbstverständlich nicht ab. Wir schliessen nach keiner Richtung hin die Augen, und wir haben ja selbst schon, um das Wesen der deutschen Verfassung schärfer herauszuarbeiten, wiederholt von dem Hilfsmittel des Vergleichs Gebrauch gemacht. Aber es fragt sich, worin man den Schwerpunkt sieht. Einer der Hauptvertreter der Theorie von der streng gesetzmässigen Entwicklung der Völker bezeichnet das Vergleichbare das Regelmässige, Allgemeine, als das der wissenschaftlichen Forschung eigentlich Würdige und nennt die Anschauung, nach der das Singuläre an der Geschichte das Interressante sei, den Kuriositässtandpunkt. Wir fassen vielmehr die Vergleichung mit dem was anderswo vorkommt, vor allem als ein Hilfsmittel auf, um die Bedeutung des einzelnen für die Entwicklung der Kultur richtig zu interpretieren. Der Hauptnutzen, den uns die Vergleichung bringt, liegt in der Erleichterung der Interpretation der Nachrichten über das spezielle Volk, dessen Verhältnisse wir darzustellen unternehmen.

« Durch den tatsächlichen Gang der wissenschaftlichen Forschung hat es sich immer von neuem als ein Irrweg herausgestellt wenn man durch die Vergleichung zu festen Entwicklungslinien, die für alle Völker übereinstimmend gelten, gelangen zu können meint. Parallelen oder wenigstens Aehnlichkeiten weist die Geschichte wohl auf. Eine übereinstimmende Tendenz (man darf jedoch nicht dabei an einen naturhaften Vorgang denken) nach einer bestimmten Richtung bei verschiedenen Völkern glauben wir wahrzunehmen. Wir achten sorgsam und gespannt darauf. Aber bei näherem Zusehen, zu dem uns unser Eifer treibt, erkennen wir, dass die strengen Uebereinstimmungen tatsächlich nicht vorhanden sind. Will man aus allen Analoga das Gemeinsame summieren, die Einzelerscheinungen unter eine Formel bringen, so erhält man entweder eine solche die nicht allen Einzelerscheinungen gerecht

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

wird, oder eine so magere Formel dass mit ihrer Dürftigkeit überhaupt kaum etwas gesagt ist. Die Schwierigkeit, abendländische und west- und ost-asiatische Analoga des Feudalstaats in einer Definition zu vereinigen, wird uns schon durch die eine Erwägung nahe gebracht, dass das Verhältnis von Staat und Kirche, die Idee der universalen Kirche im Abendland besondere Wirkungen hervorbringt. Wenn wir eine Definition vom Feudalstaat unternommen haben, so haben wir schon die Einschränkung gemacht, dass wir dabei unser deutsches Reich zugrunde legen. Sie trifft vielleich noch für den Feudalismus Frankreichs und Italiens zu, welche Länder sich aus dem grossen Reich Karls des Grossen abgelöst haben. Für England ist sie schon nicht mehr recht geeignet. In den Darstellungen über feudalistische Elemente ausserhalb des Gebiets der abendländischen Staaten wird heute in zunehmenden Mass darauf hingewiesen, dass die Unterschiede dem Gemeinsamen wahrlich die Wage halten.

« Mit dem bequemen Mittel der Erklärung aus der notwendigen, überall zu beobachtenden Wirkung der wirtschaflichen Verhältnisse können wir uns also nicht helfen » (pp. 332-335).

Origine purement germanique de la féodalité allemande.

La féodalité allemande est d'origine purement germanique :

« Man hat... den Feudalismus, übrigens auf verschiedene Art, als nationale Erscheinung, aus dem Germanentum zu erklären unternommen.

« Man will damit einmal sagen, dass die speziellen Elemente, die den mittelalterlichen Feudalismus ausmachen und hervorgebracht haben, heimich-germanisch sind. Roth hatte die Auffassung vertreten, dass die Gründe des Feudalismus, der den fränkischen Untertanenverband beseitigt, *in der unglücklichen Einwirkung romanischer und keltischer Einrichtungen auf deutsche Verhältnisse liegen;* er kam zu dieser Meinung von seiner ganz abfälligen Beurteilung der nachkarolingischen Zeit aus. Roths Standpunkt ist auch nach ihm vertreten worden. Brunner bekennt sich zu ihm, wenn er sagt : « Die spätrömischen Zustände übten eine « tiefgreifende und nachhaltige Einwirkung auf die Entwicklung « des fränkischen Staatsrechts aus. Allein der Schwerpunkt « dieser Einwirkung ist nicht dort zu suchen, wo man ihn in der « Regel sieht, nicht unter den Faktoren, welche Staaten bilden « und erhalten, sondern unter den zersetzenden und auflösenden « Kräften ». Brunner denkt hierbei vornehmlich an *das Gemenge jener Einrichtungen, die man unter dem Schlagworte Feudalismus zusammenfasst.* Wir haben es bei dieser seiner Anschauung

jedoch wohl wesentlich nur um ein Erbteil aus den Ideen Roths zu tun. Denn wie K. von Amira mit Recht hervorhebt, hat für die Mehrzahl der einzelnen hier in Betracht kommenden Einrichtungen die deutsche Herkunft gerade Brunner *so scharf als möglich* erwiesen. Und wenn im Bensfizialwesen das Benefizium an die Precaria anknüpft, so hat dieses für sich — wie wir schon geltend machten — den Feudalismus nicht geschaffen, sondern erst seine Anwendung für die Veräusserung von Hoheitsrechten, und diese hat auf heimischen Boden begonnen. Die These von dem germanischen Ursprung des Feudalismus lässt sich also jedenfalls in dem Sinn aufrechthalten, dass seine Elemente nicht von aussen her entlehnt sind.

« Andererseits können wir ebenso dartun, dass der Feudalismus keine urgermanische Einrichtung ist. Die Zeiten, in denen man die Gefolgschaft als das beherrschende Prinzip im öffentlichen Leben der alten Germanen ansah, liegen weit zurück. Die Verfassung der deutschen bleibt jahrhundertelang vom Feudalismus unberührt. Vor unsern Augen, in einer schon urkundenreichen Periode hält er seinen Einzug. Damit erfährt die These von seinem germanischen Ursprung eine Einschränkung.

« Die These vom germanischen Ursprung der Feudalverfassung wird weiter in dem Sinn verstanden, dass man das Lehnswesen, welches auf dem germanischen Prinzip der Treue beruht, ins Auge fasst. Hier werden der Feudalismus und der Komplex derjenigen Verfassungsbeziehungen, die auf dem Lehnsnexus beruhen, voneinander zu scheiden sein. Der Feudalstaat geht, wie wir wissen, über diesen Komplex hinaus. Allerdings umfasst er auch neben den lehnsrechtlichen Beziehungen noch manches, was mit dem Prinzip der Treue zusammenhängt; so ist in dem reichem Kranz der Genossenschaften, die ihm angehören, der Gedanke lebendig, dass die Mitglieder treu zueinander stehen sollen. In andern Verhältnissen aber bedeutet der Feudalstaat eine Abschwächung, des Treubandes; wir erinnern an die Herabminderung der lehnsherrlichen Rechte und an den Ersatz der Vergebung zu Lehen durch die Verpfändung. Das Moment, das die angegebene Erklärung zur Verfügung stellt, ist also wiederum nicht umfassend genug, um die Grundlagen des Feudalstaats zu erklären. Im übrigen stellt das Treuband für viele Fälle wohl die Form der feudalen Bindung dar; » (pp. 340-342).

[von Below, G. Voir *Bulletin* n° 13, « Archives » n° 205.]

* * *

Travaux récents.
—
Archéologie et histoire.
—
Le recrutement des ouvriers à Cologne au moyen âge et dans les temps modernes.

Le Dr. B. Kuske a détaché un chapitre spécial d'un grand ouvrage qu'il va publier sur le commerce de la ville de Cologne au moyen âge et il en a fait une monographie de la collection des « Kölner Studien » où elle figure sous le titre *Die städtischen Handels- und Verkehrsarbeiter und die Anfänge städtischer Sozialpolitik in Köln bis zum Ende des 18. Jahrhunderts* (Bonn, Marcus et Weber, 1914, 118 pages 3 marks). Il est intéressant de savoir où et comment se recrutait le personnel ouvrier à cette époque :

« Es waren Kleinhändler und Schänkwirte, *verdorbene Handwerker*, ferner Handwerksgesellen, die nicht Meister werden konnten, Ungelernte, die aus *unehrlichen* Kreisen stammten oder wieder die Soehne von Arbeitern in städtischen Diensten waren, und schliesslich Kutscher, Diener und Arbeiter, besonders der Kaufleute. Die Handwerksmeister stellten jedoch den Hauptteil. Bereits im Mittelalter bewarben sich Bäcker, Schiffer, und Böttcher um Arbeiterstellen, und namentlich in den späteren Jahrhunderten ist kaum ein Gewerbe unter den Bittstellern und denen, die Berücksichtigung fanden, unvertreten. Aber aus den oben erörterten Gründen sind Bäcker, Branntweinbrenner, Brauer und Schiffer am häufigsten beteiligt und in den 40er Jahren des 18. Jahrhunderts namentlich auch die Tabakarbeiter, von denen damals viele durch die jülich-bergischen Einfuhr-verbote gegen den kölnischen Tabak brotlos wurden.

« In der Arbeiterschaft heben sich deutlich zwei Schichten von einander ab, nämlich die der Messer, Zähler und Packer von der der reinen Träger. Zu den Verrichtungen der ersteren gehörten eine gewisse höhere Geschicklichkeit und Sachverständnis, während bei diesen mehr die körperlichen Kräfte ausschlaggebend waren. Daher bevorzugte die Stadt bei der Auswahl jener solche Leute, die bereits entweder als Handwerker oder als Angesteltte bei Kaufleuten mit den in Frage kommenden Gütern oder Handgriffen zu tun gehabt hatten. So rekrutierten sich Röder, Tran- und Oelmesser oder Schröder vorwiegend aus *verdorbenen* Böttchern, Holzmesser aus Schreinern und Zimmerleuten, Kalkmüdder aus Steinmetzen und Maurern, Brotwieger aus Bäckern, Wieger in der Wollküche aus Webern, 16er aus Arbeitern bei Fischgrosshändlern, Stöcker aus Metzgern und Kranenleute aus den Schiffern, die besonders für die Schiffskrane sachverständig waren.

« Sonst aber konnten sowohl diese Arbeiterart als auch die Träger von der verschiedensten Herkunft bis hin zum ehemaligen selbständigen Kaufhändler sein.

Travaux récents.
—
Archéologie et histoire.

« Unerlässliche Vorbedingung für die Einsteillung war der Besitz der Bürgerschaft, mit der zugleich auch, da Protestanten nicht Bürger werden konnten, die katholische Konfession verbunden war. Im Mittelalter mussten wenigstens die gehobeneren Arbeiter ausserdem einen Harnisch aufweisen. Die Salzmüdder, die unter dem Erzbischof standen und ausserdem zunftähnlich organisiert waren, verlangten eheliche und freie Geburt und dass der Bewerber nicht im Kirchenbanne stand, also namentlich seine religiösen Pflichten immer gewissen haft erfüllt hatte. In späterer Zeit, als viele der Arbeiter mehr als früher angehalten wurden, ebenfalls schriftliche Verzeichnisse zu führen, mussten sie meist auch schreiben, lesen und rechnen können ; mindestens wurde die nachträgliche Erlernung dieser Künste zur Bedingung der Einstellung gemacht. Aber bis zum Ende des 18. Jahrhunderts kam es immer noch vor, dass sie der eine oder andere Arbeiter nicht verstand. Der Rat bevorzugte ferner auch die Kandidaten, die sich verpflichteten, ihre arbeitsunfähigen Vorgänger oder deren Witwen und Waisen zu unterstützen. Meist wirkten zur Berücksichtigung auch Zeugnisse von Kaufleuten, Nachbarn und Pfarrern über berufliche Führung und allgemeinen Lebenswandel mit, in denen namentlich auch die Bescheinigung der Nüchternheit einen breiten Raum einnahm. Natürlich spielte auch bei der Besetzung aller dieser Pöstchen die Protektion durch Ratsherren und einflussreiche Kaufleute eine bedeutende Rolle. Schon im Mittelalter musste sich der Rat ihrer durch wiederholte ausdrückliche Verbote gegen seine eigenen Mitglieder zu erwehren suchen » (pp. 92-94).

[Kuske, Bruno. Né en 1876. Docteur en philosophie de l'Université de Leipzig. Professeur à l'École supérieure de commerce de Cologne. Principaux travaux : *Das Schuldenwesen der deutschen Städte im Mittelalter* (1904); *Handel und Handelspolitik am Niederrhein vom 13.-16. Jahrhundert* (1909). Nombreux articles sur l'histoire économique de Cologne dans les *Hansische Geschichtsblätter*, *Westdeutsche Zeitschrift*, *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, etc]

* * *

Rôle économique des foires de Lyon aux xve et xvie siècles.

Les foires dont Lyon fut dotée par le pouvoir royal dès 1420 se trouvèrent à la fin du xve siècle, à l'apogée de leur rayonnement. Elles centralisaient un grand nombre d'influences et d'intérêts dont

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

M. Brésard, avocat à la Cour d'appel de Lyon, nous donne le tableau dans son récent ouvrage sur *Les foires de Lyon aux XVe et XVIe siècles* (Paris, Picard, 1914, 386 pages, 7 fr. 50).

« L'administration économe et bonne de Louis XII, le père du peuple, permet aux foires d'arriver à leur véritable apogée. Dès les dernières années du xve siècle et pendant la première moitié du xvie siècle, elles exercent un rayonnement universel plus considérable qu'elles ne l'avaient jamais fait. Lyon est, par elles, le centre du commerce des épiceries : on les y apporte d'Italie, d'Espagne et du Levant, on vient les y chercher des villes d'Allemagne et des Cantons suisse. C'est la ville où se fait tout le commerce des soieries par le double jeu de l'importation et de l'exportation. C'est enfin la première place européenne en matière de change et de banque, les marchands de tous les pays, les rois eux-mêmes y viennent chercher l'argent et le crédit dont ils ont besoin. Lyon est, de ces trois chefs, la grande cité commerciale, le centre d'attraction économique et de distribution de marchandises où se lie et se dénoue la grande masse des actes de commerce.

« Les guerres d'Italie qui, pendant un demi-siècle, amènent en ce pays les armées françaises et leurs mercenaires, les mettant aux prises avec les républiques et les monarchies italiennes, le pape et l'empereur Charles-Quint, n'entravent point le commerce de Lyon et son développement. Charles VIII, Louis XII, François Ier, tour à tour, portent au delà des Alpes, avec des fortunes diverses, les armes de la France. Ce fut cependant sous les règnes de ces rois que les Italiens exercèrent le trafic le plus important à Lyon où ils étaient, de tous les marchands étrangers, les plus riches et les plus nombreux.

« L'invasion de l'Italie par les Français multiplie les liens moraux et intellectuels entre les deux pays. Elle multiplie aussi et resserre les liens commerciaux. La Renaissance française va suivre la Renaissance italienne et en dériver.

« Pendant les guerres, les Italiens, en grand nombre, Florentins et Lucquois surtout, viennent s'établir à Lyon. Si parfois les marchands sont émus ou inquiets, le roi les rassure. En 1512, Louis XII déclare qu'il *permect à tous marchans oultre montaigns venir tenir foire en ceste ville seurment sans aucun doubte ne detourbier* et qu'il veut que tous les marchands puissent conduire leurs marchandises au delà des monts comme aussi amener à Lyon celles qu'ils y auraient achetées. Progressivement le commerce s'accroît entre Lyon et l'Italie. Seuls, Les Gênois sentent, à plu-

sieurs reprises, le poids de la guerre. Louis XII leur défend de venir trafiquer à Lyon et comme certains d'entre eux y viennent, malgré ces défenses, en 1514 il les fait arrêter et enfermer à l'hôtel de Roanne. François Ier défend l'entrée de leurs marchandises dans le royaume, où il la grève de droits fiscaux. Mais les Milanais, les Florentins, les Lucquois, les Vénitiens, eux-mêmes, tour à tour amis et adversaires des rois de France, ont à Lyon leurs facteurs, quand ils n'y sont eux-mêmes, ils y apportent leurs marchandises en toute liberté. Sans cesse François Ier a besoin des banquiers italiens de Lyon, de leurs capitaux et de leurs entremises, il les protégerait, s'il était nécessaire, sans défaillance.

« Dans la relation de son voyage en France, en 1528, André Navagero dira, montrant bien par cela que les guerres d'Italie favorisèrent le commerce : « La quantité d'argent qu'on y échange de « toutes parts est immense, Lyon est le fondement du commerce « italien et en grande partie du commerce espagnol et flamand. Les « ouvriers en toutes sortes d'ouvrages ne manquent pas à Lyon ni « les boutiques non plus, elles sont pleines de diverses marchan- « dises qui y affluent à cause des foires. »

« Le réveil de la renaissance crée un accroissement de besoins matériels, une augmentation de dépenses. Le libre épanouissement des forces entraîne à une aspiration de bien-être qui accroît la consommation, l'amour du luxe se développe. A Lyon, la bourgeoisie est riche, certains de ses habitants ont une fortune et un crédit considérables. Parmi eux, Thomas Gadagne, dont la famille est d'origine florentine, et Jean Cléberger, venu de Nuremberg, sont les banquiers du roi François Ier et les négociateurs de ses emprunts avant que d'être, l'un son premier maître d'hôtel, second son valet de chambre. Grâce à son cosmopolitisme et à ses relations avec l'Italie, à ses marchands étrangers et à ses bourgeois, Lyon est le premier centre de la renaissance en France. La vie commerciale, la vie intellectuelle et artistique y sont immenses. Par ses imprimeurs, Lyon l'emporte sur toutes les villes françaises pour la diffusion des œuvres littéraires. Elle compte parmi ses habitants des poètes tels que Louise Labbé, dite la Belle Cordière, et Maurice Scève ; des peintres comme Corneille Clouet, appelé Cornélis de la Haye ou plus fréquemment Corneille de Lyon ; des architectes comme Philibert Delorme qui embellissent la cité et y construisent de somptueuses demeures; des érudits comme Robert Estienne et Etienne Dolet. Rabelais séjourne à Lyon où il exerce la médecine ; ses œuvres y sont éditées comme celles de Clément

Travaux récents. — Archéologie et histoire.

Marot. Des crises telles que l'insurrection du populaire contre le Consulat ou Grande Rebeyne, en 1529, et la famine de 1531 ne sont que de courts épisodes malheureux ; ils ne ralentissent que pour leur durée éphémère le progrès commercial de la ville.

« Lyon est dans toute sa splendeur *faicte de plusieurs pièces et nations* où *de toutes régions et royaumes vient or et argent et diverses marchandises*. De nombreux marchands étrangers y ont établi leur résidence comme au centre de toute activité commerciale. Genève a perdu son importance depuis la fin du règne de Louis XI. Anvers commence seulement à se développer. Lyon, dans la première moitié du XVIe siècle, est à son apogée : elle est la ville des grandes foires européennes » (pp. 71-75).

* * *

Les nègres libres dans les États esclavagistes aux États-Unis.

Un des aspects les plus intéressants de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis est celui qui concerne la situation des nègres libres dans les États esclavagistes. Aucun ouvrage d'ensemble n'avait été écrit jusqu'à ce jour sur cette question. J. H. Russel s'est efforcé de combler cette lacune en publiant un travail intitulé *The free Negro in Virginia 1619-1865* (Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1913, VIII-194 pages).

* * *

Sommaire bibliographique.

Gooch, G. — History and historians in the nineteenth century. (New York, Longmans, 1914, 3.50 Doll.)

Kemmerich, Dr M. — Das Kausalgesetz in der Weltgeschichte. (München, Langen, 1914, 15 Mk.)

Weigall, A. E. P. B. — The life and times of Cleopatra, Queen of Egypt. A study in the origin of the Roman Empire. (London, Blackwood, 1914.)

Ziebarth, E. — Aus dem griechischen Schulwesen. (Leipzig, Teubner, 1914, 5 Mk.)

Caspar, Dr E. — Pippin und die römische Kirche. (Berlin, Springer, 1914, 10 Mk.)

von Below, G. — Handwerk und Hofrecht. (*Vierteljahrs. für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Bd. 12, H. 1-2, 1914.)

Schoenherr, F. — Die Lehre vom Reichsfürstenstande des Mittelalters. (Leipzig, Koehler, 1914, 2.75 Mk.)

Below, G. — Der deutsche Staat des Mittelalters. (Leipzig, Quelle, 1914, 9 Mk.)

Roth, Dr P. — Die neuen Zeitungen in Deutschland im 15. und 16. Jahrh. (Leipzig, Teubner, 1914, 5 Mk.)

Hymans, P. — La Belgique politique d'aujourd'hui. (*Grande Revue*, mars 1914.)

Gulick, S. — The American Japanese problem. (New York, Scribner, 1914, 1.75 Doll.)

Sarton, G. — L'organisation scientifique du journalisme. (*La vie internationale*, fasc. 23, 1914.)

Travaux récents.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.

Ethnologie.

ETHNOLOGIE.

Un guide pour les recherches d'ethnologie et de préhistoire.

Une troisième édition de l'introduction aux observations scientifiques relatives à l'anthropologie, à l'ethnographie et à la préhistoire, du Dr F. VON LUSCHAN, a paru en 1914 à la librairie M. GÖNECKE, à Leipzig (*Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf dem Gebiete der Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte*, 123 pages, 3 mk. 20). L'auteur de ce guide, qui est aussi un questionnaire, y a développé les chapitres suivants :

A. — *Physische Anthropologie* : Messungen an Schädeln. — Messungen an Lebenden.

B. — *Ethnographie* : Geographie und Statistik. — Wohnstätten und Einrichtung. — Ernährung. — Schmuck und Haartracht. — Künstliche Verunstaltungen. — Kleidung. — Waffen. — Jagd, Fischfang, Viehzucht und Ackerbau. — Genussmittel. — Spielzeug, Spiele, Sport. — Musik. — Transportmittel, Boote usw. — Handel, Geldsurrogate, Masse und Gewichte. — Technik. — Politische Verhältnisse. — Rechtspflege und soziale Verhältnisse. — Ehe : Stellung der Frau, Kinder. — Geburt und Tod. — Religion, Kultus, Mythologie. — Totemismus. — Medizin. — Zeitrechnung, Astronomie, Geschichte. — Zählen und Rechnen. — Linguistik.

C. — *Urgeschichte und Technik von Ausgrabungen.*

[VON LUSCHAN, FELIX. Né en 1854. A fait ses études aux universités de Vienne et de Paris. Docteur en médecine et en philosophie. Professeur à l'Université de Berlin. Directeur au Musée royal d'ethnographie de Berlin. Principaux travaux : *Reisen in Lykien* (1889); *Beiträge zur Völkerkunde* (1897); *Polynesische Schädel* (1907); *Die Entstehung der ionischen Säule* (1907).]

* * *

Une monographie ethnographique concernant *Les Baluba* (Congo belge) vient de paraître dans la collection publiée par C. VAN OVERBERGH (2 vol., Bruxelles, DEWIT, 1913). Elle a pour auteur le

Travaux récents. — Ethnologie.

R. P. Colle, missionnaire des pères blancs d'Afrique. Cette monographie est conçue suivant le plan adopté par Van Overbergh et exposé par lui dans la préface :

La méthode des monographies ethnographiques.

« Toute société est formée par la combinaison de deux facteurs : un territoire et une population.

« Ces deux facteurs sociaux engendrent des combinaisons diverses : ce sont les phénomènes sociaux, qu'on peut classer de plusieurs manières. On a proposé de s'en tenir à un ordre de la généralité décroissante et de complexité croissante :

« 1. Phénomènes économiques. — 2. Phénomènes familiaux. — 3 Phénomènes esthétiques. — 4. Phénomènes idéologiques. — 5. Phénomènes moraux. — 6. Phénomènes juridiques. — 7. Phénomènes politiques.

« Puisque ces divers phénomènes s'observent dans les sociétés les plus humbles comme dans les sociétés les plus élevées, les sociétés de l'Afrique nègre les présenteront avec des caractères propres et plus ou moins développés.

« Par méthode nous suivrons un ordre semblable dans l'étude de notre civilisation rationnelle de l'Afrique. Après nous être demandé ce que c'est que l'Afrique et ses habitants, nous chercherons successivement en chacune des sept classes des phénomènes sociaux, des indications sur la manière d'améliorer les peuplades nègres considérées, pour les amener à un niveau de civilisation supérieur » (pp. xi-xii).

Dans la préface du tome II, Van Overbergh répond à certaines critiques du Prof. Foucart, défend le *Questionnaire* de la Société belge de sociologie et précise en même temps sa méthode :

« S'il est une vérité que la sociologie a fait éclater aux yeux de tous, c'est l'interdépendance des divers phénomènes sociaux. La théorie du consensus fut une réaction legitime contre la spécialisation exagérée. C'est contre l'*homo economicus*, l'*homo juridicus*, l'*homo politicus*, l'*homo religiosus*, etc., que réagit la sociologie. Aujourd'hui, elle a partie gagnée dans les esprits.

« Au moment d orienter les historiens des religions ou une partie d'entre eux dans une voie nouvelle, n'est-il pas utile de les armer de toutes pièces ?

« M. Foucart ne contredira pas. Nous avons rappelé au début de ce paragraphe, l'importance extrême qu'il attache à l'influence du milieu physique et du milieu social sur les formes religieuses. Il

Travaux récents — Ethnologie.

veut, comme nous, que ceux qui travaillent à sa méthode comparative aient le sens sociologique.

« Or, pour user du *sens sociologique* avec discernement en matière religieuse, il faut nécessairement avoir à sa disposition un tableau aussi parfait que possible de la civilisation entière.

« C'est à ce besoin que correspondent les monographies ethnographiques africaines. Tous les phénomènes sociaux y ont à peu près la place qui leur revient. Supposez des *monographies parfaites* comme elles devraient l'être toutes — comme elles le deviendront avec le temps et la persévérance : l'histoire des religions y trouvera tous les renseignements nécessaires pour apprécier la répercussion du phénomène religieux sur les autres phénomènes et *vice-versa*.

« Ce que nous avons — ce que nous aurons de plus en plus, vraisemblablement — pour les peuplades de non civilisés, ne serait-il pas désirable que nous l'ayons pour les autres civilisations? » (pp. LIII-LIV).

[VAN OVERBERGH, CYRILLE. Né en 1866. Docteur en droit de l'Université de Louvain. Secrétaire général honoraire du Ministère des sciences et des arts. Président de la société belge de sociologie et du bureau international d'ethnographie. Principaux travaux : *Les inspecteurs du travail* (1893); *La réforme de la bienfaisance en Belgique* (1900); *Les caractères généraux du socialisme scientifique* (1897); *Le matérialisme historique de K. Marx* (1901); *La réforme de l'enseignement* (1906); *La grève générale belge d'avril 1902* (1902); *La classe sociale* (1905); *La documentation en matière de sociologie générale* (1907); *Les Bangala* (1907); *Les Mangbetu* (1907); *Les Basonge* (1907); *Les Mayombe* (1907); *La grève générale* (1914); *Notre pays* (en cours). Articles dans le *Mouvement sociologique international*, etc.]

* * *

La cinquième série de l'ouvrage de VAN GENNEP sur les *Religions, mœurs et légendes*, qui vient de paraître à la librairie du Mercure de France (Paris, 1914, 218 pages, 3 fr. 50), se compose des chapitres suivants :

I. Quelques lacunes de l'ethnographie actuelle. — A propos du *Rameau d'or*. — Publications nouvelles sur la théorie du totémisme. — L'*Illiade*, poème économique.

II. L'exotisme dans la littérature française du XVIe au XVIIIe siècle.

Travaux récents. — Ethnologie.

— Tableau chronologique. — Lafitau. — Montesquieu. — Rousseau. — Voltaire. — De Brosses. — Boulanger. — Dupuis et Dulaure. — Conclusions.

Aperçu des débuts de l'ethnographie : importance du bizarre et du merveilleux.

Le chapitre relatif aux lacunes de l'ethnographie actuelle a déjà été signalé dans cette Chronique (n° 29, page 1484). Du chapitre sur l'exotisme dans la littérature française du XVIe au XVIIIe siècle, il y a lieu de détacher le passage suivant, qui concerne les débuts de l'ethnographie :

« On peut distinguer dans la littérature spécialement ethnographique trois courants ou, si l'on veut, trois stades. Dans le premier, l'observation s'attache à tout ce qui est étrange, nouveau, bizarre à tout ce qui fait rire ou étonne. C'est, proprement dit, la période enfantine, à laquelle succède la période de curiosité. A ce moment, l'attention des observateurs se porte sur bien plus de choses : en premier lieu, sur ce qui est différent, mais aussi sur ce qui est semblable à ce qu'ils connaissent comme courant chez eux dans leur patrie. Marco Polo a soin de relater surtout ce qui est bizarre et neuf pour lui, mais Chardin, tout en notant le bizarre, décrit aussi tout ce qu'il juge intéressant. Il faut attendre la fin du XIXe siècle pour que les voyageurs et explorateurs notent tout, sans distinguer en vertu d'appréciations personnelles ou sans se donner pour but d'amuser un public sédentaire. Si le premier stade, celui des singularités, est presque entièrement dépassé de nos jours, c'est pourtant au second que se placent les neuf dixièmes des récits de voyages modernes.

« Tant que les explorateurs ne décrivaient que des bizarreries, il était impossible de construire une méthode particulière qui eût permis d'en tirer des idées générales, puisque les faits recueillis avaient pour caractère essentiel d'être particuliers et *singuliers*, c'est-à-dire uniques en leur genre. Aussi comprend-on fort bien que ces faits n'aient pas semblé dignes à des philosophes de servir de documents sur l'homme ou sur l'âme humaine ; ils ne voyaient de l'homme non Européen que sa pathologie mentale et sociale, si je puis dire.

« Il fallait aussi se défaire du merveilleux, qui rendait si attrayants les récits sur le Cathay et sur le royaume du prêtre Jean. Ce merveilleux resta longtemps attaché à l'Asie et n'a pas entièrement disparu de nos jours, témoin l'intérêt que le public continue à porter aux voyages dans le Pamir, le Tibet, et l'Himalaya. Ainsi s'explique ce fait à première vue paradoxal, que de tous

Travaux récents. — Ethnologie.

les peuples à demi-civilisés, ceux qui sont de nos jours le moins connus, ceux qui ont fait le moins l'objet de monographies scientifiques approfondies, ce sont les peuples de l'Asie tant antérieure que centrale et extrême-orientale. On ne saurait les comparer à ce point de vue aux peuples de l'Océanie et surtout à ceux de l'Amérique sur lesquels les monographies détaillées ont abondé très tôt, dès le XVIIe siècle.

« Comme la documentation ethnographique n'a commencé de s'établir scientifiquement qu'en Amérique, il est naturel que ce soit un américaniste qui ait eu d'abord l'idée de fonder la méthode comparative ou ethnographique. C'est ensuite seulement que cette méthode a été étendue aux autres peuples demi-civilisés, à mesure que l'observation du singulier et du merveilleux cédait le pas à l'observation intégrale et approfondie » (pp. 100-103).

[Van Gennep, A. Voir *Bulletin*, n° 1, « Archives », n° 14.]

* * *

Caractère primitif du tabou.

G. Roth a traduit en français l'ouvrage de Frazer *Psyché's Task* (cf. *Bulletin* n° 29, p. 1641) sous le titre de *La tâche de Psyché* (Paris, Colin, 1914, XVII-298 pages, 3 fr. 50).

« Les préjugés absurdes, quoique finalement bienfaisants qu'a étudiés M. Frazer, dit S. Reinach, dans la préface qu'il a écrite pour cette traduction, sont tous, du moins à l'origine, de ceux qu'on désigne par le mot polynésien de tabous. Déjà dans sa première étude sur les tabous (9e édition de l'encyclopédie britannique), M. Frazer avait indiqué en termes excellents tout ce que l'humanité doit à ses scrupules, si vains en apparence et si contraires au bon sens. A sa suite et le traduisant, en 1900, j'écrivais ces lignes qu'on me permettra de citer, parce qu'elles résument exactement l'opinion du savant anglais, si brillamment développée par lui dans le présent livre : Le caractère primitif du tabou doit être cherché dans son élément religieux, non pas dans son élément civil. Ce n'a pas été la création d'un législateur, mais le résultat graduel de tendances animistes, auxquelles l'ambition et la cupidité des chefs donnèrent plus tard une extension artificielle. Mais en secondant parfois les desseins de l'ambition et de l'avarice, le tabou servit aussi la cause de la civilisation, parce qu'il donna naissance aux idées du droit de propriété et de la sainteté du lien conjugal, conceptions qui, avec les siècles, devinrent assez fortes pour exister par elles-mêmes et rejeter la béquille de superstition qui, au temps

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

jadis, en avait été l'unique soutien. Car nous ne nous tromperons guère en admettant que, même dans des sociétés avancées, les sentiments moraux, en tant qu'ils ne sont que des sentiments et ne sont pas fondés sur l'expérience, doivent beaucoup de leur force à un système primitif de tabous. Ainsi se greffèrent sur le tabou les fruits d'or de la loi et de la moralité, alors que la tige-mère s'étiolait dans les bas-fonds de la superstition populaire où les pourceaux de la société moderne cherchent et trouvent encore leur nourriture » (pp. XII-XIII).

[FRAZER, J. G. Voir *Bulletin* n° 28, p. 1196.]

* * *

WESTERMARCK a observé les croyances et les coutumes des Marocains, relatifs à l'agriculture, à certaines époques de l'année solaire et à la température. Il les décrit dans une communication à l'Académie des sciences d'Helsingfors, intitulée *Ceremonies and beliefs connected with agriculture, certain dates of the solar year and the weather* (Helsingfors, Akademiska Bokhandeln, 1913, VIII—143 pages). Certains de ces usages sont communs au Maroc et à l'Europe. Il en est ainsi notamment des feux allumés à certaines époques de l'année (feux de la Saint-Jean). Cet usage a-t-il une même origine dans les différentes régions où il est pratiqué ?

L'usage des feux de saisons dans les différents pays.

« In all essentials there is a close resemblance between the European Midsummer customs and those prevalent in Morocco. Not only are fires kindled, but live animals are sometimes burned in them, various plants are gathered on account of the benign virtue ascribed to them on Midsummer Eve, and purificatory water ceremonies are practised in many parts of Europe as well as in Morocco. In Spain, for example, people bathe in the sea or roll naked in the dew of the meadows on St. John's Eve, believing that this is a sovereign preservative against diseases of the skin ; and from Europe the practice of bathing at Midsummer seems to have passed with the Spaniards to the New World. How shall we explain this resemblance ? Is it likely that the Moors borrowed their Midsummer customs from Europe ? For my own part I am inclined to answer this question in the negative. We know that in Spain bonfires were kindle dat Midsummer both by the Moors and Spaniards, but there is no evidence that the one people had learnt the practice from the other ; indeed, that the Moors did not borrow it from the

Travaux récents.
—
ETHNOLOGIE.

Spaniards is almost proved by the fact that the Moorish term for Midsummer passed into Spanish under the form *alhanzaro*. But the fact to which I attribute the greatest importance is a statement made by St-Augustine in one of his Sermons, where he says that in his days it was a custom in Libya to go to the sea and bathe there at Midsummer, and he denouces this as a relic of paganism. I suppose that the purification ceremonies which are practised in Morocco at Midsummer are old Berber customs or perhaps date from a period when such ceremonies were common to the Mediterranean race. I am not aware that they have been found among any Arabic-speaking people who have not come into contact with Berbers, and in Morocco they are most prominent among the Braber of Central Morroco, the Berbers of the Rif, and the Arabic-speaking Jbala, a portion of whom are even by themselves recognized to be of the same stock as the Rifians, whereas they are much less prevalent among the Arabs of the plains, with the exception of Arabic-speaking tribes bordering on the district of the Braber, and among the Shlöh, who have been influenced by Muham medanism in a far higher degree than any of the other Berber groups. Arabic writers blame Muhammedans for celebrating Midsummer, which they represent as a Christian feast ; and in Morocco scribes and religious people also disapprove of this feast and try to conceal its date, maintaining that all ceremonies connected with it are bad. A good schoolmaster who acts up to his religion keeps the boys in school on Midsummer Day, refusing the money they offer him to get a holiday » (pp. 99-101).

[WESTERMARCK, E. A. Voir *Bulletin* n° 32, p. 804.]

* * *

Des connaissances que les Indiens ont des animaux de leur habitat.

Le 56e fascicule du bulletin du « Bureau of american Ethnology » renferme une étude de J. HENDERSON and J. P. HARRINGTON, intitulée : *Ethnozoology of the Tewa Indians* (Washington, 1914, 76 pages) qui tend à déterminer la connaissance que les Indiens de la région étudiée ont pu avoir et ont encore des animaux qui peuplent cette région. Il s'agit donc d'une contribution à la connaissance que les primitifs ont de l'histoire naturelle du pays qu'ils habitent. A cet égard, les considérations suivantes méritent d'être retenues ici :

« It is frequently said by unthinking or uninformed persons, who know something of the Indians' intimate knowledge of some phases of nature, that the American Indians know and have names for

Travaux récents. — Ethnologie.

every species of plant and animal living in their vicinity. Inasmuch as some microscopic forms exist everywhere and as many macroscopic forms of invertebrates, as some insects, crustaceans, and mollusks, can be distinguished only by microscopic characters, the incorrectness of that idea is evident. The Indians are usually correct in distinguishing the larger and better-marked species of birds and mammals, but they certainly do not recognize some of the minute differences which are of more importance than some of those more easily observed. They distinguish species more closely than the average white man who has not had zoologic training. Though several species of jackrabbits and several cottontails inhabit the region over which these Indians have roamed, they seem to recognize but one species of each. However, the majority of white men could not do more. The Pueblo Indians who claim the Jemez Plateau as the home of their ancestors are agriculturists, not hunters, though they do some hunting, of course, just as white farmers do. It would be interesting and important to make a thorough comparative study of the knowledge of natural history possessed by agricultural tribes and hunting tribes. To insure accuracy, such a study, as is true, indeed, of all ethnozoological and ethnobotanical work, should be cooperative, trained zoologists, botanists, and ethnologists working together in the field.

« Indians differ as much individually as do other races in their capacity, experience, and opportunity for observation and in their interest in the mysteries of Nature. One person may have had abundant opportunity for the observation of the various species of deer, but paying slight attention to the little chipmunks and hence not distinguishing the different kinds of the latter, while with another person the reverse may be the case. Hence the information obtained from a single informant may not at all represent the knowledge or ideas of his people. This makes it advisable whenever possible to check the information obtained by enlisting the services of several informants.

« It is too early for sweeping generalizations, but a few general remarks seem safe. Indian nomenclature as a whole recognizes differences not relationship. There is little, if any, evidence of the classification by the Indian of species in consanguineous groups, as orders, families, and genera, except in very obvious cases. Whether he does so arrange them in his mind, even though he does not express the idea in his nomenclature, is very doubtful

and should be more fully investigated. In such investigations there is always danger of recording opinions which have been more or less influenced by contact with whites, a contigency which should be guarded against. In most cases a species is perhaps considered a distinct entity, not connected with any other species. However, their recognition of several kinds of bear, deer, etc. may indicate some sort of an idea of genetic relationship which further study may elucidate. A thorough knowledge of the language is necessary to a real understanding of this subject. The writers found them using the English word *rat* for several species of squirrels and chipmunks, yet in their own language they have usually distinct names for each. Such cases as the bear, to which the Mohave in their own language apply a name meaning « great badger » should be followed up to ascertain whether its indicates a supposed relationship. It may well be doubted whether the use by the Hopi of the same name for such distinct species as the Harris ground-squirrel and Say's ground-squirrel, and with slightly different pronunciation for two small chipmunks, indicates a failure to distinguish them. Our San Ildefonso informants, while applying the same name to such different species as Say's ground-squirrel and the little chipmunk, showed clearly by their comments that they did not consider them the same species. The solution of the problem requires a determination of the Indian's conception of species, if he has any, which is not a simple task. Europeans and their American descendants have been familiar for generations with modern scientific ideas of species, their interrelations, and the development of various groups of species from common sources. In discussing such matters, one's words, whether one speaks in his own language or attempts to apply a primitive language represent definite mental concepts, but may convey to primitive people, who have not such concepts, ideas quite foreign to those intended. So also we are in constant danger of unconsciously injecting our own concepts into the words used by our informants in expressing their ideas. It is exceedingly difficult to question them about abstract ideas without framing the queries so as to suggest one's own views and thus color the replies » (pp. 7-9).

*
* *

Travaux récents.
—
ETHNOLOGIE.
—
Vie sociale des Indiens Menomini.

Le premier fascicule du XIIIe volume des « Anthropological Papers » publiés par le Musée d'histoire naturelle de New-York, est constitué par une monographie de A. SKINNER intitulée : *Social life and ceremonial bundles of the Menomini Indians* (165 pages, New-York, 1913) et où sont décrites les mœurs, les institutions sociales, les cérémonies, les distractions et les idées cosmologiques et magiques des Indiens Menomini (Folles Avoines). L'ouvrage est illustré de curieuses reproductions de dessins indigènes. Un chapitre spécial est consacré à l'explication des termes qui sont employés pour désigner les rapports de parenté.

[SKINNER, ALANSON. Né en 1886. Attaché au Musée américain d'histoire naturelle depuis 1896. A pris part à plusieurs expéditions ethnologiques. Principaux travaux : *Notes on the eastern Cree and northern Soulteaux* (1911) ; *A comparative sketch of the Menominee* (1911) ; *Notes on the Florida Seminole* (1913) ; *European folk-tales collected among the Menominee Indians* (1913). Articles dans *American Anthropologist*, etc.]

* * *

Notes sur le totémisme.

La Revue *Anthropos* renferme (1914, n°s 1-2) une série de notes et d'articles sur la question du totémisme, qui ont été réunis par P. SCHMIDT à l'occasion de la publication du livre de DURKHEIM sur les formes élémentaires de la vie religieuse. Les communications ainsi rassemblées sont les suivantes :

P. W. SCHMIDT : « Einführung. » — JOHN R. SWANTON : « The social and the emotional element in totemism. » — W. WUNDT : « Totemismus and Stammesorganisation in Australien. » — A. R. BROWN : « The Definition of Totemism. » — Père H. TRILLES : « Le totémisme chez les Fân, Afrique centrale. » — W. H. R. RIVERS : « The terminology of Totemism. » — E. REUTERSKIOLD : « Die Natur des Totemismus. » — N. W. THOMAS : « Totemism in Southern Nigeria. » — FR. GRAEBNER : « Totemismus als Kulturgeschichtliches Problem. » — A. GOLDENWEISER : « The method of investigating totemism. » — C. HILL-TOUT : « Totemism in Northern America. » — P. W. SCHMIDT : « Totemismus, viehzüchterischer Nomadismus und Mutterrecht. » — FR. BOAS : « Totemism in Northern America. » — R. THURNWALD : « Die Psychologie des Totemismus. » — A. GOLDENWEISER : « The views of ANDREW LANG, J. G. FRAZER and E. DURKHEIM on totemism. » — P. W. SCHMIDT : « Die Auffassungen A. C. HADDON'S, E. S. S. HARTLAND'S and A. VAN

Gennep's vom Totemismus. » — P. W. Schmidt : « Zusammenfassung der Diskussion. »

* * *

Les éléments du totémisme chez les Aruntas d'Australie.

A. Loisy s'est préocupé de savoir ce que pensent les peuples primitifs des mythes qui peuplent leur imagination. A cet effet, il a recherché quelles étaient les idées des Aruntas d'Australie sur le *totémisme* et les rites totémiques. Il les expose dans un article de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (1914, nº 3) intitulé « La cosmogonie des Arunta ». Après avoir analysé ces idées, Loisy cherche à les interpréter et à en tirer quelques conclusions générales. Les légendes totémiques permettent de croire qu'on a d'abord mangé le totem ; celui-ci était la nourriture normale des premiers ancêtres :

« Le mythe et l'observation actuelle nous révèlent un fait important : les lieux sacrés où subsiste le souvenir de l'ancêtre ou des ancêtres du clan sont des lieux où se rencontre le totem végétal, où fréquente l'animal totémique. Est-il bien téméraire d'admettre, au moins comme hypothèse vraisemblable, que la relation totémique, l'idée vague ou le sentiment d'une étroite affinité, qui ne va pas jusqu'à l'identité absolue de nature et d'origine, résume les impressions diverses produites sur un groupe humain par une longue cohabitation de ce groupe, en un lieu donné, avec l'espèce animale ou végétale qui dominait en ce lieu, par les rapports effectifs entre ce groupe et cette espèce, par les moyens que le groupe employait pour s'approprier l'espèce et l'utiliser?

« Le groupe se nourrissait de l'espèce comestible, et puisqu'il en vivait, il ne pouvait manquer de s'y croire assimilé. Qu'on ait d'abord mangé le totem, ou, plus exactement, l'espèce comestible qui peu à peu est devenue totem, les légendes mythiques ne laissent pas le moindre doute à ce sujet. Le mythe parfois montre l'ancêtre mangeant ce que mange son totem; mais combien de légendes montrent les ancêtres se nourrissant du totem à leur ordinaire et le faisant manger à leurs compagnons! Il y a plus : telle légende admet que tel individu a changé son totem pour un autre afin de pouvoir manger librement celui-ci. Dans ces conditions, il est contraire aux témoignages de soutenir que le totem n'était pas, d'après le mythe, la nourriture ordinaire et normale des premiers ancêtres; et il est contraire aux principes les plus élémentaires de l'exégèse mythologique de soutenir que le mythe entend présenter les ancêtres comme des dieux qui n'étaient pas sujets aux interdits

totémiques, ou qu'il veut justifier le privilège des vieillards qui échappent à ces mêmes interdits. On n'a qu'à lire les textes pour s'apercevoir qu'il ne saurait être question ni de dieux, ni de vieillards, ni de privilèges, mais d'une tradition qui, contradictoire à la coutume actuelle, ne peut avoir pour objet de l'expliquer ni de l'autoriser. Le caractère plus ou moins sacré du totem empêche maintenant de le manger. Mais le totem a existé longtemps avant d'être sacré, et on l'a mangé longtemps avant que s'affermît le sens de la relation totémique dont dépend l'espèce de consécration qui affecte maintenant le totem.

« Vu la mentalité de l'homme inculte, l'homme qui mangeait habituellement du kangourou s'incorporait la nature et les qualités du kangourou, devenait lui-même kangourou, pouvait se croire tel dans une mesure qu'il ne cherchait pas à définir, comme il s'imaginait devenir brave en buvant du sang d'un vaillant guerrier. Encore est-il que ce moyen d'assimilation ne vaut que pour les totems comestibles, et qu'il en est beaucoup d'autres qui ne le sont pas. Il serait parfaitement arbitraire de supposer ceux-ci moins anciens que les totems comestibles. L'abondance relative des comestibles tient à l'intérêt dominant qu'ont pour le primitif les choses dont il se nourrit. D'autres objets encore sollicitent son attention avec lesquels il est ou se croit obligé de traiter. Il a pu s'identifier à ceux-là par un moyen qui explique aussi bien qu'il se soit identifié aux totems comestibles.

« En effet, le principe qui domine les rites totémiques des Arunta est celui de la magie imitative et sympathique. Pour prourer la multiplication des kangourous on imitera les gestes de l'animal et l'on en prendra mêmes les apparences ; dans la mesure du possible on se fait kangourou. Et même pour les rites de pluie, on imitera les nuages, la chute de l'eau, on se fait pluie. Il y avait donc des circonstances particulièrement importantes où l'homme était autre chose que lui-même, où il était animal, végétal, pluie, soleil, selon la spécialité du rite dont il possédait la recette. Il pensa être réellement ce qu'il feignit d'être rituellement, et il ne pouvait pas s'empêcher de le penser, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de croire à l'efficacité de sa petite comédie, ni par conséquent de se juger investi par là, en un sens, virtuellement, des propriétés, on pourrait dire de l'essence même de l'objet qui concernait le rite. Dans le cas, cité plus haut, d'un changement de totem pour acquérir la faculté de manger ce totem, la substitution est censée se faire précisément par le moyen du rite totémique : un individu prend le

totem d'un autre en assumant le déguisement rituel et en exécutant la cérémonie qui appartiennent à ce totem (voir SPENCER et GILLEN, *Native Tribes*, pp. 209, 432). Ainsi le mythe montre bien comment l'on fut amené à identifier au totem ceux qui prenaient part aux rites pratiqués pour la multiplication de telle espèce ou la conduite de tel objet naturel.

« Le sentiment de la relation totémique se sera donc fondé sur des rapports réels, continuité de voisinage, d'utilisation alimentaire, de traitement magique, induisant tel groupe humain à admettre entre lui-même et telle espèce ou objet naturels une sorte de participation pour la définition de laquelle aucun terme de notre langage n'est exact. On peut parler de parenté, d'affinité, même d'identité spécifique, à condition d'ajouter que ces termes n'ont rien d'absolu, et qu'il s'agit, au fond, de parenté ou d'identité mystique, non physique et naturelle » (pp. 260-263).

Origine de l'interdiction totémique chez les Aruntas d'Australie.

Quant à l'origine de l'interdiction totémique, elle ne tiendrait pas au totem comme tel, mais elle résulterait de son rapport avec l'ancêtre :

« Il se pourrait fort bien que la considération religieuse du totem chez les Arunta — dans la mesure où cette considération existe, — ne tienne pas au totem comme tel, mais qu'elle résulte de son rapport avec l'ancêtre, et que l'interdit alimentaire dont le totem est l'objet pour les gens du clan soit comme un reflet du prestige ancestral sur le totem avec lequel l'ancêtre est censé avoir soutenu une relation particulièrement étroite. Du moment que l'on s'était accoutumé à penser que l'ancêtre avait pris au moins occasionnellement la forme de tel animal, qu'il vivait comme lui, qu'il en avait les aptitudes et les goûts, l'animal, l'esprit totémique devenait comme un second ancêtre, et il était naturel de lui faire part dans le respect, dans la crainte religieuse que l'on avait pour le premier. Les restrictions partielles qui sont apportées à l'usage du totem chez les Arunta et l'interdit absolu qui se rencontre dans d'autres tribus, par exemple chez les Loritja leurs voisins, auraient ainsi une explication facile. Facile aussi, mais trop facile est l'explication qu'on pourrait tirer de ce que, dans certaines tribus, les interdits alimentaires n'existent pas pour les vieillards, en soutenant que ceux-ci ont tout réglé au mieux de leurs intérêts. Les anciens, même dans cette hypothèse, auraient exploité, — et sans doute ils ont exploité — un sentiment de respect qui existait déjà. Si l'on considère les interdits dans leur ensemble, on ne peut

Travaux récents. — ETHNOLOGIE.

guère y voir le résultat d'un calcul très habile; il est beaucoup de ces interdits qui ne sont d'aucun avantage pour personne » (pp. 266-267).

Origine des rites totémiques chez les Aruntas d'Australie.

Le passage suivant est encore intéressant en ce qui concerne l'origine des rites totémiques, qui semblent en relation directe avec les besoins alimentaires de ces peuplades :

« Les lieux consacrés par le souvenir des ancêtres totémiques sont ordinairement les lieux fréquentés par le totem lui-même. D'où l'on peut conclure que tel groupe qui a pris d'abord la dénomination du totem s'était fixé en tel lieu parce qu'il y trouvait des moyens de subsistance, et principalement celui dont il s'est approprié le nom; afin de pourvoir à la continuité de son alimentation, il a cherché les moyens de procurer la multiplication de l'espèce comestible, et il a conçu ces moyens, dans sa mentalité d'enfant, selon les procédés que nous appelons magiques parce qu'ils ne sont point réellement proportionnés à leur effet. Il va sans dire que ce manque de proportion n'était point senti par ceux qui instituèrent les rites totémiques. Et de même ces rites furent établis en vue de leur objet propre, le traitement du totem, et ce n'est qu'avec le temps, après avoir été pratiqués par beaucoup de générations successives, que les rites ont pu être considérés comme une institution ancestrale, qui venait des hommes primitfs.

« Or ce fait éclaire singulièrement la tradition mythique et nous en fournit l'explication. Les premiers ancêtres, les altjira-ngmitjina reflètent et personnifient la longue série d'ancêtres oubliés par lesquels ont été progressivement institués et transmis les rites de la tribu. Les lieux où ces ancêtres sont supposés avoir stationné dans leurs migrations pour instituer et célébrer les rites sont les mêmes où anciennement se sont fixés les clans. La légende mythique des premiers ancêtres n'est pas autre chose que la légende sacrée des lieux de culte et celle des clans eux-mêmes. Le mythe veut expliquer l'existence des sanctuaires, les particularités qui les caractérisent, la considération dont jouissent les arbres et les rochers qui s'y trouvent; il veut rendre compte des rites qui actuellement s'y pratiquent. L'on raconte que tel ancêtre accomplit jadis tel rite en tel lieu, parce que c'est le rite de l'endroit; que le corps de l'ancêtre s'est changé en tel rocher, parce que ce rocher est le lieu des esprits du clan, que l'ancêtre symbolise dans son unité permanente. Les mythes des Arunta sont à l'égard de la tradition cultuelle de ce peuple dans le même rapport que les mythes religieux des autres

peuples à l'égard de leurs cultes respectifs. L'ancienne tradition d'Israël faisait consacrer les principaux lieux de culte, Sichem, Hébron, Beersabée, par le passage d'Abraham, d'Isaac ou de Jacob, qui y auraient érigé une stèle ou un autel, accompli tel sacrifice ou tel rite; c'est que, de temps immémorial, les Israélites avaient fréquenté ces lieux et y avaient pratiqué les rites en question. De même la tradition des Arunta fait consacrer par les ancêtres des différents clans les lieux où ces clans, depuis une époque impossible à déterminer, ont célébré leurs cérémonies.

« Le mythe nous révèle aussi l'objet essentiel et primitif des rites, qui d'ailleurs ressort assez clairement des rites eux-mêmes. Les ancêtres en accomplissant les rites propres de leurs clans totémiques produisaient les animaux ou végétaux correspondants : c'est que les rites n'ont pas cessé d'avoir, c'est qu'ils ont depuis le commencement cet objet. Dans la logique du mythe, les totems auraient été créés la première fois qu'on célébra les rites, et un mythe des Unmatjera, cité par Spencer et Gillen (*Northern Tribes*, p. 442), est formel en ce sens, au moins pour ce qui regarde certains totems animaux. En réalité, le premier accomplissement des rites n'est pas censé avoir été plus créateur que leur accomplissement actuel, mais il le fut tout autant. Des cas analogues se rencontrent un peu partout : le mythe du taureau créateur dont procèdent les êtres animés, selon la tradition avestique, est fondé probablement sur le sacrifice printanier du taureau dans le culte de Mithra; Orisis est le premier des ressuscités parce qu'il personnifie les rites de la momification et l'effet que s'en promettaient les Égyptiens. C'est la notion du sacrement qui est ici en germe : la répétition de l'acte posé au commencement par le fondateur mythique du rite est censée devoir produire indéfiniment le même effet.

« Dans l'ensemble, le caractère originairement magique, strictement totémique des rites est facile à reconnaître chez les Arunta, où chaque cérémonie retient son application, coordonnée au traitement de l'espèce totémique. Mais la plupart des rites ne laissent pas d'être interprétés en même temps comme des légendes ancestrales commémoratives des gestes des ancêtres, même lorsque les rites et les chants qui les accompagnent ne concernent que le totem et la façon de le gouverner. Ici comme ailleurs on a traité, sans s'en apercevoir, les vieux rites et les vieux chants en symbole de l'histoire des ancêtres et du clan. On ne pouvait manquer d'y être amené dès que le rite n'était plus considéré seulement comme

Travaux récents. — Ethnologie.

un acte efficace, mais comme un rite ancestral. Le rite imitait le totem ; mais les figurants qui maintenant accomplissent les rites imitent et incarnent, pour ainsi dire, les ancêtres qui ont institué les rites, en sorte qu'une participation mystique, une communion, une identité morale s'établit par le rite entre le totem, l'ancêtre et les représentants actuels du clan. Le rite magique, en tant que rite ancestral, est devenu un rite sacré, une façon de sacrement, et en même temps une histoire symbolique, un moyen d'instruction morale. C'est pourquoi l'on a pu transporter les rites totémiques dans les cérémonies de l'initiation. Là ils sont détournés de leur application première, puisqu'ils ne concernent plus le totem ; mais ils ont développé leur application secondaire en devenant un thème d'enseignement social, parce qu'on les interprète en symboles de la vénérable antiquité » (pp. 263-266).

[Loisy, A. Voir *Bulletin* n° 9, « Archives » n° 149.]

***

Il y aurait un très grand nombre de faits intéressants à glaner dans l'ouvrage où H. Newton expose les observations qu'il a faites au sujet des us et coutumes des peuplades de la Nouvelle-Guinée pendant son séjour dans ces régions. Cet ouvrage, qui est intitulé *In far New Guinea* (London, Seeley, Service et Cie, 1914, VII-304 pages, 16 shillings) renferme tout ce que l'auteur a noté concernant le cannibalisme, la magie, la croyance aux esprits, les sorciers, le travail des hommes et des femmes, la nourriture, les fêtes, le totémisme et les tabous, l'enfance, le mariage, le divorce, la polygamie, la mort, la vie dans le village, etc.

Le totémisme en Nouvelle-Guinée.

Ce que l'auteur dit du *totémisme* ne manque pas d'intérêt :

« One cannot have much to do with the natives of New Guinea without being struck with the important part played by totemism in their lives and thoughts, and the influence it has upon their dealings with one another. It might fairly be said, if one were bold enough to make a definite statement, that animism is the religion of the people of New Guinea. Animism, with its peopling of the world with spirits, a belief which influences so largely the life and conduct of the people, combined with the belief in and the consequent attitude towards the spirits of the dead (which may or not be a part of what is called animism). So totemism represents the principles which regulate the social life of the people. It regu-

lates marriage, it decides the section of the community to which the offspring belongs, it enters into the ceremonies connected with death, it creates a sort of freemasonry or family relationship which influences the behaviour of people to others for removed from them in place of abode, in dialect, in customs. All who have the same totem are looked upon as being related one to another, and wherever they go they can claim hospitality and protection from all whose totem is the same. People go to a district they have never been to before, there they find fathers and mothers, grandfathers and grandmothers, and they puzzle you as they talk about them till you remember they are totem relationship not ordinary family ones.

« The people can give no definite tradition as to how they came to be connected with the bird or fish or animal they revere as their totem. Sometimes men have said, « Our bird came from such-« and-such a direction — » the direction from which the particular « sept is supposed originally to have come — « and settled here » — presumably leading the early settlers — « and allotted to us this part of the village and portioned out to us our garden land, and we hold it now by that title of possession ». All of one sept, those who claim a particular totem, claim to have sprung from a common origin, to have sucked originally from a common breast; those of another sept to have had another and different origin. *Guga gela* (another breast) is perhaps the most emphatic way of saying a person belongs to another sept, but I have never heard anything which connected that common origin with the totem of the sept. Each sept has two or more branches, claiming the same chief totem — though there may be subsidiary totems which are different — all the branches claim a common origin, *gugu tagogi* (the one breast), but the differentation has come about in the course of time, and the different branches within the one sept have duties and responsabilities to one another which they only can fulfil, and which cannot the fulfilled by members of a distinct sept. A sept hat is weak in numbers may be absorbed into another sept.

« Men and women of the same totem may not intermarry; to do so would be to commit incest. A young man will come to the missionary and ask advice as to whom should marry as there is no one of a suitable age in the village whom he can take to wife, and you suggest a name. « She is my sister » be will answer in astonishment and you, bewildered because you thought you knew all his relations, ask, *How is she your sister* to be told *Ai gugu tagogi*

our origin is the same) and you understand it is a totem relationship as close for marriage as a blood relationship.

« Usually the child is of the same sept as the mother, takes her totem ; the system is matriarchal, but this is by no means universally so, and it seems that quite frequently a youth elects to go either to his father or his mother's sept, *to eat with these or those*. Hence it is that the uncle on the mother's side is a nearer relative to the child than its own father, so far as relationship implies control over the child's actions and its future. When we wished to get children to come as boarders to a Mission station, it was usually the uncle on the mother's side who had the chief say in the matter, and when you thought everything was satisfactorily settled because you had the consent of the father or mother, you would find to your disgest that still more persuasion was needed to get the consent of the uncle on the mother's side.

« So, too, for the marriage of minors who are orphans, our custom is to obtain the consent that is required by the law from the uncle on the mother's side as being the guardian according to native custom. I do not know that a girl may elect to which sept she will attach herself, to the father's or the mother. It is difficult to say why the system is matriarchal and not patriarchal ; the crude explanation that it is because there might be uncertainty as to the parentage on the father's but none on the mother's side, implies more infidelity than was common amongst the people » (pp. 163-164).

« All the members of a sept help each other in such work as digging up the garden ground, in the building of houses, and any other work which calls for help. Each sept may also have its own club-house, and they build their own houses together in one section of the village.

« Totemism decides for a man to whom he will go when travelling, on whom he will quarter himself in a strange village. He may quite rightly, as a matter of course and without any sense of shame, go and live with people of the same totem as himself, and if he is of any importance in the sept his hosts will kill a pig for him and when he goes home load him up with presents of cooked food for his journey. The visitor does not feel he is imposing, for are they not his own people, and will he not show the same hospitality to them when they visit his village » (pp. 165).

* * *

Travaux récents.
—
Ethnologie.
—
Les arts et les métiers des indigènes de Java.

L'étude des arts et métiers des indigènes de l'ouest de Java a fait l'objet d'une mission officielle confiée par le gouvernement hollandais à C. M. Pleyte, qui en expose les résultats dans un ouvrage intitulé *De inlandsche nijverheid in West-Java als sociaal-ethnologisch verschijnsel* (La Haye, Nijhoff, 1911-1913). Trois fascicules ont paru. Le quatrième et dernier (3e de la série) paraîtra sous peu.

Le deuxième fascicule est consacré exclusivement au tissage. Il y est question notamment des croyances mythologiques relatives à l'origine du tissage et des usages qui reposent sur ces croyances.

* * *

L'échange et la monnaie chez certains indigènes du Pacifique.

H. Seidel donne un aperçu intéressant de la « monnaie » dont se servent les indigènes des îles du Pacifique dans les transactions qu'ils effectuent entre eux, dans un article de la *Deutsche Rundschau für Geographie*, intitulé : « Ueber Tauschhandel und Geld in der westlichen Südsee » (1913-1914, n° 5). Il s'agit le plus souvent de certaines variétés de coquillages. Le troc en nature est encore pratiqué :

« Vorwiegend beschränkt sich der kommerzielle Verkehr unter den Nachbarn wie mit der Fremde auf den Tausch. Als Mittel desselben dienen in überraschender Mannigfaltigkeit so ziemlich alle notwendigen Lebensbedürfnisse : Viktualien, Rohstoffe, sowie deren Bearbeitungen, sei es zu Geräten, Waffen, Kanus, Rindenzeugen, Schmucksachen oder *Geld*. Bei kleineren Geschäften begnügt man sich mit Töpfen, Speeren, Angelhaken, Farben z. B. Rötel und Manganerde, Netzen, Geflechten usw.

« Diese Artikel haben sämtlich ihren bestimmten, wenn auch lokal verschiedenen Marktwert und ebenso ihre bestimmte Tausch- und Kaufkraft. Es gibt jedoch auch solche, die heute der Vergangenheit angehören, also *ausser Kurs* gesetzt sind oder es noch werden. Dazu rechnen die vortrefflichen, mit der Ausrottung des Tieres nutzlos gewordenen Dugongharpunen der Torresstrasse, ebenso die ehedem so beliebten Schädeltrophäen, der d'Entrecasteauxgruppe und mehrerer Salomoninseln, auf die man seit der fortschreitenden Unterdrückung der Kopfjagdenn otgedrungen verzichten muss. (Auf Bougainville und anderswo besteht der furchtbare Brauch indes noch fort.) Dazu rechnet weiter das Menschenfleisch, das schon die spanischen Entdecker unter Mendana mit Entsetzen verschiffen sahen. Denn Melanesien umschloss von jeher etliche Hauptsitze der Anthropophagie, und diese bestehen zum

Teil noch heute, wo der Machteinflus der Weissen fehlt » (p. 159).

« Wir könnten jetzt das Verzeichnis der Verkehrsgüter noch erweitern und berichten, dass neben den genanten in neuerer Zeit auch europäische Gewebe, Handwerkszeug, besonders eisernes, und selbst unsere Geldmünzen die Stelle von Tauschmitteln einnehmen. Als solche erscheinen ferner die zu Dolchen und Speerschmuck gebrauchten Kasuarknochen, z. B. auf Neu-Guinea, auf Neu-Pommern, den französischen Inseln und Willaumez, wo die Knochen wie *Geld* angesehen werden und schon im rohen Zustande, in Bündeln von je zehn Stück zur Ausfuhr gelangen. Ein Weiterspinnen dieser Aufzählung würde indes für unsere Zwecke viel zu sehr ins einzelne gehen. Wichtiger ist es, zu betonen, dass der melanesische Handel vielerorts den primitiven örtlichen Tausch *Zug um Zug* hinter sich lässt und in das Stadium von Kauf und Verkauf getreten ist. Ein solcher Fortschritt ist in der Tat vorhanden. Er setzt natürlich die Existenz eines neutralen, dabei hinlänglich bekannten und beliebten Wertmessers voraus, an dem die Waren im richtigen Verhältnis zueinander abgeschätzt werden. Solch ein Wertmesser ist das Geld. Jeder irgendwie fortgeschrittene Handel bedarf seiner und so treffen wir es denn auch in wechselnder Gestalt auf fast allen melanesischen Ingelgruppen an.

« Zu seiner Herstellung boten sich den Eingeborenen wie von selbst die in jenen Meeren heimischen Konchylien, also Muscheln und Schnecken dar » (pp. 161-162).

L'introduction, par voie d'autorité, de la véritable monnaie métallique ne paraît avoir provoqué aucune crise économique :

« Da wurde vom Jahre 1900 an durch mehrere Regierungsverordnungen der Gebrauch von Diwara erst eingeschränkt, zuletzt (seit dem Sommer 1902) gänzlich verboten. Merkwürdigerweise hatten diese Eingriffe in das Geschäftsleben keinerlei Krise im Gefolge. Schon 1904 konnte man an der nördlichen Küste der Gazellehalbinsel nur noch gegen (gemünztes) *Geld* einkaufen, und es gab dessen bereits so viel, dass manche Häuptlinge die von ihnen bestellten oder erstandenen europäischen Boote mit 1000 bis 1200 *Manni* (das sind unsere Markstücke) bar bezahlten. Dieser rasche Umschwung « gilt natürlich nur für die wenigen Zentren des « Verkehrs mit Weissen. Im übrigen dürfte sich Diwara unter den « Eingebornen noch lange halten » ehe es mehr und mehr vom (Münz)- gelde verdrängt wird und gänzlich verschwindet » (p. 162).

* * *

Travaux récents.

—

ETHNOLOGIE.

—

Sommaire bibliographique.

Schrader. — Germanen und Indogermanen. (*Korrespondenzblatt des Gesamtvereins d. deutschen Geschichts- und Altertumsvereine*, Mai 1914.)

Feist, S. — Indogermanen und Germanen. (Halle, Niemeyer, 1914, 2 Mk.)

Kaindl, R. — Neue Beiträge zur Geschichte d. deutschen Ansiedlung und des deutschen Rechts in Galizien und in der Bukowina. (*Deutsche Erde*, Mai 1914.)

Seymour, S. — Irish witchaft and demonology. (Norman, Remington, 1914, 1.50 Doll.)

Gopcevic, S. — Das Fürstent. Albanien, seine Vergangenheit, ethnographischen Verhältnisse, politische Lage und Aussichten für die Zukunft. (Berlin, Paetel, 1914, 6 Mk.)

Bacot, J. — Les Mo-So. (Leiden, 1913.)

Iyengar, T. S. — Did the Dravidians of India obtain their culture from Aryan immigrant? (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Verschueren, R. — L'agriculture indigène au district du Bas-Congo. (*Revue congolaise*, mai 1914.)

Krafft, M. — Die Rechtsverhältnisse der Ovakuanjama und der Ovandonga. (*Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, Bd. 27, H. 1, 1914.)

Schweiger, A. — Der Ritus der Beschneidung bei den Zulu. (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Mangin, E. — Les Mossi (Soudan occidental). (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Barry, P. — The transmission of Folk-Song. (*Journal of American folk-lore*, January-March 1914.)

Lowie, R. H. — The crow sun dance. (*Journ. of American folk-lore*, January-March 1914.)

Skinner, A. — Some aspects of the folk-lore of the Central Algonkin. (*Journ. of American folk-lore*, 1914.)

Teschauer. — Die Caingang oder Corondos-Indianer. (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Landor, S. — Les Indiens du Plateau Central brésilien. (*Revue anthropologique*, juin 1914.)

Parker, W. — Personal experiences among our North American Indians. (Northampton, Mass. Parker, 1914, 2 Doll.)

Bley. — Sagen der Baininger auf Neupommern. Südsee. (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Landtman, G. — Gat's cradles of the Kiwai Papuans. (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Buas, J. St. — Notes ethnographiques sur les indigènes des Nouvelles-Hébrides. (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Egidi, V. M. — Mythes et légendes des Kuni, British Neu-Guinea. (*Anthropos*, Januar-April 1914.)

Schadee, M. C. — Heirats- und andere Gebräuche bei den Mansola und Nusawele Alfuren in der Unterabteilung Wahani der Insel Serom (Ceram). (*Int. Arch. für Ethnographie*, Bd. 22, H. 3, 1914.)

Te Wechel, P. — Erinnerungen aus den Ost- und West-Dusunländern (Borneo) in besonderen Hinblick auf die animistische Lebensauffassung der Dajak. (*Int. Archiv für Ethnographie*, Bd. 23, H. 3, 1914.)

Science des religions.

Science des religions. — Des rapports entre la magie et la religion.

En rendant compte de la troisième édition du *Golden Bough* de Frazer dans *The Edinburgh Review* d'avril 1914, R. R. Marett expose les idées de cet auteur au sujet de la magie et de la religion. Frazer voit dans l'adoration d'un dieu la caractéristique de la religion. La religion est née d'un processus intellectuel qui a permis à l'homme de reconnaître l'insuffisance de ses propres procédés magiques et l'a engagé à recourir à l'intervention d'un être surnaturel. L'ethnographie montre que certaines peuplades présentent un état intermédiaire où la religion et la magie sont mêlées dans des proportions plus ou moins étendues :

« Dr. Frazer calls attention to the ways of the aborigines of Australia as representing the most backward state of human society now known to us. The men in Australia are magicians, but not one is a priest : everybody fancies he can influence his fellows or the course of nature by sympathetic magic, but nobody dreams of propitiating gods by prayers or sacrifice. Hence :

« May we not reasonably conjecture that the civilised races of the world have also at some period of their history passed through a similar intellectual phase, that they attempted to force the great powers of nature to do their pleasure before they thought of courting their favour by offerings and prayer — in short, that, just as on the material side of human culture there has everywhere been an Age of Stone, so on the intellectual side there has everywhere been an Age of Magic?

« Dr. Frazer further, makes it clear that he considers such a faith in magic to have been prior in time not merely to the belief in spiritual beings worthy to rank as gods, but to any belief in spirits at all. He then goes on to venture to surmise that the change from magic to religion may have been brought about by the great discovery of the inefficacy of magic. Recognising their own inability to control nature, he thinks, men would naturally come to imagine that it was controlled by supernatural beings. When Dr. Frazer speaks of the inefficacy of magic he clearly means the inefficacy of actual as opposed to ideal magic : since he proceeds to suggest that the mark of the transition from magic to religion may be the belief that gods are magicians. Thus the supposed argument of our primitive philosopher would run thus : magic as such must work ; man's magic does not work ; therefore the magic

that does work must be in the hands of a superman, and I must ask him to work it in my interest. Meanwhile, the transition must be held to have been gradual, man being slow to admit his absolute failure, and hence calling in the aid of spirits and gods just in so far as he could not manage by himself. Hence phenomena of the mixed type, in which the masterful and the prayerful attitudes are found together, just as in the aeneolithic period stone lingered on by the side of metal » (p. 401).

Marett critique la thèse de Frazer qu'il ne peut y avoir de religion sans la présence d'un être surnaturel :

« A less intellectualistic method of explaining the genesis of magic and religion regarded as social institutions is bound to lead to somewhat different results. A simple way of bringing the matter to a head would be to ask the question, can there be a non-theistic type of religion? Dr. Frazer is bound to answer « No » and consequently, with perfect consistency, he would convict the Australians of Spencer and Gillen of living in a state of almost unadulterated magic. M. Durkheim on the other hand, setting out to write a work on the elementary forms of the religious life, chooses the totemic system of these very Australians as his crucial instance of what religion essentially is for a tribe of pure hunters and gatherers. Dr. Frazer, may be inclined to object that the difference is one of words — that he means by the term *religion* one thing — and M. Durkheim another thing. But how could the two definitions fail to disagree, when the methods to which they are relative stand utterly opposed to one another? Dr. Frazer's method is simply to ask whether a given body of associated beliefs and practices is signalised by the presence of a certain concept. But M. Durkheim's method, going deeper, considers whether it fulfils a certain social and moral function.

« Thus, as regards these tribes of Central Australia, Dr. Frazer finds that their totems, reincarnating ancestors, nature-spirits and so forth, hardly amount, all told, to a theistic system. On the other hand, a goodly number of their ritual performances appear to turn on the sympathetic principle, as when the witchetty-grub people tap on a big stone with little stones round it, because it is like a witchetty-grub surrounded by its eggs. All this complex of thoughts and acts, therefore, Dr. Frazer would assign to the domain and age of magic : regardless of the fact that the people themselves say that the totemic ceremonies make them *strong* and

Travaux récents. — SCIENCE DES RELIGIONS.

glad and *good* and, in short, hold them to embody and express the highest values that life has to offer them, whereas in sharp contradistinction they treat certain mystic practices, such as the use of the pointing-stick, as belonging to a black art punishable by death. M. DURKHEIM takes his stand on this very difference, so fundamental in the view of those immediately concerned, between things that are sacred and things that are accursed and discovers herein the true counterpart to our own distinction between religion and magic. By this means he is able to explain something that Dr. FRAZER had he noticed it, would have been at sore pains to explain away, namely, the fact that religion and magic are not strangers, but competitors, and rivals — that their spheres do not lie utterly apart, but represent incompatible claims to rule one and the same world on the part, as we may say, of God and the devil, respectively. Rejecting then, the specious but superficial analogy with natural science, M. DURKHEIM makes magic stand for all maleficent and anti-social ways of exploiting the unseen and occult, and religion for all such ways of dealing therewith as are supposed to further the common welfare. That such a view rests on a more penetrating analysis of the moral forces that constitute society goes almost without saying. It is possible, however, that the plain man will find such considerations somewhat fine-spun and hard to follow, and will prefer to declare that he knows of no obvious mark whereby the sacred can be distinguished, if it fall short of the divine. Meanwhile, Dr. FRAZER's principle of classification has at least this virtue — that it is not over-subtle » (pp. 402-404).

[MARETT, R. R. Voir *Bulletin* n° 52, p. 799.]

* * *

La psychologie des phénomènes religieux.

L. CONS a traduit en français l'ouvrage de J.-H. LEUBA sur *La psychologie des phénomènes religieux* (cf. *Bulletin*, n° 24, p. 105). Le volume (in-8° de 444 pages, Paris, ALCAN, 1914, 7 fr. 50) comprend les chapitres suivants :

I. *La nature de la religion* : 1. Esquisse préliminaire de la nature et de la fonction de la religion et de ses rapports avec le reste de la vie. — 2. Les conceptions courantes de la religion. Étude critique et constructive.

II. *Origine de la magie et de la religion* : 3. Conditions mentales nécessaires à l'apparition de la magie et de la religion. — 4. Origine de l'idée de forces impersonnelles. — 5. Les diverses

origines des idées d'êtres personnels invisibles. — 6. Comment se font les dieux Les caractéristiques essentielles d'une divinité. — 7. Les émotions dans la vie religieuse. — 8. Origine des pratiques magiques et religieuses. — 9. Corollaires concernant la nature respective de la magie et de la religion et leurs rapports réciproques.

III. *La religion dans ses rapports avec la moralité, la mythologie, la métaphysique et la psychologie* : 10. Moralité, mythologie, métaphysique et religion.

IV. *Les formes les plus récentes et l'avenir de la religion* : 12. Les formes les plus récentes de la religion. — 13. L'avenir de la religion.

Appendice. I. Définitions de la religion et commentaires critiques. — II. La psychologie dans l'étude des faits sociaux. — III. Publications de l'auteur sur la psychologie de la religion.

La magie et l'origine de la science.

Des nombreuses considérations intéressantes que renferme ce livre, on a détaché les pages où Leuba traite de la magie et de l'origine de la science :

« L'opinion commune est que la magie a ouvert les voies à la science. Frazer, qu'on peut considérer comme le représentant de cette théorie, écrit, par exemple : « La magie est proche parente de « la science, car la science part de l'idée que dans la nature un « événement en suit un autre nécessairement et invariablement « sans l'intervention d'aucune action spéciale de nature spirituelle « ou personnelle. Ainsi la conception fondamentale de la magie est « identique avec celle de la science moderne ; comme substratum « de tout le système, il y a la foi implicite, mais réelle et ferme, en « l'ordre et l'uniformité de la nature... La puissance du magicien, « si grande qu'il la croie, n'est en aucune façon arbitraire et illi- « mitée. Il ne peut en disposer qu'aussi longtemps qu'il se conforme « strictement aux règles de son art ou à ce qu'on peut appeler les « règles de la nature telles qu'il les conçoit... Ainsi l'analogie entre « la conception magique et la conception scientifique du monde est « étroite. Dans toutes deux la succession des événements est parfai- « tement régulière et certaine, étant déterminée par des lois « immuables dont l'action peut être prévue et calculée avec pré- « cision. »

« En ce qui concerne ce point, nous remarquerons que le fait de reconnaître entre les actions ou les croyances, d'une part, et leurs résultats, d'autre part, un rapport fixe, n'est pas spécial à la

magie. Cette idée est impliquée aussi dans une large mesure dans la religion et, d'une façon plus précise, dans la conduite mécanique. On fait son salut en accomplissant les pratiques *qu'il faut* et en ayant la foi *qu'il faut*. Les dieux ne sauraient être abordés de *n'importe quelle façon*; l'adorateur religieux, comme le magicien, doit se conformer à un rituel défini. Dans certaines communautés qui ne sont pas tout à fait barbares, le salut est considéré comme dépendant de la croyance en trente-neuf articles, pas un de moins! Frazer trouve commode de ne pas tenir compte de tout ce qu'il y a de personnel, c'est-à-dire de capricieux, d'incalculable dans la magie. Cependant, avec la personnalité du magicien, il intervient un facteur impossible à déterminer et qui est particulièrement important dans la magie de volonté. Rien ne saurait être en opposition plus directe avec l'attitude scientifique que l'influence attribuée à la personnalité du magicien. Il nous semble plus conforme aux faits de dire que la conception fondamenlale de la science, loin d'être identique avec celle de la magie, est absente de cette dernière. En effet, la condition essentielle de la science — celle qui la distingue à la fois de la magie et de la religion — est l'admission de relations *quantitatives* définies et constantes entre les causes et les effets, relations qui excluent complètement l'élément personnel.

« Ce que la magie a de commun avec la science, ce n'est pas la croyance aux principes fondamentaux que nous venons de nommer, mais le désir de s'assurer la maîtrise des forces de la nature et, peut-être, le fait que toutes pratiquent la méthode expérimentale.

« Si on invoquait l'histoire pour défendre la thèse de Frazer et si on rappelait que l'alchimiste est l'ancêtre direct du savant, nous pourrions nous contenter des réponses suivantes : 1° la succession historique n'implique pas la continuité de principe. Bien que magie, alchimie et science forment historiquement une série, le principe fondamental de la dernière ne se retrouve pas dans les autres; 2° le fait de reconnaître clairement le principe de relations quantitatives fixes signifie, quels que soient le moment et le lieu où il apparaisse, l'avènement de la science et la fin de la magie aussi bien que l'alchimie. Ce dernier fait montre manifestement de l'opposition fondamentale de ces dernières pratiques avec les procédés de la science.

« La magie n'encourage pas plus que ne le fait la religion, l'observation exacte des phénomènes extérieurs; elle pousse plutôt l'individu à s'illusionner soi-même par rapport à ces faits. Ainsi, la découverte du principe de la science a probablement été autant

gênée et retardée par les idées fausses et les mauvaises habitudes d'esprit et encouragée par la magie que favorisée par les services que la magie a rendus à l'activité générale et aux connaissances de l'esprit humain » (pp. 229-232).

[Leuba, J. H. Voir *Bulletin* n° 1, « Archives » n° 13.]

***

Origine solaire ou lunaire de certains dieux de l'antiquité.

E. Siecke a étudié les attributs du dieu védique Pûshan en vue de démontrer que les plus anciennes divinités ne constituent pas de simples produits de l'imagination, mais bien des puissances que l'homme a pu voir de ses yeux et dont il a pu avoir la perception physique. Pûshan serait ainsi un dieu solaire ou lunaire. C'est ce que Siecke s'efforce de montrer dans son livre *Pûshan. Studien zur Idee des Hirtengottes, im Anschluss an die Studien über « Hermes den Mondgott »* (Leipzig, Hinrichs, 1914, 1re partie, 68 pages). Il ne nie pas que certaines divinités ne puissent se constituer par un travail de pure abstraction, mais il conteste que ce travail puisse être effectué dans les stades les plus primitifs de la vie intellectuelle et affective des hommes :

« Erwägungen allgemeiner Art machen es von vornherein wahrscheinlich, dass ein indogermanischer Gott, der schon in alter Zeit eine einigermassen ausgedehnte Verehrung genoss, von einer Naturgrundlage ausgegangen ist, dass die Wurzeln der Anschauung von ihm in einer als mächtig empfundenen Naturmacht liegen; die Vorfahren der arischen Völker jedenfalls haben, wie dies Cäsar von den Germanen ausdrücklich bezeugt, ohne Zweifel ihre Götter, diejenigen wenigstens, denen sie inbrünstige Verehrung zollten, leibhaftig sehen wollen, um von ihrem Dasein überzeugt zu sein. Dasselbe zeigt sich deutlich bei den litauischen Hauptgottheiten, auch bei denen vieler sogen. Naturvölker. Die Religion der alten Semiten ferner war ebenfalls eine sehr einfache Naturreligion: sie hatten alle nur drei Hauptgottheiten: Sonne, Mond und Venusstern. Am reinsten zeigt sich dies bei der Religion der Südaraber, während die babylonische Religion schon als eine recht entwickelte, von ihrem Ausgangspunkt weit entfernte erscheint.

« Die Möglichkeit eines anderen Ursprungs als der einer Naturanschauung auch in alter Zeit kann ja nicht bestritten werden, aber eine eingehende Prüfung aller wirklich alten Göttergestalten zeigt m. E. immer deutlicher, dass diese Möglichkeit nur selten zur

Tatsache geworden ist. Es gibt in Wirklichkeit nur wenig alte Götter, die nicht an ein körperlich sichtbares Wesen wenigstens angeknüpft haben. Eine Ausnahme bildet ja vielleicht der Fall, den P. Ehrenreich indirekte Personifikation nennt, wenn nämlich nicht die Naturerscheinung geradezu als Gott angesehen wird, sondern als Ausfluss einer göttlichen Kraft, eines Agens, den man nicht sieht, sondern denken muss. (Der als Waffe gedeutete Blitz lässt auf ein Wesen schliessen, das die Waffe schleudert: Ehrenreich, *A. M.*, S. 162 ff.) Allein selbst hier bleibt es fraglich, ob man sich als den Agens nicht eine schon anderweitig bekannte (weil oft gesehene) Persönlichkeit dachte, wie dies z. B. für Savitar den Antreiber deutlich ist, mag er nun ursprünglich Mondgott oder Sonnengott sein; die Möglichkeit hiervon hebt auch Ehrenreich (S. 164 ff.) hervor. Der das Gewitter erregende Hauptgott der Indogermanen ist jedenfalls mehr als ein bloss aus der Erscheinung des Gewitters gefolgerter Gott. Auch der von vielen Sagenforschern gar zu sehr in den Vordergrund gestellte Vegetationsgott ist keine erdachte, rein aus der Einbildungskraft geschöpfte, sondern eine in Wirklichkeit geschaute göttliche Persönlichkeit, da sie fast ausnahmslos auf den Mondgott zurückgeht. Der Erhebung von irgendwelchen menschlichen Tätigkeiten oder Sphären der Wirksamkeit zu göttlichem Range begegnen wir allerdings merfach, wie z. B. bei den Babyloniern Götter der Schrift, des Ziegelbaues, der Zimmerleute, der Goldschmiedekunst, der Steinmetzkunst usw. vorkommen; ähnliches finden wir bekanntlich bei den Römern, bei denen sowohl eine Menge sittlicher Begriffe und Abstraktionen zu Göttern geworden sind, als auch Götter von ganz bestimmten beschränkten Funktionen mit eng begrenzter Wirksamkeit vorhanden sind. Auch bei den Griechen fehlen solche nicht Hypnos, Oneiros, Nike, Hesychos u. a. m.). Dieselbe Erscheinung zeigt sich bei den Litauern, bei denen Personifikationen verschiedener Lebensgebiete, Tätigkeiten, Lokalitäten, entsprechend jenen römischen Indigitamenta, vergöttlicht worden sind. Auch bei den sogen. Naturvölkern finden wir die Neigung dazu. Es fragt sich aber doch sehr, ob wir diesen Anschauungen hohes Alter oder besser gesagt Ursprünglichkeit zutrauen dürfen. Ich glaube das nicht. Die Anschauungen der jetzt lebenden sogen. Naturvölker sind durchaus nicht ohne weiteres für ursprünglich zu halten. Bei den alten Völkern haben jene Abstraktionen oft deutlich erkennbar eine konkrete Vorstufe; sie erweisen sich oft als losgelöste Beinamen alter Götter, die

eine konkretere Form haben. Jene schon in ein hohes Altertum zurückgehenden Götter der Babylonier sind gewiss nichts als willkürliche Erzeugnisse einer priesterlichen Systematik, wie dies bei den römischen Indigitamentgottheiten unzweifelhaft ist. Tiefgehende, von breiten Volksschichten getragene Verehrung können sie von Hause aus unmöglich gehabt haben. Ich glaube nicht an einen Gott Erreger, Bildner, Macher, Schützer in der Hinsicht, dass der abstrakte Gedanke den Anlass zur Bildung solcher Götterbenennungen gegeben habe, wie dies von anderen angenommen wird; auch nicht, dass etwa Varuna, der über allem Wechsel des Geschehens in unwandelbarer Ruhe des Weltgesetzes waltende Allherrscher, der Gott der Kontemplation sei, also das Produkt ruheseeliger undenklicher Zeiten hindurch im Frieden ihres Daseins sich freuender Priestergeschlechter, die in ungestörtem Besitz ihrer Macht und ihrer geistigen Ueberlegenheit sich ein göttliches Abbild ihres Gleichen schufen. Varuna ist vielmehr m. E. (wie Vritra) ursprünglich der (dunkle) Mond, der mit Mitra, dem Freunde, als neuentstandenem Monde ein Paar bildet. Wie hier der Mond der konkrete Ausgangspunkt ist, so bildet den Kern der Urreligion der Indogermanen (um bei diesen zu bleiben) überhaupt die Verehrung der grossen Naturgewalten, besonders des Mondes und der Sonne. Für die vedischen Götter wird die Auffassung A. HILDEBRANDTS im allgemeinen als die richtige zu gelten haben, besonders auch die von der hervorragenden Bedeutung des Mondes für die indische Mythologie. Für die Götterwelt der übrigen arischen Völker gilt genau dasselbe » (pp. 2-6).

[SIECKE, ERNST. Né en 1846. A fait ses études à l'Université de Berlin. Professeur au Gymnase Lessing, à Berlin. Principaux travaux : *De Niso et Scylla in aves mutatis* (1884); *Beiträge zur genaueren Erkenntnis der Mondgottheit bei den Griechen* (1885); *Die Liebesgeschichte des Himmels* (1892); *Ueber die Bedeutung der Grimmschen Märchen für unser Volkstum* (1896); *Die Urreligion der Indogermanen* (1897); *Mythologische Briefe* (1901); *Indras Drachenkampf* (1905); *Drachenkämpfe* (1907), etc.]

* * *

Origine solaire ou lunaire des dieux de la végétation.

SIECKE soutient la même thèse de l'origine lunaire ou solaire en ce qui concerne les dieux auxquels on a attribué une influence sur la végétation, dans une brochure intitulée *Der Vegetationsgott* (Leipzig, HINRICHS, 1914, 24 pages). A cet effet, il étudie successivement Adonis, Dionysos et Mars.

* * *

Travaux récents
—
Science des religions.
—
De la signification des rites des mystères d'Eleusis.

Les Mystères d'Eleusis ont été l'objet de nombreux travaux, dit P. Foucart au début de son ouvrage qui porte ce titre (Paris, Picard, 1914, 508 pages, 10 francs), mais, aujourd'hui encore, il est difficile de se faire une idée exacte en ce qui concerne l'essence même de l'initiation et son but. Les rites des mystères d'Eleusis paraissent avoir été empruntés à l'Égypte : ils ont pour but de refaire périodiquèment ce que les dieux ont fait au temps passé, car on croyait que toute négligence dans la célébration de ces rites aurait entraîné la défaillance de l'action divine :

« Les faits exposés et expliqués par M. Georges Foucart mettent en lumière l'idée que les Égyptiens se faisaient du drame liturgique d'Osiris. En apparence, c'était une représentation commémorative de la victoire « du Dieu bon » sur ses ennemis; en réalité c'était une victoire effectivement renouvelée, et, avec elle, la prospérité de l'Égypte, ce qui explique pourquoi le pays tout entier tressaille de joie. La fête d'Osiris est une application locale du principe général qui présidait à tous les drames liturgiques : refaire périodiquement ce que les dieux ont fait aux temps passés. Leur action, lorsqu'elle fut accomplie pour la première fois, avait assuré dans la vallée du Nil un état de stabilité, le règne de la lumière, l'ordre et l'abondance. Mais rien ne durait indéfiniment, même dans le monde des dieux. Leurs forces s'épuiseraient si elles n'étaient pas ranimées par la nourriture des sacrifices; de même aussi les effets heureux de leurs actes allaient s'affaiblissant et s'évanouissaient après un laps de temps plus ou moins long; le terme en est d'ordinaire fixé à la révolution de l'année. Reproduire ces actes dans les conditions minutieusement réglées par le rituel et à l'heure marquée par le calendrier, c'était, au moment critique, les faire s'accomplir de nouveau dans le ciel, avec toutes leurs conséquences favorables pour la terre.

« Telle était la théorie égyptienne, fruit d'une longue élaboration sacerdotale, mélange d'éléments divers, tirés de la religion nationale. Que les prêtres d'Eleusis soient arrivés par eux-mêmes à un résultat identique, la chose est fort douteuse, pour ne pas dire improbable. Je crois plutôt que, tout en laissant de côté les spéculations théologiques, auxquelles les Grecs restèrent toujours étrangers, ceux qui organisèrent les Mystères d'Eleusis avaient simplement emprunté à l'Égypte le rite des drames liturgiques et la connaissance des effets heureux qu'entraine pour les humains la reproduction des épisodes décisifs de la vie divine. Cette croyance à un lien établi par les cérémonies du culte entre les rénovations

périodiques des actions des dieux et le sort actuel des mortels pénétra dans la religion des Mystères assez profondément pour qu'un écho s'en fasse encore entendre au quatrième siècle après notre ère. De quelle autre manière, en effet, expliquer la phrase d'Astérius, citée plus haut? Après avoir parlé de l'union de Zeus et de Deméter, figurée par le hiérophante et la prêtresse, qui descendent dans une retraite obscure, il termine par ces mots : « Les « flambeaux ne sont-ils pas éteints et un peuple innombrable « n'attend il pas « son salut » de ce qui se passe entre eux dans les « ténèbres? » N'est-ce pas, dans le drame d'Eleusis, l'application du même principe que dans les drames liturgiques des temples égyptiens? L'Égypte se croyait sauvée si Osiris sortait victorieux de la lutte feinte où étaient reproduits les combats que jadis il avait soutenus contre les mauvais; nous voyons à Eleusis le peuple attendre son salut de l'union féconde de Zeus et de Déméter dont la rencontre du hiérophante et de la prètresse simulait chaque année le renouvement. A Eleusis comme à Abydos. des membres du sacerdoce jouaient le rôle des divinités, s'identifiaient avec elles, et s'ils répétaient fidèlement ce qu'elles avaient fait jadis, on comptait sur les mêmes résultats que leur action avait produits la première fois. Et l'on comprend ainsi pourquoi la foule faisait dépendre son salut de l'exécution canonique de la cérémonie. Toutes les prescriptions du rituel réglant le costume, les gestes, les paroles, les mouvements du hiérophante et de la prêtresse, avaient-elles été exactement observées, les acteurs humains n'existaient plus pour les fidèles assemblés; c'était Zeus, croyaient-ils, qui venait réellement de s'unir à Déméter, et leur union assurait, pour une période nouvelle, les avantages que les hommes en avaient jadis recueillis au temps de leur première rencontre. Ce résultat attendu avec anxiété des assistants, proclamé par le hiérophante, n'était autre que la naissance de l'enfant divin. Appelé dans la formule du nom mystique de Brimos, connu des profanes sous le nom significatif de Ploutos, ce fils de Déméter allait réaliser les promesses exprimées dans l'hymne homérique et répandre la richesse parmi les fidèles de la déesse. Ainsi compris, le drame représenté dans l'époptie était plus qu'un spectacle, plus qu'une cérémonie imposante; nous devons y voir un rite puissant, grâce auquel le couple divin, renouvelant son action bienfaisante, accordait à la terre de l'Attique une nouvelle année d'abondance et de prospérité » (pp. 493-495).

« L'enlèvement de Coré et les courses errantes de Déméter cesseront de paraître la mise en scène d'une légende, spectacle instruc-

tif ou édifiant. L'action qui s'y passe est une action véritable ; les déesses vivent et agissent réellement, incarnées dans leurs statues ou dans les personnes humaines qui les représentent; elles refont chaque année ce qu'elles ont fait une première fois au temps de leurs aventures mythologiques. Si, dans cet épisode, une partie est douloureuse, il y a aussi une partie triomphante : Déméter impose sa volonté au maître des dieux, et sa fille lui est rendue. Et en même temps que recommence l'histoire divine, les mortels sont remis en possession des biens dont elle a été la source, en particulier pour Eleusis. De nouveau, Déméter errante est bien accueillie par les habitants, et en récompense, elle désigne leur ville comme siège de son culte; c'est là qu'elle résidera de préférence et qu'elle recevra les sacrifices des humains. De nouveau, elle révèle aux chefs du peuple les augustes cérémonies dont ils auront le dépôt, et elle promet dans l'autre monde un sort bienheureux à ceux qui viendront en son temple se faire initier. Le résultat du drame de Déméter et de Coré est de remettre en vigueur la fondation des Mystères et le pacte conclu avec Éleusis.

« Voici donc, à mon avis, le sens et la portée qu'il convient d'attribuer aux drames mystiques que le sacerdoce d'Eleusis faisait représenter dans les veillées sacrées. Ils renouvellent en toute réalité les deux événements les plus marquants de la vie de Déméter, et par là, ils perpétuent les deux grands bienfaits de la déesse : l'agriculture et l'initiation. Mais, les effets de l'action divine s'épuisant dans l'espace d'une année, il est indispensable de les ranimer par une rénovation périodique. Les deux drames étaient les rites essentiels, constitutifs des Mystères; leur abandon ou la négligence dans leur célébration aurait entraîné la défaillance de l'action divine et, avec elle, se seraient évanouis tous les avantages dont Déméter avait gratifié Eleusis, et par l'intermédiaire d'Eleusis, la Grèce et le genre humain. Aussi n'est-il pas surprenant que, malgré leur forme surannée ou leur réalisme choquant, le sanctuaire des deux déesses ait vu, pendant des siècles et jusqu'aux derniers jours du paganisme, jouer chaque année les deux drames liturgiques de l'Enlèvement de Coré et de l'Union de Zeus avec Déméter » (pp. 496-497).

[Foucart, Paul. Né en 1836. Professeur au Collège de France. Membre de l'Institut. Directeur honoraire de l'École française d'Athènes. Principaux travaux : *Mémoires sur les ruines et l'histoire de Delphes* (1865); *Mémoire sur l'affranchissement des esclaves par forme de vente à une divinité* (1867); *Des associa-*

tions religieuses chez les Grecs (1873); *Mélanges d'épigraphie greeque* (1881); *Recherche sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis* (1895); *Les grands mystères d'Eleusis* (1901); *Le culte de Dionysos en Attique* (1904); *Étude sur Didymos* (1907); *Les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace au VI*e *siècle* (1909).]

Travaux récents.
—
SCIENCE DES RELIGIONS.

* * *

L'état de la religion à Rome à la veille de l'introduction du christianisme.

Peut-on savoir, ce que les Romains incultes ou instruits pensaient de la divinité et de la nature du divin à l'époque qui précède immédiatement l'ère chrétienne? W. W. Fowler, qui pose cette question au début de son ouvrage *Roman Ideas of Deity in the last century before the Christian era* (London, Macmillan, 1914, 167 pages), reconnaît qu'il est très difficile de se faire une idée de l'état de l'esprit religieux des Romains à cette époque :

« Our results seem at first sight to be meagre enough ; and in a theological sense, that is no doubt true. But if we allow ourselves a slightly wider outlook, we may possibly find that something was gained for humanity by the Italian way of looking at the divine, even in that depressing age, the last century B. C. : something solid and practical as compared with the ever-shifting kaleidoscope of fanciful speculation and allegory which survives to bewilder us in the Graeco-Egyptian literature of this and the following age.

« First, the evergreen idea of guardian deities of the family, especially in the rural districts of Italy, kept alive the sense of a close relation of Man and God at the very roots of social life, day by day, through good fortune and ill. In the idea of Genius, too, we see another point of close contact between the human and the divine, again in association with the ordering of society and the rule of the family; no doubt losing some of its old strength and meaning in this age, yet extending itself to inspire many institutions of society and government with a kind of spiritual vigour not without its real value. Then again we have seen how the Power manifesting itself in the universe, and manifesting itself at that time more especially in the wonders of the Roman dominion, could be represented under the name of Jupiter, who seemed to gather the various old *numina* syncretically into a deity like that of the Stoics, a deity of Law and Order, one divine Being, whatever his name might be — a more valuable conception, perhaps, for humanity in the long run than the wilder individualistic worships of Cybele, Isis, or Mithras.

Travaux récents. — SCIENCE DES RELIGIONS.

« Once more, the worship of the Man in power, so extravagant in the eastern half of the empire and beyond it, was kept in bounds in Italy and Rome by the practical and non-theological character of the native religious ideas. It was taken in hand by the government, restricted as far as possible to the cult of the Man who had been in power, and might be supposed at death to have merely developed the germ of divinity — the Genius — which was all along within him when he lived. Passionate worship of the living man, *devotio*, for example, to the *numen* of the reigning Caesar, is the exception, not the rule.

« Lastly, the final degradation in this age of the pseudo-Olympian deities, as we may now call them, was surely a great gain for humanity, since they had now entirely lost such inspiration as they once possessed. No longer really respected, they found a refuge in literature, and made room in the world of life and thought for new and nobler ideas. True, the student of the *Corpus*, or even of the *Carmina Epigraphica*, might argue that they survived, especially in the Latin provinces, throughout the first three centuries of the empire : their names are on altars and ex-votos wherever we look for them. But the most careful investigators have noticed that in the strings of divine names which puzzle the student all over the western provinces, we are to see a tendency at once syncretistic and monotheistic, the old tendency to focus the manifestations of the Power at one point, and so to bring all its force to bear on the matter of interest to the worshipper. This is, however, a subject needing further investigation » (pp. 169-171).

[Fowler, W. W. Voir *Bulletin* n° 16, « Archives » n° 265.]

* * *

L'état religieux de l'Angleterre à la veille de la Réforme.

L'abbé Dom F.-A. Gasquet s'est attaché à l'étude d'une des questions fondamentales que soulève l'histoire de la Réforme en Angleterre, dans un ouvrage qui vient d'être traduit de l'anglais par le P. A. Bourgeois sous le titre : *La veille de la Réforme en Angleterre* (Louvain, Uystpruyst, 1914, 2 vol. de 310 et 217 pages). Comment expliquer, se demande l'auteur, l'explosion soudaine et le succès final d'un mouvement qui, du moins en apparence, était opposé aux convictions et aux sentiments de l'ensemble de la nation ? Pour répondre à cette question, Dom Gasquet a cru nécessaire d'établir « ce qu'était l'Église pour la nation prise dans son ensemble à la veille de la Réforme ; de saisir l'état d'esprit des

contemporains à l'endroit de l'organisation ecclésiastique qu'ils avaient sous les yeux, de pousser aussi avant que possible la recherche de ce qu'étaient leurs pensées, leurs discours et leur conduite au point de vue religieux, lorsqu'arriva pour eux le grand changement. C'est précisément cette connaissance qu'il a été difficile d'atteindre jusqu'ici, et le but du présent travail est d'apporter quelque clarté sur ce sujet : il n'a nullement pour objet de donner une histoire de la Réforme anglaise, non plus qu'un récit suivi et logique des agitations religieuses du XVIe siècle dans ce pays, ou un exposé complet des causes qui les ont produites. On se borne à y présenter au lecteur une série d'études distinctes qui, pour être liées l'une à l'autre par une pensée commune, n'ont cependant en rien la prétention de tracer un dessin achevé de l'époque qui a précédé la Réforme, et encore moins de ce grand mouvement lui-même » (vol. I, p. 3).

Dom Gasquet conclut dans les termes suivants :

« Si donc, on considère sans passion cette période, on est amené à conclure qu'elle fut tout le contraire d'une période de stagnation, de mécontentement et de ténèbres. Lettres, arts, architecture, peinture, musique, ouvertement patronnés par l'Église, n'avaient cessé de faire les plus grands progrès, avant l'éclosion des idées nouvelles. Les anciens registres paroissiaux font foi, d'autre part, que la religion des ancêtres n'avait ni perdu son empire sur les esprits, ni baissé dans l'affection du peuple pris en masse. Aussi bien, s'il est une chose absolument évidente, c'est que ce n'est nullement le mouvement de la Réforme qui a doté le monde des bienfaits de l'éducation et des arts de la civilisation. Bien au contraire, son œuvre à elle, c'est dans l'histoire des bouleversements et des destructions de cette époque qu'il faut aller la chercher : elle s'y trouve écrite en caractères d'une indéniable clarté » (Vol. I, p. 15).

« L'histoire de la Réforme au XVIe siècle telle que le protestantisme nous l'a transmise, part de la supposition érigée en principe, qu'il régnait alors une corruption générale dans les mœurs non moins que dans les doctrines, et que l'ignorance des vérités religieuses s'unissait à l'oubli pratique des préceptes divins, aussi bien dans le clergé que dans le peuple. Cette base une fois admise, rien n'est plus aisé et plus simple que d'expliquer les changements religieux en Angleterre. Le renouvellement des études historiques et l'esprit d'indifférence d'un grand nombre d'historiens pour le

Travaux récents. — Science des religions.

christianisme traditionnel, sous sa forme catholique comme sous sa forme protestante, ont amené à douter de cette supposition fondamentale, doute qui ira se fortifiant à mesure que seront étudiées plus impartialement et plus à fond les circonstances environnantes de l'événement. C'est seulement au cours de la présente génération qu'un grand nombre de sources historiques authentiques sont devenues réellement accessibles ; ce qu'on connaissait déjà auparavant a été examiné et pesé avec soin, tandis qu'on commençait à voir qu'il ne suffisait plus de parler en termes généraux de *l'état de corruption de l'Église*, mais que, pour arriver à des conclusions sûres, il était nécessaire de limiter et localiser son sujet et de descendre dans le détail des faits.

« Si nous voulons connaître les facteurs réels du problème à résoudre, des recherches circonscrites conduisent à des conclusions très variées sur l'état de l'Église, la vie ecclésiastique et les pratiques religieuses du peuple suivant les différentes contrées. Il est d'ores et déjà démontré que la corruption ou la vertu qui dominent dans une partie du pays ne devront pas être attribuées par ce seul fait à une autre ; que les raisons pour lesquelles une contrée est devenue protestante et une autre restée catholique doivent être recherchées séparément dans les deux cas, et qu'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que le maintien du catholicisme ou l'adoption du protestantisme dans différentes régions n'a que peu de chose à voir avec le règne ou avec l'absence des abus, et que le plus ou moins de gravité de ceux-ci a été d'un bien faible poids pour les déterminations qui ont été prises.

« Sans contredit, ceux qui désirent avoir une explication toute prête des grands mouvements historiques ou des révolutions se trouvent de plus en plus déçus quand il s'agit en particulier de la Réforme par la nouvelle direction que les recherches historiques modernes ont donnée à l'examen de cette question. Les essais récemment tentés pour coudre les nouveaux résultats aux anciennes manières de voir nous mettent en garde contre la précipitation, ils ont montré seulement que l'explication du succès final de la Réforme en Angleterre est un problème moins simple et moins facile à saisir que beaucoup d'écrivains populaires ne l'avaient jusqu'à ce moment affirmé. On voit maintenant avec une grande netteté que les facteurs en sont nombreux, quelquefois fortuits, quelquefois essentiellement personnels. On se rend compte en même temps, que les aspirations au bien-être matériel, si imparfaitement réalisées jusqu'alors pour un grand nombre, furent

souvent chez ceux qui adhérèrent au mouvement ou qui y coopérèrent d'une façon active, surtout dans les sphères influentes, un argument plus puissant que la soif de la pure doctrine, que l'enthousiasme pour la diffusion d'une Bible mise à la portée de tous, ou que le désir d'une liturgie nationale en langue vulgaire. La première de toutes les conditions pour comprendre ce problème est l'examen le plus soigneux et le plus détaillé possible de ce qu'était les sentiments religieux chez le peuple, durant tout le siècle qui fut témoin du changement, en laissant de côté l'étude des moyens politiques employés pour effectuer la transformation de l'enseignement public de la vieille foi, tel qu'il était professé dans les dernières années d'HENRI VIII, en l'enseignement nouveau tel qu'il fut officiellement pratiqué une douzaine d'années après qu'ÉLISABETH eut pris les rênes du pouvoir.

« On ne s'est pas placé ici au point de vue exclusivement religieux : on pourra même trouver peut-être que ce point de vue y tient une place trop secondaire. Cependant de ces pages ressortira ce fait, qu'à la veille de la Réforme, la religion était intimement liée à la vie sociale du peuple, qu'elle la pénétrait et l'animait dans tous ses détails. Pour qui est au courant de l'histoire de ces derniers siècles en Angleterre, il est bien évident que la religion professée au cours de leur durée offre, sous ce rapport, un saisissant contraste avec la vieille foi des siècles précédents. Ainsi que quelques écrivains ont pu l'affirmer, la religion en est arrivée aujourd'hui à se limiter à ce que l'on peut appeler d'une façon technique la *sphère religieuse.* Ce changement n'est pas spécial à l'Angleterre ni même aux contrées protestantes. Partout, on peut le dire, dans les siècles qui ont suivi la révolution religieuse du XVIe siècle, la religion a perdu de son action sociale, et si ce qu'on appelle maintenant l'État étend de plus en plus son action sur tous les organes de la vie sociale, ce résultat provient de ce qu'il s'est, dans une large mesure, emparé de la direction des œuvres sociales dont l'Église s'est peut-être trouvée dans la nécessité de se retirer, pour concentrer avec plus d'intensité ses efforts aux développements d'activités plus purement et plus strictement religieuses » (Vol. II, pp. 191-194).

[GASQUET, FRANCIS A. Né en 1846. Docteur en théologie. Supérieur des Bénédictins anglais. Principaux travaux : *Henry VIII and the English monasteries* (1888-1889); *Edward VI and the Book of common prayer* (1890); *The great pestilence* (1893); *A sketch of*

Travaux récents. — Science des religions.

monastic constitutional history (1896); *The eve of the Reformation* (1900); *A short history of catholic Church in England* (1903); *Henry III and the Church* (1905); *Parish life in mediaeval England* (1906); *The greater abbeys of England* (1908), etc.]

* * *

Des formes possibles de l'organisation de l'Eglise.

W. J. S. Simpson, aumônier de l'hôpital Sainte-Marie, à Ilford, a écrit un ouvrage sur la conception catholique de l'Église qui a paru dans la « Library of historic theology » dirigée par W. C. Piercy, sous le titre : *The catholic conception of Church* (London, R. Scott, 1914, x-244 pages, 5 shillings). Cet ouvrage se compose des chapitres suivants :

I. What Christ taught concerning the Kingdom and the Church. — II. What Christ did. The selection and training of the Twelve. — III. St. Paul's conception of the Church. — IV. The conception of the Church in the Fourth Evangelist. — V. The religion of Jesus and the Religion of St. Paul. — VI. The religion of St. Paul and the religion of the Church. — VII. The teaching of St. Clement on the Church. — VIII. The teaching of St. Ignatius on the Church. — IX. The teaching of St. Irenaeus and of Tertullian on the Church. — X. The teaching of St. Cyprian on the Church. — XI. The development of the Christian ministry. — XII. St. Augustine's conception on the Church. — XIII. Distinctives types of catholicism in East and West. — XIV. Episcopal and papal catholicism in the West. — XV. The idea of the Church in the Council of Trent. — XVI. Cardinal Bellarmine's conception of the Church. — XVII. French catholicism in the seventeenth century. — XVIII. The triumph of papal over episcopal catholicism in the roman Church. — XIX. Conclusions.

Le passage suivant, qui concerne les relations entre la papauté et les évêques, est extrait des conclusions de ce livre et donnera une idée des tendances de l'auteur :

« What is the relation of the Episcopate to the Papacy? The usual Roman theory is founded on a distinction between orders and jurisdiction. The Episcopate, it is said, possesses Orders from the Apostles, but all Bishops receive jurisdiction from the Pope. The episcopal order is conferred by consecration. But jurisdiction, or ecclesiastical authority, depends upon the Pope.

« The jesuit Bellarmine, who is one of the earliest great expo-

nents of the Ultramontane idea, argued that this follows from the Monarchical government of the Church. Certainly for those who believe the Church to be a monarchy under the Pope, and the relation of the Pope to the Bishops to be that of a king to the Judges, the conclusion may be natural. But the whole theory is clearly one which an early doctor of the Church, St. Cyprian, for example, could not possibly have accepted : and the Monarchical conception of the Church's nature is quite unscriptural.

« The historical relation between the Episcopate and the Papacy suggests the inquiry whether the two conceptions can be reconciled.

« If the Episcopate is a ministerial authority received by direct transmission from the Apostolate, if all possess an equal honour and power, then the Episcopate can have no superior in kind. A president of honour they can admit, but not a monarch to whom they stand as dismissible subordinates, and from whom their jurisdiction is derived.

« Conversely, if the constitution of the Church is monarchical, and the truth is where the Pope is, regardless of where the Bishops may be, or what they may please to think, if he is the source of all their jurisdiction, and they are not in the Church at all unless in submission to him, then the ancient conception of the Episcopate as equal sharers in a joint totality of power seems certain to be driven out.

« The entire course of the Church's history shows that the Papal and the Episcopal conceptions have always tended to mutual exclusion. Turmel's criticism on St. Cyprian, that in that great writer the dogma of the Episcopate obscures the dogma of the Papacy, is not only the criticism inevitable from a Roman point of view, but it illustrates the antagonistic nature of the two ideas.

« Either, as in the East, the Papacy is excluded and the Episcopate remains supreme or, as in the West, the Episcopate is reduced to complete inferiority under a monarchical source of all other jurisdictions. There is no Church in existence which has proved itself able to blend the dogma of the Papacy with the dogma of the Episcopate without sacrificing the one to the other. The abdication of the Latin Episcopate in favour of centralized despotism is one of the strangest developments of Catholicism, and a striking proof of the difficulty of reconciling the two conceptions » (pp. 235-237).

***

Travaux récents.
—
SCIENCE DES RELIGIONS.
—
Caractère et diffusion de la notion primitive de « mana ».

La dernière édition des *Notes and Queries* de l'Association britannique pour l'avancement des sciences dit qu'un grand nombre de primitifs attribuent une personnalité non seulement aux hommes et aux animaux, mais encore à tous les phénomènes naturels qui attirent leur attention et causent une impression distincte dans leur esprit. Le langage des primitifs renferme un certain nombre de mots destinés à exprimer ces qualités mystérieuses ou sacrées en vertu desquelles les hommes ou les animaux, peuvent provoquer le bien ou le mal et exercer une action sur certains objets de leur milieu. C'est ainsi, ajoute ce questionnaire, que le terme « mana » employé en Polynésie et en Mélanésie a acquis la valeur d'un terme technique pour l'ethnographie européenne. A. M. HOCART critique cette définition dans un article de *Man*, de juin 1917 (p. 97) intitulé « Mana » et montre que ce terme désigne essentiellement l'action des esprits. Il appartient à une doctrine spiritualiste répandue dans les îles du Pacifique par un peuple qui reste à identifier.

* * *

La religion des Sikhs.

DOROTHY FIELD a écrit pour la serie « Wisdom of the East » un volume sur la religion des Sikhs (*The religion of the Sikhs*, Londres, MURRAY, 1914, 114 pages, 2 shillings). Cette religion est une des plus intéressantes de l'Inde actuelle. C'est un monothéisme pur et élevé né d'un essai de réforme et de simplification du Mahométisme et du Bouddhisme. Si elle n'a pas atteint son but, cette religion a eu tout au moins pour effet de constituer la nation des Sikhs en un corps bien distinct. Elle doit son origine à l'action de certains prophètes ou *gurus* dont le premier, Baba Nanak, naquit en 1469.

* * *

Le pessimisme des boudhistes.

Les bouddhistes sont des pessimistes, dit L. DE LA VALLÉE POUSSIN dans une communication à l'Académie royale de Belgique, publiée dans le *Bulletin de la classe des lettres* (1914, n° 4) sous le titre de « Notes de morale bouddhique ». Les bouddhistes croient que la nature humaine est vicieuse et le fond de leur croyance peut se définir ainsi :

« C'est à peu près par hasard, par l'effet d'une chance miraculeuse, que nous sommes nés en qualité d'hommes, après avoir traversé d'innombrables vies en qualité de damnés, d'animaux ou de revenants. Or, les mauvaises actions qui nous ont précipités

Travaux récents. — SCIENCE DES RELIGIONS.

dans ces vies douloureuses n'ont pas encore épuisé toute leur efficacité. Les actes portent, en effet, deux espèces de fruits : un fruit de rétribution ou de maturité, un fruit d'écoulement ou de surplus. Un fruit de rétribution : le meurtre, par exemple, mûrit en une existence infernale, en une existence animale. Un fruit d'écoulement, fruit semblable à sa cause et qui se manifeste quand le fruit de rétribution a été mangé : par exemple, un meurtrier, après avoir brûlé de nombreux siècles dans les enfers, pourra renaître dans une matrice humaine, s'il a, jadis, accompli quelque bonne action, — une existence humaine est toujours le fruit de rétribution d'une bonne action, — mais cette existence sera endommagée par l'écoulement du meurtre : le meurtrier aura une vie courte ; l'adultère sera, comme de juste, trompé par sa femme. C'est là le premier aspect du fruit d'écoulement. Il en a un second. Le meurtrier sera, dans sa prochaine existence humaine, d'un caractère haineux, écoulement des pensées brutales et haineuses qui l'ont jadis entraîné au meurtre. L'adultère sera, à nouveau, concupiscent. Le roi, les magistrats et les bourreaux qui, sous prétexte de justice, ont fait mourir ou ont incarcéré les malfaiteurs, seront à nouveau remplis d'idées fausses, obnubilés des *préjugés nécessaires* que condamne TOLSTOÏ avec le Bouddha, mais qu'excuse ÉMILE FAGUET. De la haine, la haine ; de la convoitise, la convoitise ; de l'aveuglement, l'aveuglement. A peine échappés de la géhenne, nous portons les passions qui nous y précipiteront. » (p. 155).

[DE LA VALLÉE POUSSIN, LOUIS. Né en 1869. Docteur en philosophie et lettres de l'Université de Liége. Docteur en langues orientales de l'Université de Louvain. Professeur à l'Université de Gand. Principaux travaux : *Boudhisme. Études et matériaux* (1891) ; *Impuretés et purifications dans l'Inde antique* ((1891) ; *Boudhisme. Opinions sur l'histoire de la dogmatique* (1909) ; *Le védisme* (1909) ; *Le brahmanisme* (1910) ; *Religions de l'Inde* (1911). Publications de textes sanscrits, tibétains, etc. Articles dans le *Muséon*, le *Musée belge*, *Revue de l'histoire des religions*, *Journal of the Budhist Text Society*, etc]

* * *

Sommaire biliographique.

Petrie, W. F. — Amulets (Egyptian collection). (London, Constable, 1914.)

Imbart de la Tour. — Renaissance et réforme. La religion des humanistes. (*Académie des sciences mor. et pol.*, juin 1914.)

Science du langage.

Travaux récents.
—
Science du langage.
—
Le substratum psychologique du vocabulaire linguistique.

On doit à R. Kleinpaul un essai de psychologie populaire, c'est-à-dire un traité des explications psychologiques qui ont cours dans le peuple, construit sur une base linguistique. Cet essai, qui a paru sous le titre *Volkspsychologie. Das Seelenleben im Spiegel der Sprache* (Berlin, Göschen, 1914, 211 pages, 4 mk. 80), montre que c'est dans la langue du peuple que s'est élaborée l'interprétation psychologique donnée par lui aux phénomènes qui ont attiré son attention. Il y a, dans le vocabulaire d'une langue, tout un substratum psychologique. C'est à l'étude de ce substratum que Kleinpaul s'est attaché :

« Volkspsychologie nennen wir die Psychologie, die das Volk treibt und von jeher getrieben hat, die Vorstellungen des gemeinen Mannes von der Seele, was der grosse Haufe vom Wesen der Seele und den seelischen Erscheinungen versteht. Ein derbes Stück Folklore und eine rechte Laienwissenschaft, die noch in den Windeln steckt.

« Und dennoch die Grundlage aller Psychologie. Worauf werden wir durch den Gegenstand hauptsächlich und in erster Linie hingewiesen? Auf das weite, unabsehliche Feld der Sprache, die gleichsam das älteste psychologische Lehrbuch abgibt. Auf die Sprache, die unsere Psychologie geschaffen und die ersten Experimente und Beobachtungen angestellt hat. Vom Volke haben die Philosophen, die sich mit den psychischen Vorgängen beschäftigen, das gesamte Material und das Gerüst ihrer Kategorien und Kunstausdrücke übernommen, wenn sie ihnen auch eine andere Bedeutung unterlegen, wodurch sie dann mit sich selbst in Widerspruch geraten. Denn da die überlieferten Worte einen ganz bestimmten, gesunden und originellen Sinn zu haben pflegen, so sind die, die sie brauchen, auch verpflichtet, sich an diesen Sinn zu halten; tuen sie es nicht und schlagen sie die Vorarbeiten des Volkes in den Wind, so steigen sie eine Leiter hinauf, die in die Luft gelehnt ist und die ihnen vom ersten besten Linguisten unter den Füssen weggezogen wird, wie eben vorhin die Seele. Wenn Plato ein langes und breites von den Gesichtsbildern deklamiert und er nun die Gesichtsbilder dem Sehen entgegensetzt, so macht er sich, mit Erlaubnis zu sagen, lächerlich. Es lebt niemand, der sich über die Anschauungen des Volks, wie sie in der Sprache

Travaux récents. — Science du langage.

gegeben sind, ungestraft hinwegsetzen könnte, er müsste denn ganz von vorn anfangen und eine neue Welt konstruieren, wie es seinerzeit Leibnitz mit der Monadologie getan hat.

« Also, wird man mir einwenden, kommt es mit der neuen Volkspsychologie am Ende doch auf die Volkpsyche hinaus! Wenn die Sprache anders vom Volksgeist geschaffen wird, und die Sprachwissenschaft die nächste Verwandte der sogenannten Völkerpsychologie darstellt. Ich verwahre mich ausdrücklich gegen diese Auffassung und bleibe dabei, dass es sich in meinem Buch ausschliesslich um ein Gebiet der Volkskunde, der sogenannten Folklore handelt, das heisst um die volkstümliche Psychologie. Als Lazarus und Steinthal den Titel Völkerpsychologie schufen, gehörte der Genitiv *Völker* allerdings zunächst zu Psyche. Völkerpsychologie stand im Gegensatze zu Individualpsychologie; nicht, dass die Völker Psychologie trieben, sondern die Völker sollten eine Psyche haben, wie sie ein Völkerrecht und einen Völkergeruch besassen; diese Psyche ward entdeckt. Volkspsychologie ist eine Zusammensetzung wie Volkspoesie, Völkerpsychologie ist einer Völkerrechtslehre zu vergleichen. So ähnlich beide Komposita Klingen, so besteht doch zwischen ihnen ein radikaler Unterschied.

« Verwirrend ist nur der Begriff Volksseele; er hat erst zu dem neuen Begriffe einer Völkerpsychologie geführt. Freilich muss eine Wissenschaft, die ein Zweig der Kulturgeschichte sein und Sprache, Mythus und Sitte der Menschheit reproduzieren will, auch die psychologischen Velleitäten derselben in den Kreis ihrer Betrachtungen ziehn, um so mehr als sie sich eben selbst als Psychologie aufspielt. Das nannte man bisher Philologie. Friedrich August Wolf und August Böckh fassten die klassische Philologie in diesem grossen, alle Seiten des Volkslebens umfassenden Sinne auf, ohne fürder einen Unterschied zwischen Sprach- und Sachkenntnis zu machen. So gibt es auch eine allgemeine Volkskunde oder Anthropologie, in deren Rahmen sich das Studium aller Volksüberlieferungen, Glaubensartikel und Meinungen und damit auch die Geschichte der sogenannten Geisteswissenschaften einfügt. Die beiden obengenannten Sprachforscher haben für die alte Sache einen klangvolleren Titel und eine anscheinend philosophischere Bezeichnung vorgezogen und den Ausdruck Völkerpsychologie in die Welt geworfen, als ob die Völker nicht bloss ihre Volkstracht und ihren gemeinsamen Typus, sondern auch ihre gemeinsame Seele hätten.

Travaux récents.
—
SCIENCE DU LANGAGE.

« Die Seele, wenn man einmal eine hat, gibt sich freilich gutmütig zu allem her. Man kann die dunkle Vorstellung vom Menschen auf Pflanzen und vom Individuum auf ganze Menschengesellschaften, Stämme und Rassen übertragen, man kann der gesammten Menschheit eine einzige Seele geben, man kann auch von einer Weltseele reden, ohne sich jemals um die Seele selber zu bekümmern und an die Grundlagen des Seelenbegriffs zu rühren, ohne zu fragen: was meint man denn eigentlich mit dem Wort? Mit Worten lässt sich trefflich streiten! Diese nicht ganz müssige Frage nach der Seele, die das Volk kennt, und nach dem solennen Brimborium, das sich seit unvordenklichen Zeiten in allen Sprachen des Erdkreises daran knüpft, tun wir im Folgenden. » (pp. 10-12).

[KLEINPAUL, RUDOLF. Né en 1845. Docteur en philosophie de l'Université de Leipzig. Publiciste. Principaux travaux : *Menschen- und Völkernamen* (1885); *Sprache ohne Worte* (1888); *Die Rätsel der Sprache* (1890); *Menschenopfer und Ritualmorde* (1892); *Modernes Hexenwesen* (1899); *Das Fremdwort im Deutschen* (3e éd. 1905); *Die deutschen Personennamen* (1909); *Länder- und Völkernamen* (1910); *Die Ortsnamen im Deutschen* (1912).]

***

Sommaire bibliographique.

Seiberth, Ph. — A study in the principles of linguistic change. (*The Journ. of English and Germanic philology*, XIII, 1914.)

Vierhout, C. J. — Die Wirkung der Analogie in der Sprachentwicklung. (*Sprachkunde*, Mai 1914.)

Économie politique.

ECONOMIE POLITIQUE.
—
Le point de vue social dans la théorie du salaire.

C'est le point de vue social que P. L. VOGT veut introduire dans la théorie économique en étudiant le problème du salaire en rapport avec la fonction, dans un article de *The American Journal of sociology* de mai 1914 « Functional industrial relationships and the wage rate ». La division actuelle du travail implique une séparation des fonctions (entre le travail proprement dit et les différents étages de la direction) qui rend illusoires les tentatives ayant pour objet de faire suivre aux agents inférieurs une échelle ascendante dans la hiérarchie des fonctions, par le moyen de l'enseignement professionnel ou autrement. Dès lors, le

taux du salaire doit être établi en considération de la valeur humaine de l'ouvrier et non de sa valeur comme ouvrier :

« The fonctional nature of the productive process precludes the hope of ever equalizing returns of men through the education of the masses, unless the productivity theory of wages is radically modified. Neither does it offer hope of increasing the returns of any particular class without increasing in proportional manner the returns of every other group. Four years of college research in the history and technique of handling a spade would not materially increase the efficiency of the section hand. Productive efficiency can be increased only up to the functional possibilities of the occupation at which the person is engaged, and from the point of view of that particular occupation, any education for efficiency greater than this is wasted. The hope of increasing the returns of any occupation, beyond the limited amount which might result from bringing personal efficiency into harmony with functional standards, lies in such an increase in social production as will result in a larger return to every agent in the industrial system. This would prevent any equalization of return by means of universal vocational training.

« This view of the situation also indicates that the social justification for popular industrial education lies not in the possibility of raising every workman to the more remunerative positions, such as foreman, superintendent, or the skilled positions, but in the right of every citizen to be given the opportunity to prepare to compete for these positions, and in the value to the state of giving potential ability the opportunity of finding its proper place in the positions of larger productive possibilities » (p. 758).

« The functional point of view places the responsibility for differences in income where it belongs, upon the division of labor resulting from the development of the modern industrial system. Social production in which there is a definite relation of parts is a fact. If a few places of high productive possibilities depend upon the existence of many places of low productive possibility, it is a matter for group and not individual responsibility. Human beings that must occupy the places of low productivity deserve consideration as human beings, and an adjustment of wages to meet their reasonable needs is one of the duties devolving upon the group. It is not right to hold the individual responsible for productivity made necessary by conditions inherent in the life of the group. Here is to be found a theoretical justification for the

Travaux récents. — Economie Politique.

minimum wage, and for any group control which fixes responsibility upon the group for any disabilities or inequalities resulting from social production.

« Many of the economists have not learned to approach their problems from the social point of view, the point of view which is in harmony with present conditions. They still spend a large part of their time explaining the phenomena of competition, when competition in many parts of the industrial system has given way to monopoly and co-operation. They still continue to interpret their material in terms of individual psychology when group life is the logical starting point. When a point of view in harmony with present conditions is attained, popular ideas of success will be materially modified; the inadequacy of the productivity theory as a basis for state action will be recognized; group responsibility for conditions resulting from functional relationships will be substituted for ideals of individual responsibility inherited from an earlier period; and the needs of human beings as members of a group will be provided for, instead of making them suffer as individuals because they happen to draw the smaller occupation prizes in a system of social production » (pp. 759-760).

* * *

L'interdépendance économique des nations.

Un article du *Statist* du 23 mai, « Dependence of nations upon one another », se base sur les événements politiques récents (affaires marocaines, guerre des Balkans, révolution mexicaine, crise économique dans les Indes anglaises et au Japon) pour montrer combien les nations actuelles sont étroitement unies par une foule de liens, tout au moins de liens économiques.

* * *

Le placement des capitaux à l'étranger envisagée comme industrie particulière.

La question de l'émigration des capitaux qui est agitée de temps en temps dans la presse quotidienne ne semble pas avoir été étudiée d'une façon approfondie par les économistes. C. K. Hobson s'est proposé de rechercher la nature véritable des dangers signalés par la presse à ce sujet dans un travail présenté comme thèse de doctorat à l'université de Londres : *The Export of Capital* (London, Constable et C°, 1914, 264 pages). Les trois premiers chapitres de l'ouvrage étudient la manière dont les capitaux sont exportés, les causes des placements effectués à l'étranger et leur influence sur le pays dont ils émanent. Les trois chapitres suivants examinent

l'aspect historique de la question. Les deux derniers étudient certains aspects statistiques du mouvement des capitaux. L'origine de ce mouvement doit être cherchée dans le commerce international et les premiers exportateurs de capitaux furent des commerçants; mais la pratique des placements à l'étranger n'a pas tardé à se dégager de ses origines commerciales pour se transformer en industrie particulière :

« The origin from which foreign investment has sprung may be located in trade; and the first foreign investors were merchants. But gradually the business of foreign investment has become differentiated from the general business of exchange. In the first place, some merchants confined their attention more closely to banking and money-lending. The requirements of princes, and later of states, provinces, municipalities, and the vast field of demand which appeared with the growth of private and joint-stock capitalistic enterprise, all assisted the process by which finance became distinguished from trade. On the other hand, an increase in the number and importance of wealth-owners outside the ranks of merchants, men who were willing to lend their money out for safe keeping, or sought to make a profit by deposting it with those who could use it productively, swelled the business of those whose function was to bring the supply of capital into touch with the demand for it. This process, which began in the Middles Ages, hastened its pace in the nineteenth century, and we now see a highly perfected mechanism whose chief aim is to promote and facilitate the borrowing and lending of capital. The financier and company promoter, banks, stock exchanges, and even the financial Press, assist in this process.

« The centre from which financial energy has spread moved gradually with the westward and northward movement of economic power and civilisation. It was located early in Northern Italy; it passed for a time to Spain and Portugal, only to move on to Holland, to France, and to England, where it had arrived by the end of the eighteenth century. London was then the only market where any large quantity of floating capital was available to supply the requirements not only of domestic industry, but also of foreign Governments and others. It is true that the demands of the British Government during the Napoleonic Wars for a time drained the market dry, but the advent of peace soon left the flow greater in volume than ever before. Industrialism in this country was more developed by a generation than on the Continent, and far stronger

than in America. For thirty years or more Great Britain alone was able to supply large amounts of capital for the development of other countries. British capital flowed East and West to Europe and America, financing Governments, developing the means of transport and performing the spade-work of modern economic organisation. The metamorphosis of Western Europe and the Eastern United States, however, from countries predominantly agricultural, pursuing old-fashioned handicrafts, into factory and machine producers, gradually enabled them to take an increasing share in the development of territories farther afield. Capital was accumulated, and spread out eastwards into Russia, Austria, Turkey, and Italy. American capital from the more developed parts of the Union was spread incessantly westwards with the migration of population. But in addition there was, here too, a gradual growth of absentee investment by the Eastern States in the West. Towards the close of the nineteenth century American capital began to flow northwards into Canada, and southwards into Central and South America. The growing strength of American finance required a wide area for investment. But this very development of other financial centres of importance assisted in widening the geographical field of British investment. London found itself squeezed more and more between the European financial mechanisms and the New York capital market. Hence we find British capital pushing its way to India, to Australia, to Africa, to South America, and to Canada, and to other undeveloped parts of the world, and tending more and more to avoid the continent of Europe and the United States.

« Another point of view from which we may regard the question of foreign investment is that of the kind of work for which the capital is required. The purposes for which foreign capital is borrowed have grown side by side with the area over which the capital is spread. The earliest uses of foreign capital were in trade, or when a prince contracted loans with foreign merchants. Plantations were another early form of investment, and with the nineteenth century mines became important. Canals and banks form another opening, and with the successive invention of steam traction, gas lighting, the electric telegraph and telephone, and electric light and power, the purposes for which capital was demanded grew apace. It is scarcely too much to say that every mechanical and technical invention, and every change in demand, has affected the purposes for which foreign capital is employed, though the obstacles to

investment in some directions have caused foreign capital to flow far from evenly over the field of industry. There is a boundary — which has in the course of history been slowly modified, but has not yet disappeared — that marks off the domain of the distant foreign investor from the sphere of the domestic investor » (pp. 79-82).

***

Effets de la réclame sur le marché économique.

La publicité et la réclame, auxquelles les entreprises économiques consacrent peut-être de six à sept cent millions par an dans le monde civilisé, constituent aujourd'hui un aspect très important de l'organisation économique. Il est intéressant de rechercher à qui va tout cet argent, d'où il vient et ce que la communauté en obtient. G. W. GOODALL s'est attaque à ce problème dans un travail intitulé : *Advertising : A study of a modern business power* (Londres, CONSTABLE et Cie, 1914, 91 pages). La publicité a des effets importants sur notre organisation économique. En rapprochant l'offre de la demande, elle permet d'éviter des crises, de maintenir la qualité des produits, d'élargir le champ des consommateurs, de faciliter l'action éducative de la presse.

***

Les fermages collectifs en Italie.

La pratique des fermages collectifs et de la coopération de production, qui a pris une grande extension en Italie, se trouve décrite dans un travail récent de W. D. PREYER : *Die Arbeits- und Pachtgenossenschaften Italiens* (Iéna, FISCHER, IV-228 pages, 6 marks). L'auteur développe successivement les chapitres suivants :

I. *Die landwirtschaftlichen Genossenschaften Italiens*: 1. Uebersicht über ihre Entwicklung. — 2. Die Stellung der Arbeits- und Pachtgenossenschaften im Genossenschaftswesen Italiens.

II. *Die wirtschaftlichen Entstehungsgründe der Arbeits- und Pachtgenossenschaften*: 1. Die Arbeitsgenossenschaften. — 2. Die Pachtgenossenschaften.

III. *Darstellung der Arbeits- und Pachtgenossenschaften*: 1. Die Arbeitsgenossenschaften. Organisation, Entwicklung, Resultate. — 2. Die Pachtgenossenschaften: *a*) Formen, Organisation, Entwicklung. *b*) Resultate.

IV. *Die Bedeutung der Arbeits- und Pachtgenossenschaften für die Landwirtschaft Italiens*: 1. Die Landarbeiterfrage in der Romagna: *a*) Der Gegensatz zwischen Halbpächtern und Landarbeitern. *b*) Die Konflikte der letzten Jahre. *c*) Ansiedelung und

Travaux récents. — Economie politique.

Auswanderung. — 2. Die innere Kolonisation: *a*) Das Problem der inneren Kolonisation. *b*) Die bisherigen staatlichen Massnahmen und die Zukunft.

***

Sommaire bibliographique.

Jastrow, J. — Kopernikus, Münz- und Geldtheorie. (*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, Bd. 38, H. 3, 1914.)

Sombart, W. — Objekt und Grundbegriffe der theoretischen Nationalökonomie. (*Arch. für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, Bd. 38, H. 3, 1914.)

Koch, A. — Wesen und Wertung des Luxus. (Tübingen, Mohr, 1914, 1.50 Mk.)

Ruff, F. — Unternehmergewinn und Arbeitslohn im Lichte der neuesten Forschungen. (Leipzig, Degener, 1914, 3 Mk.)

Hellauer, Dr. — Das persönliche im Handel. (Berlin, Reimer, 1914, 0.80 Mk.)

Matchoss, C. — Die geistigen Mittel des technischen Fortschrittes in den Vereinigten Staaten von Amerika. (Berlin, Springer, 1914, 2 Mk.)

Lederer, Dr E. — Die ökonomische und sozialpolitische Bedeutung des Taylorsystems. (*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, Bd. 38, H. 3, 1914.)

Seubert, R. — Aus der Praxis des Taylor-Systems m. eingehender Beschreibung seiner Anwendung bei der Tabor Manufacturing Company in Philadelphia. (Berlin, Springer, 1914, 7 Mk.)

Sciences militaires.

Sciences militaires. — La force morale et les pertes des belligérants dans les guerres.

Le général Percin, dont nous avons déjà analysé un article dans une précédente chronique, vient de faire paraître un livre sur *Le combat* (Paris, Alcan, 1914, 3 fr. 50), qui s'adresse surtout aux soldats, aux gradés, aux officiers de rang inférieur de l'armée active, de la réserve et de l'armée territoriale et, en général, à tous les citoyens qui, dans une guerre nationale, auront un rôle, si modeste qu'il soit, à jouer au combat.

Le général Percin montre que le combat est essentiellement un conflit de forces morales et que les pertes subies par les belligérants (pertes sensiblement égales d'ailleurs dans les combats modernes — ou même plus fortes du côté des troupes victorieuses) ne constituent pas l'élément décisif de la lutte:

« Le chiffre des pertes n'apprend donc rien, quant au résultat de la rencontre de deux troupes. Le recul ou la reddition sont les seuls signes de la défaite.

« Une troupe chassée de sa position se retire généralement en désordre. Elle n'obéit plus à ses chefs, dont les commandements,

ne sont pas entendus. Si on la chasse de l'emplacement sur lequel elle a réussi à se reformer, si on la chasse ainsi, plusieurs fois de suite, elle ne veut plus se reformer; elle ne veut plus combattre.

« Cent mille hommes, a dit le général Cardot, abandonnent le champ de bataille et laissent dix mille des leurs sur le carreau. Ils battent en retraite, devant leurs vainqueurs, qui ont perdu autant de monde qu'eux, sinon plus.

« Au demeurant, ni les uns, ni les autres, ne savent ce qu'ils ont perdu. Quatre-vingt-dix mille hommes s'en vont, devant quatre-vingt-dix mille autres, parce qu'ils n'en veulent plus. Et ils n'en veulent plus, parce qu'ils ne croient plus à la victoire, parce qu'ils sont à bout de résistance morale.

« Ceux qui nous donnent la victoire, a dit le même général, ce ne sont pas ceux qui restent sur le carreau, mais ceux qui s'en vont, et qui, ayant bel et bien bras et jambes, renoncent à vaincre parce qu'ils sont démoralisés.

« Le combat est un conflit de forces morales. Le vainqueur est celui qui peut et veut encore combattre, alors que l'adversaire ne le veut plus ou ne le peut plus.

« Le vaincu est, non pas celui qui a subi les pertes les plus grandes, mais celui, chez qui, au moment critique, il s'est trouvé le plus de défaillants. C'est celui qui, moralement diminué, a été obligé de céder le terrain, de reculer, de lâcher pied ; celui qui, parfois, a fait demi-tour avant l'abordage, terrifié par un adversaire résolu que n'a arrêté aucune perte.

« Ainsi que l'a dit von der Goltz, « il ne s'agit pas tant d'anéantir « les combattants ennemis, que d'anéantir leur courage. Le défen- « seur qui voit une troupe assez énergique, pour traverser une « grêle meurtrière de projectiles, est bien obligé de croire que cette « troupe sera assez énergique encore pour l'aborder et l'exter- « miner à l'arme blanche s'il attend sa venue. »

« En résumé, le combat a pour but de chasser l'ennemi du terrain qu'il occupe; de le chasser, au besoin, des positions successives, sur lesquelles il cherche à se rétablir; de le désorganiser ainsi, matériellement et moralement; de lui enlever toute envie de continuer la lutte » (pp. 3-5).

« En Mandchourie, la victoire s'est trouvée du côté de la meilleure infanterie et du moins bon canon. Dans les Balkans, elle s'est trouvée du côté du plus ardent patriotisme et de la moins nombreuse artillerie.

« L'amour de la liberté, la défense d'une cause juste, donnent

Travaux récents.
—
Sciences militaires.

plus de force à une armée que le meilleur fusil et le meilleur canon.

« Le nombre et la perfection des engins dont un pays dispose représentent les décimales, en quelque sorte, dans un décompte où les forces morales sont les unités.

« La force morale a une importance telle, à la guerre, que, souvent, il suffit de la mettre en évidence, pour remporter la victoire. C'est ainsi que la marche résolue d'un assaillant que rien n'arrête peut faire faire demi-tour à un défenseur n'ayant subi aucune perte.

« Tous les règlements, tous les auteurs militaires s'accordent pour dire que la force morale constitue le facteur le plus puissant du succès; mais dans aucun texte, je ne trouve, de ce terme, une définition satisfaisante.

« Pour moi, la force morale d'une troupe se mesure au pour cent des pertes que cette troupe peut subir, sans s'en émouvoir; sans s'arrêter, si elle fait de l'offensive; sans reculer, si elle fait de la défensive; sans se débander, dans aucun cas » (pp. 270-271).

[Percin, Alexandre. Né en 1846. A fait ses études à l'École polytechnique. Officier d'artillerie. Commandant de corps d'armée. Général. Membre du Conseil supérieur de la guerre. Principaux travaux : *Emploi des feux dans l'artillerie* (1900); *La liaison des armes* (1909); *L'artillerie au combat* (1912); *Cinq années d'inspection* (1912); *Essai de règlement sur le combat des troupes de toutes armes* (1912).]

*
* *

Sommaire bibliographique.

Bentcraf, R. — Der Soldat. Ein Versuch zur Militärpsychologie. (Leipzig, Eger, 1914, 0.60 Mk.)

Vincent, Dr L. — Aptitudes morphologiques et incorporation du contingent. (*Revue scientifique*, 27 juin 1914.)

Démographie et criminologie.

Démographie et criminologie.
—
Les Anglo-Saxons dans la hiérarchie des situations sociales aux Etats-Unis.

F.-A. Woods s'est servi du *Who is who in America* pour rechercher si les personnes qui se haussent à une place en vue dans la société américaine appartiennent au groupe des premiers immigrés, c'est-à-dire aux Anglo-Saxons, ou si on les trouve de préférence dans les rangs des nouveaux immigrés. Son enquête a porté sur les villes de New-York, Chicago, Philadelphie et Boston. Il arrive à cette conclusion que, dans les quatre centres étudiés, *les situations en vue*

sont occupées par des personnes de descendance anglaise ou écossaise et que les Anglo-Saxons paraissent de trois à dix fois aussi capables de s'élever dans la hiérarchie sociale que les autres races :

« In the four leading american cities, New York, Chicago, Philadelphia and Boston, it is safe to say that, at the present time, those of English and Scotch ancestry are distinctly in possession of the leading positions at least from the standpoint of being widely known, and that, in proportion to their number, the Anglo-Saxons are from three to ten times as likely as are the other races to achieve positions of national distinction.

« The cities contain most of the foreign elements. The cities are also the concentration points for most types of ability. They are also the breeding grounds of future leaders. Therefore this study of the four cities ought to suffice to throw light on a number of important questions.

« The truth of the matter is that all the stocks that have come into America in recent years since 1830 have been very inferior to those already here in the seventeeth and eighteenth centuries : and in general they have been getting worse and worse. There have been a few notable exceptions, but broadly speaking all our very capable men of the present day have been engendered from the Anglo-Saxon element already here before the beginning of the nineteenth century. We sometimes read magazines and newspaper articles about the Irish in America, the Germans in America, the French in America, the Jews in America, describing the achievements of distinguished foreigners wo have risen to high esteem and publishing portraits of the same. It is because they are relatively few that it is possible to make a magazine article out of the material. Who ever saw a similar article on the English in America? The statistically true can be exciting only to the scientifically inclined.

« We have heard a great deal about the Melting-Pot, but no one as far as I know has brought forward any proof that there is a Melting-Pot in true biological sense *i. e.* that there is any genuine mingling of blood sufficient to overcome the natural tendency that all species and varieties have to grow apart and become more dissimilar in course of time. If there had been a thorough mingling of the races in this country, there would have already been a decline in natural ability, but the tendency of like to mate with like, the natural tendency of the most successful to mate among

Travaux récents. — Démographie et criminologie.

themselves, works in the opposite direction. The real strength of a country is so dependent on the qualities of its leaders that it behooves patriots, sociologists and philosophers to take all these questions into account and consider more carefully the genesis and significance of that small fraction of one per cent, which represents the intellectual crust. (*Popular Science Monthly*, avril 1914, article intitulé « National Origin of successful American », pp. 401-402).

[Woods, Frederick Adams. Né en 1873. Docteur en médecine de l'Université Harvard. Professeur de biologie à l'Institut de technologie du Massachusetts. Principal travail : *Mental and moral heredity in royalty* (1906). Articles dans des recueils spéciaux.]

* * *

Situation actuelle de l'élément nègre dans la nation américaine.

On peut se demander dans quelle mesure l'évolution de la nation américaine a été influencée par l'élément nègre. J. W. Cromwell, secrétaire de l'Université nègre de Washington, s'est proposé de fournir une contribution à l'étude de cette question en publiant un ouvrage intitulé : *The Negro in American History* (Washington, American Negro Academy, 1914, xiii-284 pages) qui constitue un exposé historique de la situation morale et politique du nègre aux États-Unis et une galerie biographique (pl. 77-240) des hommes de couleur qui ont joué un rôle dans l'histoire américaine. La situation actuelle de la population nègre est exposée en ces termes :

« The failure of the Republican Party in the administration of Benjamin Harrison to safeguard the exercise by the Negro of the right of franchise in the South, followed by the revision of the Constitution of Mississippi in 1890, was notice to the opponents of Negro citizenship especially in view of the adverse decisions of the United States Supreme Court, that they could have a free hand in dealing with the interpretation of the 14th and 15th Amendments and the legislation based thereon.

« They did not as rule openly avow a purpose to attack the amendments, but pretended that their sole object was to raise the standard of the electorate by rescuing it from the control of the vicious and the ignorant. Following the Mississippi plan other Southern States revised their constitutions until to-day the fifteenth Amendment is a dead letter in the States South of the Potomac River. Laws establishing separate cars on the common carriers popularly known as *Jim Crow* car laws, were enacted throughout the same section.

« Inferior educational facilities in the schools for the Negro were still further curtailed, going even so far in the city of New Orléans, as to make no provision for colored youth beyond the fifth grade. The extent of the disparity between colored and white schools is difficult to prove by the record, because the absence of separate statistical reports of the costs of each race prevents a comparative showing of the per capita cost, salaries and equipment for colored and white education. The propaganda which has accomplished these results has included such men as THOMAS DIXON in private life, BENJAMIN TILLMAN, HOKE SMITH and J. A. VARDAMAN in the political arena. The press of many metropolitan newspapers, through men of Southern birth, training and traditions and by means of bold headlines, exaggerating the weaknesses of the Negro and concealing and ignoring his commendable progress, except where it is absolutely impossible to do otherwise, is a most important factor.

« For a long time there was no voice raised in protest which the nation could or would hear. Some organizations in which Southern whites have leadership have aimed to promote the educational interests of the race, but scarce a voice of protest was raised against the prevailing and popular tendencies when the second Mississippi plan was introduced.

« Frequent lynchings, many of them by burning at the stake were chronicled in the newspapers of the country, and directly and by innuendo the charge of rape was held against the Negro. Public sentiment gradually became, from being sympathetic, hostile to the Negro : even the great Republican Party became indifferent and at times seemed to indorse the Southern reactionary plan. Finally President W. A. TAFT announced in his inaugural address, March 4, 1909, a line of policy which was a complete surrender to the Southern view respecting the equal citizenship of the Negro. This was an avowed public policy in the centennial year of the birth of ABRAHAM LINCOLN, the Emancipator.

« This also illustrates how perplexing are the problems of the evolution of Negro citizenship at the close of the first decade of the 20th century. The era of safeguarding his rights and privileges by the agencies of constitutional amendments and statutory provisions, it has been cited, passed with the close of the nineteenth century, so far as there are present indications. But such constructive tendencies for the amelioration of his social, material, even his political condition, as the Business Men's League, the National Medical Association and Educational Conventions, and organized

Travaux récents. — Démographie et criminologie.

sociological movements, give a rift in the sky. Under the advancement of these movements there are more than a score of men — women too — destined to have as salutary an influence in the progress and advancement of the race as the men and women who became eminent before the Civil War and the Reconstruction period when there was a sympathetic body of white men and women that could be relied on to advance the growth and maintenance of a public sentiment that promoted freedom and enfranchisement (pp. 71-73).

« The national Society for the Improvement of the Colored People, however, has the most comprehensive program. By means of a national organization with affiliated branches located at various centers of population and a bureau of publicity, a systematic attempt is made to secure a recognition of the rights of the Negro through the courts and friendly legislation and the liberalization of public sentiment. In method it clesely follows the spirit of the Anti-Slavery Society which eighty years ago began the aggressive work against the existence of chattel slavery : a work which it kept up for thirty years until the Emancipation proclamation of Abraham Lincoln was issued and the Thirteenth Amendment to the National Constitution was assured. With this definite cause of action followed with the intelligence, vigor, and persistence of the movement of which William Lloyd Garrison is the central figure, History may repeat itself and it is among the possibilities that the apostle of this new movement may be Oswald Garrison Villard » (p. 76).

* * *

Des rapports entre les Américains et les indigènes aux îles Philippines.

C. Crow fournit une intéressante contribution à la question de la colonisation dans son ouvrage *America and the Philippines* (New-York, Doubleday, Page et Cie, 1914, 287 pages) qui comprend un exposé de l'administration américaine aux îles Philippines et un aperçu du développement économique et politique de ces îles. Il y traite notamment de la question des rapports entre les blancs et les indigènes. L'attitude des Américains vis-à-vis des indigènes diffère sensiblement de celle des Espagnols. Les Philippins ont été exclus de la bonne société et ce fait est dû surtout à la femme américaine :

« Enter, then, the American woman. Peace had been secured and wives came out to join their husbands. At once another campaign against the Filipino began. The social barriers set up

by the American woman were quite as impregnable as those their hero husbands had built against the insurrectos. The engagement was short but decisive, and ended with a second defeat for the Filipinos, for they were barred from the American drawing rooms, except in the case of certain unhappy wives of government officials who must entertain the Filipino for sweet policy's sake. The American man, as asual, allowed his wife to regulate his social affairs, and as a result no Filipino is admitted to the clubs, and there is no place in Manila where the two races can meet socially on an equal footing. With cheap servants and few household duties, the American woman in Manila has far more time to give to social affairs than she would have at home, and she has made secure her first victory. Certain streets in Manila are given over to fashionable residence, which means the residence of any but Filipinos, and whithout doubt the high prices for property in these districts would suffer from an invasion of Filipinos just as similar residence properties home would suffer from the invasion of negroes.

« There was no such sharp social distinction before the coming of the Americans, for many testify to the cordial social relations which existed in Manila between the Spaniards and the Filipinos. Being an aristocrat, by inclination at least, the Spaniard was never led into an admission of race equality between himself and the ignorant native. But he did not refuse to mix with the wealthy and influential mestizos who formed an important part of the population of Manila. He not infrequently married a native woman of the better class, and some of the leading men of the islands are the offspring of such unions as these. Such a marriage as this did not shut him out of Spanish society, though this is the fate of the American who marries a Filipino. There were, of course, under Spanish rule many strata of society. But the Spaniard associated with the wealthy mestizos; the wealthy mestizos asssociated with their poor relations; the poor relations associated with their pure blood country cousins. The social ladder reached from the highest to the lowest without any missing rungs. There were not, as at present, two social classes between which no communication is possible, but many classes loosely merged with each other.

« The social seclusion of the American woman would not be so deplorable if there was any justification for it, other than race prejudice. The ignorant peasant it not, of course, a fit companion for her. He would not expect to be received by her, nor is he received by his Filipino cousins who have risen to a higher station

Travaux récents. — DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

in life. But among the educated classes, the *illustrados*, there are many whom the American woman should be glad to entertain, for they are in all the social graces her equal » (pp. 231-233).

***

La question de la main-d'œuvre aux îles Philippines.

Après avoir étudié le problème du travail aux îles Philippines sous ses différents aspects, F. W. Williams est arrivé à cette conclusion que ces îles doivent s'efforcer de recruter les travailleurs dont elles ont besoin dans les rangs de leur propre population. La main-d'œuvre chinoise pourrait jouer un rôle considérable dans ce développement, mais il se fait qu'un préjugé de race ne permettra jamais de l'employer utilement. Pareil emploi aurait pour effet immédiat d'écarter l'indigène des ateliers et des plantations, et pour effet dérivé de le laisser dans l'ignorance du progrès économique dont il a tant besoin.

« There is plenty of evidence to establish the fact that the quality of Chinese labor is superior to any other now available for the tropics. Compared with the Chinese, says one American of experience in the Philippines, « I should say off-hand that the « Filipino is not and never will be anything like as good as the « former; the Chinese are, without any question, to the best com- « mon laborers in the world, » and this appears to be the opinion of a great majority of those who know the Far East. They have endurance and persistence, they are adaptable; they have had at home centuries of experience in intensive cultivation, irrigation, fish and poultry raising and in mining. To the objections brought against them in the Philippines that they become shopkeepers instead of farmers it can be argued that in this they act as white men do when opportunity offers, and that this is simply a proof of superior thrift; when they are accused of a disposition to hold their footing and to oust the natives — another characteristic of a superior race — it seems to contradict the other charge often made against them that they cash in their earnings and leave the country without benefit from their accumulated capital. But such strictures, however, well substantiated under free immigration, would not apply in the case of contract laborers picked for special undertakings and returned to China without permission to settle in the Islands. It cannot be denied that the Filipino is not developing the enormous and untouched areas of his own country, and that if left alone he never will; an adequate supply of efficient labor promptly brought over to begin the great enterprises now

awaiting the onset of ready hand would decidely increase the material peosperity of the Philippines. From the revenue derived out of new values thus created the whole cost of sanitation and education could be paid within a few years, and the Filipinos of the coming generation be prepared by the industry of the *Chinos* for their task of government temporarily withdrawn from them.

« The picture is an attractive one, especially to the theorist and the amateur statesman, but, though a carefully conceived law might secure many of these benefits immediately, the fundamental objections to such legislation are moral and political rather than economic. Race antagonism prevents our employing Chinese in the Islands on any terms. No transient advantages secured in relieving the labor situation could counterbalance a dislike so intense on the part of the natives that they refuse to work with or learn from their more industrious rivals. If brought to the Philippines under the restrictions suggested the presence of Chinese would only tend to delay the instruction of the Filipinos in habits of industry by abating if not removing the stern discipline of necessary toil; it would also involve a repudiation of the moral obligation implied in our denial of the right of a state to selfishly exploit a dependency; it would generate a hatred of the Americans who forced them upon the country, and thereby enormously increase the political complications of our occupation and postpone the date of our withdrawal.

« The conclusion reached by this scrutiny of outside sources of labor reveals the fact that for political and other reasons there are no suitable means at our disposal for the development of the Philippines except by their own people. If they can be taught to become steadily industrious the problem of their future is assured so long, at least, as some powerful nation like ourselves is able and willing to preserve them from foreign conquest and from relapsing into disunion and the tyranny of cacique control. If not, our experiment in nation building is doomed to failure ». (*The political Science Review*, février 1914, supplément. Article intitulé « the problem of labor in the Philippines », pp. 133-135).

[Williams, Frederick Wells. Né en 1857. A fait ses études aux universités de Yale, Gottingue, Berlin et Paris. Professeur à l'Université Yale. Principaux travaux : *The Middle Kingdom* (avec S. W. Williams, 1883); *Chinese folklore* (1900); *Relations between the U. S. and China* (1910), etc.]

* * *

Travaux récents. — DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE. — Géographie médicale de la péninsule ibérique.

On doit au Dr PH. HAUSER un volumineux traité de géographie médicale de la péninsule ibérique, qui traite également d'une façon approfondie de questions connexes, telle que l'évolution ethnique. L'ouvrage est intitulé *La geografia médica de la peninsula iberica*. Il comprend trois volumes (XIX-633, XIX-611 et 364 pages, Madrid, 1913, imprimerie ARIAS). Le tome Ier décrit la climatologie et l'évolution ethnique; le second, la démographie, la morbidité et la mortalité de la péninsule; le troisième termine cette étude et expose celle du suicide. Toutes les manifestations pathologiques relevées dans la population espagnole et portugaise y font naturellement l'objet d'un traitement approprié. La partie ethnique renferme de nombreux détails sur la préhistoire et la protohistoire de la péninsule, l'influence romaine, gothe et arabe, la distribution de l'indice céphalique, la taille moyenne, etc.

[HAUSER, PHILIPPE. Né en 1832. A fait ses études aux universités de Vienne, Paris, Berne et Londres. Docteur en médecine. Médecin praticien. Principaux travaux : *Estudios medico-topograficos y sociales de Sevilla* (1882-1883); *Estudios epidemiologicos relativos a la etiologia y profilaxis del colera* (1887); *Histoire raisonnée du choléra en Europe depuis son origine jusqu'à nos jours* (1898); *Madrid bajo el punto de vista medico-social* (1902, 2 vol.); *Les Grecs et les Sémites dans l'histoire de l'humanité* (1910). Nombreux articles dans des périodiques, etc.]

* * *

Une enquête sur la température de la bouche dans certaines écoles anglaises.

A statistical study of oral temperatures in School children with special reference to parental, environmental and class differences : tel est le titre d'un nouveau mémoire que vient de faire paraître le laboratoire de biométrie annexé à l'Université de Londres et dirigé par K. PEARSON (London, DULAU, 1914, 124 pages, 6 shillings). Il a pour auteurs M. H. WILLIAMS, JULIA BELL et K. PEARSON. Les auteurs ont comparé la température buccale constatée par le Dr WILLIAMS au cours de ses inspections dans les écoles du Worcestershire à l'aide de 2,649 relevés portant sur des filles et 2,005 relevés relatifs à des garçons. Ces enfants étaient répartis dans 124 écoles classées comme urbaines, rurales et mixtes. L'enquête a porté aussi sur la constitution physique des enfants, sur leur famille, sur la santé de leurs parents (spécialement en ce qui concerne le rhumatisme et la tuberculose). Les auteurs sont arrivés à la conclusion suivante : D'une façon générale, il y a une différence

Travaux récents — Démographie et criminologie.

effective et marquée entre la température des enfants des classes supérieures et celle des enfants des classes inférieures. Ce phénomène n'est pas dû directement aux conditions du milieu familial ni à la nourriture, mais bien à la présence de la phtisie et du rhumatisme infantiles chez les enfants pauvres. La source de la différence ainsi constatée dans la température de la bouche doit être cherchée dans les locaux scolaires eux-mêmes plutôt que dans le milieu familial.

[Pearson, Karl. Né en 1857. A fait ses études à Londres. Avocat (1882), puis professeur à l'Université de Londres, où il dirige les laboratoires de biométrie et d'eugénique. Principaux travaux : *The chances of death and other studies in evolution* (1897); *Grammar of science* (1899); *National life from the standpoint of science* (1901). Directeur de la revue *Biometrika*, où il a écrit de nombreux articles.]

* * *

Etudes sur l'hérédité des maladies mentales.

Le volume VI (1914) des *Archives of neurology and psychiatry* publiées par F. W. Mott renferme plusieurs articles traitant de l'hérédité des maladies nerveuses sur la base d'une étude généalogique de certaines familles. Il y a un article de F. W. Mott : « A study of the neuropathic inheritance especially in relation to insanity »; il y a un autre article de H. W. White : « The investigation of twenty-five pedigrees of insane persons ». Enfin, J. C. Wootton est l'auteur d'une contribution intitulée : « The investigation of a number of family histories of patients in Cane Hill Asylum ». On a reproduit ici les conclusions de ce dernier article :

« The above pedigrees have been described as being of interest in themselves, but I feel that they are too few in number to justify any definite conclusions regarding the vast subject of insanity and heredity. These and other family histories I have obtained, however, have suggested that :

« I. — When an insane taint manifests itself in a family, it appears to be confined to one or more members, leaving the remainder and their progeny (should they make a normal healthy marriage) free from taint.

« II. — The affected members have but scanty progeny, owing to their being affected by insanity early in life and thereby prevented from propagating, or should they be able to marry, their fertility appears to be limited to a great extent.

Travaux récents.
—
DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

« III. — A latent tendency in a member of a tainted stock apparently can be revived by the marriage of that member into a stock devitalised by marked alcoholism, tuberculosis, syphilis or other racial poisons.

« IV. — Epilepsy does not appear to conform so well with the foregoing remarks regarding insanity, for an epileptic taint may become manifest in any member of a stock, even of unaffected lines, and may proceed for many more generations than is the case with insanity » (pp. 137-138).

* * *

Sommaire bibliographique.

Knibbs, G. H. — The determination and uses of population norms representing the constitution of populations according to age and sex, and also according to age only. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Le Bail, G. — L'émigration rurale et les migrations temporaires dans le Finistère. (Paris, Giard et Brière, 1913.)

Stoner, Dr G. W. — Problems of immigration from a hygienic standpoint. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, V, 1912.)

Boschi, G. — Il fenomeno della emigratione pue esprimere una diatesi degenative? (*Med. nuova*, 1913.)

Meuriot, P. — La question des grandes villes et les économistes au XVIIIe siècle. (*Académie des sciences mor. et pol.*, mai 1914.)

Bryce, Dr P. H. — The relation of Urban and rural populations as shown by the census in the U. S. and Canada to public health problems. (Int. Cong. on hygiene and demography, 1912.)

Slaffen, W. — Das stadtgeborene Geschlecht und seine Zukunft. (Leipzig, Eger, 1914, 0.60 Mk.)

Kosic, M. M. — Der Geburtenrückgang in Ungarn. (*Allgemeines statistisches Archiv*, H. 1, 1914.)

Grassl. — Der Geburtenrückgang in Deutschland, seine Ursachen und seine Bedeutung. (Kempten, Kösel, 1914, 1 Mk.)

Forberger, J. — Geburtenrückgang und Konfession. (Berlin, Säeman Verlag, 1914, 1 Mk.)

Hansen, Dr S. — Ueber die Minderwertigkeit der erstgeborenen Kinder. (*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*, H. 6, 1913.)

Kaup, Dr J. — Was kosten die minderwertigen Elemente dem Staat und der Gesellschaft? (*Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie*, H. 6, 1913.)

Laughlin, H. H. — The eugenics record office — its history, purpose, and methods. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Fuad, P. I. — Das turkische Haremsleben und sein wirtschaftlicher Einfluss. (*Deutsche Revue*, Mai 1914.)

Loyson, G. — La riforma della famiglia. (*Bilychnis*, marzo 1914.)

Travaux récents. — DÉMOGRAPHIE ET CRIMINOLOGIE.

Seutemann, K. — Der Einfluss der Familienstärke auf das Verhältnis von Familieneinkommen und Miete. (*Verwaltung und Statistik*, Februar 1914.)

Zahn, Dr F. — Woman in industrial life of the principal civilized nations. — A social, demographic, hygienic study. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Vollprecht, O. — Die berufliche Gliederung der Bevölkerung des Königr. Sachsen in ihrer Entwicklung und ihrem Bestande. (Zwickau *Zwickauer Zeitung*, 1914, 0.50 Mk.)

March, L. — Demography of industries and occupations. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Ritschmann, Th. — Zum Rassenkampf in Südafrika. (Herrnhut, Missionsbuchh., 1914, 0.60 Mk.)

Hentig, H. — Strafrecht und Auslese. (Berlin, Springer, 1914, 6 Mk.)

Bechterew, Dr W. — Das Verbrechertum im Lichte der objektiven Psychologie. (Wiesbaden, Bergmann, 1914, 1.60 Mk.)

Birnbaum, K. — Die psychopathischen Verbrecher. (Berlin, Langenscheidt, 1914, 18 Mk.)

Robertson, F. W. — Crimes of the adult from the standpoint of the alienist. (*Bull. Am. Acad.*, 1913.)

Mott, F. W. — The neuropathic inheritance in relation to crime and insanity. (Liverpool, *Medico-chirurgical J.*, 1918.)

White, E. F. — The physical basis of crime. (*Bull. Am. Acad.*, 1913.)

Sleyster, R. — The physical basis of crime as observed by a prison physician. (*Bull. Am. Acad.*, 1913.)

Brockway, Z. B. — The physical basis of crime. (*Bull. Am. Acad.*, 1914.)

Droit.

DROIT. — La distinction entre biens meubles et immeubles dans le « Coutumier de Poitou ».

Il y a lieu de mentionner ici, au point de vue de la constitution et de l'évolution des concepts juridiques, l'ouvrage de H. DU HAMEL, *Essai sur la distinction théorique des biens en immeubles et en meubles d'après le* « *Coutumier de Poitou* » *de 1417* (Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1913, 135 pages, 5 francs). L'état de droit que reflète le recueil précité est caractérisé comme suit dans les conclusions de l'étude de DU HAMEL :

« I. — Les *immeubles par nature* ayant été déterminés, nous nous sommes aperçu, d'une part, que nos anciens auteurs attribuaient le caractère immobilier à tous les meubles corporels attachés définitivement à l'un de ces immeubles *causa perpetui usus*, difficilement transportables ou fixés matériellement à la chose principale.

Travaux récents.
—
DROIT.

« II. — Nous avons remarqué, d'autre part, que notre source accordait le caractère d'immeubles à certaines abstractions juridiques, aux droits qui avaient pour objet, assiette ou occasion un *immeuble par nature* : aux rentes foncières et constituées, aux droits réels et de créance immobiliers, aux actions procédant d'une cause matérielle immobilière.

« III. — *Les meubles par nature* ayant été distingués, nous avons montré que les rédacteurs du *Coutumier de Poitou* reconnaissaient le caractère mobilier aux choses incorporelles ayant pour objet l'un de ces biens : droits réels ou de créance, actions en justice.

« *Il nous est donc permis de conclure que tout ce qui se rattache d'une manière définitive et utile à un immeuble par nature, grâce à un rapport matériel ou à un lien de droit, est immeuble : que tout droit juridiquement relié à un meuble par nature doit être considéré comme meuble* » (pp. 102-103).

* * *

Sommaire bibliographique.

Valleroux, H. — Des fondations. (*R. cathol. des institutions*, juin 1914.)

Geldart, W. M. — The present law of trade disputes and Trade Unions. (London, Milford, 1914, 6 Den.)

Nys, E. — Le droit de la nature et le droit des gens au XVII[e] siècle. (*R. de droit international*, 1914, n° 3.)

Politique.

POLITIQUE.

Une étude sur *La nationalité albanaise* écrite par F. VAN LANGENHOVE d'après des notes de voyage, a paru en 1914 dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* et en tiré à part sous le titre précité (Bruxelles, WEISSENBRUCH, 1914, 150 pages). Au nombre des éléments qui ont fait franchir à l'Albanie le stade primitif du clan pour l'introduire dans la conception plus haute de la nationalité, il importe de relever le facteur de la langue écrite. Ce fut l'œuvre d'une élite :

Rôle de la langue écrite dans la constitution de la nationalité albanaise.

« Le véritable promoteur du mouvement linguistique albanais est CONSTANTIN CHRISTOFORIDIS ; il lui donna une base solide ; il y consacra toute sa vie. Originaire d'Elbassan, au cœur du pays, à la limite du guègue et du tosque, il possédait une connaissance également approfondie de ces deux dialectes ; il voulut réagir

Travaux récents. — POLITIQUE.

contre la pénétration des mots turcs. La société biblique de Londres eut recours à sa science philologique; elle le chargea de la traduction d'une importante fraction de la Bible. Ce travail constitue le monument le plus considérable de la langue écrite albanaise ; il a la portée d'une véritable origine. On doit enfin à CHRISTOFORIDIS un dictionnaire albanais-grec qui, avant qu'il parut, en 1904, jouissait déjà d'une grande célébrité ; c'est également une œuvre durable.

« Cependant, une trentaine de notables albanais se réunissent à Constantinople en 1879 ; poursuivant une propagande en faveur de leurs idées patriotiques, ils se proposent de susciter l'édition de livres albanais destinés au peuple. Ils précisent dans ces termes le but de leur groupement : « Tous les peuples civilisés n'ont pu se « développer qu'à l'aide de livres publiés dans leur langue ; aussi « ceux qui n'écrivent pas leur langue et ne possèdent pas de « livres doivent-ils demeurer dans la barbarie. C'est pourquoi « cette société s'est fondée, afin d'apprendre aux Albanais, par des « livres publiés dans leur langue, à lire et à écrire. »

« Mais, pour accomplir cette tâche, il était nécessaire de se mettre d'accord au préalable sur un alphabet. On en créa un nouveau, de toutes pièces; sa base était latine ; les sons manquants étaient représentés par des caractères empruntés au grec et au slave. Le dialecte employé était le tosque. Une pléiade d'intellectuels patriotes publia dès lors une série de journaux et de livres, au moyen desquels elle s'efforçait de répandre son idéal national ; on lui doit aussi des manuels élémentaires destinés aux écoles. Son centre resta quelque temps fixé à Constantinople, mais les obstacles que le gouvernement turc mettait à son activité ne tardèrent pas à la faire émigrer à Bucarest (pp. 115-116).

« L'alphabet composite choisi par la société de Constantinople mettait les auteurs à la merci de deux ou trois imprimeurs. Des schismes étaient inévitables ; ils éclatèrent dès le début. « Depuis « le commencement du XVIIe siècle, constatait *Albania*, il n'a pas « été proposé moins de quarante alphabets, dont quelques-uns « forgés de toutes pièces, la plupart en caractères romains, grecs, « ou encore grecs et romains mêlés avec parfois quelques lettres « cyrilliennes. Tous ceux qui publient un livre nouveau se croient « obligés d'inventer un nouvel alphabet. Il en résulte que, pour « les pauvres Albanais la lecture de chaque livre nécessite un « travail préparatoire pour apprendre l'alphabet. »

« Cette question continue de peser sur la propagande nationa-

Travaux récents. — Politique.

liste; la variété des caractères employés ne rend les publications accessibles qu'à un petit nombre d'initiés. *Albania* porte toute son attention sur ce grave problème. Elle s'adresse aux lumières des principaux albanologues et des linguistes les plus réputés, afin de déterminer le système le mieux approprié au *skjipe* et les amendements qu'il convient de lui apporter. Elle se préoccupe de fixer l'orthographe des mots, de déterminer des règles pour la formation des néologismes qu'exige la transposition dans une langue inculte d'idées empruntées à d'anciennes civilisations ; elle s'attache à la fusion des différentes formes dialectales ; elle essaie d'incorporer au patrimoine intellectuel albanais, les récentes productions du mouvement littéraire étranger ; elle publie des études sur l'école symboliste française, sur Stéphane Mallarmé, Verhaeren, Viélé Griffin, Henri de Régnier, Pierre Quillard, Stuart Merril, Gustave Kahn, Adolphe Retté ; elle traduit *le cœur d'Hialmar*...

« Cependant, au début du xxe siècle, deux grands systèmes restent à peu près seuls en présence : celui de 1879, et l'alphabet latin adopté par *Albania* et la Société littéraire de Scutari. C'est à une modalité du premier que se rallie finalement le congrès de Monastir, en 1908. Dès lors, un grand progrès est réalisé dans l'œuvre à laquelle s'est attachée l'élite nationale » (pp. 117-118).

[Van Langenhove, Fernand. Né en 1889. A fait ses études à l'Université libre de Bruxelles (École de commerce Solvay et École des sciences politiques et sociales). Secrétaire scientifique de l'Institut de sociologie Solvay. Articles dans le *Bulletin de l'Institut de sociologie Solvay*, la *Revue de l'Université de Bruxelles*.]

* * *

L'unité de l'Inde dans la conception nationaliste hindoue.

Un lettré hindou, Radhakumud Mookerji, a écrit un livre intitulé : *The fundamental unity of India* (London, Longmans, Green et Cie, 1914, 140 pages et carte) pour démontrer que les Indes britanniques constituent une unité géographique bien définie, quoique très variée et que les Hindous ont eu conscience de cette unité bien avant la conquête anglaise. Elle est déjà manifeste dans le *Rig-Veda*. Elle a conduit les poètes et les philosophes à la notion de patrie, déjà exprimée dans la littérature sanscrite. Cette notion fut confirmée par la religion (pèlerinages dans toutes les parties des Indes) et par la politique (réunion de tout l'Empire sous un seul souverain). Le sens de l'unité a encore été renforcé dans les derniers temps grâce à la facilité des transports.

* * *

Travaux récents.
—
POLITIQUE
—
Critique de l'intellectualisme du régime social bourgeois.

E. BERTH, un publiciste qui se rattache à l'école de G. SOREL, a réuni en un volume intitulé *Les méfaits des intellectuels* (Paris, RIVIÈRE, 1914, XXXVIII-333 pages, 4 francs) une série d'articles publiés par lui dans différents recueils. La thèse de BERTH peut se résumer ainsi : les intellectuels à qui appartient aujourd'hui le gouvernement de l'État en France ne possède ni l'idéal militaire, ni la compréhension des besoins et des aspirations de la classe ouvrière. Or, comme « l'idée sociale » ne peut guère revêtir d'autre forme que la forme militaire ou ouvrière, le régime social bourgeois conduit à l'anarchie pure et simple :

« Je disais que l'Intellectuel se caractérisait par une double incompréhension : l'incompréhension de la guerre et l'incompréhension du travail. Or, c'est bien en fonction de la guerre que se forme l'idée d'une culture classique : l'idéal grec, c'est, comme le dit PROUDHON, Hercule et Homère qui le symbolisent, le Héros chanté par le poète : et c'est encore au service de cet idéal que le grand tragique Eschyle mettra sa muse, que le raisonneur EURIPIDE, ce dialecticien qui remplace les effets tragiques par des tirades philosophiques, ramènera à un niveau tout bourgeois. Et Rome, qu'est-ce, sinon encore la guerre ; Rome, la grande institutrice du droit, dont l'image hantera l'âme du paysan PROUDHON ; Rome, qui eut de l'État une idée si haute, que RENAN a pu dire que l'État est chose romaine, comme le droit et la guerre? Il est donc profondément naturel, logique et fatal que nos intellectuels ne comprennent rien non plus à l'État et préconisent une culture pseudomoderne, où une sorte de positivisme scientifique remplace l'idéal héroïque et guerrier de la culture classique. Nos intellectuels travaillent à une civilisation toute bourgeaise, où tout, comme dit NIETZSCHE, sera abstrait : l'État, le droit, la morale, la pédagogie ; l'État qui, de guerrier, deviendra pacifiste, mué en une simple administration ; le droit qui, de privé, deviendra public; la morale qui de religieuse, deviendra laïque, et la pédagogie qui, de classique et réaliste, deviendra purement idéaliste et pseudo-scientifique. Ce sera le contre-pied absolu de notre civilisation occidentale, dont le fond est christiano-classique, et qui a hérité de Rome, au double point de vue civil et religieux, une idée de la grandeur historique et une idée de la grandeur morale, fort incompatibles avec la médiocrité bourgeoise de cette civilisation laïque, rationaliste, pacifiste et humanitaire. » (pp. 65-66).

« Les Intellectuels, disais-je, ne comprennent pas mieux le Travail que la guerre. Et de même qu'ils ont voulu intellectualiser

Travaux récents. — Politique.

le soldat et l'officier, il ont voulu intellectualiser l'ouvrier. Ces grands idéalistes n'ont pas moins de dédain, en effet, pour le travail manuel que pour ce qu'il appellent « le métier de soudards » : ces esprits purs considèrent comme indigne de l'homme et comme une dégradation, une chute, tout ce qui n'est pas « intellectuel » c'est-à-dire alignement de concepts, jeu de fiches, fabrication de grandes lois sociologiques. Les idées de métier sont, à leurs yeux, des idées abrutissantes, une fâcheuse limitation à la pure liberté de l'esprit En conséquence, tout homme doit s'élever de cette région croupissante du travail manuel aux régions éthérées de l'intellectualisme, dans la noble sphère des dées générales. En conséquence, l'ouvrier, pour s'émanciper, doit devenir un intellectuel et faire partie, en devenant fonctionnaire, de la sacro-sainte confrérie des intellectuels, qui, après deux ou trois heures accordées aux fâcheuses nécessités de la vie matérielle, se livrent avec délices aux spéculations les plus hautes et les plus transcendantes. Le syndicalisme a pour but d'expulser l'Etat de l'économie : ce n'est pas ainsi que l'entendent nos intellectuels, qui veulent au contraire que l'État embrasse et envahisse toute l'économie. Le syndicalisme conçoit tout sur le plan d'un atelier progressif, où tout doit s'accorder au rythme du travail : nos intellectuels, veulent introduire la *République* à l'atelier, c'est-à-dire le bavardage, les mœurs électorales, la fainéantise bureaucratique, les brigues et les gaspillages de la démocratie pure. Le syndicalisme repose sur l'idée de lutte de classe, avec la grève pour expression adéquate : nos intellectuels ne comprennent naturellement pas plus la grève que la guerre : pacifistes sociaux, comme ils sont pacifistes internationaux, ils rêvent d'arbitrage obligatoire : pourquoi, en effet, au lieu de combattre, ne pas raisonner, négocier, transiger? La grève est une perte de temps, de forces, d'argent : pourquoi tout ce gaspillage, quand on peut par la dialectique de la raison pure obtenir les mêmes résultats ! Le syndicalisme, enfin, repose sur une conception de l'honneur syndical, développé précisément par la lutte de classe : l'ouvrier, dans son syndicat, comme le soldat dans son bataillon, s'élève à la notion de l'honneur, à la notion du droit, à la notion du sublime, c'est-à-dire du sacrifice. Nos intellectuels ne comprennent rien à l'honneur, au droit, au sublime : toutes ces notions ont un air mystique et irrationnel, qui dérange leur manie de ramener tout à des idées claires et distinctes. En résumé, l'influence des intellectuels sur le mouvement ouvrier moderne a été désastreuse : ils lui ont inoculé un double virus, le virus étatiste

Travaux récents. — Politique.

et le virus anarchiste ; l'ouvrier gagné, touché, corrompu par eux ne peut plus faire qu'un fonctionnaire ou un réfractaire ; dans les deux cas, il est perdu pour le syndicalisme véritable qui, ainsi que j'ai essayé de le montrer dans ma brochure sur les nouveaux aspects du socialisme est en réaction et contre le socialisme politique et contre l'anarchisme, lequel n'est ou qu'un bourgeoisisme exaspéré ou qu'une révolte purement négative contre toutes les disciplines nécessaires à l'éducation de l'humanité » (pp. 68-70).

[Berth, Édouard. Né en 1875. Licencié en philosophie. Fonctionnaire de l'Assistance publique. Principaux travaux : *Dialogues socialistes* (1903) ; *Les nouveaux aspects du socialisme* (1908). Articles dans le *Mouvement socialiste*, la *Revue socialiste*, les *Pages libres*, etc.]

* * *

Formes anciennes et nouvelles de l'organisation du travail dans les ateliers.

Dans la « chronique » du *Bulletin* précédent, on a signalé (p. 900 ss.) deux ouvrages relatifs à l'organisation scientifique des établissements industriels. On pourra rapprocher de ces études, celle que L. M. Gilbreth vient d'écrire sous le titre : *The psychology of management : the function of the mind in determining, teaching and installing methods of least waste.* (New-York, Sturgis and Walton, 1914, 344 pages). Par la psychologie de l'organisation, l'auteur entend l'action exercée par l'intelligence qui dirige un travail sur le travail ainsi dirigé et sur l'esprit de l'ouvrier. La valeur d'une organisation dépend de l'homme, non du travail. Gilbreth montre quels sont les rapports de l'organisation scientifique avec les autres formes d'organisation, la manière dont cette organisation peut être réalisée, les avantages qu'elle procure. Dans le passage suivant, il expose ses idées générales sur la matière :

« Under Traditional Management, because of its frequent neglect of the idea of individuality, work is often unsystematized, and high output is usually the result of *speeding up* only, with constant danger of a falling off in quality overbalancing men and injury to men and machinery.

« Under Transitory Management, as outputs are separated, separately recorded, and as the idea of Individuality is embodied in selecting men, setting tasks, the instruction cards, periods of rest, teaching, incentives and welfare, output increases without undue pressure on the worker.

« Under Scientific Management with various elements which

embody individuality fully developed, output increases, to the welfare of worker, manager, employer and consumer and with no falling off in quality.

« *Effect upon the Worker.* — The question of the effect upon the worker of emphasis laid upon individuality, can perhaps best be answered by asking and answering the following questions :

« 1. When, where how, and how much is individuality considered?

« 2. What consideration is given to the relation of the mind to the body of the individual?

« 3. What is the relative emphasis on consideration of individual and class?

« 4. In how far is the individual the unit?

« 5. What consideration is given to idiosyncrasies?

« 6. What is the effect toward causing or bringing about development, that is broadening, deepening and making the individual more progressive?

« *Extent of consideration of individuality.* — I. Under Traditional management consideration of individuality is seldom present, but those best forms of Traditional Management that are successful are so because it is present. This is not usually recognized, but investigation shows that the successful manager, or foreman, or boss or superintendent succeeds either because of his own individuality or because he brings out to good advantage the individual possibilities of his men. The most successful workers under Traditional Management are those who are allowed to be individuals and to follow out their individual bents of greatest efficiency, instead of being crowded down to become mere members of gangs, with no chance to think, to do, or to be anything but parts of the gang.

« Under Transitory Management, and most fully under Scientific Management, the spirit of individuality, far from being crowded out, is a basic principle, and everything possible is done to encourage the desire to be a personality.

« *Relation of mind to body.* — Under Traditional Management, where men worked in the same employ for a long time, much consideration was given to the relation of the mind to the body. It was realized that men must not be speeded up beyond what they could do healthfully : they must have good sleeping quarters and good, savory and appetizing food to eat and not be fatigued unnecessarily, if they were to become successful workers. More

than this, philanthropic employers often attempted to supply many kinds of comfort and amusement.

« Under transitory management the physical and mental welfare are provided far more systematically.

« Under Scientific Management consideration of the mind and body of the workman and his health, and all that that includes, is a subject for scientific study and for scientific admistration. As shown later, it eliminates all discussion and troubles of so-called *welfare work* because the interests of the employer and the worker become indentical and everything that is done becomes the concern of both.

« Scientific Management realizes that the condition of the body affects every possible mental process. It is one of the great advantages of a study of the psychology of management that the subject absolutely demands from the start, and insists in every stage of the work, on this relationship of the body to the mind, and of the surroundings, equipment, etc., of the worker to his work.

« It is almost impossible, in management to separate the subject of the worker from that of his work, or to think of the worker as not working except in such a sense as « ceasing-from-work » « about-to-work », « resting to overcome fatigue of work » or « resting during periods of unavoidable delays ». The relation of the worker to his work is constantly in the mind of the manager. It is for this reason that not only does management owe much to psychology, but that psychology, as applied to any line of study will, ultimately, be recognized as owing much to the science on management.

« *Relative emphasis on individual and class.* — Under Traditional management the gang, or the class usually receives the chief emphasis. If the individual developed as he undoubtedly did, in many kinds of mechanical work, especially in small organizations, it was more or less because it was not possible for the managers to organize the various individuals into classes or gangs. In the transitory stage the emphasis is shifting. Under Scientific Management the emphasis is most decidedly and emphatically upon the individual as the unit to be managed as been shown.

« *Individual as the unit.* — Under Traditional Management the individual was seldom the unit. Under Transitory Management the individual is the unit, but there is not much emphasis in the early stages placed upon his pecularities and personalities. Under Scientific Management the unit is always the individual, and the

Travaux récents. — POLITIQUE.

utilizing and strengthening of his personal traits, special ability, and skill is a dominating feature.

« *Emphasis on idiosyncrasies.* — Under traditional management there is either no consideration given to idiosyncrasies or too wide a latitude is allowed. In cases where no consideration is given, there is often either a pride in the managers in « treating all men alike » though they might respond better to different handling, or else the individual is undirected and his personality manifests itself in all sorts of unguided directions, many of which must necessarily be wasieful, unproductive or incomplete in development. Under Scientific Management, functionalization as will be shown, provides for the utilization of all idiosyncrasies and efficient deviations from class and promotion is so planned that a man may develop along the line of his chief ability. Thus initiative is encouraged and developed constantly.

« *Development of individuality.* — The development of individuality is more sure under Scientific Management than it is under either of the other two forms of management. (*a*) because this development is recognized to be a benefit to the worker and to the employer and (*b*) because this development as a part of a definite plan is provided for and perfected scientifically » (pp. 46-51).

* * *

Des causes du mécontentement actuel des ouvriers.

Un groupe d'hommes d'œuvres appartenant à des directions philosophiques et religieuses différentes a tenu à Swanwick, en 1913, une réunion consacrée à l'étude du mouvement social actuel et de la question des salaires. Les rapports discutés au cours de cette réunion ont été publiés sous la forme d'un volume intitulé : *The industrial Unrest and the living wage* (Londres, King and Son, 1914, 182 pages, 2 shillings). Voici le titre de ces rapports :

Rt. Rev. Lord Bishop of Lichfield : « Christianity and social service ». — Rev. J. M. Lloyd Thomas : « The supremacy of the spiritual ». — Prof. E. J. Urwick : « The standard of life ». — Rev. Dr. A. J. Carlyle : « The industrial Unrest : its causes and characteristics ». — Prof. L. T. Hobhouse : « The right to a living wage ». — Rev. Philip H. Wicksteed : « The distinction between earnings aud income, and between a minimum wage and a decent maintenance : a challenge ». — George Shann : « The effect of the non-living wage upon the individual, the family, and the State ». — Dr. Gilbert Slater : « Trade unionism and the living wage ». —

Prof. D. H. Maccregor : « Profit-sharing and co-operation in relation to the standard of life ».— Miss Mary Theresa Rankin : « Legislation and the living wage abroad ». — J. J. Mallon : « The minimum wage in practice ». — Miss Constance Smith : « Wage movements in other countries ». — Rev. Canon Scott Holland : « The living wage and the kingdom of God ».

Dans son rapport sur les causes du mécontentement qui règne actuellement dans le monde ouvrier, A. J. Carlyle a exposé les considérations suivantes, où il reprend la thèse d'Adam Smith que le contrat de travail est un contrat passé entre les parties dont les intérêts sont différents. D'autre part, il reconnaît que les salaires sont trop bas et que le système de l'enseignement public a répandu dans la classe des travailleurs des idéals nouveaux, que cette classe voudrait pouvoir réaliser.

« The industrial labour movement, which in England finds its characteristic expression in the Trade Unions, expresses itself in other countries in what is known as the socialist movement.

« That movement represents in general terms the revolt of the wage-earning classes against the conditions and circumstances which belong to our modern industrial system. These socialist and Trade Union movements are really the form of a revolt against the whole structure of industrial society as it arose out of the industrial revolution of a hundred years ago.

« What is the fundamental nature of this revolt? I think that the best explanation of this is found in some notable words of Adam Smith, written when the present system was beginning to make itself clear, but before our modern industrial system had reached anything like its full development. Adam Smith's observation is summed up in one phrase : « What are the common wages « of labour, depends everywhere upon the contract usually made « between those two parties (*i. e.* workmen and masters) whose « interests are by no means the same ».

« Now I do not say this is wholly true. It is a partial statement ; but it is in a very large measure true, and it is to such an extent true that this fact lies behind the great industrial agitations of the century. The statement of Adam Smith, that wages are the result of a contract or bargain between two parties whose interests are divergent, corresponds with a very large part of our actual experience. This is the truth that lies behind the famous socialist phrase, *the class war*. The idea of the class war was not the

invention of KARL MARX. If it was invented by anybody it was invented by ADAM SMITH, because, strictly speaking, it is nothing else than the idea that society is dominated by divergent and not by harmonious interests. This again is the principle that lies behind the great concrete facts of Trade Unions and Employers' organisations. These are concrete practical things : they exist because men are driven to assert what they think are their rights and to defend themselves against aggressions. It is no use, in face of the Trade Union movement and the existence of Associations of employers, to dispute the fact that society is controlled, at least in part, by the collision of divergent interests. The Employers' Unions and the Trade Unions represent the fact that the employer and the wage-earner are each stirring to protect themselves against the other section of the industrial community. It is also the force of these supposed divergent interests which lies behind the facts of under-payment and sweating. These are due mainly to the fact that the employing class does not necessarily recognise that it is to its interest to pay wages which would provide a reasonable standard of life. Here is the first and most general cause of the industrial unrest.

« The immediate cause is to be found, primarily at any rate, in the low rates of wages still common in a large part of the field of industry » (pp. 57-58).

« There is yet another cause of the unrest; it is just in these last ten years that we have begun to feel the natural effects of our educational system. We have been training our people in better ideas of life. The great system of our national education has many defects — any fool can see them — but this system has been an enormous power for creating new ideals among our people. They are not what they were forty years ago. They demand far more. They are asking for more, and by some means or another they will obtain it. Our business is to consider how we can cooperate in a peaceable and orderly fashion in satisfying these new desires, these new ideals » (pp. 59-60).

[CARLYLE, A. J. Né en 1861. A fait ses études aux universités de Glasgow et d'Oxford. Maître ès arts. Docteur ès lettres. Pasteur. Professeur à l'Université d'Oxford. Principaux travaux : *Life of bishop Latimer* (avec Mme CARLYLE); *History of mediaeval political theory in the West* (1910); *The influence of Christianity on social and political ideas* (1912); *Wages* (1912).]

***

Travaux récents. — POLITIQUE. — La réforme agraire en Russie.

Le Dr W. D. PREYER a étudié la réforme agraire russe dans un travail qui vise principalement à examiner le passage de l'ancien mode de tenure à la forme individuelle récemment réalisée. Cette étude, qui est intitulée : *Die russische Agrarreform*, a paru à la librairie G. FISCHER, à Iéna (XIV-415 pages, 18 marks). Elle se compose des chapitres suivants :

A. — *Die Entstehung der Bauernfrage* : I. Die Grundlagen : 1. Die Bauernbefreiung. 2. Die Formen und die Ausbildung der Feldgemeinschaft. — II. Die Entwicklung der wirtschaftlichen und sozialen Lage der Bauernschaft von der Befreiung bis zum Ausbruch der Revolution : 1. Die treibenden Momente. 2. Die Ergebnisse. — III. Die Ursachen und der Charakter der bäuerlichen Unruhen in den Jahren 1905-1906.

B. — *Die Reform* : I. Die Agrarreform in den geistigen Strömungen Russlands : 1. Konservative. 2. Liberale. 3. Sozialistische. 4. Narodniki. 5. Kritik. — II. Die ersten Entwürfe der Regierung und das Zustandekommen der endgültigen Reformgesetzgebung. — III. — Der Inhalt der Reform : 1. Die Besitzreform : Auflösung der Feldgemeinschaft und Begründung des privaten Eigentums. 2. Die Betriebsreform : Zusammenlegung der bäuerlichen Grundstücke. 3. Die Vergrösserung des bäuerlichen Landbesitzes : innere Kolonisation. — IV. Die Organisation und Tätigkeit der Reformbehörden : 1. Die Agrarkommissionen. 2. Die Bauernbank.

C. — *Beurteilung der bisherigen Resultate* : I. Die Anlage der Reform. — II. Die Tätigkeit der Agrarkommissionen. — III. Die Tätigkeit der Bauernbank. — IV. Die Gefahren für den bäuerlichen Besitzstand.

* * *

Les banques et l'oligarchie financière aux États-Unis.

La question du « money trust », liée à celle de l'oligarchie financière aux États-Unis, et de ses effets sur le mouvement des affaires et la prospérité nationale en général a donné lieu à une littérature considérable, qui a d'ailleurs fait l'objet d'une bibliographie spéciale publiée par la Bibliothèque du Congrès de Washington. (Cf. *Bulletin* no 28, p. 1316, 6o.) Un nouvel ouvrage vient de paraître qui renferme des vues intéressantes sur cette question. C'est celui de L. D. BRANDEIS, intitulé *Other people's money and how the bankers use it* (New-York, F. A. STOKES et Cie, 1914, 223 pages). A ses fonctions essentielles de commerçant en fonds publics, dit l'auteur, le banquier américain a ajouté celles de lanceur d'affaires, de pro-

Travaux récents. — Politique.

moteur d'entreprises, de telle sorte qu'un grand nombre d'entreprises industrielles et commerciales sont tombées sous son contrôle. Les banques ont acquis, par ce fait, une puissance que Brandeis considère comme incompatible avec le caractère démocratique de la société américaine, d'autant plus que les banques américaines forment entre elles des ententes qui leur assurent une domination abusive du marché. L'auteur voit un remède à la situation actuelle dans la constitution de banques coopératives à l'exemple de ce qui se pratique en Allemagne.

[Brandeis, Louis Dembitz. Né en 1856. A fait ses études à l'Université Harvard. Avocat depuis 1878. A publié différents articles de politique sociale et économique dans des revues spéciales.]

* * *

L'assistance aux miséreux en France.

A. Weber termine son grand ouvrage sur « les miséreux » par la publication des deux volumes qui constituent la deuxième partie : *L'assistance aux miséreux en France* (Paris, Rivière, 1914, 399 et 488 pages, 15 francs).

L'auteur montre d'abord l'importance de la misère en France. Il expose ensuite les efforts faits pour y porter remède — tant par les pouvoirs publics que par l'initiative privée — et résume les principes généraux sur lesquels ils reposent et les tendances généralement adoptées dans les réalisations pratiques.

Après avoir ainsi abordé le problème sous sa forme la plus générale, Weber analyse méthodiquement le fonctionnement des diverses institutions existantes, indique les critiques formulées sur chacune d'elles et propose les améliorations qui lui semblent les plus opportunes.

Dans ce but, il passe en revue les différentes institutions officielles ou libres d'assistance ou de bienfaisance qu'il classe, pour cela, en quatre groupes :

1° Les œuvres de secours qui vont au plus pressé et fournissent à l'indigent ce dont il a immédiatement besoin, sous forme de secours en espèces ou de secours en nature (argent, nourriture, vêtements, abri, facilités diverses);

2° Les œuvres d'assistance par le travail qui, plus préoccupées du lendemain, s'attachent à rendre au nécessiteux sa dignité de travailleur ;

3° Les œuvres de prévention qui, désespérant de guérir le mal une fois déclaré, ou craignant les rechutes de ceux qui en sont

Travaux récents. — POLITIQUE.

momentanément guéris, s'efforcent de prévenir la misère, soit en agissant sur la mentalité générale des individus (Œuvres de protection, de relèvement, de direction morale ou d'instruction), soit en améliorant le milieu dans lequel ils vivent (habitations à bon marché, jardins ouvriers, etc...);

4° Les œuvres de relation entre les divers services ou institutions privées d'assistance — dont l'importance est des plus considérable bien qu'elles paraissent, à première vue, d'une utilité moins immédiate que les précédentes. Seules, en effet, elles permettent, par l'élimination des parasistes et la coordination des efforts charitables, de tirer intégralement parti, dans la lutte contre la misère, des dévouements personnels et des ressources pécuniaires disponibles.

L'auteur aboutit à cette triple conclusion : que l'effort pécuniaire accompli pour venir en aide aux miséreux est notoirement insuffisant ; que cet effort est d'ailleurs rendu en partie stérile par la dissémination des secours ; enfin, qu'il est indispensable de développer davantage en France l'assistance morale, l'assistance « d'homme à homme ».

[WEBER, A. Voir *Bulletin* n° 27, p. 991.]

***

Etudes d'histoire économique.

La librairie TJEENK WILLINK à Haarlem met en vente la troisième édition de l'ouvrage de M. W. F. TREUB : *Hoofdstukken uit de geschiedenis der staatshuishoudkunde* (1914, 2 fl. 50) qui comprend les chapitres suivants : 1. La politique économique des villes du moyen âge. — 2. La politique économique des États européens au XVIIe et au XVIIIe siècle. — 3. La théorie de la non-intervention de l'État et la réaction contre cette théorie. — 4. L'évolution historique du droit ouvrier. — 5. Les éléments fondamentaux du Marxisme. — 6. La théorie de la lutte des classes. — 7. Des changements intervenus dans la hiérarchie des classes sociales.

***

Sommaire bibliographique.

Dorchester, D. — The sovereign people. (New York, Meth. Bk., 1914, 1 Doll.)

Gettell, R. C. — Problems in political evolution. (Boston, Ginn, 1914, 2 Doll.)

Beard, C. A. — American government and politics. (New York, Macmillan, 1914, 2.10 Doll.)

Weyle, W. — The new democracy. (New York, Macmillan, 1914, 50 C.)

Whelpley, J. D. — American public opinion. (London, Chapman, 1914.)

Travaux récents.
—
Politique.

Schilling, M. — Einige Gedanken über Nationalbewustsein. (*Pädagogische Studien*, 35, 2, 1914.)

Hunter, R. — Violence and the labor movement. (New York, Macmillan, 1914, 1.50 Doll.)

Le Rossignol, J. E. — A general strike in New Zealand. (*American economic Review*, June 1914.)

Die Aussichtslösigkeit der heutigen Arbeiterspolitik. (*Historisch-politische Blätter für das kathol. Deutschland*, 153, 8, 1913.)

Eckstein, G. — Die Gewerkschaftstheorie des Marxismus. (*Neue Zeit*, 19. Juni 1914.)

Walter, H. — Die neuere englische Sozialpolitik. (München, Oldenbourg, 1914, 4 Mk.)

Joran, T. — Le suffrage des femmes. (Paris, Savaete, 1913, 3 Fr.)

Le Couteulx du Molay. — Les droits politiques de la femme. (Paris, Giard et Brière, 1913.)

Littérature et art.

Littérature et art.
—
De certaines transformations de sens des œuvres d'art.

W. Deonna a réuni en une brochure intitulée : *Études d'archéologie et d'art* (Genève, Kündig, 1914, 65 pages) différents essais d'interprétation d'œuvres d'art et de sociologie artistique, où l'on trouve notamment une étude sur « l'union des matériaux périssables et durables dans l'œuvre d'art » et une autre étude où l'auteur montre « comment les idées et les monuments, leur transcription matérielle changent de sens : du dieu au diable, au sorcier, au damné ; de l'acte propice et religieux au châtiment, à l'insulte, à l'inconvenance ; du sérieux au grotesque ». Les considérations que Deonna développe au sujet de cette dernière thèse sont particulièrement intéressantes : *Tandis que l'œuvre d'art est immuable, dit-il, l'idée qui s'y attache varie au cours des temps au point de prendre parfois une direction opposée à celle qu'elle avait à l'origine.* En voici un exemple où on voit le taureau adoré par les Crétois devenir un monstre, le minotaure :

« Les fouilles de Crète ont révélé un monde longtemps ignoré, cette brillante civilisation égéenne, que l'on appelle aussi minoenne du nom du roi Minos, divin, légendaire ou historique, suivant les auteurs. Et l'on connaît, grâce aux monuments découverts en grand nombre, les formes du culte et l'aspect que revêtaient les dieux, quelque vingt ou quinze siècles avant notre ère, dans la région qui fut plus tard celle de la civilisation hellénique. On

vénère comme dieu le taureau, dont l'image apparaît sur les peintures de vases, les fresques ou les gemmes, ou modelée dans les vases de terre cuite ou de métal. Ce n'est point un animal ordinaire : c'est un dieu adoré sous forme animale. Mais la civilisation égéenne sombre vers l'an 1200, et des races nouvelles inaugurent une nouvelle civilisation, celle de la Grèce que nous admirons aujourd'hui encore. Dès lors, proscrit, le culte du taureau déchoit, et le dieu devient un monstre. C'est lui qui inspire la légende effroyable du Minotaure, cet être à tête de taureau sur corps humain, rejeton des amours coupables de la fille de Minos, Pasiphaé, que Minos, épouvanté relègue dans le labyrinthe aux sinueux contours. Là, tapis dans son antre, il dévore chaque année les sept jeunes gens et les sept jeunes filles qu'Athènes doit lui fournir, jusqu'au moment où le héros attique Thésée tue le monstre et en délivre la Grèce. Mais, pendant des siècles, l'artiste grec célèbre la chute de l'ancien dieu devenu démon en même temps que le triomphe politique de l'Hellade sur le monde égéen, en répétant à satiété, sans en comprendre les origines, la lutte de Thésée contre le Minotaure, comme plus tard l'artiste chrétien montrera saint Georges terrassant le dragon du paganisme » (p. 5).

La religion chrétienne offre des exemples d'un semblable processus :

« Quand le paganisme a cédé la place au christianisme, il lui a, lui aussi, légué maints de ses anciens êtres divins sous forme de démons, et pour peu que l'on étudie la démonologie chrétienne, on reconnaîtra aisément dans ses types bizarres des formes vénérées autrefois. Jupiter devient le diable ; Pan et les Satyres prêtent à ce dernier leurs jambes de boucs et leurs cornes, ancien attribut de force fécondante ; Hermès, le dieu répandant l'abondance de la bourse qu'il tient en main, subsiste dans les croyances et dans l'imagerie populaire, dans le *grand diable d'argent*, le diable qui porte encore les attributs du dieu, qui déverse en s'enfuyant une pluie de monnaie, et que les mortels avides s'efforcent de retenir en le tirant par la queue, d'où l'expression bien connue *tirer le diable par la queue*. Cerbère, le chien de l'Hadès, est le chien diabolique qui apparaît dans maints contes ; Vénus, de déesse de beauté qu'elle était, se mue en affreuse sorcière, comme Hécate au triple visage. En tenant compte de ces tristes métamorphoses, dont il serait facile de citer d'autres exemples, on comprend l'origine de certaines superstitions encore vivaces. D'où vient la

crainte du vendredi, considéré comme un jour de malheur? En traversant les siècles depuis l'antiquité chaldéenne, les idées attachées aux divinités qui président à chaque jour de la semaine se sont modifiées. Dans l'antiquité païenne, un joueur pouvait espérer amener aux dés le coup de Vénus, coup favorable, un vendredi, consacré à cette déesse. Mais comme Vénus, devenue démon de luxure, ne disait rien de bon aux chrétiens, le vendredi, peut-être pour cette raison, devint jour néfaste » (pp. 5-6).

Deonna donne encore un exemple curieux du geste rituel tombé au rang d'inconvenance sociale : il s'agit de l'usage de croiser les jambes lorsqu'on se trouve en société :

« Aujourd'hui que les règles de convenance se sont quelque peu relâchées, que le vocabulaire usuel admet des mots jadis réprouvés comme vulgaires, il est un geste qui devient fréquent, même dans la bonne société, mais que l'on se serait gardé de faire autrefois, celui de croiser une jambe sur l'autre, étant assis. Quelle est la raison de cette prohibition, qui subsiste encore atténuée? Pour la trouver, il faut connaître les superstitions populaires et les mœurs des temps passés.

« Croiser les jambes, comme les bras et les mains, détermine un nœud, qui, suivant les principes de la magie par analogie, peut empêcher, nouer certaines opérations. Les Parques avaient retardé la naissance d'Hercule en croisant les mains; chez les Romains, croiser les jambes près d'une accouchée ou d'un malade lui jetait un charme malfaisant, et de telles postures inhibitrices étaient sévèrement interdites dans les cérémonies religieuses. Cette croyance subsiste encore dans certaines contrées actuelles. En Gironde, la femme enceinte ne doit pas croiser les jambes, car ce serait nuire à son enfant; dans les Abruzzes, on croise les jambes contre les maléfices. Dans certains sortilèges, il faut croiser la jambe droite sur la jambe gauche; dans d'autres, il ne fallait point mettre les pieds l'un sur l'autre, ni une main sur l'autre, pour autant que toutes ces choses empêchent la guérison.

« Mais, conformément au processus que nous étudions, quand la foi en la vertu magique de cette attitude se fut obscurcie, il ne subsista plus que son côté mauvais, et parce que ce geste avait été interdit comme pouvant nuire en certaines occasions, il devint facilement inconvenant, contraire aux bonnes mœurs. Cette évolution se constate déjà dans la Grèce antique, et, en formulant ses principes d'éducation, Aristophane a bien soin de recommander

au jeune homme de s'asseoir sans croiser les jambes. Les monuments confirment que cette attitude est réservée aux gens des classes inférieures, dont l'éducation laisse à désirer. Sur une coupe de Douris montrant un intérieur d'école, les maîtres, les élèves sont convenablement assis, jambe l'une contre l'autre, alors que dans un coin, le pédagogue, l'esclave chargé d'accompagner les jeunes gens, est assis jambes croisées, comme un barbare qu'il est, indice certain de sa mauvaise éducation. Sur les reliefs du trône Ludovisi, la matrone grave et chaste, sévèrement enveloppée dans son manteau, ne montre pas cette attitude, mais bien la joueuse de flûte, esclave ou hétaïre qui, nue, lui fait pendant sur l'autre côté. Mais petit à petit, de même que l'idée magique s'était dissipée, l'idée d'inconvenance s'atténua, et si l'attitude de croiser les jambes devient fréquente dans la statuaire grecque à partir du IVe siècle, c'est bien pour cette raison. Les dieux eux-mêmes, malgré leur nature surhumaine, prennent cette posture nonchalante et négligée, tel Asklépios sur le relief d'Epidaure.

« La civilisation moderne offre une évolution toute semblable, et si nous n'attachons aujourd'hui plus aucun sens spécial au geste de croiser les jambes, il n'en était pas ainsi certes au moyen âge. Ce geste était le privilège des souverains et des grands seigneurs, et les classes inférieures eussent commis une usurpation sociale que de le faire. Les miniatures montrent fréquemment le roi, dans l'exercice de ses droits, assis et croisant une jambe sur l'autre, au milieu de l'assemblée respectueuse. Mais, avec le temps, ce geste tomba en désuétude; l'idée d'inconvénience, c'est-à-dire d'acte réservé à quelques-uns, et interdit aux autres, subsista, et ce devint contraire aux bonnes mœurs que de croiser les jambes. Les manuels de politesse d'autrefois, les *Civilités*, mettent en garde l'enfant : « Il n'est point honnête qu'estant assis, il tienne l'un « genou sur l'autre, et les jambes en croix... Aucuns sont assis « avec cette mauvaise grâce qu'ils font passer la jambe par dessus « le genouil... Se seoir ayant la jambe droite jetée sur la gauche « estoit une ancienne coutume de nos rois, mais maintenant, elle « est réprouvée... ». Et, on l'a dit, l'idée d'inconvenance semble même se perdre de nos jours » (pp. 23-25).

[DEONNA, W. Voir *Bulletin* n° 12, « Archives » n° 197.]

* * *

Travaux récents.
—
LITTÉRATURE ET ART.
—
Dégénérescences alphabétiques du visage humain dans les graffites contemporains.

L'étude de l'art primitif, sauvage et préhistorique, dit G. LUQUET dans un article de la *Revue d'ethnologie et de sociologie* de mars-avril 1914 (« Dégénérescences alphabétiques du visage humain dans les graffites contemporains »), montre que la répétition routinière et de plus en plus déformée de motifs, dont le sens primitif s'est oublié, fait que ceux qui les reproduisent ne leur attribuent plus qu'un sens purement décoratif. Le même processus se constate de nos jours dans les graffites tracés sur les murs qui, à côté de dessins plus ou moins facilement intelligibles, présentent aussi des lettres et des chiffres isolés (surtout des D et des 3), qui sont simplement des dégénérescences de bonshommes. Un fait analogue constaté dans l'art préhistorique ou sauvage, dit LUQUET, ne manquerait pas de faire attribuer à ces signes un rôle magique. La question est donc importante au point de vue de la méthode. En résumé, ajoute LUQUET, l'art primitif et collectif des graffites contemporains offre des dégénérescences du visage humain en lettres et en chiffres sous l'influence de la schématisation, de la stylisation, de l'homogénie graphique et du calembour graphique. La recherche de ces fonctions ne peut manquer de constituer une aide précieuse pour la détermination de l'art primitif. L'article de LUQUET est illustré de plusieurs exemples de pareille dégénérescence.

[LUQUET, G. H. Voir *Bulletin* n° 28, p. 1137.]

* * *

Les productions attribuées aux « Hycsos » dans l'histoire de l'art égyptien.

La préoccupation des archéologues de retrouver dans les monuments égyptiens les traces des rois pasteurs ou Hycsos, qui ont occupé l'Egypte pendant plusieurs siècles, les avait engagé à considérer une série de sculptures et notamment un groupe de sphinx d'un type particulier découverts par MARIETTE dans les fouilles de Tanis, comme des monuments laissés par ces envahisseurs étrangers. Cependant les avis des archéologues sont très partagés. J. CAPART, qui étudie la question dans une communication à la Société royale d'archéologie de Bruxelles sur *Les monuments dits Hycsos* (tiré à part, Bruxelles, VROMANT, 1914, 46 pages), estime que « le groupe tout entier des monuments, dits Hycsos par MARIETTE, attribués par GOLENISCHEFF à la XIIe dynastie, attribués par PÉTRIE à la fin de l'ancien empire, doit être reporté à une période plus ancienne : ce sont des œuvres de rois de la période antérieure à la IVe dynastie. Les particularités de style, qui rendaient difficile leur attribution à une époque quelconque, s'accordent parfaite-

Travaux récents.

—

LITTÉRATURE ET ART.

ment avec un âge de formation artistique comme a dû l'être la période qui précède la IVe dynastie, dont les productions ont une sérénité plus classique. De multiples détails de ces monuments peuvent être mis en parallèle avec des détails correspondants d'œuvres, assurément archaïques, datées par leurs inscriptions ou les circonstances de leur découverte. L'analyse de plusieurs détails typiques, tels que les coiffures et la crinière de lion, nous permettent de surprendre un développement continu qui explique clairement les formes qui nous sont connues par les œuvres classiques » (p. 45).

[CAPART, J. Voir *Bulletin* n° 29, p. 1499.]

***

Un roman vécu il y a vingt-cinq siècles.

J. CAPART publie à la librairie VROMANT, à Bruxelles, une adaptation d'*Un roman vécu il y a vingt-cinq siècles* (1914, 91 pages), qui constitue l'histoire des relations d'une famille sacerdotale égyptienne avec les prêtres du temple de Teuzoi depuis l'an IV du règne de Psammétique I jusqu'à l'an IX du règne de Darius (VIIe-VIe siècles avant J.-C.). CAPART s'est servi de la traduction anglaise du Professeur F. L. GRIFFITH, d'Oxford et voici comment il explique le sujet du roman et la manière dont il est parvenu jusqu'à nous :

« Pétéisis, fils d'Essemteu, naquit à Teuzoi vers la fin du règne d'Apriès (589-570 av. J.-C.). Il appartenait à une famille sacerdotale originaire de Thèbes, mais fixée depuis plus d'un siècle à Teuzoi, ville de la moyenne Égypte qui possédait un temple d'Amon dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. La famille de Pétéisis était en lutte depuis longtemps avec les prêtres du temple de Teuzoi qui lui disputaient la propriété de certains bénéfices.

« Le jeune Pétéisis avait reçu une bonne éducation qui lui valut le titre de scribe. Aux environs de l'an IX de Darius, le roi des Perses, qui régnait alors sur l'Égypte (vers 512), Pétéisis fut amené, à la suite de circonstances que l'on apprendra au cours de ce livre, à écrire l'histoire de l'établissement de sa famille à Teuzoi et les péripéties de la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre les prêtres.

« Cette histoire longue et compliquée, fertile en incidents divers, fut écrite sur un papyrus qui mesurait 4m19 de longueur sur 20 centimètres de hauteur, formé de 32 feuillets de 12 à 13 centimètres de longueur, soigneusement attachés les uns aux autres. Le texte était écrit en ce qu'on appelle le démotique, une

Travaux récents. — Littérature et art.

écriture cursive en usage depuis 650 av. J.-C. et qui continua à être employée jusqu'au IVe siècle après J.-C.

« Enseveli dans les ruines d'une maison de Teuzoi (actuellement El Vibeh) avec plusieurs documents juridiques appartenant à la famille de Pétéisis, le papyrus fut découvert par des fouilleurs arabes clandestins qui le vendirent, avec toute la liasse des pièces de famille, à lord Crawford pendant l'hiver 1898-1899. En 1901, ces papyrus passèrent en la possession de la « John Rylands Library de Manchester ».

« Le Prof. F. L. Griffith d'Oxford en entreprit l'étude, et la publication fut faite par lui dans le *Catalogue of the Demotic Papyri in the John Rylands Library*, Manchester, University Press 1909.

« J'ai pensé que l'histoire écrite par Pétéisis présentait un extraordinaire intérêt, car elle nous donne un tableau d'une précision remarquable des mœurs égyptiennes au VIIe siècle et au VIe siècle avant notre ère, et comme elle risquait de rester ignorée dans le grand ouvrage de Griffith, où seuls quelques spécialistes auraient l'occasion de la lire, j'ai demandé au savant professeur d'Oxford la permission de l'adapter pour le public général » (pp. 5-7).

* * *

Formation et diffusion du « Roman de Renard ».

L. Foulet, élève diplômé de l'École pratique des hautes études, a étudié la formation et la diffusion du *Roman de Renard* dans un ouvrage que la librairie Champion a publié récemment sous ce titre (Paris, 1914, VIII-574 pages, 13 francs). Les extraits suivants, empruntés à la table des matières de l'ouvrage, peuvent servir à en caractériser la portée :

I. — *Les théories actuelles* : Comment on explique d'ordinaire la formation du *Roman de Renard*. On fait une large place au folklore et on néglige un peu la littérature contemporaine. Le *Roman de Renard*, a-t-on dit, sort de la foule et non des livres. Nous chercherons à prouver qu'il sort des livres, mais que c'est la foule qui en a fait le succès.

II. — *Les branches de Renard. L'archétype de tous nos manuscrits* : L'ordre des branches dans l'édition Martin n'est pas satisfaisant, et pourtant il n'est pas très différent de celui qu'offrait déjà l'archétype de tous nos monuments. Laissant de côté cet arrangement tout artificiel, il faut dissocier les seize branches qu'il enchaîne et étudier chacune d'elles à part, comme un poème indépendant....

Travaux récents. — Littérature et art.

XIX. — *Les Épigones* : De 1205 à 1250, des imitateurs attardés de Pierre de Saint-Cloud et de ses premiers successeurs écrivent encore une dizaine de branches de Renard. Dans l'ensemble cette production est médiocre, mais elle montre quel vif intérêt les auteurs du XIIIe siècle continuent de porter à l'épopée du goupil.

XX. — *Popularité du « Roman de Renard »* : Le *Renard* est une des œuvres maîtresses de notre ancienne littérature. Pendant deux siècles il a tenu sous le charme toutes les classes de la société française.

XXI. — *Le « Roman de Renard » et le folklore* : Tous les passages des œuvres du XIIIe siècle où l'on a voulu voir des échos du folklore contemporain, viennent directement ou indirectement du populaire *Renard*. Il n'y a, d'autre part, aucune raison de croire que les contes d'animaux des recueils modernes, quand ils sont apparentés aux récits de nos branches, remontent à une source différente.

Conclusion : Le *Roman de Renard* est l'œuvre, non du peuple, mais d'une d'une vingtaine de clercs du XIIe et du XIIIe siècle. Ces clercs ont emprunté au latin antique ou médiéval, le cadre, la forme de leurs œuvres; mais la matière ils ne la doivent qu'à eux-mêmes et à leur temps. Leur procédé annonce déjà celui de nos classiques du XVIe et du XVIIe siècle : on peut voir en eux, suivant les cas, les artistes ou les artisans d'une première Renaissance.

* * *

Le théâtre en Allemagne au moyen âge.

On ne possède pas encore en Allemagne une histoire du théâtre qui soit autre chose qu'une histoire des compositions dramatiques. A elles seules, ces compositions ne suffisent pas à différencier l'histoire du théâtre de l'histoire littéraire. C'est le théâtre lui-même, avec sa disposition, la qualité des spectateurs, le jeu des artistes, l'art de diriger les représentations, qui doit être mis au premier plan. M. Herrmann s'est proposé de fournir une contribution à une histoire du théâtre ainsi conçue en étudiant spécialement le théâtre du moyen âge et de la renaissance. De la table de ce livre, qui est intitulé : *Forschungen zur deutschen Theatergeschichte des Mittelalters und der Renaissance* (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1914, xv-541 pages, 20 marks), on a reproduit ci-après ce qui concerne l'art dramatique (c'est-à-dire le jeu de la scène) :

« III. — *Die Schauspielkunst* : Terminologischer Sinn der szenischen Bemerkungen. Zwei schauspielerische Stile : Drama

und Fastnachtspiel. — Vollständigkeit der szenischen Bemerkungen. — Meistersängerische Schauspielkunst. Verzicht auf Individualisierung. — Die Rollen des Schmidtlein. — Gründe für die Rollenzuteilung. — «Gestus» und Aktion. — Die Aktion auf Hans Sachsens Bühne. — Kämpfe auf der Bühne. Vorbild des Turniers. — Pathetische Pose. — Darstellung rein körperlicher Erlebnisse. — Sterben, Schlafen, Kranksein im ernsten Drama. — Körperliches im Fastnachtspiel. — Körperliches in Hans Sachsens epischer Dichtung. — Körperliches auf dem mittelalterlichen Theater. — Das seelische Erleben: die Inhalte der Darstellung. Gruss. Leben der Sinne. — Gefühlsleben. Mehr Lust als Unlust. Mehr Zuneigung als Abneigung. — Lyrisch-pathetischer Stil im ernsten Drama. — Die psychischen Inhalte der Darstellung auf dem mittelalterlichen Theater. — Dramentexte des Mittelalters als Untersuchungsmaterial. — Besonderheiten der mittelalterlichen Schauspielkunst. — Ihre seelischen Inhalte. — Die Mittel der Darstellung in der nürnbergischen Schauspielkunst. Akustisches. Weinen, Seufzen. — Lachen, Schreien. — Gefühlsmässige Färbung des Vortrags im ernsten Drama und im Fastnachtspiel. — Gefühlsmässige Färbung im mittelalterlichen Schauspiel. — Stärke der Stimme auf dem mittelalterlichen Schauplatz. — Körperhaltung bei Gefühlserregungen auf Hans Sachsens Bühne. — Schauspielerische Autosuggestion im Mittelalter und im 16. Jahrhundert.

« *Die mittelalterliche Schauspielkunst in Deutschland*: Grundcharakter: Sparsamkeit und Einförmigkeit der Gesten. — Gesten der biblischen Vorlage. — Das mittelalterliche Theater: labile und stabile Gesten. — Reichtum der Gesten in andern Künsten.

« *Die Gesten des weltlichen Epos in Deutschland*: Allgemeines. — Der Gebärdenstil der vorritterlichen weltlichen Erzählung. — Der Gebärdenstil der klassischen Epik. — Mimik und Gestik in den Nibelungen und der Kudrun. — Der nachklassische und spielmännische Gebärdenstil. — Der Gebärdenstil der allegorischen und der bürgerlichen Epik.

« *Schauspiel und Liturgie*: Schauspielkunst und Theologie. — Schauspielkunst und Gottesdienst. — Die Gesten der Liturgie.

« *Die Gesten der neutestamentlichen Erklärung in Deutschland*: Stärkere Gebundenheit als im weltlichen Epos. — Leichte Lösungen und ihre Ermöglichung. — Umschwung durch die Marienepik. — Reste der alten Gebundenheit.

« *Die Gesten in der geistlichen Bildkunst des deutschen Mittelalters*: Liturgische und dogmatische Bindung. — Auswahl der

Travaux récents. — Littérature et art.

Szenen. Aelteste Reihe: Perikopenkunst. — Zweite Reihe: Typologie. — Dritte Reihe: Vorwiegen des Historischen. — Die Frage der «stabilen Gesten». — Keine stabilen Gesten in der Bildkunst. — Die labilen Gesten. — Bibel und Bildkunst. — Die grössere Freiheit der bildernischen Ausdrucksbewegungen. — Die Gebärde der karolingischen und ottonischen Kunst. — Die Gebärden der romanischen Kunst. — Die Gebärden der gotischen Plastik. — Der Gebärdenschatz der romanischen und gotischen Kunst. — Die Gebärde der hochgotischen Kunst. — Der Gebärdenschatz des 14. und des beginnenden 15. Jahrhunderts. — Die Gebärdung der Realistengeneration der Vorrenaissance. — Die Gebärde der Spätgotik. — Völlige Verschiedenheit der Gestik in den drei Künsten.

« *Die Schauspielkunst des ausgehenden Mittelalters*: Die Gebärdensprache der Meistersingerbühne usw. »

[Herrmann, Max. Né en 1865. Docteur en philosophie. Professeur à l'Université de Berlin. Principaux travaux : *Albrecht von Eyb und die Frühzeit des deutschen Humanismus* (1893); *Die Rezeption des Humanismus in Nürnberg* (1898); *Das Theater der Meistersinger von Nürnberg* (1911); Coéditeur des *Jahresberichte für neuere deutsche Literatur-Geschichte*.]

* * *

Histoire de l'école romantique en Allemagne.

Il vient de paraître à Berlin, à la « Weidmannsche Buchhandlung », une troisième édition de l'histoire de l'école romantique en Allemagne de R. Haym, revue par O. Walzel (*Die romantische Schule*, xii-989 pages, 18 marks). On a cru utile de reproduire ici le sommaire des deux premiers livres de cet ouvrage, qui traitent respectivement de la naissance de la poésie romantique et de la constitution de la théorie romantique :

I. — *Das Entstehen einer romantischen Poesie* : 1. Die Anfänge Tieks. — 2. Die Märchen- und Komödiendichtung. — 3. Tiek und Wackenroder.

II. — *Das Entstehen einer romantischen Kritik und Theorie* : 1. August Wilhelm Schlegel bis zum Jahre 1797. — 2. Die Anfänge Friedrich Schlegels. — 3. Verselbständigung der romantischen Doktrin und Begegnung mit der romantischen Dichtung.

* * *

Travaux récents.
—
LITTÉRATURE ET ART.
—
Le drame et la tragédie dans leurs rapports avec le milieu social.

G. VON LUKACS décrit les caractères de la tragédie et du drame et montre les rapports qui existent entre ces productions artistiques et l'esprit du temps, dans un article de l'*Archiv für Sozialwissenschaft* (t. 38, nos 2 et 3, 1914). De même que l'esprit de notre époque est individualiste, tout dans le drame est sacrifié à l'individu :

« Betrachten wir auch nur die äussersten Aeusserlichkeiten, so muss es uns schon im ersten Augenblick auffallen, wie sehr dieses neue Leben, welches diesen theoretisch extremsten Individualismus hervorbrachte, sich uniformiert hat. Es uniformierte sich die Kleidung, desgleichen der Verkehr (Eisenbahn an Stelle des alten Wagenverkehrs), die verschiedenen Betätigungsformen wurden sich, von den Arbeitenden aus gesehn, immer ähnlicher (Bureaukratie, maschinelle Industriearbeit) ; die Erziehung, die Erlebnisse der Kindheit werden gleichartiger (Einwirkung und stets zunehmende Bedeutung der Grossstadt) usw. Es genügt nur, auf das so sehr in die Augen springende Moment hinzuweisen, wie sehr eine der abenteuerlichsten, an Farbe und Abwechslung reichsten Berufsarten der alten Zeit, der Soldatenberuf, innerhalb des modernen Lebens sich uniformiert hat. Parallel damit geht auch die Versachlichung des Lebens. Das Wesen der modernen Arbeitsteilung ist ja vielleicht vom Individuum aus gesehn, dass sie die Arbeit von den stets irrationalen und derart nur qualitativ bestimmbaren Fähigkeiten des Arbeiters unabhängig zu machen und nach objektiven, ausserhalb seiner Persönlichkeit liegenden und mit dieser in keinerlei Zusammenhang stehenden Zweckmässigkeitsgesichtspunkten anzuordnen trachtet. Die wirtschaftliche Haupttendenz des Kapitalismus ist gleichfalls von dieser Art : Objektivierung der Produktion, ihre Loslösung von der Persönlichkeit des Produzierenden. Durch die kapitalistische Wirtschaft wird ein objektiv Abstraktes, das Kapital, zum eigentlich Produzierenden, welches mit der Persönlichkeit seines zufälligen Eigentümers kaum in einem organischen Zuzammenhang steht, ja, es wird sogar vielmals überflüssig, dass dieser überhaupt eine Persönlichkeit sei (Aktiengesellschaft). Die wissenschaftlichen Methoden verlieren auch allgemach ihr Gebundensein an die Persönlickkeit. Während in den Wissenschaften des Mittelalters (z. B. Chemie, Astrologie) jedes Wissen an eine Person gebunden war und der Meister sein Wissen, sein *Geheimnis* persönlich an seinen Schüller weitergab, ganz so wie auch in den Gewerben und Künsten des Mittelalters, werden die modernen detailforschenden

Methoden stets objektiver und unpersönlicher. Das Verhältnis von Arbeit und Arbeitendem wird in Bezug aufeinander beständig lockerer : es geht von der Persönlichkeit des Arbeitenden immer weniger in die Arbeit ein und dementsprechend nimmt auch die Arbeit immer weniger die persönliche Eigenart dessen, der sie verrichtet, in Anspruch. Die Arbeit gewinnt ein besondres, objektives Leben gegenüber der Individualität des einzelnen Menschen, so dass diese sich anderwärts zum Ausdruck bringen muss, als in dem, was er gerade tut. Auch der Zusammenhang der Menschen untereinander wird unpersönlicher. Die charakteristischste Eigentümlichkeit der feudalen Ordnung ist vielleicht das sich von Person zu Pers on Zusammenschliessende der Abhängigkeiten und Zusammenhänge; die der bürgerlichen die Versachlichung. Die ganze Staatsorganisation (System der Abstimmung, Bureaukratie, jetzige Form des Heeres usw.), jede Erscheinung des Wirtschaftslebens, (das sich auf alles erstreckende Geldwesen, Kreditwesen, Börse, clearing usw.) weist durchwegs dieselbe Tendenz auf : die Entpersönlichung, eine auf die Zurückführung der Qualitäts-zur Quantitätskategorie hinzielende Entwicklung. Und demgemäss und parallel damit entwickelt sich auch die Welt- und Lebensanschauung der Menschen derart, dass sie alles auf vollkommen objektive, mit nichts Menschlichem verknüpfte Gesetzmässigkeiten zurückzuführen geneigt sind. Ich will hier nur die beiden Pole einander gegenüberstellen : das Wunder, als eine weltanschaulich im Leben stets zu erwartende Erscheinung, und die auf mathematische Formeln zurückgeführten Naturgesetze. Die von Mensch zu Mensch sich erstreckenden Bande werden derart immer lockerer, während die objektiven stets überhandnehmen, sich festigen und verwickeln. Die alten Bindungen waren überaus stark und die ganze Persönlichkeit der Menschen erfassend (Verhältnis von Feudalherrn und Leibeigenen, von Meister und Gesellen) Die neuen hingegen beziehen sich nur auf die, der konkreten (in ihrem objektiven Sein von den Beteiligten gewissermassen unabhängig gewordenen) Bindung zugewandte Seite der Persönlichkeit. Die Zahl dieser Bindungen nimmt aber beständig zu, ihre Wechselwirkungen werden stets verwickelter, und ihre Gesamwirkung derart von stets unberechenbarerer Intensität : « *So werden wir als das grosse Schema der Neuzeit wohl aussprechen können* », schreibt SIMMEL, « *dass sie den Menschen immer abhängiger von Ganzheiten and Allheiten und immer unabhängiger von Einzelheiten macht.* »

Travaux récents. — Littérature et art.

« Die Verschiebung dieses Verhältnisses von Befreiung und Gebundenheit bestimmt den Stil des neuen Individualismus, die Seite desselben, welche gerade für uns von Bedeutung ist. In aller Kürze wäre diese Wandlung vielleicht so zu formulieren: früher war das Leben selbst individualistisch, jetzt sind es die Menschen; oder mehr noch ihre Ueberzeugungen, ihr Lebensprogramm. Ehemals betonte die Ideologie die Gebundenheit, indem die Menschen ihr Eingestelltsein in Bindungen natürlich und als der Weltordnung eigentümlich empfanden. Und andrerseits bot ihnen jede Einzelheit des konkreten Lebens Gelegenheit, ihre Persönlichkeit durch ihre Taten in die Dinge einströmen zu lassen. Daher konnte ein derartiger Individualismus spontan und ungebrochen sein; heute ist er infolge der oben erörterten Wandlung bewusst und problematisch. Ehedem war er — beiläufig im Sinne des Schillerschen Sprachgebrauchs — naiv, heute ist er sentimental. Auf das Drama angewendet würde die Formel lauten: das alte Drama, womit hier zunächst das der Renaissance gemeint ist, war das Drama der grossen Individuen, das heutige das des Individualismus » (pp. 665-667).

La tragédie dans la société bourgeoise.

Notre culture repose sur des idées *bourgeoises* et l'on peut se demander si la vie bourgeoise offre encore quelque chose de dramatique au point de vue artistique :

« Wir sagten bereits: der Stoff des Lebens ist nicht mehr dramatisch; es besteht nicht mehr die Möglichkeit, dass das zeitlos Poetische und das erregend aktuell Empfundene in naiver Synthese verschmelzen. Es ist wie in der tragédie classique (obgleich dort immer noch etwas von der alten Einheit vorhanden war), wo ein Motiv, um wirklich poetisch zu werden, um das Pathos der Tragödie wirklich zu erreichen, künstlich vom Leben entfernt und zwischen ihm und dem Leben eine grosse Distanz geschaffen werden musste. Das neue Drama ist das Drama des Bürgertums — und es gibt kaum bürgerliche Dramen. Ibsen ist der einzige wahrhaft grosse Dichter der ganzen Entwicklung, dessen Lebensarbeit in ihrem überwiegenden Teile von der Schöpfung bürgerlicher Tragödien ausgefüllt war. Bei jedem andern bleibt es bloss ein durchaus episodischer Versuch, ein Experiment, welches kaum mehr von irgendeinem wiederholt wurde. Theorie und Praxis stimmen darin überein, unterstützen es durch tausenderlei sachliche und formale Gründe, dass das bürgerliche Drama etwas auch schon an sich Problematisches ist; dass, das Drama auch

abgesehen von den allgemeinen Stilproblemen jedes modernen Dramas, in seiner ganzen Basis problematisch wird, sobald einmal sein Gegenstand ein zwischen bürgerlichen Menschen sich abspielendes bürgerliches Schicksal ist. Das Thema des bürgerlichen Dramas ist allzu nahe und daher trivial; das natürliche Pathos seiner Menschen ist nicht dramatisch und in der Steigerung zum Dramatischen gehen seine feinsten Werte verloren; seine Fabel ist erfunden, willkürlich, es ist nicht und kann niemals in ihr die natürliche und poetische Resonanz jeder alten Ueberlieferung enthalten sein. Daher sind die meisten — ob in eine bestimmte Zeit oder in zeitlose Fernen eingestellten — modernen Dramen historisch, und ihr Historisches erhält von hier aus gesehen einen neuen Sinn. Die Geschichte soll bie Mythologie ersetzen, künstliche Distanzen schaffen, Monumentalitäten erzeugen, Trivialitäten beseitigen und ein neues Pathos produzieren. Diese mittelst des Historischen erreichte Distanzierung ist jedoch nicht nur bewusster als die alte, sondern gerade deshalb mutloser; muss mehr an Tatsachen appellieren, sich stärker, weil feiger, an empirische Wirklichkeiten, halten. Das Wesen der historischen Distanzierung ist, dass sie an die Stelle des heute Geschehenden das lang vorher Geschehene setzt. Aber stets ein Geschehen an die Stelle des andern, niemals ein Symbol an die Stelle einer Wirklichkeit. (Ich denke hier natürlich nicht an die triviale *historische Wahrheit*; ein modernes Märchendrama ist historisch, weil es den Tatsachen gegenüber weniger frei ist, als ein Shakespearesches historisches Drama.)

« Das Pathos, die untere Grenze der Tragödie, ist sozial sowohl als auch seelisch tiefer gerückt als je und hat eine unendliche Bereicherung der Gegenstände des Dramas, der Feinheiten und Raffinements gebracht. Jedoch die Tragödie selbst ist dadurch problematisch geworden. Es gibt nämlich derart keinerlei absolutes, unbestreitbares, äusseres, unvermittelt sinnfälliges Kriterium mehr dafür, welches Schicksal welches Menschen tragisch zu sein vermag. Das Tragische wird ausschliesslich zum Gesichtspunkt und — was den Ausdruck anlangt — zum ausschliesslich innerlichen, seelischen Problem. Nur die suggestive Kraft des Ausdrucks vermag etwas tragisch zu machen, und nur seelische Intensitäten können ihm das Pathos der Tragödie verleihen. Um so mehr, weil dies ja doch nur ein Symptom dafür ist, dass die Untergrenze der Tragik auch im Leben verschoben ist. Was bei jedem andern Publikum vorhanden war, das gibt es heute nicht

Travaux récents. — Littérature et art.

mehr : es ist kein sicherer, kein fixer Begriff mehr, welche Schicksale überhaupt noch tragisch sein können » (pp. 687-689).

* * *

Sommaire bibliographique.

Kuyper, K. — De ontwikkelingsgang der Grieksche tragedie. (*Eeuw*, 1914.)

Schanz, M. — Geschichte der römischen Litteratur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. (München, Beck, 1914, 8 Mk.)

Weber, A. — The history of Indian literature. (London, Paul, 1914.)

Stahl, E. — Das englische Theater im 19. Jahrh. Seine Bühnenkunst und Literatur. (München, Oldenbourg, 1914, 4.50 Mk.)

Jakob, G. — L'illusion et la désillusion dans le roman réaliste français (1851 à 1890). (Paris, Jouve, 1912, 3.50 Fr.)

Tietze, H. — Die Methode der Kunstgeschichte. Ein Versuch. (Leipzig, Seemann, 1913, 12 Mk.)

Frankenmolle, W. — Notwendigkeit sozialer Elemente in der Kunst der Zukunft. (*Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland*, 153, 7, 1913.)

Gardner, P. — The principles of Greek art. (New York, Macmillan, 1914, 2.25 Doll.)

Science, philosophie et morale.

Science, philosophie et morale. — L'organisation future du livre.

A propos de l'Encyclopédie sur fiches dont il a été question dans cette chronique (*Bulletin*, nº 31, p. 626), il importe de rappeler qu'une organisation analogue a été prévue par P. Otlet, secrétaire général de l'Institut international de bibliographie, dans une conférence faite à Paris, à l'École des hautes études sociales et publiée dans le *Bulletin de l'Institut international de bibliographie* en 1911. P. Otlet s'exprimait en ces termes au sujet de l'organisation à donner au livre :

« D'ores et déjà, voici quelques traits de l'organisation qu'il a semblé désirable de donner aux livres, quelques-uns des principes sur lesquels on veut la fonder.

« En premier lieu s'affirme ce principe : les sciences désormais ne peuvent faire de progrès sans un système régulier de bibliographie et de documentation qui soit reconnu et employé par la majorité des savants de tous les pays. Ce système doit obvier aux défauts de l'état actuel. Les livres, les périodiques renferment la science faite, les matériaux et moyens de la science à faire. Nombreux au point que révèlent les statistiques, ils sont en outre

dispersés dans un nombre considérable de bibliothèques. Alors, comment pratiquement aujourd'hui connaître l'existence des écrits, comment les avoir à sa disposition, comment avoir le temps et la connaissance des langues qu'exige leur lecture? D'ailleurs, dans ces publications, que de redites, que d'allégations définitivement controuvées, que de désordre aussi, quel caractère inorganique et combien peu apparaissent leur solidarité fondamentale, les liens qui unissent les idées et les faits enregistrés ! A ce chaos substituer progressivement un cosmos, voilà essentiellement le problème bibliographique.

« Rationnellement, il faudrait tout recommencer *ab ovo*, et prendre les choses à leur commencement. Dès son début, le travail scientifique devrait être rattaché à l'ensemble des travaux existants et les continuer.

« Des règles énoncées pour la rédaction des parties unitaires, des monographies feraient de chaque ouvrage particulier une collection d'éléments comparables aux éléments similaires des autres ouvrages. La structure en laquelle ils prendront place pourra alors, de livre à livre, d'article à article, varier suivant les nécessités des synthèses personnelles à chaque auteur. Chaque donnée conservera néanmoins toute sa valeur analytique et pourra servir de matériaux à d'autres structures, à d'autres synthèses. Dès lors, à toute publication sont assignés deux buts. D'abord son but propre, en tant qu'entité intellectuelle conditionnée par le public auquel l'auteur a voulu s'adresser, l'aspect particulier des choses qu'il a désiré mettre en évidence, le point spécial dont il a entendu traiter. Ensuite le but de constituer une contribution, non seulement à la science universelle, mais au grand livre universel qui enregistre cette science. On aperçoit, en effet, au bout de tous les efforts pour l'organisation du savoir écrit le Livre Universel réalisé en son unité corporelle...

« La classification universelle, le catalogue universel, la bibliothèque universelle, étapes, disons-nous, ou plus exactement degrés conduisant au Livre Universel. Mais c'est à celui-ci qu'il faut définitivement en arriver. Il est bien le desideratum ultime et l'aboutissement des autres organisations. On l'entrevoit comme le résultat total d'une redistribution, qui se ferait quasi automatiquement dans les cadres de sa structure propre, de tous les éléments, publiés isolément dans les écrits particuliers avec le souci de se conformer aux principes d'une documentation universelle.

« Le Livre Universel abandonne résolument la forme tradition-

nelle du volume relie isolé et achevé. C'est un ensemble de dossiers qui le constituent avec des feuillets ou fiches susceptibles de s'accroître indéfiniment, et de recevoir au jour le jour tout le produit de la collaboration universelle sur une même question. En réalité, c'est une encyclopédie, mais avec des propositions autrement plus vastes que celles qui furent jamais réalisées (des centaines de mille, des millions de pages peut-être), encyclopédie permanente (des additions quotidiennes), systématique (l'ordre de la classification universelle), documentaire (les textes originaux eux-mêmes et non leur résumé), coopérative (la société de tous les savants de même spécialité).

« Pour s'alimenter de lui-même dans les instituts où il sera déposé, le dossier international de chaque question utilisera tout le contenu des périodiques. Ceux-ci seront réformés. Il devra suffire de les découper, leur matière ayant été distribuée intérieurement à cet effet, et de répartir les articles selon les indices de la classification universelle, qui leur ont été donnés. Et pour communiquer à volonté des duplicata des dossiers prototypes constitués le plus complètement possible en un centre international, on pourra recourir à volonté au procédé microphotographique du Bibliophote, ingénieuse invention qui consiste à reproduire au cinq centième environ de sa grandeur, tout texte ou image et à permettre à chacun de projeter à volonté le film obtenu à l'aide d'un appareil de lecture agrandissant.

« Peut-être même un stade plus avancé pourra-t-il être obtenu dans la voie de la concentration des données scientifiques. En effet, une forme du livre plus adéquate aux enregistrements de la pensée scientifique, est recherchée en ce moment. Elle prendra pour base la transcription analytique des faits sur des fiches dont le classement à multiples entrées est assurée grâce à l'existence de saillies portées sur chacun de leurs côtés. De là cette conséquence que si les entrées sont faites nombreuses, les saillies se répartissant sur tous les contours de la fiche. Celle-ci, pour multiplier ses côtés, peut même abandonner la forme rectangulaire et adopter celle d'un polygone quelconque, un octogone, par exemple. Pour le tri et la sélection successifs des idées classificatrices qui se subordonnent les unes aux autres, les fiches demeurent suspendues par le centre. Le livre prend ainsi une forme quasi circulaire et il devient rotatif. Lors des recherches, la consultation à la main peut, elle-même, faire place à un tri mécanique. Les machines à statistique, sans intervention humaine, sélectionnent et comptent

Travaux récents — Science, philosophie et morale.

par heure des milliers de fiches individuelles. Une adaptation du dernier type de ces machines répond très heureusement au desideratum d'un livre à consultation mécanique. Si bien qu'en sa structure même, commandée par la fonction d'enregistrement intégral et permanent, voilà Le Livre — car c'est encore un livre — abandonnant sa disposition traditionnelle en texte linéaire disposé sur un plan unique, et transformé en quelque sorte en un corps à plusieurs dimensions, à autant de dimensions que d'entrées différentes et permettant de faire servir à des recherches différentes les mêmes éléments graphiques consignés sur fiches.

« Dans sa forme actuelle, le fractionnement arbitraire des lignes et des pages d'un livre ne correspond en rien à celui des idées. Il est d'une aide nulle pour faciliter les recherches et la combinaison des diverses parties du texte. Au contraire, dans sa forme entrevue, chaque élément intellectuel correspond à un élément matériel ; la structure même du Livre se prête à toutes les combinaisons d'idées, de notions et de faits, et celles-ci même peuvent s'opérer de si mécanique façon que le Livre réalise véritablement la machine à penser. »

[Otlet, Paul. Né en 1868. Docteur en droit. Avocat. Secrétaire général de l'Institut international de bibliographie et de l'Union des associations internationales. Directeur de la *Vie internationale*. Président du Musée du livre. Nombreux articles, rapports et discours dans les *Actes des conférences internationales de bibliographie et de documentation*, les *Congrès mondiaux des associations internationales*, le *Bulletin de l'Institut international de bibliographie*, etc.]

***

L'éducation livresque et l'ignorance des gens instruits.

Un sujet analogue se trouve traité dans *Le Spectateur* de mai 1914. Il s'agit ici de *L'ignorance des gens instruits* et l'article consiste dans la traduction d'un essai de W. Hazlitt paru en 1824 sous le titre « On the ignorance of the learned ». Les considérations de Hazlitt visent surtout l'éducation *livresque*. On en a extrait le passage suivant :

« La chose est claire. Ce que les hommes comprennent réellement est réduit à des limites très étroites, à leurs affaires et à leurs expériences journalières, à ce qu'ils ont l'occasion de connaître et intérêt à étudier et à pratiquer. Le reste est de la vantardise ou de l'imposture.

Travaux récents. — SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

« Les gens ordinaires ont l'usage de leurs membres; ils vivent de leur travail ou de leur habileté; ils comprennent leurs propres affaires et le caractère de ceux qu'ils fréquentent, car il est indispensable qu'ils les comprennent. Ils ont de l'éloquence pour exprimer leurs passions et de l'esprit à volonté pour exprimer leur dédain et provoquer le rire.

« L'usage naturel qu'ils font de la parole n'est pas enveloppé dans une prétention monumentale et dans une langue insolite; leur sens du risible et leur promptitude à trouver des termes pour l'exprimer ne sont pas enfouis dans les recueils d'anecdotes. Vous entendrez plus de choses intéressantes sur l'impériale de la diligence qui va de Londres à Oxford que si vous alliez passer un an avec les étudiants et les professeurs de cette célèbre université; on apprend plus de vérités en écoutant une tapageuse dispute chez le marchand de vins qu'en assistant à un débat officiel à la Chambre des communes.

« Une vieille dame de la campagne connaîtra mieux l'étude des caractères, et sera capable de l'illustrer de plus d'anecdotes amusantes puisés dans tout ce qui a été dit, fait et raconté dans une petite ville depuis cinquante ans, que le meilleur bas-bleu de notre epoque ne pourra recueillir d'enseignement dans ce genre d'étude qui consiste à connaître tous les romans et tous les poèmes satiriques publiés dans cette même période.

« Les gens des villes, en effet, sont piteusement inférieurs dans la connaissance des caractères : ils les voient en bustes et non en entier. Les gens de la campagne non seulement savent tout ce qui est arrivé à un homme, mais suivent la trace de ses vertus ou de ses vices comme ils suivent la trace de ses traits, en remontant plusieurs générations; et ils expliquent telle contradiction de sa conduite par un croisement dans sa race, un demi-siècle auparavant. Les gens instruits ne savent rien de cela, dans les villes comme à la campagne.

« Par dessus tout, la masse de la société possède de bon sens, ce qui manque aux gens instruits de toutes les époques. Le vulgaire est dans le vrai quand il juge par lui-même; il est dans le faux quand il se confie à ses guides aveugles.

« Le célèbre théologien non-conformiste BAXTER fut presque lapidé par les braves femmes de Kidderminster lorsqu'en chaire il affirma que l'enfer était pavé de crânes de nouveau-nés; mais par la force de l'argument et par de savantes citations des Pères, le révérend prédicateur finit par triompher des scrupules de ses fidèles, de la raison et de l'humanité.

Travaux récents. — SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

« Tel est l'usage qu'on a fait du savoir humain : ceux qui cultivent cette vigne semblent avoir pour but de détruire le sens commun et les distinctions entre le bien et le mal, à l'aide de préceptes traditionnels et de notions préconçues adoptées de confiance et croissant en absurdité en même temps qu'en âge.

« Ils empilent les hypothèses sur les hypothèses et en font une montagne telle qu'il est impossible d'arriver à la vérité claire sur aucune question. Ils voient les choses, non comme elles sont, mais comme ils les trouvent dans les livres ; et ils ferment leur intelligence jusqu'à ne rien pouvoir découvrir qui puisse entraver leurs préjugés ou les convaincre de leur absurdité.

« On pourrait croire que le summum de la sagesse humaine consiste à maintenir les contradictions et à rendre sacrées les sottises. Il n'y a pas de dogme, si féroce ou si insensé soit-il, que ces personnes n'aient consacré et n'aient essayé d'imposer à l'intelligence de leurs disciples comme étant la volonté du Ciel, revêtue des terreurs et des sanctions de la religion.

« Combien peu guidée a été la compréhension humaine dans la recherche du vrai et de l'utile ! Que d'ingéniosité a été gaspillée pour défendre des croyances ou des systèmes ! Que de temps et que de talents ont été perdus dans des controverses théologiques, dans le droit, la politique, la critique verbale, l'astrologie judiciaire et l'art de fabriquer de l'or !

« Quel bénéfice réel tirons-nous des œuvres d'un LAUD ou d'un WHITGIFT, des évêques BULL ou WATERLAND, ou des *Connexions* de PRIDEAUX, ou des ouvrages de BEAUSOBRE, de CALMET, de PUFFENDORF de VATEL, ou des travaux plus précis mais également littéraires et inutiles de SCALIGER, de CARDAN et de SCIOPPIUS ? Combien de grains de bon sens y a-t-il dans leurs milliers de volumes in-folio ou in-quarto ? Que perdrait le monde s'ils étaient, demain, livrés aux flammes ? N'ont-ils pas déjà *rejoint les caveaux des Capulets ?*

« Pourtant, tous ceux-là furent des oracles à leur époque, et auraient considéré comme ridicule, de votre part ou de la mienne, de celle du sens commun et de la nature humaine, que de différer d'eux. C'est maintenant à notre tour de rire.

« Concluons. Les gens les plus sensés que l'on rencontre dans la société sont les hommes vivant dans les affaires et dans le monde, qui raisonnent sur ce qu'ils voient et ce qu'ils savent, au lieu de tisser des réseaux de subtilités sur ce qui devrait être. » (pp. 192-195).

***

Travaux récents.
—
SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.
—
Les erreurs des savants.

C. RIBY analyse, dans la *Revue de psychologie normale et pathologique* de mai-juin 1914, un article D'ASSAGIOLI sur les erreurs des savants, paru dans la revue *Psiche* en 1913 « Gli errori degli scienzati ». Il y a des erreurs d'observation, d'interprétation, de logique, d'évaluation ou de perspective.

« Les *erreurs de logique* constituent une vaste catégorie. Ces *paralogismes* sont en grande partie *formellement* égaux aux sophismes; ils n'en diffèrent que parce qu'ils sont involontaires. ASSAGLIOLI cite quelques-unes de ces erreurs :

« *a*) *Généralisations arbitraires*, impossibles à éviter tout à fait puisqu'elles ont leurs racines dans la nature même de l'*induction*, le plus solide pilier de la méthode scientifique ;

« *b*) *Abus de l'analogie*, par exemple les erreurs dues à un excessif anthropomorphisme. L'usage prudent de l'analogie est cependant légitime, voire même nécessaire à la science : il s'agit, pour éviter d'en abuser, de s'apercevoir d'abord qu'on en use.

« Comme abus de l'analogie peuvent être considérées les *erreurs dues à une excessive fantaisie*; voir sur ce point MALEBRANCHE : *La recherche de la vérité*, livre II : *De l'imagination* ;

« *c*) *Théories simplicistes*, causes fréquentes d'erreurs et qui consistent à tenir les données et les éléments connus comme étant toutes les données possibles et tous les éléments connaissables. Sur ce point voir MARTIN GUELLIOT. *Le Spectateur*, 1911, III, p. 21.

« Bon nombre des erreurs de ce dernier groupe, et d'autres aussi, doivent être considérées comme dérivant d'un *usage erroné ou impropre du concept de cause*. Elles peuvent se classer en plusieurs groupes :

« *a*) *Erreur d'évaluation ou de perspective* ;

« *b*) L'erreur qui consiste à prendre pour une cause toute circonstance précédente et qui est le *post hoc ergo propter hoc* ;

« *c*) Enfin ce qu'on pourrait appeler *arrêt à l'antécédent immédiat* (*ou le plus proche*) à qui sont dues tant de pseudo-explications scientifiques, mais dont nous ne saurions nous garer tout à fait, notre connaissance des enchaînements de causes étant forcément incomplète.

« Ces erreurs sur le concept de cause ne dépendent pas seulement d'un défaut d'idées claires, mais aussi d'imperfections de la terminologie. Ce qui amène ASSAGLIOLI à rappeler les innombrables *erreurs dues au langage* et que BACON appelle *indola omnium molestissima* : ambiguïté de termes, pseudo-explications verbalistiques, réductions illégitimes de faits ou de formes d'activité à d'autres, etc.

Travaux récents.
—
SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

« Une grande quantité d'erreurs scientifiques, remarque ASSAGLIOLI, sont dues à des *tendances affectives* (*quod volumus facile credimus*) ou sont des *erreurs professionnelles* : le médecin et spécialement le psychiâtre exagérera le rôle de l'élément pathologique dans la vie humaine.

« Et ASSAGLIOLI conclut que les prétendues erreurs des savants ne sont que des erreurs *humaines* qui ne sauraient permettre de proclamer la banqueroute de la science ; que d'ailleurs toutes ne sont pas préjudiciables à son progrès et que telles généralisations arbitraires ou constructions théoriques trop audacieuses, en suscitant la critique y ont, au contraire contribué » (pp. 269-270).

[ASSAGLIOLI, ROBERTO. Né en 1888. Docteur en médecine. Principaux travaux : *La psicologia delle idee-forze e la pedagogica* (1909) ; *Il subconsciente* (1911) ; *Trasformazione e sublimazione delle energie sessuali* (1912). Rédacteur en chef de la revue *Psiche*.]

* * *

Du rôle de la science dans l'organisation sociale et la lutte contre la souffrance.

En outre de son traité *Entwicklungsstufen der Menschheit* qui est un ouvrage de sociologie pure, le Dr F. MÜLLER-LYER prépare un traité de sociologie appliquée dont il vient de faire paraître la partie générale sous le titre *Soziologie der Leiden* (München, A. LANGEN, 1914, 226 pages). Il y développe cette thèse que presque toutes les souffrances de l'individu proviennent de maladies et de défauts de l'organisme social et qu'elles doivent, par conséquent, être combattues à l'aide de moyens d'ordre social et spécialement à l'aide de la science :

« Die nächsten Ursachen alles Tuns und Treibens, die dem Bewusstsein wenigstens zum Teil als Motive erscheinen, liegen ja im Individuum. Die enfernteren Ursachen — die Ursachen der Ursachen — liegen entweder in der aussermenschlichen Natur oder in der menschlichen Gesellschaft. Dies wollen wir uns nun an einigen einfachen Beispielen klarmachen.

« Nehmen wir z. B. zunächst den Fall der Krankheit. Warum wird ein Mensch krank ? Es gibt nur zwei Arten von Ursachen, innere und äussere. Die innern bestehen in einer schlechten Anlage ; es ist klar, dass der Mensch sich diese Anlage nicht selbst geschaffen hat, dass er sie von seinen Eltern und Voreltern geerbt hat. Die erbliche Belastung geht also schon über das Individuum hinaus, auf

Travaux récents.
—
SCIENCE,
PHILOSOPHIE
ET MORALE.

die Eltern, Voreltern. Hätten diese in einer Gesellschaft gelebt, in der das Verbot der Fortpflanzung erblicher Belastung zum allgemeinen Sittenkodex gehört hätte, so würde das Individuum aus innern Ursachen überhaupt nicht erkranken, oder nur in Ausnahmefällen. Und ebenso liegen die äussern Ursachen der Krankheiten natürlich nicht im Individuum, sondern in der aussermenschlichen Natur oder in der Gesellschaft. In einer Gesellschaft, in der die Vorschriften der Hygiene streng durgeführt werden, können aber die äussern Ursachen dem Individuum so gut wie nichts anhaben. Und wenn die Vorschriften der Hygiene nicht durchgeführt werden, so liegt der Fehler nicht am krank gewordenen Individuum, sondern an der Organisation der Gesellschaft. D. h. mit andern Worten: Krankheiten des Individuums sind zugleich Krankheiten der Gesellschaft, soziale Krankheiten.

« Nun wird man diesen Satz zwar wohl für die Krankheiten zugeben, denen der Mensch ja als ein rein leidendes Wesen gegenübersteht. Aber dagegen nicht gern für die Fälle, wo der Mensch als Handelnder auftritt. Betrachten wir daher einen solchen Fall, z. B. das Verbrechen.

« Wenn irgendeine Handlung oder Tat den Stempel des ureigensten Entschlusses, des freien Einzelwillens an sich trägt, so ist es doch gewiss das Verbrechen. Sehen wir aber näher zu, so ist klar, dass auch das Verbrechen, wie alles in der Welt, seine Ursachen haben muss, und dass auch hier wieder die entfernteren Ursachen nicht in dem verbrecherischen Individuum selbst liegen können. Auch hier lassen sich die Ursachen wieder in innere und äussere einteilen. Die inneren sind ebenfalls wieder auf erbliche Belastung zurückzuführen: es gibt geborne Verbrecher, wie es geborne Irrsinnige gibt. Die äussern Ursachen liegen in der Umwelt im Milieu: es sind die schlechten Vorbilder, die die *Kinder der Gasse* in den grossen Städten schon von Jugend auf vor Augen haben, es ist die mangelhafte Erziehung, Arbeitslosigkeit, Alkoholismus usw. Stellen wir uns ein Gemeinwesen vor, wo die eigentlichen Verbrechernaturen durch Versorgung in einer Anstalt von der Fortpflanzung abgehalten würden, wo die Bürger von Kindesbeinen an eine vortreffliche Erziehung mitbekämen, wo die Güterverteilung eine völlig gerechte wäre, so müsste in einem solchen Staat die Zahl der Verbrechen offenbar auf ein Minimum heruntersinken: die Statistik zeigt uns ja, dass ein bloses Sinken der Getreidepreise schon ein deutliches Sinken der Diebstähle und anderer Verbrechen nach sich zieht. Es ist also wohl

Travaux récents. — SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

klar, dass auch das Verbrechen eine soziale Krankheit ist » (pp. 54 56).

[MÜLLER-LYER. Voir *Bulletin* n° 30, p. 271.]

* * *

Histoire des doctrines cosmologiques de PLATON à COPERNIC.

Le deuxième volume de l'ouvrage de P. DUHEM sur *Le système du monde* (Cf. *Bulletin*, n° 32, p. 932) qui vient de paraître à Paris à la librairie HERMANN (522 pages, 19 francs), renferme le développement des chapitres suivants :

I. *La Cosmologie hellénique* : 9. Les dimensions du monde. — 10. Physiciens et astronomes : I. Les Hellènes. — 11. Physiciens et astronomes : II. Les Sémites. — 12. La précession des équinoxes. — 13. La théorie des marées et l'astrologie.

II. L'*Astronomie latine au moyen âge* : 1. La cosmologie des pères de l'église.

[DUHEM, P. Voir *Bulletin* n° 32, p. 933.]

* * *

Sommaire bibliographique.

Carmichael, Prof. R. D. — The prospect of human progress. (*Science*, 19 June 1914.)

Windelband, W. — Einleitung in die Philosophie. (Tübingen, Mohr, 1914, 7.50 Mk.)

Haldane, J. — Mechanism, life, and personality. (New York, Dutton, 1914, 1 Doll.)

Klimke, S. J. — Die Hauptprobleme der Weltanschauung. (Kempten, Kocsel, 1914, 1 Mk.)

Bevan, E. R. — Stoics and sceptics. (New York, Oxford Univ., 1914, 1.50 Doll.)

Jaeger, W. — Nemesios v. Emesa. Quellenforschungen zum Neuplatonismus. (Berlin, Weidmann, 1914, 5 Mk.)

Bigg, C. D. D. — The Christian platonists of Alexandria. (New York, Oxford Univ., 1914, 3.40 Doll.)

Schinz, M. — Geschichte der französischen Philosophie seit der Revolution. (Strassburg, Trübner, 1914, 6 Mk.)

Johnstone, J. — Inaugural address on Bergson's philosophy of the organism. (*Proc. Liverpool Biol. Soc.*, 1913.)

Picard, G. — Enquête sur M. Henri Bergson et l'influence de sa pensée sur la sensibilité contemporaine. (*Grande Revue*, mars 1914.)

Eisler, R. — Der Zweck. Seine Bedeutung für Natur und Geist. (Berlin, Mittler, 1914, 7 Mk.)

Travaux récents.
—
SCIENCE, PHILOSOPHIE ET MORALE.

Scheerer, P. — Die Frage nach der Möglichkeit des Glückes und der wahren Triebfeder des sittlichen Handelns und ihre Beantwortung durch August Doering. (*Z. für Philosophie und philos. Kritik*, 153, 2, 1913.)

Sociologie et philosophie sociale.

SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.
—
Des éléments constitutifs des sociétés.

J. SUTHERLAND est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *The Bonds of society* (Londres, HEATH, CRANTON et OUSELEY, 382 pages) où il développe des vues générales sur les sociétés humaines et les raisons qui font que ces sociétés se maintiennent dans un état relatif de stabilité. L'auteur exprime des considérations très personnelles au sujet des chapitres suivants :

« Postulates. — Efficiency. — Cohesion. — Virtue. — Archaism. — Propriety. — Applications. — Love. — Intuition. — Posterism. — Art. — Wealth. — Fashion. — Hygiene. — Spirituality. — Stability. »

***

Importance des conditions géographiques pour la détermination des formes sociales.

E. C. HAYES donne un aperçu de l'action que peuvent exercer les conditions géographiques sur la vie sociale des peuples dans un article de *The American Journal of sociology* de mai 1914, intitulé : « Effects of geographic conditions upon social realities » (p. 813). Cette action peut se caractériser comme suit : 1. Les conditions géographiques déterminent l'étendue de la population. — 2. La vie économique d'un peuple est déterminée par le milieu géographique. — 3. Ce même milieu entraîne aussi la stagnation ou le progrès de la société. — 4. Un état d'inorganisation juridique est la conséquence d'une situation inaccessible au point de vue géographique. — 5. La forme du gouvernement est en rapport avec les conditions géographiques. — 6. Ces conditions influencent également les goûts et les usages. — 7. Les idées morales dépendent aussi de ces conditions. — 8. Il en est de même de la mythologie et de la religion. — 9. La disposition d'esprit, l'humeur d'un peuple sont également influencés par le milieu géographique. — 10. C'est le milieu qui a tracé la route des migrations et des mouvements de peuples.

Toutefois, l'action de ce milieu rencontre certaines limites :

« Three considerations, however, set limits to the importance of geographic conditions of social phenomena.

« First, they are after all only one out of four sets of determining conditions. The geographic conditions set negative limits to the possible forms of social activity, and play an important part in positively occasioning their rise and character, yet they no more suffice for their complete explanation than one substance which the chemist mixes with others in a retort to secure a complex reaction explains the total effect. Various writers have been disposed to seize upon some one factor in sociological explanation and to treat it as if by itself it afforded complete solution. Thus, some, of whom BUCKLE is the most famous, have exaggerated the relative importance of geographic conditions. BUCKLE writes as if he came near to thinking that they afford the complete explanation of the life of societies. Others, of whom KARL MARX is the most famous, teach that the economic activities by which people get a living determine their moral standards, their forms of goverment, their scientific progress, and their entire life. TARDE would find well-nigh the whole explanation in social relations, especially in suggestion and imitation. An activity becomes a social phenomenon, he says, when it has spread, by means of imitation, till many participate in it. Spreading waves of imitation meet and modify each other, and combine into customs and institutions, and to understand how they do so is, according to him, to comprehend the life and development of society » (pp. 822-823).

« Second, it is in the earlier stages of evolution that geographic conditions are most dominant, and after the conquest of nature has been carried far, especially when transportation, intercommunication, and migration have played their part, activities are practiced in regions where for geographic reazons they would never have originated, as the plants that fill our fields and gardens are carried and fostered far from their natural habitats. Thus the relative importance of geographic causes diminishes as civilization advances, while the technic and social factors steadily increase in importance.

« Third, geographic conditions are laid down by nature and there is no practical problem for man in determining what they shall be, except as he determines his geographic environment by travel and migration. On the other hand, the remaining conditions of social life are largely products of man's own activities, indeed the social and technic conditions are activities of man and the direct result of man's activities, and, being shaped by man, present to man the practical problem of so shaping them that they

will result in securing the prevalence of desirable and not of undesirable social consequences. The geographic conditions are one set of factors indispensable to the explanation of social activities, and it is practically important to understand them since man must adapt himself to them. Nevertheless, for the three reasons just suggested, the geographic conditions are less important than either of the three remaining sets of factors, especially as we must take into account the comparative practical importance attaching to the study of those conditions of social realities which are laid down by nature and of those which are subject to human control » (p. 824).

* * *

Des conditions qui permettent l'assimilation des immigrants aux Etats-Unis.

En exposant les conditions dans lesquelles pourrait se faire l' « assimilation » des habitants des îles Philippines de façon à constituer un peuple pourvu de caractères originaux et non seulement un peuple américanisé, A. E. Jenks est amené à définir dans un article du *The American Journal of sociology* de mai 1914, les conditions qui permettent aux immigrants de devenir des citoyens américains dans le sens profond des termes. En sus du climat, ces conditions consistent dans une certaine disposition à l'assimilation, dans l'emploi de la langue anglaise, dans l'unité de l'enseignemement public, dans une religion commune, dans des aspirations communes, dans la diffusion de la qualité de citoyen :

« 1. *Volition on the part of the person to be assimilated.* — Practically all immigrant aliens who have come to America, except the Chinese and Japanese, and some of the southeastern Europeans, especially Slavs and Italians, have come to America determined to become Americans. They deliberately *burned their bridges [of historic and hereditary emotions] behind them.* Assimilation of a person against his will is probably impossible; assimilation is immeasurably rapid when one's chiefest desire is to be considered, at the earliest possible moment, a typical citizen of the country of his adoption.

« 2. *The English language ast he common means of intercommunication.* — Probably the rapidity with which our spoken language is learned by immigrants is, next to assimilation itself, the most striking fact of American social life.

« The English spoken language is memorable. Its sledgehammer blows delivered as short Anglo-Saxon words or as longer words with stressed syllables of harsh consonantal sounds seem to

have an advantage all over the world today. One can trade in the markets on navigable waters today more easily in the English language than in any other. The harsh brutality of the English spoken language makes it easy to remember — actually difficult the forget. Such a hold does its vigor get on the young, even foreign-born, children of our immigrants that their mother-tongue becomes a thing despised and to be forgotten. Alexander Francis, the Britisher, favorably contrasts the vitality and freshness of the English spoken in America with *the anaemic refinement of speech in which Englishmen are apt to take pride.*

« The immigrants who learn in the streets or the school the use and meaning of such phrases as *play the game*, *buck up*, *a square deal*, *be a good fellow*, *put it over*, etc., are bound to have their motives and emotions molded toward the fundamental ideal of American democracy — the ideal of an equal opportunity for each person to develop himself as far as he has capacity, so long as he does not interfere with every other person's equal right so to do. The constant use of fresh, virile language helps to make vigorous, alert, resourceful citizens of repressed subjects.

« 3. *Common education.* — Our compulsory attendance at school until the age of fourteen years, and the habit of newspaper reading have contributed largely to produce what Bryce says is a higher level of general education than exists elsewhere. Couple this condition with the present-day results of a *free press* and *free speech*, and an educated public opinion results which becomes exhilarating ozone to the low-toned nerves of our immigrants. The necessary years in our primary and intermediate schools are very important, also, in furnishing the impressionable child with practical experiences of fundamental democracy with its individual independence and the leveling fact of childhood equality. The bully and the snob do not last long in the average primary and intermediate grades of our public schools; they become democratic, or enter private schools.

« 4. *Common religion.* — Americans have had so many things *in common*, or, to put it in another way, so very few things not in common, that the disadvantages of diverse religions within a single nation are difficult to realize. America is essentially Christian, and the religionist finds scant cause for belief in serious friction even in closest scrutiny of the distant horizon. The protracted and deadly wars and persecutions of Europe within the so-called Christian faiths and between Christianity and Mohammedanism

help us to see more clearly the assimilating factor of our common Christianity. There are lines of religious cleavage in America, to be sure, but the fundamental ideal of democracy is fast becoming at home in the sphere of religious belief, practice, and life, as it is in the spere of business, government, social intercourse, and education.

« 5. *Common attainable aspirations.* — With the exception of relatively small numbers of persons who come to America to escape political or religious pressure, our immigrants at all times belong to the class which with high hope and great courage come, after years of hard sacrifice, to seek an expectant fortune. America is still *el Dorado* for most immigrants. Very few among them do not rise in the social scale after coming to America — very few fail to find a *fortune*, that is, it is common for our immigrants to have aspirations which are reasonably attainable. Success in one's undertaking engenders loyalty to the cause. Successful immigrants are loyal American boosters.

« 6. *Citizenship.* — I used to think the ballot should not be given to any person not born in the United States. I now believe one of the most important causes of America's success in assimilating her vast numbers of immigrants is citizenship with its duties and privileges. Every man knows that in time he may become a part of that young, successful nation to wich he has come. And though voters are herded in places at times, an immigrant citizen or prospective citizen is much more likely to be alert and responsive to American conditions than an alien would be in the country he had adopted but which would not reciprocate. Undoubtedly our immigrants somewhat modify Americanisms; undoubtedly, also, our potent Americanisms assimilate almost completely our immigrants as citizens. Just what the percentage of gain in assimilation is when our immigrants become citizens over what it would be if they remained aliens is, of course, only conjectural. But, in spite of the evils of herded voters, I do not favor making citizenship more difficult to secure than now. A horse bought on trial is generally criticized and his *good points* often minimized; a horse bought outright is defended, and his weaknesses, though discovered, are often minimized or cured. It makes a great deal of difference in the loyalty of most men whether a horse or a country *belongs* » (pp. 775-777).

[Jenks, Albert Ernest. Né en 1869. Professeur d'anthropologie à l'Université du Minnesota. A exercé des fonctions officielles d'eth-

nographe au Bureau américain d'ethnologie (Washington), puis à Manille (Iles Philippines). Principaux travaux : *The Childhood of Ti-shib, the Ojibwa* (1900); *The wild rice gatherers of the Upper Lakes* (1901); *The Bontoc Igorot* (1905); *Ba-Long-Long, the Igorot boy* (1907), etc.]

* * *

Des théories construites sur l'instinct du travail et l'activité humaine à but économique.

L'homme est animé de certains « instincts » (ce terme étant compris avec les précisions que les recherches récentes, et notamment la théorie des tropismes, ont pu lui donner), parmi lesquels se trouve une certaine tendance au travail destiné à assurer le bien-être des individus et, en somme, une adaptation biologique favorable. Cet instinct est aussi important que l'instinct familial. Il existe, d'ailleurs, entre eux des rapports étroits. Comment cet instinct du travail évolue t-il? C'est ce que montre T. Veblen dans son ouvrage : *The instinct of workmanship and the state of the industrial arts* (New-York, Macmillan, 1914, 355 pages). L'exercice de ce même instinct a donné lieu à une série de constructions théoriques dont la plus importante est celle des droits naturels ou de la liberté naturelle, qui apparaît comme le symbole de la liberté individuelle et de la libre expansion de l'activité des individus à l'époque des métiers :

« In the crafts, particularly during the protracted early phases of the system, it is the individual workman, working for a livelihood by use of his own personal force, dexterity and diligence, that stands out as the main fact; so much so, indeed, that he appears to have stood, in the apprehension of his time, as the sole substantial factor in the industrial organisation. Similarly under the canon of natural liberty the individual is thrown on his own devices for his life, liberty and pursuit of happiness. The craftsman by immemorial custom traditionally disposed of his work and its product as he chose, under the rules of his gild. He was by prescription in full possession of what he made, subject only to the gild regulations imposed for the good of his neighbours who were similarly placed. The most sacred right included in the scheme of natural rights is that of property in whatever wealth has been honestly acquired, subject only to the qualification that it must not be turned to the detriment of one's fellows. In the days of the typical handicraft system the petty trade runs along with the handicraft industry, in such a way that every master craftsman is more or

less of a trader, disposing of his goods or services in plenary discretion and even the apprentices and journeymen similarly bargain for their terms of work and at times for the disposal of their product; while the professional itinerant trader is a member of this industrial community on much thes ame footing as the craftsmen proper. So it is a secure item in the scheme of natural rights that all persons not under tutelage have an indefeasible right to dispose by purchase and sale not only of products of their own hands but of whatever items they have come by through alienation by its producer or lawful owner. And ownership is in natural-rights theory always to be traced back to the creative workmanship of its first possessor.

« In the sequel this natural right freely to dispose of one's person and work, when it had found lodgment among the principles of civil rights in the eighteenth century, contributed substantially to the dissolution of that organ of surveillance and control that the craftsmen of an earlier generation had instituted in the gild system. The case is but an instance of what is continually happening and bound to happen in the field of institutional growth. Institutional principles, such as this item of civil rights, emerge from use and wont, resulting as a settled line of convention from usage and custom that grow out of the exigencies of life at the time. But use and wont is a matter of time. It takes time for habituation to attain that secure degree of conventional recognition and authenticity that will enable it to stand as an indefeasible principle of conduct, and by the time this consummation is achieved it commonly happens that the exigencies which enforced the given line of use and wont have ceased to be operative, or at least to be so imperative as in their earlier incidence. The control which the gilds were initially designed to exercise was a control that should leave the gildsmen free in the pursuit of their work, subject only to a salutary surveillance and standardisation of the output, such as would maintain the prestige of their workmanship and facilitate the disposal of the goods produced. The initial purpose seems, in modern phrase, to have been a creation of intangible assets for the benefits of the body of gildmen. Under the new conditions that came to prevail when capitalistic management took over the direction of industry these gild regulations no longer served their purpose, but they seem on the contrary to have become an obstacle to the free employment of skilled workmen.

« A similar fortune was about the same time beginning to over-

take this principle of natural liberty itself, and that even in the particular bearing which seems at the outset to have been its primary and most substantial aim. Initially, its seems, the point of interest, and indeed of contention, was the freedom of the masterless workman to dispose of his person and workmanship as he saw fit and as he best could and would, — to take care of his life, liberty and pursuit of happiness without let or hindrance from persons vested with authority or prerogative. With the passage of time, use and wont erected this conventional rule into an inalienable right. But included with it, as an integral extension of the powers which this inalienable right safeguarded, was the right of purchase and sale. touching both work and its product, the right freely to hold and dispose of property. Presently, toward the close of the handicraft era, or more specifically in the late eighteenth century in England, industry fell under capitalistic management. When this change had taken passably full effect the workman was already secure is his civil (natural) right to dispose of his workmanship as he thought best, but the circumstances of employment under capitalistic management made it impossible for him in fact to dispose of his work except to these employers, and very much on their terms, or to dispose of his person except where the exigencies of their business might require him. And the similarly inalienable right of ownership, which had similarly emerged from use and wont under the handicraft system, but which now in effect secured the capitalist-employer in his control of the material means of industry, — this sacred right of property now barred out any move that might be designed to reinstate the workman in his effective freedom to work as he chose or to dispose of his person and product as he saw fit » (pp. 287-290).

Veblen fait remarquer ensuite que les systèmes ainsi créés par excogitation à l'aide des éléments d'une époque déterminée, peuvent continuer à évoluer alors que leur substratum subit des modifications profondes. C'est ainsi que la théorie de la liberté naturelle a continué de régir la politique, alors que les métiers devaient faire place aux machines et à la grande industrie » (pp. 343-345).

[Veblen, Thorstein B. Docteur en philosophie de l'Université Yale. Professeur à l'Université de Chicago, puis à l'Université Leland Stanford jusqu'en 1909. Principaux travaux : *The theory of the leisure class* (1899) ; *The theory of business enterprise* (1904).]

***

Travaux récents.
—
Sociologie et philosophie sociale.
—
De l'expression des différentes activités de l'homme qui expriment des pensées ou des émotions dans les relations sociales.

Les activités humaines qui sont représentées par le jeu et les différents modes d'expression, qu'elles soient ou non appropriées à un but déterminé, occupent une place considérable dans la vie des individus. Cependant ce rôle paraît encore méconnu, à raison de ce que l'on a toujours considéré l'homme comme un être essentiellement raisonnable, alors que la fantaisie occupe une place importante dans ses préoccupations. Vierkandt étudie ces activités dans un article de la revue *Die Geisteswissenschaften* (1914, nos 35-36) intitulé « Ausdrucks, — Spiel — und Zwecktätigkeit in ihrer Bedeutung für Volkstum und Kultur ». Il en distingue trois variétés : l'activité appropriée à un but déterminé (*Zwecktätigkeit*); l'activité d'expression (*Ausdrückstätigkeit*) et le jeu (*Spieltätigkeit*). Ces activités sont surtout intéressantes dans les formes mixtes qu'elles peuvent revêtir. Les actes appropriés à un but déterminé possèdent souvent ce caractère. Vierkandt en donne des exemples intéressants empruntés aux usages des primitifs relatifs au commerce et à ceux des anciens Grecs concernant la guerre :

« Wie charakteristisch ist z. B. im wirtschaftlichen Leben aller niederen Völker die überwiegende Form des Handels : da wird nicht sofort und mit wenigen Worten und kurzem Entschluss gekauft, sondern lange Zeit um einen Preis gefeilscht; wobei Angebot und Gegenangebot sich schrittweise erst dem endgültigen Preise nähern, der in Wirklichkeit in der Regel von vornherein feststeht. Man glaubt den Berichten oft förmlich die Freude anzumerken, die dieses Spiel den Beteiligten bereitet. Kurt Breysig beschreibt... eine fast feierliche geschäftliche Aktion bei den Kwakiutl in Nordwestamerika, bei denen die besonders hochgeschätzten Kupferplatten in der eben angedeuteten Weise verhandelt werden, und fügt treffend hinzu : « Dieser Vorgang, der an sich ganz wirtschaftlicher « Art ist, wird aufgelöst in eine Kette formvoller, fast schauspiel- « artiger Handlungen, und das Leben selbst wird Spiel und Schaustück ». An die Verbindung von Arbeit und Rhythmus brauchen wir nur zu erinnern. Hier wird durch Gesang und Instrumentalmusik die nützliche Tätigkeit so gewürzt, dass sie in erhebliche Verwandtschaft zum Spiel gerückt wird. So werden nach einer von Bücher (2. Aufl., S. 131) zieierten Quelle auf der Bandainsel Letti beim Dreschen « die Aehren auf eine Matte geschüttet, und alle, « die dem Besitzer anverwandt und zugetan sind, tanzen auf der « lieben Gottesgabe bei Trommelschall so lange herum, bis die « Körner von den Hülsen befreit sind ». Und Volkens gibt uns vom Bau einer Station auf dem Kilimandscharo eine fast humori-

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

stisch anmutende Schilderung : Aus dem Herbeischleppen der Balken durch die Schwarzen wird, indem sie hin- und hergezerrt werden, allmählich ein solches Spiel, dass schliesslich « die ganze « Bande mit dem Balken in der Mitte unter Freudengeheul auf « dem Bauplatz herumtanzt und für diesen Tag von einer Arbeit « nicht mehr die Rede ist ».

« Auf dem Gebiete des Kriegswesens lernen wir in unserer Jugend schon in den Schilderungen Homers eine Art der Kriegführung kennen, die von der unsrigen seltsam abweicht : zunächst ein langes Prahlen und Schimpfen hüben und drüben, ehe die Waffen geschwungen werden zu einem Gefecht, das in der Regel nicht allzu blutig wird. Ganz ähnliche Schilderungen finden wir von den Kämpfen der Araber in modernen Reisewerken, und verwandt sind manche Szenen bei australischen Eingeborenen, in denen zwei Stämme, von denen der eine den anderen besucht, alte Zwistigkeiten austragen : da beginnt bald der eine, bald der andere jemandem aus dem anderen Stamme frühere Ungehörigkeiten vorzuhalten, alles mischt sich mit leidenschaftlichen Worten und drohenden Gebärden ein, es scheint zu einem wilden Kampfe zu kommen, bis im letzten Augenblick durch Vermittelung einiger Personen die Ruhe wiederhergestellt wird. Aenlicher Art sind jene Massenduelle, die bei australischen Eingeborenen und auch an anderen Stellen der Erdoberfläche vorkommen, bei denen zwei Stämme zusammenkommen und nach herausfordernden Reden und Tänzen und kriegerischen Evolutionen in einer Reihe von Einzelkämpfen allerlei aufgehäuften Groll büssen. Ueberhaupt dürfte eine Analyse zeigen, wie bei allen so weit verbreiteten Kampfsitten nach Art der Duelle, der Blutrache usw. neben der Absicht zu schaden und sich zu rächen das Verlangen sich auszutoben und sich zu reiben eine grosse Rolle spielt : neben dem Austragen wirklicher Kampfstimmungen ist der Einschlag der Spiel- und Ausdruckstätigkeit unverkennbar » (pp. 957-958).

Influence de ces mêmes activités sur l'évolution des civilisations.

Le jeu et les actes d'expression ont également une grande importance pour l'évolution des civilisations :

« Die Spiel- und Ausdruckstätigkeit ist auch für die *Entwicklung der Kultur*, für die Entstehung neuer Kulturgüter und zwar insbesondere für die Anfänge der Kultur von grosser Bedeutung. Aus reiner Zwecktätigkeit können Kulturfortschritte schon deswegen oft nicht abgeleitet werden, weil in den meisten Fällen die Wirkungen erst erfahren sein müssen, ehe sie zum Inhalte eines

Strebens gemacht werden können. Niemand nimmt heute mehr an, dass die Sprache zum Zweck der Verständigung oder der Staat zum Zwecke des Schutzes von Leben und Eigentum erfunden wurde. Und wenn man heute gelegentlich die Anfänge aller Kunst, z. B. diejenige des Zeichnens oder gar die Anfänge der Sprache auf die Absicht magischen Schutzes zurückführen will, so ist das nur ein Rückfall in den alten durch eine Vertiefung unserer psychologischen Einsichten grundsätzlich überwundenen Rationalismus. Man würde in derartigen Fällen der menschlichen Intelligenz viel zu viel zutrauen, wenn man annehmen wollte, sie hätte derartige Wirkungen voraussehen können, und ebenso die Kraft des menschlichen Willens weit überschätzen, wenn man ihm die Fähigkeit zutrauen wollte, einem solchen entfernten, lediglich vorgestellten Ziele nachzugehen. Durchweg müssen vielmehr, wie schon gesagt, die Wirkungen erst erlebt sein, ehe sie mit Absicht erstrebt werden können : sie müssen als unbeachtete Nebeneffekte sich irgendwie bereits eingestellt haben. Ein wesentlicher Weg dafür ist nun der, dass sie durch Spiel- oder Ausdruckstätigkeit zunächst gänzlich unbeabsichtigt eingetreten sind. Auf Spieltätigkeit ist so wahrscheinlich die Entstehung einiger uralter *Geräte* wie des Schwirrholzes, der Pfeife und der Rassel zurückzuführen. Als Motiv sind dabei mit Karl Groos namentlich die Freude am Geräusch und der Bewegung, die Neugierde und die Freude am Ursachesein anzunehmen. Für die Erfindung der Schallstockes und der Pauke gilt Aehnliches. Die *Musikinstrumente,* die dem Saitenspiele dienen, sind wahrscheinlich in derselben Weise aus dem Bogen entstanden, dessen Sehne spielend in Bewegung gesetzt wurde. Und bei der Zähmung des Feuers mag die Freude an dem sinnlichen Reitz der Flamme beteiligt gewesen sein, ebenso wie bei der Einbürgerung der Giftpflanzen, der Genussmittel und mancher vegetabilischer Nahrungsmittel die Freude an den ungewöhnlichen Organempfindungen und die spielende Befriedigung des Instinktes der Neugierde.

« Der nämliche Gesichtspunkt kommt für die Tatsache der einfachen *Tierhaltung* in Betracht, wie dies schon Karl Bücher betont hat. Diese unterscheidet sich von der eigentlichen Viehzucht durch den Mangel an wirtschaftlichen Absichten und Nutzeffekten und ist über die ganze Erde bis auf die tiefsten Kulturstufen verbreitet : Man hält namentlich jung eingefangene, halbgezähmte, oft am Entweichen irgendwie gehinderte Tiere lediglich aus Freude an ihrer Anwesenheit, ohne sie sonderlich gut zu pflegen. Die

letztere Tatsache deutet schon darauf hin, dass der Pflegeinstinkt hier mehr in der Spiel- als in der Ernstform wirksam ist. Daneben kommt vor allem das Sensationsbedürfnis, die Freude am Ungewöhnlichen und Absonderlichen in Betracht. »

[VIERKANDT, A. Né en 1867. A fait ses études à l'Université de Leipzig. Professeur à l'Université de Berlin. Principaux travaux : *Natur- und Kulturvölker* (1896) ; *Die Stetigkeit im Kulturwandel* (1908). Articles dans *Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, *Historische Zeitschrift*, etc.]

* * *

Etude du jeu au point de vue sociologique.

L'histoire de la théorie du jeu envisagé comme activité individuelle et sociale peut se diviser en trois stades : l'explication physique, l'explication psychologique et l'explication sociologique. La première est due à H. SPENCER, la seconde à K. GROSS et à d'autres auteurs tels que G. T. W. PATRICK et A. BRUCE.

Ces théories ne suffisent pas à épuiser la matière. Le jeu doit encore être considéré au point de vue sociologique, dit J. H. GILLIN dans *American Journal of sociology* de mai 1914 (« The Sociology of recreation »).

Le joueur a besoin d'un partenaire qui le stimule. Il produit une excitation qui rompt les barrières sociales ; il constitue une réaction contre la vie monotone de tous les jours. Il raffermit les processus intellectuels et leur donne plus de vivacité :

« Games produce the emotional equivalents of ancient gladiatorial combats, mediaeval pageants, and tournaments ; of modern political barbecues, religious revivals, primitive social orgies, alcoholic *sprees*, and religious persecutions.

« This theory of play throws a great light upon the social purposes which play serves. It also explains why play has been a continuous accompaniment of civilization, constantly more refined in its expressions. There is no doubt that play contributes somehing to the social efficiency of the race, else it would tend to disappear, except as a fossilized vestige. This it is by no means today. It does meet the needs of men. One of these most fundamental needs is the need for emotional expression and satisfaction. It breaks the prosy humdrum of human existence, now incidental to the making of a living for many people. It adds to the task of making a living the joy of making a life. It rests the wearied attention to a certain task by shaking it free in the old race habits, and

Travaux récents.
—
Sociologie
et philosophie
sociale.

allowing the consciousness to glide along grooves worn deep by the activities of unnumbered progenitors. It supplies the joyous abandon once to be found in the hunt, the primitive way of making a living. It provides the creative gladness now so often denied the worker in the shop where divison of labor is so completely realized that it is only by a stretch of the imagination too difficult for the ordinary worker to make that he can see the thing of which he is the maker of only an infinitesimal part. It provides the means of an emotional *spree* which otherwise he can secure only by means of drugs or alcohol, or by activities in which too often he takes no part, like those of art, or religion.

« More important, however, is the fact that play strengthens the intellectual processes. Language originated, we are told, in the cries accompanying the emotional outbursts incident to the chase or the games of animals. There is no doubt that quick thinking is necessary to successful play. Adjustment of means to ends is demanded, quick thinking and the making of a decision on the spur of the moment are *sine qua non* of the successful player. In addition to that there is the stimulus to quick thinking, right decisions, and proper adjustment of means to ends which the social approval or disapproval brings » (pp. 830-831).

« Furthermore, play produces the excitement which casts off the reserve that separates men from each other. This reserve protects a child from his fellows before he knows them well enough to be perfectly at home with them. It is one of the devices of nature to perfect selection. Nevertheless it often stands in the way of socialization. Watch children on a playground when there are some present who have never been there before. There is a reserve which constantly interferes with free intercourse and happy play. Watch that reserve melt away in the rhythm of play. Before the heat of the emotions aroused in play it disappears as frost before the rising sun. The painfulness of cautions reserve gives place to the freedom of intercourse and pleasure of social cooperation produced by play. The same is true with respect to men and women. No matter whether it is a case of hostile tribes of savages who have come together for the purpose of perfecting a treaty of peace, or of a gathering of new students from all parts of a state of nation for purposes of getting acquainted, ar of a body of business men who have come together to form either a combine or a commercial club, some form of ceremony which has in it many of the same elements of play is always present. In one case it may

Travaux récents. — SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

be a corborree, in another a pipe of peace, in another *a smoker* or a banquet, in another a dance, in another a procession, yet in every case there is a form which has for its purpose the dissipation of that reserve which divides men from each other as by a Chinese wall and prevents co-operation. In play the soul reveals itself. This makes for social co-operation and unity of thought, feeling, and purpose » (p. 832).

[GILLIN, JOHN LEWIS. Né en 1871. Docteur en philosophie et maître ès arts de l'Université de Colombie. Licencié en théologie. Pasteur, professeur au Collège Ashland (Ohio), puis à l'Université de l'État d'Iowa. Articles dans *The American Journal of sociology*, etc.]

* * *

Origine, action et avenir de l'idéalisme envisagé comme facteur social.

Après avoir constaté dans la pensée contemporaine une sorte de renaissance idéaliste, D. DRAGHICESCO s'est proposé de faire une enquête scientifique sur les différentes manifestations de « l'idéalisme ressuscité » pour en dégager les origines, les causes et les formes, pour en estimer la validité et la portée, pour en escompter, autant que possible, les résultats. Et voici comment, dans son livre sur *L'idéal créateur* (Paris, ALCAN, 1914, 440 pages, 7 fr. 50) il décrit le procédé qu'il a suivi à cet effet :

« Dès l'abord, nous avons tâché d'instituer une enquête sur la manière de concevoir l'idéal, et nous avons analysé et retenu l'essentiel des différentes formules qu'on en avait donné. Tendance de l'homme à se dépasser, selon BOUTROUX, et à se considérer comme supérieur ou différent, selon DE GAULTIER ; intuition du devenir, de l'évolution réalisant toujours un peu plus d'harmonie et de perfection, selon d'autres ; — l'idéal, la notion de l'idéal est la vision du devenir même, — de l'évolution progressive, qui adapte le réel aux aspirations humaines. L'idéalisme contemporain nous est apparu comme un mouvement de la pensée, enfanté par la philosophie de l'évolution. Ce premier résultat a été vérifié par une première confrontation, bien sommaire, avec la réalité sociale et avec les données de la critique philosophique.

« Dans la première partie de cette étude, nous avons essayé, tout d'abord, une enquête sur *les origines* de l'activité idéalisatrice de l'esprit ; avec SÉAILLES, nous avons trouvé (chapitre I) que les deux sources psychologiques de l'idéal sont *le souvenir* et *l'espérance*, et en dernière analyse, *le désir*, le désir fort, et contrarié par la réalité. Car c'est le désir contrarié qui, dans le souvenir,

transforme la réalité passée, et c'est lui qui idéalise, par l'espérance, la réalité à venir. Nous avons même trouvé, dans l'analyse de *l'imagination créatrice*, telle que l'a décrite RIBOT, le procédé élémentaire dont use notre conscience, quand elle idéalise sous l'aiguillon du désir inassouvi. Ainsi, il nous a apparu, d'une façon plus claire, que le siècle de l'historisme devait aboutir immédiatement à une philosophie évolutionniste et indirectement à l'idéalisme.

« Mais l'analyse psychologique ne nous a pas expliqué l'incessante mobilité de l'idéal ; d'autant moins nous a-t-elle rendu intelligibles, et par suite justifiés, *le droit* et *la force* du désir, de changer la réalité. Il fallait montrer d'où dérive cette tendance de l'homme à se dépasser, à se croire supérieur à lui-même, indiquer où la conscience puise sa force créatrice, toujours plus grande, ce désir inassouvi, toujours plus fort et plus exigeant. C'est ce que nous avons recherché dans le deuxième chapitre du Livre I.

« Dans cette recherche, nous avons dû sortir de l'individu humain et de la conscience, et diriger notre attention sur le milieu collectif, sur les conditions et les transformations du groupe humain, qui constitue l'ambiance immédiate de notre conscience. Et, puisque nous y avons trouvé les sources mêmes de la conscience, il ne nous a pas été difficile d'indiquer la *genèse sociale* de l'activité idéalisatrice et du mécanisme même de cette activité, tel que nous l'avions vu à l'œuvre dans le souvenir et dans l'espérance. Nous avons remarqué, en effet, que ce qui rend notre conscience infiniment changeante, et ce qui, par suite, explique la mobilité irrépressible de l'idéal, c'est le mouvement incessant que l'histoire imprime aux groupes humains. Les sociétés humaines, dans le tourbillon infini de l'histoire, subissent un incessant changement de proportions, de volume, de densité et d'organisation, qui se répercute fatalement dans les individus, pour y déterminer les changements correspondants de la conscience. La conscience s'élargit, s'enrichit, s'intensifie, s'organise et se désorganise, selon que le groupe humain, dont elle fait partie, s'élargit, s'enrichit, se condense, s'organise ou se désorganise, sous le choc que lui impriment ses conditions historiques.

« Plus la société est étendue, riche et dense, plus aussi la conscience devient forte et créatrice. Ce qui fait cette force, ce qui intensifie le désir, c'est donc l'extension de la coopération humaine dans la société. Les limites et la *densité* de la vie sociale déterminent les limites et l'*intensité* de la force créatrice du désir et de la conscience. Car dans la mesure même de la coopération humaine,

c'est-à-dire dans la mesure où l'humanité assiste l'homme et collabore avec lui, non seulement la conscience s'élargit et son désir se fortifie, mais la force de création idéale, dont disposent la conscience et le désir humain, augmente, parce que, en même temps, augmente aussi la puissance de réalisation de l'homme. L'homme idéalise le réel, dans la mesure même où il peut modifier réellement les données de la réalité en les pliant à ses désirs. L'examen rapide de l'évolution religieuse et juridique de l'empire romain nous a permis de vérifier, d'une façon provisoire, cette dépendance causale entre l'évolution sociale et la force créatrice de la conscience.

« Plus particulièrement, dans le dernier chapitre du Livre I, nous avons pu indiquer, bien que sommairement toujours, en même temps que la source sociale du rationalisme, comment les créations idéales réalisées traduisent la nécessité que ressent le groupe humain toujours changeant, instable, de s'organiser, de s'équilibrer. La création idéale est donc le produit de la mobilité sociale, du déséquilibre social, qui tend à se terminer par un état d'équilibre, lui-même bientôt dépassé.

« Dans la seconde partie de notre étude, nous avons essayé de pousser plus loin encore cette recherche, en examinant les *formes essentielles de l'activité idéalisatrice* : *l'idéalisme pratique*, *l'idéalisme esthétique* et *l'idéalisne scientifique*. Cet examen nous a confirmé d'une açon plus claire et détaillée, les origines sociales de l'idéal, et nous a indiqué quelles nécessités de la vie pratique les déterminent, en dissociant l'idéalisme pratique originaire en idéalisme esthétique et idéalisme scientifique. L'un des résultats de cette recherche est que le mécanisme de l'invention pratique est à la base même du procédé qu'emploie l'esprit dans ses constructions esthétique et scientifique, et que ces deux formes d'activité idéale dérivent de lui. Elles en sont la dissociation, facilitée et provoquée par la différenciation de la société en classes sociales distinctes. L'idéalisme esthétique développe ce mécanisme dans la direction des aspirations humaines qui le dominent, et l'idéalisme scientifique le développe dans le sens d'une plus grande harmonie entre la réalité et l'esprit. C'est, dans un cas et dans l'autre, le même mécanisme de l'abstraction, de la raison — tournée, ici, vers l'intérieur, là, vers l'extérieur, et qui, en dernière analyse, se trouve rééditer ou reproduire le mécanisme intime de la création évolutive du monde. Ainsi, *la raison*, *l'abstraction réédite et continue le processus créateur du monde.* Dans ses

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

créations abstraites, idéales, l'esprit reproduit la méthode de sélection pratique des artisans maçons et charpentiers ou des éleveurs. Et ces derniers, dans leur pratique, rééditent la sélection naturelle elle-même ; l'observation de leurs procédés a facilité à Darwin la découverte de l'origine des espèces et des lois de la création naturelle.

« L'esprit, en continuant l'emploi de ce même mécanisme dans ses créations esthétiques les plus hautes et hardies, conçoit et construit, d'une part, Dieu, les dogmes et l'utopie, et d'autre part, il découvre, ou plutôt crée les théorèmes et les hypothèses scientifiques. D'où nous avons cru pouvoir conclure qu'il ne peut pas y avoir de différence logique entre les hypothèses et les théorèmes de la science et les créations esthétiques et religieuses. Les utopies sociales, les dogmes, comme les créations artistiques véritables, sont aussi nécessaires pour notre vie psychique et morale, aussi logiques, que les hypothèses et les théorèmes dans l'étude de la réalité extérieure. A la limite, les deux formes d'activité idéale, dissociées pour leur plus grand perfectionnement, doivent se rencontrer. Et lorsque l'humanité entière assistera l'homme et coopérera avec lui, dans chacun de ses actes, les théorèmes scientifiques auront contribué à la réalisation effective des créations idéales les plus extrêmes » (pp. VII-XII).

[Draghicesco, D. Né en 1875. Professeur de sociologie à l'Université de Bucarest. Principaux travaux : *Le problème du déterminisme social* (1903) ; *Du rôle de l'individu dans le déterminisme social* (1904) ; *Le problème de la conscience. Étude psycho-sociologique* (1907). Articles dans les *Annales de l'Institut international de sociologie*, etc.]

* * *

Le Dr. E. Hammacher, professeur à l'Université de Bonn, s'est livré à une analyse critique de la société contemporaine, dans son livre *Hauptfragen der modernen Kultur* (Leipzig, Teubner, 1914, IV-351 pages, 10 marks), où il développe les chapitres suivants :

A. — *Historische und systematische Einleitung :* I. Historische Einleitung : 1. Einführung in die Kulturprobleme der Gegenwart. 2. Der einheitliche Grund der modernen Kulturprobleme. 3. Die Anfänge des Lösungsversuches im achtzehnten Jahrhundert und der allgemeine Charakter des neunzehnten Jahrhunderts. — II. Systematische Ableitung der Massstäbe zur Beurteilung der Kultur :

4. Zur Methode und Theorie des Apriori. 5. Zur Theorie der Erfahrung. Die Grundfrage der Ethik. 6. Zur Theorie der Mystik.

B. — *Kritik der modernen Kultur :* 7. Der Antagonismus zwischen Rationalismus und Leben. 8. Das Wesen und die Aufgaben des Rechts und des Staates. 9. Die theoretischen Grundlagen der Sozialdemokratie. Die Entwicklung zum neuen Ständestaat. 10. Die ethische Bedeutung des Kapitalismus und Sozialismus. Zur politischen Praxis. 11. Die Frauenfrage. 12. Die sexuelle Frage. 13. Zur religiösen Krisis. 14. Das Wesen des Christentums und der christlichen Kirchen. 15. Das Kulturprogramm des Positivismus und Monismus. Nietzsche und das neue Heidentum. Die Zukunft der Religion. 16. Zur modernen Kunst. — Schlusswort. Rückblick und Ausblick.

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

Les masses et la médiocrité dans les sociétés modernes.

La société moderne est caractérisée par la prépondérance de la médiocrité :

« Abgesehen von einer winzigen Minorität zerfällt das Volk nunmehr in drei antagonistische Parteien, die selbst wieder untereinander gespalten sind. Zu der ersten gehören die Buchstaben- und Wundergläubigen und ferner alle diejenigen, die — häufig mit einem sehr starken Anteil an persönlicher Freiheit — in der Tradition überhaupt verharren. Die zweite verdienstvollste Gruppe wird von einer kleineren Zahl gebildet, den sich wechselseitig bedingenden Repräsentanten der abstrakten Sachlichkeit und eines unbestimmten Idealismus. Zur dritten Schicht, die sich mit der zweiten vielfach kreuzt, gehören diejenigen Durchschnittsmenschen, die durch den Rationalismus in Masse verwandelt worden sind; sie scheiden sich gleichfalls in zwei Lager, in das kleinere der ethischen Minderwertigkeit, des brutalen Egoismus und des vom Ressentiment erfüllten Neides und in das weit grössere — denn die wenigsten Menschen sind Verbrechernaturen — des kleinen Nützlichkeitssinnes, der philiströsen Behaglichkeit und abstrakten Humanität, der allgemeinen relativistischen Freundlichkeit, Toleranz und Mittelmässigkeit. So irrational und geheimnisvoll auch der Ursprung der genialen Produktivität ist, so ist doch unzweifelhaft, dass ihre objektiven Bedingungen sich ständig verschlechtern. Die ursprüngliche Kraft des genialen Menschen bedarf, wie es scheint, der Unberührtheit durch die Erregungen, die dem Unendlichkeitsstreben des empirischen Rationalismus entstammen und der Befreiung von einem fortgeschrittenen Objektivismus der abstrakten Sachlichkeit; denn diese zerstört den dem Genie wesent-

Travaux récents. — SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

lichen Glauben an einen Endsinn und die Erreichbarkeit eines Ganzen, den bisher die in dieser Hinsicht überaus wichtige Tradition aufrecht erhielt; nicht nur die Erziehung bemüht sich nun um Unterdrückung der genialen Anlagen, der geniale Mensch findet fortan immer weniger einen Widerklang unter seinen Zeitgenossen. « Die moderne Gesellschaft begünstigt die Mittelmässigkeit, soweit « ihr die den Ansprüchen der Gegenwart nicht gewachsene Tradi- « tion und der Einfluss der Massen auf das politische Leben und « durch seine Vermittlung hilft; im übrigen ist das moderne Leben « dank der gesteigerten Kompliziertheit des Daseins und aller « Aufgaben dem Talente besonders günstig, dagegen dem Genie in « besonderem Masse feindlich. » Die einzige Hoffnung auf eine Zukunft der Kultur, die wir heute freilich noch hegen dürfen, ist die Vertiefung, die die Persönlichkeit aus dem Gefühl des Gegensatzes gegen die herrschenden Mächte gewinnen kann. Wenn aber solche Erfüllung, für die wir Ansätze und Anfänge bereits antrafen, geschehen wird, so wird sie sich anders als unsere klassische Kultur in dauerndem Widerspruch zur öffentlichen Meinung befinden. »

[HAMMACHER, Dr EMIL. Né en 1885. A fait ses études aux universités de Genève, Heidelberg, Berlin et Bonn. Principal ouvrage : *Das philosophisch-ökonomische System des Marxismus* (1909.]

* * *

Evolution d'un groupement familial pendant quatre siècles.

Dans un article de la revue *Eugénique* de mars 1914, le Dr ORIOU a étudié la « Transmission héréditaire d'attributs psychologiques dans deux familles gallo-celtes de même souche observées pendant quatre siècles ».

« Cette étude, dit ORIOU, a pour objet l'histoire d'une famille que les renseignements contenus dans des documents mis à notre disposition nous ont permis de suivre pendant huit générations successives. La série des biographies relatées dans notre travail, qui sont autant d'observations psychologiques et personnelles, nous a fourni un nombre suffisant d'éléments et de sources d'information pour nous permettre de formuler quelques conclusions et de préciser certaines particularités relatives à l'hérédité de *race*, à l'hérédité *familiale* et à l'hérédité *individuelle*.

« La famille en question est originaire du petit pays de Tressaint, près de Dinan, sur lequel la découverte récente du tronçon de voie romaine qui le reliait à Léhon et à Corseul vient d'attirer l'attention des archéologues.

« L'histoire raconte que ce pays a été peuplé, vers le ve siècle,

par une colonie d'Irlandais, composée, outre sept frères et trois sœurs, dont elle a conservé les noms, d'un certain nombre de laboureurs, serviteurs ou guerriers fuyant à cette époque l'invasion saxonne. En se mêlant aux premiers possesseurs du sol qui habitaient déjà ce municipe gallo-romain, ils fondèrent, avec leurs hôtes de rencontre, un nouveau centre d'agglomération qui fut le *plou* de Tressaint.

« Quelles que soient les transformations subies par les groupements familiaux ainsi constitués, au cours de cette longue période qui sépare la date d'arrivée des émigrants de la fin de l'époque médiévale, nous constatons vers 1540, dans ce pays et les communes limitrophes de Léhon et de Lanvallay, l'existence d'une proportion considérable d'habitants porteurs du même nom patronymique. Ceux-ci constituaient un groupement autonome d'une cinquantaine de personnes environ, identique à la *gens romana*.

« Avec une mentalité en général semblable, et un fond commun d'opinions politiques et de croyances puisées à la même source d'inspirations, ils avaient su trouver dans les institutions et les mœurs du temps un milieu favorable à leur prospérité matérielle et à l'accroissement de leur autorité morale. Ils étaient restés en conformité avec les idées générales qui les avaient guidés dans leur marche à travers les péripéties de la lutte pour la vie et les contingences banales des métiers exercés ou des professions choisies.

« Leurs caractères moraux et intellectuels étaient ceux qu'on accorde en général aux populations issues des deux groupes celtiques, qui occupèrent à l'origine cette portion du territoire armoricain, à savoir : les Celto-Bretons et les Gallo-Bretons, attributs et caractères que nous avons décrits ailleurs.

« Gens pondérés et corrects, chrétiens fervents, assujettis à des croyances traditionnelles, ils possédaient de réelles aptitudes aux conceptions métaphysiques et religieuses, qui n'étaient chez eux que le reflet de la tournure d'esprit et des tendances propres aux fondateurs de la communauté.

« Des événements politiques graves et des bouleversements sociaux étendus rompirent cet ordre et cette harmonie séculaires. Les premières modifications furent suscitées par la propagande confessionnelle qui précéda et prépara en Bretagne les débuts de cette guerre de la Ligue, si fatale à la France et à la Bretagne.

« En 1580, Robert N... porta le premier coup de pioche dans le bloc jusque-là intangible et compact des traditions ancestrales.

Travaux récents. — Sociologie et philosophie sociale.

Sous le prétexte avoué, et ce ne fut sans doute pas la seule raison, de chercher fortune dans le commerce, il abandonna la culture et quitta Tressaint pour aller à Dinan, en pleine effervescence de guerre civile, s'enfermer dans une place forte, en rébellion contre la suzeraineté royale. A en juger par les caractères observés chez ses fils, nous le jugeons d'humeur inquiète, ambitieux, d'une imagination vive, friande de nouveautés et d'aventures, peut-être déjà séduite par la propagande des idées de libre examen. En 1590, il fut *ligueur* avant d'être commerçant. Il fit partie de l'opposition contre l'autorité du roi, comme deux cents ans plus tard son petit-fils adopta des idées nouvelles, fut de l'opposition et s'associa aux artisans de la révolution.

« Ses cousins, oncles ou beaux-frères, qui restaient à Tressaint, en le voyant partir et suivre la voie où s'engagèrent après lui ses fils et ses petits-fils, comprirent que quelque chose était changé dans la direction primitive et l'évolution sociale de la tribu, dans cette synthèse, comme dit Tarde, d'imitations successives et ancestrales qu'on appelle le *génie collectif et impersonnel de la race,* « initiatives et volontés individuelles agissant à chaque instant, innombrablement, en fermentation continuelle, au sein de chaque société ». Les différences, légères à l'origine, s'accentuèrent progressivement et devinrent avec le temps des divergences complètes dans les goûts, les aspirations, les pensées et les sentiments.

« Gilles N..., né en 1617, fut le premier et le plus influent des protestataires. Il fut le chef d'une autre lignée, celle-ci restée fidèle aux traditions séculaires de la communauté. De vieux et honnête ignage roturier, héritier de plusieurs générations, Gilles venait, à la fin des temps féodaux et à l'aurore d'une ère historique nouvelle, occuper la place que lui avaient préparée, au cours du millésime écoulé, les efforts ininterrompus d'une longue suite d'aïeux, tous « coupeurs de terre ou *armuriers militaires avec les miliciens et gens d'armes* des compagnies ducales ». Dans cette petite société rurale d'une paroisse bretonne de l'année 1640, il se rangeait parmi les possesseurs de biens qui, dès 1500, figuraient dans la hiérarchie des classes sous le nom de *petits propriétaires* (Lavisse).

« Entre les descendants de Robert et de Gilles, le contraste est frappant.

« L'histoire psychologique du premier groupe, qui comprend dans son sein un certain nombre de personnages politiques célèbres et d'hommes du monde « élégants et diserts », théoriciens idéologues disposés à briser le moule où la pensée de plusieurs généra-

tions s'était modelée, se résume en deux mots : le désir de posséder et celui non moins grand de dominer.

Travaux récents. — SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE.

« Dans l'autre groupe prédominent, pendant sept générations, des idées générales et abstraites, inspiratrices d'une conduite et d'une attitude particulières, créatrices de vocations et de professions étrangères au premier. On n'observe que deux ou trois exceptions à la règle générale, exceptions qu'une interprétation rationnelle permet de rattacher nettement à l'influence connue de l'hérédité collatérale.

« D'autre part, on remarque quelques exemples évidents de retour partiel au type ancestral » (pp. 65-69).

***

Les idées politiques et sociales d'ARISTOTE dans leurs bons rapports avec le milieu social de son époque.

M. DEFOURNY s'est proposé d'examiner dans un article du tome III des *Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, de l'Université de Louvain, intitulé « ARISTOTE. Théorie économique et politique sociale » les idées défendues par ARISTOTE dans ses différents traités, en attachant une importance particulière aux contradictions qu'on a relevées dans ces idées, puis de montrer quel est le rapport qui unit ces idées au milieu social où elles sont nées. A cet effet, DEFOURNY développe successivement les chapitres suivants :

Introduction. — I. La théorie : 1. L'économique et la chrématistique. — 2. La production. — 3. La circulation. — 4. La monnaie. — 5. Le monopole. — 6. L'esclavage. — 7. La conception de la science économique d'après ARISTOTE.

II. *Les faits* : 1. La civilisation hellénique dans ses commencements historiques. — 2. La naissance de l'État. — 3. La rupture des communautés familiales. — 4. Les hommes séparés ; le travail libre ; l'économie urbaine. — 5. Industrie servile; fabriques; degré d'extension du métier. — 6. Le commerce. — 7. Les faits et les théories. — 8. La crise sociale.

III. *Les réformes* : 1. La propriété. — 2. Le monopole. — 3. Le problème de la population.

[DEFOURNY, MAURICE. Né en 1878. Agrégé de philosophie. Professeur à l'Université de Louvain. Principaux travaux : *La sociologie positiviste* (1902) ; *Les congrès catholiques en Belgique* (1908). Articles dans la *Revue néo-scolastique*, *Revue sociale catholique*, les *Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, etc. Secrétaire de la rédaction de la *Revue sociale catholique*.]

***

Travaux récents.
—
Sociologie et philosophie sociale.
—
Sommaire bibliographique.

Roux, P. — Guide pratique de science sociale. (*Science sociale*, mars 1914.)

Steffen, G. F. — Utvecklingen av Karl Marx' materialistiska samhällsuppfattning (l'évolution de la conception matérialiste de la Société de K. Marx). (Stockholm, « Tiden », 1914, 140 p., 2 Fr.)

Effertz, O. — Le prejugé de la sénilité des nations. (*Grande Revue*, mars 1914.)

Equilbecq, F. V. — Le sens du symbolisme chez les noirs. (*Le symbolisme*, novembre 1913.)

Statistique et méthodologie.

Statistique et méthodologie
—
Importance de la statistique pour l'économie politique.

Au cours de la séance des 13 et 14 février 1914 de l'association américaine de statistique, qui était une séance jubilaire destinée à commémorer le LXXVe anniversaire de la fondation de la société en 1839, plusieurs communications de portée générale furent présentées à l'assemblée. D. Kinley traita des services que la statistique peut rendre à l'économie politique; F. H. Giddings de ceux qu'elle peut rendre à la sociologie; C. H. Hull des avantages que l'histoire peut retirer de la statistique et R. Pearl de la même question appliquée à la biologie. Ces rapports ont paru dans les *Quarterly Publications* de la société (mars 1914).

Dans son rapport (*The service of statistics to economics*) D. Kinley montre que la statistique a permis de présenter sous une forme brève et précise les faits et les changements économiques; elle a permis d'établir des rapports entre les faits au sein de groupes statistiques déterminés et de jeter ainsi les bases de lois empiriques; elle a permis de constater la direction que suivent certains mouvements; elle a rendu des services particuliers au législateur et à l'administration; elle a permis de mesurer l'effet des lois économiques. En ce qui concerne l'application de la statistique à la *théorie* économique, la question est plus douteuse. Kinley estime qu'il est possible de déduire une théorie générale de données statistiques. Il le démontre à l'aide d'un exemple qui vise les effets de l'augmentation de la population sur le crédit :

« One hesitates to use an illustration from his own work, yet with apologies for doing so I may be permitted to illustrate what I mean by a complex homogenous unit and the possible deduction of the general theory from statistical data, by a reference to what I laid down some years ago as the main features of what some of my colleagues have been kind enough to call a theory of credit.

I used for my purpose the statistics which I obtained in connection with the investigation into the use of credit instruments in business payments, first in 1895 and later in 1903. It is commonly stated that there is no necessary connection between increasing population and volume of business, or, therefore, volume of payments or use of credit facilities. For a very different amount of business may be done on the basis of the same amount of money and by very different numbers of people. Yet if we can get a complex homogeneous unit, or one in which the other conflicting elements are numerous enough to justify us in supposing that they neutralize one another in the main, while the unit as a whole acts uniformly, I think we may make bold to try to establish some relation between population growth and the amount of money needed and the amount of credit built upon it, and by inference what I have called the static distribution of the precious metals. Not to go into details I calculated the percentage of credit payments for population groups at intervals, and plotted the irregular line which represented it. Smoothing out this line and making it into a better curve by one of the well known devices, I finally secured what I regarded as a limiting curve from the character of which I made certain inferences as follows :

« First, that the proportion of credit increases gradually with population in a country like ours, and under our conditions.

« Second, that it increases with more or less regular periodical fluctuations, giving us a series of maxima and minima.

« Third, that its rate of increase tends to become less rapid as the volume of population and therefore, the volume of business grows.

« These conclusions I rather jumped at by what may be called a bold imagination from the indications which the curve showed rather than proved by exact induction. When they were suggested to my mind I tried to see whether they could be established deductively, and succeeded, I think, in establishing them by this logical process. Indeed, so much more sure did I feel of the logical argument on account of the paucity of my data, that when I presented the subject some years ago I ignored the statistical presentation altogether, simply because it was so novel at that time and involved so many of what critics would be likely to call guesses, that I felt that the other presentation would appeal to my colleagues more successfully. It is my belief that similar use of carefully collected statistics will yet give us the ground on

which we shall be able to formulate some of the general economic theories for which we are groping, and afford formulas wherewith to solve many problems of our industrial life » (pp. 19-20).

GIDDINGS (*The service of statistics to sociology*) a développé cette thèse que la sociologie peut retirer du profit de la méthode statistique, si l'on considère que toute association d'unités présente à l'observateur certains aspects susceptibles d'une description quantitative qui peut s'effectuer à l'aide de procédés statistiques. Ces aspects sont : 1. L'étendue. — 2. La durée. — 3. L'intensité. — 4. La composition. — 5. La forme. — 6. La réaction. — 7. Le « centre de gravité » ou d'équilibre des réactions. — 8. La contingence. Au sujet du centre de gravité et de la contingence, GIDDINGS s'exprime dans les termes suivants :

Théorie statistique de l'équilibre social.

« The Central Point of Reaction, or using a figure of speech, the center of gravity of reaction, is that point about which all reactions, including opposing ones, are in equilibrium. If units react in different ways and with equal power or *weight* the center of reaction is the median of the array of the units. If the several units, either individually or when massed in those squadrons of units which we call frequencies, react with different power or weight, the center of reaction is found on that side of the median where the heavier weighting occurs. The statistical problems, accordingly, that arise in any attempt to determine the center of gravity of associational reaction are those which in statistical analysis are known as questions of weighting.

« No phenomena of society are of greater interest than are the shiftings of the centers of associational reaction. Among these are the shifting of the center of gravity in politics between opposing parties, between radicals and conservatives, between classes and masses, between rationalists and the upholders of instituted authority.

« The foregoing aspects of association are of interest in themselves and also, in a higher degree, because of their relation to Contingency. In determining how far association or any phase of it is quantitatively linked with any other fact, we get close to the problems of law and cause. Contingency is measured by a percentage or by the Pearsonian or other coefficient of contingency. Actual contingency when found should be compared with a theoretically probable contingency

« The contingency of any phenomenon of association may be with an extraneous fact, or with any other phenomenon of association itself. Extraneous facts collectively are the environment. The facts of association whose contingencies one with another can be determined are the aspects of association which have here been enumerated.

« Among the contingencies of associational phenomena one upon another which admit of statistical determination the following are especially significant.

« The strengh of association may vary with extent or with duration. It may be found that cohesion increases to a certain determinable point more rapidly than extent increases, and beyond that point less rapidly. For example, as a fact of observation, large states, large towns, large families are generally more coherent than small ones. A similar relation may be found between cohesion and duration.

« Again, within limits, the stability of a group may be unaffected by a mobility of its units which permits individual units to disappear from the group and other units from without to replace them. Beyond a determinable limit such mobility of units may impair group stability.

« The contingencies of associational phenomena with the degrees and modalities of composition are numerous and highly impo tant.

« Within determinable limits similar reactions of associated units are contingent upon other similarities of the units. Like units, in other words, tend to react in like ways. When sorts are combined in a mixture, the units of a sort may react in ways different from the ways in which they react when not in composition. And the effects of composition upon reaction may be a consequence in part of the proportions in which sorts are combined.

« Inertia or momentum of associational reaction increases in a determinable ratio with the modality of variegation, that is, as one sort tends to dominate a composition. This is a familiar fact of our social life in all its phases, from fashion to politics. Transformation goes on at an increasing rate, which may be determined, as the proportion of variants from mode increases.

And at this point contingency of associational reaction upon external fact is discovered.

« Adaption to environment or circumstance increases modality. Crisis multiplies variants » (pp. 27-29).

Travaux récents.

—

STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE.

—

Du rôle de la statistique en histoire.

HULL (*The service of statistics to history*) croit que la statistique ne peut actuellement rendre à l'histoire que des services secondaires, mais que les points de vue nouveaux susceptibles de s'introduire en histoire sont cependant de nature à favoriser certaines applications de la statistique :

« How frequently the historian shall find statistics among his sources will depend upon the direction to be taken by future applications of the statistical method on the one hand, and of the historical method on the other.

« If, for example, Prof. MUENSTERBERG, having perfected his machinery for measuring the physical reactions of individuals in moral predicaments, shall furnish the world some day, with an accurate ethical calibration of the normal American or Teuton, the future historian will be greatly concerned, I am sure, to ascertain and to compare with the type, the reaction record of the fiftieth President of the United States and the tenth Emperor of Germany. You may regard the illustration as fantastic. But principles appear in extremes. What technical or financial obstacles meanwhile impede the collection of such statistics as the historian would like to use is not for him to say ; but he may selfishly hope that the American Statistical Association will presently succeed in overcoming them all.

« A change or extension in the subjects of history might also increase the availability of the data of statistics as materials for the historian. FREEMAN, for example, has declared that *history is past politics, politics is present history*, and SEELEY says that *it is with origin and development of states that history deals.* Their dicta voice the fashion of their day. Other times, other manners. In the era of military feudalism, historians wrote chronicles of camp and court. The Reformation obliged intelligent men to become more or less theologians, and from LUTHER to VOLTAIRE ecclesiastical history predominated. The revolutions of the eighteenth century in America and France brought new subjects of historical study into vogue. Not only did GUIZOT and HALLAM trace the constitutional development of France and of England, writing always with an eye upon the political situation in which they lived, but GROTE constructed a ponderous History of Greece in support of the Victorian Whigs, and MOMMSEN launched a learned History of Rome against NAPOLEON the Second.

« Observing thus how, with the shifting of contemporary interests in the past, the historical method has been applied (like the

statistical) to widely diverse subjects, we are prepared to find, in our own time, that the increasing pressure of social and economic problems, into which, by the help of DARWIN and of MARX, we seem to see more deeply than our fathers could, must in its turn induce the application of the old method to the new stuff of social and economic history. And since the subject matter of statistics is largely social and economic, the future historian, though working still chiefly in the old way, interesting himself, among other things in the personality of a leader of invention, a captain of industry, a freebooter among insurance companies and railways, or an organizer of international peace, may make, indeed he must make larger and larger use of the statistics that are and of the statistics that are to be » (pp. 37-38).

Du rôle de la statistique en biologie : la biométrie.

Il en est tout autrement en biologie depuis les travaux de GALTON et de PEARSON. C'est ce que PEARL montre dans son rapport (*The service of statistics to biology*). L'application de la biométrie a permis de formuler deux lois de croissance applicables à la fois au monde végétal et au monde animal et, en matière d'évolution, la loi d'homogamie :

« By the application of appropriate biometric methods two fundamental laws of growth of wide generality in both the plant and animal kingdoms have been established. The first of these relates to absolute growth increments, and states that as an organism increases in size the absolute increment per unit of time becomes progressively smaller, in accordance with a logarithmic curve. In other words, the size which an organism has attained, after having grown a given time, is a logarithmic function, simple or complex as the case may be, of the time that it has been growing. The second law of growth, which, like the first, appears to be of wide generality, relates to the variability of the growing organisms, and states that relative variability tends to decrease progressively as growth continues. The problem of growth has been particularly studied from the biometrical standpoint, for some years past, by Dr. H. H. DONALDSON and Dr. SHINKISHI HATAI, of the Wistar Institute of Anatomy, using chiefly the white rat as material for investigation. The pioneer researches in this field were those of Prof. CHARLES SEDGWICK MINOT of Harvard Medical School, on guinea pigs. Other workers have studied with similar results the same problem in a number of plants.

« Directly connected with the studies on growth has been the

Travaux récents. — STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE.

quantitative investigation of the principles of morphological organization. This I have referred to above as the problem of the general tectonic of the living body. This problem is one which has by no means as yet received the attention which is its due. It is one on which little real progress can be made except by the use of biometric methods.

« Turning again to the general field of organic evolution a very important result of the statistical method has been the proof which it has given of the existence of assortative mating in the breeding of animals under natural conditions, and the measurement of the degree of this assortative mating or homogamy in particular cases. The significance of homogamy as a *vera causa* of evolution was first adequately emphasized by the post-Darwinians, and particularly by Romanes. He pointed out that : « Isolation « takes rank with Heredity and Variability as one of the most fun- « damental principles of organic evolution. For, if these other « two principles be granted, the whole theory of descent resolves « itself into an inquiry touching the causes, forms and degrees of « Homogamy. » When this was written (1897) there was pratically no definite and precise knowledge in even a single instance *touching, the causes forms and degrees of Homogamy.* Since that time, as a result of the application of biometric methods to this problem the degree of homogamy has been precisely measured in a number of cases, in some of which even its existence was not before suspected. Pearson and his co-workers have studied assortative mating in man. They have been able to show that for a wide variety of characters there is a definite and statistically significant degree of resemblance between husband and wife. Going to the other end of the evolutionary scale it has been conclusively and independently demonstrated by Prof. H. S. Jennings of Johns Hopkins University, and the present speaker, that in the conjugation of Paramecium there is a high degree of assortative mating; *like pairs with like* to a marked degree. A rich harvest awaits further tilling of this field. Clear as is the significance of homogamy as a factor in evolution when viewed from the older standpoint emphasized by Romanes, the whole matter gains added significance in the light of the newer studies of heredity. The important investigations of Prof. E. M. East of Harvard University on heterozygosis clearly indicate, as a collateral issue, the significance of studying the degree of assortative mating which occurs in the reproduction of wild forms, for homogamy tends automa-

Travaux récents.
—
STATISTIQUE
ET MÉTHODOLOGIE.

tically to produce homozygosis. It may be said that we are not likely to gain any adequate conception or measure of the significance of heterozygosis as a factor in organic evolution until we have in hand the results of more extended investigations than have yet been made regarding the frequency of occurrence and degree of assortative mating in nature » (pp. 45-47).

[KINLEY, DAVID. Né en 1861. Docteur en philosophie de l'Université du Wisconsin. Professeur d'économie politique à l'Université d'Urbana. Principaux travaux : *The independent Treasury of the U. S.* (1893); *Trusts* (1899); *Money* (1904); *The use of credit instruments in payments in the U. S.* (National Monetary Commission), etc.]

[GIDDINGS, FRANKLIN HENRY. Né en 1855. Journaliste, puis professeur de sociologie à l'Université de Colombie. Principaux travaux : *The modern distributive process* (avec CLARK, 1888); *The theory of sociology* (1894); *The principles of sociology* (1896); *The theory of socialization* (1897); *Elements of sociology* (1898); *Democracy and empire* (1900).]

[HULL, CHARLES HENRY. Né en 1864. A fait ses études aux Universités Cornell, de Gottingue, Halle et Berlin. Docteur en philosophie. Professeur d'histoire américaine à l'Université Cornell. Principal travail : *The economic writings of Sir William Petty*. Articles, etc.]

[PEARL, RAYMOND. Né en 1879. A fait ses études aux universités du Michigan, de Leipzig et de Londres. Docteur en philosophie. Professeur dans différentes universités américaines, puis chef de la section de biologie à la Station agricole du Maine. Nombreuses recherches de biologie dans des stations expérimentales. Principaux travaux : *Variation and correlation in the crayfish* (1907); *Poultry diseases and their treatment* (1911); Co-directeur du *Journal of applied microscopy*, *Zoologischer Jahresbericht*, *Biometrika*, *Zentralblatt für allgemeine und experimentelle Biologie*, etc.]

***

De la formation des fonctionnaires pour le service de la statistique démographique aux États-Unis.

Les rapports du XVe Congrès international d'hygiène et de démographie tenu à Washington en 1912, renferment dans la section consacrée à la démographie (vol. VI : « Proceedings of section IX. Transactions of the 15th international Congress on Hygiene and

Demography ») plusieurs notes sur la formation des personnes chargées de la statistique des mouvements de la population dans les différents pays. Le Dr E. Würzburg a traité de l'Allemagne, L. March de la France et W. F. Wilcox des États-Unis. Dans ce dernier pays, la situation n'est pas satisfaisante et cela tient à ce que l'enseignement supérieur n'est pas organisé de façon à produire de bons statisticiens de l'espèce. On a détaché de l'article de Wilcox : « How may the demand for demographers and the supply of them in the U. S. be increased ? » le passage suivant, qui est intéressant à raison des renseignements qu'il donne sur les rapports entre la *théorie* et la *pratique* dans les sociétés modernes :

« Probably no type of scientific men is so poorly represented in the United States to-day as official demographers. One or two illustrations may make this clear. Several years ago the position of Chief Statistican for Vital Statistics in the Census Bureau, which is in some respects the most important demographic position in the United States, fell vacant and I chanced to be consulted about the man to fill it. Of the three names wich I then heard mentioned only one had been trained in demography proper, and I found it hard to name others whose natural aptitude had been revealed and developed by their experience. As State after State within the past ten years has passed registration laws and put them in practice, in how many cases has the appointing officer wished and been able to find a trained demographer to take charge? Has it not been the rule to appoint the most available man in sight and leave him to train himself by his own experience? In order to be available a man is usually required to be a resident of the State or city involved, a restriction upon the choice of the appointing officer which is likely to work unfortunately. These difficulties, I believe, are temporary and transitional. But before they can be removed a certain number of demographers must be available. How shall they be secured? Obviously, they must be trained; but where and how ?

« Probably in no branch of American education is the curriculum so overloaded as in the medical schools. No room can be made in them for the training of demographers. Perhaps after one or more years of graduate study in medicine, including courses in medical statistics and demography, a special degree or diploma might be offered, as it now is in England. Some tentative movements in this direction have already occurred. But our medical schools aim to train men for private practice in the cure of

Travaux récents. — STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE.

diseases. Training in public medicine or the prevention of disease is alien to their purpose and spirit. The average physician no more seeks to prevent disease in the community at large as distinguished from his clients than the average lawyer seeks to prevent litigation in the community at large. This method of securing demographers by training them in our medical schools seems unlikely to succeed.

« Some American universities have developed courses in statistics and they perhaps are doing more than any other educational agency toward training the needed men. But statistics is broader than demography, and university courses in statistics seldom lay much stress upon medical and sanitary statistics. Such courses are given commonly by teachers of economics or sociology, who naturally enough make the subject tributary to their own main interests. There is another difficulty. University courses are prone to lay undue stress upon the methods of interpretation in the quest of generalisazions and too little upon planning a fruitful investigation or testing the trustworthiness of the data. I can not but feel that recent tendencies to emphasize the measurement of correlations between various social phenomena by refined methods of mathematical analysis, however valuable in their place, may entail a loss of perspective.

« It is an impression which has gradually developed during my studies of American statistics that the great majority, say four-fifths, if not nine-tenths, of the errors in statistical arguments have their root in the data as tabulated rather than in the use of unsound or misleading methods of interpretation. Before testing and measuring the correlation between two series of phenomena it is of the first importance to be sure that each phenomenon has been carefully measured and to know the probable margin of error in the results. Statistical courses that would help one in demographic work have increased little, if at all, in our universities of recent years. Certainly thy increase of supply has been in no wise equal to that of demand. Perhaps our bureaus of health and registration, Federal, State, and municipal, have discouraged such courses by undue insistence upon the medical training of registrars. Be the cause what it may, the development of the American public-health movement is hampered by lack of trained demographers.

The great majority of American demographers had a medical training and only that as a direct preparation for their work at the time when they began it, and they have acquired their knowledge

Travaux récents.
—
STATISTIQUE ET MÉTHODOLOGIE

of statistics by their own experience since appointment. If such officers were in all cases wisely selected at the start and served many years before retirement, this method might give good results. But under prevailing conditions of appointment and tenure it is unsatisfactory.

« Under present American conditions the best opportunity for training demographers lies, I believe, not with the medical schools, not with the universities, not with special schools of sanitary science should they arise, but with the offices themselves. » (pp. 70-72.)

* * *

Sommaire bibliographique.

Harris, Dr J. A. — Introduction to the new statistics. (*Science*, 5 June 1914.)

von Mayr, Dr G. — Die Statistik als Staatswissenschaft. (*Allgemeines statistisches Archiv*, H. 1, 1914.)

Schott, Dr S. — Götterdämmerung in der Statistik? (*Allgemeines statistisches Archiv*, H. 1, 1914.)

Burgdoerfer, F. — Die amtliche Statistik in deutschen Parlamenten. (*Allgemeines statistisches Archiv*, H. 1, 1914.)

Falkner, Prof. R. P. — The development and scope of populations statistics in the U. S. (Int. Cong. on hygiene and demography, 1912.)

March, L. — Statistics of families. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Meyer, Dr R. — Ein Versuch auf dem Gebiete der Statistik der Einkommensteuer. (*Allgemeines statistisches Archiv*, H. 1, 1914.)

von Mayr, Prof. G. — General problems of criminal statistics. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Koren, J., — The condition of criminal statistics in the U. S. (Int. Cong. on hygiene and demography, Washington, 1912.)

Lipmann, Dr O. — Graphische Darstellungen psychologischer Resultate. (*Geisteswissenschaften*, 11. Juni 1914.)

Pearson, K. — Tables for statisticians and biometricians. (Cambridge University Press, 1914.)

Revues d'ensemble et bibliographies.

Revues d'ensemble et bibliographies.
—
Bibliographie synthétique des revues scientifiques.

G. SARTON se propose de publier dans la revue *Isis* « une bibliographie synthétique des revues et des collections de livres » dont il justifie la nécessité dans les termes suivants :

« *Isis* est consacrée à l'histoire et à l'organisation de la science.

Revues d'ensemble et bibliographies.

Or, les revues scientifiques ne sont rien d'autre que les archives de la science : ce sont elles surtout, qui assurent sans cesse l'enregistrement, le classement, la diffusion et l'assimilation des connaissances acquises ; en un mot, ce sont elles qui rendent constamment possible la coordination et la bonne organisation du travail intellectuel ; ce sont elles encore qui, après coup, nous permettent les grandes vues rétrospectives et nous font assister dans le détail quotidien et vivant, à l'évolution des faits et des théories. Ce sont vraiment les archives de la science : à la fois les organisatrices de l'avenir et les gardiennes du passé.

« *Isis* ne pouvait donc mieux servir son double but, qu'en consacrant une série d'études critiques au dénombrement et à l'examen des innombrables revues où la pensée humaine s'alimente, — à moins qu'elle ne s'y perde. Car elles sont si nombreuses, qu'il en résulte un grand danger, et que l'enquête entreprise par *Isis*, s'imposait à elle comme un devoir urgent. Nous nous efforcerons donc d'inventorier et de débrouiller nos richesses, successivement pour chaque domaine intellectuel, et nous avons l'espoir que ces études ingrates permettront du moins d'économiser beaucoup d'efforts et d'améliorer sensiblement l'organisation de la science. La première étude, consacrée aux revues relatives à l'histoire de la science, le démontrera mieux par l'exemple, que beaucoup de paroles ne le pourraient faire.

En vérité, connaître les diverses revues ressortissant à un domaine intellectuel déterminé, savoir ce qui les distingue les unes des autres et ce qu'on trouve dans chacune d'elles, *c'est avoir la clef de ce domaine*. Désormais, l'étudiant n'aura plus qu'à les interroger et à... beaucoup travailler ; du moins, il est sur la bonne voie ; il est mis en rapport avec toutes les intelligences préoccupées des mêmes problèmes que la sienne ; il ne dépendra plus que de lui de connaître tout ce que les autres savent déjà à leur sujet... Sachant où se trouvent les sources fondamentales, non pas des sources taries, mais des sources fraîches et vivantes, il pourra se constituer la bibliographie qui l'intéresse le plus, non pas seulement une bibliographie superficielle et vide, mais une bibliographie raisonnée, profonde et aussi complète qu'il le voudra. »

Sarton a traité lui-même, dans cet esprit, de 62 revues et collections relatives à l'histoire des sciences (*Isis*, t. II, 1914, pp. 125-161).

* * *

Revues d'ensemble et bibliographies.

—

Travaux italiens relatifs à la biologie statistique de l'Italie.

C. Gini publie dans *Archiv für soziale Hygiene und Demographie* (vol IX, nos 3-4, 1914) une revue d'ensemble des travaux italiens relatifs à la biologie statistique de la population italienne (p. 392 : « Die neuere biologisch-statistische Literatur der Italiener und über die Italiener »). Il présente ces travaux sous les rubriques suivantes : Anthropométrie. — Psychométrie. — Statistique médicale. — Eugénique.

* * *

Revue d'ensemble sur le folklore.

Archiv für Kulturgeschichte renferme (vol XII, n° 2, 1914) une introduction générale à des revues d'ensemble sur le folklore (*Volkskunde*) que le Dr E. Mogk se propose de publier dans cette revue.

* * *

Le renchérissement.

Le Prof. Dr F. Eulenburg a écrit pour *Weltwirtschaftliches Archiv* de juillet 1914 une revue d'ensemble concernant plusieurs ouvrages récents qui traitent du renchérissement, de ses causes et de ses effets. (« Literatur zur Theorie der Teuerung », p. 171).

* * *

Une bibliographie relative à R. Owen.

La bibliothèque nationale du Pays de Galles publie une bibliographie de Robert Owen : *A bibliography of Robert Owen, the socialist 1771-1858* (Aberystwyth, 1914, 54 pages), qui, en sus de l'indication de tous les écrits du réformateur anglais, comprend aussi les livres, les brochures et les articles qui ont été publiés au sujet de lui et des communautés qui ont été créées sous l'inspiration de ses doctrines.

Coopération scientifique.

Coopération scientifique.

—

Dictionnaire encyclopédique des Indes occidentales néerlandaises.

La librairie M. Nijhoff à La Haye, vient de faire paraître la première livraison d'un dictionnaire encyclopédique des Indes occidentales néerlandaises (*Encyclopedie van Nederlandsch West-Indië*), publié par le Dr. H. D. Benjamins, ancien inspecteur de l'enseignement public à Surinam et J. F. Snelleman, directeur du Musée d'ethnographie d'Amsterdam. Ce dictionnaire constituera le pendant de celui qui a été achevé en 1905 et qui concerne les Indes

orientales. La littérature relative aux Indes occidentales (y compris la Guyane, Curaçao, etc.), étant moins étendue et de nature plus fragmentaire, ce dictionnaire pourra rendre des services aux chercheurs, notamment pour tout ce qui a trait à l'ethnologie, au folklore, aux missions, à l'administration, etc.

Coopération scientifique.

Le dictionnaire se composera de dix à douze fascicules à 2 florins et sera probablement achevé en 1915.

***

Série de travaux sur l'économie privée.

Les Prof. Drs H. Hoeniger, P. Mombert, H. Schönitz et G. von Schulze-Gaevernitz ont entrepris de publier une nouvelle série d'études économiques sous le titre global de *Die private Unternehmung und ihre Betätigungsformen*, qui auront pour but de mettre en relief l'importance de l'économie privée par opposition à l'économie sociale classique et de fournir par là même aux études juridiques qui veulent rattacher les formes du droit aux manifestations économiques, une base sérieuse appuyée sur des faits. Le premier fascicule de la série, intitulé « Der privatwirtschaftliche Gesichtspunkt in der Sozialökonomie und Jurisprudenz » renfermera le programme de la collection.

L'éditeur de cette série est J. Bensheimer, à Mannheim.

Sociétés et institutions.

Sociétés et institutions.

—

Le laboratoire de psychologie animale de Harvard.

On trouve dans le *Journal of animal behavior* de mai-juin 1914 un article où R. M. Yerkes décrit le laboratoire de psychologie animale de l'Université Harvard, auquel une station champêtre a été annexée (elle est située à Franklin, New-Hampshire). Dans cet article qui est intitulé « The Harward Laboratory of animal psychology and the Franklin field station », Yerkes dit également quelques mots de la nature des travaux qui sont effectués dans le laboratoire de Harvard.

***

« Zentralinstitut für Erziehung ».

Un institut central d'éducation et d'enseignement (*Zentralinstitut für Erziehung und Unterricht*) sera créé prochainement à Berlin. C'est une fondation jubilaire de l'Empereur, qui aura pour but de rassembler des matériaux, de donner des renseignements et de

Sociétés et institutions.

faire des recherches originales dans tous les domaines qui intéressent l'enfance et l'adolescence. Des cours spéciaux y seront également organisés. Plusieurs institutions existantes seront incorporées dans cette fondation, notamment le musée scolaire de Berlin et l'Office d'information en matière scolaire. Un bâtiment spécial sera affecté à l'Institut (*Zeitschrift für pädagogische Psychologie*, juin 1914, p. 340).

* * *

Travaux du cours à l'Institut Carnegie.

L'annuaire de l'Institut Carnegie de Washington pour l'année 1913 (*Carnegie Institution of Washington. Yearbook*, n° 12, 336 pages, Washington D. C., s. d.) renferme comme de coutume (cf. *Bulletin*, n° 27, p. 1014) des renseignements sur les travaux entrepris sous les auspices de cette institution.

Il n'y a rien de particulier à signaler dans la section de l'économie sociale et de la sociologie.

Dans la section de l'évolution expérimentale, dirigée par Davenport, des recherches ont été effectuées sur les bases chimiques et l'hérédité du sexe, sur les mutations et les aberrations, sur le processus biochimique de l'hérédité, sur les rapports entre les caractères morphologiques et la composition chimique, sur différents problèmes de l'hérédité.

Dans la section historique, dirigée par J. F. Jameson, le dépouillement des archives et des bibliothèques au point de vue de ce qu'elles peuvent contenir au sujet de l'histoire des États-Unis, s'est poursuivi dans des conditions satisfaisantes.

Le laboratoire de nutrition, dirigé par G. Benedict, s'est enrichi d'un nouveau calorimètre pour l'étude du travail musculaire. Ce calorimètre est le plus grand qui ait été construit jusqu'à présent. Il permettra de mesurer la quantité de calorique dégagée par un individu occupé à un travail musculaire intense. Différentes recherches sur le métabolisme alimentaire ont été entreprises, poursuivies ou publiées en 1913.

Le rapport donne également des renseignements sur un grand nombre de recherches subsidiées par l'Institut Carnegie, notamment dans le domaine des sciences naturelles. Dans le domaine philologique, il y a lieu de mentionner les études sur la nature et l'origine des runes et sur la langue étrusque, entreprises par G. Hemple, de l'Université Stanford. Hemple est déjà arrivé à établir que le vieux sabellien est un dialecte italique apparenté au

groupe osque et ombrien, il a déchiffré l'unique inscription sicule, et a pu constater ainsi qu'elle est écrite en une langue intermédiaire entre le latin et l'étrusque primitif. Le déchiffrement des inscriptions lydiennes a montré que le lydien est une langue indo-européenne. Il en est de même des inscriptions de Lycie. Le déchiffrement des inscriptions hittites (non idéographiques, mais iconomatiques) a montré qu'on se trouvait en présence d'une variété du grec attique. Les Hittites sont des Grecs. « L'ancien monde grec était beaucoup plus étendu, la civilisation grecque est beaucoup plus ancienne et plus variée et la langue grecque s'est constituée en dialectes beaucoup plus tôt qu'on l'a cru jusqu'à présent » (p. 309).

Sociétés et institutions.

Périodiques nouveaux.

Périodiques nouveaux.

« Bayerische Hefte für Volkskunde ».

Archiv für Kulturgeschichte annonce (vol. XII, nº 2, p. 271) la publication des *Bayerische Hefte für Volkskunde*, une revue publiée par la Société bavaroise de folklore et d'art populaire, sous la direction de F. von der Leyen et de A. Spamer (München, Seyfried Cº).

***

« The Standard ».

La société américaine intitulée *The American ethical Union* publie depuis le mois de mai une nouvelle revue mensuelle *The Standard* qui a pour but d'attirer l'attention du public sur la nature des principes moraux et les grands problèmes de morale qui se posent devant la société contemporaine (organisation industrielle, eugénique, éducation des enfants, etc.).

Le prix de l'abonnement annuel est d'un dollar (2 West Sixty-fourth street, New-York).

Le premier fascicule renferme les articles suivants :

« The moral awakening of the wealthy », an address by Prof. Adler. — « An experiment in co-operation between masters and men », an account of the school for printers established at the Hudson-Guild, by Chas. J. Liebmann. — « The spiritual aspect of social reform », by Dr. John L. Elliott. — « A Pilgrim Teacher in America », notes on his tour by Mr. F. J. Gould, demonstrator to the english moral education league. — « World-Unity in religion », by

Périodiques nouveaux.

ALFRED W. MARTIN. — « Ex-President Eliot's twentieh ecntury religion », by Dr. DAVID SAVILLE MUZZEY. — « The work of the ethical culture high school and its relation to the ethical end in education », by Dr. H. A. KELLY. — « Social Worship, a review of Dr. Stanton Coit's new ethical service book », by PERCIVAL CHUBB. — « Education and ethics », by Dr. HENRY NEUMANN.

* * *

« Deutsche Strafrechts Zeitung ».

La librairie O. LIEBMANN, Potsdamerstrasse, 96, à Berlin, commence la publication d'une nouvelle revue de criminologie intitulée *Deutsche Strafrechts-Zeitung* dirigée par une réunion de professeurs et de magistrats et qui a pour but de vulgariser toutes les connaissances nécessaires à la réforme du droit pénal. Cette réforme est à l'ordre du jour dans la plupart des pays cultivés, mais elle est trop souvent envisagée sous un point de vue théorique. La nouvelle revue tiendra surtout compte des besoins pratiques de la législation.

La *Deutsche Strafrechts-Zeitung* paraît tous les mois. Le prix de l'abonnement est de 4 marks par trimestre pour l'Union postale.

Réunions et congrès.

Réunions et congrès. — Congrès international d'études sexuelles.

Le *Ier Congrès international pour l'étude des questions sexuelles* se tiendra à Berlin, du 31 octobre au 4 novembre de cette année. Ce congrès s'occupera de toutes les questions intéressant les études scientifiques sur la sexualité. Il sera probablement divisé en sections de biologie et de médecine, de sociologie (comprenant l'histoire de la civilisation), de jurisprudence (comprenant l'anthropologie et la psychologie criminelles) et de philosophie, psychologie et pédagogie. Les délibérations auront lieu en allemand, anglais, français et italien; toutefois, le président est autorisé à permettre l'emploi d'autres langues dans des cas exceptionnels.

Les communications relatives au congrès peuvent être adressées au Dr A. MOLL, Kurfürstendamm, 45, à Berlin.

Au nombre des rapports annoncés, il convient de mentionner les suivants :

Prof. Dr. BROMAN : « Ursachen und Verbreitung der natürlichen

Réunions et congrès.

Sterilität und ihr Anteil am Geburtenrückgang ». — Geh. Med.-Rat Prof. Dr. v. Wassermann : « Syphilis und Familie im Lichte der exakten biologischen Diagnostik. » — Prof. Stanley Hall : « Feminisation of America. » — Geh. Reg.-Rat Prof. Dr. J. Wolf : « Sexualwissenschaft als Kulturwissenschaft. » — Prof. Dr. E. Steinach : « Beeinflussbarkeit der Geschlechtscharaktere. » — Prof. Dr. S. R. Steinmetz : « Frauenberuf und Fruchtbarkeit. » — Prof. Dr. H. Gross : « Vergleichende Kriminalpsychologie der Geschlechter. » — Prof. Dr. Mingazzini : « Weibliche Kriminalität und Menses. » — Prof. Dr. Vierkandt : « Die abnehmende Bedeutung der Familie in der Gegenwart als eine Hauptursache des Geburtenrückganges. » — Prof. Dr. M. Dessoir : « Pubertät und sexuelle Aufklärung. » — Prof. Dr. R. Michels : « Die soziale und ökonomische Bedingtheit der sexuellen Moral. » — Prof. Dr. Polano : « Fähigkeit und Wille des Weibes zum Gebären und zum Stillen. » — Geh. Med.-Rat Dr. Fritsch : « Das angebliche dritte Geschlecht des Menschen vergleichend anatomisch untersucht. » — Prof. Dr. L. v. Wiese : « Die geschichtliche Entwicklung und die Beziehungen zwischen Erotik und Ehe. » — Dr. v. Ursin : « Finnländische Sexualprobleme. » — Dr. W. Fliess : « Die Bedeutung der beiden Geschlechter in der lebendigen Natur. » — Prof. Dr. Th. S. Flatau : « Stimme und Sexualität. » — Prof. Dr. W. Mittermaier : « Die Stellung des Strafrechtes zu den Sexualdelikten im Laufe der Geschichte. » — Dr. Kloss : « Die Strafrechtstheorien, geprüft an Sittlichkeitsdelikten. » — Prof. Dr. Kafemann : « Die sexuellen Disharmonien zwischen den Geschlechtern. » — Privatdozent P. Kammerer : « Aeussere Beeinflussung sekundärer Geschlechtsmerkmale. » — Dr. Havelock Ellis : « The problem of sexual purity. » — Prof. Dr. P. Strassmann : « Die natürlichen Grenzen der Fruchtbarkeit. » — Prof. Dr. E. H. Kisch : « Wert der künstlichen Befruchtung beim Menschen. » — Prof. Dr. Ch. Klumker und Pastor W. Pfeifer : « Was wird aus den Unehelichen? » — Dr. Horch : « Nasciturus und Gesetzgeber. » — Dr. Kekulé v. Stradonitz : « Die Entstehung der sogenannten Habsburger Lippe. » — Dr. A. Leppmann : « Die psychologische und kulturelle Bedeutung der unsittlichen Literatur. » — Prof. Dr. F. Asnaurow : « Sexualanalyse und Psychoanalyse. » — Pfarrer P. Bruns : « Geschichte des Mädchenhandels. » — Prof. Dr. Goldstein : « Recht und Grenze der Rassenhygiene. » — Dr. Fuld : « Das Persönlichkeitsrecht und die Sexualität. » — Prof. Dr. Sellheim : « Fortpflanzung und Fortpflanzungsbereitschaft als Arbeit der

Réunions et congrès.

Frau. » — G. v. Hoffmann : « Fortpflanzungshygiene und Rassenhygiene. » — Prof. Dr. A. Hübner : « Das Familienrecht des sexuell Abnormen. » — Dr. S. Sergi : « Anthropologie und Sexualforschung. » — Rektor Ufer : « Spiele als Ausdruck des geschlechtlichen Seelenlebens. » — Prof. Dr. R. Müller : « Kastration und Libido. » — Dr. Nissl v. Mayendorf : « Das sexuelle Trauma als Ursache von Geisteskrankheiten. » — Dr. Barbara Renz : « Schlange und Baum als Sexualsymbol in der Völkerkunde. » — H. F. Macco : « Degeneration und Regeneration in deutschen Adels- und Patrizierfamilien. » — Prof. Dr. B. Meyer : « Kunst und Sexualität. » — Dr. H. Guradze : « Ehe und Sterblichkeit bei Frau und Mann. » — Dr. Munter : « Ueber den Einfluss der physiologisch-sexuellen Phasen bei Arbeits- und Erwerbsfähigkeit. » — Dr. A. Lange : « Geburtenrückgang und Kapitalismus. » — Dr. Weinberg : « Geschlechtsbestimmung und Sexualproportion beim Menschen. » — Dr. M. Hirsch : « Ist die Eugenik reif für die Gesetzgebung? » — Prof. Dr. P. Strassmann : « Die Auslese durch die Geburt. »

* * *

Congrès américain d'hygiène mentale.

Il s'est tenu pour la première fois, le 25 mai dernier, à Baltimore, une réunion des sociétés américaines d'hygiène mentale, sous les auspices de la commission nationale d'hygiène mentale (*National committee on mental hygiene*). Un compte rendu sommaire en a été publié dans le *Survey* du 13 juin 1914 (pp. 299-301). L'assemblée s'est occupée surtout du régime des aliénés et des enfants anormaux.

* * *

Congrès international d'hygiène scolaire.

Un Congrès international d'hygiène scolaire aura lieu à Bruxelles en 1915.

Ce congrès, auquel le roi Albert a accordé son patronage, est organisé sous les auspices de l'Institut national belge de pédologie et de la Société belge de pédotechnie.

Le comité organisateur est présidé par J. Corman, directeur-général de l'enseignement primaire au ministère des sciences et des arts et par le Dr Demoor, recteur de l'Université libre de Bruxelles.

Les communications et les demandes de renseignements peuvent être adressées à M. le Dr Rulot, secrétaire-général, rue des Rentiers, 66, à Bruxelles.

Réunions et congrès.

Le programme du congrès comporte les questions suivantes :

I. Bâtiments et mobiliers scolaires. — II. Inspection médicale scolaire à la ville et à la campagne. — III. Prophylaxie des maladies transmissibles. — IV. Éducation hygiénique des maîtres, des élèves et des familles. — V. L'hygiène dans ses rapports avec l'éducation physique aux diverses étapes de la croissance. — VI. Hygiène scolaire dans ses rapports avec les programmes, les méthodes, le matériel didactique. — VII. Hygiène scolaire envisagée spécialement au point de vue des irréguliers. — VIII. Hygiène des adolescents.

* * *

Congrès des américanistes à La Paz.

Comme suite à la note publiée dans le *Bulletin* n° 30, p. 320, il y a lieu de faire remarquer que le XIX[e] Congrès des américanistes, tiendra également une réunion à La Paz (Bolivie) en novembre 1914. Au cours de cette réunion seront présentées des communications concernant :

a) Les races aborigènes de l'Amérique, leur origine, leur distribution géographique, leur histoire, leurs caractères physiques, leurs langues et leurs religions ;

b) Les monuments anciens et l'archéologie de l'Amérique ;

c) L'histoire de la découverte et de la conquête du nouveau monde.

Le secrétaire général de cette réunion est le D[r] A. POSNANSKY, Universidad Mayor de San Andrés, La Paz.

* * *

38[e] Congrès des jurisconsultes catholiques à Lille.

Le XXXVIII[e] Congrès des jurisconsultes catholiques doit se tenir à Lille les 19, 20 et 21 octobre, sous la présidence de Mgr CHAROST et de M. DE LAMARZELLE, sénateur. Le sujet à l'ordre du jour est « La lutte des classes et la doctrine catholique ». Il est subdivisé comme suit dans le programme du Congrès :

La crise sociale contemporaine : Sa nature, sa gravité. — Crise économique. — Crise morale et religieuse. — Les fondements de l'ordre social. — L'inégalité des conditions. — L'autorité. — La propriété. — Les remèdes à la crise contemporaine. — Respect de la justice. — Obligations spéciales de justice des patrons et des ouvriers. — Obligations de justice des patrons. — Obligations de justice des ouvriers. — Pratique de la charité. — Obligations spéciales de charité des patrons. — Institutions en faveur des ouvriers. — L'action populaire chrétienne.

* * *

Réunions et Congrès.
—
Semaine sociale de France.

La Semaine sociale de France qui se tiendra à Besançon au mois d'août, sous le patronage de Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, comprend les cours et conférences suivants :

I. Henri Lorin : « Cours général d'introduction. » — II. L'abbé Sertillanges : « La notion chrétienne de l'ordre. » — III. L'abbé Gillet : « Conception traditionnelle du droit naturel. » — IV. Ch Boucaud : « La conception du droit dans l'ordre universel. » — V. L'abbé Dargent : « Notion chrétienne de la loi. » — VI. J. Vialatoux : « Genèse et développement de la conception naturaliste de la loi. » — VII. E. Chénon : « Le droit canonique et le droit séculier à travers l'histoire. » — VIII. Eug. Duthoit : « Le travail législatif et sa méthode. » — IX. Chabrun : « Les tendances actuelles dans la réforme du Code civil. » — X. L. Deslandres : « L'appel de l'Etat aux associations privées pour les œuvres d'intérêt public. » — XI. R. Vallery-Radot : « La littérature et le problème de l'ordre. » — XII. J. Zamansky : « L'autorité dans la profession. » — XIII. Salomon : « Les expériences d'un conseiller prud'homme. »

I. J. Guiraud : « Les luttes de l'Eglise contre l'usure à la fin du moyen âge. » — II. Le chan. Calippe : « L'individualisme religieux et les tendances sociales dans les milieux protestants. » — III. A. Boissard : « La réforme de notre régime fiscal. » — IV. E. Martin-Saint-Léon : « La propriété commerciale. » — V. Raoul Jay : « Minimum de salaire et *sweating-system*. » — VI. M. Gand : « Le régime légal du cabaret. » — VII. J. Terrel : « Les lois d'assistance aux familles nombreuses. » — VIII. Mme Audollent : « Travail et maternité. » — IX. Mlle C. Poncet : « La semaine anglaise et le travail de la femme. » — X. A. Verhaegen : « Le mouvement social en Belgique. » — XI. Jean Lerolle : « L'année sociale au Parlement. »

* * *

Conférence internationale des questions urbaines.

L'Exposition de la cité moderne organisée par la ville de Lyon illustrera les divers chapitres de l'activité municipale et montrera l'extraordinaire diversité des activités qui se meuvent dans le cadre urbain. Plusieurs personnes se sont groupées pour faire en sorte que cette grande manifestation ne se termine pas sans que la collaboration des éléments réunis par l'exposition soit assurée pour l'avenir et que l'on rassemble, au profit de l'idée urbaine, des concours que la ville de Lyon a réussi à grouper momentanément.

Réunions et congrès.

Il existe un organisme dont le but est précisément d'enregistrer les conquêtes du développement municipal et d'assurer la continuité et la coordination des efforts : c'est l'Union internationale des villes créée au Congrès international de Gand en 1913.

Une Conférence internationale, dont la ville de Lyon a accepté le patronage, aura pour objet de rechercher les moyens pratiques d'établir des relations entre l'Union internationale des villes et les diverses Associations internationales dont l'activité intéresse la vie municipale. A cette fin, l'Union des Associations internationales apporte son concours à la conférence. Elle poursuit systématiquement la coopération entre les organisations internationales et ses congrès ont mis en lumière les avantages multiples qui en peuvent être attendus.

Le comité d'organisation comprend, outre le comité de l'Union internationale des villes et l'Office central de l'union des associations internationales, des délégués de tous les comités de sections de l'exposition de Lyon.

Afin de faire comprendre immédiatement la nature de ces relations entre associations internationales et les méthodes de collaboration, la conférence abordera, et à titre d'application, la recherche des moyens les plus efficaces pour assurer cette collaboration dans la lutte contre la tuberculose. Cette question, en effet, est une de celles vers lesquelles tendent le plus d'efforts aujourd'hui dispersés.

Ce n'est pas un vaste congrès qui va se réunir, c'est une conférence limitée aux représentants d'associations et d'institutions. Il ne s'agit pas d'ailleurs, dans semblable conférence, de trouver des solutions à des questions controversées, mais bien plutôt d'examiner les méthodes d'organisation du travail, d'interprétation de programmes, d'opportunité de l'examen simultané de telle ou telle question d'intérêt international.

La réunion de la « Conférence relative à la coopération des associations internationales à l'étude des questions urbaines », a été fixée aux 19 et 20 septembre.

Les communications peuvent être adressées au Commissariat général, 3bis, rue de la Régence, à Bruxelles.

***

Congrès international des sciences administratives.

Au mois de mai de 1915, aura lieu à Madrid le second Congrès international des sciences administratives, sous le haut patronage de S. M. le roi Alphonse XIII.

Réunions et congrès.

Ce congrès sera composé de sept sections, qui seront présidées comme suit : la commission organisatrice, par DAVILA, ancien ministre et ancien président de la commission organisatrice de la participation de l'Espagne au premier congrès ; — la première section, *Administration municipale*, par SANTAMARIA, ancien ministre ; — la seconde section, *Administrations intermédiaires*, par SANCHEZ ROMAN, ancien ministre ; — la troisième section, *Administration centrale*, par BESADA, ancien ministre, et à présent, président de la Chambre des députés ; — la quatrième section, *Administration internationale*, par DATO, ancien président de la Chambre des députés et ancien ministre et à présent président du conseil des ministres ; — la cinquième section, *Documentation administrative*, par CIERVA, ancien ministre ; — la sixième section, *Administration militaire*, par le lieutenant-général LUQUE, ancien ministre ; — la septième section, *Administration navale*, par l'amiral marquis DE PILARES, ancien ministre.

Travaux projetés.

Travaux projetés. — Création d'une station spéciale pour l'étude du comportement des singes.

Dans l'étude qu'il a consacrée au compartiment (*behavior*) et dont il a été question ci-dessus, YERKES estime que l'étude du comportement humain pourra être grandement favorisée par celle d'êtres inférieurs, telles que les singes et il propose de créer une station spéciale à cet effet :

« To the writer, it seems of preeminent importance that we prepare for rapid advance in our knowledge of human behavior by the systematic, thoroughgoing study of the behavior of some one or more of the anthropoid apes and of the higher monkeys. These creatures are nearest of kin to man, alike in structure and in behavior, and it is quite as surprising as it is unfortunate that we should know so little definitely concerning their mental characteristics or the facts and laws of their behavior. It may fairly be urged, I think, that no task comparable in importance with that of the systematic study of the instincts and intelligence of the apes lies before the behaviorist. Because of this strong conviction, I wish to present the following plan, which is quite as much in the interest of a study of man's behavior as of that of the anthropoid apes themselves.

« It is proposed that a permanent station be established in some tropical country (Borneo and Jamaica would seem well worth con-

Travaux projetés.

sidering) where, under favorable conditions, certain of the apes can be bred, reared and observed. Year after year, the staff of such a station should conduct systematic experiments with these animals and record observations of their behavior in their semi-wild state. There should be equally good opportunities for naturalistic and for experimental work, for the study of the development of forms of behavior, and of the relations of particular acts to definite environmental or other conditions. The value of such work would depend largely upon its continuance over a long period of time and upon the possibilities of breeding the animals and of observing the development of activities. To any one interested in the study of behavior, an elaborate program of research will at once present itself. It is wholly unnecessary, at this time, to enter into the details of such a plan. Suffice it to say that several biologists and psychologists, who have been consulted concerning it, enthusiastically approve of the proposal and earnestly hope that such a station may be established.

« This plea for special and unique facilities for the systematic study of the apes is presented to you because upon students of genetics, eugenic investigators, and sociologists, quite as heavily as upon behaviorists and psychologists, must rest the responsibility of carrying out any such proposal. Moreover, I can urge the plan upon your consideration with enthusiasm because I fully believe that this apparently roundabout way to knowledge of the laws of our own behavior is in reality the most direct and desirable way. Certain it is that if we neglect our present opportunities to study the anthropoids, our children's children will condemn us for neglecting invaluable opportunities. To-day, the chimpanzee, the orang-outang, the gibbon, as well as many species of monkey, are at hand for observation. A generation or two hence, many of the primates may be extinct. Should we not, in the interests of genetics, whether we be concerned primarily with problems of structure or of function, see to it that we adequately use, for the purpose of advancing human welfare, our present primate materials? (*Science*, 1st. May 1914, pp. 632-633).

***

Un questionnaire relatif aux formules magiques en Allemagne.

L'Union des sociétés allemandes de folklore (*Verband deutscher Vereine für Volkskunde*) a entrepris de rassembler toutes les formules magiques en langue allemande ou en usage dans les régions allemandes, comprenant les formules de bénédiction ou de malédic-

Travaux projetés.

tion, les signes écrits, les livres de magie, les formules de conjuration contre les maux dont sont menacés les hommes et les animaux domestiques, les lettres tombées du ciel, ainsi que les cérémonies ou les gestes qui accompagnent l'emploi des formules. La bibliothèque de l'Université de Giessen est chargée de réunir toutes les réponses qui seront faites au questionnaire dressé par l'Union précitée et de fournir aux chercheurs tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

* * *

Bibliographie des travaux concernant la littérature française.

G. Michaut, maître de conférences à l'Université de Paris projette de publier un *Sommaire analytique des travaux concernant la littérature française moderne publiés par des revues et périodiques français et étrangers.*

« On voit avec envie, dit Michaut, les ressources dont disposent les latinistes et les hellénistes. Chaque année, pour connaître tout ce qui a paru dans les périodiques spéciaux de l'année antérieure, ils n'ont qu'à consulter la *Revue des revues et publications d'académies relatives à l'antiquité classique* publiée par la *Revue de philologie.* Tous les articles originaux sont non seulement cités, mais brièvement analysés; tous les comptes-rendus même sont signalés : analysés s'ils apportent du nouveau, mentionnés simplement s'ils n'expriment qu'un jugement sommaire, mais utiles pourtant à connaître, même dans ce cas, puisque leur réunion forme une bibliographie des livres publiés sur les sujets de littérature ancienne. Enfin des tables très complètes renvoient aux noms d'auteurs, de genres littéraires, ou de groupements, ou même d'idées ou de faits généraux : César y figure et Mommsen, la comédie et l'agriculture, le « Musée » et l'enseignement.

« De là est né le désir de créer, dans la mesure du possible, un répertoire analogue pour les lettres françaises. On voudrait, chaque année, publier un *Sommaire analytique des travaux concernant la littérature française moderne publiés par les revues et périodiques français et étrangers* de l'année précédente. On pourrait même plus tard, en supplément, donner des tables ou des index sommaires pour les années antérieures, de manière à informer aussi sur la production passée.

« Il va de soi qu'un recueil semblable ne peut être l'ouvrage d'un homme seul. Il est nécessaire qu'un grand nombre de chercheurs y collaborent et mettent en commun, pour l'utilité générale, mais

aussi pour leur profit personnel, le résultat de leurs recherches et de leurs lectures.

Travaux projetés.

« Si cet appel était entendu, on établirait, en réunissant les avis de tous ceux qui voudraient bien en donner, la liste des périodiques des différents pays qui devraient être régulièrement analysés. Cette liste, bien entendu, pourrait varier d'année en année, selon les circonstances. Et cette liste ne serait point exclusive : chaque année, sous le titre de *Divers* (ou un titre analogue), on y ajouterait tous les articles intéressants que les collaborateurs auraient rencontrés dans d'autres périodiques.

« On établirait aussi — dans la mesure du possible — une méthode d'analyse. Les articles originaux seraient analysés aussi complètemnt, mais aussi brièvement que possible de manière à mettre en pleine lumière ce qu'ils apportent de nouveau comme faits, comme documents, comme interprétations, comme théories ou inspirations, ou tendances générales. »

Le secrétaire du *Sommaire* est P. Roussier, archiviste-paléographe, librairie Champion, 5, quai Malaquais, Paris.

* * *

Un traité général d'économie sociale.

Les librairies J. C. B. Mohr et H. Laupp, à Tubingue, ont entrepris la publication d'un traité général d'économie sociale (*Grundriss der Sozialökonomik*) dont le plan se trouve reproduit ci-après :

I. *Grundlagen der Wirtschaft.* — *A*) « Wirtschaft und Wirtschaftswissenschaft » : I. Volkswirtschaftliche Entwicklungsstufen, K. Bücher. II. Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte, J. Schumpeter. III. Theorie der gesellschaftlichen Wirtschaft, Fr. Freiherr von Wieser : 1. Theorie der einfachen Wirtschaft. 2. Theorie der Volkswirtschaft : *a*) Theorie der wirtschaftlichen Gesellschaft; *b*) Die Bildungen des Tauschverkehres; *c*) Der Aufbau der Erwerbsgemeinschaft und die Einkommensbildung; *d*) Die private Wirtschaftsverfassung. 3. Theorie der Staatswirtschaft. 4. Theorie der Weltwirtschaft. — *B*) « Die natürlichen und technischen Beziehungen der Wirtschaft » : I. Die geographischen Bedingungen der menschlichen Wirtschaft, A. Hettner. II. Wirtschaft und Bevölkerung : *a*) Bevölkerungslehre, P. Mombert. *b*) Wirtschaft und Rasse, R. Michels. III. Die Konsumtion, K. Oldenberg. IV. Arbeit und Arbeitsteilung, H. Herkner. V. Wirtschaft und Technik, Fr. von Gottl-Ottlilienfeld. —

Travaux projetés. *C*) « Wirtschaft und Gesellschaft » : I. Die Wirtschaft und die gesellschaftlichen Ordnungen und Mächte, MAX WEBER : 1. Kategorien der gesellschaftlichen Ordnungen. Wirtschaft und Recht in ihrer prinzipiellen Beziehung. Wirtschaftliche Beziehungen der Verbände im allgemeinen. 2. Hausgemeinschaft, Oikos und Betrieb. 3. Nachbarschaftsverband, Sippe und Gemeinde. 4. Ethnische Gemeinschaftsbeziehungen. 5. Religiöse Gemeinschaften. Klassenbedingtheit der Religionen; Kulturreligionen und Wirtschaftsgesinnung. 6. Die Marktvergemeinschaftung. 7. Der politische Verband. Die Entwicklungsbedingungen des Rechts. Stände, Klassen, Parteien. Die Nation. 8. Die Herrschaft : *a*) Die drei Typen der legitimen Herrschaft; *b*) Politische und hierokratische Herrschaft; *c*) Die nichtlegitime Herrschaft. Typologie der Städte; *d*) Die Entwicklung des modernen Staates; *e*) Die modernen politischen Parteien. II. Entwicklungsgang der wirtschafts- und sozialpolitischen Systeme und Ideale, E. VON PHILIPPOVICH.

II. *Spezifische Elemente der modernen kapitalistischen Wirtschaft.* — I. Prinzipielle Eigenart des modernen Kapitalismus, W. SOMBART. II. Die moderne Privatrechtsordnung und der Kapilismus, A. LEIST. III. Die moderne Staatsordnung und der Kapilismus, MAX WEBER. IV. Die Finanzen und Betriebe der öffentlichen Körperschaften und der Kapitalismus, S. ALTMANN. V. Allgemeine Bedeutung des modernen Nachrichtenwesens, MAX WEBER. VI. Die Elemente des privatwirtschaftlichen Betriebs, FR. LEITNER. VII. Bedarfsdeckung und Erwerbswirtschaft. Haushalt Betrieb, Unternehmung, E. STEINITZER. VIII. Vermögenskategorien und Einkommensformen, A. SALZ. IX. Die Berufsgliederung, A. SALZ. X. Kapitalbildung und Kapitalverwertung, A. SALZ. XI. Geld und Kredit; Kapitalmarkt; Notenbanken, F. GUTMANN. XII. Die Preisbildung in der modernen Wirtschaft, TH. VOGELSTEIN. XIII. Konjunkturen und Krisen, O. SPANN.

III. *Die einzelnen Erwerbsgebiete in der kapitalistischen Wirtschaft und die ökonomische Binnenpolitik im modernen Staate.* — *A*) « Güterverkehr » : I. Handel : 1. Entwicklung, Wesen und Bedeutung des Handels, H. SIEVEKING. 2. Organisation und Formen des Handels und der staatlichen Binnenhandelspolitik, J. HIRSCH. 3. Börsenhandel und Börsenpolitik, H. SCHUMACHER. II. Bankwesen : 1. Organisation der Kreditbanken. Deutsches Kreditbankwesen, G. VON SCHULZE-GAEVERNITZ. 2. Das englisch-amerikanische und das französische Bankwesen, E. JAFFÉ. III. Transportwesen : 1. Die Transportmittel in ihrer wirtschaftlichen und sozialkultu-

rellen Bedeutung, K. WIEDENFELD. 2. Die Organisation der Transportunternehmungen, K. WIEDENFELD. 3. Die Transportmittel und die öffentlichen Gewalten, K. WIEDENFELD. 4. Allgemeine Theorie der Preisbildung im Transportwesen, W. LOTZ. 5. Die Entwicklung der modernen Transportmittel und ihre Leistungen, K. WIEDENFELD. *B*) « Güterproduktion » : I. Industrie, Bergwesen, Bauwesen : 1. Geschichte der Betriebsformen und der zünftigen, städtischen und staatlichen Gewerbepolitik, H. SIEVEKING. 2. Die Konkurrenz der gewerblichen Betriebsformen, E. SCHWIEDLAND. 3. Standortslehre der kapitalistischen Industrie, ALFRED WEBER. 4. Technische Betriebslehre der kapitalistischen Industrie, FR. LEITNER. 5. Die ökonomische Eigenart der modernen gewerblichen Technik, M. WEYERMANN. 6. Die finanzielle Organisation der kapitalistischen Industrie und die Monopolbildungen, TH. VOGELSTEIN. 7. Arbeitsbedarf und Lohnpolitik der kapitalistischen Industrie, O. VON ZWIEDINECK-SÜDENHORST. 8. Bergwesen, E. GOTHEIN. 9. Wohnungsproduktion und städtische Bodenpreisbildung, ADOLF WEBER. II. Land- und forstwirtschaftliche Produktion : 1. Epochen der Agrarpolitik, W. WITTICH. 2. Betriebslehre der Kapitalistischen Landwirtschaft, TH. BRINKMANN. 3. Ländliche Bodenpreisbildung, J. ESSLEN. 4. Agrarverfassung, K. GRÜNBERG. 5. Agrarkredit, H. MAUER. 6. Landwirtschaft und Absatz, W. WYGODZINSKI. 7. Forstwesen, H. HAUSRATH. — *C*) « Versicherungswesen » : P. MOLDENHAUER.

Travaux projetés.

IV. *Kapitalistische Weltwirtschaftsbeziehungen und äussere Wirtschafts- und Sozialpolitik im modernen Staate*, K. RATHGEN.

V. *Die gesellschaftlichen Beziehungen des Kapitalismus und die soziale Binnenpolitik im modernen Staate.* — I. Oekonomische und gesellschaftliche Hemmungen des Kapitalismus, MAX WEBER. II. Kapitalismus und Bevölkerungsgruppierung, MAX WEBER. III. Kapitalismus und Einkommensverteilung, E. LEDERER. IV. Kapitalismus und Konsumenten. Konsumvereinspolitik, R. WILBRANDT. Wohnungspolitik, ADOLF WEBER. 5. Oekonomische und soziale Aristokratie im kapitalistischen Zeitalter, MAX WEBER. VI. Der Mittelstand im kapitalistischen Zeitalter, E. LEDERER. Mittelstandsschutzpolitik in Gewerbe und Handel, E. SCHWIEDLAND. Der Bauerstand und die Bauernschutzpolitik, MAX WEBER. Innere Kolonisationspolitik, F. SWART. Genossenschaftspolitik, W. WYGODZINSKI. Der sog. neue Mittelstand, E. LEDERER. VII. Wesen und gesellschaftliche Lage der Arbeiterklasse, MAX WEBER. VIII. Sozialpolitik und Karitätspolitik in geschichtlicher Entwick-

Travaux projetés. lung. Arbeitsmarkt und Arbeitsvertragsrecht. Klassenorganisationspolitik, E. Lederer. Arbeiterschutzpolitik, E. Lederer. Arbeiterversicherungspolitik, E. Lederer. Grenzen der Sozialpolitik. IX. Die antikapitalistischen Massenbewegungen, R. Michels. X. Die Tendenzen zur inneren Umbildung und die Zukunftschancen des Kapitalismus.

* * *

« L'évolution de l'humanité ». Bibliothèque de synthèse historique.

On annonce la publication prochaine d'une Bibliothèque de synthèse historique dirigée par H. Berr et intitulée : *L'évolution de l'humanité*. Elle se composera de cent volumes et sera éditée par les librairies Mignot et Tallandier. Cette collection a pour but de « résumer, dans une vaste synthèse, le travail immense accompli par les anthropologistes, les historiens, les archéologues, les sociologues, par tous ceux qui ont étudié le passé humain et par tous ceux qui ont réfléchi sur la nature de l'histoire ; de renouveler l'histoire universelle, non seulement par la richesse des connaissances et des idées, mais par cette préoccupation *mondiale* qui est si aiguë dans les générations actuelles ; d'embrasser la terre dans toute son étendue et l'humanité dans son évolution entière ».

Ces cent volumes donneront, pour tous les peuples, toutes les périodes et tous les domaines de l'histoire, l'état de la science ; ils résumeront ce *qui est fait*, indiqueront *ce qui reste à faire* : pendant de nombreuses années, aucun travailleur, à plus forte raison aucune bibliothèque, ne pourra s'en passer. Mais écrits de façon claire et vivante, ces volumes *bien français* permettront, dans le monde entier, au public cultivé, aux amateurs d'histoire, de se mettre sans peine au courant des résultats les plus intéressants de la science historique.

Il faut souligner ce qu'a de neuf le plan adopté. Chaque volume est indépendant ; des groupes de volumes forment des synthèses partielles : l'œuvre a les avantages d'une *collection* ou d'une *encyclopédie*. Et pourtant, elle constitue par son ensemble et son ordre de publication une *histoire continue*, qui expose l'évolution de l'humanité dans sa diversité infinie, dans ses causes profondes, dans son émouvant effort vers la « civilisation ».

On a reproduit ci-après la liste des volumes dont se composeront les premières sections de cette collection et qui seront mis en vente au prix de 4 francs.

A. — Introduction (préhistoire, protohistoire). Antiquité. — *I. Introduction* : 1. « La Terre avant l'Histoire (Les origines de la

Travaux projetés.

vie et de l'homme)», par EDMOND PERRIER. – 2. « L'humanité préhistorique (Esquisse de Préhistoire générale) », par ÉMILE CARTAILHAC. — 3. « La Terre et l'Histoire (Introduction géographique à l'Histoire) », par LUCIEN FEBVRE. — 4. « Les Races et l'Histoire (Introduction ethnographique à l'Histoire) », par J. DENIKER. — 5. « Le langage (Les langues et l'Histoire) », par J. VENDRYÈS. — 6. « Des clans aux empires (Les formes élémentaires et le développement de la vie sociale) », par A. MORET, avec le concours de MM. DAVY et LASKINE.

II. Le monde antique. Les empires et les civilisations de l'Orient : 7. « Le Nil et la civilisation égyptienne », par A. MORET. — 8. « La Mésopotamie et la civilisation chaldéo-assyrienne » par L. DELAPORTE. — 9. « La Méditerranée et la civilisation égéenne », par ADOLPHE REINACH.

III. Le monde antique. La Grèce et la civilisation hellénique : 10. « La formation du peuple grec », par A. JARDÉ. — 11. « Le génie grec dans la religion », par C. SOURDILLE. — 12. « L'Art en Grèce », par A. DE RIDDER. — 13. « La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique », par L. ROBIN, et ABEL REY. — 14. « La cité grecque » (Le développement des institutions), par G. GLOTZ. — 15. « L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient, par P. JOUGUET.

IV. Le monde antique. Rome et la civilisation romaine: 16. « L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain », par ALBERT GRENIER. — 17. « Rome et la Grèce (Le génie romain dans la religion, la littérature et l'art) », par ALBERT GRENIER. — 18. « Les institutions politiques romaines : République et Césarisme », par LÉON HOMO. — 19. « Rome et l'organisation du droit », par J. DECLAREUIL. — 20. « L'économie antique », par J. TOUTAIN. — 21. « Les Celtes », par HENRI HUBERT. — 22. « L'Empire romain », par VICTOR CHAPOT.

V. Le monde antique. En marge de l'empire romain : 23 « La Germanie », par HENRI HUBERT. — 24. « La Perse », par CLÉMENT HUART. — 25. « La Chine et l'Asie Centrale », par MARCEL GRANET. — 26. « L'Inde », sous la direction de SYLVAIN LÉVI et A. FOUCHER, par A. BASTON, J. BLOCH et P. MASSON-OURSEL.

B. — ORIGINES DU CHRISTIANISME ET MOYEN AGE. — *I. Les origines du Christianisme et la crise morale du monde antique* : 27. « Les Juifs et le Judaïsme », par A. LODS. — 28. « Jésus et la naissance du Christianisme, par CH. GUIGNEBERT. — 29. « La formation de l'Église », par E. CH. BABUT et RENÉ MASSIGLI. — 30. « Le dévelop-

Travaux projetés.

pement du Christianisme et de l'Empire », par E. Ch. Babut, et René Massigli.

II. L'effondrement de l'Empire et l'affaiblissement de l'idée monarchique : 31. « La dislocation de l'Empire d'Occident et les royaumes barbares », F. Lot. — 32. L'Empire d'Orient et la civilisation byzantine, par Ch. Diehl. — 33. « Charlemagne et l'idée d'empire, par Louis Halphen. — 34. « La dissolution de l'Empire carolingien et le régime féodal, par F. Lot et L. Halphen. — 35. « Les origines du monde slave : Slaves et Germains, sous la direction de Paul Boyer, par Pierre Chasles et L. Julia.

III. L'Impérialisme religieux : 36. « L'Islam et Mahomet », par Edmond Doutté. — 37. « L'Islam en marche », par L. Barrau-Dihigo. — 38. « La Chrétienté et l'idée de croisade », par Paul Alphandéry. — 39. « La théocratie et l'organisation de l'Église », par R. Génestal.

IV. L'Art du moyen âge et la civilisation française : 40. Par Paul Lorquet.

V. La reconstitution du pouvoir monarchique : 41. « La fondation des monarchies modernes en Occident, par Ch. Petit-Dutaillis. — 42. « L'organisation des pouvoirs publics », par Ed. Meynial. — 43. « L'organisation du droit », par Ed. Meynial.

VI. L'Évolution économique et la bourgeoisie : 44. « Le développement économique : Vie rurale et vie urbaine », par Georges Bourgin. — 45. « Le commerce maritime. Les sociétés marchandes », par P. Boissonnade.

VII. L'évolution intellectuelle : 46. « L'instruction au moyen âge et la mentalité populaire », par G. Huisman. — 47. « La philosophie du moyen âge », par Émile Bréhier. — 48. « La science du moyen âge », par Abel Rey et Pierre Boutroux.

VIII. Le passage du moyen âge aux Temps modernes : 49. « Nations et génie nationaux dans l'Europe occidentale et centrale », par Paul Lorquet. — 50. « L'Europe orientale : Russes, Byzantins et Mongols », sous la direction de Paul Boyer, par Gaston Cahen. — 51. « L'apparition du livre », par G. Renaudet.

* * *

L'éducation civique aux Etats-Unis.

A. W. Dunn, ancien secrétaire du « City Club » de Philadelphie et qui a pris part aux travaux récents de la « National Municipal League » concernant la question de l'éducation civique, a été chargé, par le Bureau de l'enseignement public, d'une enquête sur

la même question. Il a visité une série d'institutions en vue de préparer la publication de bulletins spéciaux que le Bureau précité se propose d'éditer au sujet de la question de l'éducation civique (*The American political Science Review*, mai 1914, p. 280).

Travaux projetés.

Enseignement.

Enseignement. — Création d'une chaire d'économie publique au Collège de France.

Le Rapport sur le budget général de la France pour l'année 1914 renferme dans la partie consacrée à l'Instruction publique, sous la signature de A. Veber, les considérations suivantes au sujet de la création d'une chaire *d'économie publique* au Collège de France.

« Les collectivités publiques — les communes, les États — ont toujours exercé une certaine activité d'ordre économique. Mais depuis quelques décades, cette portion de leur activité a pris un extraordinaire essor. Postes, télégraphes, téléphones, chemins de fer, canaux, assurances, caisses d'épargne, forêts, manufactures de tabacs, d'allumettes, d'armes, etc., distributions d'eaux, de gaz, d'électricité, tramways, travaux de voirie, enlèvement des immondices, services de désinfection, pompes funèbres, fours crématoires, marchés, magasins généraux, monts-de-piété, poids publics, bureaux de placement, bureaux de location, habitations à bon marché, abattoirs, lavoirs, bains, ponts flottants, élévateurs, etc., dans tous ces domaines, et dans bien d'autres, nous voyons, à travers le monde, sous l'action de ressorts multiples, la *régie directe* de la nation ou de la commune se substituer de plus en plus à l'exploitation par des sociétés anonymes ou par des individus.

« Cette simple énumération, pourtant bien incomplète, laisse déjà entrevoir l'importance du nombre des branches d'activité économique où, dès aujourd'hui, la gestion de la collectivité a pénétré. Il faudrait la compléter par l'indication, dans chaque catégorie, du nombre des entreprises nationales ou communales. Voici un simple exemple : les régies municipales des eaux, du gaz, de l'électricité, des tramways, forment dès aujourd'hui des totaux de 338 en Suisse, de 569 en Italie, de 1.293 en Allemagne, de 1.805 dans le Royaume-Uni. Mais il ne suffit pas de compter les entreprises publiques : leur importance ressort de la masse des capitaux qui y sont investis — les chemins de fer d'un pays, à eux seuls, représentent d'ordinaire entre le dixième et le quinzième

Enseignement.

de sa richesse totale — et plus encore du rôle qu'elles jouent dans l'ensemble de la vie économique du pays : parmi elles figurent les grands services — transports, forces motrices, crédit, assurances, etc. — qui commandent l'économie nationale tout entière.

« Non moins que par leur nombre, par leurs capitaux, par leur rôle, les organismes de l'économie publique appellent l'investigation scientifique par les traits propres et originaux qui les distinguent, dans leur structure et dans leur fonctionnement, des organismes de l'économie privée. Les prix ne s'établissent pas de la même manière dans une entreprise privée détentrice d'un monopole, et qui recherche pour ses actionnaires le maximum de profit, et dans une régie qui vise simplement à équilibrer ses recettes et ses dépenses. Les conditions du travail dans bien des cas, ne sont pas réglées selon les mêmes principes dans les entreprises privées et dans les régies ».

Personalia.

Personalia. — E. D. Durand.

Le Dr. E. D. Durand, de l'Université du Minnesota, a été désigné en qualité de rapporteur de la « Minnesota efficiency and economy Commission » et chargé de proposer les mesures nécessaires à une réorganisation des services de l'État (*The American political Science Review*, mai 1914, p. 279).

A. J. Todd.

Le Dr. A. J. Todd, professeur adjoint de sociologie à l'Université de l'Illinois, a été nommé professeur et directeur de la section de sociologie à l'École des sciences économiques de l'Université de Pittsburgh (*The American Economic Review*, juin 1914, p. 540).

Notice nécrologique.

P. Ehrenreich.

La *Deutsche Literatur-Zeitung* annonce le décès de Paul Ehrenreich. Né en 1855, à Berlin, il avait fait ses études aux Universités de Berlin, Heidelberg et Wurzbourg. Après avoir effectué différents voyages d'études au Brésil, aux Indes anglaises et dans l'Extrême-Orient, dans l'Amérique du Nord et au Mexique, il avait commencé

Notice nécrologique.

à enseigner à l'Université de Berlin en 1900. Il y occupait la chaire d'ethnographie. Il laisse, dans ce domaine, des études connues : *Die Botokudos* (1886) ; *Beiträge zur Völker kunde Brasiliens* (1891); *Beiträge zur Geographie Zentralbrasiliens* (1890-1891); *Anthropologische Studien über die Urbewohner Brasiliens* (1897); *Material zur Sprachkunde Brasiliens* (1893-1896); *Ethnographie Süd-Amerikas* (1904) ; *Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker* (1905); *Allgemeine Mythologie* (1910).



Chronique de l'Institut

■ ■ ■

● ●



Réunions des groupes d'études.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

(Section de la Société belge de pédotechnie.)

Séance du 2 juin.

M. De Croly donne une communication sur le milieu et le vocabulaire. Il fait d'abord un classement systématique des différents facteurs qui agissent sur le vocabulaire ; ceux-ci appartiennent tantôt à la nature même de l'individu, tantôt à l'action du milieu. Les premiers dépendant de l'hérédité se rapportent à l'intelligence comme telle et aux aptitudes motrices d'expression, tandis que les influences du milieu externe sont constituées par les connaissances que l'individu acquiert et par les relations verbales qu'il a avec son milieu social.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

M. De Croly examine ensuite la question de la différence de développement intellectuel chez des enfants de milieu social différent. Il rappelle que Binet a publié dans l'*Année psychologique* le résultat de recherches qui ont vérifié et confirmé les constatations faites par lui-même à ce sujet : les enfants de condition sociale aisée dépassent les enfants du milieu pauvre d'un an et demi.

Binet attribue cette avance à une plus grande étendue de vocabulaire. Le problème a suscité dans divers pays de nouvelles recherches qui ont confirmé également cette différence de développement. Meumann, dans ses *Vorlesungen* (2e édition) insiste longuement sur l'importance de ces faits au point de vue de la conception de l'uniformité des programmes scolaires.

Pour éclairer ce problème, il fallait recourir à des épreuves où l'élément verbal passe au second plan. Il ne peut admettre que l'avance des enfants aisés provienne de la seule action d'une richesse verbale ; d'autres sources qu'il est impossible de déterminer à présent interviennent.

M. De Croly donne ensuite le résultat d'une série de nouvelles recherches qui ont eu surtout pour objet d'examiner si c'est le vocabulaire seul qui provoque cet écart dans les résultats. Ces

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

recherches ont porté spécialement sur la logique des enfants en supprimant intentionnellement l'intervention du langage. Elles ont porté sur des enfants d'une école populaire et sur des élèves d'un milieu aisé. Les élèves devaient assembler des séries d'images pour constituer des histoires complètes. L'écart de développement que l'on avait observé précédemment se dégagea encore de cette étude. Le vocabulaire ne semble donc pas constituer à lui seul la raison de l'inégal développement des enfants de classes sociales différentes. Le mécanisme de cet écart de niveau mental reste provisoirement non élucidé.

Mais on sait, ajoute M. De Croly, que la différence existe, ce qui a une importance sérieuse pour l'organisation de l'éducation. Avec Meumann il pose la question : Les programmes scolaires doivent-ils constituer un système uniforme ou se diversifier pour se conformer aux aptitudes d'enfants appartenant à des milieux sociaux divers?

M. Smelten caractérise l'état mental des élèves de l'école populaire qu'il dirige. Ces enfants sur lesquels a porté une partie de l'enquête de M. Decroly ne sont pas inintelligents. Leur vocabulaire et leur pouvoir d'abstraction sont très restreints, mais ils ont une intelligence pratique très développée, ce qui provient sans doute de ce qu'ils mènent une vie toute simple.

M. Nyns apporte également de nombreux faits montrant l'existence de l'inégal développement mental des enfants de milieux sociaux différents.

M. Waxweiler met en garde contre les applications trop rigides des tests de Binet. Les individus d'un même groupement effectuent leurs arrangements logiques d'une certaine façon et leur état mental tend vers une certaine homogénéité. Chaque groupement a en quelque sorte une vie propre qui ne peut être comparée avec celle d'un autre milieu social et ces différences peuvent donner aux réponses une allure spécifique.

Cette variété de développement, ajoute M. De Croly, nécessite cependant un programme d'enseignement adéquat à l'état d'avancement correspondant.

M. Bouché a pu observer les élèves d'une école de campagne fréquentée par tous les enfants du village. Il n'a jamais remarqué un avancement dans les études, d'après les conditions sociales. Il est vrai que les classes sociales n'y sont pas aussi séparées que dans les centres urbains.

Th. J.

* * *

Séances des 23, 30 juin et 7 juillet.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

M. JAMAR communique des observations qu'il a faites sur un enfant particulièrement original de 10 ans $^1/_2$. Malgré son pouvoir intellectuel très vif, il ne faisait aucun progrès dans les études. Sa réceptivité mentale fonctionnait à vide et il était inapte à fixer volontairement son attention sur un objet. L'intérêt se portait chez lui vers des états internes, il ne s'attachait jamais au monde extérieur. Il ne parvenait ni à écrire ni à dessiner d'une façon quelque peu normale à cause sans doute de son manque d'observation, mais surtout parce qu'il était inapte à exercer l'inhibition de ses mouvements.

Il ne savait s'accommoder aux règles de la vie en commun. A peine était-il incorporé dans quelque jeu, qu'il en était expulsé. Il était intolérable pour l'ordre du groupe. Il n'avait, du reste, aucun camarade. Il n'observait non plus aucune règle de savoir-vivre et de moralité. A la rue, sa conduite était aussi extravagante qu'à l'école.

Il ne s'adapte pas mieux au régime du travail qu'à celui de l'école. Depuis un an et demi qu'il a quitté celle-ci, il a déjà changé quatre fois de métier. Tout cela tend à prouver, dit M. JAMAR, que cet individu est inapte à vivre dans un milieu quelque peu organisé.

Cette incapacité de conformité est extrêmement dangereuse pour pareil enfant qui par son rang social et par les contingences de la vie est destiné à être embrigadé dans les rouages compliqués du travail de notre régime industriel. Celui-ci, par son organisation même, ne peut tolérer de la fantaisie de la part des ouvriers et doit expulser de ses cadres les individus dont la personnalité est excessivement développée.

MM. BOUCHÉ et JONCKHEERE estiment que M. JAMAR devrait continuer à observer l'individu pendant quelque temps encore avant de conclure que son originalité lui est socialement nuisible.

L'instabilité de conduite peut aussi résulter des conditions de milieu, dit M. DE CROLY et M. SMELTEN cite de nombreux cas d'enfants dont l'inconduite résultait du milieu scolaire même.

M. WAXWEILER donne pour base à sa communication sur « Les aptitudes mentales : mesure, corrélation et sélection », plusieurs ouvrages américains ; son exposé constitue une suite à l'étude qu'il a présentée déjà au groupe sur un autre ouvrage publié aux États-

Groupes d'études de la sociologie de l'enfant.

Unis : « School organisation » de Holmes (voir « Bulletin » de l'Institut de juin 1913, n° 27, page 1031). Tous ces travaux sont un témoignage des efforts que l'on déploie aux États-Unis pour adapter l'enseignement à la grande diversité des aptitudes intellectuelles.

M. Waxweiler rappelle d'abord quelques observations qui mettent cette diversité particulièrement en évidence.

Ainsi, le Prof. Thorndike expérimenta sur 732 élèves : ils se répartissaient d'une manière assez analogue à la distribution statistique des qualités dans un ensemble quelconque. Chose caractéristique, on fit faire, par exemple, deux fois un travail semblable, mais la deuxième expérience ne fut faite qu'après avoir donné des leçons supplémentaires en vue de diminuer le nombre de fautes. Cependant, la répartition des gains de connaissances revêtait une allure identique ; les leçons supplémentaires n'avaient donc pas réussi à rompre la diversité des aptitudes. Celles-ci existaient indépendamment de l'enseignement reçu.

Thorndike, et beaucoup d'autres avec lui, concluent que l'individu vient au monde avec son lot de possibilités mentales, qui est prédéterminé par les conditions congénitales.

Le fait de la prédominance des conditions héréditaires étant par là provisoirement acquis dans la détermination des aptitudes mentales, une première question se pose. Ne pourrait-on perfectionner la valeur intellectuelle de la race en assurant la continuation de l'espèce par ceux qui sont les mieux doués ? On pourrait arriver peut-être, par une organisation systématique de la transmission des aptitudes mentales, à augmenter notablement le potentiel intellectuel d'un nombre donné d'individus. (Thorndike, *Eugenics, with special reference to intellect and character* ; Harzilt, *A problem ineducational Eugenics*).

Et cette question d'eugénisme mental entraîne un autre problème, à savoir si en cristallisant à travers les générations les aptitudes intellectuelles, l'on n'aboutit pas à une hypertrophie de certains éléments et à un déséquilibre mental : cela revient à savoir s'il existe une corrélation entre les différents éléments de l'intelligence et à rechercher à quoi répond dans la réalité la notion courante de l'intelligence générale.

L'intelligence constitue-t-elle un ensemble de parties indivisibles ou se compose-t-elle plutôt d'une superposition d'aptitudes qui peuvent se détacher les unes des autres ? Les travaux américains constituent une contribution importante à ce problème de la corrélation des différentes aptitudes mentales, et M. Waxweiler

expose sommairement à ce propos comment s'établit en statistique la corrélation entre des attributs.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

Dans son récent ouvrage, *Correlations of mental abilities*, publié par le Teachers College de l'Université de Colombie, SIMPSON divise le complexe intellectuel suivant les cinq aspects ci-après :

1° La pensée sélective;

2° La mémoire et l'association;

3° La rapidité et la précision des perceptions ;

4° Le contrôle moteur;

5° La discrimination sensorielle.

L'auteur s'est servi dans son enquête de tous les tests existants, qu'il a combinés quelquefois; souvent il en a ajouté de nouveaux. Ce travail a déjà une grande importance parce qu'il a permis de faire apparaître la valeur respective des différents tests.

Il résulterait des recherches de l'auteur qu'il existe effectivement une corrélation étroite entre les différents éléments de l'intelligence, qui seraient sous la dépendance d'un facteur central actuellement encore inconnu.

Deux autres auteurs, FRAILEY et CRAIN (*Correlation of excellence in different school subjects based on a study of school grades*, Journal of Educational Psychology, mars 1914) déterminent la corrélation des aptitudes à divers points de vue plus particuliers :

1° *La corrélation entre les aptitudes d'un élève à des âges différents*. Elle est parfaite chez les enfants qui touchent les deux extrêmes de l'échelle de classement. Une certaine irrégularité apparaît à des âges différents chez des élèves qui constituent la masse moyenne ;

2° *La corrélation des aptitudes chez les élèves dans les différentes branches scolaires*. Un enfant qui excelle dans une connaissance obtient régulièrement des excellences dans les autres branches. Les mauvais élèves se manifestent comme tels dans toutes les branches.

Le centre est composé d'enfants chez lesquels existe une certaine interchangeabilité de capacité dans les différentes branches. Un élève moyen obtient parfois des résultats relativement bons dans certaines branches, alors qu'il se montre inférieur dans d'autres ;

3° La *corrélation entre les aptitudes intellectuelles des garçons et des filles*.

Les garçons sont les plus nombreux parmi l'élite ainsi que parmi les fonds des classes, tandis que les filles prédominent dans

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

la masse moyenne. Celle-ci constitue d'ailleurs encore un milieu interchangeable, révélée par une allure quelque peu lâche de la corrélation des aptitudes mentales.

Or, dit un psychologue américain, s'il en est ainsi, on peut, après avoir déterminé expérimentalement sous ses cinq aspects le pouvoir intellectuel d'un enfant, établir à quel point il doit être arrivé dans ses études; on peut construire une véritable échelle d'aptitudes. Il devient possible d'apprécier le développement mental dans son ensemble, quand on connaît le degré de développement de certains aspects, car la corrélation entre les différentes parties reste invariable et fixe. La crainte d'aboutir à un fléchissement de certains éléments de l'intelligence est donc illusoire.

Toutes ces études semblent confirmer les travaux des continuateurs de Galton, suivant lesquels l'individu naît avec des aptitudes prédéterminées.

M. Waxweiler envisage ensuite une seconde question, à savoir les conclusions pédagogiques que certains de ces travaux apportent.

Courtis, se plaçant d'ailleurs au seul point de vue de l'arithmétique, a fait une enquête sur 1,547 enfants que le personnel enseignant considérait comme ayant un développement d'aptitudes et de connaissances conforme à leur âge.

Or, l'expérimentateur les a soumis aux textes psychologiques, estimant que les épreuves portant sur les connaissances scolaires n'étaient pas représentatives des aptitudes mentales réelles, et il a observé que :

616 élèves étaient en retard de 1 à 6 ans;

582 avaient un avancement normal;

349 étaient en avance de 1 à 4 ans.

Les chiffres ne concordent donc pas avec l'appréciation des éducateurs.

D'autres travaux confirment ces résultats.

Certains auteurs (Cf. Grady, *Measuring Efficiency of instruction*, dans *Psychological Clinic*, novembre 1913) en déduisent que l'enseignement serait mal organisé et donnerait lieu à des dépenses considérables qui auraient un rendement insuffisant. Les programmes actuels retouchés et modifiés à plusieurs reprises, formeraient un ensemble d'éléments hétérogènes, et ils ne répondraient pas aux aptitudes intellectuelles véritables des élèves. L'enseignement devrait développer :

1° Les mobiles d'agir, de penser et de savoir ainsi que les moyens de les exprimer;

2° L'initiative;

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

3° Le jugement, afin de pouvoir apprécier la hiérarchie des valeurs sociales et de pouvoir s'adapter à l'échelle de ces valeurs;

4° Organiser la pensée, ce qui revient à acquérir l'habitude de réfléchir et de coordonner les réflexions.

L'organisation scolaire est-elle donc défectueuse? Ne préparerait-elle les élèves qu'à des carrières déterminées sans se préoccuper du rendement de l'enseignement?

Telles sont les questions que les travaux américains posent aujourd'hui; elles sont aussi importantes pour l'avenir intellectuel de la race que pour l'avenir des méthodes pédagogiques. M. Waxweiler termine en appelant la discussion sur ces divers points qui sont assurément controversables.

M. Nyns, tout en reconnaissant que l'individu en naissant possède ses aptitudes en germe, croit qu'il faudrait accumuler encore de nombreuses observations avant de pouvoir conclure dans quelle mesure les aptitudes peuvent être sélectionnées à travers les générations. Quant à la corrélation des aptitudes mentales, celles-ci ne sont peut-être pas aussi étroites que tendent à montrer les travaux qu'a étudiés M. Waxweiler. Beaucoup d'élèves présentent, en effet, des dispositions spéciales bien marquées pour l'étude de certaines branches d'enseignement.

M. le Dr Ensch admet l'assertion générale des éducateurs que jadis les élèves avaient un rendement scolaire supérieur à celui d'aujourd'hui; il considère que cette baisse du niveau intellectuel est surtout conditionnée par la diminution de la natalité dans les couches sociales les mieux douées. L'idée productiviste fait aussi souvent défaut dans l'organisation de l'enseignement. On y gaspille un temps précieux.

M. le Dr Querton se demande si dans les enquêtes sur les aptitudes scolaires des enfants on tient suffisamment compte de ce fait que certaines aptitudes éclosent à des âges différents. Il admet d'autre part qu'il ne faut pas attendre le résultat des travaux des psychologues pour perfectionner l'organisation de l'œuvre scolaire; ainsi, les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles vit la population de la grande ville font que les enfants sont souvent en retard dans leurs études. Il faudrait chercher des remèdes à de pareilles causes d'infériorité.

M. le Dr De Croly examine d'abord la communication de M. Waxweiler au point de vue des méthodes de tests et d'enquêtes dont les auteurs se sont servis. Les vastes enquêtes en psychologie n'aboutissent généralement pas à la régularité de la courbe bino-

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

minale qu'ont obtenue les auteurs américains. En tout cas ces résultats globaux ne peuvent servir à préciser les connaissances sur la nature individuelle de chaque élève. Une enquête par sa nature même ne peut forcément comporter qu'un nombre très limité de questions. M. De Croly reconnaît néanmoins le bien-fondé de pareilles enquêtes pour résoudre des problèmes d'ensemble. Le complexe intellectuel, ajoute-t-il, s'étend au delà des cinq aspects que les auteurs ont déterminés et qui sont tous d'ordre réceptif. Les aptitudes motrices d'action constituent des éléments fort importants de l'intelligence. Les enquêtes auraient également dû porter sur des facteurs tels que la rapidité d'exécution des travaux, l'influence de l'entraînement, de la fatigue, etc. Le côté sentimental agit également sur la productivité des élèves. Les auteurs n'auraient sans doute pu conclure à une corrélation quasi rigoureuses entre les diverses aptitudes mentales si les enquêtes avaient embrassé tous les éléments de l'intelligence générale.

M. B. Bouché envisage la partie de la communication de M. Waxweiler qui a trait à la vérification par les psychologues des appréciations que les pédagogues émettent sur les capacités intellectuelles des élèves. Le jugement de l'éducateur sur la valeur d'un élève est basé sur une longue série de constatations au cours des leçons. Cette appréciation de bon sens se rapproche probablement plus de la réalité objective que le résultat de tests encore fort imparfaits des psychologues. Ceux-ci sont, du reste, d'accord sur la grande impecfection de leurs moyens d'investigation.

Le problème est précisément de savoir, dit M. Waxweiler, si les aptitudes scolaires doivent recouvrir les aptitudes mentales. L'école, telle qu'elle existe, est constituée en vue de besoins sociaux. Ces besoins sont-ils incompatibles avec les exigences des psychologues, si oui le problème est insoluble et les travaux qui s'y rapportent ne constitueraient dans ce cas qu'un pur romantisme scientifique.

M. Smelten s'occupe également du contrôle des résultats de l'école au moyen de tests. Si on admet, ajoute-t-il, la prépondérance congénitale dans la détermination de l'intelligence des élèves, le rôle de l'école en ce qui concerne la culture des aptitudes est que que peu limité. Alors se pose cette autre question : l'individu pourra-t-il agir d'après toutes les possibilités de sa nature et le milieu, spécialement le milieu scolaire ne peut-il aboutir au résultat négatif de contenir l'expansion des aptitudes intellectuelles. Dans l'affirmative, l'école garderait pour rôle de développer les aptitudes propres des individus.

Groupe d'études de la sociologie de l'enfant.

M. B. Bouché développe ses idées personnelles sur l'œuvre de l'école afin d'examiner plus avant quelques problèmes qu'a soulevés la communication de M. Waxweiler. Il donne comme base à son étude quelques points de vue généraux d'énergétisme biologique. Il arrive à déterminer des règles de conduite qui permettent d'obtenir un rendement scolaire plus élevé. Il expose notamment un système de discipline fort original : une commission composée d'élèves est constituée par voie de suffrage, elle fait la police de la classe, tranche les litiges qui surgissent entre les élèves, pourvoit à l'administration du local, etc. M. Bouché insiste aussi spécialement sur la nécessité pour les éducateurs d'initier les élèves à une bonne méthode de travail intellectuel et de cultiver chez eux l'enthousiasme dont la jeunesse est si avide. A cause de l'heure avancée, la discussion des multiples problèmes qu'a soulevés M. Bouché est remise à une séance ultérieure. Th. J.
